L'ART D'ÊTRE HEUREUX

par l'abbé J. BERTHIER. M. S.

Ubi est ergo beatitudo vestra.
Où est donc votre bonheur?
(GAL. IV, 15.)



PARIS
MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, RUE BAYARD, 5

DOCTRINE ET PIÉTÉ

COLLECTION A 0 FR. 50

Mois de l'Enfant Jésus, par le P. LAZARE. Un vol. in-32 de 200 pages. Port, **0** fr. **10.**

Mois du Sacré Cœur, par le P. JEANROY. Un vol. in-32 de 184 pages. Port, **0** fr. **10.**

Histoire de la Sainte Vierge, en 31 chapitres, par l'abbé NADAL, ancien doyen du Chapitre de Valence. Un vol. in-32 de 190 pages. Port, **0** fr. **15.**

Jésus-Christ, par Mgr GOUTHE-SOULARD, ancien archevêque d'Aix. Un vol. in-32 de 200 pages. Port, **0** fr. **15.**

Méditations de Saint Augustin, traduction du P. LAURENT, des Augustins de l'Assomption. Un vol. in-32 de 220 pages. Port, **0** fr. **10.**

Soliloques de Saint Augustin, traduction du P. LAURENT, des Augustins de l'Assomption. Un vol. in-32 de 200 pages. Port, **0** fr. **10.**

Le Combat spirituel, traduction de GABRIEL DE BELCASTEL. Un vol. in-32 de 212 pages. Port, **0** fr. **15.**

Quelques opuscules de piété, par BOSSUET. Un vol. in-32 de 320 pages. Port, **0** fr. **15.**

La Famille selon les Livres Saints, par le P. CLAIR, des Frères Prêcheurs. Un vol. in-32 de 240 pages. Port, **0** fr. **15.**

Où trouver le bonheur? par le Cte DE LAMBEL. Un vol. in-32 de 186 pages. Port, **0** fr. **10.**

La Voie douloureuse de Jérusalem, méditations et souvenirs d'un pèlerin, par l'abbé M.-P. BRANDEL. Un vol. in-32 de 134 pages. Port, **0** fr. **15.**

Devoirs des parents envers leurs enfants, par Mgr ROSSET, évêque de Saint-Jean-de-Maurienne. Un vol. in-32 de 246 pages. Port, **0** fr. **10.**

5, RUE BAYARD, PARIS, VIIIe.

L'ART D'ÊTRE HEUREUX

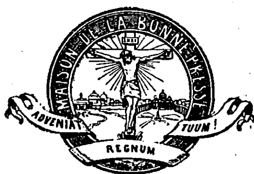
ART D'ÊTRE HEUREUX

par l'abbé J. BERTHIER, M. S.

Ubi est ergo beatitudo vestra.

Où est donc votre bonheur?

(GAL. IV, 15.)



PARIS
MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, RUE BAYARD, 5

DÉDICACE

A JÉSUS ET A MARIE

A Jésus, dont la divinité fera notre béatitude au ciel, et dont l'humanité est la voie qui nous y conduit.

A Marie, la Mère du bel amour et la porte du ciel.

O Jésus, que nous vous aimions et vous imitions ici-bas afin de vous posséder là-haut!

O Marie, obtenez à vos enfants l'amour de Dieu pour ce monde et pour l'autre!

PERMIS D'IMPRIMER

Paris, le 22 janvier 1904.

P. Fages,
Vicaire général.

DÉCLARATION DE L'AUTEUR

Nous soumettons sans réserve cet opuscule au jugement du Siège apostolique, et nous protestons n'avoir point l'intention de prévenir le jugement du Saint-Siège, en donnant parfois le titre de Saints ou de Bienheureux à des personnages recommandables par leurs vertus, ni en appelant du nom de miracles certains faits que nous rapportons.

Lettre de Mgr l'évêque de Troyes au R. P. Berthier au sujet de son livre « le Sacerdoce, son excellence, ses obligations, ses privilèges ».

Evêché de Troyes, le 31 mars 1903.

Mon Révérend Père,

Vous avez la confiance que votre livre sur le sacerdoce sera sérieusement utile aux élèves du sanctuaire et aux prêtres qui le liront. Je partage votre confiance et je désire vivement que cet ouvrage soit entre les mains de tous. Il était difficile de dire plus de choses et de les mieux dire en un seul volume, de condenser plus heureusement tout ce qui se rapporte à l'excellence, aux obligations, aux droits et aux prérogatives du sacerdoce.

Le prêtre y trouvera un guide des plus sûrs pour sa sanctification personnelle et pour la conduite des âmes. Votre livre est, en effet, un *manuel complet* dont les enseignements reposent sur les autorités les plus vénérables.

Permettez-moi donc, mon Révérend Père, de vous remercier, comme évêque, de tout le bien que cet ouvrage est appelé à faire et de vous bénir au nom de Jésus, souverain Prêtre, que vous avez glorifié dans la personne de ses représentants ici-bas.

Recevez l'assurance de mon sincère dévouement en Notre-Seigneur.

† Gustave-Adolphe,
évêque de Troyes.

INTRODUCTION

I. — Nous sommes faits pour le bonheur.

Saint Augustin, qui tirait parti de tout pour le salut des âmes, raconte que, de son temps, un charlatan, qui avait dressé son théâtre en pleine rue, promit à ses auditeurs que, jour suivant, il devinerait les pensées et les intentions de tout le monde. Le lendemain, qui était un jour de marché, il leur dit : « Vous êtes venus sûrement avec l'intention de vendre au plus haut prix et d'acheter au meilleur marché qu'il vous sera possible. » Il disait vrai, remarque le saint Docteur; mais sa proposition eût été plus vraie et plus générale encore, s'il eût dit que le désir et l'intention, non seulement de ceux qui étaient là présents, mais de tous les hommes, est d'acquérir la félicité, le bonheur.

Le désir du bonheur est en nous, malgré nous; nous ne pouvons nous en défendre, car il fait partie de notre nature que nous sommes impuissants à changer à notre guise et qui nous porte nécessairement à chercher à être heureux. Nous sommes libres, il est vrai, de nous égarer en le

cherchant; nous pouvons prendre un bien apparent pour un bien réel, ou même un mal pour un bien; mais même en choisissant le mal, nous l'envisageons comme une sorte de bien que nous voulons nous procurer, et par lequel nous voulons apaiser la faim de bonheur qui nous dévore.

C'est le bonheur que l'avare demande à l'or et à l'argent, que le voluptueux réclame aux jouissances de la brute, que l'ambitieux poursuit dans la recherche des honneurs et des dignités; c'est la soif du bonheur qui arme le bras du vindicatif d'un poignard homicide, qui pousse les brigands de grand chemin à dévaliser les passants et la demeure paisible du laboureur. L'homme est fait pour être heureux, et sa volonté le porte nécessairement vers le bonheur, et pourtant sa courte vie est remplie d'amertumes! Combien qui n'ont jamais connu le bonheur! Hélas! ils ne savent même pas où il se trouve, comment pourraient-ils l'atteindre? Nous pouvons les comparer à un tireur qui ne voit pas le but : comment y viserait-il juste? — à celui qui chercherait un trésor sans soupçonner où il est enfoui, il risquerait de fouiller inutilement la terre pendant toute sa vie. Ce serait donc rendre un service à tant de misérables que de leur apprendre l'art d'être heureux, et de leur indiquer du moins clairement où le bonheur se trouve, afin qu'ils ne consument pas sans profit leurs peines et leur temps à le chercher en vain.

II. — Ce qu'il faut éviter pour le trouver.

Il faut d'abord qu'ils sachent où le bonheur n'est pas. Le bonheur n'est pas dans le mal. Le bonheur, c'est le bien; le mal, c'est le malheur. Le mot malheur ne signifie, en effet, que malchance, mauvaise fortune. Le bonheur est ce qui perfectionne l'homme, et dans l'homme la raison qui fait qu'il est homme et qui le distingue de la brute. Or, le mal est contraire à la raison, et l'homme s'avilit quand il le poursuit. Cela suffit pour nous convaincre que les méchants ne peuvent être heureux. Mais la chose devient plus claire encore, si on interroge l'expérience. Où est le coupable qui a trouvé le bonheur dans le crime, même couronné du succès qu'il en attendait? Où est l'homme vicieux qui puisse se flatter d'être heureux? On peut aujourd'hui, comme dans tous les temps, dire avec Massillon: « Vous avez essayé jusqu'ici d'être heureux en oubliant Dieu; y avez-vous réussi? Vous avez poussé les excès et les passions aussi loin que vous avez pu! Votre bonheur a-t-il été aussi loin que vos crimes? Et en faisant tous les jours de nouveaux progrès dans les voies de la perdition, en avez-vous fait dans la vie heureuse et tranquille? N'avez-vous pas senti vos inquiétudes croître avec vos plaisirs, vos jours devenir plus tristes à mesure qu'ils sont devenus plus criminels? Et qu'avez-vous fait en vous livrant tous les jours à des passions nouvelles, que vous

former tous les jours de nouvelles chaînes et vous préparer de nouveaux ennuis? Que l'expérience du passé du moins vous détrompe, et revenez enfin au Seigneur par le vide et le dégoût de l'iniquité, si vous ne pouvez encore revenir à lui par le goût de la justice. »

Le bonheur n'est pas non plus dans les créatures visibles. Et il est facile de s'en rendre compte, et par la raison et par l'expérience. Elles ne valent pas plus que nous et un grand nombre d'entre elles ne nous valent pas. Elles ne peuvent nous donner ce qui nous manque, ce qu'elles n'ont pas elles-mêmes. On ne rend pas le vin meilleur en y mêlant un autre vin qui ne vaut pas mieux, ou en y ajoutant de l'eau.

Notre soif de bonheur est insatiable, et les créatures sont finies et bornées, comment pourraient-elles remplir notre cœur? Elles sont en dehors de nous, et le bonheur ne peut être qu'en nous. S'il est en dehors de nous, ou il nous est étranger, et, dès lors, ne nous appartient pas, ou il n'atteint que la moindre portion de nous-mêmes, notre corps, dont les sens perçoivent le monde visible et se reposent dans les créatures; mais les satisfactions des sens ne peuvent remplir le cœur et l'esprit humains. Le cavalier a du plaisir à voir son cheval se nourrir à l'étable d'un foin délicat, mais s'il meurt de faim lui-même, il n'en est pas pour cela heureux. Que le corps ait tant qu'il voudra les jouissances qu'il aime, l'âme ne

peut être heureuse si elle est privée des plaisirs qui lui sont propres. Du reste, les créatures visibles ne peuvent nous procurer que des biens, des honneurs et des plaisirs. Ces trois mots disent tout ce qu'elles sont capables de nous offrir; mais d'abord elles ne nous les donnent pas toujours. Combien qui n'ont en partage en ce monde que la misère, le mépris, la souffrance; et pourtant, nous sommes tous faits pour le bonheur, comme l'œil est fait pour voir, l'oreille pour entendre. Ce n'est donc pas en elles qu'il faut le chercher, puisque la plupart ne réussissent même pas à y trouver ce qu'elles donnent à peine à quelques-uns.

Et lors même qu'elles donneraient à tous biens, gloire et plaisir, serions-nous pour cela heureux? Non, assurément. Où sont les hommes qui ont tout à souhait, et qui, par suite, sont un objet d'envie pour les autres? Et cependant, ils sont parfois tellement malheureux qu'ils ne peuvent supporter leur triste existence. C'est que les choses de la terre ne sont pas la nourriture de notre âme, elles ne peuvent pas la rassasier.

Nous regarderions comme un insensé, un affamé qui respirerait l'air en espérant s'en nourrir, « mais c'est une aussi grande folie, dit saint Bernard, que de vouloir rassasier avec des choses corporelles un esprit raisonnable et immortel. On peut en être enflé comme celui qui aspire le vent, mais on ne peut en être rassasié. »

Aussi voyons-nous que l'œil ne se rassasie pas de voir, ni l'oreille d'entendre; que les trésors les plus riches n'apaisent pas l'avarice; que les ambitieux et les hommes de plaisirs ne sont jamais satisfaits. Du reste, les biens, les honneurs, les plaisirs, loin de rendre meilleurs, et par là même plus heureux, sont le plus souvent la source de plus grandes fautes et du moins de plus grands périls. Qu'est-ce qu'une blancheur qui ne rend pas blanc? Quels biens que ceux qui non seulement ne rendent pas bons, mais qui, le plus souvent, rendent pires ceux qui les possèdent! Il faut une santé robuste pour résister à l'action du poison et il faut une âme forte pour ne pas se laisser entraîner par la séduction des richesses, de la gloire mondaine et des jouissances d'ici-bas.

Qui ne sait, d'ailleurs, qu'on ne peut trouver un vrai repos dans la possession de ce qui est si fragile que nous pouvons le perdre à toute heure, soit par des revers de fortune, soit par la malice des hommes? Mais lors même que rien ne nous enlève les biens d'ici-bas, ne devrons-nous pas les quitter à la mort qui peut nous frapper à tout instant et qui nous dépouillera de tout? Si ceux qui sont riches, entourés d'honneurs et saturés de jouissances s'estiment heureux à cause de cela, saint Augustin les compare à des hommes endormis qui rêvent. Le pauvre qui dort, parfois, songe qu'il est riche, mais à son réveil il se trouve avec sa misère. Le bras glacé de

la mort, en secouant les heureux du siècle, les réveillera du sommeil de leur volupté, et ils verront s'évanouir comme un rêve tout ce qu'ils ont poursuivi avec tant d'ardeur.

Elle est donc bien vraie la parole de Salomon, qu'au dire de saint Jean Chrysostome nous devrions écrire dans nos maisons, sur nos portes, sur nos fenêtres, sur nos habits, et principalement dans notre cœur : *Vanité des vanités, et tout est vanité!* Le roi Salomon avait goûté de toutes les créatures pour chercher à y trouver le bonheur. Il avait fait de magnifiques constructions, planté de superbes jardins, rempli ses trésors de richesses immenses, accordé à ses sens tout ce qui pouvait les flatter, et, désabusé de tout, il fut contraint, par la force de la vérité, de s'écrier : *Vanité des vanités, et tout est vanité!* Il n'en dit même pas assez. Il eût pu ajouter que dans ses trésors et ses plaisirs il avait perdu la sagesse qui avait fait l'honneur de ses jeunes années. Tant il est vrai qu'au lieu de nous rendre meilleurs, et par là même plus heureux, les créatures nous rendent pires et, par là même, plus misérables.

Qu'on le remarque bien, quand nous disons que les créatures ne donnent pas le bonheur, il est clair que nous comprenons sous le nom de créatures les hommes et jusqu'à nous-mêmes.

Il y a des affections humaines qui sont criminelles et qui mènent à toutes les hontes et à toutes les ruines. Il n'est pas de pays, si petit soit-il, où

l'expérience ne l'ait prouvé, et Dieu veuille que nos lecteurs ne l'aient pas constaté à leurs dépens. Il y a des affections légitimes, celles de l'amitié chaste et celles de la famille, qui nous offrent parfois de vraies consolations; mais là encore il y a souvent des mécomptes, et toujours la crainte d'une séparation inévitable. En sorte que les douleurs les plus amères de cette terre nous viennent souvent de ceux que nous avons le plus aimés.

Faut-il donc, pour être heureux, se replier sur soi afin de trouver en soi ce que les créatures ne pouvent nous donner? Mais ne sommes-nous pas nous-mêmes des créatures impuissantes? Que trouvons-nous en nous? Un corps sujet aux infirmités de toute sorte, souvent en révolte contre notre raison; un corps qui ira bientôt servir de pâture aux vers pour expier les sensualités dont il a été l'instrument; une volonté faible qui ne fait pas le bien qu'elle veut, et fait plus d'une fois le mal qu'elle ne veut pas; un cœur avide du bien, il est vrai, mais toujours insatiable, et dont les désirs sans cesse renaissants laissent assez voir qu'il ne peut se suffire à lui-même; une intelligence élevée sans doute, mais sujette à l'ignorance, obscurcie par les préjugés, livrée parfois à des doutes et à des erreurs qui l'égarent. Il est des hommes, il est vrai, qui donnent tous leurs soins à la culture de leur esprit et à la recherche des sciences, mais outre que c'est là un rude labeur, le plus souvent, tout en reculant les limites de

leurs connaissances, ils ne font par là que découvrir des profondeurs qu'ils ne pourront jamais explorer, et rencontrent plus de problèmes à résoudre que les ignorants n'en soupçonnent. Du reste, la gloire dont les savants s'enivrent à la suite de leurs découvertes, qu'est-elle, qu'une vaine fumée dont ils ne jouissent plus après leur mort? A quoi leur sert alors d'être loués et vantés sur la terre où ils ne sont plus, s'ils sont tourmentés là où ils sont? Aussi Salomon dit-il même de ses recherches scientifiques: *Vanité des vanités...*

O enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous un cœur appesanti, qui se porte vers les choses d'ici-bas comme une pierre vers le centre de la terre? *Jusques à quand aimerez-vous la vanité et poursuivrez-vous le mensonge?* Toutes les créatures qui vous promettent le bonheur vous mentent. Promenez votre cœur des unes aux autres, vous ne ferez que passer de déception en déception. Tous ceux qui ont cherché là le bonheur avant vous ne l'ont point rencontré; vous-même vous avez constaté qu'on ne l'y trouve pas. Pourquoi prolonger vos illusions et perdre votre temps et votre peine à chercher le bonheur où il n'est pas? Apprenez où il se trouve, *disce ubi sit.*

Et vous, enfant à qui tout sourit encore et qui ne savez rien des amertumes de la vie, laissez-moi, empruntant les vers d'un poète, vous dire:

De votre vie, enfant, la page est blanche encore,
Que ne puis-je y graver un seul mot : le bonheur.

III. — Ou est le bonheur ?

Quand on ne trouve dans le ruisseau que de l'eau bourbeuse, incapable d'étancher sa soif, on remonte à la source pour s'y désaltérer à l'aise. Les créatures sont de petits ruisseaux plus ou moins fangeux, et incapables, nous l'avons compris, d'apaiser notre soif de bonheur. Remontons à la source d'où elles découlent. Pas une d'entre elles qui soit nécessaire : elles naissent, elles meurent, elles passent et repassent sous nos yeux, se succédant les unes aux autres, et elles sont dans un perpétuel changement. Elles ne sont donc pas le bien stable, fixe, immuable, infini, que nous poursuivons. Voilà pourquoi celui qui s'appuie sur elles tombe avec elles ; car elles sont fragiles et se brisent comme le verre. Elles n'ont pu se donner à elles-mêmes l'existence; car avant d'exister elles n'étaient rien, et le rien ne peut rien faire. Elles la tiennent donc d'un autre, auquel elles doivent tout ce qu'elles ont de beau, de bien et même tout ce qu'elles ont d'être, puisque sans lui elles ne seraient pas. Cet autre, c'est Dieu, le Créateur de toutes choses, l'Etre des êtres, l'Etre essentiel, qui subsiste par lui-même, tandis que les créatures n'ont qu'un être emprunté. Dieu n'a besoin de rien recevoir de personne, et il donne à tous avec abondance; en donnant il ne s'appauvrit pas, car ses trésors sont infinis. Il est le réservoir inépuisable de toute bonté, de toute beauté, de toute richesse,

de toute vie, de toute consolation, de toute béatitude. Toute joie finie et bornée découle de cette source infinie; toutes les gouttes de bonheur que les créatures nous présentent viennent de cet océan de béatitude.

Pourquoi, quand nous pouvons puiser dans une mer d'eau vive, approcher nos lèvres de la boue d'un marais? Qu'un homme use d'une lampe pendant les ténèbres, à la bonne heure; mais il passerait à bon droit pour un insensé s'il voulait s'en servir en plein midi, par un soleil radieux. Que ceux qui sont aveuglés au point de ne pas connaître Dieu mendient aux créatures le peu qu'elles peuvent leur offrir, cela s'explique d'une certaine manière; mais que celui dont la raison n'est pas obscurcie, et qui sait ouvrir les yeux à la lumière, ne cherche pas en Dieu son bonheur, comment le concevoir?

Qui, s'il a un peu de raison, ne voit qu'en abandonnant Dieu pour se repaître des créatures, on fuit le bien de tous les biens, le bien suprême, le seul bien véritable, par conséquent, le bonheur pour lequel nous sommes faits?

Ne vous y trompez pas, vous crie saint Bernard, ne vous laissez pas séduire au point de croire que votre âme n'ait pas autant de plaisirs dans les joies spirituelles que dans les sensations du corps. Les plaisirs de l'âme, c'est Dieu même, et Dieu n'aurait pas le pouvoir de donner autant de joie à votre cœur que la chair d'un animal mort en

donne à votre palais, qu'un son harmonieux à vos oreilles, qu'un parfum exquis à votre odorat!

Le bonheur est en Dieu et il n'est qu'en lui. Si la raison ne suffit pas pour vous en convaincre, croyez-en du moins l'expérience. Tous ceux qui ont cherché Dieu de tout leur cœur dans tous les siècles, et de nos jours encore, vous disent qu'un jour passé avec lui vaut mieux que mille jours dans les fêtes du monde. *Tous ceux qui le délaissent sont dans la confusion, parce qu'ils ont abandonné la source d'eau vive*, qui eût pu étancher leur soif de bonheur; et s'ils sont sincères, ils avouent que les biens, les plaisirs, n'ont fait que creuser dans leur âme un vide immense.

Et vous, mon cher lecteur, si vous avez eu le malheur d'abandonner Dieu, et si vous voulez dire la vérité, vous ferez le même aveu; si vous l'avez cherché de tout votre cœur et que l'ayez trouvé un jour, vous pouvez lui dire avec saint Augustin: « Ce que je sais certainement, c'est que sans vous, rien n'est bien pour moi; et que toute abondance qui n'est pas mon Dieu est une détresse. C'est que, Seigneur, vous nous avez faits pour vous, et notre cœur est dans l'inquiétude tant qu'il ne se repose pas en vous. » Notre cœur est grand, vous l'avez fait selon votre mesure, et rien en dehors de vous ne pourra le remplir.

Si vous lancez une pierre hors de son centre qui est la terre, sous l'action de la force de votre bras, elle s'élève en l'air, et rencontrât-elle sur

son parcours des arbres chargés de feuillages verdoyants, de fleurs ou de fruits, elle ne s'y arrête pas, elle n'a de repos que quand elle a rejoint la terre. Les vapeurs d'eau s'élèvent de l'océan, elles forment les nuages, retombent en pluie alimentent les fontaines, les torrents, les rivières et les fleuves, qui coulent sans s'arrêter sur leurs rives jusqu'à ce qu'ils retournent à la mer d'où leurs eaux sont sorties.

Est-ce que Dieu n'est pas plus nécessaire à notre cœur que la terre ne l'est à la pierre, que l'océan aux eaux qui vont s'y jeter?

C'est donc compris, toutes ces raisons, tous ces témoignages, joints à notre expérience, doivent nous convaincre que le bonheur est en Dieu et qu'il n'est qu'en lui.

Si donc nous voulons obéir à la loi la plus impérieuse de notre nature, satisfaire les aspirations les plus puissantes de notre cœur, si, en d'autres termes, nous voulons être heureux, — et qui ne le voudrait pas? — il faut chercher notre bonheur en Dieu.

Mais comment l'y trouver?

IV. — Il faut connaitre Dieu.

On ne peut désirer ce que l'on ne connaît nullement; la volonté est aveugle, elle a besoin que l'intelligence, un flambeau à la main, la conduise, et lui fasse connaître ce à quoi elle doit s'attacher.

Pour chercher Dieu et trouver en lui le bonheur, il faut donc le connaître. Mais peut-on l'ignorer? Pour connaître le soleil, il suffit de ne pas fermer les yeux. Et si le soleil se fait voir clairement par les rayons de sa lumière, le Créateur ne se manifeste-t-il pas aussi clairement par le soleil lui-même, par tous les astres du firmament, par les productions variées de la terre, toutes choses qui ne sont que des rayonnements de sa puissance, de sa bonté, de sa beauté. Mettre Dieu en doute, c'est dire qu'il y a des effets sans cause, des maisons sans ouvriers pour les construire; et certes, il serait moins absurde de supposer qu'une montre s'est faite sans horloger, que de penser que l'univers avec sa magnificence, sa prodigieuse étendue, sa merveilleuse harmonie, s'est fait sans l'action d'une intelligence infinie, car que sont les chefs-d'œuvre des hommes comparés au monde? Aussi voyons-nous que tous les peuples, tant civilisés que barbares, ont connu et honoré, dans tous les âges de l'histoire, une divinité suprême. C'est se mettre en dehors du bon sens universel que de ne pas reconnaître Dieu. L'impie est un enfant qui se fatigue à se persuader qu'il n'a pas de père, afin de voiler sa honteuse ingratitude envers lui. En renonçant au sentiment religieux qui est le propre de l'humanité, il descend au niveau de la brute qui, dépourvue d'intelligence, n'a jamais connu Dieu. Ainsi s'accomplit en lui la parole des Saints Livres: *L'homme était élevé*

en dignité, puisqu'il pouvait connaître son Créateur, et le bénir; *il n'a pas compris ce qui lui faisait honneur, il s'est mis au niveau des bêtes de somme et il leur est devenu semblable*. Ce n'est même pas assez dire, car les animaux ne sauraient être coupables, en ignorant leur Créateur, qui ne leur a pas donné la raison; mais l'homme, qu'il a fait religieux par là même qu'il l'a fait homme, en cherchant à ignorer, ou en feignant de ne pas connaître Dieu, joint à la stupidité de la brute la malice du démon qui a refusé de se soumettre à Dieu.

Il croit peut-être honorer assez son intelligence en l'appliquant à la culture des sciences humaines et des arts dont il est fier. Mais quelle science que celle qui ne connaît ni le commencement ni la fin de toutes choses, qui ignore, par conséquent, jusqu'à l'alphabet de la vie? Elle l'occupe, mais elle ne le remplit pas; c'est un amusement qu'il s'accorde pour chasser, selon le langage de Bossuet, l'inexorable ennui qui fait le fond de la vie humaine, depuis que l'homme a perdu le goût de Dieu. Cette science qui exclut Dieu est une insulte au Créateur. Elle a pour objet la matière, les astres, la terre, les minéraux, les liquides, les gaz, l'électricité, etc., elle s'y concentre, et elle regarde le Créateur comme une quantité négligeable qui ne vaut pas la peine qu'on s'en occupe. A ses yeux, ce serait perdre son temps que de consacrer quelques heures à étudier celui qui est

le Dieu des sciences, et qui mérite à tant de titres d'être le premier objet de nos recherches, car il en est le but le plus noble, le plus élevé, le plus nécessaire, le seul nécessaire même. Qui ne voit que la science grandit avec l'objet qu'elle poursuit, qu'elle s'étiole et s'abaisse en se bornant à des objets d'un ordre inférieur? Les païens eux-mêmes l'avaient compris.

La science de Dieu est aussi de toutes la plus consolante. L'œil éprouve d'autant plus de plaisir que ce qu'il voit est plus beau; l'esprit de l'homme trouve donc une consolation d'autant plus grande que ce qu'il étudie et découvre est plus parfait; aussi saint Augustin, au commencement de sa conversion, ne pouvait se rassasier des merveilles opérées par la sagesse divine pour opérer le salut du genre humain.

Un villageois, qui n'a jamais rien vu que ses champs et les maisons de sa pauvre campagne, n'est-il pas ravi quand, entrant pour la première fois dans une grande ville, il en admire les places, les rues, les palais. Qu'en doit-il être de celui qui découvre par une étude attentive les perfections divines?

Cultivez la science et les arts, savants et artistes; attachez votre nom à des découvertes, mais gardez-vous de tourner le dos à celui qui a fait en se jouant les merveilles que vous découvrez et qui a tracé avec tant de sagesse les lois dont vous reconnaissez la précision. Autrement, vous n'avez

pas lieu d'être fiers d'une science qui ne vous apprend pas à bien vivre ; et la Sainte Ecriture vous dit :

Ils sont vains tous les hommes en qui n'est pas la science de Dieu, et qui, à la vue des choses qui leur semblent bonnes, n'ont pu reconnaître celui qui est, et n'ont pas découvert l'ouvrier, en faisant attention à ses œuvres. Si, charmés par la beauté de quelques-unes d'entre elles, ils les ont prises pour des divinités, qu'ils sachent donc combien est plus beau le Dominateur de tout.

Que le sage ne se glorifie pas de sa sagesse, ni le fort de sa force, ni le riche de ses richesses, dit le Seigneur par Jérémie; *mais que celui qui se glorifie se glorifie de me connaître; car je suis le Seigneur.*

Voilà la véritable noblesse de l'intelligence humaine : connaître Dieu, découvrir sa grandeur, sa puissance à travers le monde qui est son ouvrage. Sans cela, toute science est vanité.

A quoi sert, quand il faut mourir, la connaissance des métaux, des vapeurs, de l'aimant, des combinaisons chimiques, si on n'a pas su trouver le chemin qui méne à l'éternelle vie?

Que l'impie cesse donc de se glorifier de l'usage qu'il fait de sa raison, quand pour ce qui regarde Dieu il se place au niveau des êtres qui en sont privés; et en négligeant systématiquement de connaître et de servir Dieu, il ne montre pas plus de cœur que d'intelligence.

Le chien est reconnaissant à l'égard de l'incrédule qui lui jette un reste de pain ou un os à ronger, et l'incrédule détourne la tête pour ne pas voir le Dieu qui lui donne tous les jours une nourriture de choix. Aussi trouve-t-il son châtiment dans son aveuglement même.

Bossuet a écrit avec raison : « C'est une espèce de grandeur à Dieu d'être connaissable par tant d'endroits, et d'être si peu connu; d'éclater de toutes parts dans ses œuvres et d'être ignoré de ses créatures. Car, il était de sa bonté de se communiquer aux hommes, et de ne pas se laisser sans témoignage; mais il est de sa justice et de sa grandeur de se cacher aux superbes, qui ne daignent, pour ainsi dire, pas ouvrir les yeux pour le voir. Qu'a-t-il à faire de leur connaissance? Il n'a besoin que de lui : si on le connaît, ce n'est pas une grâce qu'on lui fait, c'est une grâce qu'il fait aux hommes, et on est assez puni de ne le pas voir. Sa gloire essentielle est toute en lui-même, et celle qu'il reçoit des hommes est un bien pour eux, et non pas pour lui. C'est donc aussi un mal pour eux, et le plus grand de tous les maux, de ne le pas glorifier; et en refusant de le glorifier, ils le glorifient malgré eux d'une autre sorte, parce qu'ils se rendent malheureux en le méconnaissant. Qu'importe au soleil qu'on le voie? Malheur aux aveugles à qui sa lumière est cachée! Malheur aux yeux faibles qui ne la peuvent soutenir!

« Il arrivera à cet aveugle d'être exposé à un soleil brûlant, et il demandera : « Qu'est-ce qui » me brûle? » On lui dira : « C'est le soleil. — » Quoi! ce soleil que je vous entends tous les » jours tant louer et tant admirer, c'est lui qui » me tourmente? Maudit soit-il! » Et il déteste ce bel astre parce qu'il ne le voit pas, et ne pas le voir sera sa punition ; car s'il le voyait, le soleil lui-même lui montrerait, avec sa lumière bénigne, où il pourrait se mettre à couvert contre ses ardeurs. Tout le malheur est donc de ne le pas voir. Mais pourquoi parler de ce soleil qui, après tout, n'est qu'un grand corps insensible, que nous ne voyons que par deux petites ouvertures qu'on nous a faites à la tête! Parlons d'une autre lumière toujours prête par elle-même à luire au fond de notre âme, et à la rendre toute lumineuse. Qu'arrive-t-il à l'aveugle volontaire, qui l'empêche de luire pour lui, sinon de s'enfoncer dans les ténèbres et de se rendre malheureux? Et vous, ô éternelle lumière! vous demeurez dans votre gloire et dans votre éclat, et vous manifestez votre grandeur en ce que nul ne vous perd que pour son malheur. »

C'est donc être ennemi de soi-même que de ne pas chercher à connaître Dieu. C'est se priver de la connaissance la plus noble, la plus consolante, la plus indispensable; c'est s'exposer au malheur de perdre Dieu, le souverain bien, pour l'éternité.

V. — OU PUISER LA CONNAISSANCE DE DIEU

La connaissance de Dieu, telle que l'ont eue les païens, qui, au témoignage de saint Paul, ont connu Dieu sans le glorifier comme tel, connaissance qu'ils ont acquise seulement par le raisonnement, en contemplant les merveilles de la nature, suffit-elle à nous rendre parfaitement heureux? Non, assurément. L'histoire nous en fournit une preuve convaincante. Les philosophes de l'antiquité, en reconnaissant l'existence de Dieu, sont tombés sur sa nature dans des erreurs étranges. Ils n'ont pas eu de la divinité des idées dignes d'elle, et au lieu de lui rendre gloire par une vie honnête, ils se sont abandonnés à toutes sortes de vices. La raison de l'homme est obscurcie par le péché, et il lui est moralement impossible d'éclairer assez ceux qui n'ont pas d'autre lumière, pour qu'ils tendent vers Dieu de tout leur cœur et ne s'égarent pas en route. On prête au maître de la philosophie antique, Aristote, ces dernières paroles : « J'ai vécu dans le doute, je meurs dans les angoisses, je ne sais où je vais. Être des êtres, ayez pitié de moi. » Puisque le bonheur est en Dieu seul, et que notre raison ne nous le fait pas assez connaître pour que nous l'y trouvions, nous avions grand besoin d'une autre lumière plus éclatante pour nous le découvrir et diriger nos pas.

Aussi Dieu, qui est riche en miséricorde, voyant l'infirmité de notre intelligence, *nous a appelés à*

son admirable lumière qui est la foi, en se manifestant lui-même à nous pour nous éclairer et nous guider sur le chemin qui mène au bonheur. La foi est comme un œil nouveau que Dieu a donné à notre âme, pour que nous puissions le connaître plus clairement et plus sûrement : *Dedit nobis sensum ut cognoscamus verum Deum*. C'est par la foi seule que nous savons que nous sommes destinés à voir face à face Dieu dans son essence, et que, pour nous préparer à cette félicité suprême, Dieu nous donne ici-bas la grâce qui est une participation à la nature divine.

Le Créateur, qui manifestait par le monde son existence, sa puissance infinie, sa sagesse sans borne, sa providence qui s'étend à tout, a daigné révéler par sa parole d'une manière plus claire et plus complète ses perfections divines, et ce que nous devons faire pour les glorifier.

Il a parlé aux hommes de diverses manières et a surtout par son propre Fils qui *a été vu sur la terre et a conversé avec les hommes*. Des signes manifestes de la divinité du Fils de Dieu fait homme pour l'amour de nous ont éclaté à la naissance, dans la vie, dans la mort, dans la résurrection et l'ascension glorieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Aussi le monde ne s'y est pas trompé; et la divinité de Notre-Seigneur a été prêchée, dans l'univers connu, par les apôtres qu'il s'était choisis, et qui ont fait, pour en confirmer la vérité,

des miracles aussi éclatants que ceux qu'il avait faits lui-même.

Plus de douze millions de martyrs ont confessé la divinité de Jésus-Christ au milieu des tourments, aimant mieux subir mille morts que de renoncer à leur foi. Leur sang a été une semence de chrétiens, et en succombant sous la rage des loups du paganisme, ces agneaux de paix ont triomphé du paganisme même. Qui aujourd'hui adore Jupiter, Saturne, Junon et toutes les absurdes divinités, devant lesquelles se courbaient les superstitions des Grecs et des Romains dont on vante tant la civilisation, la littérature, les arts et même la philosophie? Qui oserait entreprendre de relever leurs autels renversés depuis des siècles?

Ce peuple qui était assis dans les ténèbres et l'ombre de la mort a vu se lever une grande lumière. Cette lumière, c'est Jésus-Christ. *Il était la vraie lumière qui illumine tout homme venant en ce monde;* et il a pu dire de lui: *Ego lux in mundum veni; Je suis la lumière qui vient éclairer le monde.* Et ce divin flambeau a dissipé toutes les ténèbres du monde païen, il l'a transformé et l'a rendu chrétien. C'est là le plus éclatant des miracles. Par là le vrai Dieu a été connu depuis Notre-Seigneur Jésus-Christ, de telle sorte que personne, pas même Mahomet, n'a osé songer à en adorer d'autres.

Ce que n'avaient pu les philosophes tant vantés,

Jésus-Christ l'a accompli par la divine doctrine qu'il a prêchée, et qu'il a commandé à douze Apôtres d'annoncer partout. Et ces Apôtres sans crédit, sans fortune, sans armes, n'ayant d'autre appui que leur Maître qu'ils avaient vu crucifier et ressusciter, et qui leur avait promis d'être avec eux jusqu'à la fin du monde, ont triomphé, en souffrant et en mourant, des objections des philosophes, de la puissance des Césars, de la superstition et de la corruption des peuples. Depuis vingt siècles le vrai Dieu est partout connu, partout adoré, avec Jésus-Christ, son Fils unique, *qu'il a envoyé au monde pour sauver le monde par lui.* Voilà la vraie, la bonne religion, celle que Dieu lui-même a établie par des prodiges qui laissent voir sa main toute-puissante dans un si grand ouvrage; celle qu'a fondée le Fils même de Dieu; celle dont les enseignements sont sortis de la bouche même de Dieu, et nous sont transmis par le canal des saints Apôtres, des saints martyrs, des saints docteurs, de l'Église catholique enfin, qui, par ses Pontifes, remonte sans interruption aux Apôtres et à Jésus-Christ lui-même. Seule, elle vient de lui, puisque, seule, elle date de lui. Les sectes qui ne datent que de onze siècles comme les schismatiques d'Orient, ou de moins de quatre siècles, comme les protestants de toute nuance, ne peuvent avoir été fondées par Jésus-Christ qui est venu sur la terre près de neuf cents ans avant les uns, et près de seize cents ans avant

les autres. Ce n'est pas à elles, par conséquent, mais à l'Église catholique seule qu'il a parlé, qu'il a promis *d'être avec elle jusqu'à la consommation des siècles*, et *de lui envoyer l'Esprit de vérité pour qu'il reste avec elle éternellement*, et qu'il a ordonné d'aller *prêcher son Évangile à toute créature, et d'enseigner tout ce qu'il a ordonné.*

C'est donc dans l'Église catholique seule que se trouve l'enseignement divin, la vérité entière apportée à la terre par Jésus-Christ sur la Divinité et sur nos devoirs envers elle. C'est la foi en cet enseignement qui peut seule nous mener au bonheur; car *sans elle il est impossible de plaire à Dieu*, et *celui qui ne croit pas est déjà condamné, car il ne croit pas à l'autorité du Fils unique de Dieu*, auquel il fait par conséquent le plus grave des outrages. En n'acceptant pas sa doctrine dont l'Église est la gardienne, il suppose capable de tromper les hommes celui qui ne peut mentir sans cesser d'être Dieu; il le suppose infidèle à ses promesses envers l'Église catholique qui a toutes les marques de l'assistance divine, dans sa perpétuelle durée, malgré les persécutions de toutes sortes, et dans la sainteté de sa doctrine qui est celle même de l'Évangile, non pas de l'Évangile tronqué ou dénaturé par l'hérésie, mais de l'Évangile tel que l'ont écrit les Apôtres, tel que l'ont cru les martyrs, tel que l'ont prêché les Docteurs des premiers siècles. Et cette sainteté de doctrine de l'Église catholique fait épanouir dans

son sein la sainteté de vie, qui se révèle dans toutes les catégories de ses enfants, dans ses missionnaires qui, à toutes les époques, n'ont pas refusé de sacrifier tout, même la vie, pour prêcher l'Évangile, dans ses religieux qui, en pratiquant à la lettre, non seulement les préceptes de Notre-Seigneur, mais ses conseils, font revivre parmi eux la ferveur des premiers chrétiens; dans ses vierges qui protestent par leur pureté contre la corruption des mœurs; dans tous les saints, enfin, qu'elle a produits à travers les âges, et qu'elle produit encore tous les jours; car *le bras de Dieu n'est pas raccourci*. Les schismatiques d'Orient, depuis qu'ils se sont séparés de l'Église, n'ont point osé honorer comme saint aucun des leurs, et ils confessent ainsi, sans le vouloir, que leur secte est un rameau devenu stérile depuis qu'il s'est retranché du cep de l'Église, planté par Jésus-Christ. Les protestants ont rejeté le culte des saints, et se sont ainsi faits les ennemis de la sainteté; aussi, depuis trois siècles, quels saints ont-ils produits? Hélas! les fondateurs mêmes de leurs sectes diverses ont été le scandale de l'Église. Entre tous, selon le mot plaisant d'Érasme, qui ne se montra pour eux que trop indulgent, ils n'ont pas réussi à guérir un cheval boîteux, tandis que chacun des saints que l'Église place dans tous les siècles sur ses autels, a opéré plusieurs miracles avérés et constatés après un examen des plus sévères.

Or, le miracle est le sceau de Dieu apposé à une religion et à une doctrine. Si Dieu, qui, seul, peut opérer de vrais miracles, permettait qu'il s'en fît pour confirmer l'erreur, il se ferait le complice et l'appui du mensonge; et ce serait un blasphème de le penser. C'est donc de l'Église catholique, marquée du double signe divin de la sainteté et des miracles, que nous pouvons et devons accepter les enseignements, qui ne sont autres que les enseignements de Jésus-Christ; c'est sa doctrine qu'il faut étudier quand on veut connaître Dieu et donner à son intelligence l'aliment dont elle est avide et qui peut seul lui donner le repos dans la vérité la plus complète, appuyée sur l'autorité la plus certaine, l'autorité même de Dieu. Nous disons « vérité la plus complète », car, outre ce que la saine raison découvre, elle comprend ce que nous n'aurions jamais connu, si Dieu ne l'eût révélé lui-même; et, du moment où Dieu nous l'a enseigné, qui osera contester sa véracité? *Nous recevons le témoignage des hommes; le témoignage de Dieu est plus grand;* et sa parole nous arrive de la manière la plus sûre, par le canal de l'Église à qui il a promis son assistance, afin que *nous ne fussions pas emportés à tout vent de doctrine,* c'est-à-dire égarés par ceux qui entendent à leur façon la parole de Dieu.

On doit appliquer à la religion, dit le Bienheureux Louis de Grenade, les règles que l'on applique aux divers arts de la vie humaine. Nous donnons

le nom de meilleur pilote à celui qui conduit le mieux son vaisseau; de meilleur médecin à celui qui soigne et guérit le mieux son malade. Or, le but de la religion étant d'honorer Dieu et de rendre les hommes vertueux en les détournant du vice, il s'ensuit que la plus parfaite religion sera celle qui produira avec plus d'efficacité ce résultat; et c'est ce que fait, d'une manière manifeste, plus que toutes les autres, la religion catholique.

Toutes les religions, en dehors du christianisme, sont indignes de Dieu; elles donnent sur lui des idées fausses qui le déshonorent; les protestants eux-mêmes, en niant la liberté de l'homme, font de Dieu un tyran qui punit l'homme pour des fautes qu'il n'a pas pu éviter. Toutes les religions, en dehors du christianisme, tolèrent ou autorisent, chez l'homme, des pratiques qui défigurent en lui l'image de Dieu. Dieu est le modèle le plus accompli de tous les êtres intelligents, et tout culte qui abaisse l'homme en l'empêchant de ressembler à Dieu est un obstacle à la perfection de l'homme, et à son bonheur, par conséquent. Peut-on imaginer une doctrine plus capable de pervertir l'homme que celle de certains protestants qui enseignent l'inutilité des bonnes œuvres, et qui vont jusqu'à dire avec Luther : *Péchez fort, mais croyez plus fort encore?* N'est-ce pas encourager clairement le mal?

De telles religions ne sont pas capables de faire

honneur à la Divinité. Seul, le catholicisme nous donne une doctrine complète et élevée sur Dieu et sur l'homme; seul, par conséquent, il glorifie Dieu et perfectionne l'homme complètement. C'est donc dans ses enseignements que nous devons chercher la connaissance de Dieu; c'est à son école qu'il faut apprendre l'art d'être heureux. Et certes, n'est-ce pas déjà un grand bonheur pour l'intelligence que d'être mise par la foi à l'abri des perplexités du doute, que de savoir sûrement par la parole de Dieu et par l'enseignement de l'Église, avec laquelle l'Esprit de vérité demeure toujours, ce qu'est Dieu, ce que nous lui devons, ce que nous avons à faire pour lui plaire, pour nous réconcilier avec lui quand nous l'avons offensé, pour arriver, après cette vie, au bonheur promis aux justes? Ceux qui nous reprocheraient les réflexions que nous faisons en tête de ce livre comme un hors d'œuvre, quand nous entreprenons d'apprendre à nos lecteurs l'art d'être heureux (et certes nous voudrions l'apprendre à tous), ne connaîtraient pas l'esprit du siècle où nous écrivons.

Il y a aujourd'hui des impies, il faut qu'ils le sachent, il n'y a pas de bonheur pour eux. *Non est pax impiis.* Nous le leur disons avec le Saint-Esprit, afin de leur épargner d'être malheureux en ce monde et en l'autre. Il y a de prétendus philosophes qui ne croient que ce qu'ils comprennent. La carrière dans laquelle ils se renferment est,

hélas! bien étroite; il faut qu'ils n'oublient pas que *sans la foi il est impossible de plaire à Dieu;* et comment être heureux quand on se sent dans la disgrâce de celui qui nous jugera demain? En vérité, ce serait être peu philosophe que de rester dans cette situation, et de ne pas demander la foi à celui qui nous l'a apportée comme le plus grand des bienfaits. Il y a des hérétiques, des schismatiques séparés de l'Église. La brebis hors du bercail devient la proie du loup. Hors de la bergerie du Christ, on est exposé à la dent infernale du démon. *Si quelqu'un n'écoute pas l'Église,* a dit Jésus-Christ lui-même, *regardez-le comme un païen et un publicain.* Qui n'estime misérable le sort des infidèles qui adorent d'absurdes divinités? Ils sont aussi malheureux et plus coupables ceux qui, ayant l'occasion d'avoir la vraie foi de l'Église, l'abandonnent pour embrasser des fables plus ou moins savantes de l'hérésie. *Doctas fabulas secuti.* Quel égarement d'accepter, non l'Évangile tel que l'ont cru et enseigné les saints Docteurs, tel que l'ont entendu les martyrs et tous les saints, mais tel que l'ont expliqué ou plutôt altéré des moines apostats, en révolte contre Dieu et contre son Église! Quelle sécurité et, par conséquent, quelle tranquilité d'esprit peut-on trouver dans une telle situation et en telle compagnie? Il reste donc bien établi qu'il faut chercher la connaissance de Dieu, sans laquelle on ne peut arriver au bonheur ni en ce monde ni en l'autre, dans les enseignements

de la vraie foi ou de l'Église catholique. L'Église est la véritable arche de Noé, hors de laquelle on est submergé par le déluge des mauvaises doctrines et des mauvaises passions; et on est sûr de se perdre, à moins que, par suite d'une erreur invincible, on ne croie qu'une autre secte, protestante ou schismatique, est la véritable Église de Jésus-Christ. Aussi est-ce dans l'enseignement de l'Église catholique que nous apprendrons à connaître Dieu comme il convient, pour nous attacher à lui et trouver en lui notre béatitude pour ce monde et pour l'autre.

VI. — Il faut aimer Dieu.

Il est bien vrai que, plus on connaît un être, plus on découvre en lui de perfections, plus on est porté à s'y attacher, et plus facilement on se porte à sa recherche. C'est parce qu'ils voient Dieu avec toutes ses amabilités infinies que les saints du ciel l'aiment en proportion de la connaissance qu'ils en ont. Mais, ici-bas, la connaissance de Dieu ne suffit pas pour nous donner le bonheur. « Malheur à la connaissance stérile qui ne se tourne point à aimer et se trahit elle-même, » a dit Bossuet. Nous ne devons chercher à connaître le bien qu'afin de nous attacher à lui. Que sert-il de l'avoir découvert, si on ne se l'approprie pas, si on ne le fait pas sien en s'y unissant? Chercher sans cesse de nouvelles raisons pour s'attacher au bien sans l'aimer, en effet, c'est res-

sembler à un homme qui, en hiver, entasse toujours du bois sans y jamais mettre le feu; il risque de mourir de froid. Il faut du bois, sans doute; mais, dès qu'on en a, il faut le faire brûler. Étudions Dieu, il le faut; mais dès que nous sommes convaincus de ses perfections, attachons-nous à lui de cœur. Le bonheur ne peut être qu'au dedans de nous. Si notre cœur est rempli d'amertume, nous ne trouvons rien de bon ni de beau autour de nous; et les satisfactions des sens sont incapables de nous arracher à la douleur qui nous oppresse intérieurement. Si notre cœur est heureux, au contraire, tout nous sourit sur la terre; le soleil nous semble plus lumineux, la nature plus belle; les peines inséparables de notre condition ici-bas nous deviennent légères. C'est la volonté, c'est le cœur, qui est le centre, l'intérieur de nous-mêmes. Les facultés par lesquelles nous connaissons ne sont que les portes qui y introduisent. De même donc qu'on n'est pas malheureux parce qu'on connaît le malheur sans l'éprouver, ni mauvais parce qu'on connaît le mal sans l'aimer, ainsi on n'est ni bon ni heureux si on se contente de savoir où est le bonheur sans l'éprouver et le bien sans l'embrasser.

C'est par le cœur que nous nous unissons à Dieu que la raison et la foi nous présentent comme le Bien suprême de la terre et du ciel. C'est en vain que nous le connaîtrions si nous ne l'aimions pas. Le démon connaît Dieu, et son malheur est

irréparable; il ne l'aime pas et ne l'aimera jamais.

La connaissance qui ne fait rien pratiquer n'a pas plus de valeur que les rayons du soleil sur les sommets des montagnes, où ils ne font pas même pousser un brin d'herbe; mais la connaissance pratique est semblable à ces rayons bienfaisants qui échauffent les vallées et leur font produire de riches moissons.

Le propre de l'amour est d'attirer en quelque sorte en nous l'objet de nos affections, de nous donner à lui sans partage et de vouloir le posséder complètement, de manière à ne faire, en un mot, qu'un avec lui. Quand donc, nous portant vers Dieu dont la foi nous fait connaître les amabilités suprêmes, nous l'aimons de tout cœur, comme il le mérite, nous nous élevons à Dieu, nous l'appelons en nous; car il a dit lui-même : *J'aime ceux qui m'aiment*, et Jésus-Christ ajoute : *Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre demeure*. Le cœur qui aime Dieu devient donc le sanctuaire où Dieu réside. Il peut dire : *Mon Bien-Aimé est à moi et je suis à lui, je le tiens, je ne le lâcherai pas*. Il possède donc le trésor du ciel et de la terre. Si le bonheur est quelque part, il est là. Quelle fortune aux yeux du monde de jouir de l'amitié des grands de la terre, de pouvoir puiser à l'aise dans leurs trésors, de partager leurs honneurs, leurs plaisirs, leurs fêtes ! Qu'est-ce que cela aux yeux de la foi et même de la raison, en comparaison de

l'amitié de Dieu, qui nous donne part à ses dons célestes, qui nous rend possesseurs du Bien souverain et éternel? Avec lui, on peut se passer de tout le reste; et à quoi sert tout le reste si Dieu nous manque? Lui être uni par l'amour, c'est le bonheur souverain; être séparé de lui, c'est le malheur suprême du temps et de l'éternité. Apprendre donc à aimer Dieu, c'est enseigner aux hommes l'art d'être heureux; c'est ce que fait la religion catholique.

« Elle ne nous impose, dit saint Alphonse de Liguori, d'autre commandement que celui d'être toujours heureux, et d'autre défense que celle de nous rendre pour toujours malheureux : elle nous prescrit de nous procurer une félicité éternelle et nous interdit de tomber dans des supplices éternels. En nous commandant d'aimer Dieu de tout notre cœur, elle nous commande d'être heureux en cette vie et en l'autre. Dieu est notre fin dernière et c'est en lui que réside tout notre bonheur, de sorte qu'en aimant Dieu nous aimons celui qui seul peut nous rendre heureux. Il veut que nous n'aimions rien en dehors de lui, et il nous avertit que, hors de lui, aucun objet ne peut nous satisfaire. Il veut notre cœur tout entier, encore une fois, parce qu'il désire nous voir pleinement heureux. Autant nous donnons d'amour aux créatures, autant nous perdons de bonheur; et c'est ainsi que le précepte d'aimer Dieu de tout notre cœur renferme tout notre bonheur complet.

» C'est donc une erreur de confondre nos inclinations avec nous-mêmes, et de croire que satisfaire ses passions et se procurer le bonheur soient une même chose. Erreur complète! Dites-moi, ne serait-ce pas une aberration de la part d'un malade de faire choix d'un médecin qui lui accorderait tout ce qui est agréable aux sens, mais préjudiciable à la santé, ou bien qui s'abstiendrait de percer un abcès qui conduirait le malade à la mort, sous prétexte de lui épargner la courte douleur de cette opération? Il faut bien nous persuader que nos appétits sensuels ne sont pas nous-mêmes, mais les ennemis de nous-mêmes. Contenter nos sens et nous condamner de nous-mêmes à la mort sont des termes synonymes. »

C'est donc bien vrai que l'art d'être heureux c'est d'aimer Dieu; c'est aussi la vraie science.

VII. — La science des saints.

« Comprenons bien, dit encore saint Alphonse de Liguori, que les vrais savants sont ceux qui savent s'assurer l'amitié divine et le paradis. Telle est cette *science des saints* que, selon le Sage, Dieu donna au patriarche Jacob, et qu'il accorde à quiconque la lui demande. Prions-le donc sans relâche de nous la donner aussi. Savoir aimer Dieu et sauver son âme, savoir entrer dans la voie du salut éternel et prendre les moyens d'y parvenir, oh! la belle science! Entre tous les

traités écrits par les savants, aucun n'est si nécessaire qu'un traité sur l'art de sauver son âme. Quand même nous saurions tout, hormis la manière de faire notre salut, toutes nos connaissances ne seraient d'aucune utilité, puisque nous n'en serions pas moins malheureux à jamais; par contre, fussions-nous ignorants sur tous les autres points, si nous savons aimer Dieu nous serons à jamais heureux. De même que, dans le ciel, les Bienheureux ne sont pas bienheureux parce qu'ils connaissent les créatures, mais seulement parce qu'ils connaissent Dieu; ainsi, dans ce monde, l'homme ne saurait être heureux, saint et parfait par la connaissance et par l'amour des créatures, quelles qu'elles puissent être, mais par la connaissance et l'amour de Dieu. Saint Thomas dit excellemment qu'il y a plusieurs fontaines où les hommes ont cherché à étancher la soif et le désir naturel qu'ils ont de savoir. Les éléments du monde et le ciel sont de ces fontaines; les corps, les plantes, les animaux, les hommes, les anges en forment d'autres; c'est à ces fontaines que les philosophes, les mathématiciens, les géomètres, les médecins, ont bu diversement, et avec une grande avidité; cependant ils n'ont point étanché leur soif, parce qu'il n'est pas possible, dit le saint Docteur, que la connaissance d'aucune créature puisse contenter l'esprit humain. L'un d'eux disait: J'ai couru avec une soif brûlante à ces fontaines; mais parce qu'elles ne contiennent pas le souverain

Bien, ni la première vérité, elles ne peuvent nous désaltérer. Élève-toi donc plus haut, homme créé à l'image de ton Dieu, et dis : Mon âme a soif de Dieu, abondante fontaine d'eau vive, source inépuisable de toute vérité. C'est à cette fontaine qu'il faut aller boire et noyer la soif que nous avons de savoir, parce que nous y trouverons tout ce que nos esprits et nos désirs les plus ardents pourraient souhaiter, et mille fois davantage. C'est ce qui a fait dire à saint Augustin : « Malheureux celui qui sait tout et qui ne vous connaît pas; heureux qui vous connaît et ignore tout le reste! Celui qui vous connaît, et avec vous les créatures, n'est pas plus heureux à cause de la connaissance des créatures, mais uniquement à cause de vous, si, en vous connaissant, il vous honore comme son Dieu. »

Quand vous seriez aussi grand poéte que Virgile, aussi éloquent que Cicéron; quand vous pénétreriez aussi avant dans les sciences naturelles qu'Aristote, et que vous auriez seul autant de science que tous les hommes savants ensemble, si vous n'avez la science de Dieu, vous n'avez pas encore vu la face du roi, vous n'êtes encore qu'à la porte de son palais. C'est pourquoi cherchez cette face, demandez cette science.

Saint Paulin, écrivant à un savant nommé Aper, qui s'était fait religieux, lui dit avec raison que ceux qui s'éloignent de Jésus-Christ qui est la vérité, doivent nécessairement demeurer dans

un aveuglement malheureux qui leur fait regarder comme solide ce qui est fragile et périssable, se rire de la vérité comme si c'était une fable, et admirer des fables comme si c'était la vérité. C'est par Jésus-Christ que nous avons appris le mépris des biens qui passent et l'amour des biens éternels.

Le Fr. Gilles disait un jour à saint Bonaventure : « Vous êtes heureux, vous, Frère Bonaventure, de savoir tant de choses ! Moi, pauvre ignorant, je ne sais rien ; vous pouvez devenir plus saint que moi. — Écoute, lui répondit le Saint : si une pauvre vieille, si ignorante qu'elle soit, sait aimer Dieu plus que moi, elle sera plus sainte que moi. » Là-dessus, le Fr. Gilles se mit à crier : « O pauvre vieille ! pauvre vieille ! écoute, écoute ; si tu aimes Dieu, tu peux devenir plus sainte que le P. Bonaventure ! »

Une bonne ouvrière, qui aime Dieu et observe sa loi, en vérité, a plus de sagesse et de véritable intelligence, non seulement que tous les philosophes tant vantés d'Athènes ou de Rome, que tous les savants impies des temps modernes si fiers de leurs découvertes qui ne leur ont pas fait trouver le chemin du bonheur véritable, mais même que tous les docteurs en théologie qui n'aimeraient pas Celui dont ils nous enseignent la doctrine.

« Les ignorants se lèvent et s'emparent du ciel ! » s'écrie saint Augustin. Oh ! quels savants qu'un

saint François d'Assise, un saint Pascal, un saint Jean de Dieu, étrangers aux connaissances humaines, mais habiles dans la science divine! C'est de cette science que Jésus-Christ disait à son Père : *Vous l'avez cachée aux sages et aux habiles, et vous l'avez révélée aux petits*. Par les *sages*, il faut entendre ici les mondains tout appliqués à la poursuite des richesses et de la gloire terrestres, et faisant peu de cas des biens éternels; les *petits* sont ceux que leur simplicité rend pareils à des enfants; peu habiles dans la sagesse de ce monde, ils mettent tout leur soin à plaire à Dieu.

Ah! ne portons pas envie aux savants, mais seulement à ceux qui savent aimer Jésus-Christ. Imitons saint Paul, qui ne prétendait *savoir autre chose que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié*. Heureux serons-nous, si nous parvenons simplement à connaître combien nous a aimés Jésus crucifié, et si dans ce livre d'amour divin nous apprenons à l'aimer.

Il peut arriver, en effet, qu'une connaissance faible et imparfaite engendre un amour ardent, ainsi qu'une étincelle produit un grand incendie. Si on demandait à ceux qui s'aiment le plus sur la terre les causes de leur amour, ils en auraient peu à alléguer, et souvent même ils allégueraient des motifs frivoles et mal fondés. Demandez à une mère pourquoi elle aime son enfant. Que connaît-elle en lui sinon son corps? Et elle l'aime

lors même qu'il est difforme. Il lui suffit qu'elle voit en lui son enfant. Ainsi, pour aimer Dieu, il suffit de se bien convaincre d'un des motifs que la foi nous fournit et de s'appliquer à donner aussitôt son cœur à celui qui a tant de titres à le posséder tout entier. Ajoutons que l'amour augmente la connaissance qu'on a de Dieu, c'est ce que nous apprend saint Léonard de Port-Maurice : « Aimez-le, dit-il, et vous le connaîtrez, car, pour le connaître, il faut l'aimer. On allume un feu avec le feu, et, plus le feu est grand, plus grands aussi sont la lumière et l'éclat qu'il répand. Il en est de même de l'amour; il s'allume avec l'amour, et plus l'amour est grand, plus grande est la connaissance de l'objet aimé. *Amor oculus est et amare videre est,* dit saint Augustin : l'amour est un œil; et aimer c'est voir. Un peu de miel que vous aurez goûté vous fera mieux comprendre sa douceur que tous les discours des hommes: ainsi, si vous aimez Notre-Seigneur, l'amour vous le fera goûter; et cet amour et ce goût vous feront mille fois mieux connaître ce qu'il est que tout ce qu'on pourrait vous en dire; car la science expérimentale surpasse toutes les autres. C'est pour cela que David disait : *Goûtez et voyez combien le Seigneur est doux :* il met le goût avant la vue, parce que le goût fortifie et augmente la vue. »

Concluons donc cette introduction par les paroles enflammées de ce saint missionnaire :

« Prêtres, prédicateurs, confesseurs, vous enseignez aux fidèles de saintes pratiques. Mais la plus vraie, la plus solide de toutes, ne l'oubliez pas : c'est d'aimer Dieu. Voilà ce qu'il faut enseigner aux pauvres gens, voilà ce qu'il faut faire connaître au monde: *Hæc est vita æterna.* Monde ingrat, quand ouvriras-tu les yeux pour connaître un si grand bien? Eh! à quoi vous servent vos sciences, ô savants! A quoi aboutissent vos spéculations, ô philosophes, sans cette divine science? Connaître et aimer Dieu, telle est la science des saints, » en même temps que l'art d'être heureux.

Que de malheureux, dans leur pauvreté, dans les tristesses qui les désolent, trouveraient leur consolation dans l'amour de Dieu s'ils le savaient goûter! Que d'âmes, que le désespoir précipite dans l'abîme, renaîtraient à la confiance si elles aimaient Dieu! On cherche de toute part aujourd'hui la solution de ce qu'on appelle la question sociale. Elle est toute là ; connaître et aimer Dieu, c'est le salut de l'individu et de la société. Et c'est pourquoi, voulant, avant de mourir, car nous sommes au déclin de la vie, laisser à nos frères qui sont avides de bonheur une recette infaillible pour le trouver, nous allons leur dire, le mieux que nous pourrons, dans une première partie les motifs que nous avons d'aimer Dieu, et après les avoir, par diverses raisons, déterminés à s'appliquer à acquérir cette perle précieuse de l'amour

de Dieu, nous leur indiquerons les moyens pratiques d'acquérir et d'exercèr cet amour.

Sur ce beau sujet nous ne ferons qu'emprunter leurs pensées et même leurs expressions à ceux qui l'ont traité avant nous, sans que nous prenions la peine d'indiquer les sources où nous avons puisé. Ce livre n'est pas une œuvre d'érudition, mais d'édification. Nous reconnaissons volontiers que ce qu'on y trouvera de bien lui vient, non de nous, mais des saints Docteurs, en particulier de saint François de Sales et de saint Alphonse de Liguori, et encore du Bienheureux Louis de Grenade, de saint Léonard de Port-Maurice, dont nous avons lu toutes les œuvres, du P. Saint-Jure qui a si bien écrit de l'amour de Dieu, etc.

Selon notre habitude, nous avons emprunté à ces grands auteurs, en le condensant, ce qu'ils ont dit de plus fort et de plus pratique.

O Vierge Marie, la Mère du bel amour, vous qui êtes venue pleurer à la Salette sur les hommes qui n'aiment pas votre Fils, je vous offre ces pages, vous suppliant de les bénir, afin qu'elles éclairent les intelligences et embrasent les cœurs, répandant partout, avec la connaissance de Dieu, l'amour de ses perfections infinies, et la paix et le bonheur qui en découlent !

L'ART D'ETRE HEUREUX

PREMIÈRE PARTIE

MOTIFS D'AIMER DIEU

Les raisons qui nous pressent de donner à Dieu notre cœur sont nombreuses et décisives, et il importe de les considérer attentivement. C'est parce qu'ils négligent de le faire, que tant d'hommes vivent en ce monde comme si Dieu n'était rien pour eux, et qu'ils aiment tout excepté lui. Si nous sommes tièdes, c'est souvent parce que nous perdons de vue les droits que Dieu a sur nous et les grands avantages que nous trouvons à son service. Tous les rouages d'une horloge dépendent de la roue principale. Si elle ne fonctionne point, tout le mouvement s'arrête. Dans l'homme, l'intelligence est cette roue maîtresse d'où dépend toute la vie. L'intelligence, c'est l'œil qui dirige notre conduite; si cet œil se ferme, on reste dans les ténèbres; et celui qui marche dans les ténèbres ne sait où il va. Ouvrons donc les yeux; et considérons les raisons sérieuses que nous avons d'aimer Dieu; cherchons à nous en convaincre fortement de manière à ne les point perdre de vue; faisons à Dieu la prière de l'aveugle : *Domine ut*

videam. Seigneur, faites que je voie; car, quand il s'agit de connaître Dieu pour l'aimer, il ne suffit pas de réfléchir. Nous ne pouvons voir le soleil qu'à l'aide de sa lumière, et nous avons besoin de la lumière de Dieu pour être éclairé sur ses perfections. Or, le Saint-Esprit nous dit : *Si quelqu'un a besoin de sagesse, qu'il la demande à Dieu qui donne à tous abondamment, et il l'obtiendra.* Nous sommes donc sûrs, si nous y mettons toute l'attention de notre esprit, et si nous prions, de comprendre et de goûter les motifs d'aimer Dieu. Ces motifs, nous allons les exposer, assez clairement, nous espérons, pour être à la portée de tous, assez fortement pour convaincre toute âme droite, et assez brièvement pour ne pas grossir un volume que nous voudrions voir devenir populaire.

Pour le faire avec ordre, nous dirons d'abord les motifs qui ressortent clairement des droits de Dieu, et ensuite ceux qui se prennent de nos devoirs envers lui et de nos intérêts. En d'autres termes, Dieu mérite que nous l'aimions; c'est pour nous un devoir et un besoin de l'aimer.

SECTION PREMIÈRE

DIEU MÉRITE TOUT NOTRE AMOUR

Le cœur de l'homme est ainsi fait qu'il se laisse gagner ou par des bienfaits qui le touchent ou par des perfections qui le charment. Il s'attache naturellement à ceux qui lui font du bien, n'eussent-ils d'ailleurs aucune qualité remarquable; d'autres fois, il aime ceux de qui il n'a rien reçu et dont il n'a rien à attendre, parce qu'il a découvert en eux des perfections qui le ravissent. Or, ici comme en tout le reste, Dieu est le maître; et qui est semblable à lui? Il a comblé l'homme de bienfaits infinis; et, tout à la fois, il lui offre pour le charmer des perfections adorables. Ces bienfaits et ces perfections feront la matière des deux chapitres suivants.

CHAPITRE PREMIER

LES BIENFAITS DE DIEU

La nature de Dieu, c'est la bonté, mais la bonté infinie. C'est ce qu'il faut d'abord comprendre; c'est ce qui explique tous les mystères de la religion; et c'est aussi ce qui donne à la religion chrétienne un cachet de divinité que nulle autre ne peut s'approprier; car ce qu'elle nous enseigne de Dieu nous le présente opérant, par bonté pour ses créatures, des prodiges que l'homme n'aurait jamais pu imaginer. Ces prodiges sont d'autant plus dignes de la bonté de Dieu qu'ils dépassent davantage nos conceptions; ils nous donnent, par conséquent, de sa bonté des pensées plus hautes que toutes celles que notre raison peut concevoir; et, par là même, ils nous impriment une haute idée de nous-mêmes et nous pressent efficacement d'aimer celui qui se montre si aimant et si aimable à notre égard. Une source abondante tend à se répandre; un parfum précieux tend à sortir du vase qui le renferme pour embaumer la maison. La bonté tend à se communiquer. N'avons-nous pas connu des âmes en qui on ne remarquait aucune trace de l'égoïsme qui en rétrécit tant d'autres? Leur bonheur était de faire des heureux; ne pensant jamais à elles-mêmes, elles se préoccupaient toujours des autres, soit pour venir au secours de leurs misères, soit pour les consoler dans leur tristesse. Jamais elles ne se plaignaient de l'importunité de ceux qui avaient besoin de leur secours;

elles les accueillaient toujours le sourire sur les lèvres, et se montraient reconnaissantes de ce qu'on leur fournissait l'occasion de faire le bien. Elles donnaient sans compter, et se trouvaient assez payées par la joie qu'elles éprouvaient à rendre service. Ces âmes sont rares et leur nom est béni de toutes les bouches. Elles sont sur la terre une image de Dieu, de qui vient toute bonté; mais la bonté divine l'emporte plus sur toute bonté humaine ou angélique que le ciel ne l'emporte sur la terre, l'éternité sur le temps. La raison le démontre, la foi nous l'apprend : ***Personne n'est bon que Dieu,*** dit Notre-Seigneur dans l'Evangile, car, en dehors de Dieu, il n'y a qu'une bonté d'emprunt, tandis que Dieu est la bonté essentielle, la source de toute bonté. Aussi personne ne s'y méprend, et l'enfant qui commence à bégayer, et l'humble femme, et le pauvre ne désignent le Créateur de toutes choses que par ces mots si simples et si vrais : ***le bon Dieu.***

Oui, il est bon, notre Dieu, et il l'est en œuvres et vérité. Ses bienfaits sont là pour nous en convaincre; considérons-les d'abord en général et disons ensuite quelque chose des plus signalés.

ARTICLE Ier

Considérations générales sur les bienfaits de Dieu.

Qui pourra dire leur nombre et leur grandeur?

§ 1. — **Leur nombre.**

Comptez, si vous le pouvez, les étoiles du ciel et les grains de sable des rivages de l'océan, vous y parviendrez plutôt que vous ne pourrez nombrer les dons que Dieu nous a faits. Tout a été fait par Dieu, et rien n'a été fait sans lui; et quand il eut achevé son ouvrage et qu'il le considéra, il le trouva très bon; et, certes, peut-il en être autrement des œuvres de cet Artiste divin? Toutes les créatures visibles sont donc un bien, et un bien qu'il nous

donne: car il ne les a pas faites pour lui, qui n'en a nul besoin; il n'a pas fait les astres du ciel pour les anges qui sont éclairés d'une toute autre lumière, et qui n'ont que faire de la terre; il les a faites pour l'homme au service duquel il les a toutes placées: *Omnia subjecisti sub pedibus ejus.* Il lui a soumis les oiseaux du ciel, les poissons de la mer, les animaux de la terre, les plantes, les moissons, les minéraux, tout enfin.

De quelque côté que l'homme se tourne, qu'il élève ses regards, qu'il les abaisse, qu'il regarde à droite, à gauche, son corps, son âme, ses richesses, sa science, sa vertu, le ciel, la terre et tous les biens qu'ils renferment, il verra que ce sont tout autant de dons que Dieu lui a faits, et autant de témoignages de son amour; de manière que l'on peut très bien définir l'homme: Un composé tout pur des bienfaits de Dieu. C'est à l'homme que tout aboutit: la nature pour le servir, la grâce pour le sauver, la gloire pour le récompenser et le rendre éternellement heureux. Si nous avons un corps, c'est Dieu qui nous l'a donné; si nous avons une âme, c'est lui qui l'a créée; si nous avons des richesses, c'est de lui que nous les tenons; c'est son soleil qui nous éclaire, sa terre qui nous porte, ses eaux qui nous désaltèrent; c'est son feu qui nous échauffe, son air que nous respirons, ses viandes que nous mangeons, ses vêtements qui nous couvrent, ses maisons qui nous logent, ses créatures qui nous servent; pouvons-nous le nier? Si nous sommes chrétiens et non pas idolâtres, si nous sommes catholiques et non pas hérétiques, si nous sommes séparés du commun des fidèles pour vaquer avec plus de soin au salut des âmes, si nous sommes à couvert des orages de ce monde dans le port assuré de la vie religieuse, c'est à lui que nous devons toutes ces faveurs. Tous les dangers auxquels nous échappons, toutes les tentations que nous surmontons, toutes les saintes pensées que nous avons, tous les bons mouvements que nous ressentons, toutes les bonnes paroles que nous disons, toutes les œuvres vertueuses que nous faisons, sont autant

de bienfaits de sa main. Il a pris un corps et une âme pour nous; il a vécu dans des travaux continuels pour nous; il s'est plongé dans un abîme de douleurs et d'opprobres en mourant sur un gibet pour nous; il nous donne tous les jours son corps, son sang, son humanité, sa divinité, dans l'auguste sacrement de l'autel; et, après tout cela, il nous prépare les biens infinis et éternels de sa gloire. Et si nous pouvons connaître les dons qu'il nous a faits, il est impossible de savoir les maux dont il nous a préservés, soit pour le corps, soit pour l'âme.

Dieu n'a-t-il donc pas assez payé ce cœur que nous donnons à d'autres pour rien? Oserions-nous lui refuser encore nos affections? Je nage, ô mon Dieu, dans l'océan immense de vos bienfaits. En tous lieux, en toute heure, jour et nuit, je ne respire que par vous. Je ne vis que par vous, et je vous oublierais! Si un homme m'avait offert un verre d'eau ou un morceau de pain pour me rassasier, quand j'étais sur le point de mourir de faim et de soif, je ne pourrais l'oublier, et je vous oublierais, vous qui, tous les jours, me donnez avec abondance la nourriture qui me soutient, les boissons qui étanchent ma soif, la lumière qui m'éclaire, l'air que je respire? Tout me dit vos attentions paternelles qui m'accompagnent partout, et je ne vous bénirais pas sans cesse pour vos soins incessants?

Un animal, auquel je jette un morceau de pain moisi, dans un verre d'eau, me caresse, m'accompagne, me sert fidèlement. Serai-je par rapport à vous plus stupide qu'un chien ne l'est à mon égard? Non certes, et, si telle a été jusqu'ici mon ingratitude, je la déplore, et je veux vous aimer, vous, mon Père, mon bienfaiteur le plus généreux.

Mais, pour nous convaincre plus fortement encore de la reconnaissance que nous devons à Dieu, comprenons, s'il est possible, la grandeur de ses bienfaits.

§ 2. — Grandeur des bienfaits de Dieu.

Ce qui relève un bienfait, c'est d'abord la supériorité du bienfaiteur, puis l'infériorité de celui qui le reçoit,

ensuite la nature du bienfait lui-même et enfin l'amour avec lequel il est accordé. Voilà ce qui doit nous faire apprécier à leur juste valeur les faveurs de Dieu.

Il est manifeste d'abord que le présent offert par un homme de condition vulgaire a moins de prix à nos yeux que s'il nous vient d'un grand du monde. Un léger souvenir qui nous serait donné par une reine, par un empereur, par le Souverain Pontife, nous serait très précieux. On raconte d'un villageois qu'il se vantait à toute occasion de ce que Napoléon Ier, l'ayant rencontré sur son chemin, lui avait parlé. Or, cet empereur, voulant l'écarter, n'avait fait que lui dire : « Ote-toi de là. » Quelle n'eût pas été la joie de ce villageois, si Napoléon lui eût dit une parole aimable ou s'il lui eût fait un cadeau! Mais qu'est-ce que la dignité des grands, des monarques de la terre, comparée à celle de Dieu? Dieu étant la majesté infinie, une goutte d'eau, une miette de pain qu'il nous donne, a un prix que nous ne pourrons jamais apprécier, et ce ne serait pas trop que de nous répandre en d'incessantes actions de grâces pour chaque respiration de notre poitrine, d'autant plus que devant lui nous ne sommes que des vers de terre, des êtres d'un jour qui, au néant de notre origine, avons ajouté celui de nos fautes. *Qu'est-ce donc que l'homme pour que vous vous souveniez de lui? Qu'est-ce que le fils de l'homme pour que vous le traitiez ainsi magnifiquement et que vous approchiez votre cœur de lui,* vous abaissant ainsi jusqu'à un vermisseau et le comblant de vos dons?

Et ces dons, quelle en est la valeur? il en est qui sont d'un prix infini, par exemple l'Incarnation, par laquelle Dieu s'est donné lui-même à la nature humaine, et encore la Rédemption, par laquelle le Fils de Dieu a sacrifié son sang et sa vie pour notre salut; enfin l'Eucharistie, par laquelle Dieu se donne tout entier tel qu'il est à chacun de nous.

Qui pourra concevoir le prix de la grâce, fruit précieux des mérites de Notre-Seigneur, dont le bon

usage nous prépare la possession de Dieu lui-même dans la gloire éternelle?

Et ces dons, Dieu ne nous les doit pas : il n'a aucun intérêt à nous les accorder; il n'a nul besoin de nous et n'a rien à gagner avec nous. S'il attend de nous la reconnaissance, c'est à notre profit, car il y veut trouver une raison de nous enrichir davantage.

Qu'est-ce donc qui le porte à se montrer vis-à-vis de nous d'une libéralité inépuisable et plus que royale? Ah! c'est ce qui nous doit faire apprécier le plus ses bienfaits; c'est l'amour qu'il a pour nous.

Les païens eux-mêmes avaient compris que ce qui fait le prix d'un bienfait, c'est le bon cœur avec lequel il est accordé. Donnez beaucoup et à contre-cœur, votre don est petit; donnez peu et avec un grand amour, votre don grandit en proportion du bon cœur qui l'offre. Un père n'aime pas moins son enfant quand il lui donne un habit, que quand il lui laisse un riche héritage. Or, en Dieu il n'y a aucune limite; son amour, dans tout ce qu'il nous donne, est donc infini; donc quand il nous offre un grain de blé ou de riz, c'est un don plus grand que si un ange, dont l'amour a néanmoins des bornes, nous donnait des royaumes. Quelle reconnaissance ne lui devons-nous pas pour chaque seconde qu'il nous donne? Et qu'en doit-il être, quand il s'agit de tous les dons de la nature, de la grâce, de la gloire que Dieu nous fait?

Les bienfaits sont la clé qui ouvre tous les cœurs; il n'est pas d'ennemi, si implacable qu'il soit, qui ne soit adouci, il n'est pas d'animal si féroce, qui ne soit désarmé par les bienfaits. Pourquoi sommes-nous donc si insensibles à ceux que Dieu nous prodigue? Si un homme nous avait donné la cent millième partie de ce que nous avons reçu de Dieu, il nous serait impossible d'empêcher notre cœur de brûler d'amour pour cet homme; nous penserions à lui, nous parlerions de lui, nous mettrions notre bonheur à le voir et à l'entretenir; que ne ferions-nous pas pour conserver ses bonnes grâces! Comment

est-il donc possible qu'après avoir reçu de Dieu de si grands dons, notre cœur demeure insensible et glacé? Pourquoi les bienfaits de Dieu n'excitent-ils pas dans nos cœurs les mêmes sentiments d'amour et de reconnaissance que ceux des hommes? O homme! que remarques-tu dans les dons de Dieu qui soit moins digne de charmer ton cœur que dans ceux des créatures? Dis-nous la cause d'une partialité si étrange. Serait-ce parce qu'ils nous sont donnés par une personne infiniment élevée en perfection, ou parce qu'ils prennent leur source dans un amour infiniment plus grand, ou parce qu'ils sont sans aucune comparaison et plus excellents, et en plus grand nombre, et plus nécessaires? Ces raisons ne devraient-elles pas, au contraire, te forcer à l'aimer davantage? Et néanmoins, pour quelques petits services que tu recevras d'une misérable créature (si toutefois c'est d'elle que tu les reçois, car c'est bien plutôt de Dieu qui se sert de sa créature comme d'un instrument), tu seras vivement touché, tu l'aimeras, tu la remercieras, tu la serviras : tu regarderais comme un ingrat et un monstre indigne de toute faveur celui qui agirait autrement; et les bienfaits de Dieu, dont la multitude est innombrable, l'excellence infinie, la nécessité absolue, ne te donneront aucune affection pour lui? Ah! je t'établis juge dans ta propre cause : écoute ta conscience; sans doute elle te reprochera ton ingratitude et ton injustice.

Jette les yeux sur les animaux, comme dit Job, *interroge les bêtes, et elles t'apprendront* la reconnaissance.

On a vu les tigres et les lions apprivoisés par des bienfaits; ton cœur serait-il plus féroce que le leur?

O mon Dieu, je dois confesser que jusqu'ici mon cœur a été vis-à-vis de vous plus dur que les rochers que le feu amollit. Vos bienfaits sont *des lampes de feu et de flamme* et je n'en ai pas été touché. Je n'ai payé vos avances miséricordieuses qu'en les rebutant; j'ai été semblable à cet animal qui, se nourrissant de glands, grogne au-dessous du chêne sans voir la main qui les lui fait tomber.

Une telle conduite aurait dû arrêter le cours de votre libéralité à mon égard, et vous ne cessez encore de me prodiguer vos faveurs. Si votre bonté ne se lasse pas, c'est pour triompher enfin de mon ingratitude. Aussi je me rends, Seigneur, et je me tourne vers vous pour vous dire enfin que je vous aime plus que tout, plus que vos dons eux-mêmes, quel que soit leur prix. Je ne veux plus vous oublier, je ne veux plus vous trahir; ma résolution de vous servir est sincère. A vos bienfaits ajoutez la grâce qui peut seule fortifier ma reconnaissance, et mon amour pour vous, et ma fidélité à vous servir.

Après ces considérations générales sur la multitude et la grandeur des bienfaits de Dieu, entrons dans quelques développements sur quelques-uns d'entre eux.

ARTICLE II

De quelques bienfaits de Dieu en particulier.

Parmi tous les dons de Dieu capables de lui gagner notre cœur, il en est que nous devons méditer avec plus d'attention. Ce sont : la création, par laquelle Dieu nous a donné l'existence; l'Incarnation, par laquelle il s'est donné lui-même à l'homme ; la Rédemption, par laquelle il a sacrifié pour nous sa vie; l'Eucharistie, dans laquelle Dieu se donne tout entier à chacun de nous; la Vierge Marie, que Dieu lui-même nous a laissée pour Mère; la grâce, par laquelle il nous fait participants de la nature divine; la glorification que la grâce nous prépare et qui nous introduira dans la gloire et la béatitude de Dieu même; l'Eglise catholique, que Dieu nous a donnée pour guide afin de nous conduire au ciel. Considérons-les dans les paragraphes suivants et, après avoir, dans un dernier paragraphe, jeté un coup d'œil sur les bienfaits divins qui sont plus personnels pour chacun de nous, nous pourrons conclure par ce refrain qui devrait être sans cesse sur nos lèvres, et plus encore dans notre cœur : *Nous donc aimons Dieu, car il nous aimés le premier.*

§ 1er. — La création.

Dieu est charité, il aime tout ce qui existe. *Diligit omnia quæ sunt*, et cet amour est si efficace qu'il donne à tout être tout ce qu'il est et tout ce qu'il a. C'est une parole inspirée par cet amour qui a fait jaillir du néant l'univers, et qui le soutient éternellement. Mais entre les créatures, il en est que Dieu a aimées plus que les autres; et, parmi celles du monde visible, c'est l'homme qu'il a préféré à tout le reste. Il l'a fait le roi de la terre, et c'est pour ce roi qu'il a préparé ce palais magnifique; c'est pour lui qu'il a étendu comme une tente la voûte des cieux; c'est pour lui qu'il a assis la terre sur ses fondements; c'est pour lui qu'il a fait les plantes, les arbres, les animaux, les fleurs, les moissons. Les êtres sans raison, tout en jouissant des bienfaits de l'existence, sont incapables d'en rendre grâces à leur Créateur. Du reste, du moment où Dieu ne les a pas faits pour eux-mêmes, mais pour l'homme, ce n'est pas à eux à lui rendre grâces, mais à l'homme. Quand un père, qui aime tendrement sa fille, lui fait faire une robe de soie à laquelle il emploie l'étoffe la plus précieuse, les broderies les plus fines, les ouvrières les plus habiles, ce n'est pas à la robe, mais à la fille pour qui elle est faite, à remercier ce bon père. Ainsi l'homme est obligé à Dieu pour la lumière des astres, pour la chaleur du feu, pour la fraîcheur de l'eau, pour l'éclat des pierreries, pour les richesses de la terre, puisque Dieu a fait tout cela à son profit. C'est l'homme qui, jouissant de tout, doit faire hommage à Dieu pour tout ce qui est au-dessous de lui. C'est par sa bouche que Dieu veut être béni de la terre tout entière; c'est par son cœur que Dieu veut être aimé. C'est pour cela qu'il lui a donné une nature plus excellente, qui tient le milieu entre l'ange et la matière. Par son âme, il peut, comme l'ange, connaître et aimer son Créateur; et, par son corps, il touche de plus près aux êtres privés de raison. Mais la structure de son corps dit assez qu'il n'est pas fait pour la terre. Sa taille haute,

son front élevé et ses yeux sont disposés pour regarder le ciel et pour gouverner la terre et les mers. Aussi toutes les contrées, toutes les eaux lui apportent-elles le tribut de leurs productions, et tous les animaux se soumettent-ils, ou du moins cèdent-ils à l'empire de sa raison, l'emportassent-ils même sur lui par leur force physique.

Cette noblesse de sa nature est donc une marque de l'amour spécial que Dieu lui porte. Mon cher lecteur, Dieu vous a aimé, et c'est pour cela qu'il vous a placé bien peu au-dessous des anges dans l'échelle des êtres. C'est de toute éternité qu'il vous a aimé; car rien ne commence en Dieu qui donne l'être à tout ce qui commence, et qui est avant tous les temps, par conséquent; et quand l'heure marquée dans le décret de son amour éternel est venue, il a eu pitié de vous qui n'étiez rien, et il vous a tiré du néant pour vous mettre en possession de toutes les richesses qu'il avait créées pour vous, et qu'il conserve pour vous et avec vous. S'il ne les soutenait, elles rentreraient à chaque instant dans le néant; et, en les conservant, il vous en fait à chaque instant comme un nouveau don, en même temps qu'il vous dispense à vous-même la vie, goutte à goutte.

Quand donc entendrons-nous la voix des créatures! Aime ton Dieu, me disent les cieux, en faisant rouler sur ma tête, pour ainsi dire, autant de soleils qu'il y a d'astres brillants au firmament. Aime ton Dieu, me crie la terre, ornée de tant de plantes, de tant de fleurs, destinées, les unes à mon utilité, les autres à mon agrément. Aime ton Dieu, me répète l'univers entier, rempli de tant de créatures, les unes raisonnables, de qui je puis recevoir conseil et secours, les autres privées de raison et faites pour mon avantage, mon soulagement ou mes besoins. Aime ton Dieu, me dit ce corps si bien organisé et jouissant d'une santé robuste. Aime ton Dieu, me dit cette âme douée d'intelligence qui vivifie et fait mouvoir mes membres. Aime ton Dieu, me disent, et le vêtement qui me couvre et me protège, et la nourriture journalière qui

répare mes forces, et la veille du jour et le repos de la nuit, et le succès de mes affaires, et d'honnêtes récréations, et d'amicales réunions et une agréable compagnie. En un mot, tous les biens de la nature m'invitent à vous aimer, ô mon Créateur et mon généreux Conservateur!

Il n'est pas jusqu'à l'enfer qui ne me presse d'aimer Dieu. Si Dieu nous en menace, dit saint Chrysostome, c'est pour nous en préserver, et afin que, nous tenant fermes et inébranlables dans le bien, nous nous soustrayions à ses menaces.

« Dieu a créé l'enfer, dit à son tour saint Alphonse de Liguori, non pour nous voir damnés, mais pour nous amener à l'aimer. En effet, s'il n'avait pas créé d'enfer, qui l'aimerait en ce monde? Si, maintenant que l'enfer existe, la plupart des hommes s'y précipitent de propos délibéré plutôt que d'aimer Dieu; qui donc, je le répète, qui donc l'aimerait, supposé qu'il n'y eût point d'enfer? Ainsi, le Seigneur a menacé d'un supplice éternel quiconque refuse de l'aimer, afin que ceux qui ne l'aiment pas de leur bon gré l'aiment au moins de force, en quelque sorte, et par crainte de l'enfer. »

Tout nous parle donc de l'amour de notre Dieu. Pourquoi fermer les oreilles à tant de voix qui invitent à l'aimer? Ah! les saints n'étaient pas insensibles comme nous. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, lorsqu'elle tenait en main une belle fleur, se sentait brûler d'amour pour Dieu : « Mon doux Seigneur, disait-elle, a donc pensé dès l'éternité à créer cette fleur pour se faire aimer de moi! » Cette réflexion était pour elle comme un trait d'amour qui la perçait doucement et l'unissait plus intimement à Dieu. Sainte Thérèse, à la vue des arbres, des fontaines, des ruisseaux, des haies ou des prairies, disait que ces objets agréables lui rappelaient son ingratitude et lui reprochaient d'aimer si peu le Créateur qui les avait faits pour être aimé d'elle.

Pourquoi n'avons-nous pas les mêmes sentiments? Votre cœur n'est-il pas l'œuvre de Dieu comme celui des

saints? Ce cœur, Dieu l'a formé dans notre poitrine; il lui appartient donc et nous ne pouvons le lui ravir sans injustice. Aussi, nous dit-il, en réclamant ses droits comme en suppliant, afin de nous toucher davantage: *Mon fils, ma fille, donne-moi ton cœur*. J'ai droit à toutes ses affections, non seulement parce que je l'ai fait, mais parce que, te chérissant plus que les autres êtres visibles, je l'ai fait pour moi. *Rends donc à César ce qui est à César*, rends aux grands de la terre le tribut qu'ils exigent; mais ne prive pas ton Dieu de ce qui lui appartient. Si tu le faisais, ce serait pour ton malheur; car, pour que tu me fusses fidèle et pour t'enchaîner à moi, j'ai disposé tout de telle sorte que tu ne pusses trouver qu'en moi ton repos; les créatures dont je t'ai fait présent deviendraient elles-mêmes tes bourreaux, si tu leur donnais un cœur qu'elles t'invitent à me consacrer tout entier; et elles deviendraient tes accusateurs à mon tribunal. N'y a-t-il pas lieu ici de déplorer l'égarement des hommes qui n'aiment pas un Dieu si bon? Quoi! nous sommes sensibles à l'affection que d'autres nous portent; nous nous plaignons quand nous ne rencontrons point d'amis; nous gémissons de l'égoïsme qui nous entoure; et voici non un égal, non un prince, non un empereur qui nous aime, mais notre Dieu qui nous déclare qu'il nous aime éternellement, qui nous le prouve par les faveurs les plus insignes, les plus incessantes, et nous qui nous attachons à ceux qui nous aiment depuis peu de temps, qui nous aiment peu, qui ne peuvent faire pour nous que peu de choses, nous ne sommes pas sensibles à la tendresse de notre Dieu, qui nous a aimés le premier, qui nous aime depuis qu'il est Dieu, qui nous prouve son amour par des bienfaits de tous les instants, qui nous aimera éternellement si nous lui sommes fidèles? Où est notre cœur, où est notre raison?

Sainte Agnès, aux propositions qu'on lui faisait de donner son cœur à un homme, répondit :

« Retirez-vous de moi, vous qui êtes la proie de la

mort, un autre vous a prévenu ; un Dieu m'a aimé le premier. »

Et nous, nous donnons nos affections au premier venu, sans songer qu'elles appartiennent à Dieu, que nous devons le préférer à tout le reste, que nous ne pouvons rien aimer autant que lui, ni malgré lui.

Et cependant le Saint-Esprit nous dit : *N'abandonnez pas votre ancien ami; car un nouveau ne le vaudra pas.* Notre plus ancien ami, c'est Dieu; malheur à qui le quitte ! Qui trouvera-t-il qui lui puisse être comparé ? Ce malheur a été le mien, Seigneur, je vous ai oublié, vous qui pensiez sans cesse à moi. Je vous ai offensé pendant que vous répandiez sur moi tous vos dons. Les créatures, que vous m'offriez afin qu'en en usant je vous aimasse davantage, je les ai fait servir à mes iniquités. J'ai mérité d'être écrasé par votre tonnerre, et vous me supportez encore, et vous n'avez pas laissé se tarir pour moi la source de vos dons. Il est temps de me rendre. Tout mon regret est d'avoir si longtemps tardé de me donner à vous. L'amour que vous me portez me presse, m'excite, me stimule à ne plus vivre pour moi-même, mais pour vous. Oui, mon Bien suprême, je veux vivre désormais pour vous seul. S'il m'arrive encore de m'affliger, ce sera des offenses qui vous sont faites; s'il m'arrive de me réjouir, ce sera des honneurs qui vous sont rendus; s'il m'arrive d'être saisi de crainte, ce sera au sujet des dangers auxquels je suis exposé de vous offenser de nouveau. Je ne veux plus vivre que pour vous, soit que je parle ou que je me taise, soit que j'agisse ou que je sois en repos, je veux être à vous sans réserve et sans partage, corps et âme, puisque tout ce que j'ai est un don de votre libéralité.

§ 2. — De l'Incarnation.

L'homme, par sa chute, avait perdu Dieu, et était devenu semblable à un enfant sans raison qui aime plus sa nourrice qui lui donne son lait et ses soins, que son

père qui lui procure la nourrice, et par elle tout ce dont il a besoin. Il s'attachait aux créatures visibles qui lui fournissaient sa nourriture et il oubliait son Créateur invisible. La masse humaine, comme parle saint Augustin, s'en allait donc, se précipitant de chute en chute, vers l'abîme de la perdition. *Mais Dieu a tant aimé le monde qu'il lui a donné son Fils unique* pour le sauver. Dieu, c'est-à-dire les trois Personnes divines, car la foi nous apprend qu'en une seule et même nature il y a en Dieu trois propriétés, trois personnes réellement distinctes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, et ces trois Personnes ont décrété que l'une d'elles, le Fils, se ferait homme afin de se rendre sensible à l'homme qui n'aimait que les choses sensibles, de le prendre ainsi par son côté faible, et de l'attirer à l'amour de son Créateur, de lui présenter par là le modèle d'une vie sainte, de lui en enseigner de vive voix les règles, de faire pour lui à la justice divine une satisfaction qui fût proportionnée à la gravité de ses offenses envers la majesté de Dieu.

Ce que les trois Personnes ont décrété par amour, par amour elles l'exécutent toutes trois, bien que le Fils seul prenne la nature humaine et se l'attache si étroitement que son humanité ne sera pas une Personne indépendante, mais dépendra absolument de la Personne divine. Saint François de Sales explique avec sa grâce ordinaire l'accomplissement de ce mystère : « Voilà, dit-il, un prince qu'on revêt de la pourpre royale, il y a deux autres princes qui l'habillent, et lui, qui est le troisième, la reçoit; mais, encore que les deux autres princes l'habillent, il ne laisse pas pourtant de faire quelque chose; car il remue les bras et les mains, pour aider à s'habiller; et de ces trois qui aident à vêtir cette robe, il n'en demeure qu'un d'habillé. Or, c'est ainsi que nous devons entendre que les trois Personnes divines se sont aidées au mystère de l'Incarnation. »

Mais le Fils seul a été revêtu de l'humanité, et, l'ayant une fois prise, il ne l'a plus quittée et ne la quittera plus.

Voilà le fondement de toute la vraie religion. Voilà la merveille de la sagesse divine, voilà ce qui a fait l'admiration de saint Paul, de saint Augustin et de tous les grands génies de l'Eglise, voilà le complément des œuvres de Dieu. Il restait, après la création, un abîme entre Dieu et sa créature. L'homme, il est vrai, était, comme nous l'avons remarqué déjà, un résumé du reste du monde; il avait un corps comme la terre, il végétait comme la plante; il sentait comme les animaux sans raison; il connaissait et aimait comme les anges; mais entre l'homme et Dieu quelle distance incommensurable! Dieu la franchit, il vient prendre notre nature et ramène toutes ses œuvres à leur source. L'homme ne s'élevait pas toujours à Dieu, à la vue de ses œuvres; souvent même, par un aveuglement étrange, il rendait à la créature les honneurs divins, et les hommages mêmes qu'il offrait à Dieu, partant d'un être infirme et pécheur, étaient incapables de rendre au Créateur des louanges, des actions de grâces, des supplications dignes de lui. Désormais, c'est un Homme-Dieu qui louera, qui bénira, qui priera un Dieu. Par son humanité, il s'abaissera devant la majesté suprême; par sa divinité, ses abaissements auront une valeur infinie, soit pour glorifier Dieu, soit pour obtenir aux hommes le pardon et la miséricorde.

L'homme, avant la venue de Dieu sur la terre, était absolument obligé de l'aimer, mais il éprouvait des difficultés à le faire. Dieu étant un pur esprit, inaccessible à nos sens, l'homme ne pouvait qu'avec effort s'élever jusqu'à lui, car il connaît les choses par les yeux, par les oreilles, par le toucher ; et, rien de ce qui tombe sous les sens n'est capable de lui représenter Dieu. Pour lever cet obstacle, pour se mettre à la portée de l'homme, Dieu a voulu que l'homme pût le voir de ses yeux, l'entendre de ses oreilles, le toucher de ses mains. Par là, d'une manière sensible, il s'est rendu aimable à l'homme, et l'homme peut s'attacher à lui, comme il lui est naturel de le faire pour ce qui frappe

ses sens. Mais de quelle manière Dieu s'est-il rendu sensible ? Est-ce en se montrant comme un soleil, répandant partout des rayons de sa beauté, en même temps que des bienfaits ? Est-ce en se revêtant d'un corps céleste dont il aurait tempéré l'éclat afin de ne pas éblouir nos yeux ? Il l'eût pu faire, mais par là il n'eût pas fait assez d'honneur à la nature humaine, et il ne se serait pas encore assez approché d'elle. Il l'a voulu honorer en se faisant homme comme nous, afin que les hommes puissent l'aborder plus facilement, et l'aimer plus familièrement.

Alexandre le Grand, pour gagner l'affection des Perses qu'il avait conquis, s'habillait à la persane. Le Fils de Dieu, pour conquérir nos cœurs, s'est revêtu de notre humanité. Par la création, il nous avait faits semblables à lui ; par l'Incarnation, il se fait semblable à nous, afin que cette double ressemblance nous obligeât doublement à l'aimer.

Sachant que les hommes se portent à aimer les objets sensibles, il s'est manifesté à eux dans la chair afin de les arracher aux créatures, de les attirer d'abord à l'amour de sa sainte humanité, pour les élever ainsi à l'amour de sa divinité. « Vous aimez l'homme, dit saint Thomas, parce qu'il est homme et à cause de la ressemblance de nature qu'il a avec vous ; eh bien ! pour que l'homme n'eût pas cet avantage sur Dieu, Dieu s'est fait homme ; si donc vous aimez l'homme parce qu'il est homme comme vous, aimez bien plutôt celui qui s'est fait homme pour vous. »

Dieu, du reste, voulait par là épuiser sa libéralité en se donnant lui-même à l'homme, en lui faisant ainsi un don véritablement infini. De plus, en se faisant homme, Dieu a trouvé le moyen de faire la béatitude complète de l'homme. Que désirons-nous, sinon le bonheur parfait qui demande l'assemblage de tous les biens, soit pour notre âme, soit pour notre corps ? Dieu, dit saint Augustin, s'est fait homme à cause des hommes, afin que l'âme et le corps de l'homme trouvassent en lui leur bonheur, afin que l'œil de l'âme

humaine fût rassasié en contemplant sa divinité, et que l'œil du corps fût pleinement heureux en contemplant son humanité.

Par l'Incarnation, la nature humaine, abaissée par la dégradation de sa chute, relèvera la tête et retrouvera ses nobles aspirations. Cet être tombé, qui se souvient des cieux, reprendra son vol vers les hauteurs pour lesquelles il était fait.

Esprits forts, qu'une prétendue sagesse aveugle et qui ne comprenez rien à ce mystère, oseriez-vous vous plaindre de ce qu'il élève trop haut l'homme dont quelques-uns d'entre vous voudraient faire le dieu de l'univers?

Si l'homme était dieu, Dieu ne serait ni bon, ni juste, ni saint, et ne serait plus Dieu par conséquent. Il y a, en effet, et il y aura toujours, des hommes méchants, injustes, vicieux, qui ne le voit? C'est de la folie, par conséquent, que de diviniser l'homme. Mais il était de la sagesse divine d'élever jusqu'à Dieu l'homme qu'elle avait fait pour Dieu. Et c'est ce qui s'accomplit dans ce mystère. L'humanité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu, entre dans la Personne divine qui par elle prie et fait satisfaction à Dieu; et les hommes, dont Dieu s'est fait le frère en prenant leur nature, deviennent les enfants de Dieu par adoption et les héritiers de son royaume, s'ils s'appliquent à imiter la sainteté du Fils de Dieu qui s'est fait leur modèle.

N'est-ce pas assez de grandeur?..... Celle que vous croyez donner à l'homme, en le divinisant, le laisse dans toute sa misère et dans toutes ses hontes qu'elle aggrave encore, en y ajoutant l'orgueil de Lucifer qui refusa de se soumettre à Dieu.

Direz-vous que c'est indigne de Dieu de se faire homme? Alors, vous ferez voir que vous ne vous faites pas une juste idée du mystère!

D'abord, le Fils de Dieu a pris, non les vices de l'homme déchu, mais la nature de l'homme, telle qu'elle est l'œuvre de Dieu et non telle que le péché l'a altérée, en acceptant

toutefois la mort par amour pour nous. En prenant notre nature, sans les défauts qui sont les suites de la désobéissance d'Adam, il l'orne et l'embellit, au-dessus de toute expression, de tant de richesses spirituelles, de vertus, de sagesse, de puissance et de grâces si abondantes et si admirables, que ce ne fut point pour lui un déshonneur, mais plutôt une grande gloire de se faire homme, comme il le fit. Un roi ne se déshonorerait pas en se couvrant d'un habit de bure, si cet habit était tout orné de franges d'or et de pierres précieuses, car la beauté de la façon ferait disparaître ce que la matière aurait de commun. C'est ce qu'a fait le Fils de Dieu; car, malgré la rudesse du tissu de l'humanité, il sut l'orner de tant de richesses et de façons, par les mains du Saint-Esprit, qu'il put s'en revêtir sans déshonneur.

De plus, le but qu'il se proposait exigeait cet humble vêtement; car, de même qu'il n'est pas au-dessous de la personne royale de prendre un habit de bure pour aller chasser, parce que la bure défend mieux que le drap d'or, de même ce vêtement convenait mieux au dessein que se proposait le Fils de Dieu de réformer le monde, c'est-à-dire de faire la guerre à la vanité, aux richesses et aux plaisirs.

Il réussira dans cette chasse divine, il refoulera dans l'abîme les monstres infernaux qui désolaient la terre en la soumettant à leur joug et qui se faisaient adorer à la place de la Divinité. Il est vrai que le Fils de Dieu a subi dans cette guerre une mort cruelle; cependant, le déshonneur n'est pas dans la mort, mais dans la cause qui la fait subir. C'est un déshonneur sans doute de mourir par un juste châtiment de ses crimes, tandis qu'il n'est rien de plus honorable et de plus glorieux que de souffrir pour le bien, pour la patrie, pour la justice, pour la chasteté, pour la gloire de Dieu. C'est même d'autant plus glorieux et honorable que les souffrances et que les ignominies endurées sont plus grandes.

Par les humiliations de l'Incarnation, Dieu sera connu

et adoré de l'humanité, il sera glorifié par là même des hommes. Il est facile dès lors de comprendre, selon la pensée de Bossuet, que Dieu, dans toute l'étendue de sa puissance, ne pouvait rien faire de plus relevé que de donner au monde un Dieu-Homme. C'est là, en effet, le grand ouvrage de Dieu, et c'est, par conséquent, sa plus grande gloire; car Dieu trouve sa gloire dans la merveille de ses œuvres. La création faisait éclater déjà sa puissance; mais le monde, après tout, est fini et borné, et il n'est que très peu de chose en comparaison de ce que Dieu peut faire.

Il n'y a rien au ciel ni sur la terre, parmi les anges ou parmi les hommes, qui égale la puissance du Créateur ou même s'en approche tant soit peu; mais l'Incarnation, appelée l'ouvrage de Dieu par excellence et son chef-d'œuvre, est en harmonie et en proportion avec la puissance du divin Ouvrier; c'est l'Homme-Dieu qui est de la même nature que son Père, qui est assis sur son trône et associé à sa gloire, et les hommages que son Père en recevra l'emportent sur tous ceux que lui offrent les anges et les saints.

Ce n'est pas un grand honneur pour le Souverain Pontife que des hommes du peuple lui baisent les pieds; mais ce qui rehausse sa dignité, c'est quand on voit des rois et des empereurs lui rendre cet hommage. Dieu accueille les louanges que lui adressent les anges et les bienheureux; mais il n'est qu'une louange qui soit digne de lui, c'est celle qui part de la bouche de son divin Fils.

Ce mystère suffit pour prouver que la foi chrétienne est la seule vraie, car c'est par elle que Dieu est le mieux glorifié, et l'homme plus efficacement sanctifié. Rien ne fait mieux connaître que l'Incarnation la grandeur de Dieu, devant lequel un Dieu s'anéantit; rien ne fait mieux connaître sa bonté infinie que le don qu'il nous fait de lui-même, et quel modèle et quelles leçons de sainteté pourrait-on offrir à l'homme qui fussent comparables aux exemples et aux enseignements d'un Dieu fait homme?

Faut-il, après cela, s'étonner que la venue du Fils de Dieu sur la terre y ait amené le règne de Dieu, la destruction de l'idolâtrie, la sanctification d'une multitude d'âmes. Depuis Jésus-Christ, le Fils de Dieu, on a vu apparaître, au lieu d'une humanité avilie par l'ignorance et les plus infâmes passions, par la cruauté de la barbarie et l'esclavage, une société civilisée et chrétienne, sage dans ses institutions, juste dans ses lois, proscrivant les folies du paganisme, rendant la liberté aux esclaves, se faisant l'appui des faibles (1).

Le monde a vu, relevée des ignominies de la chute, la beauté de l'homme portant un reflet de la beauté de Dieu. Ce qu'on avait adoré sur le visage du Maître, on le contempla bientôt avec étonnement sur celui des disciples. On vit des types nouveaux, d'une grâce, d'une dignité, d'une paix, d'une modestie, d'une énergie, d'une sérénité inouïes.

Le sourire des cieux s'épanouit sur ces visages d'enfants, de jeunes filles, de vierges, de pontifes, de confesseurs, que l'Eglise catholique compte par millions.

C'est que l'homme s'est approché de plus près de Dieu, depuis que Dieu s'est fait homme; il l'a contemplé de plus près, il a recouru à lui avec plus de confiance, il a été plus vivement éclairé de sa lumière, échauffé de son amour, revêtu de son éclat, et ainsi il a reflété la beauté du soleil de justice.

O merveilles de la bonté, de la miséricorde et de la sagesse divines dans le mystère de l'Incarnation!

Mais, en les admirant, nous oublions de faire ressortir assez, ce qui est cependant notre but, que la charité de Dieu nous presse de l'aimer à notre tour. Car cette charité éclate dans l'Incarnation, dans la naissance, dans la vie de Notre-Seigneur. Étudions-la avec quelques détails.

---

(1) Voir notre ouvrage intitulé : *Notre-Seigneur Jésus-Christ; ce que nous lui devons.*

I. L'INCARNATION NOUS PRESSE D'AIMER DIEU.

« La puissance de Dieu, dit saint Bernard, était apparue auparavant dans la création du monde; la sagesse apparaissait dans le gouvernement de l'univers; mais sa bonté, sa miséricorde ont surtout apparu dans son humanité. *Apparuit benignitas et humanitas.* » La charité de Dieu n'est pas inférieure à sa puissance et à sa sagesse; mais elle ne s'est pas manifestée encore dans tout son éclat; et saint Augustin nous apprend que Jésus-Christ est venu surtout afin que l'homme connût combien il est aimé de Dieu. Le saint Docteur ne fait du reste qu'exprimer en d'autres termes la pensée de saint Paul: *La charité de Dieu à notre égard s'est manifestée en ce qu'il a envoyé son Fils unique dans le monde.*

Comme le remarque le Docteur angélique, l'unique raison de tout don gratuit, c'est l'amour; car, quand le don se fait par un motif autre que l'amour, il cesse d'être un véritable don. Or, le don que le Père éternel nous a fait de son Fils a été un véritable don, purement gratuit, sans aucun mérite de notre part; c'est pour cela qu'il est dit que l'Incarnation du Verbe a eu lieu par l'opération du Saint-Esprit, c'est-à-dire uniquement par suite d'un très grand amour de Dieu.

Que dis-je? sans mérite de notre part! Nous méritions plutôt que Dieu nous châtiât à cause de nos fautes; et c'est là ce qui nous révèle un amour divin, tel qu'on ne trouve rien de semblable parmi les hommes. Pour nous, l'objet de l'amour est le bien. Quand nous aimons, nous aimons ce qui est beau, ce en quoi nous découvrons sagesse, richesses, plaisir, noblesse, quelque bien enfin. Qu'est-ce que Dieu a trouvé en nous de bon ou de beau? Nous étions défigurés par nos péchés, insensés, mendiants dégoûtants et misérables. Il nous a aimés laids afin de nous rendre beaux, ennemis afin de nous faire ses amis, insensés pour nous rendre sages, mendiants pour nous

enrichir, vils pour nous anoblir, misérables pour nous faire participer à sa béatitude et à sa gloire. Voilà l'excellence incomparable de l'amour divin; il ne trouve pas un objet, il le crée.

En Dieu la raison, le fondement de l'amour, n'est pas dans ce qu'il aime, mais en Dieu même qui aime. Il aime pour communiquer ses biens à ceux qui en sont indignes, pour répandre son amour dans le cœur de ses ennemis afin d'en faire ses amis, et même ses enfants et les héritiers de sa gloire.

Et ce qui rend cet amour admirable et étonnant, c'est que, pour de vils vers de terre, il n'a pas donné un ange, un séraphin. Il ne voulait pas que notre cœur fût partagé entre notre Créateur et celui qu'il nous offrirait pour Sauveur. Voulant notre cœur tout entier, il nous a donné son Verbe pour nous racheter. Or ce Verbe, qu'est-il? Ecoutez Bossuet :

« Remontez au commencement de toutes choses: poussez vos pensées le plus loin que vous pourrez; allez au commencement du genre humain : *il était, hoc erat* (1). Allez au premier jour, lorsque Dieu dit : que la lumière soit; *il était, hoc erat.* Lorsque les anges furent créés dans la vérité en laquelle Satan et ses sectateurs ne demeurèrent point : *il était, hoc erat. Au commencement*, avant tout ce qui a pris commencement, *hoc erat.* Il était seul, en son Père, auprès de son Père, au sein de son Père. *Il était*, et qu'était-il? Qui le pourrait dire? Qui nous *racontera*, qui nous expliquera *sa génération?* (2) Il était : car, comme son Père, il est *celui qui est* (3); il est le parfait, il est l'existant, le subsistant, et l'être même.

« Mais qu'était-il? Qui le sait? On ne sait rien autre chose, sinon qu'*il était;* c'est-à-dire qu'*il était :* mais qu'il

(1) *Joan.* I.
(2) *Is.* LIII, 8.
(3) *Ex.*, III, 14

était engendré de Dieu, subsistant en Dieu; c'est-à-dire qu'il était Dieu, et qu'il était Fils. »

Et ce Fils de Dieu s'est fait Fils de l'homme; et *le Verbe s'est fait chair, et il a habité parmi nous*. Dieu, son Père, nous le donne; et il se donne lui-même à l'humanité, avec un amour qu'indique assez la valeur infinie du don, avec un amour véritablement infini. C'est *ainsi* que Dieu a aimé le monde; le mot *ainsi* indique la grandeur de l'amour; car, en effet, Dieu pouvait-il nous en témoigner un plus grand, et nous faire dans ce but un plus gránd don? Qu'a-t-il à donner de mieux que lui-même?

Considère donc ce prodige, ô homme! s'écrie saint Augustin: *Deus tuus factus est frater tuus:* Ton Dieu s'est rendu semblable à toi; il s'est fait fils d'Adam comme toi, s'est revêtu de la même chair, est devenu passible et mortel comme toi. Il pouvait prendre la nature de l'ange; mais non, il a préféré s'unir à ta propre chair, en exceptant le péché, afin de satisfaire à la Justice divine avec la même chair dans laquelle Adam avait péché. Il s'en est même glorifié en s'appelant souvent le Fils de l'homme, nous pouvons donc l'appeler avec vérité notre Frère.

Il y a sur la terre des princes compatissants, qui aiment à consacrer leurs trésors au soulagement des pauvres; mais vit-on jamais un roi qui, pour aider les pauvres, se soit rendu semblable à eux, comme le fit Jésus-Christ? On cite comme un prodige de charité ce que fit un jour saint Edouard qui, rencontrant sur son chemin un malheureux mendiant, incapable de se mouvoir et abandonné de tout le monde, le prit affectueusement sur ses épaules et le porta à l'église. Certes, ce fut là une action sublime, bien faite pour saisir les peuples d'admiration; cependant, en agissant ainsi, ce Saint ne cessait point d'être roi, et il restait riche comme auparavant. Mais le Fils de Dieu, le Roi du ciel et de la terre, pour sauver une brebis perdue telle que l'homme, ne se

contente point de descendre du ciel pour la venir chercher, ni de la mettre sur ses épaules, mais il va jusqu'à se dépouiller en quelque sorte de sa majesté, de ses richesses, de ses honneurs, pour se rendre pauvre, et le plus pauvre de tous les hommes. Aussi, l'Eglise s'écrie-t-elle dans son admiration :

« O merveilleuse condescendance de votre miséricorde envers nous! O trait incompréhensible de charité! Pour racheter un esclave, vous avez livré votre Fils! » L'homme, méprisant Dieu, s'éloigne de lui, et Dieu, aimant l'homme, vient à lui, et pourquoi aimer ainsi cette pauvre créature? Saint Bernard répond à la question : « Quand Dieu aime, il ne veut autre chose que d'être aimé. » Est-ce donc digne de Dieu de se faire aimer?

» — Oui, parce qu'il est Roi, et parce qu'il est Dieu, dit Bossuet. Un roi légitime doit régner sur les cœurs de ses sujets. La crainte, l'espérance et l'affection peuvent assujettir le cœur. Mais une crainte trop servile donne au cœur un tyran, l'espérance nous donne un maître ou un patron, l'affection seule donne un roi légitime; c'est pourquoi David chantait : *Je vous louerai, mon Dieu et mon Roi, et je bénirai votre nom.* L'amour avait élevé dans son cœur un trône à son Dieu.

» Mais le titre de roi n'exprime qu'imparfaitement la grandeur de Dieu qui est le Créateur, le Maître suprême de l'univers; il n'est proprement notre Dieu à nous que par l'hommage du cœur. L'amour est, en quelque sorte, le dieu du cœur, car il en fait agir tous les ressorts, comme Dieu est le premier principe de tous les mouvements des créatures. Si donc l'amour ne se soumettait pas à Dieu, si Dieu n'était le Dieu de notre cœur, s'il ne possédait notre amour, l'amour serait l'antagoniste de Dieu et une idole mise à sa place. C'est pourquoi Dieu revendique ses droits en exigeant notre amour. Il n'a besoin de rien, il ne demande que d'être aimé. C'est la preuve de la pauvreté de la créature que de demander autre chose; c'est donc digne d'un Dieu de n'exiger que l'amour. Douter

qu'il soit digne de Dieu d'être aimé, c'est douter qu'il soit digne de lui d'être Dieu, puisque le caractère de Dieu, c'est d'être honoré par ses créatures, et que, d'après saint Augustin, on ne l'honore comme il convient qu'en l'aimant. Donc, il ne faut pas s'étonner qu'il descende pour se faire aimer. Il voit du haut du ciel toute la terre devenue un temple d'idoles devant lesquelles les hommes, devenus idolâtres de ce qu'ils aiment, brûlent l'encens de leur amour. Il faut donc qu'il tente de reconquérir l'autel de notre âme et d'y recevoir l'hommage dû à sa majesté. O Dieu vivant! venez sur la terre: afin qu'on vous aime, aimez; afin qu'on vous trouve, cherchez; afin qu'on vous suive, prévenez.

» Mais est-il convenable que Dieu aille au-devant de ses créatures? Oui, nous avons besoin qu'il commence parce que notre faiblesse ne peut s'élever à lui sans être attirée. Ce céleste Médecin daigne venir vers un malade qui ne pouvait aller jusqu'à lui, selon la pensée de saint Augustin. Du reste, il est de la dignité du premier de tous les êtres d'être le premier à aimer et à prévenir les affections par une libéralité surabondante. Voulez-vous savoir quelle est l'affection véritable? dit saint Augustin. C'est celle qui descend et non celle qui remonte; celle qui vient de miséricorde et non celle qui vient de misère; celle qui coule de source et de plénitude, et non celle qui sort d'elle-même, pressée par son indigence. Ainsi, la place naturelle de la tendresse, c'est le cœur d'un souverain. Et comme Dieu est le souverain universel, il est toujours prêt à prévenir et plus pressé à donner par excès de sa miséricorde, que les autres à demander par l'excès de leur misère. »

Il demande notre amour, et, pour se l'attirer, il nous donne son Fils unique qui s'anéantit pour nous élever, qui s'appauvrit pour nous enrichir, qui se fait l'un de nous pour que nous approchions de lui sans effroi. Il se dépouille de ses foudres et de sa grandeur pour faire la conquête de nos cœurs. Il n'est point de conquête plus digne d'un roi, plus digne d'un Dieu. Il ne met point de

limite à l'amour qu'il nous porte, afin que nous n'en mettions point à notre amour pour lui.

Suétone et Tacite nous apprennent que parmi les cruautés de Néron, une surtout était horrible et affreuse. Dans les fêtes publiques, il livrait les saints martyrs à des chiens furieux dans le dessein de les déchirer et de s'en défaire. Mais comme les chiens respectaient ces infortunés, le tyran avait recours à des inventions d'une cruauté inouïe : il faisait dépouiller les corps des martyrs et les couvrait ensuite de peaux de bêtes féroces, afin que les chiens sentissent leur fureur s'accroître et les dévorassent avec plus d'acharnement. Ah! notre Créateur est bien autrement miséricordieux que Néron ne fut cruel, et il sait bien mieux trouver le secret de faire le bien que ce tyran des moyens de faire le mal! Celui-ci fut peut-être habile à allumer la fureur et la rage des chiens contre des innocents, mais comme il convenait mieux à cette immense bonté de faire germer dans le cœur des hommes un grand amour de Dieu, et puisque, à cause de leur grossièreté, les hommes ne pouvaient aimer un esprit pur et dégagé de toute matière, Dieu s'est lui-même revêtu des dehors de la chair, afin que ceux qui ne savaient l'aimer sans la chair trouvassent en lui autant de motifs d'amour qu'il avait fait de pas pour eux dans cette vie, sous les dehors de cette même chair. Il s'est fait semblable à nous, car nous sommes portés à aimer nos semblables ; il s'est fait notre frère parce que la parenté engendre elle-même l'amour. Aussi l'expérience nous découvre-t-elle les fruits de ce mystère chez toutes les âmes pieuses. Elle vont, comme des abeilles, sur toutes les fleurs des mystères de la vie et de la mort du Sauveur, depuis le berceau jusqu'à la croix, pour y butiner le miel suave de la dévotion, qui devient pour elles une nourriture de vie et fortifie en elles l'amour de ce divin Sauveur, si généreux envers leur misère.

Faisons comme elles. Ne soyons pas de ceux qui ont le malheur de ne pas croire et de ne rien comprendre à

l'amour d'un Dieu. Saint Jean disait: *Nous, nous croyons à l'amour*. Et nous aussi croyons à un amour digne de Dieu, à un amour par lequel Dieu nous donne non seulement tout ce qu'il a, mais encore tout ce qu'il est. Croyons à cet amour, et aimons de même, donnons ce que nous avons et ce que nous sommes.

O mon Dieu, jusqu'ici, j'ai cru à ce que vous avez fait pour moi, mais sans y rien comprendre; aussi, quand vous me poursuiviez, je vous fuyais; quand vous me cherchiez, je me cachais; quand vous m'appeliez, je bouchais mes oreilles. Oh! Dieu si bon! je n'ai payé que par la froideur et l'ingratitude vos avances si miséricordieuses. C'est dans mon ignorance que je l'ai fait. *Ignorans feci*, je ne réfléchissais pas, mais, en méditant aujourd'hui l'amour que vous m'avez témoigné dans votre Incarnation, je ne puis me défendre de vous donner un cœur que vous daignez me demander encore. Vous y avez droit à tant de titres; mais celui qui, à cette heure, me touche le plus, c'est que vous m'avez aimé d'un amour infini en vous donnant vous-même à moi; il est donc bien juste que je ne vous refuse rien. Aussi je me donne tout entier à vous, corps et âme, cœur et esprit. Et, pour que je ne risque plus de me reprendre, je méditerai souvent les mystères qui me disent, avec la charité que vous avez eue pour moi, l'obligation où je suis de vous aimer.

II. JÉSUS ENFANT NOUS INVITE A L'AIMER.

Dieu, en se faisant homme, aurait pu prendre la nature humaine dans tout le développement qu'elle atteint dans la force de l'âge. Adam, au sortir des mains de Dieu, avait toute sa perfection; mais, pour guérir l'orgueil de l'homme qui avait voulu se faire semblable à Dieu, Dieu ne s'est pas contenté de se faire homme, il s'est fait enfant. Si Dieu nous eût demandé ce qu'il avait à faire pour nous témoigner un grand amour, qui de nous eût osé lui conseiller de se faire enfant? Ce que nous n'au-

rions jamais osé demander à Dieu, il l'a fait, et dans les conditions à étonner le ciel et la terre. En se faisant enfant, il eût pu s'affranchir de toutes les infirmités de l'enfance; il s'est fait en tout semblable aux autres enfants, excepté le péché. Il eût pu se donner pour mère une reine, pour lieu de naissance un palais, pour berceau une couchette d'or ornée de diamants. Il naît d'une pauvre ouvrière, dans une étable; on ne l'enveloppe que de pauvres langes, et on le couche dans une crèche remplie d'un peu de paille dérobée à la litière des animaux.

« O miracles! O prodiges! O mystères! s'écrie saint Augustin. L'ordre de la nature est suspendu; Dieu naît homme; une vierge devient féconde, en conservant sa virginité immaculée : ineffable alliance de la parole de Dieu avec celle qui ne connaît point d'homme! Une mère reste vierge; la maternité n'altère point la fleur d'Israël. L'immense se réduit pour être serré dans nos bras; la richesse éternelle se fait pauvre; l'incorporel se revêt de la chair; l'invisible se voit; l'impalpable se touche; l'incommensurable se mesure; celui qui remplit de bénédictions et la terre et les cieux, est couché dans l'étroit espace d'une crèche! » Roi du ciel et de la terre, il a pris la forme d'un esclave; innocent, il s'est fait caution pour les coupables; assez fort pour porter tous les mondes, il est devenu la faiblesse même; infiniment heureux, il assume toutes les souffrances; infiniment riche, il se fait le dernier des pauvres. En un mot, il est le Très-Haut, et nul ne saurait sonder la profondeur des abaissements auxquels il a daigné descendre.

« O crèche! vous êtes à mes yeux plus éclatante que tous les trônes des monarques. O heureuse paille, plus belle que les roses et les lis! s'écrie saint Jean Chrysologue, quelle terre bénie t'a produite? Quel est ton bonheur d'avoir servi de couche au Roi du ciel! Ah! continue le Saint, tu es bien froide pour Jésus, puisque tu ne peux le réchauffer dans cette grotte humide, où il est tout tremblant de froid; mais tu n'es que feu et flamme pour

nous, puisque tu allumes en nos cœurs un incendie d'amour que toutes les eaux des fleuves ne sauraient éteindre. » N'est-ce pas parce qu'il voulait être aimé que Jésus a voulu naître ainsi? C'est l'amour d'un Dieu qui nous le donne et qui nous le donne à notre profit. *Parvulus natus est nobis, et filius datus est nobis.* Ce n'est pas pour lui-même qu'il naît de la sorte; car, éternellement riche et heureux, il n'a rien à attendre de notre misère dont il se revêt. Ce n'est pas pour les anges; car ceux d'entre eux qui sont restés fidèles n'ont pas besoin de Sauveur, et la perte de ceux qui sont tombés est irréparable. C'est pour nous qu'il vient.

Nous avions peur de la majesté divine et nous n'osions en approcher; il semble s'en dépouiller. La justice divine nous épouvantait, nous nous sentions coupables, il la voile. Il ne veut pas effrayer son serviteur fugitif, mais le ramener à lui; il se garde d'effaroucher une proie qu'il veut prendre pour la sauver. Aussi, la multitude d'anges qui apparaissent à sa naissance, chantent-ils autour de ce berceau d'un nouveau genre : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté!* Ils annoncent aux bergers cette grande nouvelle et leur disent : *Voici qu'il nous est né un Sauveur ; et voici les signes auxquels vous le connaîtrez : vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche.* Voilà le signalement d'un Sauveur. Pour guérir l'homme de la superbe, de la sensualité, de l'attachement aux biens de la terre qui le perdent, il faut qu'un Dieu s'anéantisse et vienne épouser la pauvreté et la souffrance. Les bergers accourent, et, loin de se laisser rebuter par un si misérable appareil, ils y reconnaissent le signalement du Sauveur, tel que l'ont donné les anges eux-mêmes. Aussi ils l'abordent sans crainte, se prosternent devant lui et l'adorent. Approchons nous-mêmes avec confiance : ses petites mains ne nous menacent pas, elles nous invitent, elles se joignent pour nous supplier d'aller à lui. Ses yeux ne lancent pas des éclairs, ils versent des larmes. Si Jésus

pleure comme les autres enfants, ce n'est sûrement pas pour le même motif, comme parle saint Bernard. Les autres enfants pleurent par faiblesse, Jésus pleure par raison et par compassion ; les autres pleurent leurs propres misères, il pleure sur les nôtres ; les autres, parce qu'ils portent la peine du péché ; lui, parce qu'il vient effacer les péchés par ses larmes.

Ah ! ces pleurs font naître en nous la honte et la douleur. La honte : car cet innocent enfant pleure sur moi ; et je n'ai peut-être jamais une larme à verser sur mes fautes ; la douleur : car comment n'être pas ému quand on sait que cet enfant est la joie des cieux, et qu'on le voit pleurer. Les larmes et les cris du petit Moïse, exposé sur le Nil dans une corbeille de joncs, attendrissaient même la fille du roi qui avait ordonné de mettre à mort tous les enfants des Hébreux. O pécheur, serais-tu insensible à la vue de ce Dieu dont tu as mérité les foudres vengeresses, et qui, devenu enfant, pour toucher ton cœur, pleure sur tes égarements ? On dit que certains animaux féroces, quand ils voient un petit enfant, déposent toute leur rage ; et cet enfant divin, ô pécheur, ne calmerait pas la fougue de tes passions ? Vous, dont l'âme est si malade, repousseriez-vous ce céleste médecin ? Les autres médecins soignent sans doute leur malade avec dévouement, mais ils se gardent bien de prendre sur eux leur maladie ; mais ce Médecin divin s'est chargé de nos infirmités afin de nous en guérir. Voudriez-vous, comme les Bethléémites, lui refuser de le recevoir dans votre cœur et dans votre maison, quand il descend du ciel pour vous ? Si tel était votre endurcissement, vous mériteriez que cet enfant, devenu grand, vous dît comme il dit aux Pharisiens : *Vous mourrez dans votre péché.*

Un jour, pendant les fêtes de Noël, saint François d'Assise allait, pleurant et soupirant, par les chemins et les bois, et paraissait inconsolable. On lui demanda la cause de cette vive affliction, et il répondit : « Eh ! comment voulez-vous que je ne pleure pas, quand je vois

que l'amour n'est point aimé? Je vois un Dieu aimer l'homme presque jusqu'à la folie, et l'homme se montrer ingrat envers ce Dieu! » Si cette ingratitude des hommes affligeait tant le cœur de saint François, figurons-nous combien plus elle doit affliger le cœur de Jésus-Christ.

O Enfant divin, c'est assez que vous pleuriez de la pauvreté et du froid de l'étable où vous naissez; je ne veux plus que vous ayez à verser des larmes sur mes égarements. L'excès de votre amour a triomphé de ma dureté et de mon indifférence. J'en étais venu à braver votre justice par mes crimes. La faiblesse où vous vous êtes réduit pour l'amour de moi désarme ma malice. Venez donc naître dans mon cœur, il vous est ouvert; il est plus pauvre et plus rebutant que l'étable; mais si vous y apportez votre grâce, il deviendra embelli et parfumé.

Et vous, âmes justes, quels sont vos sentiments à la vue de Jésus dans sa crèche? Pendant que le roi David chante: *Le Seigneur est grand et au-dessus de toute louange*, ne direz-vous pas avec saint Bernard: « Le Seigneur est petit et aimable à l'excès. Vous m'êtes d'autant plus cher, ô Jésus, que vous vous êtes abaissé davantage pour venir jusqu'à moi. » Vous avez accordé la faveur insigne de vous laisser porter, Enfant divin, non seulement par les bras de votre divine Mère et de saint Joseph, mais encore par ceux de vos saints, notamment de saint Antoine de Padoue. Oh! Jésus, combien j'envie le bonheur de vous serrer dans mes bras, de vous presser sur mon cœur, de vous couvrir de baisers, de recueillir avec votre sourire céleste une de vos caresses divines. Je ne suis point digne d'une telle grâce; mais, du moins, venez dans mon cœur, reposez-vous-y; vous y serez chez vous. L'étable où vous êtes né, et la crèche où vous étiez étendu ne vous appartenaient pas; mais mon cœur vous appartient tout entier. J'en veux bannir tout ce qui pourrait vous déplaire. Vous n'êtes resté que peu de temps dans l'étable, je veux que vous restiez dans mon cœur toujours; ni la vie, ni la

mort, ni les anges, ni les hommes, ni le présent, ni l'avenir, rien ne pourra me séparer de l'amour de ce Jésus qui est descendu du ciel pour l'amour de moi :

Que j'aime ce divin Enfant;
Qu'en cet état il est charmant,
Je l'aime, je l'aime,
O l'adorable Enfant.
C'est l'amour même !

Son amour va éclater encore plus manifestement dans son incomparable vie.

III. LA VIE TOUT ENTIÈRE DE NOTRE-SEIGNEUR DOIT LUI ASSURER NOTRE AMOUR.

Disons un mot de sa vie cachée d'abord et ensuite de sa vie publique.

1° *Vie cachée de Notre-Seigneur.*

Il est des hommes illustres, que nous ne connaissons que par l'histoire, qui nous sont absolument étrangers, de qui nous n'avons reçu aucun bienfait, et dont le caractère, la conduite, les vertus, la beauté, la noblesse, les exploits nous charment de telle sorte que nous ne pouvons nous défendre de les admirer. Si ces hommes ont été des saints que nous sachions sûrement être au ciel, nous concevons pour eux une grande confiance et une tendre dévotion. Qu'en sera-t-il, par conséquent, si nous étudions la vie de l'Homme-Dieu, du Saint des saints, du plus noble et du plus beau des enfants des hommes, du Conquérant de l'univers?

Un des plus fameux philosophes du XVIIIe siècle, Rousseau, a dit : « Si la vie et la mort de Socrate sont d'un sage, la vie et la mort de Jésus-Christ sont d'un Dieu. »

Tout est divin dans Notre-Seigneur Jésus-Christ. Chose

merveilleuse et unique, son histoire a été faite d'avance par les prophètes inspirés de Dieu, qui ont marqué, plusieurs siècles avant sa venue, l'époque précise, le lieu de sa naissance, tous les traits de sa vie, et tracé son portrait d'une manière si fidèle qu'il est impossible de s'y méprendre. Aussi, au moment où il apparaît sur la terre, est-il attendu non seulement par le peuple de Dieu instruit par les prophètes, mais même par tous les peuples connus alors. Il est *l'attente des nations.* Il naît dans la pauvreté, mais d'une mère vierge. Si son palais est une étable, les anges font entendre des hymnes d'allégresse, et une étoile miraculeuse brille dans les cieux pour attirer à son berceau les rois de l'Orient.

Il grandit comme les autres enfants, *mais il grandit en sagesse, en âge et en grâce devant Dieu et devant les hommes*, donnant chaque jour des marques plus éclatantes de la plénitude de sagesse et de grâce qui était en lui dès le commencement. Il est vrai qu'il se cache au monde pendant trente ans, lui qui veut nous apprendre ce que nous avions si grand besoin de savoir, qu'on n'est bien que ce que l'on est devant Dieu et que l'admiration des hommes n'ajoute rien à notre mérite.

Mais vous, ô Marie, vous fûtes témoin des merveilles de cette enfance divine, de cette vie cachée en Dieu, et je conçois le silence que vous en avez gardé, car un grand étonnement rend muet. Vous vous êtes contentée, ô Vierge, de conserver et de méditer dans votre cœur tout ce que vous admiriez; mais quel ravissement dut être le vôtre, d'abord quand vous reçûtes dans vos bras l'Enfant qui portait sur ses traits le reflet de sa divine origine et dont le sourire réjouit les cieux; et, plus tard, quand vous vîtes la beauté de l'enfance faire place aux charmes de la jeunesse. Sans doute, dans votre cœur, vous redisiez souvent les mots du saint cantique: *Mon bien-aimé est beau et éclatant; vous êtes la fleur des champs et le lis des vallées. Mon bien-aimé est blanc et vermeil, sa tête est plus éclatante que l'or le plus pur. Ses yeux ont*

la douceur des colombes qui se mirent sur le bord des eaux. Sa voix est douce. Tout en lui me ravit. Mais ce que Marie et Joseph admiraient surtout, c'était la prière continuelle de Jésus, l'obéissance que pratiquait à leur égard celui qui gouverne le ciel et la terre, et le travail assidu auquel s'appliquaient ces mains qui ont façonné le monde. Cette prière, cette obéissance, ce travail de trente ans, ne sont pas le moindre bienfait du Fils de Dieu.

Il nous a présenté dans sa vie cachée l'idéal de la vie chrétienne. Le chrétien doit chercher à vivre dans le ciel en s'entretetenant avec Dieu, *nostra conversatio in cœlis est;* il doit triompher de l'orgueil qui a perdu nos premiers parents, et de la sensualité qui est la source de tant de vices, par l'obéissance, la pauvreté et le travail. Et comme ces vertus coûtent à notre nature, nous avions besoin, pour être excités à les embrasser efficacement d'un modèle divin. Ah! si on l'étudiait et si on l'imitait, quelle paix règnerait dans la société et dans les familles! Quelle consolation les ouvriers et les pauvres, s'ils avaient la foi, trouveraient dans leur état de dépendance, dans leurs rudes labeurs et dans les privations mêmes qu'ils endurent! Mon Dieu, se diraient-ils, m'a aimé et, par amour pour moi, il s'est soumis, il a sué à la peine, il a vécu dans la pauvreté; j'aime mieux être obéissant, pauvre et condamné au travail avec lui, que d'être riche avec Hérode et avec Pilate. Et parce que la classe des pauvres et de ceux qui vivent du travail de leurs mains a toujours été et sera toujours la plus nombreuse, Notre-Seigneur a eu tellement à cœur de la consoler et de la sanctifier que, sur trente-trois années de sa vie, il a voulu se livrer à de rudes labeurs jusqu'à trente ans. Pauvres, artisans et vous tous qui gémissez sous le joug pesant qui accable les enfants d'Adam, depuis le jour où ils sortent du sein de leur mère jusqu'à celui où ils rentrent dans celui de la terre, aimez Jésus qui vous a aimés, et, pour l'amour de lui, aimez le travail et la souffrance. N'êtes-vous pas assez honorés d'avoir en ce monde la part qu'a choisie libre-

ment, par amour pour vous, votre Sauveur et votre Dieu?

Le travail, ô divin Maître,
Est par vous transfiguré;
L'atelier, tel qu'il doit être,
Vaut mieux qu'un palais doré.

Celui qui est traité comme un monarque n'a pas à envier le sort d'un riche bourgeois. Quand on a le même partage que le Roi du ciel et de la terre, oserait-on porter envie aux riches et aux grands du monde? Mon Dieu, j'aime mieux obéir, travailler, souffrir avec vous, que de vivre dans cette liberté fatale, qui ne suit que ses caprices, et dans ce bien-être qui amène avec l'oisiveté toutes sortes de vices. Je vous aime, ô Consolateur des pauvres et des affligés, et, pour l'amour de vous, j'accepte tout ce à quoi vous vous êtes assujetti pour l'amour de moi.

2° *Vie publique de Notre-Seigneur.*

Le moment arriva où la lumière du ciel dut ne plus rester sous le boisseau et être placée sur le chandelier pour luire à tous les yeux.

Jésus sortit donc de sa retraite, et, après avoir jeûné pendant quarante jours au désert, il commença sa vie publique, que la Sainte Ecriture résume en deux mots : *Pertransiit benefaciendo :* Il a passé en faisant le bien. Il débute par un miracle; il faut bien qu'il donne de sa divinité la preuve la plus éclatante et la plus certaine, afin que tous acceptent son enseignement. A quoi servirait-il d'apporter du ciel la doctrine du salut, si on ne prouvait pas clairement qu'elle est divine. Aussi il n'épargne pas les prodiges. Par lui, les possédés du démon sont délivrés, les boiteux marchent, les aveugles voient, les muets parlent, les sourds entendent, les paralytiques sont guéris, et les morts ressuscitent. Il lit dans les cœurs, il voit l'avenir comme le présent. Non seulement il fait

des miracles, mais il donne à ses disciples le pouvoir d'en faire; il montre ainsi clairement qu'il est Dieu, celui qui a à son service la puissance même de Dieu. Aussi dira-t-il avec confiance à ceux qui l'entendent : *Si vous ne croyez pas à mes paroles, croyez à mes œuvres.*

Et ses œuvres ne s'accomplissaient pas dans le secret d'une famille ou d'un lieu retiré, mais en public et souvent en présence des foules qui accompagnaient le Sauveur. Le récit nous en a été laissé par ceux mêmes qui en avaient été les témoins, et quelques-uns de ces miracles sont attestés par les historiens païens eux-mêmes; ce qui a fait dire à un magistrat célèbre du XVIIIe siècle que les faits de Socrate, dont personne ne doute, sont bien moins avérés que ceux de Jésus-Christ. Il est manifeste que ces miracles étaient des bienfaits pour tous ceux auxquels Jésus rendait la santé, ou l'usage de leurs membres, ou même la vie; qui ne le comprend? La puissance de Notre-Seigneur était donc au service de sa bonté envers les malades et les infirmes; mais c'est surtout pour nous que Notre-Seigneur accomplissait ces merveilles. Par là, il voulait implanter en nous la foi, le fondement de toute vie surnaturelle, la racine de la justification et du salut, la foi sans laquelle il est impossible de plaire à Dieu; la foi, l'appui de l'espérance des biens éternels, la preuve de ce que nous ne voyons pas et de ce que notre raison ne peut atteindre; la foi, sans laquelle l'homme marche à tâtons à travers le désert de la vie, dans les ténèbres de l'ignorance, et risquant de s'égarer et de se perdre.

Chacun des miracles de Notre-Seigneur était donc un bienfait pour chacun de nous, puisqu'il nous prouvait sa divinité, et nous pressait par là même d'accepter sa doctrine. Ses bourreaux eux-mêmes ne s'y trompèrent pas, et, descendant du Calvaire, ils se frappaient la poitrine en disant : *Cet homme était vraiment le Fils de Dieu.* Quand un Dieu parle, il a droit d'être cru, et récuser son enseignement, ce serait le supposer ignorant ou menteur, ce serait un crime par conséquent.

Cette doctrine du Sauveur, qu'est-elle, sinon le grand don de Dieu à la terre? Jésus-Christ, qui, pendant les trente premières années de sa vie, se tint dans la plus profonde obscurité, enseigna aux hommes des vérités que ne soupçonna aucun philosophe d'aucun siècle, d'aucune contrée.

Que nous présentent les écrits de ces sages si célèbres d'Athènes et de Rome? Souvent des fables, des doutes, des contradictions. Jésus-Christ seul donne au but : la sagesse la plus admirable se montre dans ses discours. Nulle autre part que dans son Evangile et dans les écrits des auteurs inspirés, on ne la trouve parfaite et sans mélange. C'est par lui que les merveilles du ciel, que les profondeurs de l'éternité nous sont rendues accessibles; c'est par lui que nous connaissons clairement notre origine, notre fin, notre état, nos besoins, nos ressources; c'est par lui que les vrais sentiers de la justice nous sont ouverts : on n'est dans la voie du vrai bonheur que par lui, on n'est dans l'ordre que sous sa conduite, on n'est rigoureusement homme de bien, homme juste et parfait qu'en suivant ses leçons. « Jamais, dit Rousseau, la vertu n'a parlé un si doux langage; jamais la plus profonde sagesse ne s'est exprimée avec autant d'énergie et de simplicité. »

La morale de Jésus-Christ, bien pratiquée, ferait de l'homme un ange. Son code est le plus parfait, le plus sublime dont il soit parlé dans les annales du monde, le plus digne de la majesté de Dieu et le mieux adapté à la nature de l'homme; code qui convient à tous les pays, à tous les climats, à tous les peuples, à tous les gouvernements, à l'homme sain comme à l'homme malade, au puissant comme au faible, au riche comme au pauvre, au savant comme à l'ignorant, à tous les âges, à tous les états, à toutes les conditions; code enfin, qui, renversant tous les murs de division élevés entre les peuples par la main de la politique, fait des diverses sociétés répandues sur le globe une seule famille, lie

étroitement entre eux tous les membres de cette famille, enchaine cette famille elle-même à la grande famille des intelligences et donne à cette famille un Père unique, Dieu.

A deux mille ans de distance, la parole du Christ demeure l'unique vraie lumière de l'homme sur lui-même et sur Dieu. Elle soutient le monde catholique, entouré de fanatiques ennemis; elle soutient la loi naturelle, investie et battue en brèche par un philosophisme insensé; elle soutient la raison humaine sujette au vertige; des plus stériles cœurs, elle arrache encore des cris d'admiration et des actes d'amour. Et cette parole de salut, Jésus la fait entendre avec autorité et avec grâce tout à la fois.

Figurez-vous, dit saint Léonard de Port-Maurice, l'Homme-Dieu avec les manières les plus gracieuses, la conversation la plus affable, la vie la plus pure; voyez quel air de commandement dans cette tête divine, quelle majesté et quelle gloire sur ce front, quelle amabilité et quelle grâce sur ce visage, quelle suavité sur ces lèvres, quelle douceur sur cette langue, quel amour dans ce cœur! Son regard seul attendrit, sa parole ravit, ses actions charment le cœur. Sainte Brigitte nous assure que la beauté de Jésus était accompagnée d'une telle grâce dans ses gestes, dans ses paroles, dans toutes ses démarches, qu'il ravissait les cœurs de ceux qui le voyaient. Aussi ses disciples ne pouvaient-ils se détacher de leur bon Maître, et comme il leur demandait un jour s'ils voulaient l'abandonner comme les autres : *A qui irions-nous?* lui répondirent-ils tout d'une voix avec attendrissement: *A qui irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle.* Mais, que dis-je, les disciples? Tout le monde courait après Jésus; les populations entières se pressaient autour de lui et le suivaient à travers les montagnes, les déserts et le long des plages de la mer, abandonnant comptoirs, barques, boutiques, père, mère, tout en un mot, ne s'inquiétant pas de rester plusieurs jours sans manger, enchaînés qu'ils étaient par les attraits inef-

fables de l'aimable Sauveur, et, après l'avoir entendu, elles s'écriaient : *Jamais homme n'a parlé comme cet homme-là.*

Dans chacune de ses paroles et de ses œuvres éclatait une sagesse qui déjouait toutes les ruses de ses ennemis, faisait l'admiration de la foule, et la portait à demander d'où lui venait tant de sagesse et de vertus.

Jésus-Christ, en effet, n'était pas de ces docteurs qui enseignent ce qu'ils ne font pas eux-mêmes et à qui on peut dire : Médecin, commencez par vous guérir. *Cœpit facere et docere.* Il commença par faire, et il enseigna ensuite ; et, en enseignant, sa vie fut toujours sainte et divine comme sa doctrine. Quel esprit de prière ! Il prêche pendant le jour et il passe souvent ses nuits sur les montagnes afin d'y prier dans la solitude. Quelle humilité ! Il dit que *le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi, mais pour servir.* Quelle obéissance ! *Ma nourriture,* dit-il, *est de faire la volonté de mon Père, et de parfaire son œuvre. Je fais toujours ce qui plaît à mon Père.* Quelle douceur dans celui dont Isaïe a prédit qu'il ne briserait pas un roseau déjà courbé, et qu'il n'éteindrait pas la mèche qui fume encore ! Au lieu de rebuter les pauvres pécheurs, il mange et boit avec eux, et les pharisiens lui en font un sujet de blâme. Quand on lui amène une femme coupable, au lieu de la condamner, il lui pardonne à la condition qu'elle ne pèchera plus. Madeleine, pécheresse, arrose ses pieds de ses larmes et les essuie de ses cheveux. Jésus lui pardonne aussi, et Madeleine désormais n'aimera plus que Jésus. Judas, le traître, et les bourreaux eux-mêmes ne seront pas exclus de cette tendresse divine. Quand le premier dépose sur le visage de Jésus un baiser perfide, il ne reçoit d'autre reproche que cette parole qui eût dû le faire fondre en larmes : *Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ?* Et quand les bourreaux l'insultent sur sa croix, il ne répond à leurs blasphèmes que par cette prière : *Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.* Quand on agit de la sorte, on a le droit de dire : *Apprenez*

de moi que je suis doux et humble de cœur. Lorsque ses Apôtres veulent écarter les petits enfants, il leur adresse des reproches : *Laissez*, dit-il, *venir à moi les petits enfants ;* et il caresse et bénit ces innocentes créatures. Les infirmes vont à lui de loin ou se font porter à sa rencontre, et il leur rend la santé. Quel affligé a-t-il rencontré sans lui donner des consolations, dût-il, pour cela, faire des miracles ? Il ne peut soutenir le spectacle des larmes de la pauvre veuve de Naïm, dont on portait en terre le fils unique. Il fait arrêter les porteurs, commande au mort de se lever et le rend à sa mère. Il s'attendrit en voyant la douleur de Marie-Madeleine et de Marthe, à qui la mort avait ravi leur frère ; il se fait mener au sépulcre, et, en face du corps déjà en putréfaction de Lazare qu'il appelait son ami, il verse des larmes, et les Juifs qui étaient présents disent : *Voilà comme il l'aimait.* De sa voix puissante, il appelle Lazare qui sort vivant du tombeau. Les larmes de tristesse des deux sœurs se convertissent en larmes de joie. C'est en pleurant qu'il annonce la ruine de Jérusalem coupable, et il laisse déborder de son cœur ces paroles : *Jérusalem, que de fois j'ai voulu rassembler tes enfants comme la poule rassemble ses poussins sous ses ailes, et tu ne l'as pas voulu. Ah ! si tu avais connu, au jour de ma visite, ce qui était pour te donner la paix!* Il a pitié de la foule qui le suit au désert, et, ne voulant pas la renvoyer à jeun, pour elle il multiplie les pains. Il se peint lui-même dans la parabole du bon Pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, et, dans celle de l'enfant prodigue, il nous laisse voir son cœur de Père toujours prêt à aller au-devant d'un fils égaré et coupable. Avec quel détachement il exerce son divin ministère ! Il peut dire sans crainte d'être démenti : *Les renards ont leurs tanières, les oiseaux du ciel leur nid ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête.* Quelle admirable pureté que celle de celui qui peut porter ce défi à ses ennemis : *Qui de vous pourra m'accuser de péché ?*

Quelle force d'âme pour ne pas rahir la vérité et

aller au-devant de la mort afin d'accomplir sa mission.

On comprend après cela les paroles d'un grand génie militaire, de Napoléon Ier, qui a dit : « Je défie de citer une existence comme celle du Christ, exempte de la moindre altération, qui soit pure de toute souillure et de toute vicissitude. Depuis le premier jour jusqu'au dernier, il est le même, toujours le même, majestueux et simple, infiniment sévère et infiniment doux ; dans un commerce de vie, pour ainsi dire public, Jésus ne donne jamais de prise à la moindre critique. Sa conduite si prudente ravit l'admiration par un mélange de force et de douceur. Qu'il parle ou qu'il agisse, Jésus est lumineux et comme immuable et impassible. Le sublime, dit-on, est un trait de la divinité ; quel nom donner à celui qui réunit en soi tous les traits du sublime ? Tout du Christ m'étonne ; son esprit me dépasse et sa volonté me confond ! Entre lui et quoi que ce soit au monde, il n'y a pas de terme possible de comparaison. Il est vraiment un être à part ; plus j'approche, plus j'examine de près, tout est au-dessus de moi, tout demeure grand d'une grandeur qui écrase. »

Mais ce qu'il faut remarquer, c'est que les exemples de Notre-Seigneur sont, comme ses paroles, des bienfaits non seulement pour ceux qui ont vécu de son temps, mais pour nous tous. Les œuvres saintes de Notre-Seigneur étaient méritoires, et tous ses mérites étaient pour nous. C'est le souvenir de ses enseignements et de ses exemples qui, à travers les âges, produit dans les âmes fidèles l'amour de la vérité et de la vertu, et les excite à donner leurs affections à celui qui, par sa doctrine, illumine le monde des intelligences, et qui, par sa divine bonté, réchauffe les cœurs. Aussi Napoléon Ier ajoutait-il : « Par un prodige qui surpasse tout prodige, Jésus veut l'amour des hommes, c'est-à-dire ce qu'il est le plus difficile au monde d'obtenir ; ce qu'un sage demande vainement à quelques amis, un frère à son frère, en un mot, le cœur ; c'est là ce qu'il veut pour lui ; et il réussit tout de suite. J'en conclus sa divinité. Alexandre, César, Annibal,

Louis XIV, avec tout leur génie, y ont échoué. Ils ont conquis le monde, et ils n'ont pu parvenir à avoir un ami. Je suis peut-être le seul de nos jours qui aime Annibal, César, Alexandre..... Le Christ parle, et désormais les générations lui appartiennent par des liens plus étroits, plus intimes que ceux du sang. Il allume la flamme d'un amour qui fait mourir l'amour de soi, qui prévaut sur tout autre amour..... A ce miracle de sa volonté, comment ne pas reconnaître le Verbe, Créateur du monde? »

Oui, c'est le Verbe, la splendeur de la gloire de son Père, qui s'est fait notre frère, notre ami, l'époux de nos âmes, qui s'est montré à nous avec ses charmes divins et avec tous les attraits de la bonté, de la noblesse, de la sainteté. « Que vous donc, qui croyez en lui, dit saint Augustin, vous ayez partout présent à la pensée cet Epoux divin; il est beau comme Dieu le Verbe dans le sein de son Père; il est beau dans le sein de la Vierge, sa Mère, tout en voilant sa divinité et empruntant la nature humaine. Il est beau né enfant; car lorsqu'il ne parlait pas encore, qu'il suçait le sein de sa Mère, qu'il était porté dans ses bras, les cieux ont parlé; les anges ont chanté ses louanges, une étoile a dirigé les Mages jusques à sa crèche où il reçut leurs adorations. Il est donc beau sur la terre et beau dans le ciel, beau quand il opère des miracles et beau sous les coups de fouets; il est beau quand il nous invite à la vie, et quand il brave la mort; il est beau sur la croix, et dans son tombeau; il est beau dans les splendeurs de sa gloire! Il ne faut pas que l'infirmité de la chair détourne vos yeux de la splendeur de sa beauté. La souveraine et vraie beauté, c'est la justice. Je consens à ce qu'il ne vous paraisse pas beau, si vous le trouvez injuste; mais si partout il est juste, il est partout beau. Qu'il se montre donc aux yeux de notre âme, tel que le décrit le prophète qui a fait d'avance son éloge: *Il est le plus beau des enfants des hommes*. Personne ne peut l'égaler en noblesse, en beauté, en miséricorde.»—« Jésus me paraît si aimable, disait saint Léonard, que je voudrais pouvoir

parcourir les terres et les mers, et me faire entendre de toutes les créatures pour leur dire : Aimez Jésus ! Mais par-dessus tout, je voudrais adresser cette invitation à la jeunesse, parce que celle-ci non seulement peut donner à Jésus ses amours, mais ses premières amours, qui sont les plus agréables au cœur de Dieu. » Mais ceux qui n'ont pas aimé Notre-Seigneur dans leur jeunesse n'en sont que plus obligés de s'attacher à lui pendant le peu de temps qui leur reste. O mon Dieu, j'aurais dû n'aimer que vous, et j'ai tout aimé, excepté vous. Je m'attache même à un objet matériel, à un tableau, à un meuble, à une fleur, à un bijou, parce que je les trouve beaux. J'aime un petit animal qui me caresse, un enfant qui me sourit, et je ne vous aimerais pas, vous, la beauté et la bonté divine ! Ah ! périsse mon cœur s'il doit encore ne pas aimer celui qui le mérite seul ! Puissé-je au moins mourir de douleur, ô mon Dieu, en voyant que je ne vous aime pas assez !

§ 3. La Rédemption.

Ecoutons d'abord le bienheureux Henri Suso dans ses dialogues avec la divine Sagesse :

« Il y a quelque chose qui attire mon cœur, et l'entraîne, et sans quoi je ne puis être en paix. Dès mon enfance, comme les autres, je pris le parti de le chercher dans les créatures ; mais plus je m'approchais d'elles, plus je m'égarais ; plus j'ai cherché en elles, moins j'ai trouvé. Chaque espèce de choses, en effet, avant même que je l'eusse approfondie et que je me fusse reposé en elle intérieurement, me parlait ainsi : « Tu ne sais pas ce que tu cherches » ; de sorte que toutes les créatures m'ont renvoyé ailleurs et m'ont chassé. Je brûle donc de trouver ce qui m'attire, et ayant souvent compris ce que ce n'est pas, je ne connais pas encore bien ce que c'est.

» O bonté immense, avec quelle douceur et quelle bénignité vous m'avez traité ! Quand je n'étais pas, vous m'avez créé ; quand je vous ai tourné le dos, vous ne

m'avez pas abandonné ; lorsque je voulais vous échapper, vous m'avez pris doucement dans vos filets. Qu'il est heureux celui que vous prévenez, dont vous déjouez les projets, de telle sorte qu'il ne puisse goûter aucun repos jusqu'à ce qu'il se repose en vous seul. Mon cœur, dans tout cet univers, n'a rien qui le remplisse. Mais vous, ô mon Maître très aimable, vous seul connaissez à fond les conditions d'un cœur qui aime; vous n'ignorez pas qu'on ne peut rien aimer que ce qu'on connaît. Puis donc vous voulez que je n'aime que vous, donnez-moi une plus grande connaissance de vous-même.»

Et la Sagesse lui répond :

« — Tout part de Dieu, origine de toutes choses, et par un ordre naturel tout descend des choses les plus élevées sur celles qui sont inférieures; et tout se ramène à son origine, en passant des choses inférieures à celles qui sont les plus élevées. Si donc vous voulez me contempler dans ma divinité ineffable, il faut d'abord apprendre à me connaître et à m'aimer dans mon humanité broyée par les afflictions. C'est là la voie la plus courte pour arriver à la béatitude éternelle.

» Toute la puissance de mon amour éclate dans les douleurs de ma Passion, comme le soleil dans son midi, comme la fleur dans son parfum, comme un feu violent dans un incendie. Personne ne peut s'élever à goûter les douceurs extraordinaires de ma divinité, s'il ne passe d'abord par l'amertume de mon humanité; autrement, il tombera d'autant plus bas qu'il cherchera à s'élever plus haut. Mon humanité est le chemin qu'il faut suivre, et ma Passion, la porte par laquelle doit passer quiconque veut obtenir mon amour.

» — Mais, Seigneur, est-ce que votre sagesse ne pouvait pas nventer un autre dessein par lequel vous m'auriez sauvé? Vous m'auriez manifesté votre amour sans vous être livré vous-même à de si rudes souffrances, et sans que j'eusse tant à souffrir avec vous?

» — Le dessein que tu proposes et beaucoup d'autres

encore sont possibles à Dieu, mais ne s'exécuteront jamais. Tiens pour certain que, dans l'état des choses créées, il n'y avait point de moyen plus convenable que celui qui a été choisi. Le Créateur considère moins ce que sa puissance peut accomplir dans la nature des êtres que ce qui convient à chacun d'eux; et c'est là ce qui dirige ses opérations. Quel meilleur moyen de faire connaître à l'homme les secrets de Dieu que de s'unir l'humanité par l'Incarnation? Qui voudrait marcher par la voie des humiliations et des épreuves si Dieu ne l'avait pas inaugurée le premier? Si vous aviez été condamné à mort, comment un autre pourrait-il vous témoigner plus hautement son amour, et provoquer plus efficacement le vôtre, qu'en consentant à subir le supplice à votre place? Qu'y a-t-il dans la beauté des créatures qui fasse éclater la justice, la miséricorde de Dieu, qui élève et anoblisse la nature humaine comme la mort d'un Dieu? Un soupir de Notre-Seigneur eût suffi pour apaiser la colère de son Père irrité contre l'homme coupable, pour déposséder Satan de l'empire qu'il avait acquis sur l'humanité par la désobéissance de nos premiers parents et par nos propres égarements; mais ce qui suffisait à notre salut, comme parle saint Jean Chrysostome, ne suffisait pas à l'amour de Jésus-Christ pour son Père, ni à celui qu'il nous porte. »

I. LA MORT DE NOTRE-SEIGNEUR EST LE FRUIT DE L'AMOUR QU'IL A POUR SON PÈRE.

Jésus-Christ l'a dit : *Je ne cherche pas ma gloire, mais celle de Celui qui m'a envoyé. Je vous ai fait connaître*, ô mon Père, *et je vous ferai connaître encore. Les holocaustes et les victimes qu'on vous a offertes pour le péché n'ont pas été agréées de vous; il est impossible que les péchés soient effacés par le sang des boucs et des taureaux; voici que je viens* pour vous offrir une victime digne de vous. Je n'ai rien de plus précieux que ma vie, je veux la sacrifier librement, afin d'apaiser surabondamment

votre justice, et afin que tous sachent que l'homme doit être prêt pour vous rendre gloire, et, plutôt que de vous offenser, à renoncer mille fois à la vie elle-même.

Qui ne le sait? Avant la mort de Notre-Seigneur, le monde ne connaissait pas Dieu. Ecoutons Bossuet :

« Dieu avait introduit l'homme dans le monde, où, de quelque côté qu'il tournât les yeux, la sagesse du Créateur reluisait dans la grandeur, dans la richesse et dans la disposition d'un si bel ouvrage.

» L'homme cependant l'a méconnu; les créatures, qui se présentaient pour élever notre esprit plus haut, l'ont arrêté; l'homme, aveugle et abruti, les a servies, et, non content d'adorer l'œuvre des mains de Dieu, il a adoré l'œuvre de ses propres mains. Des fables plus ridicules que celles que l'on conte aux enfants ont fait sa religion; il a oublié la raison. Dieu connaissait l'esprit de l'homme, et il savait que ce n'était pas par le raisonnement qu'il fallait détruire une erreur que le raisonnement n'avait pas établie. Il y a des erreurs où nous tombons en raisonnant, car l'homme s'embrouille souvent à force de raisonner.

» Mais l'idolâtrie était venue par l'extrémité opposée; c'était en éteignant tout raisonnement et en laissant dominer les sens, qui voulaient tout revêtir des qualités dont ils sont touchés, c'est par là que la Divinité était devenue visible et grossière. Les hommes lui ont donné leur figure, et, ce qui était plus honteux encore, leurs vices et leurs passions.

» Le raisonnement n'avait point de part à une erreur si brutale; c'est un renversement du bon sens, un délire, une frénésie. Raisonnez avec un frénétique et contre un homme qu'une fièvre ardente fait extravaguer, vous ne faites que l'irriter et rendre le mal irrémédiable; il faut aller à la cause, redresser le tempérament et calmer les humeurs dont la violence cause de si étranges transports. Ainsi, ce ne doit pas être le raisonnement qui guérira le délire de l'idolâtrie.

» Qu'ont gagné les philosophes avec leurs discours pompeux, avec leur style sublime, avec leurs raisonnements si artificieusement arrangés? Platon, avec son éloquence qu'on a crue divine, a-t-il renversé un seul autel où ces monstrueuses divinités étaient adorées? Au contraire, lui et ses disciples, et tous les sages du siècle, ont sacrifié au mensonge.

» N'est-ce donc pas avec raison que saint Paul s'est écrié: *Où sont les sages? Où sont les docteurs?* Qu'ont opéré ceux qui cherchaient les sciences de ce siècle? Ont-ils seulement pu détruire les fables de l'idolâtrie? Ont-ils seulement supposé qu'il fallût s'opposer ouvertement à tant de blasphèmes, et souffrir, je ne dis pas le dernier supplice, mais le moindre affront pour la vérité?

» Loin de le faire, *ils ont retenu la vérité captive*, et ont posé pour maxime que, en matière de religion, il fallait suivre le peuple; le peuple, qu'ils méprisaient tant, a été leur règle dans la matière la plus importante de toutes, et où leurs lumières semblaient les plus nécessaires.

» Qu'as-tu donc servi, ô philosophe? *Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde?* comme disait saint Paul, *N'a-t-il pas détruit la sagesse des sages, et montré l'inutilité de la science des savants?*

» C'est ainsi que Dieu a fait voir, par expérience, que la ruine de l'idolâtrie ne pouvait pas être l'ouvrage du seul raisonnement humain. Loin de lui commettre la guérison d'une telle maladie, Dieu a achevé de le confondre par le mystère de la croix, et, tout ensemble, il a porté le remède jusqu'à la source du mal. L'idolâtrie, si nous l'entendons, prenait sa naissance de ce profond attachement que nous avons à nous-mêmes. C'est ce qui nous avait fait inventer des dieux semblables à nous, des dieux qui, en effet, n'étaient que des hommes sujets à nos passions, à nos faiblesses et à nos vices; de sorte que, sous le nom de fausses divinités, c'étaient, en effet, leurs propres pensées, leurs plaisirs et leurs fantaisies que les païens adoraient. Jésus-Christ nous fait entrer dans d'autres voies.

Sa pauvreté, ses ignominies et sa croix le rendent un objet horrible à nos sens. Il faut sortir de soi-même, renoncer à tout, tout crucifier pour le suivre. L'homme, arraché à lui-même et à tout ce que sa corruption lui faisait aimer, devient capable d'adorer Dieu et sa vérité éternelle, dont il veut dorénavant suivre les règles.

» Là périssent et s'évanouissent toutes les idoles, et celles qu'on adorait sur des autels, et celles que chacun servait dans son cœur. Celles-ci avaient élevé les autres. On adorait Vénus, parce qu'on se laissait dominer par l'amour sensuel et qu'on en aimait la puissance. Bacchus, le plus enjoué de tous les dieux, avait des autels, parce qu'on s'abandonnait et qu'on sacrifiait, pour ainsi dire, à la joie des sens, plus douce et plus enivrante que le vin. Jésus-Christ, par le mystère de sa croix, vient imprimer dans les cœurs l'amour des souffrances au lieu de l'amour des plaisirs. Les idoles, qu'on adorait au dehors, furent dispersées, parce que celles qu'on adorait au dedans ne subsistaient plus. *Le cœur purifié*, comme dit Jésus-Christ lui-même, *est rendu capable de voir Dieu*, et l'homme, loin de faire Dieu semblable à soi, tâche plutôt, autant que le peut souffrir son infirmité, à devenir semblable à Dieu.

» De cette sorte, au lieu des vices que les hommes mettaient dans les dieux, toutes les vertus ont paru dans ce Dieu-Homme; et, afin qu'elles y parussent dans les dernières épreuves, elles y ont paru au milieu des plus horribles tourments. Ne cherchons plus d'autre Dieu après celui-ci: il est seul digne d'abattre toutes les idoles: et la victoire qu'il devait remporter sur elles est attachée à la croix. C'est-à-dire qu'elle est attachée à une folie apparente. Voilà le dernier coup qu'il fallait donner à notre superbe ignorance. La sagesse où l'on nous mène est si sublime qu'elle paraît folie à notre sagesse; et les règles en sont si hautes que tout nous y paraît un égarement.

» Mais si cette divine sagesse nous est impénétrable en elle-même, elle se déclare par ses effets. Une vertu sort

de la croix, et toutes les idoles sont ébranlées. Nous les voyons tomber par terre, quoique soutenues par toute la puissance romaine. Ce ne sont point les sages, ce ne sont pas les nobles, ce ne sont point les puissants qui ont fait un si grand miracle. L'œuvre de Dieu a été suivie; et ce qu'il avait commencé par les humiliations de Jésus-Christ, il l'a couronné par les humiliations de ses disciples. Les Apôtres et leurs disciples, le rebut du monde et le néant même à les regarder par les yeux humains, ont prévalu sur tous les empereurs et sur tout l'empire. Les hommes avaient oublié la création, et Dieu l'a renouvelée, en tirant de ce néant son Eglise, qu'il a rendue toute-puissante contre l'erreur. Il a confondu avec les idoles toute la grandeur humaine, qui s'intéressait à les défendre; et il a fait un si grand ouvrage, comme il avait fait l'univers, par la seule force de sa parole. »

Une fois l'idolâtrie ruinée, Dieu reprend sa place dans le cœur et sur les autels des hommes. Son règne commence sur la terre. Les fidèles l'aiment, le servent et le glorifient d'autant plus qu'ils font pour lui de plus généreux sacrifices. Or, depuis que Notre-Seigneur a sacrifié sa vie sur la croix pour l'honneur de son Père, la cause divine a toujours eu des hommes qui ont su mourir pour la défendre.

Considérez les diverses catégories des élus, les apôtres, les martyrs, les confesseurs, et, parmi ces derniers, les moines, les anachorètes, les vierges et les autres élus, que saint Jean, dans son Apocalypse, déclare avoir souffert la mort, les uns par la confession de la foi, les autres par la mortification de la chair : tous ont bu à cette source, tous ont été fortifiés par cet exemple, tous ont suivi cet étendard. Le Seigneur, suspendu à la croix, réconforte tous les hommes par son exemple, et cela depuis vingt siècles; et il en sera ainsi jusqu'à la fin. Qui pourra nombrer la multitude de saints qu'il a fait éclore sur toute la surface de la terre, chez les peuples les plus différents d'origine, de langue, de mœurs?

Or, qui n'en convient, Dieu est glorifié par les saints et non par les impies et les indifférents; et plus est grand l'héroïsme des saints, plus Dieu en retire de gloire; et cet héroïsme est le fruit de la Passion et de la mort du Fils de Dieu. C'est donc par cette mort que Jésus-Christ a fait éclater l'amour qu'il portait à son Père; mais celui qu'il a pour nous ne s'y révèle pas moins clairement.

II. LA PASSION DE NOTRE-SEIGNEUR FAIT ÉCLATER SON AMOUR ENVERS NOUS

Dilexit me, disait saint Paul, *il m'a aimé et il s'est livré pour moi.* Ne l'oublions pas, la bonté divine fait tout par amour pour ses créatures; et en elle tout est infini; son amour, par conséquent, n'a pas de bornes; il faut qu'il se manifeste d'une manière plus éclatante que toutes les affections de la terre, pour que les hommes en comprennent l'étendue. La marque la moins équivoque d'amour, c'est de souffrir et surtout de mourir pour ceux que l'on aime. On a vu des parents accepter la mort pour conserver la vie à leurs enfants, des amis mourir pour leur ami, des épouses pour leur époux, des sujets pour leur roi, des soldats pour leur général; et comme ce dévouement est sublime et rare, il est l'objet de l'admiration des hommes. Notre-Seigneur ne veut pas rester en dessous. C'est à peine si quelqu'un meurt pour un juste; il veut mourir pour des pécheurs; c'est très rare qu'on subisse la mort pour un ami, il mourra pour ses ennemis, afin d'en faire ses amis. Et l'on s'étonnerait que la bonté de Dieu aille plus loin que la nôtre! Et l'on serait assez ingrat pour ne pas le trouver sage! Les saints en ont été dans l'admiration. Et rien ne prouve la sagesse de Dieu dans ce mystère comme le résultat qu'il a obtenu à travers les siècles et qu'il obtiendra jusqu'à la fin.

Notre-Seigneur avait dit : *Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai tout à moi.* La prophétie s'est accomplie; en aimant à l'excès, il s'est attiré l'amour de toutes les

âmes généreuses de tous les temps; et, jusqu'à la fin des siècles, il y aura des cœurs qui, pour Jésus mort pour eux, renonceront à toutes les affections terrestres. Il en serait ainsi de nous si nous réfléchissions tant soit peu. Nous croyons à l'amour d'un Dieu. Nous disons tous les jours dans notre prière: *Je crois en Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui a souffert sous Ponce-Pilate, est mort et a été enseveli*, mais nous n'y pensons pas; voilà pourquoi notre cœur reste glacé, ou collé à la terre, ou blessé par les morsures du serpent infernal. Levons les yeux vers Jésus en croix, c'est lui que figurait le serpent d'airain, dont la seule vue guérissait les Hébreux, dans lesquels les serpents du désert avaient inoculé leur venin. Il est élevé sur la croix, au-dessus de la terre, pour nous déprendre de l'attachement aux biens et aux plaisirs de ce monde. Son cœur est ouvert pour laisser découler sur nous les effluves de son amour et pour embraser le nôtre. Saint François d'Assise ne pouvait presque penser à autre chose qu'à la Passion de Jésus-Christ; en y pensant, il pleurait presque continuellement: il versa tant de ces précieuses larmes qu'il en devint presque aveugle. Un jour, il fut trouvé ainsi tout en pleurs, soupirant et gémissant à haute voix au pied du crucifix; on lui demanda pourquoi il se lamentait de la sorte et il répondit: « Je pleure sur les douleurs et les ignominies de mon Sauveur; et ce qui me fait surtout pleurer, c'est que les hommes, pour qui il a tant souffert, vivent sans penser à lui. » Parfois il parcourait les champs en s'écriant avec larmes: « L'amour n'est point aimé! L'amour n'est point aimé! » C'est pourquoi saint Bonaventure disait que « quiconque veut entretenir en soi l'amour de Jésus-Christ doit constamment se le figurer suspendu à la croix et mourant pour notre salut. »

Quel malheur que nous écartions cette pensée de notre esprit, ou que nous ne l'approfondissions jamais! Quelle indifférence, et combien elle doit blesser le cœur de Dieu! Si une personne, après avoir souffert des outrages et des

blessures pour un ami, apprenait que cet ami ne veut pas entendre parler de cet acte de dévouement, ni même y penser, et que, chaque fois qu'on en parle devant lui, il s'empresse de dire: parlons d'autres choses; quelle peine ne ressentirait-elle pas d'une telle ingratitude! Et quel plaisir, au contraire, n'éprouverait-elle pas, si on lui disait que son ami se reconnaît obligé envers elle à une éternelle reconnaissance, et que jamais il ne parle ni ne se souvient de ses bienfaits sans en être touché jusqu'aux larmes! Aussi, tous les saints, sachant que c'est une chose agréable à Jésus-Christ de nous voir penser fréquemment à sa Passion, ont été presque sans cesse occupés à méditer les douleurs et les mépris que ce tendre Rédempteur a soufferts pour nous dans toute sa vie et principalement à sa mort.

Nous, du moins, parcourons avec attention les principales circonstances de ce douloureux et consolant mystère.

1° Jésus-Christ nous a rachetés de la mort éternelle.

Quand nous étions esclaves du démon, chargés des chaînes de nos iniquités, voués à la damnation, si Dieu nous avait envoyé un de ses anges pour nous en affranchir, ou un de ses prophètes qui eût dû subir la mort pour nous sauver, quelle reconnaissance ne lui devrions-nous pas! Mais, afin que notre cœur ne fût pas partagé, et que toutes nos affections se portassent vers lui, comme nous l'avons déjà remarqué avec saint Bernard, c'est notre Créateur lui-même qui s'est fait notre Rédempteur. C'est lui qui est venu mourir à notre place. Si nous avions un serviteur qui eût eu seulement dans une circonstance le désir de donner sa vie pour sauver la nôtre, lors même qu'il n'aurait pas eu l'occasion de faire pour nous un tel sacrifice, nous ne le regarderions plus comme un serviteur, mais nous l'honorerions et l'aimerions comme un

ami; et quand c'est le Roi immortel des siècles, le Dominateur des dominateurs, qui non seulement a voulu donner sa vie pour nous, mais qui l'a sacrifiée en réalité, nous oublierions un tel bienfait! Saint Paulin excita l'admiration du monde, lorsqu'il eut l'héroïque charité de se rendre esclave pour racheter le fils d'une pauvre veuve; mais qu'est-ce que cette charité comparée à celle de notre Rédempteur, qui, étant Dieu, pour nous racheter de l'esclavage du démon et de la mort qui nous était due, se fit serviteur, se laissa charger de chaînes, se laissa clouer sur une croix? On a consigné dans l'histoire, comme un trait d'amour incomparable, ce que fit une reine d'Angleterre pour le roi Etienne, son mari; voyant celui-ci percé d'une flèche empoisonnée, elle voulut, à défaut de tout autre moyen, le sauver au prix de sa vie. L'unique remède était de sucer le poison de la blessure, et le vertueux prince ne permettait pas même qu'un esclave en approchât les lèvres, ne voulant pas que sa vie coûtât la mort à qui que ce fût; mais il ne put se mettre en garde contre le généreux dévouement de son épouse. Celle-ci étant entrée dans la chambre du roi pendant qu'il dormait, découvrit adroitement la blessure, y appliqua les lèvres à plusieurs reprises, et en suça si bien le poison, qu'elle attira dans son sein la mort à laquelle le roi était condamné. Il semble que ce soit là, parmi les hommes, le comble de l'amour; et cependant l'amour de Jésus va, sans comparaison, bien au delà. Cette reine, après tout, n'usa de ce stratagème qu'à l'égard de son époux, de qui elle était tendrement aimée; mais que le Créateur en fasse autant et beaucoup plus encore pour une vile créature, que le Roi du ciel en fasse autant pour un esclave, et un esclave rebelle, en prenant sur lui tous les péchés commis par ce malheureux, ainsi que la peine de mort qui lui était due; ah! voilà un prodige d'amour que les anges eux-mêmes n'auraient pas cru possible.

Les anges avaient vu, en effet, ceux d'entre eux qui n'avaient été rebelles qu'une seule fois à leur Créateur

précipités à jamais dans l'abîme éternel, sans espérance de pardon. Comment auraient-ils pu attendre de nous un autre sort?

L'homme allait multipliant ses crimes, brûlant de l'encens devant les démons, devant d'ignobles créatures, devant les vices eux-mêmes, et il livrait son corps et son âme à toutes sortes de hontes, se rendant abominable, aux yeux de Dieu, comme tout ce qu'il aimait; mais l'infirmité même de sa nature et l'étendue de sa misère ont excité la pitié de son Dieu. Celui qui a puni très justement les anges, qui avaient péché avec plus de lumières, va faire miséricorde à l'homme plus faible et plus digne de compassion.

C'est vous, mon frère, ma sœur, c'est moi que Dieu a résolu de racheter. Rappelons-nous ici tout ce que nous avons fait pour mériter une telle faveur, et nous en sentirons mieux le prix. Quand notre intelligence a connu Dieu, au lieu de commencer à le servir, nous avons commencé à l'offenser. Repassons dans notre mémoire ce que fut notre enfance, ce qu'a été notre jeunesse. Qu'avons-nous fait de notre esprit, de notre cœur, de notre corps et de tous ses sens? A quoi avons-nous employé le temps si précieux pendant lequel plusieurs autres à notre place seraient devenus de grands saints? Comptons, si nous le pouvons, le nombre et pesons la gravité de nos fautes. Il en est qui nous font rougir de honte à leur seul souvenir. Notre âme était couverte du péché comme d'une lèpre infecte dont chaque chute a aggravé les ulcères.

Si nous étions morts dans cet état, nous n'ignorons pas le sort qui nous était réservé. Ennemis de Dieu, nous n'aurions pu avoir part à sa béatitude ni à sa gloire; nous n'avions donc à attendre que la terrible sentence : *Retirez-vous de moi, maudits, allez au feu éternel.* Et c'est de nos péchés, de l'esclavage du démon, par conséquent des supplices de l'enfer, que Jésus-Christ nous a délivrés.

Jésus-Christ s'est fait caution pour nos péchés et en a pris sur lui la peine, afin que nous n'eussions pas à la subir. « Après un si grand bienfait, dit Bossuet, il n'y a plus que des cris de joie qui puissent exprimer nos reconnaissances. »

« O merveille! s'écrie un grand philosophe et un grand martyr, saint Justin. O échange incompréhensible et surprenant artifice de la sagesse divine! Un seul est frappé et tous sont délivrés. Dieu frappe son Fils innocent pour l'amour des hommes coupables, et pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son Fils innocent. Le juste paye ce qu'il ne doit pas et acquitte les pécheurs de ce qu'ils doivent; car, qu'est-ce qui pouvait mieux couvrir nos péchés que sa justice? Comment pouvait être mieux expiée la rébellion des serviteurs que par l'obéissance du Fils? L'iniquité de plusieurs est cachée dans un seul juste; et la justice d'un seul fait que plusieurs sont justifiés.

» A quoi donc ne devons-nous pas prétendre? *Celui qui nous a aimés, étant pécheurs, jusqu'à donner son sang pour nous, que nous refusera-t-il après qu'il nous a réconciliés et justifiés par son sang*? La justice divine est vaincue, le pécheur qui lui était dû comme victime est arraché de ses mains. Jésus-Christ s'unit éternellement les élus pour qui il se donne; ils sont ses membres et son corps; le Père éternel ne les peut plus regarder qu'en leur chef; ainsi il étend sur eux l'amour infini qu'il a pour son Fils. C'est son Fils lui-même qui le lui demande, il ne veut pas être séparé des hommes qu'il a rachetés : *O mon Père, je veux*, dit-il, *qu'ils soient avec moi.* Ils seront remplis de mon esprit, ils jouiront de ma gloire, ils partageront avec moi jusqu'à mon trône. Tout est à nous par Jésus-Christ, la grâce, la sainteté, la vie, la gloire, la béatitude; le royaume du Fils de Dieu est notre héritage; il n'y a rien au-dessus de nous, pourvu seulement que nous ne nous ravilissions pas nous-mêmes. »

A ce sujet, saint Jean Chrysostome fait cette réflexion : « S'il y avait un pauvre lépreux tout couvert d'ulcères

et d'un aspect repoussant, et que quelqu'un, non seulement le guérît de la lèpre, mais encore le rendît beau et riche, quelle reconnaissance ne conserverait-il pas pour son bienfaiteur! »

Combien plus ne sommes-nous donc pas redevables à Dieu, puisque nos âmes étant défigurées et haïssables à cause de nos fautes, il les a, par le moyen de Jésus-Christ, non seulement délivrées du péché, mais encore rendues belles et agréables à ses yeux! Si l'un de nous devait brûler une heure entière au milieu des flammes, quelle reconnaissance n'aurait-il pas pour celui qui le délivrerait de ce supplice! Quelle reconnaissance ne devons-nous pas tous à notre bon Jésus qui nous a délivrés des flammes éternelles auxquelles nous étions condamnés, non pas pour une heure seulement, mais pour des heures, des jours, des années, des siècles infinis, sans remède ni soulagement?

Il est écrit dans la vie de sainte Catherine de Sienne, qu'après la mort de son père, elle demanda à Notre-Seigneur de l'exempter des peines du Purgatoire. Mais comme le défunt, n'ayant pas encore suffisamment expié ses péchés, devait, d'après les lois de la justice divine, en faire pénitence dans ce lieu d'expiation, il lui fut répondu que sa demande ne pourrait être exaucée, qu'à condition qu'elle prendrait sur elle cette satisfaction et qu'elle souffrirait toute sa vie une douleur de côté. La vierge accepta de bon cœur cette proposition, et, par ces souffrances, elle délivra son père des flammes du purgatoire. Supposons maintenant un homme noble et vertueux étendu sur son lit par de violentes douleurs de goutte, de migraine, d'estomac ou d'autres maux semblables; la douleur lui arrache des cris déchirants et les médecins emploient en vain à le soulager tous les secrets de leur art. Tout à coup, au milieu de l'angoisse de cet homme, partagée par toute sa famille, que la désolation et la vue de ses souffrances contristent et désolent, cette même vierge se présente, et, toute émue par le spectacle qu'elle aperçoit,

elle sent son cœur déchiré, se jette à genoux et demande au Seigneur, avec instance, le soulagement de cet infortuné, ajoutant même qu'elle se dévoue pour lui et qu'elle se résigne à supporter à sa place les mêmes maux et les mêmes souffrances. Si Dieu accueillait sa demande et délivrait, à cause de ce dévouement, le malade des douleurs qu'il ressent, oh ! que ferait, je le demande, que ferait cet homme noble et reconnaissant en se voyant parfaitement guéri ? Quelles actions de grâce ne rendrait-il pas à sa libératrice ? Quelles paroles n'emploierait-il pas pour la remercier de son dévouement ? Devant quels frais et quelles dépenses pourrait-il reculer pour lui témoigner toute sa reconnaissance ? Tous ses biens, ne les mettrait-il pas entre les mains de la sainte? Sa reconnaissance ne durerait-elle pas autant que sa vie ? Que de larmes de joie tomberaient de ses yeux au souvenir de ce bienfait et de cet amour? Quelle compassion surtout, quelle peine ne ressentirait-il pas en voyant cette vierge en proie aux tourments qu'elle accepterait pour lui ?

O ingratitude humaine! que ces exemples laissent insensible et qui ne sais pas reconnaître à cette lumière ce que tu dois à ton Rédempteur ! Ce bienfait comparé à la rédemption, qu'est-il? Une apparence, une ombre. Le premier peut tout au plus sauver notre corps; le second a sauvé notre âme, et dès lors, il est incomparablement plus excellent. L'un entretient notre santé temporelle, l'autre nous procure le salut éternel : là, un malade a été délivré de douleurs auxquelles la vie met un terme ; ici, l'homme a échappé à des tourments qui ne devaient jamais finir ; là, la pauvre fille d'un teinturier consent à s'offrir comme victime à la place d'un homme riche et puissant, renouvelant un prodige de dévouement qu'on rencontre quelquefois dans le monde; mais ici les rôles sont renversés : le Fils de Dieu, le Roi des rois, le Seigneur de la création toutentière prend sur ses épaules tous les châtiments que son esclave méritait, et, oubliant sa bassesse et son ingratitude, l'arrache à la servitude

qui pesait sur lui. Si Jésus-Christ, au lieu d'être ce qu'il est, Fils de Dieu, vrai Dieu, Créateur et souverain Maître de toutes choses, était simplement un homme de quelque noblesse, et qu'il nous eût rendu, à ses dépens, un service semblable, nous ne pourrions nous défendre de l'aimer. N'y a-t-il qu'à l'égard de Dieu que nous croirons pouvoir être ingrats? Et ce qui devrait le plus exciter notre reconnaissance et notre amour, la bonté infinie, la grandeur ineffable de Jésus-Christ, nous laisserait insensibles?

Non, mon Dieu, il n'en sera plus ainsi. Ce n'est pas en vain que vous avez pris sur vous mes péchés, que vous avez sauvé mon âme de la mort, que vous l'avez arrachée à l'enfer autant de fois que j'ai commis de péchés mortels. Je commence, ô mon Dieu, à sentir que je ne m'appartiens plus, *non estis vestri*, puisque vous m'avez racheté, et à quel prix!

2e *A quel prix Jésus-Christ nous a rachetés.*

Empti estis pretio magno. Vous êtes rachetés à un grand prix, dit saint Paul, *c'est par le sang de Jésus-Christ, l'Agneau immaculé.*

Si Jésus-Christ était mort d'une mort douce, par amour pour nous, ne devrions-nous pas encore en être vivement touchés et lui rendre amour pour amour? Comment donc, en voyant qu'il est mort à force de souffrances, et de souffrances inouïes, notre cœur ne se brise-t-il pas de compassion et d'amour? Ah! c'est que nous ne réfléchissons pas à ce que nous lui avons coûté, aux tourments de sa douloureuse passion et de sa cruelle mort!

Jésus, pour nous donner tous les biens, a voulu prendre sur lui tous les maux. Il les a tous endurés pour nous; il a souffert dans sa réputation : on l'a accusé d'être ivrogne et blasphémateur. Il a souffert dans son honneur : on l'a enchaîné, lui, l'innocence même, comme un vil criminel, pour le traîner de tribunal en tribunal; et devant ces tribunaux eux-mêmes, on a osé souffleter sa face auguste et la

couvrir d'infâmes crachats. Il a souffert dans son âme, qui a été en proie, au Jardin des Oliviers, à la crainte, à l'ennui, à une tristesse mortelle, au point que, sous la pression de cette douleur, une sueur de sang s'échappa de tous ses pores, ruissela par tout son corps et inonda le lieu où il priait. Il a souffert dans son cœur les douleurs les plus amères. Trahi par l'un de ses Apôtres qu'il avait tant aimés, il s'est vu abandonné par tous les autres et par ces foules qu'il avait comblées de bienfaits et qui l'acclamaient au jour de son triomphe. Si sa mère l'a suivi sur la voie douloureuse et jusqu'au sommet du Calvaire, il y a trouvé moins un sujet de consolation que de nouvelles douleurs. Comment voir les larmes d'une telle Mère quand on est un Fils tel que Jésus, sans en être affligé plus que de ses propres souffrances? Il a souffert dans son corps et par tous ses sens.

Dans la flagellation, six bourreaux armés de fouets se sont abattus avec rage sur sa chair innocente et l'ont fait voler en lambeaux, jusqu'à ce que, depuis la plante des pieds jusqu'à la tête, il n'ait pas eu une place saine. Et après lui avoir infligé ce supplice, voulant ajouter la dérision à la cruauté, pour se moquer de sa royauté, ils ont jeté sur ses épaules un lambeau de pourpre en guise de manteau royal; ils lui ont mis entre les mains un roseau pour sceptre, et tressant avec des épines une couronne, ils la lui ont enfoncée sur la tête de manière à lui faire de nouvelles plaies.

L'état où il fut ainsi réduit était si pitoyable que Pilate le crut capable d'attendrir la foule et de la porter à demander sa grâce. Sachant, en effet, que les Juifs ne demandaient que par une noire jalousie la mort de ce Juste, Pilate cherchait un moyen de le délivrer. La populace, toutefois, ameutée par les ennemis de Jésus, cria : *Crucifiez-le! Crucifiez-le! Si vous le délivrez, vous n'êtes plus l'ami de César.*

Pilate, qui craint de perdre son poste de gouverneur de Judée s'il ne cède à la rage de la foule, se lave les mains,

comme si on pouvait, avec de l'eau, effacer le crime de faire mourir un juste; et, en protestant qu'il était innocent lui-même, il leur livre Jésus. On charge le Sauveur d'une lourde croix et, tout affaibli qu'il est par la perte de sang subie dans sa flagellation, on l'oblige à porter l'instrument de son supplice jusque sur la montagne du Calvaire. S'il tombe trois fois sur le parcours, on ne le relève qu'en le frappant. Si on lui donne Simon de Cyrène pour l'aider, ce n'est que de peur qu'il n'expire avant le crucifiement.

Dès qu'il est arrivé au Calvaire, couvert de sueur, de poussière et de sang, les bourreaux lui ôtent ses vêtements collés sur ses plaies par la fatigue de la route et par le poids de la croix. Quel déchirement douloureux se produit dans un corps d'autant plus sensible que, formé par le Saint-Esprit, il avait une constitution plus parfaite! Mais ce n'est là que le prélude du drame sanglant du Calvaire. Jésus s'étend sur la croix. Les bourreaux s'arment de marteaux et de gros clous, ils transpercent tour à tour les mains et les pieds de Jésus et les fixent à la croix. Et, pendant ce tourment dont le simple exposé nous saisit, comme pendant la flagellation, Jésus ne laisse pas entendre un soupir, pas une plainte; c'est bien le doux agneau qui se laisse mener à la boucherie.

On dresse la croix, on la laisse tomber dans la fosse creusée pour la recevoir. Ces secousses et le poids du corps élargissent les plaies des pieds et des mains, et elles deviennent des fontaines de sang. Sur quoi s'appuie-t-il pour soutenir son corps? S'il cherche à le faire porter par les mains, les plaies des mains s'agrandissent; s'il s'appuie sur les pieds, ils se déchirent. Veut-il reposer sa tête sur la croix, alors les épines entrent plus profondément dans sa chair. Le sang ruisselle de toutes parts; et ce sang, plus éloquent que celui d'Abel, s'élève vers Dieu, non pour demander justice, mais pour implorer miséricorde. En vérité, c'est l'homme de douleur. Pas un de ses sens qui n'ait son tourment. Ses yeux sont attristés par le spectacle des larmes de sa divine Mère; ses oreilles

entendent les blasphèmes des bourreaux; sa bouche est dévorée par la soif; et quand il dit : *J'ai soif!* on lui présente du fiel et du vinaigre. Nous ne pourrions voir, sans être émus, un scélérat qui serait réduit à cette extrémité; nous chercherions à lui témoigner quelque compassion, pour lui adoucir du moins son dernier soupir; et quand c'est le Fils de Dieu qui, à la fleur de l'âge, est en proie à des douleurs telles que, d'après la théologie catholique, elles furent plus grandes que toutes celles qu'on peut endurer en ce monde, et cela, parce qu'il s'est fait caution pour nos péchés, rester insensible, ne serait-ce pas avoir un cœur de tigre? Assurément, c'est un sujet d'admiration et d'étonnement de voir un Dieu qui souffre tout pour les hommes; mais ce qui serait plus étonnant encore, ce serait si les hommes, pour qui il souffre ainsi, se montraient ingrats envers lui; et cela d'autant plus que si Jésus n'a souffert sa douloureuse passion que pendant peu de temps, il a toujours été prêt à l'endurer pour nous.

Comme les hommes ne connaissent pas d'avance les peines que l'avenir leur prépare, dit saint Liguori, ils n'en souffrent que lorsqu'elles leur arrivent. Il en fut autrement de Jésus-Christ. Ayant, comme Dieu, la connaissance de toutes les choses futures, il ressentait à chaque instant de sa vie, non seulement les peines qui l'affligeaient actuellement, mais encore toutes celles qui lui étaient réservées, spécialement les tortures de sa passion.

C'est pourquoi saint Bernard a dit : « Parcourez toute la vie de Jésus-Christ, vous le trouverez toujours sur la croix. »

La Sœur Marie-Madeleine Orsini, se plaignant un jour à Jésus crucifié, lui dit : « Mais, Seigneur! vous n'avez été que trois heures sur la croix, tandis que moi j'endure cette peine depuis plusieurs années. » Jésus lui répondit : « Ah! ignorante! que dis-tu? Dès le sein de ma Mère, je souffris toutes les peines de ma vie et de ma mort. » Aussi sainte Marguerite de Cortone ne pouvait-elle se lasser de pleurer les offenses qu'elle avait faites à

Dieu. Son confesseur lui dit un jour : « Marguerite, calmez-vous, ne pleurez plus ; Dieu vous a pardonnée! » Mais elle répondit : « Ah ! mon Père, comment puis-je cesser de pleurer mes péchés, sachant qu'ils ont tenu mon Sauveur dans l'affliction durant toute sa vie? »

Et nous, nous n'aurions pas un sentiment de compassion pour notre Sauveur, pas une larme d'amour pour lui, et de repentir de nos fautes !

Saint Bernard fait ainsi parler Jésus du haut de la croix : « N'ai-je pas reçu assez de blessures pour vous? N'ai-je pas assez souffert pour votre iniquité? Pourquoi ajoutez-vous à mes afflictions une nouvelle affliction? Les blessures que me font vos péchés me sont plus douloureuses que celles dont mon corps est couvert. Vois, ô homme, ce que je souffre pour toi. Est-il une douleur semblable à ma douleur? Je crie vers toi, moi qui meurs pour toi. Vois les peines dont je suis affligé, vois les clous dont je suis transpercé. Cette douleur de mon corps, quelque grande qu'elle soit, n'est rien en comparaison de la douleur qui afflige mon âme lorsque je vois ton ingratitude si grande. »

O mon Jésus, je ne veux pas ajouter à vos souffrances! Votre sang est répandu jusqu'à la dernière goutte, vous vous écriez : *Tout est consommé ;* vous remettez votre âme entre les mains de votre Père ; vous rendez le dernier soupir. A cet instant solennel, le soleil se voile de deuil et refuse sa lumière à la terre, qui se couvre de ténèbres et tremble. Les rochers se fendent, et les morts dans leurs tombeaux se réveillent. Serais-je plus dur que les rochers, plus endormi que les morts? Vous avez dit vrai, ô Jésus : *Tout est consommé.*

Vous ne pouviez souffrir davantage dans un corps mortel. La justice de Dieu est satisfaite. Vous avez porté pour les péchés du monde une peine qui est proportionnée à leur gravité et à l'offense qu'ils font à Dieu. La malice des hommes qui vous ont fait mourir est à son comble ; et la mienne serait incurable, si je restais insensible à vos

souffrances. O Jésus, vous m'avez payé assez cher pour que je vous appartienne tout entier. Mon Dieu, je me donne tout à vous. Je renonce pour vous à tout ce qui peut vous déplaire. Je suis prêt à souffrir tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer pour l'expiation de mes péchés qui ont été la cause de vos souffrances et de votre mort.

3° L'amour avec lequel Notre-Seigneur a souffert.

Ne nous contentons pas de considérer les tourments si cruels que Jésus-Christ a subis; entrons dans son cœur et considérons ce qui l'a porté à tout endurer pour nous. Gardons-nous de croire qu'il ait subi la mort par contrainte. S'il a été offert comme victime à Dieu son Père, c'est parce qu'il l'a voulu librement et de plein cœur. Rien ne l'eût empêché de prendre un corps qui ne fût pas sujet à la mort; rien qui l'empêchât de soustraire aux coups de ses ennemis le corps mortel qu'il a daigné prendre pour notre salut. Quand on forma le dessein de le précipiter du haut d'une montagne, il sut bien, tout en passant au milieu de ceux qui voulaient ainsi le perdre, se soustraire à leurs atteintes. Quand ses Apôtres voulaient le défendre, au moment où la cohorte de soldats se saisit de lui, il leur défendit d'user des armes qu'ils avaient, en leur disant : *Ne pourrais-je pas prier mon Père, et il me fournirait aussitôt des légions d'anges* pour me sauvegarder? Et par ce seul mot : *C'est moi*, il fit tomber à la renverse ceux qui venaient se saisir de sa personne. Et pourtant ils réussirent à l'emprisonner..... C'est parce que Jésus, non seulement ne veut pas échapper à la mort qu'on lui prépare, mais même il l'ambitionne. *Je dois être lavé du baptême* de mon sang, *il me tarde de le subir*, dit-il.

Ah! Seigneur! je vous vois garrotté comme un criminel par ces misérables qui veulent vous conduire injustement à la mort! Mais qu'y a-t-il de commun entre vous et ces indignes chaînes? C'est aux malfaiteurs que la justice les

a destinées, et non à vous, qui êtes innocent, qui êtes le Fils de Dieu, la sainteté même! Saint Laurent Justinien observe que les liens avec lesquels Jésus-Christ a été conduit à la mort, ce ne sont point ceux dont les soldats le chargèrent, mais bien ceux de son amour envers les hommes; et de là il s'écrie à son tour : O puissance de l'amour d'un Dieu! Que vos liens sont puissants, puisqu'ils ont pu vous lier! Ah! Seigneur! dit saint Bernard, j'entends qu'un juge inique vous condamne à mourir sur une croix! Mais quel mal avez-vous fait? Quel crime avez-vous pu commettre pour mériter un supplice si cruel et si infâme, un genre de mort réservé aux plus affreux scélérats? Le Saint reprend aussitôt et dit : Ah! je le vois, ô mon Jésus, je vois quel est votre crime; c'est l'excès de votre amour pour les hommes : *Amor tuus, peccatum tuum.* Oui, c'est cet amour plutôt que Pilate qui vous condamne à la mort, puisque c'est pour porter la peine dont les hommes étaient redevables que vous avez voulu mourir. Et en contemplant Jésus expirant sur un gibet entre deux scélérats avec tant d'ignominie, le même Saint se demande : Qui a fait cela, *quis fecit hoc?* Et il répond que l'amour seul a pu opérer ce prodige : ***Fecit amor**, dignitatis nescius.* Ah! c'est que l'amour, dit-il, quand il veut se faire connaître, ne cherche point ce qui convient à la dignité de celui qui aime, mais ce qui est le plus propre à le manifester à la personne aimée! Saint François de Paule, avait donc bien raison de s'écrier, à la vue du Crucifié : « O charité! O charité! O charité! »

Quelles sont, ô mon Jésus, ces plaies que je vois dans vos pieds et vos mains, d'où coulent des torrents de sang? se demande Saint Léonard de Port-Maurice. Qui vous a déchiré les membres avec une barbarie si inouïe? Qui vous a ouvert le côté d'une manière si cruelle? Jésus ne répond point, parce qu'il est déjà mort. Jean, le disciple bien-aimé, répond pour lui : *Dilexit nos.* C'est l'amour. Oui, l'amour, voilà le bourreau qui lui a ôté la vie; c'est l'amour qui lui a fait subir cette mort atroce, Jésus est

mort par pur amour; aussi il a la tête inclinée pour nous donner le baiser de paix en signe d'amour; il a les bras ouverts pour nous embrasser comme ses enfants, les enfants de son cœur, les objets les plus chers à son amour.

O excès de l'amour divin, que tous les hommes ni tous les anges ne parviendront jamais à concevoir! Je dis *excès*, car ainsi précisément s'expriment Moïse et Elie sur le Thabor en parlant de la passion par où Jésus-Christ *allait terminer sa vie à Jérusalem*. Excès de douleur et excès d'amour, dit saint Bonaventure. Si notre Rédempteur n'avait pas été Dieu, mais simplement notre ami ou notre parent, quelle plus éclatante marque d'affection aurait-il pu nous donner que de mourir pour nous?

Si Jésus avait eu à sauver son Père même, qu'aurait-il pu faire de plus pour son amour? Dites, mon frère, si vous aviez été Dieu, et le Créateur de Jésus-Christ, qu'aurait-il pu faire de plus pour vous, que de sacrifier sa vie dans un abîme d'abaissement?

Et Jésus n'est pas satisfait; il est des saints qui pensent que lorsqu'il s'écria du haut de la croix : *J'ai soif*, il désirait de plus grandes souffrances afin de mieux nous témoigner son amour; et de fait, puisqu'il voulait mourir pour nous, il eût pu se ménager une mort douce, et il a choisi la plus ignominieuse et la plus cruelle. Il n'est pas douteux qu'il n'eût soif de nous sauver et d'être aimé de nous; c'est dans ce but qu'il s'est sacrifié; et il est certain aussi que son amour pour nous a été plus grand que ses souffrances.

Pour compenser la mort que Dieu a subie pour nous, il faudrait qu'un Dieu mourût pour lui. Ce n'est donc pas assez de sacrifier notre vie par reconnaissance. Eussions-nous mille vies, nous devrions les sacrifier toutes; et l'eussions-nous fait que nous n'aurions pas payé entièrement notre dette; car il n'y a point de comparaison entre la mort d'une misérable créature et celle d'un Dieu. Mais nous lui sommes plus redevables encore pour son amour qui est infini que pour sa mort.

Quelle faveur, quelle gloire plus grande l'homme pouvait-il espérer en ce monde que d'être aimé par un Dieu, au point que ce Dieu semble se haïr lui-même pour sauver l'homme au prix de son sang répandu? Les anges du ciel ont vu avec étonnement ce prodige de l'amour d'un Dieu; et l'homme n'en serait pas touché!

Si un de vos serviteurs eût donné son sang et sa vie pour l'amour de vous, n'aurait-il pas enchaîné votre cœur? ne vous aurait-il pas obligé à l'aimer au moins par reconnaissance? Pourquoi donc Jésus-Christ, qui a été jusqu'à donner sa vie pour vous, n'a-t-il pas encore pu parvenir à gagner votre amour?

« Oh! *si scires mysterium crucis!* disait saint André au tyran: Ah! si tu connaissais le mystère de la Croix, c'est-à-dire, si tu comprenais l'amour que Jésus-Christ t'a porté en voulant mourir sur une croix pour te sauver, tu abandonnerais tous tes biens et toutes tes espérances terrestres pour n'aimer que ton Sauveur. » Il faut dire la même chose à ces fidèles qui croient, il est vrai, à la passion de Jésus, mais qui n'y pensent point. Ah! si tous les hommes pensaient à l'amour que Jésus-Christ nous a témoigné en mourant pour nous, qui pourrait ne pas l'aimer? Les saints, en pensant à la mort de Jésus-Christ, ont compté pour peu de chose de donner leur vie et de tout quitter pour l'amour d'un Dieu si aimant. Combien de nobles personnages, combien de princes illustres ont laissé parents, richesses, patrie, couronne même, pour s'enfermer dans un cloître et y vouer leur vie au seul amour de Jésus-Christ! Combien de martyrs lui ont sacrifié leur vie! Combien de jeunes vierges ont renoncé à des alliances brillantes et sont allées à la mort, heureuses de pouvoir payer de quelque retour l'affection d'un Dieu mort pour l'amour d'elles! Et vous, mon frère, qu'avez-vous fait jusqu'à présent pour l'amour de Jésus-Christ? Tout comme il est mort pour les saints, pour saint Laurent, pour sainte Lucie, pour sainte Agnès, songez qu'il est aussi mort pour vous. Du moins, que pensez-vous faire le reste

de votre vie que Dieu vous accorde pour l'aimer? Désormais, jetez souvent les yeux sur l'image de Jésus crucifié, et à cette vue, souvenez-vous de l'amour qu'il vous a porté, et dites-lui : Il est donc vrai, mon Dieu, vous êtes mort pour moi! — Faites au moins cela, vous dis-je, et faites-le souvent; en le faisant, impossible que vous ne vous sentiez doucement contraint d'aimer un Dieu qui vous a tant aimé! *La charité de Jésus-Christ nous presse : Charitas enim Christi urget nos.* « Oui, dit saint François de Sales, rien ne presse tant le cœur de l'homme que l'amour : si un homme sait qu'il est aimé de qui que ce soit, il est pressé d'aimer réciproquement; mais si c'est un homme vulgaire qui est aimé d'un grand seigneur, certes, il est bien pressé; mais si c'est d'un grand monarque, combien est-ce qu'il est pressé davantage! Sachant donc que Jésus-Christ, vrai Dieu, nous a aimés, jusqu'à souffrir pour nous la mort, et la mort de la croix, n'est-ce pas cela avoir nos cœurs sous le pressoir, et les sentir presser de force, et en sentir exprimer de l'amour par une contrainte d'autant plus violente qu'elle est tout aimable. »

Chrétien! si jamais tu doutes de l'amour de Jésus-Christ envers toi, lève tes yeux et regarde-le suspendu à cette croix. Ah! s'écrie saint Thomas de Villeneuve, ce sont des témoins bien sûrs de son amour pour toi que cette croix sur laquelle il est élevé, ces douleurs intérieures et extérieures qu'il souffre, et cette mort amère qu'il supporte pour toi. N'entends-tu pas, disait saint Bernard, la voix de cette croix, de ces plaies, qui crient qu'il t'a réellement aimé? *Clamat crux, clamat vulnus quod vere dilexit.* A travers ces plaies, comme par des ouvertures, perce le secret de son cœur. Ces blessures sont donc capables de blesser des cœurs de pierre et d'enflammer des cœurs de glace. C'est pour toi qu'il a tant souffert; c'est toi qu'il a tant aimé. Tu ne saurais excuser ton ingratitude en disant qu'il n'est pas mort pour toi seul : car tu peux profiter de sa mort, comme s'il n'était mort que pour toi. Le sóleil ne te donnerait

pas plus de lumière, quand même tu serais seul à en jouir.

Si Jésus est mort aussi pour les autres, c'est une faveur de plus pour toi. S'il fût mort pour toi seul, quelle peine n'eusses-tu pas ressentie en pensant que ton père, ta mère, tes frères, tes amis, périraient éternellement, et qu'après cette vie tu en serais à jamais séparé! Si tu avais été fait esclave avec toute ta famille, et que quelqu'un vînt te racheter, toi seul, combien ne le supplierais-tu pas de racheter aussi tes parents et tes frères! Et combien ne le remercierais-tu pas s'il le faisait pour te contenter! Cesse donc d'être méchant parce que ton Dieu est bon, et de chercher des excuses à ton ingratitude dans ce qui en fait voir la noirceur. Cesse au moins d'offenser celui qui t'a tant aimé. Offenser celui qui non-seulement nous pardonne, mais qui est mort pour nous pardonner, quel excès! dit saint Léonard. Offenser celui qui est mort pour nous donner la vie et la vie éternelle, quelle énormité! Pareil crime ne se trouverait pas dans le procès de tous les démons. Pour le punir, il faudrait fabriquer un enfer tout exprès, avec des feux sept fois plus dévorants, des démons sept fois plus implacables, des supplices incomparablement plus atroces. Ce n'est donc pas assez de promettre à Jésus en croix de ne plus pécher, il faut, pour échapper à l'anathème que saint Paul lance contre ceux qui n'aiment pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, se donner tout entier à l'amour de ce divin Sauveur.

Regarde, ô mon âme, ton Dieu crucifié par amour pour toi. Vois ses bras étendus pour t'embrasser, cette tête inclinée pour te donner le baiser de paix, ce côté percé pour t'ouvrir son cœur. Qu'en dis-tu? Mérite-t-il d'être aimé, ce Dieu d'amour? L'entends-tu te crier du haut de sa croix : Mon enfant, cherche donc dans le monde entier quelqu'un qui t'aime plus que moi! — Je vous ai tant offensé. O mon Dieu, pourquoi m'avez-vous tant aimé? pourquoi, Seigneur, pourquoi? Que suis-je, moi? Je suis, ô mon divin Pasteur, je suis la brebis perdue que vous allez chercher. Ingrat, j'ai fui loin de vous; mais puisque,

sans vous souvenir des déplaisirs que je vous ai causés, vous m'appelez à votre amour, me voici. Mon Dieu, pourquoi suis-je resté si loin de vous? Puissent les larmes de mon repentir laver les souillures de ma triste vie! Mon Dieu, qui m'avez aimé, qui m'aimez encore malgré mes infidélités, je vous aime de tout mon cœur, je suis prêt à renoncer à tout plutôt que de perdre votre amour. Ni la vie, ni la mort, ni les anges, ni les hommes, rien ne sera capable de me séparer de votre amour. Que je meure mille fois plutôt que de cesser de vous aimer!

§ 4. De l'Eucharistie.

Notre-Seigneur, avant de rendre le dernier soupir, a voulu nous laisser un gage divin de son amour, et un souvenir de sa douloureuse Passion, qu'il désirait voir toujours présente à la mémoire de ses fidèles serviteurs. C'est pourquoi, la veille de sa mort, à la dernière Cène, il prit entre ses mains du pain et du vin, les bénit et les distribua à ses Apôtres en leur disant : *Ceci est mon Corps qui sera livré pour vous. Ceci est mon Sang qui sera répandu pour vous. Ce que je viens de faire, faites-le en mémoire de moi.* Ici encore il faut admirer la puissance divine qui se met au service de l'amour divin. Cette puissance n'a pas de limite : d'un seul mot elle a fait de rien le ciel et la terre; elle a changé aux noces de Cana l'eau en vin délicieux; et la voilà qui opère un changement admirable du pain au Corps de Jésus-Christ et du vin en son Sang.

Comment le Corps tout entier de Notre-Seigneur, son Sang divin sont-ils dans une petite hostie? « Comment, répond le Bienheureux Henri Suzo, l'image d'un grand palais entre-t-elle entière dans un petit miroir et même dans chaque partie de ce miroir si on le brise? Comment l'image de l'immensité du firmament entre-t-elle dans l'œil de chaque homme, œil qui n'est qu'un point par rapport à elle? »

Mais qu'est-il besoin de comparaisons prises dans les choses terrestres? Nous disons tous les jours : *je crois en Dieu le Père tout-puissant*; nous savons par conséquent et nous croyons avec raison que son pouvoir s'étend infiniment au delà de la portée de notre intelligence; nous croyons aussi à son amour infini, dont il nous a donné tant de preuves dans la création, dans l'Incarnation, dans la Rédemption. Au lieu de chercher les raisons de sa conduite, étudions l'étendue du bienfait qu'il nous accorde, l'amour avec lequel il le fait, et ce que nous lui devons en retour.

I. LE DON INFINI QUE DIEU NOUS FAIT DANS L'EUCHARISTIE.

Avant de quitter la terre, Jésus, dans sa toute-puissance, n'a rien pu nous donner de plus; dans sa sagesse il n'a rien su trouver de plus excellent; dans sa richesse infinie, il n'a rien eu de plus précieux à nous donner; car en un seul don il nous a laissé, à la stupéfaction des anges eux-mêmes, et son Corps, et son Sang, et son Cœur, et son Ame, et sa Divinité, et sa Vie. En un mot, il nous a faits maîtres de tout ce qu'il est et s'est rendu tout à fait nôtre. Par l'Incarnation, il s'était donné aux hommes en général, par la Rédemption il les avait rachetés du péché et de la mort éternelle. Ce n'était pas assez à ses yeux. Il a voulu se donner en personne à chacun de ceux qui croiraient en lui; de sorte que chacun de nous peut dire avec vérité : Ce Jésus qu'on adore sur cet autel est tout à moi; à moi, ce Corps formé par le Saint-Esprit du sang virginal de Marie-Immaculée; ce Corps qui s'est durci pour l'amour de moi au travail et à la peine, et qui a été meurtri et crucifié pour mon salut. A moi ce sang qui a teint la voie douloureuse du Calvaire, qui lave les consciences et éteint les flammes de l'enfer; à moi, ce Cœur si tendre et si aimant; à moi cette âme, le trésor de la sagesse et de la science, le sanctuaire de toutes les

vertus; elle est à moi avec tous ses mérites pour m'en enrichir; à moi la Divinité qui est mon principe et ma fin dernière, et dont la contemplation fera ma béatitude au ciel. « Qu'avons-nous dans l'Eucharistie, demande Bossuet, qu'y avons-nous en substance, si ce n'est celui qui fait la félicité des bienheureux! C'est la même chose, la même substance, et il n'y a qu'à ôter le voile. Seigneur, ôtez ce voile, percez ce nuage, que me restera-t-il entre les mains et devant les yeux, sinon cet objet qui fera ma béatitude? N'ai-je pas déjà cet objet dans votre Corps? Dans le Corps de Jésus-Christ n'ai-je pas son âme? N'ai-je pas toute sa personne, et dans sa personne Celui qui y *habite corporellement avec une entière plénitude*, c'est-à-dire le Verbe divin, et dans ce Verbe, n'ai-je pas son Père? Et n'a-t-il pas dit la vérité quand il a dit: *Qui me voit, voit mon Père?* J'ai donc tout. Que me reste-t-il à désirer, sinon de voir ce que je tiens, de percer le voile, de voir clairement et par une manifeste vision ce que je sais bien que j'ai, mais ce que je ne vois pas? Mais il n'y a qu'à demeurer en lui, car ainsi il demeurera en nous. Et il ne demande qu'à être vu, qu'à être parfaitement possédé, qu'à jouir parfaitement de nous, en nous donnant tous ses biens et lui-même pour en jouir; enfin *à être connu comme il connaît*, c'est-à-dire à être connu clairement, vivement, éternellement, sans obscurité, au-dessus de toute vision. Voilà le fruit, la vérité, l'entière consommation du mystère de l'Eucharistie. »

Cet auguste sacrement est donc un avant-goût du ciel; il en est en même temps le gage; car comment nous refuserait-il de le posséder dans l'éternité, celui qui déjà ici-bas se donne tout à nous?

Un jour, cet aimable Sauveur apparut à sainte Thérèse sous la forme d'un gracieux enfant, et lui dit : « Qui êtes-vous? Comment vous appelez-vous? — Je m'appelle Thérèse de Jésus, lui répondit la Sainte. — Eh bien! moi, reprit l'enfant, je m'appelle Jésus de Thérèse! » Puis il disparut. Ineffable jeu d'une tendre affection, qui fit

fondre d'amour cette âme séraphique. Voilà aussi ce que s'est proposé l'aimable Sauveur dans la divine Eucharistie. Il a voulu y être le Jésus, le Sauveur, l'Ami, le Consolateur, l'Epoux, l'Emmanuel de chacune de nos âmes. En vérité, que pouvait-il faire de plus pour nous ? Si Dieu n'avait pas institué cet auguste Sacrement, lui aurions-nous même osé demander de le faire ? S'avisait-on en présence de sainte Thérèse de dire : « Que n'ai-je vécu au temps où Jésus conversait avec les hommes », elle se prenait à rire : « Mais, répliquait-elle, qu'avons-nous à désirer quand nous le possédons au Saint-Sacrement ? »

Ah ! si nous avions la foi comme cette Sainte, l'église où Jésus réside serait aussi précieuse à nos yeux que l'étable de Bethléem où il est né, que la maison de Nazareth où il a vécu, que le Calvaire où il est mort ! Et quand nous sentons le besoin d'épancher notre cœur dans le cœur de Dieu, de lui exposer nos besoins, de lui demander quelques grâces pour nous ou pour les autres, nous saurions où le trouver ; et, à travers la porte de son tabernacle, nous verrions, des yeux de la foi, Jésus réellement présent, accueillant comme dans sa vie mortelle les petits enfants, les publicains, les pécheresses, les malades, les morts eux-mêmes pour convertir les uns, guérir et ressusciter les autres.

Mais, chose plus admirable encore, il est là pour être la nourriture de nos âmes, c'est pour cela qu'il s'est caché sous les apparences du pain et du vin. Et, en effet, je vois que le prêtre prend l'hostie consacrée et la distribue aux fidèles. *O chose admirable !* s'écrie l'Eglise elle-même, *voici que le pauvre, le serviteur, le plus humble fidèle, se nourrit du corps de son Maître.* L'Eucharistie, c'est donc la manne tombée du ciel pour nourrir le peuple de Dieu. Le mot *manne* est un mot propre à exprimer l'admiration. En hébreu, il correspond à cette exclamation : Qu'est ceci ? Or cette exclamation convient à merveille au mystère de l'Eucharistie. Telle est sa

nature que quiconque le considérera attentivement ne pourra se défendre d'une sorte de ravissement et de se demander à plusieurs reprises en son cœur : Qu'est donc ceci ? Quoi ! La majesté infinie que les cieux et la terre ne peuvent contenir se rapetisse à la mesure d'une hostie consacrée! Et qu'est ceci ? Celui qui habite dans le ciel parmi les chœurs des Anges vient habiter sur la terre parmi les enfants des hommes ! Qu'est donc encore ceci ? Le Seigneur de l'univers veut de nouveau venir en ce monde et être livré aux mains des pécheurs ? Encore un coup, que signifie ceci? Celui qui possède la même substance que le Père et le Saint-Esprit veut ne faire qu'un avec l'homme! Quelle est donc cette nourriture qui communique au cœur tant de force, à l'intelligence tant de lumières, à la volonté tant d'ardeurs, à l'âme tant de pureté ? Quel est donc ce festin ?

Certes, c'est là un bienfait digne du bienfaiteur, un digne témoignage de sa libéralité. O pain des anges, pain de vie, force de notre faiblesse, compagnon de notre pèlerinage, joie de notre exil, tu nous rends participants des mérites du Christ et tu opères l'union la plus intime entre notre âme et Dieu.

La Providence a plus de souci des choses grandes que des petites. Or, notre âme est infiniment plus relevée que le corps. Par conséquent, cette Providence, qui procrée sur la terre et dans la mer pour l'alimentation du corps tant de productions diverses, tant de fruits, tant d'espèces d'oiseaux, de poissons et d'autres animaux, tant de variétés de condiments, a dû trouver pour notre âme quelque chose de plus noble que tous ces produits, c'est-à-dire une nourriture appropriée à l'élévation d'une nature spirituelle, nourriture qui, comme nous l'avons dit, n'est autre que Dieu même, contenu dans ce Sacrement.

Et tout cela n'a d'autre but que de nous presser d'aimer Notre-Seigneur. Ce bon Maître sait que nous aimons parfois plus ceux qui nous ont nourris que ceux qui nous ont

donné la vie. C'est pourquoi, ayant déjà droit à notre amour comme Créateur, il a voulu s'en créer un nouveau en nous nourrissant lui-même. Mais quel pasteur avons-nous en lui! Là encore il se montre incomparable. Quel pasteur, dit saint Jean Chrysostome, se donne lui-même en aliment à son troupeau? Il est même des mères qui confient à d'autres le soin de nourrir leurs enfants, mais il n'en est pas ainsi de Jésus-Christ. Il nous donne son propre sang en aliment, et avec son sang il nous donne sa chair, et avec sa chair son âme; car Jésus une fois ressuscité ne meurt plus et son âme est inséparable de son corps. Avec son corps et son âme, il nous donne sa divinité, qui est tellement inséparable de l'âme et du corps qu'au jour même de la mort de Jésus, quand son âme se sépara de son corps, la divinité ne se sépara ni de l'un ni de l'autre. Mais, en nous donnant sa personne adorable, le Fils de Dieu nous donne le Père et le Saint-Esprit qui lui sont essentiellement unis, et notre âme devient riche de tout le ciel, ou plutôt l'âme du juste est un ciel, dit saint Grégoire : *Cœlum est anima justi.* En sorte que nous sommes beaucoup plus redevables à Dieu de nous nourrir ainsi que de nous avoir créés. En nous créant, il nous a donné nous-mêmes à nous-mêmes, en nous nourrissant de l'Eucharistie, il se donne lui-même à nous, afin de nous faire participants de la vie divine à laquelle il nous appelle par sa grâce, et qui se consommera dans la gloire.

O Dieu, vous vous donnez tout entier à mon âme et j'oserais vous refuser mon cœur; et je garderais dans ce cœur des affections qui vous déplaisent! Ah! il n'en sera plus ainsi! j'ai vécu jusqu'ici comme un incrédule ignorant : *Ignorans feci in incredulitate.* J'étais environné de vos bienfaits et je n'y prenais pas garde. Mon Dieu, pardonnez-moi, je ne savais pas ce que je faisais en fuyant le saint lieu, en n'assistant pas au Saint Sacrifice, en abandonnant la Table Sainte. En vous fuyant, j'ai fui mon bonheur. J'étais peut-être plus malheureux que coupable.

Je sais cependant combien mon indifférence a dû blesser votre cœur. Aussi suis-je résolu de vous le faire oublier en me donnant à vous tout entier. *Tout pour tout.* Je vous donne mon corps avec tous ses sens, mon âme avec toutes ses puissances; ma mémoire ne perdra plus le souvenir de vos bienfaits; mon intelligence, je l'emploierai surtout à vous connaître; mon cœur ne veut aimer que vous à jamais.

II. L'AMOUR QUE NOTRE-SEIGNEUR NOUS TÉMOIGNE DANS L'EUCHARISTIE.

Pour racheter l'homme d'une manière complète, il fallait que le Fils se fît homme; mais quelle nécessité exigeait que Jésus-Christ, après avoir subi la mort de la croix, nous laissât comme nourriture son propre Corps? Ah! ce n'est pas la nécessité, mais c'est son amour qui l'a voulu.

C'est l'amour qui l'a fait franchir comme un géant la distance du ciel à la terre, le portant à se revêtir de notre nature sous laquelle il a voilé sa divinité. C'est l'amour qui lui fait faire un pas de plus; il voile même son humanité pour se faire l'époux de nos âmes dans ce sacrement, où l'on ne voit plus que les entrailles de sa charité, comme parle saint Bernard, mais où on les voit bien clairement, *sola patent viscera charitatis;* d'abord dans le don même qui nous est fait.

Si un prince envoyait à un pauvre quelque mets de sa table, n'y verrait-on pas, dit saint François de Sales, une marque d'affection bien distinguée? Et que serait-ce s'il lui envoyait son repas tout entier? Que serait-ce enfin s'il lui donnait, pour se nourrir, quelque chose de sa propre substance? Jésus-Christ, dans la Sainte Communion, nous donne pour nourriture, non pas seulement une portion de sa table, ni une partie de son Corps, mais son Corps tout entier: *Prenez et mangez, ceci est mon*

Corps, et avec son Corps il nous donne aussi son Ame et sa Divinité. Nous l'avons dit : par là il nous fait entendre de la manière la plus évidente qu'il est disposé à nous donner tout le reste. *Comment avec lui Dieu ne nous aurait-il pas donné toutes choses?* demande saint Paul.

Les circonstances dans lesquelles Notre-Seigneur nous a fait ce don ne sont pas moins capables de nous révéler son amour. C'est la veille de sa mort qu'il institue l'Eucharistie. C'est au moment suprême qu'on manifeste à ceux qu'on aime toute sa tendresse et qu'on leur fait les recommandations les plus touchantes; c'est aussi alors qu'on réussit le mieux à gagner leur affection. Et pourtant alors il savait que les hommes lui préparaient les fouets, la couronne d'épines, la croix. Tout cela ne l'arrête pas. Voyez une femme à son lit de mort. Elle ne s'occupe pas beaucoup de son mari et de ses enfants; les douleurs de la maladie, la présence de la mort, la crainte du jugement, l'horreur de la sépulture absorbent son attention, de telle sorte qu'il n'est pas possible de songer à autre chose. On ne dira pas, dans ce cas-ci, que l'amour est plus fort que la douleur, on dira plutôt que la douleur est plus forte que l'amour, car elle en éteint et en paralyse les ardeurs. On ne dira pas non plus que cet amour est plus fort que la mort, puisque le souvenir de la mort suffit pour l'affaiblir. Tel n'a pas été l'amour du Christ : la présence et le souvenir de la mort n'ont pas été assez puissants pour attiédir ou étouffer à quelque degré les flammes de sa charité. C'est de cet amour qu'il est écrit : *Les grandes eaux n'ont pu l'éteindre et les fleuves ne l'engloutiront pas.* Et c'est alors que le Sauveur ne veut pas laisser aux hommes d'autre gage de son amour que lui-même. Il semble leur dire : Malgré vos ingratitudes, je vous regarde encore comme mes enfants. Vous allez me faire mourir, et malgré cela je ne veux point vous laisser orphelins ; j'ai trouvé le secret de retourner à mon Père que j'aime et aux anges qui m'attendent, et en même temps de rester avec vous sur

la terre. J'aime tant les hommes, *que mes délices sont d'être avec eux.*

Un des caractères de l'amour véritable, c'est de regretter l'absence de ceux qu'on aime, et de ne pouvoir vivre loin d'eux. On n'en doutera pas si l'on parcourt ce que l'Ecriture nous raconte des chagrins de la mère de Tobie, en l'absence de son fils, et du patriarche Jacob qui, à l'âge de cent trente ans, n'hésita pas à partir avec sa maison et sa famille pour l'Egypte, afin de voir avant sa mort, de ses propres yeux, l'enfant que son cœur avait tant pleuré. C'est pourquoi notre divin Sauveur a voulu être présent au milieu de nous et bâtir son tabernacle par tout où il y a des hommes qui croient en lui, réalisant la parole du Saint-Esprit : *J'habiterai parmi eux et ils seront mon peuple.* Et cette promesse faite à ses Apôtres : *Voici que je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles.*

Mais la présence ne suffit pas à l'amour ; il veut faire part de ses biens à ceux qu'il aime, leur communiquer tout son bonheur, et s'attirer leur amour en retour. Aussi quels présents Notre-Seigneur ne nous a-t-il pas faits dans l'Eucharistie! Il nous donne à la fois le miel et le rayon qui le porte; il nous donne avec sa personne adorable ses mérites; il nous prépare un festin qui est celui des anges, où nous trouvons des délices ineffables, tout cela afin de s'assurer de notre cœur.

Le propre de l'amour, c'est de vouloir ne faire qu'un avec l'objet aimé, et peut-on, après l'union de la nature divine à l'humanité en Notre-Seigneur, imaginer une union plus intime que celle du divin Sauveur avec l'âme dans l'Eucharistie? Le pain que nous mangeons se transforme en notre sang et en notre chair; mais quand nous nous nourrissons du Pain des anges, cet aliment céleste nous transforme en Jésus-Christ, qui nous communique son esprit, ses vertus, sa vie divine. En sorte que le chrétien qui reçoit ce sacrement avec les dispositions voulues peut dire avec saint Paul : *Je vis, mais ce n'est*

plus moi qui vis; c'est Jésus-Christ qui vit en moi. De là le nom de communion donné à l'Eucharistie. Communion, c'est-à-dire participation aux biens de Dieu et à la vie divine: union intime entre le Créateur et la créature, gage d'une union éternelle entre l'un et l'autre dans le ciel.

O Dieu, c'est donc ainsi que vous aimez les hommes, c'est donc ainsi que vous m'avez aimé; car enfin l'Eucharistie est pour moi et non pour les anges; l'hostie que je reçois est pour moi et non pour les autres hommes. *Qu'est-ce que l'homme pour que vous vous souveniez de lui et pour que vous approchiez votre cœur du sien?* Vous avez voulu, ô mon Dieu, montrer au monde l'étendue de votre charité, et vous en avez trouvé le moyen véritable; car vous avez cherché une indigne et misérable créature telle que moi, afin que l'éclat de votre grâce brillât d'autant plus que le sujet en était plus indigne. Lorsqu'un peintre représente une scène où la couleur blanche domine, il a soin de la faire ressortir en l'entourant d'un fond noir. C'est ainsi, ô mon Maître, que vous avez accordé la plus merveilleuse des faveurs à la plus indigne des créatures, afin que son indignité fît ressortir davantage la grandeur de votre bonté. Vous m'aimez tellement qu'on dirait que je suis seul aimé de vous; votre gloire dépendrait de moi que vous ne pourriez faire pour moi davantage. O Eucharistie! vous êtes en vérité le sacrement de l'amour, et il n'est rien sur la terre qui soit plus capable d'enflammer du feu de l'amour divin le cœur des hommes. C'est ce que le Seigneur fit entendre un jour à sainte Catherine de Sienne, en lui apparaissant dans l'hostie consacrée sous la forme d'une fournaise d'amour d'où sortaient des torrents de flammes divines qui se répandaient par toute la terre. La Sainte s'étonnait de ce que les hommes peuvent vivre sans être embrasés d'amour, au milieu de ces flammes de l'amour de Dieu pour eux. O mon Dieu, serais-je toujours du nombre de ces ingrats qui ne brûlent pas d'amour pour un Dieu qui s'épuise en bienfaits et en tendresse pour eux!

Ah! puisque vous m'avez traité avec tant d'amour, et qu'au lieu de me précipiter en enfer, vous m'avez fait tant de grâces, qui voudrais-je aimer à l'avenir, si ce n'est vous, mon bien, mon tout! O mon Dieu si aimable, ce qui m'afflige le plus dans mes offenses passées, ce n'est pas tant la peine que j'ai méritée, mais plutôt le déplaisir que je vous ai causé, à vous qui êtes digne d'un amour sans bornes. Mais, le Prophète m'en est garant, vous ne savez pas mépriser un cœur qui se repent et s'humilie.

III. — NOS DEVOIRS ENVERS L'EUCHARISTIE

Rendons à Notre-Seigneur amour pour amour. Qui n'aimerait pas celui qui l'a tant aimé? Donc, faisons vis-à-vis de lui quelque chose de ce qu'il fait pour l'amour de nous. Or, Jésus aime être avec nous au point de se faire notre prisonnier dans le tabernacle, au point de s'immoler pour nous tous les jours sur l'autel, et de se donner à nous dans la communion. Donc:

1° Aimons à le visiter au Sacrement.

et à passer quelque temps à ses pieds, tous les jours, si c'est possible. Les anges sont autour du tabernacle, et pourtant ce n'est pas pour eux que Jésus est là, mais bien pour les hommes qui le délaissent. Qu'est-ce qui doit le plus étonner les anges? Est-ce l'amour que Notre-Seigneur a pour des ingrats, ou est-ce l'ingratitude des hommes pour Celui qui les aime à ce point?

Si un roi, pour donner un témoignage de son affection à un simple berger, venait habiter le village où il demeure, quelle ne serait pas l'ingratitude du villageois, s'il n'allait pas visiter souvent son prince, sachant qu'il désire ardemment de le voir, et que c'est pour en avoir fréquemment l'occasion qu'il s'est fixé près de lui? C'est le Roi du ciel qui est venu habiter avec nous, et nous le délaisserions! Si nous apprenions à n'en pouvoir douter que Notre-Sei-

gneur est revenu sur la terre, d'une manière sensible, qu'il donne audience à qui la lui demande, qu'il console les affligés, guérit les malades, pardonne aux pécheurs ; si le lieu où il résiderait n'était pas hors de notre portée, quels sacrifices ne ferions-nous pas pour nous rendre auprès de lui ?

Quand on a la foi qui donne à l'âme la plus grande des certitudes de ce monde, on ne peut nier que Notre-Seigneur ne soit présent sur nos autels ; et nous ne le visiterions pas ! De ce qu'il est assez bon pour nous rendre l'accès facile auprès de lui, est-ce une raison d'être négligent à son égard ?

Mais, dirons-nous, nous ne le voyons pas. Cesse-t-il pour cela d'être présent ? Si le roi vous admettait à son audience, et qu'il se voilât le visage et les mains, qui sont ordinairement seuls visibles à nos yeux dans ceux que nous visitons, cela nous empêcherait-il de lui faire notre cour ? Si surtout on était certain que, en recevant voilé, le monarque accorde tout ce qu'on lui demande, lors même qu'il se cacherait complètement derrière d'épais rideaux, son palais serait assiégé, et on se disputerait la faveur d'être admis à cette mystérieuse audience. Le prince aurait soin toutefois d'en régler les heures et d'écarter la multitude des visiteurs pour n'être pas encombré. Jésus ne rebute personne, il se laisse aborder par tous et à toute heure ; il s'enveloppe du voile des espèces sacramentelles : mais néanmoins il est réellement présent, et accorde toutes ses faveurs à ceux qui les implorent. Où serait notre foi, si nous n'allions pas souvent les demander ? Nous envions le sort de cette femme malade qui toucha le bord de sa robe, d'une pécheresse qui arrosa ses pieds de ses larmes, des femmes de Galilée qui le suivaient et le servaient, de saint Jean qui reposa sa tête sur sa poitrine, des autres disciples avec qui il s'entretenait familièrement, des peuples qui entendirent ses paroles de salut. Nous appelons heureux ceux qui le virent, et, de fait, bien des rois et des prophètes n'eurent pas ce bonheur ; mais allons

à l'église, nous le verrons à travers les voiles eucharistiques, nous pourrons l'arroser de nos larmes.

Dans les siècles de foi, et aujourd'hui encore, les pèlerins vont vénérer en Palestine la trace de ses pas et les lieux qu'il a sanctifiés par sa présence. Ici, leur dit-on, il est né; là, il a passé sa vie cachée; là, il a changé l'eau en vin; là, il attendait la Samaritaine; là, il pardonna à la femme adultère; ici, il rendit la vue aux aveugles; là, il délivrait les possédés et faisait parler les muets. En entendant rappeler les faits évangéliques sur les lieux où ils se sont accomplis, les pèlerins sont attendris, les pécheurs reprennent confiance, les justes puisent une ferveur nouvelle. Ils ne regrettent pas les dépenses et les fatigues d'un si long voyage; et cependant Jésus n'est plus là.

Pour le trouver lui-même en personne, il n'est pas nécessaire de franchir les mers. Il suffit de se rendre dans la plus pauvre des églises de village. Il est caché pour ne pas nous épouvanter par le spectacle de sa majesté et de sa gloire; mais il y est réellement pour nous consoler, nous pardonner, nous éclairer, nous combler de ses grâces. Et nous ne saurions pas prendre, sur un temps que nous perdons si souvent, quelques instants pour le visiter, l'adorer, le prier, l'aimer? Ah! ne nous plaignons pas si nous ne sommes pas riches en vertus; nous refusons d'aller les puiser à leur source. En contristant Notre-Seigneur par notre indifférence, nous nous privons des faveurs qu'il répand sur les âmes ferventes.

C'est au pied du tabernacle que les saints sont venus chercher les trésors de grâce que nous admirons dans leur vie. Saint Benoît Labre était appelé le pauvre des quarante heures, parce qu'on le trouvait toujours à genoux dans les églises où le Saint-Sacrement était exposé, et ce pauvre est devenu riche non seulement de sainteté, mais même des honneurs de la canonisation. Saint François de Borgia visitait le Saint Sacrement au moins sept fois par jour; dans sa chambre il se tenait constamment

tourné vers l'endroit où se trouvait le Très Saint Sacrement, et il travaillait comme s'il eût été continuellement en sa présence.

La comtesse Féria, de la haute noblesse d'Espagne, étant devenue veuve, passait de longues heures devant le tabernacle; et quand on lui demandait ce qu'elle y pouvait faire: « Ah! répondait-elle, que n'y fait-on pas? On adore, on remercie, on aime, on prie. » Au moins, nous, ne passons pas un jour sans visiter Notre-Seigneur, nous servant, pour bien employer notre temps, des *Visites du Saint Sacrement* de saint Liguori, et multipliant au pied du tabernacle des actes d'amour pour Celui qui nous aime avec tant de tendresse.

2° *Entendons la Sainte Messe.*

Pour que les hommes ne perdissent jamais de vue le sacrifice qu'il a fait de lui-même sur la croix, sacrifice qui est le prix de notre rédemption, le gage de nos espérances immortelles, le fondement de notre salut, Jésus-Christ a voulu le perpétuer, le renouveler, et le représenter sur nos autels par le ministère des prêtres. C'est en instituant l'Eucharistie qu'il a établi le sacerdoce, avec la mission de changer en son nom le pain en son Corps et le vin en son Sang, comme il l'avait fait lui-même. *Faites ceci*, a-t-il dit à ses Apôtres, *faites ceci en mémoire de moi*. C'est-à-dire, ce changement merveilleux que je viens d'accomplir, je vous donne non seulement le pouvoir, mais même l'ordre de le faire vous-mêmes, afin que vous ne soyez pas les seuls à vous unir à moi par la communion, et que ceux qui croiront en moi à travers les siècles, ne soient pas privés de cet aliment divin et y puisent abondamment la vie divine que je suis venu apporter sur la terre.

Et depuis lors, les Apôtres, et, après eux, les évêques et les prêtres ordonnés par eux, prennent du pain et du vin, ils le consacrent et offrent à Dieu le vrai sacrifice de

la loi nouvelle, annoncé par un prophète en ces termes: *Mon nom est grand parmi les nations; car partout on offre à mon nom une oblation pure.* Oblation pure en vérité, puisque c'est Jésus-Christ, la victime même du Calvaire, rendue présente par les paroles de la consécration. Et le prêtre qui offre cette victime, c'est encore Jésus-Christ, qui s'offre à son Père d'une manière non sanglante par le ministère des prêtres, comme il s'offrit sur la croix d'une manière sanglante. Sur l'autel, il ne s'offre plus pour nous racheter, car l'œuvre de la rédemption a été achevée par la seule oblation du Calvaire, mais pour nous appliquer les fruits du sacrifice de la croix, en le renouvelant et en le représentant sur l'autel. Bossuet a dit: « Il n'y a rien de plus grand que Jésus-Christ, et en Jésus-Christ il n'y a rien de plus grand que son sacrifice. » Tout est grand dans la religion catholique; mais ce qu'il y a de plus auguste en elle, c'est le Sacrifice de la Messe. On ne peut en douter, si peu qu'on ait de foi.

La Messe est une chose si excellente et si divine, que si l'on mettait ensemble toutes les vertus et toutes les bonnes œuvres des anges, des hommes, de Marie, la reine des anges et des hommes, toutes les louanges, tous les honneurs, tous les devoirs qu'ils ont rendus et qu'ils rendront à Dieu pendant toute l'éternité; que si on y ajoutait encore tous les devoirs que pourraient lui rendre toutes les créatures possibles; tout cela ne serait pas, à beaucoup près, aussi agréable à Dieu, et ne lui procurerait pas autant de gloire qu'une seule Messe, célébrée par le plus médiocre des prêtres; parce que, comme nous venons de le dire, c'est Notre-Seigneur qui s'offre à son Père, et que par cette offrande qu'il lui fait de lui-même, il l'honore, il le loue, il le glorifie, il lui plaît infiniment plus, à cause de la suréminence de sa personne, que ne le pourraient faire toutes les créatures en général et en particulier.

De plus, la Messe est l'action qui glorifie et réjouit le plus

Notre-Seigneur, en tant qu'homme, parce qu'il sait que le plus ardent et le plus véhément de ses désirs s'accomplit bien plus excellemment par ce moyen que par aucun autre, je veux dire l'avancement de la gloire de son Père.

Enfin le Saint Sacrifice de la Messe est, de toutes les choses que nous avons ici-bas, celle qui procure une plus grande joie à l'Eglise triomphante qui est dans le ciel; un plus grand secours à l'Eglise souffrante qui est dans le Purgatoire, et un profit plus abondant à l'Eglise militante qui est sur la terre, et surtout aux fidèles qui y assistent. Par lui, nous rendons à Dieu toutes les adorations qui lui sont dues; par lui, nous le remercions dignement de tous ses bienfaits; par lui, nous apaisons sa justice et appelons sa miséricorde pour tous les pécheurs et pour toutes les âmes du Purgatoire; par lui nous demandons efficacement, ou plutôt Notre-Seigneur lui-même demande pour nous, toutes les grâces et tous les dons nécessaires ou utiles à notre salut.

C'est donc par bonté pour nous que l'Eglise nous fait une obligation grave d'assister au Saint Sacrifice de la Messe, tous les dimanches et à certains jours de fête. Qu'ils sont malheureux, ceux qui osent transgresser cette loi sans dispense légitime!

Mais les âmes qui ont la foi ne se contentent pas d'entendre la messe aux jours où l'Eglise nous en fait un devoir; elles se font un bonheur d'y assister tous les jours, si c'est possible, et d'y communier au moins spirituellement, c'est-à-dire en désirant de s'unir à Notre-Seigneur, en lui demandant de venir en elles par sa grâce, en se le représentant comme prenant en effet possession d'elles-mêmes, et en produisant ensuite des actes d'adoration, de remerciement, d'amour, d'offrande d'elles-mêmes, comme s'ils avaient communié réellement. Saint Léonard de Port-Maurice dit que s'il pouvait persuader à tous les fidèles d'assister tous les jours à la messe et d'y faire la communion spirituelle, il espérerait voir refleurir la ferveur des premiers siècles.

Henri III, roi d'Angleterre, entendait tous les jours trois messes; il en fut récompensé par un règne de cinquante-six ans.

Saint Elzéard, comte de Sabran en Provence, exigeait que ses domestiques entendissent la messe tous les jours.

Saint Isidore était un pauvre cultivateur au service d'un riche propriétaire. Celui-ci se plaignait de ce qu'Isidore allait tous les jours à la messe; il alla donc un jour avant lui au champ, afin de l'y attendre et de lui faire des reproches; il y trouva les anges qui labouraient à la place d'Isidore.

Napoléon Ier, visitant le pensionnat d'Ecouen, dirigé par Mme Campan, voulut connaître le règlement de la maison. Mme Campan y avait écrit cet article : « Les pensionnaires entendront la messe le dimanche et le jeudi. » Napoléon écrivit de sa main : *Tous les jours.*

Le général de Sonis, mort en 1887, à la fin de sa vie allait tous les jours à la messe. Quand il ne put plus y aller, il s'y faisait porter. Aussi sa mort fut celle des élus.

Notre-Dame de la Salette, dans son Apparition du 19 septembre 1846, a versé des larmes en disant : *Il ne va que quelques femmes âgées à la messe; les autres travaillent le dimanche tout l'été; et l'hiver, quand ils ne savent que faire, ils ne vont à la messe que pour se moquer de la religion.*

N'ai-je pas mérité moi-même ces reproches? N'ai-je pas manqué la messe par ma faute, et ma présence au Saint Sacrifice n'a-t-elle pas été quelquefois, par mes irrévérences, un outrage au Dieu qui s'y sacrifie pour mon salut? O mon Sauveur, je n'ai pas compris jusqu'ici l'excellence et la valeur infinie du Saint Sacrifice. Mon Dieu, pardon! Désormais, j'y assisterai avec le respect et l'amour qui remplissaient au Calvaire le cœur de Madeleine, de saint Jean, votre disciple bien-aimé, de Marie elle-même, quand ils assistèrent à votre immolation sur la Croix.

3° Approchons-nous fréquemment de la Sainte Table.

Si Jésus s'est fait le pain de nos âmes, c'est pour que nous nous en nourrissions. Le visiter, l'offrir à son Père en sacrifice, nous offrir avec lui pour glorifier Dieu, c'est bien ; mais ce n'est pas encore remplir tous les desseins miséricordieux du bon Maître, si nous ne nous appliquons pas plus immédiatement encore la Sainte Victime, nous y unissant par la communion. L'homme a été appelé à participer à la vie divine et à la béatitude divine ; pour alimenter cette vie, il lui faut un aliment divin ; Dieu le lui a préparé dans l'Eucharistie ; mais à quoi sert un mets exquis si on se contente de le regarder ? Et suffit-il même de s'en nourrir de loin en loin : celui qui n'use que rarement des aliments dépérit et finit par mourir. Le pain, sous les apparences duquel Jésus se cache, nous dit assez que ce divin Sauveur désirerait être l'aliment quotidien de notre âme, afin de lui communiquer force, énergie, plénitude de vie enfin. Il nous invite à communier, il nous promet de demeurer en nous, si nous le recevons ; il nous fait des menaces si nous nous en éloignons : *Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez son sang*, nous dit-il, *vous n'aurez point la vie en vous.* N'est-ce pas lui faire injure que de mépriser ses invitations si tendres, ses promesses, ses menaces même ? N'est-ce pas de plus déjouer ses desseins ? Si un roi avait dépensé tous les revenus de son royaume pour une médecine nécessaire à la santé d'un de ses domestiques, et que celui-ci ne voulût point s'en servir, il ferait sans doute au roi une très grande injure, surtout si cette médecine n'était point amère, mais, au contraire, douce et délicieuse. Nous faisons une injure incomparablement plus grande à Notre-Seigneur, sans doute, quand, par notre négligence, nous ne recevons point le sacrement de l'Eucharistie, cette médecine si salutaire et en même temps si agréable, pour

la composition de laquelle il emploie tous ses biens, dans laquelle il fait entrer ses mérites, son Corps, son Sang, son Ame et sa Divinité. Lorsque le prophète Habacuc, porté par un ange, apporta de Jérusalem à Babylone de la nourriture à Daniel enfermé dans la fosse aux lions, qui n'eût accusé ce dernier d'ingratitude s'il avait refusé de la prendre?

L'Eglise unit ses invitations à celles de Notre-Seigneur, et, dans le Concile de Trente, elle exprime le vœu de voir communier tous ses enfants, chaque fois qu'ils entendent la messe, et, par conséquent, au moins tous les huit jours, et elle les presse de mener une vie assez pure pour n'être pas indignes de communier tous les jours. Elle est fidèle en cela, comme en tout le reste, aux traditions primitives. Qui ne sait que les premiers chrétiens communiaient tous les jours? Saint Jean Chrysostome y exhortait les fidèles de son temps. Pour vous approcher d'un sacrement qui procure tant de précieux avantages, leur disait-il, il ne faut pas attendre une fête, si vous avez le cœur pur. Sans doute, on accomplit strictement le précepte de l'Eglise en communiant au temps pascal, mais pourvoit-on suffisamment aux besoins de son âme? A-t-on un tempérament moral assez robuste pour supporter, sans en mourir spirituellement, ce jeûne d'une année? Disons-le en gémissant: combien d'hommes, combien de femmes, combien de jeunes gens et d'enfants, que la communion fréquente rendrait saints, ne vivent dans la grâce que durant quelques jours de l'année, en ne communiant qu'à Pâques; tandis que la fréquentation de la Table Sainte donne, même de nos jours où la charité s'est refroidie, assez de vie chrétienne à des âmes de toutes les conditions, pour traverser le monde sans en contracter les souillures!

Ceux qui ne connaissent pas les consciences n'ont peut-être rien à répondre quand on leur dit : Ceux qui s'approchent des sacrements ne valent pas plus que les autres. Mais quand on a exercé le ministère pendant quarante ans, on sait qu'on abandonne les sacrements

quand on veut être libertin, qu'on y revient quand on est las de mal faire, et que c'est à la communion fréquente que nous devons tout ce qu'il y a aujourd'hui de pureté et de sainteté dans le monde. O vous qui avez encore la foi, qui faites des chutes et n'avez pas encore assez cautérisé votre conscience pour amortir ses remords, qui vous sentez impuissants par vos propres forces à lutter contre Satan et contre vos passions, écoutez la parole de saint Bernard : « Malheur, dit-il, malheur à ceux qui, ayant à lutter contre des forts, ne mangent pas le Pain des forts! » Livrés à vous-mêmes, vous ne pouvez triompher de Satan et de vos tendances mauvaises! Une triste expérience vous a appris que ces ennemis sont plus forts que vous. Mangez le Pain des forts et vous pourrez tout en Celui qui vous fortifiera. Et vous, âmes saintes qui avez peur de faiblir, communiez souvent. Si l'Eucharistie est votre pain quotidien, vous dit saint Ambroise, pourquoi le prenez-vous seulement après une année? Prenez tous les jours ce dont tous les jours vous avez besoin. L'Eucharistie contient ce Dieu qui est un feu consumant, capable par conséquent de consumer toutes vos imperfections, eussent-elles même la dureté du fer, et d'enflammer notre âme des ardeurs de la dévotion. Quand Jésus était sur la terre, le seul attouchement de ses vêtements guérissait les malades; que ne fera-t-il pas en descendant lui-même au dedans de nous? Sainte Marie-Madeleine de Pazzi disait qu'une seule communion bien faite suffit pour rendre une âme sainte.

Toutefois, en communiant souvent, ayez soin de vous préparer à cette sainte action; car, bien que ce sacrement soit la source des grâces, on n'emporte d'une source que ce que peut contenir le vase avec lequel on y puise. De plus, faites suivre la communion d'une fervente action de grâces. Saint Paul et saint Antoine passèrent la nuit tout entière à louer Dieu, parce qu'un corbeau, instrument de la Providence, leur avait apporté un pain tout entier. Le saint vieillard Siméon ne demandait plus qu'à mourir en

paix, parce qu'il avait tenu quelques instants entre ses bras Jésus enfant; et nous, qui le recevons dans notre cœur, nous serions pressés de le quitter et de tourner le dos à celui qui fait ses délices d'être avec nous!

Après que nous avons reçu le Pain des anges, figurons-nous que notre âme est devenu un paradis, puisqu'en effet elle possède le Dieu dont la présence fait le bonheur des élus dans le ciel. Par conséquent, ne donnons pas entrée dans notre cœur aux pensées mondaines; souvenons-nous que celui qui a l'honneur de loger dans sa maison un auguste personnage, n'est attentif qu'à lui plaire; ainsi doit-il en être de nous, puisque le Roi des rois réside dans notre âme.

L'Eucharistie, en même temps qu'elle est un motif puissant d'aimer Dieu de tout cœur, est donc aussi un des moyens les plus efficaces de grandir dans cet amour. Le tabernacle, l'autel, la Table sainte, voilà d'où les premiers chrétiens emportaient une âme embrasée et respirant des flammes, selon le langage de saint Jean Chrysostome. C'est dans la visite au Saint Sacrement; c'est en entendant la messe tous les jours, si nous le pouvons; c'est en communiant souvent que nous témoignerons à Jésus notre amour, tout en participant abondamment aux trésors qu'il a mis à notre disposition dans l'Eucharistie. Ces trésors sont grands. A quelle maladie, à quelle infirmité morale, à quel besoin, ce remède céleste ne peut-il pas s'appliquer? En effet, il aide à expier les péchés passés, il arme contre les péchés à venir, il diminue les tentations, purifie les sentiments, éclaire la foi, fortifie l'espérance, enflamme la charité, excite la dévotion, répare l'énergie de l'âme, réjouit la conscience et fait participer l'homme aux mérites de Jésus-Christ. Ce pain affermit le cœur de l'homme, relève ceux qui sont abattus, fortifie les faibles, console les affligés, échauffe les tièdes, éveille les paresseux, guérit les malades, illumine de la lumière céleste les ignorants, et enfin, pour employer les paroles de saint Pierre, rend les hommes participants de la nature divine.

Nous voyons par là avec quelle libéralité la divine Providence, par l'institution de l'Eucharistie, a pourvu au salut de nos âmes.

En participant à tant de dons que nous a faits Notre-Seigneur dans ce sacrement, comment ne ressentirions-nous pas une sainte joie? La joie est le fruit de l'amour, quand il se trouve en possession de l'objet aimé; comment ne pas aimer Notre-Seigneur quand il nous donne tant; et comment ne pas tressaillir d'allégresse quand on jouit de sa présence, quand on le serre sur son cœur, quand on peut dire : *J'ai trouvé celui qu'aime mon âme, je le tiens et ne le lâcherai pas!* En vérité, s'éloigner de l'Eucharistie, c'est fuir le grand bonheur de l'homme, c'est ne rien comprendre à l'art d'être heureux.

Pour joindre les exemples aux préceptes, nous devons citer ici ce que saint Léonard de Port-Maurice a écrit de sa fille spirituelle, la reine Marie-Clémentine, femme d'Edouard III d'Angleterre, et mère des derniers des Stuarts. « Cette princesse, comme elle eut la bonté de me le confier maintes fois, faisait ses plus chères délices d'assister au Saint Sacrifice; aussi entendait-elle chaque jour le plus de messes qu'elle pouvait. Et elle y assistait immobile, à genoux, sans coussin ni appui; on l'eût prise pour une statue de la piété. Une assistance si fervente au Saint Sacrifice embrasa tellement son cœur d'amour envers Jésus que, chaque jour, elle voulait se trouver présente à trois ou quatre saluts du Saint Sacrement, qui avaient lieu dans des églises différentes, faisant lancer ses chevaux à toute bride, dans les rues de Rome, afin d'arriver à temps partout. Oh! que de larmes cette vertueuse dame ne répandit-elle pas pour obtenir de pouvoir rassasier la faim qu'elle éprouvait du Pain des anges, faim si dévorante, qu'elle la faisait languir nuit et jour! C'est que son cœur se sentait constamment transporté là où elle avait fixé son amour. Et cependant Dieu permit que ses pressantes instances ne fussent pas exaucées, et il le permit afin de rendre son amour plus héroïque,

ou plutôt afin d'en faire une martyre de l'amour, car selon moi, c'est ce qui accéléra sa mort : j'en ai la preuve évidente dans la dernière lettre qu'elle m'écrivit, déjà mourante. Ce qu'il y a de certain, c'est que, si on lui ôta la communion fréquente, on ne lui en ôta pas le mérite, car cet épanchement d'amour qu'elle ne pouvait avoir dans la communion sacramentelle, elle se le procurait dans la communion spirituelle, qu'elle renouvelait non-seulement chaque fois qu'elle assistait à la messe, mais plusieurs fois le jour, avec un contentement intérieur inexprimable. »

§ 5. — Dieu nous a donné sa Mère.

Au Cénacle et au Calvaire, Notre-Seigneur s'est donné lui-même à nous. Sur sa croix, il ne lui restait plus rien ; car il n'avait pas eu sur la terre une pierre pour reposer sa tête, ses bourreaux s'étaient partagé ses vêtements et avaient tiré sa robe au sort ; son sang allait être répandu jusqu'à la dernière goutte. Ouvrant ses yeux du haut de sa croix, il aperçut cependant sa divine Mère et le disciple qu'il aimait, et, pour nous donner une dernière marque d'amour, il résolut de nous laisser sa Mère. En nous créant, Dieu nous avait donné ses anges pour nous guider, nous protéger et nous défendre ; en nous rachetant, Jésus nous lègue Marie.

Jean, au pied de la croix, était le représentant de l'Eglise de Jésus-Christ et de tous les fidèles qui, dans la suite des âges, croiraient à l'Evangile. Jésus, de sa voix mourante, lui dit : « Mon fils, voilà votre Mère, » et en le disant à Jean il le dit à nous tous. Aussi l'Eglise donne-t-elle à Marie le titre de Mère ; c'est de ce nom si doux que l'appellent tous les saints ; c'est celui que nous lui donnons tous dans notre prière ; et c'est avec raison, puisque Jésus nous l'a donnée pour Mère, nous l'a léguée par testament comme telle, du haut de sa croix. Et certes Marie n'a pas récusé ce titre ; mais, entrant dans tous les désirs de Jésus avec lequel elle ne faisait qu'un, elle a

pris dès lors à notre égard tous les sentiments d'une véritable Mère.

Mais qui comprendra le trésor que Jésus nous a laissé en nous léguant Marie? Marie est un prodige que peut connaître seul le Créateur qui a fait en elle de si grandes choses; Marie, c'est le chef-d'œuvre des mains divines. Après l'humanité sainte de Notre-Seigneur, il n'est rien de comparable ni au ciel ni sur la terre. Marie est plus aimée de Dieu que tous les anges et que tous les hommes à la fois. Elle est le sanctuaire que le Créateur a orné de tous les dons de la nature et de la grâce, afin d'en faire sa fille bien-aimée, sa Mère incomparable, son épouse sans tache. En naissant d'elle, Jésus, le Fils le plus aimant et le plus soumis, lui a donné tout crédit sur son cœur. En sorte que la prière de Marie tient de la nature du commandement. En étant choisie pour être Mère de Dieu, Marie est devenue par là même la Reine du ciel et de la terre; les anges eux-mêmes lui sont soumis, et elle a autant de créatures qui sont à son service, que le Créateur lui-même, selon la pensée de saint Bernardin de Sienne. Et c'est cette Mère, qu'il aime comme elle le mérite, que Jésus nous donne. Oh! bonheur ineffable, la Mère de Dieu devient la nôtre! O Jésus! après vous être donné vous-même, que pouviez-vous nous laisser de plus précieux?

Qui ne sait que le cœur de la mère est tout pétri de tendresse, de générosité, d'amour pour son enfant? Elle ne vit plus pour elle-même, mais pour le fruit de son sein. Elle lui donne ses jours, ses nuits, ses soins assidus, son lait et, s'il le fallait, son sang. Elle apaise les cris de son enfant, elle essuie ses larmes, elle prévient ses besoins, oubliant presque de prendre elle-même sa nourriture et son sommeil. Si son enfant est malade, sa tendresse redouble; s'il la quitte, elle ne cesse de penser à lui; s'il s'égare, quelles sollicitudes, quelles douleurs! Nous ne comprendrons jamais assez tout ce que nous devons à nos mères de la terre. Malheur à ceux qui les font pleurer

par une conduite coupable! Mais s'il en est ainsi du cœur des mères de la terre, qu'en doit-il être de la Mère de Dieu, devenue la nôtre! On peut réunir ensemble tout ce qu'il y a eu de tendresse, de dévouement, de générosité, dans les Monique, les Blanche de Castille, les Mathilde, les Brigitte et dans toutes les femmes admirables qu'a produites le christianisme, et tous ces trésors d'amour maternel entassés ne pourront être comparés à celui que Marie a pour nous.

En faut-il d'autres preuves que ce qui se passe au Calvaire, au moment même où Jésus vient de nous la léguer? Marie sait que notre salut est attaché à la mort de son divin Fils, qu'elle doit accepter ce sacrifice de Jésus, si elle ne veut pas nous voir perdus pour l'éternité, et elle n'hésite pas. Jésus s'offre à son Père en victime pour nous racheter, Marie s'y résigne et est prête à se sacrifier elle même pour procurer notre salut. — Si, après nos péchés commis, la justice humaine s'était saisie de nous et nous avait condamnés à mourir sur un échafaud; si, au moment où allait s'exécuter la sentence, une femme s'était présentée à nous et nous avait dit: Consolez-vous, j'ai un fils unique que je chéris, je vais lui persuader de mourir à votre place; si la justice humaine avait accepté cette proposition, et que le fils unique de cette femme eût pris les chaînes dont nous étions chargés pour nous rendre à la liberté et eût porté sa tête sur l'échafaud afin de nous laisser la vie sauve, pourrions-nous nous défendre vis-à-vis de cette femme d'une reconnaissance qui ne finit qu'avec nos jours? Et ne faudrait-il pas avoir un cœur de tigre pour l'oublier?

Or, ce que jamais mère n'a fait et ne fera pour nous, Marie l'a accompli réellement. Pour nous délivrer non de l'échafaud, mais du péché et de l'enfer, elle a sacrifié, non pas un fils ordinaire, si rempli de qualités qu'on le suppose, mais Jésus, son Fils et son Dieu, dont elle connaissait mieux que les anges eux-mêmes les perfections et les charmes. Comment oserions-nous ne pas l'aimer?

Lui refuser notre reconnaissance et notre cœur, ne serait-ce pas une noire ingratitude?

Mais le sacrifice de Jésus n'a pas épuisé la tendresse de Marie envers nous. Jésus, en mourant pour nous, nous a mérité le pardon de nos péchés et toutes les grâces qui nous sont nécessaires pour aller au ciel. Marie, en acceptant le sacrifice de son Fils, en s'unissant à lui pour notre salut, est devenue la dispensatrice des grâces. C'est l'enseignement des plus grands saints; et saint Alphonse de Liguori expose, prouve et venge longuement cette doctrine. Marie est devenue ainsi notre médiatrice, le canal qui nous transmet toutes les faveurs divines. Jésus lui a confié tous ses mérites, tous ses trésors et l'a chargée de les distribuer à qui elle veut. Il a voulu que nous eussions tout par Marie; en sorte que rien ne descend du ciel sans passer par ses mains. Tous les dons de la grâce que nous avons reçus viennent comme de leur source de Jésus, notre unique médiateur de justice; mais ils nous arrivent par Marie, leur céleste distributrice.

Entrons dans quelques détails et nos cœurs se fondront de reconnaissance pour cette divine Mère. Nous sommes nés dans un pays chrétien, dans une famille catholique; à notre entrée dans la vie, nous avons été régénérés par le baptême; nous avons plus tard appris à connaître Dieu et à l'aimer, ce sont des faveurs de Marie. Nous avons péché, mais les sacrements nous ont lavé la conscience; nous avons fait notre Première Communion; quand nous nous égarions, nous avons été ramenés par des remords, des déceptions et des inspirations salutaires. Plus d'une fois nous avons été préservés d'accidents quand nous étions en état de péché. Faveurs de Marie! Nous ne voulons pas parler des bienfaits temporels que nous et les nôtres avons reçus de la Sainte Vierge; car il n'est pas une ville, pas un village, pas même une famille qui n'ait ressenti quelque effet de sa protection maternelle. Mais il faut bien remarquer que la main miséricordieuse de Marie nous conduit du berceau à la tombe, étendant sur nous sa protection;

et déversant sur nous des faveurs à toute heure. A notre agonie, Marie tentera tout pour nous sauver quand Satan cherchera par tous les moyens à nous perdre. Elle veillera à notre lit de douleur; elle nous offrira encore le pardon de son Fils, l'eussions-nous souvent refusé; et si nous l'invoquons, elle sera pour nous la porte du ciel.

O clémente, ô douce, ô compatissante Vierge Marie. Salut, Reine du ciel et de la terre, Mère de miséricorde, notre vie, notre douceur et notre espérance. C'est l'amour de votre Fils qui vous a donnée à nous. Vous êtes la Mère du bel amour, obtenez-nous l'amour de Jesus! C'est la grâce à laquelle nous tenons le plus. O Jésus, qui nous avez laissé votre Mère, ne nous eussiez-vous fait que ce don que nos cœurs devraient brûler d'amour pour vous! Aussi, ô mon Dieu, je vous aime plus que moi-même Par Marie, je vous en conjure, faites-moi croître dans votre amour.

§ 6. — La résurrection de Notre-Seigneur et celle de nos âmes.

Jésus est mort. La Justice divine est satisfaite ; la dette contractée par les péchés des hommes est acquittée. Pendant que l'âme du Fils de Dieu va aux limbes annoncer aux âmes justes qui l'attendent, que le ciel va leur être ouvert, son corps est déposé dans le tombeau. Mais le Roi-Prophète avait dit à Dieu : *Vous ne permettrez pas que votre Saint soit en proie à la corruption.* Aussi Jésus, le troisième jour après sa mort, par sa vertu divine se ressuscite lui-même ; il sort du tombeau sans renverser la pierre qui en fermait l'entrée ; et il se montre vivant et glorieux aux saintes femmes, aux Apôtres et à plus de cinq cents témoins réunis. O mort, ô mort, où est ta victoire? Ta main glacée n'a pas eu la force de retenir celui qui a triomphé de toi pour jamais. Jésus-Christ, une fois ressuscité, ne meurt plus, il vivra éternellement. La pâleur que tu avais répandue sur ce visage divin a fait place au rayonnement de la gloire. Si Jésus avait durant sa vie

mortelle une beauté majestueuse, tempérée par la douceur la plus aimable, qui charmait tous ceux qui le voyaient, qu'en doit-il être de cette beauté, maintenant que tout ce qui était mortel en lui a été absorbé par la vie? On ne la peut dépeindre, la peut-on même concevoir? Rien de ce que nos yeux voient sur la terre ne peut nous en donner une idée. Notre-Seigneur fit voir à sainte Thérèse une de ses mains, ensuite son visage et enfin son corps ressuscité. Or, voici ce que la Sainte a écrit de ces visions :

« Quand il n'y aurait point d'autre contentement dans le ciel que celui de voir l'extrême beauté des corps glorieux et particulièrement celle de notre divin Rédempteur, on ne saurait se l'imaginer tel qu'il est, car sa majesté ne se montre à nous ici-bas qu'à proportion de ce que notre infirmité est capable de soutenir, que sera-ce donc lorsque notre âme pourra le voir et jouir de ce bonheur dans toute sa plénitude! Quand je me serais efforcée, durant des années entières, de me figurer une si extrême beauté, cela m'eût été impossible, tant sa seule blancheur surpassait tout ce qu'on peut s'imaginer ici-bas. C'est un éclat qui n'éblouit point ; c'est une blancheur inconcevable, une splendeur qui réjouit la vue sans la lasser, une clarté qui rend l'âme capable de contempler cette beauté toute divine; enfin c'est une lumière en comparaison de laquelle celle du soleil paraît si obscure que l'on ne daignerait pas ouvrir les yeux pour la regarder.

» Cette lumière est comme un jour sans nuit, toujours éclatant sans que rien soit capable de l'obscurcir. L'ineffable beauté de Jésus-Christ m'a fait une telle impression, qu'elle m'est toujours présente. Je tirai de cette vision un merveilleux avantage. Depuis que j'eus le bonheur de voir cette suprême beauté de Jésus-Christ, tout ce qui est ici-bas me paraît si méprisable que nul autre objet ne me touche. Je me riais de la peur que quelques-uns de mes confesseurs avaient que je m'attachasse à eux. Ils ne connaissaient pas le détachement que j'avais de toute créature. »

Cette beauté de Notre-Seigneur ressuscité devrait suffire, si nous avions une foi vive, pour lui gagner tous nos cœurs. Bernard Colnago, rencontrant dans une auberge cinq brigands et une méchante femme, n'eut besoin pour les convertir que de leur dire avec un accent tout céleste : « Oh ! que Notre-Seigneur est beau ! » Cela suffit pour les exciter à mener une vie sainte.

Oh ! que Jésus est beau ! dirons-nous à tous ceux qui ont bon goût et bon cœur. Oh ! que Jesus-Christ est beau ! répéterons-nous à tous ceux que charment une de ces fleurs qui, épanouies le matin, se fanent le soir. Aimez-le donc, en lui vous n'avez à craindre ni infidélité, ni déception, ni les rides de la vieillesse. Oh ! que Jésus est beau ! Nous le redirons au ciel dans le ravissement, et nos yeux, après la résurrection, ne pourront pas se rassasier de contempler cette beauté. Mon Jésus, le charme du paradis, je vous aime plus que toutes les créatures.

Mais nous trouvons dans la résurrection un motif de l'aimer qui n'est pas moins capable de nous toucher que sa beauté incomparable.

Jésus-Christ, dit saint Paul, *est mort à cause de nos péchés, il est ressuscité pour notre justification.* Jésus, en mourant, a satisfait pour nos péchés, et nous a mérité toutes les grâces et tous les dons de Dieu. Désormais donc, il ne méritera plus ; mais il opérera et accomplira en nous par sa vertu divine ce qu'il nous a mérité. Aussi, le docteur angélique, saint Thomas, enseigne-t-il que la résurrection de Notre-Seigneur est la cause de la nôtre, non seulement en ce sens qu'elle en est le modèle, mais encore parce que la résurrection de Notre-Seigneur opérera à la fin du monde la résurrection de nos corps. Un jour, par lui, ce corps, qui sera devenu la pâture des vers et aura été réduit en poussière, revivra par la vertu de la résurrection de Notre-Seigneur, et la mort n'aura plus sur lui d'empire. Nous aimons tant notre corps que nous ne pouvons pas être insensibles à ce bienfait. Toutefois comme nous n'en jouissons pas immédiatement, il est un

autre effet plus important et immédiat de la résurrection du Sauveur qui doit nous toucher davantage. C'est qu'elle opère, dès maintenant, la résurrection de nos âmes. Le péché, en effet, n'avait pas seulement introduit dans le monde la mort du corps ; il avait tué dans tous les hommes la grâce, l'amitié de Dieu, la vie divine, en sorte que tous les hommes naissaient enfants de colère, et dans la disgrâce du Dieu qui est leur véritable vie. Jésus n'a pas triomphé seulement de la mort corporelle, il a triomphé de la mort de l'âme ; et sa résurrection, encore une fois, opère celle de nos âmes. *Et comme Jésus-Christ est ressuscité des morts, ainsi nous devons marcher dans une vie nouvelle.* Nous y sommes appelés par là même que nous sommes chrétiens, nous avons reçu cette vie au baptême. Si nous avons le malheur de la perdre, nous devons la recouvrer par le sacrement de Pénitence et la fortifier par l'Eucharistie. Mais pour comprendre l'amour que nous devons à Dieu pour ce bienfait, il en faudrait connaître le prix.

Parmi les biens temporels, nous n'en avons point de plus précieux que la vie, sans laquelle nous ne pouvons jouir d'aucun autre bien. Or, la vie de l'âme l'emporte d'autant sur la vie naturelle que le ciel l'emporte sur la terre, et les esprits sur la matière. Cette vie est le produit d'un amour spécial de Dieu qui affecte la substance de l'âme, et lui communique une participation à la vie divine.

Elle ne détruit pas la vie naturelle, elle l'élève et la perfectionne comme la greffe un sauvageon. Elle n'est pas dans l'âme pour un instant seulement ; c'est une habitude, un état permanent ; elle dure pendant que nous veillons et que nous dormons, comme la science dure dans le savant. Mais elle ne s'acquiert pas par l'étude ; elle est répandue en nous par Dieu. Son premier effet est de laver l'âme de toute souillure du péché, soit originel, soit actuel. Le plus grand pécheur, dès qu'il reçoit la grâce sanctifiante, cesse d'être pécheur ; il est renouvelé, il

devient juste et saint non pas de nom seulement, mais en réalité. Satan est banni de son âme qui, ressuscitant de la mort, recouvre la vie surnaturelle qui l'embellit. Quelles merveilles n'opère pas la vie végétale dans l'oignon d'une tulipe, d'un lis, d'abord dans la tige et ensuite dans la fleur dont on pare les salons et même les autels! Quels plus grands prodiges n'opère pas dans un corps la vie de l'homme, son âme! Pour en juger, qu'on se figure un corps d'une beauté comparable à celle d'Esther, privé de la vie pendant huit jours, quel spectacle horrible! Que la vie revienne, et ce corps sera capable de ravir le cœur d'un Assuérus. Si une force naturelle opère de tels résultats, qu'en est-il d'une force surnaturelle, de la vie divine communiquée à l'âme par la grâce! Toutes les vertus, tous les dons du Saint-Esprit viennent avec l'amitié de Dieu parer l'âme juste, qui devient comme un ciel tout émaillé d'étoiles éclatantes. L'amour de Dieu, et avec lui la prudence, la justice, la force, la tempérance, la pureté, l'humilité, la douceur sont comme autant d'astres brillants qui ornent ce ciel. Cet éclat est caché au regard des hommes, car la gloire (de l'âme), fille du Roi du ciel, est au dedans d'elle-même. C'est ainsi que les lampes de Gédéon étaient cachées dans des vases de terre. C'est ainsi que le tabernacle, qui servait de temple au peuple d'Israël et qui était si riche dans l'intérieur, était recouvert à l'extérieur de peaux d'animaux. On ne voit pas la semence jetée dans un champ, mais on peut s'en rendre compte au jour de la moisson, quand elle a produit des gerbes d'or.

Pendant la nuit, on ne sait pas facilement distinguer un homme endormi d'un cadavre, une cabane d'un palais, le lis ou la rose d'une plante vénéneuse, l'or de la pierre. Il faut attendre que le soleil se lève. Il se lèvera au jour de la mort du juste, et d'une manière plus éclatante au jugement dernier. Et alors on appréciera la dignité, la gloire de l'âme en état de grâce. Que ne la voyons-nous ici-bas! Sainte Catherine de Sienne eut ce bonheur. Par

un miracle, elle put contempler une âme juste; et elle en fut si ravie, qu'elle protesta d'être prête à donner sa vie pour que cette âme ne perdît pas sa merveilleuse beauté; et c'est ce qui portait cette Sainte à baiser la terre où les prêtres passaient, par respect pour leur ministère qui procure aux hommes la grâce de Dieu.

Mais si les hommes n'apprécient pas l'éclat de l'âme qui a la grâce, Dieu ne s'y méprend point. Du haut du ciel, il se penche vers cette âme, en qui il trouve sa ressemblance; et il dit: *Vous êtes mon amie; c'est là mon fils bien-aimé en qui je me complais.* Il adopte ce juste pour son enfant, il lui délivre un titre à l'héritage du ciel. Il s'unit à cette âme d'une manière intime; le Saint-Esprit en fait son temple, il y réside. Les trois Personnes divines habitent en elle. L'âme qui est enrichie de la grâce devient si agréable à Dieu, qu'il semble qu'il n'a des yeux que pour contempler cette âme, des oreilles que pour écouter et pour exaucer ses prières, qu'il n'a de bouche que pour louer sa beauté, de cœur que pour l'aimer et l'affectionner, qu'il n'a des mains que pour la défendre et la soutenir, et enfin, qu'il n'a des bras que pour l'embrasser et pour la caresser. Est-il une gloire comparable? Que sont l'or, l'argent, les pierres précieuses, la vaine fumée de l'honneur mondain, comparés à la grâce de Dieu?

Par elle, l'âme renouvelée et vivifiée devient capable de faire des œuvres saintes. Avant qu'elle fût en état de grâce, ses œuvres étaient mortes et incapables par conséquent de mériter le ciel. Après sa sanctification, comme un bon arbre, elle peut produire de bons fruits; et ces fruits sont dignes d'être cueillis par la main de Dieu. Aussi, bien que la beauté de cette âme soit intérieure, elle se manifeste en quelque manière par les prières, les aumônes, les œuvres de religion qu'elle fait, les bons exemples qu'elle donne; et ces actes, offerts à Dieu, sont méritoires du ciel. Par chacun d'eux, elle s'acquiert des trésors célestes. Une fontaine peut toujours monter au niveau de la source d'où elle découle; nos bonnes œuvres, faites dans l'amitié de Dieu,

ayant pour principe la grâce qui vient du ciel, remontent jusqu'au ciel où elles seront récompensées.

La grâce est la semence de la gloire du ciel. La grâce, c'est le bouton de rose; la gloire, c'est la rose épanouie; la grâce, c'est l'aurore; la gloire, c'est le soleil en plein midi. La vie surnaturelle, commencée ici-bas par la foi, l'espérance, la charité, se consomme par la vision de l'essence divine, par la possession des richesses de Dieu, par l'union d'un éternel amour avec lui. Etre privé de la grâce, c'est la mort; en être revêtu, c'est la vie. La grâce est donc cette pierre précieuse de l'Evangile qu'il faut se procurer en sacrifiant au besoin tout le reste.

Cette vie divine, à qui en sommes-nous redevables, sinon à Notre-Seigneur qui a dit de lui-même: *Je suis venu afin qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient abondamment?* O Jésus, ne pas vous aimer, c'est aimer la mort, car vous êtes la résurrection et la vie. *Enfants d'Israël* étant à la source de la vie, *pourquoi mourrez-vous? Quare moriemini?* O vous, qui êtes ensevelis dans le péché, et qui y dormez du sommeil de la mort, réveillez-vous, et Jésus-Christ vous illuminera des clartés de sa glorieuse Résurrection, et vous embrasera des flammes de son amour, en dehors duquel il n'y a point de bonheur ni en ce monde ni en l'autre.

§ 7. — L'Ascension de Notre-Seigneur. Le ciel.

Quarante jours après sa Résurrection, Notre-Seigneur Jésus-Christ monta au ciel, entraînant à sa suite les âmes des justes qui avaient vécu avant lui, et à qui jusque-là la voie du ciel n'était pas ouverte. Et de même que la Résurrection de Notre-Seigneur opérera un jour la nôtre, de même son Ascension est la cause directe de celle que nous espérons nous-mêmes, comme parle saint Thomas; car il faut que les membres de Jésus-Christ soient là où se trouve leur chef. Notre-Seigneur d'ailleurs est remonté au ciel pour nous exciter à y tendre et pour nous y préparer une

place; et là-haut il est toujours vivant pour intercéder pour nous, pour nous obtenir d'aller le rejoindre et pour faire pleuvoir sur nous ses dons. Mais afin d'exciter notre reconnaissance envers ce divin Sauveur, considérons le bonheur qu'il nous a préparé par son Ascension, bonheur qui est le fruit et le couronnement de tout ce qu'il a fait et souffert pour nous, bonheur qui est la consommation de la grâce dont il nous a revêtus.

Le bonheur est un état parfait par l'assemblage de tous les biens; et comme l'homme est composé d'âme et de corps, il ne sera heureux que lorsque toutes les puissances de son âme et de son corps se reposeront dans la possession complète du bien qui leur est propre, et qui répond à leurs aspirations. Ce n'est pas en ce monde où il y a tant de larmes à essuyer, tant de douleurs à supporter, que nous trouvons le bonheur; nous l'avons assez dit en tête de ce livre. Au ciel, plus de tristesse, plus de séparations, plus de mort, plus de crainte de perdre Dieu. Ici-bas, nous n'avons dans l'amour même de Dieu, qui est la seule vraie consolation de la terre, qu'une ébauche et un avant-goût du paradis.

Comment pourrions-nous chanter, disaient les Israélites captifs à Babylone, comment pourrions-nous chanter les cantiques du Seigneur sur une terre étrangère? Et nous, pauvres pécheurs, *quomodo cantabimus?* Comment pourrions-nous avoir un moment de joie dans un exil si dur et si prolongé, dans un exil qui nous tient éloignés de Dieu, dans un exil où nous pouvons pécher, où nous pouvons nous perdre à toute heure, à tout instant? Quelle peine, ô mon Dieu, que de vous connaître et de vous aimer, et, malgré cela, ignorer si je suis digne d'amour ou de haine; languir dans l'espérance de vous posséder, et craindre que je ne sois privé éternellement de votre aimable présence! Quelle peine, ô mon Dieu! Je puis mourir à chaque respiration; à chaque respiration, je puis me damner; un regard, une pensée suffit pour ruiner trente ou quarante années de mérites, de travaux, de

pénitences. O vie malheureuse! ô mort continuelle! *Aussi longtemps que nous sommes dans ce corps, nous sommes exilés loin du Seigneur*. Les âmes qui n'aiment que Dieu sont ici-bas comme autant de nobles étrangères, destinées, selon leur état présent, à devenir les épouses éternelles du Roi des cieux, mais qui vivent loin de lui et sans jouir de sa vue; c'est pourquoi elles ne font que soupirer après la bienheureuse patrie, où elles savent que l'Epoux les attend.

Ces pauvres exilées n'ignorent pas que leur Bien-Aimé est toujours près d'elles; mais il se tient caché comme derrière un rideau et ne se laisse point voir; ou plutôt il est semblable au soleil voilé par les nuages, à travers lesquels percent de temps en temps quelques rayons de sa splendeur, sans qu'il se montre à découvert. D'ailleurs, ces épouses chéries portent sur les yeux un bandeau qui les empêche de voir l'objet de leur affection. Il est vrai qu'elles vivent contentes en se conformant à la volonté du Seigneur, qui veut les tenir en exil et loin de lui; cependant, il leur est impossible de ne pas soupirer continuellement du désir de le contempler face à face, afin de s'enflammer de plus en plus de son saint amour. Aussi leur arrive-t-il souvent de se plaindre doucement à leur Bien-Aimé de ce qu'il se dérobe à leurs regards. *Quand arriverai-je, et me montrerai-je devant votre face? Montrez-nous votre visage et nous serons sauvés.*

Lorsque Dieu donne à ces âmes, pénétrées de son amour, quelque marque de sa bonté et de l'affection qu'il leur porte, elles voudraient se fondre, se consumer d'amour pour lui. Cependant, le beau front de l'Epoux est encore caché derrière le rideau; elles ont encore sur les yeux le bandeau qui les empêche de le voir face à face. Quelle sera donc leur allégresse, quand le rideau se lèvera, quand le bandeau leur tombera des yeux, et que leur apparaîtra sans voile le visage ravissant de leur Bien-Aimé, en sorte qu'elles verront clairement sa beauté, sa grandeur, sa bonté, et l'amour qu'il a pour elles! *Videbimus eum.*

L'âme, avec l'œil de l'intelligence, verra Dieu dans sa nature intime. Ici-bas, nous voyons les magnificences de ses œuvres, cette création dont il étale les merveilles aux yeux de notre corps, et qui chante sa puissance, sa sagesse, sa Providence; mais lui, nous ne le voyons pas. La foi nous révèle de Dieu de plus grandes choses, mais c'est encore comme dans un miroir et en énigme; car la foi a ses obscurités; mais au ciel, c'est non à travers un voile, non en partie, non à la surface, mais sans nuages, que notre âme verra Dieu directement, et, en Dieu, tous les mystères qui étonnent notre raison et dont nous admirerons alors la sagesse, la grandeur, la vérité; elle pénétrera les admirables secrets de cette Providence que nous ne savons pas découvrir en ce monde, et toutes les profondeurs des sciences qui coûtent tant de recherches aux savants, et qui ne sont au fond que des rayons épars qui partent de la splendeur de Dieu, dont la beauté, la gloire, les perfections donneront à notre intelligence un plaisir indicible. Nous sommes hommes surtout par intelligence: c'est donc dans la satisfaction complète de l'intelligence que consistera la béatitude essentielle de l'homme.

Ecoutons saint François de Sales :

« A mesure que nos sens rencontrent des objets agréables et excellents, ils s'appliquent plus ardemment et plus avidement à en jouir. Plus les choses sont belles, agréables à la vue et dûment éclairées, plus l'œil les regarde avidement et vivement. Et plus la voix ou la musique est douce et suave, plus elle attire l'attention de l'oreille, de elle sorte que chaque objet exerce une puissante, mais aimable violence sur le sens qui lui est destiné. La vérité est l'objet de notre entendement, qui a, par conséquent, tout son contentement à découvrir et à connaître la vérité des choses, et, selon que les vérités sont plus excellentes, notre entendement s'applique plus délicieusement et plus attentivement à les considérer. Quel plaisir, pensez-vous, qu'eurent les anciens hilosophes qui connurent si excellemment tant de belles vérités en la

nature? Certes, toutes les voluptés ne leur étaient rien en comparaison de leur bien-aimée philosophie, pour laquelle quelques-uns d'entre eux quittèrent les honneurs, les autres de grandes richesses, d'autres leur pays; et il s'en est trouvé tel qui, de sens rassis, s'est arraché les yeux, se privant pour jamais de la jouissance de la belle et agréable lumière corporelle, pour s'occuper plus librement à considérer la vérité des choses par la lumière spirituelle (car on dit cela de Démocrite) : tant la connaissance de la vérité est délicieuse, dont Aristote dit fort souvent que la félicité et la béatitude humaine consistent en la sagesse, qui est la connaissance des vérités éminentes. Or, qui ne le voit, la vérité essentielle, celle dont toutes autres vérités ne sont que comme des écoulements, c'est Dieu, Dieu, la beauté suprême, la sainteté, la pureté, la gloire, la sagesse, la bonté infinies. Que sera-ce de le voir tel qu'il est en lui-même?

» La reine de Saba, qui, à la grandeur de la renommée de Salomon, avait tout quitté pour le venir voir, étant arrivée en sa présence, et ayant écouté les merveilles de la sagesse qu'il répandait en ses propos, tout éperdue et comme pâmée d'admiration, s'écria que ce qu'elle avait appris par ouï-dire de cette céleste sagesse n'était pas la moitié de la connaissance que la vue et l'expérience lui en donnaient. Ah! que belles et aimables sont les vérités que la foi nous révèle par l'ouïe! Mais quand, arrivés à la céleste Jérusalem, nous verrons le grand Salomon, roi de gloire, assis sur le trône de sa sagesse, manifestant avec une clarté incompréhensible les merveilles et les secrets éternels de sa vérité souveraine, avec tant de lumière que notre entendement verra en présence ce qu'il avait cru ici-bas. Oh! alors, quels ravissements! quelles extases! quelles admirations! quels amours! quelles douceurs! Non, jamais, dirons-nous, en cet excès de suavité, non, jamais, nous n'eussions pensé de voir ces vérités si délectables. Nous avons clairement cru tout ce qu'on nous avait annoncé de ta gloire, ô grande cité de Dieu;

mais nous ne pouvions pas concevoir la grandeur infinie des abîmes de tes délices. »

En voyant Dieu, tel qu'il est, il sera impossible de ne pas l'aimer. Notre amour pour lui ici-bas est faible, parce que nous ne le connaissons qu'imparfaitement; mais, dès qu'il se sera révélé à nous dans sa gloire, nous le trouverons si ravissant que nous ne pourrons nous défendre de l'aimer. Nous aimerons par devoir et par plaisir, nous serons absorbés par cet amour à la fois ardent et paisible, qui remplira toutes nos puissances, et fera mourir l'amour de nous-mêmes. Nous nous livrerons à cet amour qui ne connaîtra plus d'interruption, ni de dégoût. Nous nous y perdrons comme une goutte d'eau dans l'océan, comme la clarté d'une étoile dans celle du soleil. Nous donnant à Dieu entièrement, non seulement nous n'en serons pas repoussés; mais Dieu se donnera à nous, et se laissera posséder par nous. Quel repos dans cette possession! Que manque-t-il, demande saint Augustin, à celui qui a le souverain bien? En lui on trouve beauté, gloire, plaisirs, richesses. S'il vous avait promis de l'or et de l'argent, vous vous en réjouiriez; il s'est promis lui-même.....

En le possédant, en l'aimant, nous lui serons semblables, c'est-à-dire incapables de pécher, de souffrir, heureux de sa béatitude même, et immortels comme lui. O hommes, vous estimez heureux ceux qui ont en partage les plaisirs du monde, les honneurs, les biens de la terre; qu'est-ce que cela comparé à Dieu, à la gloire, à la joie de le posséder? Qu'il garde la terre, celui qui veut la terre; qu'il donne à la créature ce cœur qui est fait pour Dieu, celui qui ne veut pas l'aimer éternellement; mais, à une âme grande, il faut le ciel, où notre intelligence, notre cœur, notre soif de bonheur seront pleinement rassasiés.

Et après la résurrection, notre corps partagera la béatitude de l'âme, dont la gloire rejaillira sur lui et le rendra tout lumineux. Pour lui non plus, plus de mort, plus de souffrances, plus d'obstacles pour se transporter

avec une merveilleuse rapidité d'un lieu à un autre, et franchir toutes les barrières. Chaque sens goûtera d'ineffables plaisirs, les yeux se reposeront avec délices sur le corps ressuscité de Notre-Seigneur qui brillera comme un soleil dans ce firmament nouveau, sur ceux de la bienheureuse Vierge Marie et de la multitude des saints, sur l'ordre admirable dans lequel ils sont rangés selon leurs mérites, autour du trône de Dieu, sur les magnificences du paradis, séjour de délices que le Seigneur a fait pour les justes seulement, auxquels, par conséquent, on ne peut comparer les merveilles de cette terre qui est à la fois la demeure des justes et des pécheurs.

Les oreilles seront charmées par le concert des voix des élus; on ne respirera que des parfums dans ce lieu dont le paradis terrestre n'était que la figure. Quelles conversations saintes et pures entre les saints, s'excitant mutuellement à bénir Dieu! Quel bonheur de parler là-haut, cœur à cœur, avec ceux qu'on a aimés sur la terre, et dont la séparation a été si douloureuse !

Le ciel est donc un état parfait par l'assemblage de tous les biens, pour le corps comme pour l'âme, aussi bien que l'exemption de tous les maux, et cela pour l'éternité, tant que Dieu sera Dieu. Que pouvons-nous désirer de plus? Oh! certes, si Dieu ne nous avait appris qu'il serait lui-même notre récompense, aurions-nous songé à y prétendre?

Le bienheureux Grignion de Montfort, étant à ses derniers moments et voyant sa chambre remplie de personnes qui fondaient en larmes, ranima toutes ses forces et chanta le couplet suivant d'un de ses cantiques:

Allons, mes chers amis,
Allons en paradis.
Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le paradis vaut mieux.

Un moment après, il tomba dans une sorte d'assoupissement; puis il se réveilla en disant: « Je suis au bout

de ma carrière. Je ne pécherai plus. » Et il expira doucement à l'âge de quarante-trois ans.

Quoi qu'on gagne en ces lieux,
Le paradis vaut mieux.

C'est le seul bonheur à ambitionner, car il est seul complet et éternel. Voilà ce que Notre-Seigneur est allé nous préparer au jour de son Ascension. Voilà ce qu'il nous a acquis par ses souffrances. Voilà ce qu'il nous donnera sûrement si nous le voulons; et nous ne l'aimerions pas, et nous ne soupirerions pas après le ciel! Qu'attends-je au ciel et que désiré-je sur la terre, sinon vous, ô Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité? Sainte Thérèse se réjouissait lorsqu'elle entendait sonner l'heure, pensant qu'elle avait encore passé une heure de sa vie, une heure de danger de perdre son Dieu; ses désirs de mourir pour voir Dieu étaient si ardents qu'ils la tuaient en quelque sorte; et tel est le sujet de son amoureuse élégie :

Je me meurs du regret de ne pouvoir mourir.

Liens importuns, qui me retenez sur la terre, quand vous briserez-vous? Quand prendrai-je mon essor vers Dieu, comme le feu vers sa sphère, comme la flèche vers son but?

O mort! pourquoi tardes-tu si longtemps? Si tu ne viens, je ne puis aller contempler mon Dieu! C'est toi qui dois m'ouvrir la porte du palais de mon Roi. O heureuse patrie, quand luira le jour où j'entrerai dans tes éternels tabernacles? O Bien-Aimé de mon âme, Jésus, mon trésor, mon amour, mon tout, quand viendra l'heureux moment où, quittant la terre, je me verrai entièrement uni à vous! Je ne mérite point ce bonheur; mais la tendresse que vous m'avez témoignée, et plus encore votre bonté infinie, me fait espérer d'être un jour au nombre de ces âmes bénies qui, toute unies à vous, vous aiment et vous aimeront d'un parfait amour pendant toute l'éternité.

En attendant, montagnes, vallées, plaines, forêts, jardins, créatures, parlez-moi du moins de mon Bien suprême, qui vous a créés pour se faire aimer de moi, et qu'en vous voyant je l'aime chaque jour davantage, et que je commence déjà ici-bas ce qui se consommera au ciel.

§ 8. — **L'Eglise catholique.**

Pendant les dernières années de sa vie, Notre-Seigneur avait choisi et groupé autour de lui des Apôtres, à la tête desquels il avait mis saint Pierre, pour en faire les chefs et les guides de la société religieuse qu'il fondait, pour transmettre, à travers les siècles dans tous les pays du monde, ses enseignements et les moyens de salut qu'il était venu apporter aux hommes. A la mort de leur Maître, les Apôtres, encore faibles, l'abandonnèrent lâchement. Après qu'il fut ressuscité, ils eurent de la peine à y croire; mais, avant de remonter au ciel, Notre-Seigneur leur donna une mission divine en ces termes: *Allez, enseignez toutes les nations, apprenez-leur à observer tout ce que je vous ai ordonné; voici que je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* Ne se contentant pas de cette promesse, il leur dit aussi: *Je vous enverrai de mon Père l'Esprit de vérité, afin qu'il demeure avec vous jusqu'à la fin. Demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyiez revêtus de la force d'en haut.* Et, en effet, les Apôtres s'enferment dans le Cénacle avec les disciples, les saintes femmes et Marie, Mère de Jésus; et, au bout de dix jours passés dans la prière, le Saint-Esprit descend sur eux sous la forme de langues de feu. Et voilà que ces hommes qui, naguère, ou fuyaient comme des brebis devant les soldats qui enchaînaient leur Maître, ou qui le reniaient à la voix d'une servante, sont transformés en d'autres hommes; ils prêchent la divinité de Jésus-Christ devant ceux mêmes qui ont demandé sa mort. Les voilà qui vont sous la conduite du chef que Jésus-Christ leur a donné, saint Pierre, se partager le monde alors connu, porter par toute la terre le son de leur voix, prêcher la doctrine de

leur Maître, et subir les persécutions, les tortures, la mort elle-même plutôt que de la trahir. Voilà donc le couronnement des bienfaits de notre Dieu, l'établissement de l'Eglise pendant sa vie, sa confirmation après la Résurrection et son achèvement au jour de la Pentecôte.

Celui qui ne serait pas touché de ce bienfait ne comprendrait rien à l'œuvre de Jésus-Christ, ni à la mission qu'il a confiée à son Eglise. L'Eglise de Jésus-Christ, c'est-à-dire l'Eglise catholique, la seule qui remonte à Jésus-Christ par la série non interrompue de ses Pontifes, a fait depuis vingt siècles, elle fait aujourd'hui, elle continuera de faire, jusqu'à la fin du monde, l'œuvre de Jésus-Christ lui-même. Jésus est venu pour que nous eussions la vie, et que nous l'eussions abondamment. Mais la vie qu'il est venu nous apporter, c'est la vie surnaturelle, la vie de l'âme, la vie de l'intelligence par la foi aux vérités qu'il nous a révélées, la vie de la grâce qui se puise dans les sacrements qui en sont la source et qu'il a institués pour notre sanctification. Or, c'est en vain que Notre-Seigneur nous aurait apporté la lumière si le flambeau qui doit nous guider vers le ciel devait s'éteindre à travers les âges. Nous serions aujourd'hui dans les mêmes ténèbres qu'avant sa venue, s'il ne nous avait pas laissé l'Eglise comme gardienne des vérités de l'Evangile.

Il nous resterait, dira un protestant, la parole de Dieu. Mais qu'est-ce qui nous transmettrait cette parole intacte, sans l'Eglise catholique, constituée la colonne et le fondement de la vérité, comme parle saint Paul? C'est ce qui a fait dire à saint Augustin: « Je ne croirais pas à l'Evangile si je n'y étais porté par l'autorité de l'Eglise. » Et certes, en abandonnant l'Eglise, les protestants ont fait si peu de cas de la parole de Dieu qu'ils en ont retranché des livres entiers, et se sont servis de ce qu'ils en ont conservé pour prêcher des doctrines qui sont non seulement contre la foi, mais encore contre la raison humaine. C'est au nom de la parole de Dieu que Luther a nié la nécessité des bonnes œuvres et la liberté humaine, et a

prêché l'impossibilité de perdre la grâce autrement que par la perte de la foi; et Calvin a enlevé cette limite, en soutenant que la perte même de la foi n'enlevait pas la justice. Doctrines monstrueuses dont les protestants d'aujourd'hui devraient eux-mêmes rougir! Si on ne peut perdre la grâce, et si les bonnes œuvres ne sont pas nécessaires, la porte est ouverte à tous les crimes et à toutes les hontes au nom de la parole de Dieu. C'est au nom de cette parole que des sectes presque innombrables se forment parmi les protestants, s'anathématisant les unes les autres. Parmi elles, il en est qui vont jusqu'à nier les principaux mystères de la foi chrétienne, et jusqu'au fondement même du christianisme. Sans l'Eglise d'ailleurs, qui, parmi les ouvriers, les artisans, les pauvres, les ignorants, serait capable avec la Bible dont les profondeurs demandent aux plus savants une vie d'études, de se faire une religion et une ligne de conduite capable d'assurer son salut éternel? Que d'ignorants ne savent pas lire la Bible! En dehors de l'Eglise, ils ne peuvent donc asseoir leur croyance que sur la parole d'un homme qui n'a aucune autorité, car il n'a point de mission, et qui peut même ou n'avoir aucune science, ou, ce qui est pis, avoir l'esprit rempli d'erreurs. Dans ces conditions, du moins, les trois quarts des chrétiens ne peuvent que nager dans le doute, et être dans une cruelle incertitude sur leurs intérêts les plus graves, puisqu'ils sont éternels. Avec l'Eglise, notre esprit est en repos. Voici ce que peut se dire avec une entière certitude tout catholique. Ma raison et ma foi s'accordent pour me dire que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, qui est venu instruire les hommes par sa parole, ne peut ni se tromper ni nous tromper. Or, Jésus-Christ a établi une Eglise qui date de lui. Cette Eglise, c'est celle qui n'a pas commencé plus tard que lui. Seule, l'Eglise catholique remonte aux Apôtres et à Pierre, le chef des Apôtres, dont le Pape est le successeur. Et c'est du Pape que les évêques tiennent tous leur mission, et c'est par les évêques, en communion avec le Pape, que sont envoyés les prêtres catholiques. C'est à

cette Eglise et non à une autre, puisqu'elle existait seule alors, que Jésus-Christ a dit: *Allez, enseignez toutes les nations; je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles.* Promesse qu'aucun protestant ne peut nier. Donc, Jésus-Christ est avec elle, autrement c'est lui-même qui me tromperait. C'est à elle qu'il a promis d'envoyer l'*Esprit de vérité afin qu'il demeure avec elle jusqu'à la fin.* La fin n'est pas encore venue, donc l'Esprit de vérité est avec elle; j'en suis aussi certain que je sais sûrement que Dieu ne peut tromper. Du reste, Dieu a pris soin de prouver qu'il est toujours avec l'Eglise; car c'est dans son sein qu'il a toujours eu des fidèles d'une haute sainteté qui ont fait d'éclatants miracles et pratiqué d'héroïques vertus; et les miracles et la sainteté sont le cachet divin imprimé à une société. Ce que prêche cette Eglise gouvernée par le Pape et les évêques est donc la vérité. Les prêtres ne sont envoyés par les évêques que pour prêcher ces vérités; et leurs évêques les destitueraient s'ils prêchaient l'erreur. Je sais la doctrine de l'Eglise par mon catéchisme qui en est un abrégé à ma portée, que je puis lire, si j'en suis capable, que mon pasteur m'explique et me fait apprendre, si je ne sais pas lire. Ce catéchisme est pour le fond celui que prêchent tous les prêtres, tous les évêques, dont le Pape surveille la doctrine. En y croyant et en le pratiquant, je suis sûr de croire la vérité, de pratiquer mes devoirs envers Dieu, tels que Jésus-Christ a ordonné à son Eglise de me les enseigner.

C'est ainsi que Dieu a fait voir sa miséricorde envers les petits et les humbles, aussi bien qu'envers les savants, qui sont préservés de tout écart dans leurs recherches par la soumission à l'enseignement de l'Eglise. Il est bien le Dieu de tous. Ceux qui n'apprécieraient pas ce grand bienfait, ne sauraient pas que l'homme n'est homme que par l'intelligence; et l'aliment de l'intelligence, c'est la vérité, en dehors de laquelle l'homme flotte dans les ténèbres du doute, ne sachant pas où il va, et se laissant emporter, comme une feuille détachée, à tout vent de doctrine, ne

sachant que penser et que faire pour plaire à Dieu, obtenir le pardon de ses fautes, et se procurer le bonheur éternel. Est-il une incertitude plus cruelle que celle-là, quand on réfléchit, et surtout quand on a la foi? L'Eglise nous en délivre, et nous apprend de la part de Dieu ce que nous avons à croire et à faire; et ce n'est pas le seul service qu'elle nous rend. Il ne suffit pas en effet que nous connaissions les vérités et les devoirs de la religion, il faut que nous les mettions en pratique, que nous observions, par conséquent, tous les commandements sans lesquels on ne peut entrer dans la vie. Mais, dans notre faiblesse, nous ne le pouvons sans la grâce de Dieu. Et la grâce ne s'obtient que par la prière et les sacrements. C'est pour cela que l'Eglise prie sans cesse pour ses enfants. Elle a des ministres constitués, les uns pour offrir pour nous par toute la terre l'adorable sacrifice de l'autel, et la messe, nous l'avons dit, a une efficacité infinie pour nous obtenir des grâces abondantes; d'autres récitent à toutes les heures du jour le saint office au nom de toute l'Eglise. Et les ministres de l'Eglise, surtout quand ils sont prêtres, sont députés par elle pour nous administrer les sacrements, par lesquels les sources de la vie divine découlent sur chaque âme.

A notre entrée dans la vie, l'Église a lavé nos âmes par le baptême et nous a faits enfants de Dieu. Dès que notre intelligence s'est éveillée, elle nous a fait apprendre à connaître notre Père céleste. Avons-nous perdu la grâce par une première faute, elle nous a relevés par l'absolution, nous a fortifiés par la Confirmation et par l'Eucharistie; et comme notre vie est une série de faiblesses et de retours vers le bien, elle est toujours prête à nous tendre la main quand nous tombons, à nous soutenir quand nous chancelons, à nous guider et à nous exciter quand nous cheminons dans la voie du bien. Du berceau à la tombe, elle nous conduit par la main comme une mère dévouée. Quand viendront pour nous les luttes de la dernière heure, elle nous fortifiera par l'onction suprême et

par le Viatique du Corps de Jésus-Christ; elle appellera à notre secours tous les anges et tous les saints du ciel. Après avoir recueilli notre dernier soupir, elle nous accompagnera à notre dernière demeure, et quand parents et amis nous auront oubliés, elle continuera de prier pour nous. O Eglise, ma Mère, si jamais je vous oublie, que j'oublie plutôt ma main droite et que ma langue s'attache à mon palais! Je vous dois la lumière de la vérité, le pardon de mes fautes, la direction de ma vie, les grâces sans nombre que je puis puiser à toute heure dans les sources divines dont vous êtes la dispensatrice. J'espère vous devoir un jour le bonheur du ciel.

Aussi, sainte Thérèse, à son heure dernière, quand on lui apporta le Saint Viatique, remerciait-elle Dieu de l'avoir fait naître dans le sein de l'Eglise, et s'adressant à Notre-Seigneur, elle lui disait avec un ineffable amour: « Vous savez, Seigneur, que je suis la fille de votre Église. »

Mais si l'Eglise a droit à notre amour, quelle reconnaissance ne devons-nous pas à Celui qui l'a établie, qui la protège, qui la guide, qui la conserve pour nous? O mon Dieu! quel ne serait pas notre malheur si vous nous aviez fait naître parmi les sauvages qui ne vous connaissent pas, parmi les hérétiques qui ont altéré votre doctrine, qui ne participent pas aux sacrements, source de la vie divine, qui, séparés du Pontife suprême, dont ils ne connaissent pas l'autorité, errent comme des brebis sans pasteur, et tombent sous la dent du loup infernal! O mon Jésus, je suis la brebis de votre troupeau. Je m'égarais aussi, mais vous m'avez poursuivi à travers les montagnes et les épines, vous m'avez rapporté sur vos épaules et placé dans votre bercail, et là vous me prodiguez vos caresses et me conduisez aux gras pâturages de la grâce. Je vous aime, ô mon Dieu, vous de qui descend tout don parfait. Je veux vivre dans votre amour, mourir dans votre amour, être heureux éternellement par votre amour.

§ 9. —Coup d'œil sur les bienfaits de Dieu.

Il est temps de résumer ce que nous avons dit et d'embrasser d'un coup d'œil ce que nous avons exposé; et, en le faisant, nous comprendrons la parole de saint Augustin : « Que pouvons-nous penser, dire et écrire de plus convenable que cette parole : Rendons grâces à Dieu!

» On ne peut rien dire de plus court;

» On ne peut rien entendre de plus agréable;

» On ne peut rien concevoir de plus grand;

» On ne peut rien pratiquer de plus utile. »

Dieu est amour : Deus caritas est. Il est bon à l'infini : ses œuvres doivent toutes porter les marques visibles de sa bonté, de son amour. Sa bonté infinie, qui aime souverainement, mérite un amour souverain. Toute religion qui connaît Dieu tel qu'il est, doit nous le présenter comme aimant l'homme à l'excès et porter l'homme à aimer Dieu jusqu'à sacrifier, s'il faut, tout le reste pour lui rester fidèle. Or, la religion catholique a ce double caractère; elle est donc seule vraie.

Dieu fait le monde de rien pour servir de palais à l'homme; il y multiplie les merveilles et y entasse des richesses au profit de l'homme, afin de gagner son cœur. L'homme, malgré tout, se laisse séduire, et, en désobéissant à Dieu, il lui donne tous les droits de le châtier éternellement. Le Seigneur, dans sa miséricorde, lui promet un Sauveur, et, dans la plénitude des temps, il envoie son Fils unique sur la terre pour sauver le monde par lui. Le Fils unique de Dieu, pour réconcilier la nature humaine avec son Père, se revêt de cette nature, en sorte que le Père, qui a mis toutes ses complaisances en son Fils, est incliné à faire miséricorde aux hommes dont ce Fils adorable s'est fait le frère. Du reste, le Fils de Dieu offre à son Père, dans les humiliations qu'il subit et dans sa douloureuse Passion, une satisfaction surabondante pour les péchés du monde. Il prend donc le décret de mort porté contre nous, il l'attache à sa croix. Il meurt pour

nous, et, par sa mort, il nous mérite la vie éternelle. Il nous communique sa vie divine par le mystère de sa résurrection qui opère la régénération spirituelle de nos âmes; en remontant au ciel, il nous prépare une place à côté de lui dans le royaume de son Père; sur la terre, il ne nous laisse pas orphelins; il reste avec nous dans l'Eucharistie pour être le compagnon de notre exil, le soutien de notre faiblesse, l'aliment de notre vie surnaturelle; il nous laisse sa Mère pour être la nôtre; ses anges et ses saints pour nous protéger et nous défendre; son Eglise pour nous instruire, nous diriger, nous sanctifier. Ce sont là des prodiges d'amour. Ils ne peuvent être un sujet de doute que pour ceux qui ne connaissent pas le cœur d'un Dieu; mais ils feront à jamais l'admiration des anges et des saints. Il fallait tout cela pour reconquérir le cœur de l'homme, le déprendre de la terre, le porter à se donner à Dieu entièrement, jusqu'au sacrifice, jusqu'à la mort. Aussi est-ce la foi à ces vérités qui a donné à 16 millions de martyrs, que compte de nos jours l'Eglise catholique, la force de supporter pour la justice, pour la vertu, pour Dieu par conséquent, toutes sortes de tourments et la mort elle-même. Si Jésus-Christ ne pouvait donner à l'homme une marque plus grande d'amour que de mourir pour lui, l'homme ne peut d'autre part honorer Dieu davantage et lui manifester plus efficacement son amour qu'en versant son sang pour l'amour de lui. Voilà le chef-d'œuvre de Dieu, voilà le plus noble héroïsme de l'homme.

Qu'on ajoute aux martyrs qui sont morts pour la foi tous ceux qui consacrent leur vie à honorer Jésus-Christ dans la personne des pauvres, des malades, dans les hôpitaux, se dévouant pour eux jusqu'à consumer leurs forces et à user leur vie; qu'on y joigne encore tous ceux qui quittent patrie, famille, bien-être, pour porter la connaissance de Notre-Seigneur aux infidèles et qui blanchissent et meurent dans les fatigues de cet apostolat; qu'on y ajoute enfin tous ces religieux des deux sexes qui renoncent

aux biens, aux plaisirs, aux honneurs de la terre, pour honorer Dieu par la pénitence, la prière et l'amour; toutes les vierges chrétiennes qui renoncent aux affections de la terre pour avoir Jésus seul pour Epoux; et on trouvera une armée innombrable de héros pour qui vivre c'est le Christ. L'amour de Dieu a étouffé en eux l'égoïsme; ils ne cherchent plus leurs intérêts, mais ceux de Jésus-Christ et ceux de leurs frères en Jésus-Christ. Quelle autre religion que le christianisme peut nous offrir un semblable spectacle? Quelle Eglise chrétienne autre que le catholicisme peut nous montrer rien de comparable? Une telle avant-garde de cœurs généreux électrise le courage d'une armée; aussi combien d'âmes dans le catholicisme qui, sans subir le martyre, sans embrasser l'apostolat ou la vie religieuse, dans le cercle étroit d'une famille, se dévouent à la cause de Dieu et sont prêtes pour son amour à tous les sacrifices! Leur nombre se multipliera encore, quand le Dieu des chrétiens sera mieux connu; car dès lors il sera plus aimé, et plus aimés aussi seront de leurs semblables les hommes dont Dieu s'est fait l'ami et le frère. Quand on aime, on ne vit plus pour soi, mais pour ceux que l'on aime, avec lesquels on ne fait qu'un. Voilà la vraie loi de l'Evangile, la loi d'amour et de grâce. Elle nous fait aimer Dieu de toutes nos forces et le prochain pour l'amour de Dieu dont il est l'image. Aussi est-ce l'Evangile qui a arraché le monde à la barbarie dans laquelle on retombe plus ou moins selon qu'on s'écarte plus ou moins de la foi chrétienne.

Voilà la source de tout vrai dévouement aux intérêts de Dieu et des hommes. Que le bonheur de la société soit là, que la félicité de l'homme en ce monde et en l'autre en dépende, qui en pourrait douter?

Poètes, romanciers de toutes sortes, qui exaltez l'amour profane et en faites le seul plaisir de cette terre, pourrez-vous nous contredire, quand nous vous répondrons que ce que vous vantez est la source de toutes les déceptions,

de toutes les amertumes et souvent de tous les crimes; qu'en abaissant le cœur de l'homme vers la terre, vous le profanez et lui donnez un aliment qui est plutôt fait pour les animaux que pour lui. N'est-ce pas comme si vous n'aviez à offrir à un homme affamé qu'une botte de foin? Vous auriez beau lui vanter le parfum et la qualité de ce foin, qu'il mourrait si vous n'aviez rien de mieux à lui présenter. Cessez donc vos rapsodies qui égarent tant d'âmes et qui les perdent, et chantez avec nous l'amour de Dieu et l'amour du prochain en vue de Dieu. Et c'est ainsi que le monde se remplira de vrais adorateurs qui adoreront le Père en esprit et en vérité. O jeunesse, ne vous laissez pas séduire par une apparence de bonheur, de plaisir, qui flatte vos passions déjà trop vives. Sachez-le, l'amour de Dieu et du prochain pour l'amour de Dieu, voilà ce qui est noble, généreux, grand, digne de Dieu et de votre âme immortelle. Voilà ce qui vous donnera ici-bas de vraies consolations et vous préparera le bonheur des saints.

§ 10. – Jésus-Christ nous est tout.

Un homme, qui aurait un livre qui contiendrait tout, n'aurait que faire d'ouvrir d'autres livres pour apprendre quelque chose; de même, nous ne devons penser qu'à chercher Jésus-Christ, et à lire nuit et jour dans ce grand livre qui nous apprendra tout. Saint Augustin, ayant dit que l'on pouvait arriver à la sagesse par plusieurs chemins, s'en dédit dans le livre de ses rétractations et corrige cette opinion, en disant qu'il n'y a qu'un chemin pour y parvenir, savoir Notre-Seigneur, qui, pour cela, s'appelle la Voie; il se nomme la voie et tout ensemble la vérité, pour signifier que c'est par lui qu'il faut aller à la vérité et à toutes les richesses de la sagesse et de la science que l'on trouvera en lui.

Sans le soleil, que serait le monde? Il n'y aurait que ténèbres, horreur, stérilité et misère affreuse. Et sans Jésus, que serions-nous? Hélas! nous serions privés de

tout bien, accablés de toutes sortes de maux. C'est une vérité incontestable que tous les biens nous viennent de lui, en tant que Dieu, et nous viennent par lui, en tant qu'homme. Si nous possédons les biens de la nature, c'est par lui que nous les possédons, puisque c'est par lui que tout a été fait. Si le Père éternel nous regarde avec bienveillance, c'est par amour pour Jésus; s'il nous pardonne nos péchés, il nous les pardonne par considération pour Jésus; s'il nous délivre des maux temporels et éternels, il nous en délivre grâce à Jésus. En un mot, tous les biens que nous pouvons jamais espérer en cette vie et dans l'autre, nous devons les recevoir des mains bénies de Jésus.

Quand Dieu verse sur nous à pleines mains les faveurs tant spirituelles que temporelles, il le fait uniquement en considération de notre divin Sauveur Jésus-Christ : *Effudit in nos abunde per Jesum Christum salvatorem nostrum.* « Nous avons donc tout en Jésus-Christ, dit saint Ambroise; que toute âme s'approche de lui, soit qu'elle soit malade par ses péchés, soit qu'elle soit attachée encore comme par des clous aux plaisirs du siècle, soit qu'étant encore imparfaite elle fasse néanmoins des progrès en s'appliquant à la méditation, soit qu'elle soit déjà enrichie de vertus. Personne qui ne soit sous l'empire de Jésus-Christ et Jésus-Christ nous est tout. Si vous voulez être guéri de vos blessures, il est médecin; si vous êtes brûlé de la fièvre, il est une fontaine d'eau vive; si vous êtes chargé d'iniquités, il est la justice même; si vous avez besoin de secours, il est la force; si vous craignez la mort, il est la vie; si vous désirez le ciel, il en est la voie; si vous fuyez les ténèbres, il est la lumière; si vous avez besoin de nourriture, il est votre aliment. *Goûtez donc et voyez combien le Seigneur est doux.* » *Heureux l'homme qui espère en lui.* Par là même que, comme Dieu, il est notre Créateur, nous sommes ses enfants et nous pouvons l'appeler notre Père; et personne ne l'est autant que lui. En lui donnant ce nom si doux, ne sen-

tons-nous pas nos cœurs attendris et pleins de confiance?

Il nous dit que, lors même qu'une mère oublierait son enfant, lui ne nous oublierait jamais. Saint Bernard nous dit qu'il est pour nous époux, ami et frère. *Sponsus est, amicus est, frater est.*

Jésus-Christ en effet est tout cela pour l'homme; il n'est aucun titre à la tendresse et à l'amour qu'il ne possède au plus haut degré.

I. JÉSUS EST ÉPOUX DE NOS AMES

En se faisant homme, Dieu a épousé notre nature, et cette alliance est indissoluble. Jamais depuis qu'il s'est incarné il n'a quitté notre nature. Jamais il ne la quittera. Jésus-Christ, le Fils de Dieu fait homme, était hier, il est aujourd'hui, il sera dans tous les siècles; en lui notre nature a été élevée à la droite de Dieu; s'il est remonté dans sa gloire, c'est pour nous y attirer à sa suite. En venant sur la terre, il s'est fait notre époux, c'est ainsi qu'il se nomme dans l'Evangile; il a choisi pour épouse son Eglise. Avant qu'il l'eût choisie, elle était défigurée et enlaidie par le péché; mais il l'a aimée et s'est livré pour elle, afin d'en faire une épouse sans tache ni ride et sainte et immaculée.

Par la foi, tout s les âmes deviennent les épouses de Notre-Seigneur, selon cette parole : *Sponsabo te mihi in fide*, Je vous épouserai dans la foi. Et en effet, quiconque croit en Jésus-Christ s'unit déjà à lui en acceptant ses enseignements et en lui promettant fidélité : mais ce que la foi commence, la charité l'achève, et quiconque aime Jésus de tout son cœur devient un même esprit avec lui.

Dieu est tout à lui et il est tout à Dieu, et comme l'âme n'a point de sexe, comme le remarque le bienheureux Henri Suzo, toute âme qui aime Notre-Seigneur peut lui dire en vérité : vous êtes mon Epoux, et quel Epoux! Où en trouver un qui puisse vous égaler, ou même vous être comparé en beauté, vous qui êtes le plus beau des enfants

des hommes; en bonté, car personne n'est bon que Dieu; en noblesse, car vous êtes le Fils unique de Dieu qui vous a engendré de toute éternité; en majesté et en gloire, car vous êtes assis au-dessus des chérubins et des séraphins; en puissance et en richesse, car votre Père vous a donné les nations en héritage; vous êtes le seul Seigneur et maître de tout; en sainteté, car vous êtes le seul saint; en fidélité, car le ciel et la terre passeront, mais vous êtes toujours le même; en amour, car vous m'avez aimé jusqu'à la fin, jusqu'aux dernières limites de l'amour.

Comprenant par les Saintes Ecritures que l'Éternelle Sagesse n'est autre que Notre-Seigneur, le Bienheureux Henri Suzo, dans sa jeunesse, se disait à lui-même: « Mon cœur est ardent, je ne puis vivre sans aimer; les créatures ne sauraient me plaire et ne peuvent me donner la paix. Je m'en vais tenter fortune et chercher à conquérir les bonnes grâces de cette divine et sainte amie. » Et il savourait avec ivresse ces paroles: « La sagesse est plus éclatante que le soleil, plus belle que l'harmonie des étoiles, et, comparée à la lumière, elle l'emporte; aussi, je l'ai aimée, je l'ai recherchée dans ma jeunesse, je l'ai demandée pour épouse et j'ai été ravi de ses charmes..... Je me reposerai avec elle, car sa conversation n'a point d'amertume, et les rapports que l'on a avec elle n'engendrent point le dégoût. » Et la Sagesse se montrait à lui, tantôt sous la forme d'un jeune homme d'une grande beauté, tantôt sous celle d'une vierge majestueuse et pure, s'offrant à lui ou comme une maîtresse savante en toutes choses, ou comme une céleste amie qui lui souriait en lui disant: *Mon fils, donne-moi ton cœur*. Et Henri, tout embrasé d'amour, saisit un canif et grava sur sa poitrine le nom de Jésus, en disant: « Je vous ai imprimé sur ma chair, mais je voudrais aller jusqu'à mon cœur. Suppléez à ce qui me manque et écrivez dans mon cœur votre Nom avec des lettres éternelles que rien ne puisse effacer. » O Jésus, je veux vous aimer comme les saints. Mon âme est votre épouse. Ce n'est pas moi qui vous ai choisi.

Hélas! je courais après d'autres affections et je vous oubliais, je fuyais loin de vous, et vous, vous avez dressé sur ma route une haie d'épines pour m'obliger à ne plus m'écarter. Vous avez permis que ceux que je poursuivais m'échappassent afin de me ramener à vous; vous m'avez offert le lait de vos consolations, et vous m'avez parlé au cœur; et maintenant, guéri de mes infidélités, je ne vous appellerai plus que du nom d'Epoux; ma gloire, c'est d'être votre épouse. Vous avez fait tous les frais de cette alliance sainte; et j'en aurai tout le profit. Misérable esclave du démon, en me donnant à vous j'ai vu mes chaînes se rompre; j'ai recouvré ma liberté en m'affranchissant du joug de mes passions, et vous m'avez revêtu des ornements royaux de la grâce; vous avez mis sur ma tête le diadème, car elle doit être reine, l'épouse du roi. Tout ce qui est à moi est à vous et tout ce qui est à vous est à moi. Quand vous vous donnez vous-même, que pourriez-vous me refuser et comment oserais-je me réserver quelque chose, quand vous êtes pour moi si libéral, que pour toute dot vous ne me demandez que mon cœur? O don de Dieu à l'âme, ô offrande complète de l'âme à son Dieu, ô rencontre bénie du Créateur et de sa pauvre créature! O union sainte, qui est le prélude de celle qui se consommera au ciel! Mon Bien-aimé est à moi et je suis à lui. Je le tiens, je ne le lâcherai pas, disait l'Epouse des Cantiques sacrés, et elle l'appelait non seulement son Epoux, mais encore son ami.

II. JÉSUS EST NOTRE AMI

Ne nous a-t-il pas dit lui-même qu'il ne nous appellerait plus ses serviteurs, mais ses amis? O vous qui cherchez un ami, écoutez le conseil d'un païen, Sénèque: « Choisissez, dit-il, et puis aimez. » Il ne faut pas, en effet, aimer sans discernement et par passion, mais avec connaissance et jugement. Il faut examiner le mérite de la personne que l'on veut aimer, peser le bien et le mal

qui peuvent résulter du choix que nous ferons, et ne point aller avec précipitation dans une affaire de cette importance. L'homme qui veut acheter une chose ne prend pas au hasard la première qui lui tombe sous la main, mais il la regarde et la considère avec soin dans tous les sens pour faire un bon choix et n'être pas trompé; si personne n'achète un cheval sans l'avoir monté, du drap sans l'avoir touché, du vin sans l'avoir goûté, un instrument de musique sans l'avoir essayé, combien est-il plus raisonnable et nécessaire d'apporter la plus grande attention dans le choix d'un ami, de ne pas donner son cœur au premier venu, mais d'examiner soigneusement s'il en est digne? En choisissant un ami on lui donne la chose la plus précieuse, puisqu'on lui donne son cœur et par conséquent tout; on prend d'ailleurs aisément le caractère et les habitudes d'un ami, à qui la force de l'amour nous rend insensiblement semblable; de plus, l'amour a un si merveilleux empire sur l'homme qu'il emporte et enlève après lui, comme un premier mobile, toutes les autres passions et les tourne comme il veut. Et de même que le premier mobile dans une machine ou dans une horloge venant à se déranger, rien n'est plus réglé dans leur mouvement et tout est en confusion, ainsi, si l'amour qui a une puissance si absolue sur notre volonté, notre esprit, notre honneur, nos biens et sur tout en général, est déréglé, il doit nécessairement troubler et pervertir tout l'homme et jeter le plus grand désordre dans ses affections, dans ses pensées, dans son âme et dans son corps: il est donc d'une importance au-dessus de tout ce que l'on peut dire, d'asseoir judicieusement son amour et de bien choisir celui à qui on le veut donner.

Or, n'est-il pas clair que Notre-Seigneur Jésus-Christ est le seul objet digne de notre cœur; que tout homme de jugement doit nécessairement le choisir pour l'objet de son amour et qu'on ne peut manquer de faire ce choix sans manquer de bon sens.

Ah! si vous trouvez un ami plus dévoué que Jésus,

tournez le dos à Jésus, abandonnez cet ami divin, j'y consens; mais si Jésus est cet ami unique, éternel, désintéressé, qui vous a aimés immensément et veut immensément vous aimer, comment, pourquoi jamais l'abandonner?

L'amitié des hommes et toujours entachée de trois imperfections : ils nous aiment peu, ils commencent tard à nous aimer et ils finissent bientôt de s'intéresser à nous; car s'ils ne nous abandonnent point dans nos tribulations, ils le font tout au moins à la mort; après nous avoir accompagné à notre dernière demeure, ils nous y laissent en proie aux vers et ensevelissent notre souvenir dans la tombe. Jésus-Christ, ami immortel, ne cesse jamais de nous aimer, à moins que nous ne soyons les premiers à le trahir, et, loin de nous abandonner dans la tribulation, c'est alors plus que jamais qu'il nous tient compagnie pour nous aider à la supporter; loin de nous délaisser à la mort, il se dispose à nous donner l'immortalité; il veille sur nos cendres refroidies, pour leur rendre un jour une vie nouvelle qui ne finira plus; et, alors que notre nom est oublié dans le temps, il l'écrit en caractères indélébiles dans l'éternité.

En outre, Jésus est un ami éternel; comme homme, dès le moment où il reçut l'existence, il nous connut et il nous aima; et comme Dieu, dès qu'il aima son Père céleste par qui il a été engendré, il se détermina à nous aimer et à nous combler de bienfaits. Si nous voyons une personne douée de qualités précieuses qui la rendent aimable, nous l'aimons, bien qu'elle ne nous aime pas; mais s'il arrive qu'elle recherche notre affection, qu'elle nous livre son cœur, avec les témoignages d'une tendresse sincère et généreuse, surtout si elle nous fait du bien, nous ne pouvons lui refuser notre amour. Le cœur peut bien résister à la haine, mais il ne saurait se défendre contre l'amour. Or, le Fils de Dieu, ce prince si beau, si noble, si accompli, non seulement nous permet de l'aimer mais nous supplie même de vouloir l'aimer.

Il demeure constamment sur nos autels comme une victime d'amour, comme l'amour des amours, dit saint Bernard. Pouvez-vous encore douter de la tendresse de ce divin amant pour vous? Contemplez-le dans la crèche, considérez-le sur la croix, pénétrez son cœur et refusez-lui ensuite votre amour, si vous en êtes capables.

Ce Jésus, qui proteste qu'il est votre véritable ami, ami fidèle, ami éternel, ami qui vous aime avec plus de passion que ne pourraient vous aimer toutes les créatures ensemble, quand même elles n'aimeraient que vous; ce Jésus dont l'amour pour vous n'a pas eu de commencement, vous ne commenceriez pas à l'aimer? Ah! Jésus vous a aimé sans mesure et vous voudriez l'aimer avec tant de réserve? Votre amour lui a coûté plus cher que celui de tous les anges, puisqu'il l'a acheté au prix de tout son sang; et malgré cela il ne pourrait pas encore l'obtenir?

O mon Sauveur, l'infidélité, l'inconstance des hommes m'ont assez appris que c'est en vain que je cherchais en eux consolation et appui. Ceux que j'ai le plus aimés ont été pour moi la source des déceptions les plus amères. Il est temps de vous choisir pour l'unique ami de mon cœur, celui qui me soutiendra dans les jours mauvais, celui qui me restera fidèle quand tous ceux de la terre me trahiront, celui dont la mort elle-même ne pourra pas rompre l'affection, car la charité ne meurt pas; je vous aime donc plus que tout le reste. Mourir plutôt que de vous offenser!

III. JÉSUS EST NOTRE FRÈRE

Il est né dans le temps de la race d'Adam, notre père commun. Aussi ne dédaigne-t-il pas de nous appeler ses frères; *il est le premier-né de beaucoup de frères*, dit saint Paul : et cela, non pour prendre la grande part de l'héritage aux dépens des autres, mais pour nous faire partager avec lui le ciel, auquel il a seul droit comme Fils unique de Dieu. Là-dessus, saint Thomas nous dit : « Vous aimez votre frère qui partage avec vous l'affection de votre

père, et qui, en la partageant, la diminue pour vous, qui partagera avec vous sa succession, et qui, par conséquent, la rendra moindre pour vous; qui, à peine au monde, commence déjà en quelque sorte à vous faire tort en vous ôtant le lait de votre mère et en se reposant à votre place sur son sein; malgré tout cela, vous l'aimez. Ah! aimez bien plutôt ce frère qui, loin de diminuer l'affection que le Père vous portait, l'a au contraire merveilleusement augmentée dans ses effets, qui vous a fait instituer son cohéritier, qui vous a donné droit d'entrer dans l'héritage du Père, quoique, par vos désobéissances, vous lui ayez donné bien des raisons de vous déshériter; qui ne vous a retranché aucun des biens que vous mériitiez, mais qui vous en a fait accorder plusieurs qui ne vous étaient nullement dus. Le frère, quelquefois, procure la mort à son frère; mais celui-ci, bien loin de vous procurer la mort, l'a soufferte au contraire pour vous donner la vie. » Le frère, poussé par l'ambition, trempe les mains dans le sang de son frère afin de régner seul, et Notre-Seigneur a répandu le sien pour nous rendre participants de son royaume et de sa gloire.

Nous pouvons donc donner à notre Sauveur tous les noms les plus capables d'enflammer nos cœurs de tendresse pour lui ; appelons-le notre Dieu, notre Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous, car il fait ses délices d'habiter avec nous et dans notre cœur. Disons-lui qu'il est notre Père, bon, tendre, miséricordieux, généreux, il l'est. Disons-lui : « Vous êtes mon Epoux, mon unique Epoux, le plus aimant, le plus fidèle qu'on puisse imaginer »; ajoutons : « Vous êtes mon ami que je choisis entre mille » ; nul ne peut égaler son dévouement, son désintéressement, son affection vis-à-vis de nous. Empruntons les paroles que David adressait à Jonathas, ne craignons pas de lui dire : « *O mon Frère, vous êtes beau à l'excès*, vous êtes plus aimable que toutes les créatures, je vous aime comme une mère aime son fils unique. » Car il a droit d'épuiser toute la tendresse de notre cœur;

nous pouvons reporter sur lui, à de bien plus justes titres, toutes les affections auxquelles puissent avoir droit les hommes à qui nous devons le plus. Personne n'est aussi aimable, personne ne nous a tant aimés. « Il est très grand, il est très bon, dit saint Bernard, il est très miséricordieux, il est très fort et très sage dans le gouvernement de toutes choses. Désirez-le donc et cherchez-le; car il est cette pierre précieuse pour l'achat de laquelle il faut vendre tout ce que vous avez, et quand vous l'aurez acquise, vous n'aurez à craindre aucune tempête. »

O Jésus, jamais je ne serai satisfait si je ne parviens à vous aimer plus qu'on aime un ami, un frère, un père, un époux; car où trouver un ami, un frère, un père, un époux qui puisse rivaliser avec vous?

§ 11. — Bienfaits personnels de Dieu à l'égard de chacun de nous.

Il est manifeste que tout ce que nous avons dit jusqu'ici des bontés de Dieu à l'égard des hommes s'applique à tous en général et à chacun de nous en particulier. Cependant, avant de sortir de cet ordre d'idées, il semble à propos de ramener chacun de nos lecteurs à lui-même, et de l'inviter à se considérer de la tête aux pieds, depuis le moment de sa naissance jusqu'à ce jour, afin de constater bien clairement qu'il est tout tissu, tout composé des bienfaits de Dieu. S'il y réfléchit sérieusement, comment pourra-t-il se défendre de donner son cœur à celui qui l'a comblé de tant de faveurs? Donc, ô vous, qui que vous soyez, qui lisez ces lignes, interrogez votre passé, et ayez présentes à votre esprit les années éternelles, comme le faisait David. Il y a un siècle, vous n'existiez pas, nos parents mêmes n'existaient peut-être pas encore.

Déjà Dieu vous aimait, vous qu'il aurait pu laisser à jamais perdu dans une infinité d'êtres possibles qui ne verront jamais le jour. Il y a plus: le monde n'était pas créé que Dieu vous aimait.

Combien de temps avant la création du monde Dieu a-t-il commencé à vous aimer? Mille siècles, dix mille siècles peut-être? Ce n'est ni par années, ni par siècles qu'il faut ici compter. Apprenez de Dieu même qu'il vous a aimé dès l'éternité.

En un mot, Dieu vous a toujours aimé depuis qu'il est Dieu, il vous aime depuis qu'il s'aime lui-même.

Ainsi, mon frère, ma sœur, votre Dieu vous a aimés dès l'éternité; et c'est uniquement cet amour qui l'a déterminé à vous choisir parmi tant d'autres hommes qu'il eût pu créer, à vous donner l'existence, à vous placer dans le monde. Ce même amour a présidé à la production de toutes ces créatures si belles, et destinées à vous servir et à vous rappeler l'amour de ce Dieu si bon envers vous et l'obligation où vous êtes de l'aimer en retour. A la vue des collines, des fontaines, des fleurs, l'abbé de Rancé, réformateur de la Trappe, disait que tout cela lui remettait devant les yeux l'amour dont Dieu l'avait favorisé.

Considérez en outre l'amour particulier que Dieu vous a témoigné en vous faisant naître dans un pays chrétien et au sein de la véritable Eglise. Combien naissent parmi les idolâtres, les juifs, les mahométans, les hérétiques, les infidèles, lesquels se perdent pour toujours! Dans la multitude des hommes, c'est le petit nombre qui a le bonheur de voir le jour là où règne la vraie foi; et le Seigneur vous a choisi pour être de ce petit nombre. La vraie foi, oh! l'inappréciable don! Que de millions de personnes sont privées des sacrements, des instructions, des bons exemples et de tous les autres moyens de salut que nous offre la véritable Eglise! Et tous ces grands avantages, Dieu a daigné vous les assurer, et cela sans aucun mérite de votre part, ou plutôt, en prévoyant vos démérites; car lorsqu'il pensait à vous créer et à vous faire ces grâces, il prévoyait déjà les injures que vous alliez lui faire.

Vous pouviez mourir dans le sein de votre mère, privé du baptême; et l'amour de votre Dieu vous a fait venir

vivant au monde; vous pouviez naître aveugle, estropié, manchot, esclave; et l'amour de votre Dieu vous a préservé de toutes ces disgrâces. Le Seigneur a gardé vos biens; il a fait prospérer vos affaires; il a protégé vos entreprises; il a défendu vos intérêts; et, comme un bon père, il a pris un soin spécial de votre personne et de tout ce qui vous touche. Il vous a conservé la vie jusqu'à ce jour, et vous a délivré des dangers, des maladies et des infortunes dont une foule d'autres ont été victimes. Que de fois n'a-t-il pas entravé les démons qui machinaient votre ruine? Que de fois n'a-t-il pas arrêté les créatures qui voulaient venger les injures que vous aviez faites à votre Créateur? Combien d'hommes d'une santé plus vigoureuse que la vôtre ont été emportés à la fleur de l'âge, tandis que vous vivez encore, que vous avez encore le temps de pleurer vos péchés, et de mieux assurer votre salut éternel? Comptez, si vous le pouvez, le nombre de ceux qui sont nés en même temps que vous, ou même après vous, et qui maintenant ont comparu devant le tribunal du juste Juge.

L'amour de votre Dieu vous a préservé de tous les péchés que vous pouviez commettre et que vous n'avez pas commis; car il n'y a aucun mal fait par un homme, qu'un autre homme ne puisse faire pareillement. Bien plus, Dieu vous a comblé de ses bienfaits, lors même que vous étiez son ennemi : vous méritiez l'enfer, et il n'a pas voulu vous châtier; il vous a, au contraire, appelé à son amour par mille invitations pressantes et par les inspirations les plus salutaires. « Seigneur, disait saint Augustin, je vous haïssais, et vous m'aimiez; je vous fuyais, et vous couriez après moi; lorsque je m'égarais, vous m'attiriez à vous; lorsque j'étais dans l'ignorance, vous m'instruisiez; lorsque je péchais, vous me corrigiez; lorsque j'étais triste, vous me consoliez; lorsque j'étais porté au désespoir, vous me rendiez l'espérance; si je tombais, vous me releviez; quand je me tenais debout, vous me souteniez; quand je marchais, vous me serviez

de guide; lorsque je vins à vous, vous m'avez reçu, et lorsque je vous invoquais, vous m'avez exaucé. » N'est-ce pas ce qui est arrivé pour vous?

Vous avez fui loin de Dieu, et Dieu vous a appelé tant de fois à la pénitence par la voix des confesseurs et des prédicateurs! Qui est-ce qui vous parlait alors? C'était Dieu; car les prédicateurs sont les envoyés de Dieu comme le dit saint Paul. Et c'est pourquoi il ajoute: *Nous vous en conjurons au nom de Jésus-Christ, réconciliez-vous avec Dieu.*

Voici la belle réflexion de saint Jean Chrysostome sur ce passage: « O pécheurs, dit-il, c'est donc Jésus-Christ lui-même qui vous prie; et de quoi vous prie-t-il? De faire la paix avec Dieu. » Puis le saint Docteur ajoute : « Ce n'est pas lui qui se conduit en ennemi, c'est vous »; ce qui signifie que ce n'est pas Dieu qui refuse de faire la paix avec le pécheur, mais que c'est le pécheur qui refuse de se réconcilier avec Dieu.

Pour vous faire recouvrer la vie de la grâce que vous aviez perdue, il vous disait : *Revenez à moi et vous vivrez.* Pour acquérir la grâce de Dieu, ce serait peu de passer cent années dans un désert au milieu des jeûnes et des pénitences; mais Dieu vous l'offrait pour un simple acte de contrition, et vous le refusiez; et malgré cela, il ne vous a pas abandonné; il vous a suivi, en vous avertissant; comme un tendre père court en pleurant après son fils qui veut aller se jeter à la mer, Dieu est venu à vous, en vous disant plein de compassion pour vous : — Mon enfant, pourquoi voulez-vous vous damner?

Les rois de la terre chassent de leur présence les sujets rebelles qui viennent implorer leur grâce. Au contraire, Jésus-Christ, non seulement ne repousse jamais un pécheur que le repentir amène à ses pieds, mais même il poursuit comme un bon pasteur sa brebis qui s'égare.

Dites-moi, si un roi, se trouvant notablement offensé par un de ses sujets, au lieu de le faire condamner à la potence ou au bûcher, lui envoyait des ambassadeurs pour

le prier de revenir, voulant l'instituer héritier de son trône, ne verriez-vous pas là un excès d'amour? — Certainement. — Comment donc qualifierez-vous cet excès d'amour que vous montre Notre-Seigneur Jésus-Christ?

C'est pour votre bien qu'il a ménagé cette mission qui vous a touché; qu'il vous a fait assister à tel sermon, qu'il vous a fait rencontrer tel confesseur, qu'il a fait parvenir à votre connaissance tel événement funeste, qu'il a versé l'amertume sur vos plaisirs, et qu'il vous a fait trouver des contradictions dans le monde, des ingratitudes de la part des personnes mêmes qui vous étaient les plus chères. C'est ainsi que cet amour infini cherchait à vous ramener vers lui, et préparait peu à peu votre âme à ce retour avec une sollicitude ineffable. Vous n'y voyiez que des disgrâces, et c'étaient autant de grâces précieuses; vous y voyiez des accidents fâcheux, et c'étaient des faveurs; vous y voyiez des châtiments, et c'était de l'amour. Le Seigneur a toujours pris de vous un soin spécial et tout paternel; il vous a gardé sous les ailes de sa protection; il vous a défendu comme la prunelle de ses yeux; il a veillé sur vous, comme une mère sur son enfant unique; il vous a aimé d'un amour supérieur à celui d'un père, d'un amour infini.

O mon âme, si tu ne sais pas aimer la première, réponds du moins à l'amour par l'amour; aime ce Dieu qui t'a si généreusement prévenue. Ingrat que je suis! Je mériterais un enfer tout exprès pour porter la peine de mon ingratitude.

Quel homme au monde fit jamais preuve à l'égard de ses égaux d'une patience comparable à celle de Dieu envers moi? Je lui ai prodigué l'offense; il n'est personne qui l'ait tant outragé; et lui il m'a supporté; il attend que je me repente.

Ah! mon Dieu, si j'avais fait à mon frère ou même à mon père les injures que je vous ai faites, ils m'eussent depuis longtemps banni de leur présence; et vous, vous m'aimez toujours!

À cette heure, je devrais être en enfer, où je ne pourrais plus vous aimer; mais puisqu'il m'est permis de le faire encore, je veux vous aimer...

O mon âme, entonne un chant de louange, et rends grâces à ton Dieu. Dieu bon! Triomphez de ma dureté et de mon ingratitude. Par tant de bienfaits, Seigneur, vous m'avez enchaîné à votre amour; et puisque vous m'avez poursuivi lorsque je fuyais loin de vous, veuillez ne pas me repousser maintenant que, repentant et humilié, je viens me jeter à vos pieds, ne désirant autre chose que votre grâce et votre amour.

Ah! mon bon Seigneur! Comment ai-je perdu tant d'années que j'ai passées sans vous aimer! Années malheureuses, je vous maudis! — Et vous, je vous bénis, ô patience de mon Dieu, qui m'avez si longtemps attendu, malgré l'ingratitude dont j'ai payé tant d'amour! — Mais, pourquoi, Seigneur! Pourquoi m'attendez-vous ainsi, tout ingrat que je suis? C'est afin qu'un jour, vaincu par vos miséricordes et votre amour, je me rende entièrement à vous? Mon Dieu! je ne veux pas résister davantage, je ne veux pas me rendre plus ingrat. Il est juste que je vous consacre au moins le temps qui me reste à vivre, qu'il soit court, qu'il soit long.

O Dieu tout-puissant! faites éclater votre puissance, en montrant au monde ce prodige; que mon âme, après avoir été si ingrate envers vous, devienne une de celles qui vous aime le plus! Faites-le, par vos mérites, mon Jésus.

Donnez-moi un grand amour; il y aurait peu d'honneur pour vous à être aimé faiblement d'une âme pour laquelle vous avez tant fait.

CHAPITRE II

LES PERFECTIONS DE DIEU MÉRITENT QUE NOUS L'AIMIONS PAR-DESSUS TOUT

Jusqu'ici, nous nous sommes étendus sur les bienfaits de Dieu, et nous avons cherché à convaincre nos lecteurs qu'on ne peut, sans la plus noire des ingratitudes, refuser ses affections à celui de qui nous tenons tout. Toutefois, ces motifs ne tendent par eux-mêmes qu'à produire en nous l'amour de reconnaissance, qui n'est pas encore l'amour parfait. Si même on n'aimait Dieu qu'à cause de ses bienfaits, étant disposé à ne pas l'aimer, si Dieu les retirait, cet amour serait coupable. En effet, comme le dit saint François de Sales, autre chose d'aimer Dieu à cause de ses bienfaits, ce qui est un acte saint, et autre chose de ne l'aimer qu'à cause de ses bienfaits, ce qui est lui faire outrage. La femme, qui n'aime son mari que parce qu'il a un domestique qui lui plaît, est convaincue d'aimer le domestique plus que le mari. Si vous n'aimez le médecin qu'à cause de la santé qu'il vous rend, vous aimez plus la santé que le médecin. Si donc vous n'aimez le Créateur qu'à cause de ses bienfaits, vous aimez ses bienfaits plus que lui, et même vous ne l'aimez pas, mais vous vous aimez vous-même.

Nous devons donc toujours aimer Dieu plus que ses dons, plus que les consolations qu'il nous accorde; et quand nous l'aimons par-dessus tout à cause de ses bienfaits, si nous ne nous élevons pas plus haut, notre amour n'est encore que la reconnaissance, ou l'amour intéressé; car nous faisons encore trop attention à nous; et cet

amour imparfait n'est pas encore cette charité qui efface tous les péchés. Il est bien vrai que la considération de la bonté de Dieu à notre égard, surtout dans les mystères de l'Incarnation, de la Passion de Notre-Seigneur, de l'Eucharistie, nous aide efficacement à envisager la bonté de Dieu en lui-même, et à produire par suite des actes de charité. Ce n'est que pour mener là nos lecteurs que nous leur avons présenté jusqu'ici un tableau des bienfaits divins, espérant par là attendrir leur cœur, les disposer à aimer Dieu parfaitement; néanmoins, il reste toujours vrai que notre amour n'est parfait qu'autant qu'il s'attache à Dieu, non en tant qu'il est bon pour nous, mais en tant qu'il est en lui-même la perfection infinie et par conséquent souverainement aimable. C'est là le terme du voyage que nous avons entrepris; ce n'est que lorsque nous l'aurons atteint que nous nous reposerons en Celui qui fait la félicité de ceux qui l'aiment.

Dieu n'est pas aimé parce qu'il n'est pas connu. On ne peut aimer ce qu'on ne connaît pas. Si les saints au ciel sont pénétrés d'amour pour Dieu, c'est qu'ils le connaissent parfaitement; si les âmes pures sur la terre aiment Dieu seul, c'est qu'elles méditent ses perfections infinies; c'est donc travailler à faire aimer Dieu que de le faire connaître. Certains oiseaux de nuit se cachent dès que le soleil brille à l'horizon; leurs yeux infirmes n'en peuvent pas supporter la clarté. Faites briller un rayon des perfections divines à certaines intelligences malades, elles ne peuvent supporter cette lumière. Parlez-leur des richesses, des plaisirs, des fêtes ou des sciences profanes, de tout ce qui n'est au fond qu'une lueur nocturne, comparé à Dieu, elles en seront intéressées, et passionnées peut-être. Persuadé que nous n'avons parmi nos lecteurs que des enfants de lumière, qui ne se plaisent pas dans les ténèbres, mais dans les splendeurs de la vérité, cherchons dans un premier article à leur faire connaître Dieu, afin de les presser dans un second de lui donner tout leur cœur.

ARTICLE PREMIER

Qu'est-ce que Dieu?

Deux religieux de Saint-Dominique vinrent un jour converser avec le bienheureux Frère Gilles, religieux de Saint-François, qui, bien que sans science et d'une condition humble et simple, avait reçu de grandes lumières surnaturelles. Dans cet entretien, l'un d'eux, ayant fait remarquer que saint Jean avait dit du Verbe divin des choses merveilleuses et sublimes, au commencement de son Evangile, Frère Gilles reprit : « Il n'en a rien dit. » Et comme ses deux interlocuteurs s'en récriaient, le Bienheureux, leur montrant une grande montagne qui était en face d'eux, leur dit : « Supposé que cette montagne soit toute composée de grains de millet et qu'un moineau en mangeât un grain seulement tous les jours, qu'en aurait-il enlevé au bout de cent ans? — Rien ou presque rien, répondirent-ils. — Aussi peu et encore moins, reprit le Frère Gilles, saint Jean nous a dit de Dieu dans son Evangile, en comparaison de ce qu'il a laissé. » Et si l'aigle des Evangiles n'a pas pu dire ce qu'est Dieu, qui le pourra dignement?

Il est de foi que Dieu ne peut être compris parfaitement par aucune créature, pas même par les anges, pas même par les séraphins, pas même par sa divine Mère, l'Immaculée Marie, elle qui a pénétré plus avant que tout être créé dans les abîmes sans fond de la connaissance et de l'amour divins. Comment donc en parler comme il faudrait?

Ce qui convient le mieux à la grandeur de Dieu, ne serait-ce pas de l'adorer en silence, nous reconnaissant incapables d'en parler comme il le mérite? Toutefois, l'impuissance où nous sommes de tout dire de lui, ne nous fait-elle pas un devoir de ne pas nous taire et d'employer à le bénir la langue qu'il nous a donnée? Disons donc quelque chose de ce que l'intelligence peut découvrir et surtout de ce que la foi nous a révélé sur sa nature.

Dieu, c'est l'être par excellence. Si les enfants d'Israël te demandent qui je suis, et par qui tu leur es envoyé, disait le Seigneur à Moïse, tu leur diras : *Celui qui est m'a envoyé vers vous*. Mais Dieu n'a-t-il pas donné l'existence aux créatures? Est-ce que la terre, les astres, les anges ne sont pas des êtres? Ce sont des êtres assurément, mais ils n'ont qu'un être d'emprunt, ils ne sont pas eux-mêmes la cause de leur être, ils ne sont que par la main de Dieu qui les soutient. Dieu seul est et subsiste par lui-même et ne doit son être à personne; il est d'une manière nécessaire, immuable, absolument indépendante. *Tout a été fait par lui, et sans lui rien n'a été fait.* Chaque créature a quelque être, mais elle n'a pas tout l'être. L'homme n'a que l'être de l'homme, il n'a pas celui des anges. Dieu seul a l'être dans toute sa plénitude, sans mélange de non être; il n'a point de perfection à acquérir, car il les a toutes; il ne manque de rien, celui qui donne tout à tous les êtres. Et personne ne donne ce qu'il n'a pas. Il n'a, il est vrai, aucune imperfection des créatures, il n'est pas matière, car ce qui est étendu est limité, et Dieu est sans limites. Il n'a pas le raisonnement qui vient de la faiblesse de l'intelligence; Dieu voit et connaît tout sans lui; mais il a plus et mieux que la matière et que le raisonnement. Tout ce qu'on peut trouver dans les créatures de bien, sans mélange d'imperfection, Dieu le possède, mais à un degré infiniment supérieur à celui des créatures les plus parfaites.

« Si vous voulez connaître Dieu, dit saint Basile, il faut sortir de votre corps et de tous vos sens; et, fendant les airs, élevez-vous bien au-dessus, mettez sous vos pieds les éléments, toutes les beautés, toute la gloire, toutes les richesses et tous les ornements de ce monde terrestre; élevez votre vol jusqu'au firmament, voyez le soleil, la lune et les étoiles, considérez leur grandeur, leur éclat, leur mouvement, leurs influences, leur situation, leur ordre, leurs conjonctions et leur distance. Méprisant encore toutes ces clartés, élancez-vous jusque

dans le ciel, entrez dans ce séjour de merveilles, considérez les admirables beautés qui y éclatent de toutes parts, ces étoiles spirituelles qui brillent d'une lumière si éclatante et si agréable, les anges, les archanges, les dominations, les vertus, les principautés et tous ces esprits bienheureux doués d'une si haute et si sublime perfection; et, après les avoir bien contemplés, laissez-les, et toutes les autres créatures avec elle, et contemplez la divine essence, le premier principe de toutes choses, stable, immobile, n'ayant rien que de lui seul, puissance ineffable, grandeur sans mesure, gloire infinie, bonté unique, beauté souveraine, qui peut bien blesser les cœurs de ses traits, mais qui ne peut être expliquée par aucune langue. » Telle est la marche que nous trace saint Basile pour faire arriver à la connaissance de Dieu.

Si l'on rassemblait, en effet, toute la bonté, la beauté, la sagesse, la puissance, les richesses, la miséricorde, la libéralité, la pureté, la sainteté, la douceur, les plaisirs et, en général, toutes les perfections de la nature, de la grâce et de la gloire, qui ont été, qui sont, qui seront, et même celles qui sont seulement possibles, et qu'on les doublât, triplât et multipliât par mille, à chaque minute, pendant toute l'éternité, il est certain que toutes ces beautés et toutes ces perfections multipliées à tel excès, seraient au-dessus de tout ce que nous pouvons concevoir, et comme infinies; et cependant elles ne seraient rien en comparaison de la bonté, de la beauté et des perfections de Dieu, et s'éclipseraient devant lui bien plus rapidement que l'étoile ne s'éclipse devant le soleil. Quoique l'étoile demeure étoile, et par conséquent lumineuse, cependant elle disparaît devant le soleil et ne montre plus sa lumière, parce que celle du soleil, quoique finie, est incomparablement plus grand et la fait disparaître. Il y a plus : cette bonté dont nous avons parlé dans cette supposition, et qui serait si grande et si excessive, ne semblerait. pour ainsi dire, que malice devant la bonté de Dieu; toute cette beauté, en présence de la beauté de

Dieu, ne paraîtrait que laideur, cette sagesse qu'ignorance, cette puissance que faiblesse, ces richesses que pauvreté, cette miséricorde que cruauté, cette douceur qu'amertume, ces plaisirs qu'affliction, cette pureté que souillure, cette perfection qu'imperfection, à cause de l'infinie disproportion qu'il y aura toujours entre Dieu et les créatures. Car, quand on ajouterait sans cesse à ce qui est fini pendant l'éternité tout entière, on ne lui donnera jamais aucune proportion avec l'infini. « Toutes les nations, dit Isaïe, sont devant Dieu comme une goutte d'eau qui demeure au fond d'un vase et comme ce petit grain de poussière qui ne peut donner la moindre inclination à la balance. » Tous les peuples du monde sont devant lui comme s'ils n'étaient pas, tant ils sont peu de chose; et il les regarde comme un vide et comme un néant. Il s'assied sur le globe de la terre et voit tous les hommes qu'elle renferme, petits comme des sauterelles, les plus grands efforts des potentats et des monarques ne sont que comme les sauts et les élancements de ces petits insectes. « Les cieux et les étoiles ne sont pas purs devant lui, dit Job, la lune ne jette plus aucune lumière en sa présence. » Donc, puisqu'il n'y a rien parmi les créatures qui puisse entrer en comparaison avec ce qui est en Dieu, et même qui n'en soit éloigné d'une manière infinie, ce serait lui faire injure de comparer les perfections créées avec les siennes.

Le vénérable Louis du Pont avait honte de dire à Dieu : « Seigneur, je vous aime par-dessus toutes choses : je vous aime plus que toutes les créatures, plus que toutes les richesses, plus que tous les honneurs, plus que tous les plaisirs terrestres..... » En parlant ainsi, il lui semblait dire : « Mon Dieu, je vous aime plus que la paille, plus que la fumée, plus que la boue. »

Dans les créatures, une perfection n'est pas l'autre; la beauté d'une vierge n'est pas la sainteté. Elle peut être belle sans être sainte. En Dieu, les perfections ne se distinguent pas réellement et elles sont inséparables les unes

des autres. La beauté de Dieu, c'est sa science, c'est sa sainteté, c'est l'ensemble de toutes les perfections, c'est Dieu lui-même, car, en Dieu, il n'y a que Dieu. Il est absolument simple et invisible aux yeux du corps. Il est la vérité qui ne peut mentir, il est fidèle à toutes ses paroles. Sa sainteté a tout mal en horreur.

Le mal vient de la liberté des êtres intelligents qui transgressent la loi divine; mais la liberté et l'intelligence qu'elle suppose sont de si grands biens qu'il valait mieux en douer les créatures, au risque de les voir en abuser, que de ne faire aucun être libre. Du reste, Dieu sait tirer le bien du mal même; la haine des tyrans a fait des martyrs.

La bonté, la miséricorde de Dieu est au-dessus de toutes ses œuvres. Elle donne tout, elle pardonne tout au repentir. La beauté divine sera l'objet éternel du ravissement des bienheureux au ciel, et elle forçait saint Augustin, las enfin des affections de la terre, à s'écrier : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, pourquoi vous ai-je si tard connue et si tard aimée! »

Il y a, d'après saint Denis, dans la beauté de Dieu des perfections admirables qui ne se trouvent qu'en lui seul : Dieu d'abord est beau de sa propre essence et par lui-même, et non par autrui, et par conséquent il est essentiellement la beauté même; il est beau ensuite d'une beauté immuable, qui ne peut jamais se perdre ou se ternir tant soit peu, et qui demeure toujours la même; il est de plus la cause et la source des beautés de toutes les choses spirituelles et corporelles qui sont dans l'univers. Il est beau encore d'une manière infinie et sans bornes; il rassemble et réunit en lui tous les degrés de beauté qui sont épars parmi les créatures; et il les renferme tous d'une manière infiniment plus noble et plus relevée, qu'ils ne peuvent se trouver dans les plus parfaites d'entre elles; en dernier lieu il est la fin et tout ensemble le modèle de toutes les belles choses.

Dieu est immense, mais sans étendue; il est tout entier

partout par sa présence, par sa puissance, par sa substance essentiellement simple. Il accorde tout à la prière, mais sans que ses décrets éternels changent. Les créatures varient : Les cieux et la terre passent, tous les êtres s'usent comme un vêtement; mais vous, Seigneur, vous êtes toujours le même, et les ans ne vous feront pas défaut. Il est, en effet, éternel, sans commencement, sans fin, sans succession, sans passé, sans avenir. Il possède parfaitement tout à la fois sa vie qui n'aura point de terme. Sa béatitude est telle qu'elle fera celle de tous les élus.

Sa vie est le principe de toute vie, et ne dépend d'aucun autre que de lui. En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être. Son intelligence est infinie, puisqu'elle embrasse l'essence divine, incompréhensible pour tout autre que pour Dieu même. Tous les êtres existants, tous les êtres possibles, présents ou à venir, même les actions des êtres libres, tout est nu et découvert à ses yeux. L'homme connaît les choses parce qu'elles existent, la science de Dieu a une efficacité créatrice. Les idées divines sont l'exemplaire éternel de toutes ses œuvres, dont les unes comme les êtres sans raison portent en eux les vestiges et les traces de leur auteur, tandis que les êtres intelligents reproduisent son image. Ils ont comme lui l'intelligence, la volonté, la liberté.

La volonté de Dieu est indépendante de toutes les lois, elle dicte des lois à tous les êtres. Dieu ne peut pas ne pas aimer le souverain bien, qui n'est autre que lui, mais il est libre dans toutes ses œuvres, aussi bien dans la distribution des grâces que dans la création et la conservation du monde. Rien ne résiste à sa volonté : il appelle les étoiles et elles répondent : Nous voici. Il a dit et tout a été fait. Il peut tout ce qui est possible, excepté le mal qui répugne à sa sainteté. Aucune passion n'agit sur sa volonté sainte. Dieu ne connaît ni la haine, ni la colère. C'est d'après la manière de parler des hommes qu'on lui prête ces sentiments ; mais en réalité, ils ne sont point en lui.

Sa sagesse est telle que toute sagesse créée en découle ;

il prévoit tout avec une connaissance infinie; il gouverne tout avec force et suavité. C'est sans se lasser qu'il soutient le brin d'herbe sur sa tige, comme le soleil dans l'espace. Un cheveu ne tombe pas de nos têtes sans sa permission. *Regardez les oiseaux du ciel; ils ne sèment ni ne moissonnent, et votre Père céleste les nourrit. Considérez les lis des champs : ni ils ne travaillent, ni ils ne filent, et je vous dis, en vérité, que Salomon, dans toute sa gloire, n'a jamais été revêtu d'un éclat semblable au leur.*

Les méchants résistent à la volonté divine et troublent l'harmonie du monde; la justice sait les faire rentrer dans l'ordre par des châtiments qu'elle leur inflige souvent dès cette vie; car la terre est pleine de la justice de Dieu; et bien aveugle celui qui ne voit pas sa main armée pour punir le mal. Si elle ne frappe pas en ce monde, elle n'en sera que plus terrible dans l'autre. Dieu est patient, car il est éternel; il a le temps de voir venir ceux qui l'ont outragé. Mais les réprouvés eux-mêmes ne pourront l'accuser d'injustice, tandis que tous les élus chanteront éternellement : *Vous êtes juste, Seigneur, et vos jugements sont équitables.*

Que faisons-nous, quand nous énumérons les perfections divines, sinon balbutier? *Ah! ah! ah!* disait Jérémie, *je suis comme un enfant qui ne sait parler.* Quand nous disons que Dieu est bon, beau, vrai, saint, juste, miséricordieux, mettons qu'il l'est infiniment plus que nous ne pouvons l'exprimer et le concevoir, élevons donc nos âmes au-dessus de tout le créé, et écrions-nous avec le Psalmiste : *Le Seigneur est grand et au-dessus de toute louange, et sa grandeur n'a point de bornes.* O Seigneur! je ne serai rassasié que lorsque m'aura apparu votre gloire. Nous le voyons ici dans un miroir et en énigme; mais au ciel, nous le verrons face à face; nous le contemplerons tel qu'il est, et cette contemplation sans fin, loin d'engendrer le dégoût, sera la source de notre béatitude, tant nous trouverons de merveilles en ce Dieu, en qui nous aurons cru et que nous aurons aimé sur la terre.

ARTICLE II

Aimons Dieu à cause de ses perfections.

C'est là le sûr moyen de l'aimer éternellement. Si nous avons compris ce qu'est Dieu, comment comprendre qu'un homme qui a la foi aime autre chose que Dieu?

Saint Philippe de Néri regardait comme inexplicable un tel phénomène. Celui qui s'aime lui-même, ou aime les créatures plus que Dieu, bouleverse l'ordre de la charité, comme le remarque saint Prosper. N'est-ce pas un renversement effroyable, un désordre prodigieux, en effet, que d'aimer un bien particulier plus que le bien universel, le ruisseau plus que la source, le rayon plus que le soleil, l'image plus que celui qu'elle représente, le néant plus que le tout, la créature plus que le Créateur? Si quelqu'un faisait plus de cas d'un morceau de fer rouillé que d'une masse d'argent, d'un peu de cuivre que d'un lingot d'or, ne dirait-on pas qu'il a l'esprit égaré? Quelle folie donc de faire plus de cas de la créature qui n'est que cendre et poussière que de la très haute, très excellente et très infinie majesté de Dieu! Aussi le Seigneur se plaint-il par le prophète Isaïe de ceux qui le mettent dans leur estime au même niveau que les créatures. *A qui*, dit-il, *m'avez-vous comparé?* Il pourrait dire aujourd'hui : Sous qui m'avez-vous abaissé? Car il est des hommes assez malheureux pour aimer tout, excepté Dieu. Bossuet a pu dire que, chez les païens, tout était dieu, excepté Dieu lui-même ; et parmi certains chrétiens de nos jours, on aime tout, mais Dieu n'est pour rien dans les cœurs : « Aimez-vous Dieu? » demandait Lacordaire à son auditoire ; et il ajoutait : « Demain, vous vous lèverez, il y aura dans l'air une douceur, un parfum du printemps; vous ouvrirez votre fenêtre, et un amour jaillira de tous vos sens pour aller au devant de la nature et s'y enivrer d'air, de lumière et de chaleur. Près de vous, sur la pierre extérieure, une fleur vous regardera,

une fleur que vous aurez vue naître dans le froid de l'hiver et que vous aurez exposée aux premiers rayons d'un plus doux soleil; vous lui rendrez son regard, vous la rapprocherez de vous, et tout inanimée qu'elle est, et impropre à l'amour, vous lui ferez de vous à elle et d'elle à vous je ne sais quel commerce où le cœur ne sera pas étranger. Mais Dieu..... Ah! Dieu, moins que le vent, moins que l'air, moins que la lumière, moins que la petite fleur, vous n'y pensez pas. Qu'est-ce que Dieu?

» Vous vieillirez, votre jeunesse, en s'éloignant de vous, ne vous renverra plus que des souvenirs tristes et de fragiles images de vous-même; et les obscurcissements de l'âge vous gagnant toujours, il ne vous restera bientôt que des ruines sans amitié. En ce temps-là, par quelque jour d'automne, quand la solitude devient plus dure au vieillard à cause des mélancolies du ciel, vous descendrez pesamment dans la rue, et, regardant çà et là, vous chercherez s'il n'y a point quelque pauvre animal abandonné comme vous et qui ait besoin d'un bon maître. Si la Providence vous l'envoie, vous le recueillerez doucement dans les pans de votre habit, et, le portant à votre foyer, vous lui ferez sa place comme à votre dernier ami, le dernier qui boira à votre tasse et à qui vous donnerez de votre pain. Et si vous êtes pauvre, souffrant à la fois de l'âge et du besoin, il se formera entre la bête et vous une amitié d'autant plus forte et plus fidèle; vous vous retrancherez de votre vie pour entretenir la sienne. Conclusion, Messieurs, il nous est plus aisé d'aimer un chien que d'aimer Dieu, c'est-à-dire que, par une incompréhensible ingratitude, Dieu nous est plus étranger que quoi que ce soit au monde. Est-ce là ce que nous devrions être? »

N'y a-t-il pas là un étrange désordre, d'autant plus que la raison elle-même nous porte comme naturellement à estimer et à aimer davantage ce qui est plus parfait?

Il est des créatures que nous aimons, lors même que nous n'en avons rien reçu et que nous n'en attendons

rien, parce que nous remarquons en elle des qualités qui nous charment. Tous les grands du monde se disputeraient le cœur d'une princesse qu'ils sauraient être la plus riche, la plus belle, la plus douce et la plus noble qui existât sur la terre. Tous envieraient le bonheur de celui qui aurait ses faveurs. Une fleur de chair, que les vers rongeront demain, a le secret de gagner les affections de tous; et vous, ô mon Dieu, source de toute bonté, de toute beauté, de toute richesse, de toute noblesse, vous n'êtes pas aimé. *Seigneur, Dieu des vertus, qui est semblable à vous? Jusques à quand, enfants des hommes, aimerez-vous la vanité et rechercherez-vous le mensonge?* Pauvre homme, dit saint Augustin, pourquoi courir çà et là à la poursuite du bien? Aimez donc le seul bien en qui sont tous les biens. Si Dieu ne vous satisfait pas, voyez si vous trouvez quelque chose qui vaille mieux : *Aliud desidera, si melius inveneris*. Mais toute créature n'est qu'un pâle rayon de la splendeur de Dieu et comme un charbon éteint. Quelle folie d'aller puiser quelques gouttes d'eau fangeuse dans un marais quand on a à côté de soi une source abondante d'eau limpide, d'aimer mieux la peinture d'un royaume que le royaume lui-même!

Toute perfection est aimable en soi, par là même qu'elle est perfection; et elle est d'autant plus aimable qu'elle est plus grande. Or, une perfection infinie mérite un amour infini, dont, il est vrai, nous ne sommes pas capables. Du moins, aimons Dieu de toute notre âme et de toutes nos forces.

« Il est juste, dit Bossuet, de donner l'amour à celui qui est aimable; et le grand amour à celui qui est très aimable, et le souverain et parfait amour à celui qui est souverainement et parfaitement aimable; et tout l'amour à celu qui est uniquement aimable, et qui ramasse en lui-mêm tout ce qui est aimable et parfait, en sorte qu'on se regarde et qu'on ne s'aime soi-même que pour lui. »

Hélas! qu'il serait temps pour moi de le comprendre! Que d'années, ô mon Dieu, j'ai passées loin de votre

amour, prostituant mon pauvre cœur à tout ce que je rencontrais sur mon chemin, et vous refusant à vous seul mes affections. J'ai été bien puni par où j'ai péché. Ces créatures que j'aimais ont été la source même de mes déceptions et de mes malheurs. Aussi je leur dis adieu, et je me donne à vous, à qui j'aurais toujours dû appartenir. Que les riches gardent leurs richesses, vous dirai-je avec saint Paulin, que les rois gardent leur royaume (que ceux qui, ont les plaisirs et les affections de la terre en jouissent s'ils veulent), pour moi, ma richesse, mon royaume, ma seule jouissance, l'objet de toutes mes affections, c'est vous, Jésus, mon Dieu, le bien suprême; à vous seul, vous m'êtes tout. N'y eût-il ni ciel, ni enfer, que je voudrais encore vous aimer par-dessus tout. Je vous préfère à toutes les richesses, à tous les honneurs, à toutes les sciences, à toutes les gloires, à toutes les espérances et à tous les dons que vous m'accordez. Vous êtes tous mes biens, c'est vous seul que je veux, et rien de plus; car vous êtes le seul infiniment beau, infiniment bon, infiniment aimable; vous êtes, en un mot, l'unique bien. Ainsi, quoi que vous me donniez, si ce n'est vous-même, je ne puis m'en contenter. Je répète, Seigneur, et je répéterai toujours : Vous seul et rien de plus; tout ce qui est moins que vous-même, je vous le déclare, ne peut me suffire.

Nous avons assez dit pour que chacun le comprenne, que Dieu par ses bienfaits et par ses perfections mérite tout notre amour; allons plus avant.

SECTION II

C'EST POUR NOUS UN DEVOIR ET UN BESOIN D'AIMER DIEU

Quelque efficaces que soient les motifs que nous avons exposés jusqu'ici pour nous porter à donner à Dieu notre cœur, nous devons les fortifier encore, et chercher à faire comprendre à tous que notre grande obligation en ce monde c'est d'aimer Dieu; que notre plus grand intérêt est de l'accomplir fidèlement. Les saints, qui sont nos modèles, nous en ont donné l'exemple. Telle sera la matière des trois chapitres suivants.

CHAPITRE PREMIER

OBLIGATION D'AIMER DIEU

Si Dieu nous eût défendu de l'aimer, notre vie devrait se consumer en larmes et en prières pour obtenir de lui qu'il daignât nous le permettre. La vie, sans la possibilité d'aimer Dieu, ne serait-elle pas, en effet, un commencement de l'enfer d'où est banni tout amour, et où habitent les horreurs éternelles de la haine?

Combien un sujet se croirait honoré et heureux, s'il entendait son roi lui tenir ce langage : Aimez-moi, puisque je vous aime! Un prince de la terre ne daignerait pas s'abaisser au point de réclamer l'affection d'un particulier; mais Dieu, qui est la bonté infinie, le Maître de toutes choses, infiniment puissant, infiniment sage, un Dieu, en un mot, digne d'un amour infini, un Dieu qui nous a enrichis de ses biens spirituels et temporels, ne dédaigne pas de nous demander notre amour; il nous exhorte à l'aimer, il l'ordonne; et il ne peut l'obtenir!

Mais il est bon d'entendre les paroles mêmes de ce Dieu, dont la volonté souveraine doit faire la règle de tous les anges, de tous les hommes et de toutes les créatures. *Ecoute, ô Israël, le Seigneur notre Dieu est le seul Seigneur. Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta force. L'ordre que je te donne aujourd'hui, tu le garderas dans ton cœur, tu l'apprendras à tes enfants, tu le méditeras en étant assis dans ta maison, en marchant dans le chemin, en t'endormant et en te levant; tu l'attacheras comme un signe sur ta main, tu le placeras de manière à ce qu'il se meuve*

devant tes yeux; tu l'écriras sur le seuil et sur la porte de ta maison. (*Deut.* VI.)

Voilà comment parlait le Seigneur à son peuple choisi, et par lui à tous les hommes qui voudraient reconnaître ses droits.

Certes, il n'était pas possible d'inculquer ce précepte avec des détails plus capables d'en faire comprendre l'importance, ni de prouver plus clairement combien Dieu a à cœur que l'homme ne le perde jamais de vue. Jésus-Christ nous rappelle d'une manière non moins frappante ce devoir dans l'Evangile. *Un docteur de la loi interrogea Notre-Seigneur en lui disant: Maître, quel est dans la loi le grand commandement? Jésus lui dit: Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit. C'est là le plus grand et le premier commandement.* Ce n'est donc pas là un conseil, une exhortation à ce qui est plus parfait, une pratique de dévotion utile. Les diverses dévotions peuvent être excellentes; mais si elles ne nous portaient pas à aimer par-dessus tout notre Père qui est aux cieux, « ce ne serait, selon le langage de saint Léonard, que du clinquant, et non pas l'or pur d'une piété sincère; et il y aurait lieu de craindre qu'on ne comprît pas le devoir essentiel du chrétien. La Très Sainte Vierge, pour laquelle il est très bien de professer un culte particulier, et tous les saints auxquels nous avons une dévotion spéciale, n'ont autre chose en vue sur la terre et ne désirent autre chose dans le ciel que d'aimer Dieu et de le voir aimé de nous sur toutes choses. Pratiquez donc autant de dévotion qu'il vous plaît: c'est bien; mais gardez-vous de négliger ce qui importe plus que tout le reste, savoir l'amour que nous devons à notre Dieu qui est infiniment aimable. Toutes les autres dévotions sont utiles, mais celle-ci est nécessaire. Elle est de précepte et c'est le précepte par excellence. »

Ce n'est pas, en effet, un commandement ordinaire, *c'est le plus grand et le premier de tous,* au témoignage

de Notre-Seigneur lui-même, et voici comment l'explique saint François de Sales :

« L'homme est la perfection de 'univers; l'esprit est la perfection de l'homme; l'amour, celle de l'esprit, et la charité, celle de l'amour. C'est pour quoi l'amour de Dieu est la fin, la perfection et l'excellence de l'univers. En cela consiste la grandeur et la primauté du commandement de l'amour divin, que le Sauveur nomme le premier et très grand commandement.

» Ce commandement est comme un soleil qui donne le lustre et la dignité à toutes les lois sacrées, à toutes les ordonnances divines et à toutes les Saintes Ecritures. Tout est fait pour ce céleste amour et tout se rapporte à lui. De l'arbre sacré de ce commandement dépendent les conseils, toutes les exhortations et toutes les inspirations, et les autres commandements, comme ses fleurs, et la vie éternelle comme son fruit; et tout ce qui ne tend point à l'amour éternel tend à la mort éternelle. Grand commandement duquel la parfaite pratique dure en la vie éternelle et n'est autre chose que la vie éternelle.

» Hélas! Dieu, je ne sais pas si je dois plus aimer votre infinie beauté qu'une si divine bonté m'ordonne d'aimer, ou votre divine bonté qui m'ordonne d'aimer une si infinie beauté. O beauté, êtes-vous aimable, m'étant octroyée par une si immense bonté! O bonté, que vous êtes aimable de me communiquer une si éminente beauté!

» Les damnés s'estimeraient bienheureux s'ils pensaient de pouvoir quelquefois aimer Dieu; et les Bienheureux s'estimeraient damnés s'ils croyaient de pouvoir être une fois privés de cet amour sacré. Hé! mon Dieu! combien est désirable la suavité de ce commandement, puisque, si la divine volonté le faisait aux damnés, ils seraient en un moment délivrés de leur plus grand malheur, et que les Bienheureux ne sont bienheureux que par la pratique de ce précepte. O amour céleste! que vous êtes aimable à nos âmes, et que bénie soit à jamais la bonté, laquelle nous commande avec tant de soin qu'on l'aime, quoique

son amour soit si désirable à notre bonheur, que sans lui nous ne pouvons être que malheureux. »

Qu'on remarque bien ces paroles du saint Docteur, et on comprendra que ce n'est pas un joug dur que Dieu impose, en nous commandant à tous de l'aimer parfaitement. C'est une faveur qu'il nous accorde. Et de fait, le plus grand bien que nous puissions ambitionner en ce monde, c'est de l'aimer par-dessus tout. Mais ce bien si précieux, il ne nous est pas permis de le refuser, quand Dieu nous l'offre et qu'il nous ordonne de l'accepter. Le faire, ce serait outrager à la fois sa majesté souveraine à qui toute créature doit obéissance dans ce qu'elle ordonne avant tout, et en même temps sa tendresse paternelle.

« Quand Dieu demande tout notre cœur, dit le Bienheureux Louis de Grenade, cette exigence même est la preuve la plus manifeste de son amour et devrait, par conséquent, nous engager à l'aimer davantage. » Qui ne sait par expérience que plus on aime une personne et plus on sollicite ardemment son amour, plus aussi on supporte avec peine ses refus? On ne sait donc comment expliquer une idée fausse qui porte à penser que l'amour parfait de Dieu n'est pas strictement obligatoire, sous prétexte qu'il est trop difficile d'y atteindre. Alors, il faut déchirer l'Evangile et la Bible tout entière et leur enlever ce qui fait le fond de toute la morale divine, en barrant ce grand précepte : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur*. Il ne s'agit pas ici de l'espérance, ni de la simple reconnaissance envers Dieu, qui sont commandées ailleurs en cent endroits. Il s'agit, au témoignage de toute la théologie catholique, de la charité, c'est-à-dire de l'amour de Dieu pour lui-même à cause de ses perfections, et par-dessus toute chose, car c'est là la définition essentielle de la charité parfaite, que tous les auteurs, à la suite de Notre-Seigneur, regardent comme étant de précepte, comme la foi et comme l'espérance. Sans la charité, on est donc en révolte contre le commandement de Dieu le plus important, celui qui est la fin et la plénitude de toute

la loi; et, par conséquent, on est hors de la voie du salut. On pourrait même dire qu'on est en dehors de la raison, et qu'on n'a ni bon goût, ni bon cœur, puisqu'on ne s'attache pas au bien de tous, le plus précieux, et qu'on n'aime pas ce qui est souverainement beau, aimable et bon. Aussi est-il écrit que les saints, mieux inspirés que les indifférents, ont eu le goût de la beauté : *Pulchritudinis studium habentes.*

L'idée si manifestement fausse que nous signalons a les conséquences les plus fâcheuses; elle empêche l'élan des cœurs vers Dieu et vers le bien. On ne fait pas d'actes d'amour quand on s'imagine qu'ils ne sont pas obligatoires, ou qu'ils sont trop difficiles; on n'en acquiert pas par conséquent l'habitude. Si l'on est dans l'état de péché, on y reste au moins jusqu'à ce qu'on se confesse, puisque c'est la charité ou la contrition qui efface seule le péché en dehors du sacrement de Pénitence; et si l'on est surpris par la mort sans les secours de la religion, pourra-t-on alors faire facilement cet acte de charité absolument nécessaire pour le salut, si on ne s'y est pas exercé pendant la vie ?

Sans doute, sans la grâce on ne peut faire un acte surnaturel d'amour de Dieu, pas plus qu'on ne peut prononcer le nom de Jésus d'une manière méritoire; mais Dieu est loin de nous commander l'impossible, et il nous donne toujours, si nous le prions, le secours nécessaire pour observer sa loi.

Du reste, ses commandements ne sont pas difficiles, dit saint Jean, *mandata ejus gravia non sunt.* Et c'est ce qui est particulièrement vrai du précepte de l'amour de Dieu. C'est le Seigneur lui-même qui nous en avertit par ces paroles : *Le commandement que je vous fais aujourd'hui n'est pas au-dessus de votre portée, ni placé loin de vous. Il n'est pas situé dans le ciel, de telle sorte que vous puissiez dire : Qui de nous peut monter au ciel pour nous l'en apporter, et pour que nous puissions l'entendre et le mettre en pratique. Il n'est pas placé au delà des mers, de telle*

sorte que vous puissiez vous en plaindre, en disant : Qui de nous passera les mers pour nous l'apporter, afin que nous puissions comprendre et faire ce qui est commandé ? Mais cet ordre est tout à fait près de vous, il est dans votre bouche et dans votre cœur afin que vous l'accomplissiez.

S'il n'est rien de si précieux que l'amour de Dieu, il n'est rien qu'on puisse acquérir plus facilement. Est-il une chose en ce monde qu'on puisse acquérir par la seule volonté ? Non, on ne peut pas, même par la seule volonté, se procurer un peu de cendre ou une épingle ; il faut du moins se baisser et y porter la main pour la prendre ; et l'amour de Dieu, le trésor du ciel et de la terre, avec la grâce, on peut l'acquérir par la seule volonté. La faveur des grands ne se procure qu'au prix de grands sacrifices ; et, après qu'on a tout tenté pour se la concilier, on est souvent déçu. Pour devenir l'ami de Dieu, il suffit de le vouloir.

O bonté ineffable de Dieu ! vous ne nous commandez rien qu'à notre profit. Vous ne me demandez que ce que ma raison et ma foi m'apprennent que je vous dois. Vous m'avez fait pour vous, qui êtes le bonheur suprême ; et vous ne voulez pas que je le perde en me séparant de vous. C'est pourquoi vous me commandez de vous rester uni par l'amour. Ce cœur que vous m'avez donné, que vous avez fait pour vous, je comprends assez qu'il doit vous appartenir, et que toutes ses affections doivent tendre vers vous. Quand vous me le rappelez, c'est un service que vous me rendez ; car, si je ne vous aime pas, je m'égare et je me perds moi-même. Vous daignez m'en avertir. Il faut, dites-vous, *que vous aimiez le Seigneur, votre Dieu, de tout votre cœur et de toute votre âme, afin que vous puissiez vivre. Celui qui n'aime pas demeure dans la mort. Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ,* dit saint Paul, *qu'il soit anathème.* « Je sais, dit saint Augustin, de quelle manière inexplicable celui qui s'aime lui-même sans aimer Dieu ne s'aime pas lui-même ; et celui qui aime Dieu sans s'aimer lui-même, s'aime lui-même en réalité. Celui qui ne peut vivre de lui-

même meurt en s'aimant lui-même, puisqu'il ne trouve pas en lui le principe de vie. » Donc ou l'amour ou la mort, ou l'amour éternel ou la mort éternelle; ou le feu de l'amour en ce monde ou le feu de l'enfer en l'autre. Mon Dieu, j'ai donc devant moi la bénédiction ou la malédiction, la vie ou la mort. La bénédiction et la vie, si je vous aime; la malédiction et la mort, si je ne vous aime pas. En moi et dans les créatures qui ne sont et qui ne peuvent être le principe de vie, je ne puis trouver que la malédiction et la mort. C'est pour m'en préserver que vous me commandez de vous aimer, vous qui êtes la source de la vie.

O Dieu, mon Maître, mon Créateur, mon souverain Législateur, le principe de toute vie, je vous aime par-dessus tout. Que je meure à toutes choses de la terre, plutôt que de ne pas vous aimer! Je vous donne mon cœur sans partage; car je vous le dois tout entier. Je vous consacre toutes mes affections, car vos perfections infinies me ravissent. Je veux vivre et mourir dans votre amour, afin de vous aimer éternellement.

CHAPITRE II

C'EST NOTRE INTÉRÊT D'AIMER DIEU

Si nous avions le malheur d'oublier le commandement divin, du moins faudrait-il ne pas nous oublier nous-mêmes, ne pas perdre de vue nos plus grands intérêts. Rien pour nous n'est aussi nécessaire, aussi avantageux, aussi honorable, aussi doux que d'aimer Dieu. Ceux donc qui négligent de le faire sont les ennemis de leur âme; mais, pour le comprendre, entrons dans quelques détails.

ARTICLE PREMIER

Rien de plus nécessaire que l'amour de Dieu.

Il serait facile d'établir cette nécessité pour la société elle-même, qui est tombée partout dans la barbarie, tant qu'elle n'a pas connu la grande loi de l'amour de Dieu, barbarie qui est encore aujourd'hui le partage des peuples qui ignorent ce grand précepte, et dans laquelle sont menacées de retomber demain les nations qui oublient ce qu'elles doivent à leur Créateur.

Bossuet a dit : « Quiconque n'aime pas Dieu n'aime que soi-même; mais quiconque n'aime que soi-même, uniquement occupé de sa propre volonté et de son plaisir, n'est plus soumis à la volonté de Dieu; et demeurant incapable d'être touché des intérêts d'autrui, il est non seulement rebelle à Dieu, mais encore insociable, intraitable, injuste, déraisonnable envers les autres, et veut que tout serve, non seulement à ses intérêts, mais encore à ses caprices. Pour unir les hommes entre eux, il faut les rap-

procher de Dieu qui est leur centre commun; s'ils s'en écartent, ils se divisent forcément. » « La civilisation véritable n'est que le respect et l'amour de l'homme pour l'homme, a écrit le P. Ventura. Mais l'amour de l'homme pour l'homme découle de l'amour de Dieu, comme de sa principale source. Le commandement d'aimer l'homme dérive du commandement d'aimer Dieu. L'amour de Dieu est donc le fondement de la vraie civilisation. Aussi, là où on ignore la paternité divine, on ignore la fraternité chrétienne; là on hait l'homme, on le méprise, on l'exploite, on l'asservit. Là, le juste c'est l'utile; la raison c'est le caprice; le droit c'est la force; et de là la véritable barbarie; car comme l'absence de l'amour de Dieu est la dépravation et la véritable barbarie de l'âme; de même l'absence de l'amour pour l'homme est la barbarie ou la dépravation de la société. La barbarie fait peur; qui donc voudrait être barbare? Alors on a imaginé de singer le christianisme. On a appelé les peuples à la fraternité. Vaine et puérile tentative de vouloir établir la fraternité humaine en oubliant la filiation qui nous attache à Dieu! Non, les hommes ne peuvent s'aimer en frères qu'en se souvenant qu'ils sont les enfants de Dieu. Ne savons-nous pas ce qu'on a fait avec une civilisation oublieuse de Dieu? Au lieu d'avancer on a reculé, ou, si vous voulez, on n'a obtenu qu'un progrès négatif, le progrès dans le mal, progrès dans la misère, progrès dans les vices de toute sorte. »

Ce progrès infernal, nous en avons sous les yeux le désolant spectacle dans certaines localités de l'Europe. Au nom de la fraternité, nous voyons les citoyens les plus pacifiques, les plus fidèles aux lois de leur pays, les plus dévoués au salut et au soulagement de leurs frères, nous voyons ces anges de la terre qui n'ont pas voulu par amour pour Dieu et pour leurs frères fonder une famille, afin de s'en faire une plus nombreuse des orphelins, des pauvres et des malades, nous les voyons, dis-je, arrachés à leurs saints asiles de prière et de dévouement, dispersés

à travers le monde, spoliés des biens acquis par un rude labeur ou offerts par la générosité chrétienne, obligés moralement à s'exiler d'un pays auquel ils se sont dévoués sans compter. Voilà ce que sait faire la fraternité sans Dieu, même dans des pays catholiques. Elle y accomplit des injustices que ne se permet pas le Grand Turc. Et Dieu veuille que ce ne soit pas là le commencement de plus grandes douleurs! Quand les gouvernements qui ont, de par Dieu et de par la nature, le droit et le devoir de punir le mal, usent de leur puissance pour ruiner le bien, que peut devenir une nation? Le crime ne tardera pas d'y lever la tête et de dévorer ceux mêmes qui l'ont nourri.

Mais notre but n'est pas de faire la leçon à ceux qui ne nous liront pas. C'est donc à chaque particulier que nous voulons inculquer, plus fortement encore que nous ne l'avons fait dans le chapitre précédent, la nécessité de la charité ou de l'amour parfait de Dieu. Sans la charité habituelle ou sans l'état de grâce dans lequel l'amour de Dieu est répandu en nous par le Saint-Esprit, il n'y a point de salut. La charité est donc la véritable robe nuptiale. Ceux qui n'en sont pas revêtus seront impitoyablement bannis du festin des noces célestes. Le ciel n'est que pour les enfants et les amis de Dieu. Ceux qui n'ont pas la charité, qu'un seul péché mortel fait perdre, sont les enfants du démon, dont ils font les œuvres, et les ennemis de Dieu; leur partage est donc le feu éternel qui a été préparé au démon et à ses anges.

Il est vrai que par la réception du sacrement de Pénitence avec la contrition imparfaite et l'amour imparfait, par conséquent, on recouvre la grâce sanctifiante avec la charité habituelle; et dès lors on recouvre ses droits au ciel; mais pour rentrer dans l'amitié de Dieu, en dehors du sacrement de Pénitence, soit durant la vie, soit à la mort, la charité parfaite ou la contrition qu'elle inspire sont absolument nécessaires. Et si on n'en produit un acte, on reste dans le péché; et si la mort surprend en cet état, c'est la damnation éternelle. Ce sont là des points de

doctrine indiscutables. Le chrétien qui passerait un temps considérable de sa vie sans faire des actes d'amour parfait, se rendrait gravement coupable. Mais quelle est la durée précise de ce temps de négligence, qui constitue une faute grave, nous ne voulons pas le définir. Saint Liguori veut qu'on soit obligé gravement à produire chaque mois un acte d'amour parfait de Dieu, comme des actes de foi et d'espérance. Les âmes pieuses qui prient avec ferveur en produisent souvent, ne serait-ce qu'en récitant le *Notre Père* et en disant de tout cœur : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* Il n'y a donc pas lieu pour elles d'être inquiètes à ce sujet; mais qui ne tremblerait en pensant au malheur de ceux qui vivent sans amour de Dieu ! « Pour plonger le monde dans les ténèbres, dit saint Léonard, il suffirait d'y éteindre le soleil, ainsi la charité étant éteinte, l'âme reste sans lumière et sans vie. »

La grâce de Dieu qui est le fruit ou la compagne inséparable de la charité, c'est la vie de l'âme comme l'âme est la vie du corps. Quand l'âme quitte le corps, il ne reste qu'un cadavre incapable de se mouvoir et d'agir, et voué à la décomposition la plus affreuse; quand la grâce et la charité désertent une âme, elle est morte, et devient incapable de faire des actes méritoires du ciel. Il reste encore, il est vrai, la foi, l'espérance et quelques habitudes acquises, comme après l'incendie qui a fait écrouler une maison, on en voit encore les fondations; mais cette foi, cette espérance, ces habitudes acquises sont mortes, elles n'ont plus l'éclat que leur donnait la charité, pas plus que le visage d'un mort ne garde la fraîcheur du teint qu'il avait étant vivant. Les actes de foi et d'autres vertus sont bons et louables. Celui qui n'a pas la charité a besoin plus qu'un autre de les produire souvent; il faut qu'il prie, qu'il fasse des bonnes œuvres, afin d'incliner Dieu à lui rendre son amitié; mais il n'en est pas moins vrai que tant qu'il ne l'aura pas recouvrée, ses œuvres sont incapables de lui mériter le ciel. On demanderait en vain à

un arbre qui n'a plus de sève, des fleurs au printemps, et des fruits en automne. Il n'en peut point produire. L'âme, sans la charité, est incapable de produire des fruits pour le ciel. C'est une vérité certaine que saint Paul, inspiré de Dieu, nous enseigne clairement. *Quand même*, dit-il, *je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain sonnant et une cymbale retentissante. Lors même que j'aurais le don de prophétie et que je connaîtrais tous les mystères et toute science; lors même que j'aurais une foi à transporter les montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Lors même que je distribuerais tous mes biens pour en nourrir les pauvres, lors même que je livrerais mon corps aux flammes jusqu'à en être brûlé, si je n'ai pas la charité, cela ne me sert de rien*, c'est-à-dire ne m'est d'aucun mérite pour le ciel, bien que par ces actions je puisse, comme par la prière, obtenir la grâce de revenir à Dieu.

Ici, mon cher lecteur, voyez où vous en êtes, ayez richesses, santé, noblesse, estime des hommes, science; si vous n'avez pas la charité, vous n'êtes rien, et on peut vous dire avec l'ange de l'Apocalyse: *Vous semblez vivre, mais vous êtes mort. Parce que vous dites : Je suis riche, et dans l'abondance, je n'ai besoin de rien, vous ne savez pas que vous êtes malheureux, misérable, pauvre, aveugle et nu.* Il est bien pauvre, en effet, celui à qui Dieu manque! Il est bien aveugle celui qui ne comprend pas l'étendue de ce malheur; il est bien nu celui qui est dépouillé de la robe nuptiale de la grâce.

Si la condition dans laquelle la Providence vous a placés est pénible et dure, vous n'êtes pas moins à plaindre. Hélas! que de larmes versées, que de douleurs supportées, que de peines, que de travaux subis dans certaines situations! Si ces épreuves sont jointes à l'amitié de Dieu, quelle moisson de mérites; mais si on les endure comme les malfaiteurs, étant privé de la charité, quel malheur plus grand que tous les autres malheurs! Quoi, ces croix que Dieu nous offre comme des clés pour ou-

vrir le ciel, nous refusons d'en profiter, en souffrant sans amour! Avoir la peine et ne pas avoir le profit, n'est-ce pas désolant? Perdre par sa faute des souffrances si capables de nous mériter le ciel, quel dommage! Comment peut-on se résigner à un tel sort? La charité est donc le bien le plus nécessaire à l'homme, puisque, sans elle, ni les honneurs, ni la fortune, ni la noblesse, ni la science, ni les vertus morales, ni même la foi et l'espérance ne peuvent nous ouvrir le paradis. Elle nous est plus nécessaire que la vie; car, avec la charité, la mort est le commencement de la vie éternelle; et sans la charité la vie est une mort qui peut amener la mort éternelle. Car si l'âme reste longtemps sans la charité, elle s'endurcit, comme l'eau en hiver se gèle quand le soleil s'éloigne de la terre; en s'endurcissant, elle devient de plus en plus insensible aux grâces et aux remords, elle sent de moins en moins son malheur; elle se familiarise avec le mal; elle peut finir par être abandonnée du Dieu qu'elle abandonne et rouler de chute en chute dans l'abîme infernal.

Il est juste que celui qui court après les choses perdues se perde avec elles, a dit sainte Thérèse. Avec la charité, selon le mot de saint Laurent Justinien, le pauvre est riche, et sans la charité le riche est pauvre. Il n'y a donc qu'une chose redoutable, c'est d'être exclu de l'amitié de Dieu, et qu'une chose désirable, c'est cette amitié même.

O charité, on peut donc tout sacrifier pour vous acheter! *Si l'homme donne tout ce qu'il possède pour se procurer l'amour* de Dieu, *il regardera comme rien ce qu'il a donné* pour un bien si nécessaire. Mon Dieu! votre amour seul et votre grâce, et je suis assez riche et je ne demande rien de plus. Avec votre amour rien ne me manque, et sans lui tout m'est à charge. David était puissant, riche, victorieux, environné de toute la gloire du monde; mais quand il était privé de votre amitié, il disait : *Les larmes sont jour et nuit ma nourriture.* Il en donnait la raison : tout ce qu'il voyait, tout ce qu'il entendait, semblait *lui dire chaque jour : où est votre Dieu?* Loin de Dieu et de

son amour, point de repos, point de vie surnaturelle; mais le trouble, le remords, l'amertume, la mort de l'âme.

ARTICLE II

Rien de plus utile que l'amour de Dieu.

La charité, en effet, renverse tous les obstacles qui s'opposent au vrai bien de l'homme, et elle est la source la plus efficace de ses mérites.

§ 1. — La charité renverse tout ce qui fait obstacle au bien de l'homme.

Notre vie n'est qu'un court pèlerinage à travers le désert du monde pour arriver à la patrie après laquelle nous soupirons; mais qu'est-ce qui nous détourne du terme du voyage? Le péché qui nous fait mériter non la récompense, mais le châtiment. Qui nous mène à l'abîme? Les passions qui nous égarent. Or, qu'est-ce qui ruine en nous l'empire du péché et des passions? La charité. Il n'est pas possible d'abord qu'elle soit dans une âme en même temps que le péché mortel; on ne peut en même temps être à la fois l'ami de Dieu et son ennemi; du moment donc que par un acte d'amour parfait on est devenu l'ami de Dieu, il est impossible qu'on soit encore son ennemi. *J'aime*, dit le Seigneur, *j'aime ceux qui m'aiment*. Donc *la charité couvre* et efface *la multitude des péchés*. C'est là une vérité catholique; l'Eglise a condamné la doctrine contraire. Pourquoi faut-il qu'on n'y pense pas? Pauvre pécheur, qui gémissez sous le joug de Satan, qui fuyez comme Adam devant la face du Dieu que vous avez outragé, où irez-vous pour vous soustraire à sa poursuite? Quel feuillage assez épais pourra vous soustraire à ses regards? Changez de direction et, au lieu de vous éloigner de lui, venez vous jeter dans ses bras, et dites-lui : *Père, j'ai péché*, je vous ai offensé, j'ai blessé

votre cœur; personne pourtant n'avait autant de droit à mon amour que vous. Vous méritez par vos perfections que l'on n'aime que vous. Parce que vous êtes souverainement aimable, je vous préfère à tout le reste, je regrette de vous avoir outragé. Plutôt la mort que de le faire à l'avenir. Cela suffit, les bras de Dieu s'ouvrent de loin au pauvre pécheur aimant et repentant. *Vous ne repousserez pas, ô Dieu*, disait David, *un cœur contrit et humilié*. Dès lors ce Père miséricordieux serre son prodigue sur son cœur, et il le rétablit dans ses bonnes grâces, et cela avant même que le pécheur aille faire l'aveu de ses fautes au prêtre pour en recevoir l'absolution. C'est le privilège de l'amour parfait de Dieu d'effacer le péché avant la confession, et d'ouvrir le ciel, à la mort, à celui qui, étant privé de la grâce, ne peut recevoir les secours de la religion. Il reste, sans doute, à celui qui a reçu ainsi son pardon l'obligation grave de confesser ses péchés mortels, puisque la confession est d'institution divine, et qu'il y a un précepte divin d'accuser tous ses péchés mortels au prêtre, quand on le peut. C'est pourquoi celui qui se flatterait d'échapper à la loi de la confession, en faisant un acte d'amour parfait, serait dans une illusion étrange; car comment ne pas comprendre qu'on n'aime pas Dieu, sinon de bouche, quand on veut esquiver ses préceptes; et Dieu ne se paye pas de mots, il regarde le cœur. Ce n'est qu'autant qu'il trouve dans l'intérieur d'une âme la volonté d'observer tous ses commandements qu'il lui pardonne. Mais supposé que l'amour parfait soit sincère dans le pécheur, et qu'il veuille vraiment confesser ses péchés, il est certain qu'il reçoit son pardon avant la confession, et s'il ne peut pas se confesser, sans la confession. Que dis-je? Non seulement un pécheur catholique peut ainsi se réconcilier avec Dieu, mais un hérétique, un protestant, un infidèle même le peuvent si Dieu les éclaire de la lumière de la foi. La charité parfaite peut suppléer même au baptême qu'on ne pourrait pas recevoir. Elle amène infailliblement dans une âme la grâce sanctifiante

qui lave l'âme de tout péché. Et ce que nous disons ici n'est point douteux ni controversé, mais c'est un enseignement certain.

Que ceux qui ont le malheur de tomber dans quelque faute grave ne l'oublient pas, et qu'ils se relèvent aussitôt, en disant à Dieu en toute sincérité : *Mon Dieu, parce que vous êtes infiniment aimable, je vous aime par-dessus tout; pour l'amour de vous, je me repens de tout cœur de vous avoir offensé, et je vous promets de ne plus le faire.* En négligeant de produire cet acte ou un autre semblable, ils restent sous le joug du démon, qui, une fois maître d'eux, les porte à toutes sortes de chutes, les faisant rouler à sa guise d'abîme en abîme. Toutefois, qu'on se garde bien, sous prétexte qu'on est rentré dans l'amitié de Dieu, de négliger de s'approcher fréquemment du sacrement de Pénitence; car ce sacrement a une efficacité particulière pour réparer le passé et préserver du péché à l'avenir; de plus, les conseils du confesseur, la pénitence imposée sont de puissants secours pour éviter la rechute; et, quand on aime Dieu sincèrement, on ne doit pas négliger les moyens de conserver la grâce, qu'il nous a fournie dans sa miséricorde.

Qu'ils n'oublient pas cet enseignement surtout, ceux qui se trouvent à l'improviste en danger de mort, soit par suite d'un accident, soit par suite d'un mal subit qui les étreint et ne permettra pas au ministre de Dieu d'arriver à temps. Ce n'est pas le moment de se perdre, comme Judas, par désespoir, mais celui de se jeter avec confiance entre les mains de Dieu et de faire un acte d'amour parfait et de contrition.

Ceux qui entourent les malades se rendent bien coupables quand ils n'avertissent pas à temps le prêtre de leur état, afin qu'ils puissent recevoir les sacrements en pleine connaissance et ne soient pas exposés à être surpris; mais si le prêtre ne peut être là au moment suprême, qu'on supplée autant qu'on peut à son ministère, en faisant produire à un mourant des actes d'amour de Dieu et de con-

trition. Ce n'est pas le moment de troubler par des larmes et par des cris la dernière heure d'un moribond; on aura le temps de se livrer à l'aise à sa douleur quand il aura rendu le dernier soupir. Ces quelques minutes de vie sont trop précieuses pour qu'on les lui fasse passer dans une peine inutile. Qu'on l'aide plutôt à donner à Dieu son cœur et à se repentir, par amour, de l'avoir offensé.

Non seulement l'amour de Dieu efface le péché, mais même il peut arriver à un tel degré de perfection qu'il expie toutes les peines dues au péché. C'est ce qui a lieu, d'après tous les théologiens, dans le martyre et dans la profession religieuse faite avec les dispositions voulues. Le martyre et la profession religieuse sont regardés, en effet, par les théologiens comme un nouveau baptême après lequel on va droit au ciel sans passer par le Purgatoire. Mais il est clair que, sans mourir pour la foi et sans faire la profession religieuse, on peut, avec le secours de la grâce, s'élever à un amour parfait, égal à celui des âmes généreuses qui sacrifient leur vie pour la cause de Dieu ou qui se consacrent à lui et, par conséquent, capable d'expier toute la peine due au péché. De plus, la charité nous fait triompher des passions qui nous égarent. Laissons-le dire à saint François de Sales :

« La femme, pour l'ordinaire, change sa condition en celle de son mari et devient noble s'il est noble, reine s'il est roi, duchesse s'il est duc. La volonté change aussi de qualité selon l'amour qu'elle épouse : s'il est charnel, elle est charnelle; spirituelle, s'il est spirituel; et toutes les affections de désir, de joie, d'espérance, de crainte, de tristesse, comme enfants nés du mariage de l'amour avec la volonté, reçoivent aussi par conséquent leur qualité de l'amour. Bref, la volonté n'est émue que par ses affections, entre lesquelles l'amour, comme le premier mobile et la première affection, donne le branle à tout le reste, et fait agir tous les autres mouvements de l'âme. Mais la volonté n'aime qu'en voulant aimer, et, de plusieurs amours qui se présentent à elle, elle peut s'attacher

à celui que bon lui semble, autrement il n'y aurait point d'amour ni prohibé ni commandé. Elle est donc maîtresse sur les amours, comme une demoiselle sur ceux qui la recherchent parmi lesquels elle peut élire celui qu'elle veut. Mais tout ainsi qu'après le mariage, elle perd sa liberté, et de maîtresse devient sujette à la puissance du mari, demeurant prise par celui qu'elle a pris; de même la volonté qui choisit l'amour à son gré, après qu'elle en a embrassé un, elle demeure asservie sous lui; et comme la femme demeure sujette à son mari qu'elle a choisi, tandis qu'il vit, et que, s'il meurt, elle reprend sa précédente liberté, pour se remarier à un autre; ainsi, pendant qu'un amour vit en la volonté, il y règne, et elle demeure soumise à ses mouvements; que si cet amour vient à mourir, elle pourra après en reprendre un autre. Mais il y a une liberté en la volonté, qui ne se trouve pas en la femme mariée, et c'est que la volonté peut rejeter son amour, quand elle veut, appliquant l'entendement aux motifs qui l'en peuvent dégoûter, et prenant résolution d'en changer l'objet.

» Ainsi, pour faire vivre et régner l'amour de Dieu en nous, nous amortissons l'amour-propre: si nous ne pouvons l'anéantir du tout, au moins nous l'affaiblissons en telle sorte que, s'il vit en nous, il n'y règne plus; comme au contraire, nous pouvons, en quittant l'amour sacré, adhérer à celui des créatures, qui est l'infâme adultère que le céleste Epoux reproche si souvent aux pécheurs. La volonté gouverne toutes les autres facultés de l'esprit humain; mais elle est gouvernée par son amour, qui la rend telle qu'il est. Entre tous les amours, celui de Dieu tient le sceptre et a tellement l'autorité de commander, inséparablement unie et propre à sa nature, que, s'il n'est le maître, incontinent il cesse d'être et périt.

» L'amour est la vie de notre cœur. Et comme le contrepoids donne le mouvement à toutes les pièces mobiles d'une horloge, ainsi l'amour donne à l'âme tous les mouvements qu'elle a. Toutes nos affections suivent notre amour;

et selon lui, nous désirons, nous nous délectons; nous espérons et désespérons; nous craignons, nous nous encourageons, nous haïssons, nous fuyons, nous nous attristons, nous entrons en colère, nous triomphons. Quand donc le divin amour règne dans nos cœurs, il assujettit royalement tous les autres amours de la volonté, et, par conséquent, toutes ses affections, parce que naturellement elles suivent les amours : puis, il dompte l'amour sensuel, et le réduisant à son obéissance, il tire aussi après lui toutes les passions sensuelles.

» Qui aura l'amour de Dieu un peu abondamment n'aura plus ni désir, ni crainte, ni espérance, ni courage, ni joie que pour Dieu, et tous ses mouvements seront apaisés en ce seul amour céleste. »

Saint Léonard de Port-Maurice exprime d'une manière plus frappante encore la même vérité.

« La charité une fois entrée dans le cœur, quelle guerre d'extermination ne fait-elle pas à tous les vices? Qu'il suffise de dire que l'Esprit-Saint la compare à la mort : *Fortis ut mors dilectio.* Il est certain qu'il n'y a pas de force qui résiste à la mort. Elle attaque le guerrier au sein de la victoire, et les armées sur le champ de bataille; elle arrache l'enfant à son père, le mari à sa femme, l'ambitieux à ses dignités, l'avare à ses trésors : *Siccine separat amara mors*. Voilà justement ce que fait la charité : celui qui aime Dieu de tout son cœur n'est pas attaché aux richesses, parce qu'il met toute sa richesse en Dieu; il n'a point d'attachement désordonné pour ses amis et ses parents, parce qu'il reconnaît Dieu pour son ami et son père véritable, pour l'ami le plus généreux et le père le plus tendre. On dit d'une âme qui aime vraiment Dieu qu'elle est morte au monde parce qu'aucune chose au monde ne peut l'émouvoir et que sa devise est celle de l'Apôtre : *Mihi vivere Christus est ; Ma vie, c'est Jésus-Christ.* La charité s'élève même jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit : *Pertingit usque ad divisionem animæ et spiritus*, parce qu'une âme, réellement embrasée du feu de la charité, n'a plus de

volonté propre, plus d'inclination propre, plus d'opinion propre; elle va jusqu'à se détacher entièrement d'elle-même pour s'unir à Dieu d'un amour parfait; elle ne cherche et ne veut que le bon plaisir de Dieu. Je vous le demande, une âme éprise de la sorte de l'amour de Dieu n'est-elle pas une image vivante de l'âme bienheureuse, et ne jouit-elle pas sur la terre d'un paradis anticipé? Trop heureux si vous parveniez à ce degré éminent. »

L'amour de Dieu est donc le moyen le plus court, le plus efficace, le plus facile de détruire le péché et d'amortir les mauvaises passions qui l'engendrent. Il y a plusieurs moyens de purger un champ des ronces et des broussailles. L'un consiste à les arracher une à une, et ce travail est long et pénible; l'autre consiste à y mettre le feu par un vent favorable, et, en peu de temps, tout est réduit en cendres qui servent même à fertiliser le champ. Nous avons de même deux moyens de purifier notre âme et de parvenir à la perfection : d'abord la hache de la mortification en donnant tantôt sur une habitude, tantôt sur une autre, tantôt sur l'orgueil, tantôt sur l'envie, etc.; par ce moyen, on peut en venir à bout; mais cependant pas si sûrement ni si facilement qu'avec le feu de la charité, qui consumera en peu de temps toutes les mauvaises habitudes du champ de notre âme, la rendra fertile en bonnes affections et en bonnes œuvres.

C'est ce qui arriva aux Apôtres lorsque le Saint-Esprit descendit visiblement sur eux, le jour de la Pentecôte; c'est ce qui est arrivé à saint Paul, à sainte Magdeleine, à sainte Catherine de Gènes et à plusieurs autres. Aller à Dieu par amour, c'est y aller à pas de géant, c'est y courir, c'est y voler. « De toutes les âmes qui vont à Dieu, dit saint Bernard, c'est celle qui aime le plus ardemment, qui court plus rapidement et qui arrivera la première; c'est celle qui a le plus tôt banni le péché de son cœur, réglé ses passions, déraciné ses habitudes vicieuses. »

O mon Dieu, mon cœur est hérissé des épines de mes

péchés et de mes inclinations perverses qui l'ont si souvent déchiré et meurtri. Allumez donc les flammes de votre amour qui consume en lui tout ce qui n'est pas selon vous. J'ai tant tardé de vous donner mes affections, que je dois au moins courir pour réparer le temps perdu. Je vous aime, Seigneur, attisez en moi par votre grâce les flammes de votre amour. Je voudrais vous aimer comme les Saints. Je ne puis me résigner à vous aimer peu, quand je sais qu'étant infiniment aimable, vous méritez un amour infini.

§ 2. — La charité est la source des mérites.

La charité ne se contente pas de renverser les barrières qui nous barrent la route du ciel, elle nous fait mériter la récompense éternelle. La vie, c'est un temps d'épreuve donné à l'homme pour prouver à Dieu sa fidélité; mais comment peut-il prouver plus efficacement qu'il est fidèle à Dieu, qu'en s'attachant à lui de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces? Aussi est-ce par la charité que l'homme mérite le plus efficacement. Ce serait une erreur de dire que Dieu ne récompense que la charité; car les actes des autres vertus sont bons et dignes de quelque récompense, même dans un pécheur; mais ils ne deviennent méritoires du ciel que par la charité qui, seule, leur donne un prix en proportion avec la béatitude célesie. Comme nous l'avons remarqué plus haut, s'ils sont faits en état de péché, ce sont des œuvres mortes et incapables de mériter le ciel. Mais, supposé l'état de grâce, tous sont agréables à Dieu, qui aime celui qui l'aime. Les pères trouvent bon tout ce que font leurs enfants tant qu'ils sont innocents. Dieu donc, dans celui qui a la charité, récompensera les actes de foi, d'espérance et de toutes les vertus morales. Mais c'est à la charité qu'il faut attribuer leurs mérites pour l'éternité. Saint François de Sales l'explique avec sa grâce ordinaire.

« Dans les amis de Dieu, les œuvres bonnes et les ver-

tus morales sont anoblies et élevées à la dignité d'œuvres saintes à cause de l'excellence du cœur qui les produit. C'est une propriété de l'amitié de rendre agréable l'ami et tout ce qui est en lui de bon et d'honnête. Toutes les œuvres vertueuses d'un cœur ami de Dieu sont consacrées à Dieu, car le cœur qui s'est donné lui-même, comment n'aurait-il pas donné tout ce qui dépend de lui-même? Qui donne l'arbre sans réserve n'en donne-t-il pas aussi les feuilles, les fleurs et les fruits? O bonté souveraine de ce grand Dieu! laquelle favorise tant ses amants, qu'elle chérit leurs moindres petites actions, pour peu qu'elles soient bonnes, et les anoblit excellemment, leur donnant le titre et la qualité de saintes! Hé! c'est la contemplation de son Fils bien-aimé, duquel il veut honorer les enfants adoptifs, sanctifiant tout ce qu'il y a de bon en eux: les os, les cheveux, les vêtements, les sépulcres et jusqu'à l'ombre de leurs corps, la foi, l'espérance, l'amour, la religion, ou même la sobriété, la courtoisie, l'affabilité des cœurs.

» Un grand général d'armée, ayant gagné une bataille, aura sans doute tout l'honneur et non sans cause; car il aura combattu lui-même en tête de l'armée, pratiquant plusieurs beaux faits d'armes; et, pour le reste, il aura disposé l'armée, puis ordonné et commandé tout ce qui aura été exécuté, tellement qu'il est estimé d'avoir tout fait, ou par soi-même en combattant de ses propres mains, ou par sa conduite en commandant aux autres. Que si même quelques troupes amies surviennent à l'imprévu et se joignent à l'armée, on ne laissera pas d'attribuer l'honneur de leur action au général, parce que, encore qu'elles n'aient pas reçu ses commandements, elles l'ont néanmoins servi et suivi ses intentions. Mais pourtant, après qu'on lui a donné toute la gloire en gros, on ne laisse pas d'en distribuer les pièces à chaque partie de l'armée, en disant ce que l'avant-garde, le corps et l'arrière-garde ont fait, comment les Francais, les Italiens, les Allemands, les Espagnols se sont comportés! Oui même, on loue les particuliers qui se sont signalés au combat. Ainsi

entre toutes les vertus, la gloire de notre salut et de notre victoire sur l'enfer est déférée à l'amour divin, qui, comme prince et général de toute l'armée des vertus, fait tous les exploits par lesquels nous obtenons le triomphe. Car l'amour sacré a ses actions propres, ses issues et ses procédés de lui-même par lesquels il a fait des miracles d'armes sur nos ennemis ; outre cela, il dispose, commande et ordonne les actions des autres vertus, qui, pour cette cause, sont nommés actes commandés ou ordonnés de l'amour. Que si enfin quelques vertus font leurs opérations sans son commandement, pourvu qu'elles servent à son intention qui est l'honneur de Dieu, il ne laisse pas de les avouer siennes. Or, quoique en gros nous disions, après le divin Apôtre, *que la charité souffre tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout*, et en somme qu'elle fait tout ; néanmoins nous ne laissons pas de distribuer en particulier la louange du salut des Bienheureux aux autres vertus, selon qu'ils ont excellé en chacune : car nous disons que la foi a sauvé les uns ; l'aumône quelques autres ; la tempérance, l'oraison, l'humilité, l'espérance, la chasteté, les autres ; parce que les actions de ces vertus ont paru avec lustre en ces saints. Mais, toujours réciproquement aussi, après qu'on a élevé ces vertus particulières, il faut rapporter tout leur honneur à l'amour sacré qui, à toutes, donne la sainteté qu'elles ont. Car que veut dire autre chose le glorieux Apôtre, inculquant *que la charité est bénigne, patiente, qu'elle croit tout, espère tout, supporte tout*, sinon que la charité ordonne et commande à la patience de patienter et à l'espérance d'espérer et à la foi de croire ?

» Il est vrai qu'avec cela il signifie encore que l'amour est l'âme et la vie de toutes les vertus, comme s'il voulait dire que la patience n'est pas assez patiente, ni la foi assez fidèle, ni l'espérance assez confiante, ni la débonnaireté assez douce, si l'amour ne les anime et ne les vivifie. Et c'est cela même que nous fait entendre ce même vase d'élection, quand il dit que *sans la charité rien ne lui profite*,

et qu'il n'est rien; car, c'est comme s'il disait que sans l'amour il n'est ni patient, ni débonnaire, ni constant, ni fidèle, ni espérant, ainsi qu'il est convenable pour être serviteur de Dieu qui est le vrai et désirable être de l'homme. »

Certains théologiens, tout en reconnaissant que les actes surnaturels des vertus autres que la charité, bien qu'ils ne soient pas inspirés par elle, méritent d'être récompensés dans le ciel, enseignent cependant que la récompense essentielle des élus, c'est-à-dire une vision ou une possession plus ou moins pleine de Dieu, n'est méritée que par les actes de charité, ou par ceux que la charité inspire. Ils se fondent sur les paroles de l'Écriture : *Dieu a promis la couronne de gloire à ceux qui l'aiment. Coronam gloriæ quam repromisit Dominus diligentibus se.*

Quoi qu'il en soit, il n'est pas douteux que la charité est le moyen le plus efficace d'acquérir de grands mérites. Tout acte de charité, dit saint Thomas, mérite la vie éternelle. La charité n'est pas intéressée; elle n'agit pas en vue de la récompense, mais elle la mérite d'autant plus grande qu'elle y pense moins. Ne sommes-nous pas nous-mêmes tout disposés à payer d'autant plus largement ceux qui se dévouent pour nous, qu'ils le font avec plus de désintéressement? Saint François de Sales est plus explicite encore que saint Thomas.

« Le prix de l'amour que nous portons à Dieu, dit-il, dépend de l'éminence et de l'excellence du motif pour lequel et selon lequel nous l'aimons, en ce que nous l'aimons pour sa souveraine, infinie bonté comme Dieu et selon qu'il est Dieu. Or, une goutte de cet amour vaut mieux, a plus de force et mérite plus d'estime que tous les autres amours qui jamais puissent être dans les cœurs des hommes et parmi les cœurs des anges; car, tandis que cet amour vit, il règne et tient le sceptre sur toutes les affections faisant préférer Dieu en sa volonté, à toutes choses indifféremment, universellement, et sans réserve. »

Le P. Lejeune rend cette vérité plus saisissante encore.

« Dans une balance, dit-il, mettez au côté gauche tous les rares ouvrages de Zeuxis, d'Apelle, de Praxitèle, de Phidias et des autres excellents maîtres en peinture, en sculpture, en architecture et orfèvrerie; qu'on y mette de plus toutes les batailles, les victoires et les grands exploits des Hercule, des Alexandre, des Scipion, des Pompée, des César et de tous les autres conquérants; qu'on y mette les livres de Platon, d'Aristote, de Sénèque et des philosophes; toutes les harangues des Cicéron, des Démosthène, des Quintilien et de cent autres orateurs imaginables; et qu'on mette, au côté droit, un seul acte d'amour de Dieu; en l'estime et au jugement de son Esprit divin, le côté gauche ne pèserait pas une plume, pas un grain de sable, en comparaison du côté droit. Si Dieu regarde d'un côté les mouvements et les influences des cieux, la splendeur du soleil, l'éclat de la lune et des étoiles, le commerce des éléments, la fécondité de la mer et la fertilité de la terre, la production des plantes, la multiplication des animaux et toutes les actions naturelles des hommes et des anges, il n'en a point tant de satisfaction ni de complaisance qu'il en a pour une âme qui fait un seul acte d'amour de Dieu.

» L'amour de Dieu est préférable à toutes les sciences, à toutes les visions et révélations, à toutes les prophéties, à tous les miracles et à toutes les autres grâces gratuites, si admirables et précieuses qu'elles soient; car saint Paul les ayant toutes représentées aux Corinthiens, ajoute : *Je veux vous montrer un autre don plus excellent* que tout ce que je viens de vous dire, et c'est la charité dont il parle incontinent. — Donnez-moi un homme qui enseigne la théologie aussi doctement que saint Thomas et que saint Bonaventure, qui prêche aussi éloquemment que saint Chrysostome et saint Augustin, qui interprète l'Ecriture aussi savamment que saint Basile et que saint Grégoire, qui ait le don des langues pour se faire entendre à tous les peuples comme les disciples, le jour de la Pentecôte, qui ait des révélations aussi mystérieuses que le prophète Ezéchiel et que saint Jean l'Evangéliste,

qui prédise les choses à venir, aussi infailliblement que Jérémie ou qu'Isaïe, qui guérisse toute sorte de malades par son ombre, comme saint Pierre, qui ressuscite les morts comme saint Martin et saint Dominique, qui convertisse à la foi des provinces et des nations entières comme les Apôtres, et qui fasse même toutes ces choses sans commettre de péché mortel, mais sans amour de Dieu : une petite villageoise qui fait un acte d'amour est en plus grande considération devant Dieu et plus estimée de lui que cet homme-là.

» Voilà un chrétien qui a une foi aussi vive que saint Grégoire le Thaumaturge, et qui transporte les montagnes, qui donne tous ses biens aux pauvres, avec autant de libéralité que saint Jean l'Aumônier, qui endure plusieurs maladies durant vingt-huit ans avec autant de patience que sainte Lidwine, qui fait pénitence sur une colonne comme saint Siméon Stylite, qui souffre d'être écorché tout vif, coupé en petits morceaux ou bien brûlé à petit feu avec autant de constance que les saints martyrs, mais sans amour de Dieu : un petit artisan qui fait un acte d'amour mérite plus que lui.

» Dans l'Apocalypse, il est dit à l'évêque de Laodicée : *Suadeo tibi emere a me aurum ignitum*, parce qu'il s'était un peu refroidi dans la charité : *Je vous conseille d'acheter de moi de l'or enflammé.* On n'a pas coutume d'acheter l'or; au contraire, c'est avec l'or qu'on achète toutes choses : il s'agit de l'or de l'amour de Dieu, du trésor de la charité. On conseille de l'acheter parce qu'un acheteur fait toujours plus de cas ou pense avoir plus grand besoin de ce qu'il achète que de ce qu'il donne. L'amour de Dieu est mille fois plus précieux et vous est incomparablement plus nécessaire que tout ce que vous en pouvez donner; si vous en connaissiez le prix et la valeur, il n'est rien que vous ne voulussiez donner, rien que vous ne voulussiez faire et endurer pour en avoir un petit grain ; vous feriez volontiers comme un ancien infidèle, si vous pensiez avoir le même succès.

» Une femme de Nisibe, qui était chrétienne, avait un mari païen. Cet homme, n'ayant que cinquante écus pour toute fortune, était décidé à les placer dans une banque, afin d'en retirer quelques intérêts, quand sa femme lui dit : « Il faut les donner au Dieu des chrétiens ; il paie largement tout ce qu'on lui donne. » Alors cet homme croyant, sur la parole de sa femme, faire une bonne affaire, lui dit d'aller avec lui porter cette somme au Dieu des chrétiens. Ensemble donc ils vont à l'église et rencontrent plusieurs pauvres sous le portique. La femme dit à son mari que c'était prêter au Dieu des chrétiens que de distribuer ces cinquante écus aux pauvres. Le brave homme le fait et s'en va tout heureux. Mais trois mois après, tous deux se trouvant dans la nécessité, sa femme lui conseilla d'aller à l'église, que Dieu lui rendrait ce qu'il lui avait prêté. Il y va, il parcourt tout l'édifice sans rencontrer personne, il trouve toutefois une pièce d'argent à l'endroit même où il avait distribué aux pauvres ses cinquante écus ; et avec cet argent il achète du vin et un poisson qu'il porte à sa femme, en lui racontant ce qui lui était arrivé. Sa femme, en ouvrant le poisson, y trouve une belle perle qu'elle fait voir à son mari. Celui-ci va l'offrir à un marchand de pierres précieuses qui lui en donne cent écus, deux fois plus qu'il n'avait distribué aux pauvres. Cet homme alors reconnaît que le Dieu des chrétiens est le seul véritable, il renonce au paganisme.

» Cette bonne femme prenait au pied de la lettre la promesse de Jésus dans l'Evangile, de rendre le centuple à ceux qui auront quitté ou donné quelque chose pour lui ; quelquefois il l'accomplit au pied de la lettre, comme il le fit en cette occasion ; mais ce n'est pas le plus ordinaire, de peur qu'on ne le serve pour les biens temporels : le centuple qu'il promet et qu'il donne plus volontiers, c'est son amour qui vaut cent mille fois et cent millions de fois mieux que toutes les richesses du monde. Celui qui aime Dieu est aimé de lui. *Ego diligentes me diligo.* »

« Oh ! quel bel échange, s'écriait sainte Thérèse, de

donner notre amour à Dieu et de recevoir le sien!..... » Mais elle ajoutait cet avis: « C'est parce que nous n'arrivons pas à donner sincèrement à Dieu tout notre cœur, que Dieu ne nous donne pas non plus tout le trésor de son amour. » Sacrifions donc tout pour nous procurer l'amour de Dieu, d'autant plus qu'en acquérant l'amour de Dieu nous acquerrons du même coup toutes les vertus. « La reine des abeilles, dit saint François de Sales, ne se met jamais en marche qu'elle ne soit escortée de tout son petit peuple; et la charité n'entre jamais dans un cœur, qu'elle n'y loge avec soi tout le train des autres vertus, les exerçant et les mettant en besogne comme un capitaine fait de ses soldats »; et plus une âme aime Dieu, plus elle cherche à se parer des vertus qui sont le seul ornement qui lui plaise.

Mais si un acte d'humilité a son mérite, quand il est fait en état de grâce, il a un mérite plus grand quand on fait cet acte par amour pour Dieu. Car la charité est la reine des vertus; et il n'est rien qui plaise à Dieu autant qu'elle. Ce que nous disons de l'humilité s'applique aux actes de toute autre vertu et à toutes les œuvres bonnes que l'on peut faire. Inspirés par la charité, ces actes ont le mérite de la charité. On comprendra cela plus facilement par les contraires. Celui qui vole, afin d'avoir de l'argent pour boire et s'enivrer, est plus ivrogne que voleur; de même, celui qui obéit par amour pour Dieu, fait plutôt un acte de charité qu'un acte d'obéissance; aussi mérite-t-il davantage. Il en est des œuvres saintes comme de la monnaie, ce n'est pas le nombre, ni le poids, ou la difficulté qu'on a à les faire, qui en fait principalement le prix, mais la qualité. Une pièce d'or vaut bien des pièces de cuivre; et un acte d'amour parfait souvent vaudra plus que plusieurs actes des autres vertus. Et plus l'amour est grand, plus l'œuvre qu'il inspire a de mérite. « Une personne, dit saint François de Sales, qui souffre le martyre avec une once d'amour, méritera sans doute beaucoup et fera une œuvre très agréable à Dieu, car on

ne saurait donner davantage que sa vie; mais une autre qui ne souffrira qu'une piqûre d'épingle avec deux onces d'amour, aura plus de mérite et fera une œuvre plus agréable au Seigneur, parce que c'est la charité et l'amour qui donnent le prix à tout. »

Quels monceaux de mérites doivent donc entasser ceux qui, ayant le cœur embrasé de charité, font tout par amour pour Dieu et multiplient dans la journée les actes d'amour. Et, d'autre part, n'y a-t-il pas lieu de déplorer le sort de tous ceux qui travaillent et qui souffrent et n'aiment pas Dieu, et même les pertes énormes de mérites que subissent ceux dont l'amour est imparfait, ou qui font leurs actions sans les offrir à Dieu par un motif de charité? Si vous travailliez dans une mine de plomb ou de fer, et qu'un homme sage vous dit: « Mon ami, vous avez beaucoup de peine et vous gagnez peu; il y a là une mine d'or, creusez-la, vous n'aurez plus de peine et vous gagnerez beaucoup plus » ; ne seriez-vous pas bien mal avisé si vous ne l'écoutiez pas? Vous souffrez, vous travaillez, vous obéissez, par contrainte, ou pour plaire aux créatures, et pour vous procurer quelque intérêt ou quelque satisfaction, ou même dans des vues honnêtes, mais sans motif surnaturel, ou avec des motifs surnaturels imparfaits. Les Docteurs de l'Eglise, appuyés sur la raison et sur la parole de Dieu, vous disent : « Vous faites un petit métier. Si vous faisiez la même chose en vue de Dieu, et pour lui plaire, vous auriez bien moins de peine et vous gagneriez davantage. » Ne serait-ce pas insensé que de ne pas les croire ou de les croire sans profiter de leur conseils?

Les savants au moyen âge ont cherché pendant des siècles la pierre philosophale, à l'aide de laquelle ils espéraient pouvoir tout convertir en or, ils n'y ont pas réussi. La vraie pierre philosophale, c'est la charité qui convertit tout, non en un or et un argent périssables, mais en des trésors pour le ciel.

Tendons à plaire à Dieu en lui rapportant par amour toutes nos pensées, toutes nos affections, toutes nos paroles,

toutes nos actions. Quand nous faisons une bonne œuvre, en nous proposant toutes les fins honnêtes qu'elle peut avoir, qui nous empêche d'y ajouter la fin la plus excellente de toutes, qui est l'intention de plaire à Dieu et de lui témoigner notre amour. Par exemple, nous avons l'intention de soulager la misère du pauvre dont nous sommes émus, qui nous empêche de dire à Dieu : C'est par amour pour vous que je veux alléger cette infortune d'un malheureux ? Et ainsi dans toute bonne action à faire. Du reste, il n'est pas nécessaire avant chaque acte de formuler cette intention. Il suffit d'avoir dit sincèrement à Dieu le matin : *Mon Dieu, qui êtes infiniment aimable, je vous aime par dessus tout et pour l'amour de vous, je vous offre tout ce que je ferai aujourd'hui.* En vertu de cette offrande, toutes les actions bonnes ou même indifférentes de la journée deviennent, pourvu qu'on soit en état de grâce, des actes d'amour de Dieu, dignes de la béatitude du ciel.

Le saint évêque de Genève disait que le pur amour consume tout ce qui n'est pas Dieu, pour tout convertir en amour, puisque tout ce qui se fait pour Dieu est amour de Dieu. Oh ! que *Dieu est bon* et libéral *envers l'âme qui le cherche* lui seul ! Avec l'amour divin on obtient, tous les biens : *Venerunt..... omnia bona pariter cum illâ.* C'est pourquoi saint Augustin disait que, « pourvu qu'on aime Dieu, l'on peut faire tout ce qu'on veut : *Ama, et fac quod vis.* »

Quand on aime quelqu'un, on évite tout ce qui peut lui être désagréable, et l'on cherche à lui plaire de plus en plus. Ainsi, celui qui aime véritablement Dieu est incapable de rien faire sciemment qui lui déplaise ; il s'applique, au contraire, le plus qu'il peut, à faire ce qui lui est agréable. Où règne l'amour de Dieu aucun mal n'est à craindre.

Que j'ai de regret, Seigneur, de ne l'avoir pas compris plus tôt ! Que de fois j'ai perdu mon temps et ma peine dans mes travaux et mes souffrances, parce que vous n'y étiez pour rien, ou parce que je n'avais pas eu soin

de vous les offrir! Que d'œuvres j'ai faites que vous trouverez trop légères, quand vous les jetterez dans votre balance, car je ne vous les ai pas rapportées! Désormais, à toute bonne intention j'ajouterai celle de vous plaire et de vous témoigner mon amour; et, tous les matins, dès mon réveil, je vous renouvellerai l'offrande que je vous fais à cette heure de toutes mes pensées, de toutes mes paroles, de toutes mes actions, afin que toutes soient inspirées par votre amour et sanctifiées par lui, et qu'ainsi je puisse m'amasser des trésors dans le ciel: car mon amour, et par conséquent ma béatitude, seront dans l'éternité au même degré auquel je me serai élevé dans le temps. Il est écrit en effet: *L'homme moissonnera ce qu'il aura semé.*

ARTICLE III

Rien de plus honorable pour l'homme que la charité.

Si nos intérêts éternels ne nous touchaient pas, soyons du moins sensibles à l'honneur, à la gloire véritable. Or, dit le Saint-Esprit, c'est une grande gloire d'imiter le Seigneur. Ce qui fait la dignité de l'homme, c'est sa raison; s'il n'écoute pas la raison, il se met au niveau, et même au-dessous de la brute, qui, n'ayant pas l'intelligence, ne peut pas en abuser. « Or, le vice, dit saint Thomas, est contre la raison. La vertu, au contraire, est selon la raison. » C'est donc par la vertu que l'homme s'honore. Et l'honneur qui lui revient est d'autant plus grand qu'il pratique plus les vertus, et que les vertus qui éclatent en lui sont plus parfaites. Or, la reine des vertus, c'est la charité; elle brille entre toutes les autres comme l'or entre les autres métaux, comme la rose entre les autres fleurs, comme le soleil entre les autres astres. De plus, comme nous l'avons déjà dit, c'est elle qui, de l'aveu de tous les théologiens, fait la perfection de l'homme. Il importe de ne pas l'ignorer; car quand on ne sait pas en quoi consiste la perfection, on risque de ne pas l'atteindre. Quel tireur se pourrait flatter d'atteindre le but, s'il avait les yeux bandés; mais s'il

voit le but, il lui est facile d'y frapper, si peu qu'il soit habile. Si on sait où se trouve un trésor, on l'a déjà trouvé à moitié; si on l'ignore, on risque de faire des recherches pénibles et inutiles.

La perfection n'est pas à remuer le bras, mais à faire bien agir le cœur. Tel s'agite beaucoup à faire des œuvres saintes en elle-mêmes qui est très imparfait devant Dieu, lors même que nous l'admirons plus que d'autres. Un oiseau semble aller plus vite que la terre, et la terre fait plus de chemin en une heure que l'oiseau n'en saurait faire en une année.

Ainsi, celui qui aime Dieu fait plus de progrès dans la perfection en une journée que d'autres en plusieurs années. Aussi saint Bernard dit-il avec raison : « La valeur d'une âme doit être estimée selon la mesure de charité qu'elle a. » La perfection d'un être, c'est de remplir la fin pour laquelle il a été créé. La perfection de l'œil est de voir, puisque c'est à cela qu'il est destiné; la perfection de l'oreille, c'est d'entendre, puisque cet organe n'a été fait que dans ce but. La fin de tout être intelligent, c'est Dieu, l'intelligence ne lui ayant été donnée que pour connaître son Créateur et s'unir à lui. Or, qu'est-ce qui nous fait atteindre Dieu, qu'est-ce qui nous unit à lui d'une manière plus complète dès ce monde? C'est l'amour. Donc la perfection de l'homme, sa vraie noblesse, c'est d'aimer Dieu, afin de pouvoir l'aimer et lui être uni éternellement, fin sublime, fin telle que Dieu ne pouvait nous en donner une plus élevée; et, par ce côté-là, nous n'avons rien à envier aux anges, aux séraphins, ni à tous les chœurs angéliques.

Lorsqu'une montre va mal, il ne suffit pas de placer l'aiguille extérieure sur l'heure qu'elle doit indiquer, mais il faut l'ouvrir et en mettre en ordre les ressorts secrets. C'est par l'intérieur qu'il faut commencer quand on veut régler l'extérieur. Quand le cœur est réglé par la charité, il règle les paroles, la tenue, toutes les actions, pour les rapporter à Dieu qui est la fin dernière de toute la vie humaine.

De plus, comme nous l'avons déjà remarqué, toutes les autres vertus font cortège à la charité, comme les suivantes à leur reine. Elles l'accompagnent toujours dans une âme. Celui donc qui a la charité est orné non seulement de la vertu de toutes la plus excellente, mais encore de toutes les autres vertus. Quelle parure magnifique! Que peut-il y avoir de plus beau en ce monde que l'éclat de cette âme, où se mêlent toutes les fleurs spirituelles capables de ravir le cœur de Dieu et des hommes eux-mêmes?

« Notre âme, dit saint Augustin, devient hideuse par l'iniquité; en s'unissant à Dieu, elle devient belle. Quel est cet amour qui rend beau celui qui l'a? Dieu est toujours beau. Celui qui est toujours beau m'a aimé le premier; et qui a-t-il aimé, sinon des êtres laids et difformes? Mais il ne les a pas aimés pour les laisser tels, mais pour les changer, afin que de laids ils devinssent beaux. Comment serons-nous beaux? En aimant celui qui l'est toujours. Plus cet amour grandit en vous, plus augmente votre beauté; car c'est la charité qui est la beauté de l'âme. »

Par elle, nous devenons semblables à Dieu qui est charité. De tous les sentiments dont le cœur de l'homme est capable, il n'y a, selon l'ingénieuse et solide réflexion de saint Bernard, que l'amour de Dieu par où l'homme puisse rendre en quelque manière, si l'on ose ainsi parler, la pareille à Dieu, et c'est le seul acte de religion en vertu duquel, tout faibles que nous sommes, nous puissions sans présomption prétendre à quelque sorte d'égalité dans le commerce que nous entretenons avec Dieu.

Quand Dieu me juge, je ne puis pas entreprendre pour cela de le juger; quand il me commande, je n'ai pas droit de lui commander; mais quand il m'aime, non seulement je puis, mais je dois l'aimer. A tous les autres attributs qui sont en Dieu et qui ont du rapport à moi, je réponds par quelque chose de différent ou, pour mieux dire, par quelque chose d'opposé à ses attributs mêmes; car j'honore

la souveraineté de Dieu par ma dépendance, sa grandeur par l'aveu de mon néant, sa puissance par le sentiment de ma faiblesse, sa justice par ma crainte et par mon respect, et si là-dessus j'avais la moindre pensée de m'égaler à lui, ce serait l'outrager et me rendre digne de ses plus rigoureuses vengeances; mais quand j'aime Dieu, parce qu'il m'aime et que je veux lui rendre amour pour amour, bien loin qu'il s'en offense, il s'en fait honneur, et il trouve bon que je m'en fasse un mérite. Je puis en cela seul, sans témérité, me mesurer pour ainsi dire avec Dieu, et quelque disproportion qu'il y ait entre Dieu et moi, j'ai par cet amour, non pas de quoi ne rien devoir à Dieu, mais de quoi lui payer autant que possible ce que je lui dois. Comme, tout Dieu qu'il est, il ne peut rien faire de plus avantageux pour moi que m'aimer, ainsi de ma part ne peut-il rien exiger de plus parfait ni de plus digne que mon amour.

L'amour de Dieu est donc le chef-d'œuvre de l'homme. Pour le comprendre plus clairement, il faut se rendre compte de la différence qu'il y a entre connaître et aimer. Quand nous connaissons les choses, nous ne sortons pas de nous-mêmes pour nous unir aux choses que nous connaissons. Quand nous connaissons le soleil ou les astres, nous ne nous transportons pas dans les hauteurs qu'ils habitent. C'est leur image qui vient dans nos yeux, et ensuite dans notre esprit; mais quand notre volonté aime, elle sort d'elle-même pour se porter vers l'objet de ses affections, s'y unir, s'y attacher et ne faire qu'un avec lui.

C'est pour cela que la seule connaissance du mal ne nous rend pas méchants. Dieu, qui est la sainteté infinie, connaît tout le mal; mais l'amour du mal nous rend mauvais, parce que, par cet amour, nous nous unissons à ce qui est coupable, nous nous y attachons. De là cette parole que le Saint-Esprit a dite des pécheurs : *Ils sont devenus abominables, comme les choses qu'ils ont aimées.* « Chacun est tel qu'est son amour, dit saint Augustin, vous aimez

la terre, vous êtes terre; vous aimez Dieu, vous devenez en quelque sorte divin. »

Puisque l'amour a la puissance de nous rendre semblables à l'objet aimé, quelle n'est pas la grandeur à laquelle l'homme est élevé par l'amour de Dieu! Car comme Dieu est infiniment beau, noble, riche, puissant, sage, bon, parfait, qu'il est la noblesse, la richesse, la sainteté et la perfection par essence, l'homme, en l'aimant, et par conséquent en s'unissant et en se transformant en quelque sorte en lui, deviendra aussi très noble, très riche, et comme participant de toutes les autres perfections de Dieu et à un degré d'autant plus éminent que l'amour sera plus grand, parce que les degrés de cette ressemblance suivent les degrés de l'amour; de sorte que l'on pourra dire avec le Prophète d'un homme qui aime au degré le plus éminent: Vous êtes comme un Dieu.

Une chose devient vile lorsqu'elle s'unit à une chose de moindre valeur; l'argent ne s'avilit point en s'alliant avec l'or, au contraire, il est anobli; mais il s'avilit en s'alliant avec du plomb. « Car il est évident, dit saint Thomas, que la créature raisonnable qui a une âme spirituelle, immortelle, créée à l'image de Dieu, est plus excellente et plus parfaite que toutes les créatures corporelles, qui ne font que passer, et qu'ainsi elle se souille et s'abaisse quand elle donne son amour aux choses temporelles qui sont au-dessous d'elle, et qu'elle s'élève et se purifie au contraire lorsqu'elle aime ce qui est au dessus d'elle, c'est-à-dire son Dieu. » Elle a dès lors le même objet de ses affections que Dieu qui aime nécessairement ses perfections infinies. Donc, *sursum corda : Le cœur en haut.* Que les quadrupèdes regardent la terre, qu'ils aient la tête inclinée vers elle, puisqu'en elle ils trouvent leur pâture et le rassasiement de leur instinct; pour eux c'est dans l'ordre; mais les poètes païens eux-mêmes ont remarqué que Dieu a donné à l'homme une tête haute, un visage élevé pour regarder les cieux et diriger ainsi son cœur vers Celui de qui il tient la vie, et à l'héritage duquel il aspire. Quel

honneur de l'avoir pour père, quelle dignité de pouvoir s'appeler son enfant, ce qui est très vrai! Mais on ne l'est à proprement parler que quand on l'aime par dessus tout; car seulement alors, on a droit à être admis à partager sa gloire. Quand nous avons du grain ou un objet de quelque prix qui, déposé à terre, risque de se moisir et de s'altérer, nous avons soin de le placer dans un endroit élevé de la maison, afin de l'y conserver sans altération. Mais est-il rien de plus précieux que notre cœur? Le laisser à terre, n'est-ce pas le voir se corrompre et s'avilir? Retirons-le donc de ce qui est terrestre et plaçons-le plus haut, dans le cœur même de Dieu qui nous le demande. Là, loin de se corrompre et de contracter des taches, il deviendra pur, généreux, noble, éclatant de pureté et de toutes vertus.

Quels hommes que les Saints! Est-il une gloire semblable à la leur? Et cependant beaucoup d'entre eux n'ont eu en ce monde, ni fortune, ni grande science, ni honneurs, et maintenant l'Eglise les honore par tout l'univers, et leur mémoire vit sur la terre, de génération en génération, jusqu'à la consommation des siècles.

Qu'est-ce qui les a faits si grands? L'amour de Dieu. Qu'est-ce qui les fait honorer au ciel d'une manière qui semble au delà de ce que l'homme peut mériter? *Nimis honorati sunt amici tui Deus.* L'amour qu'ils ont eu pour Dieu.

Si vous aimez la gloire, ô homme, non pas la gloire vaine du siècle qui s'évanouit comme une fumée au souffle du vent, mais celle qui dure, dès ici bas, pour l'édification du prochain, et qui, par delà ce monde, subsistera autant que Dieu, aimez votre Créateur, votre Rédempteur, celui qui sera lui-même au ciel votre récompense. O mon Dieu, je n'ai que faire de l'honneur qui vient des hommes, je ne veux que la gloire que vous donnez seul. *Gloria quæ a solo Deo est.* Elle est dans votre amour. Plus je vous aimerai, plus je serai parfait, plus je serai semblable à vous par conséquent; plus au ciel je

participerai à l'éclat de votre gloire éternelle. Mon Dieu, je vous aime, mais je veux vous aimer chaque jour davantage. Augmentez ma foi et mon amour. Sainte Thérèse disait qu'elle supporterait encore que quelqu'un fût plus heureux qu'elle, mais qu'elle ne pourrait souffrir qu'un autre vous aimât plus qu'elle-même. Mon Dieu, c'est là mon ambition. Je n'en ai point d'autre que de vous aimer toujours de plus en plus.

ARTICLE IV

Rien de plus consolant que d'aimer Dieu.

Nous l'avons dit, l'art d'être heureux, c'est d'aimer Dieu. L'amour de Dieu nous donne les plus grandes consolations durant la vie, et à l'heure de la mort, il nous introduit dans la béatitude infinie de Dieu. Le bonheur ne peut être que dans la possession d'un bien infini et qu'on ne puisse pas perdre. Or, Dieu seul est ce bien. Tout le reste est vide. *Tout est vanité et vanité des vanités*, excepté aimer Dieu et le servir lui seul. Ecoutons saint François de Sales : « Alexandre, ayant englouti tout ce bas monde, tant en effet qu'en espérance, ouït dire à un chétif homme du monde qu'il y avait encore plusieurs autres mondes; et comme un petit enfant qui veut pleurer pour une pomme qu'on lui refuse, cet Alexandre, que les mondains appellent le Grand, plus fou néanmoins qu'un petit enfant, se prend à pleurer à chaudes larmes, de quoi il n'y avait pas apparence qu'il pût conquérir les autres mondes, parce qu'il n'avait pas encore l'entière possession de celui-ci. Celui qui, jouissant plus pleinement du monde que jamais nul ne fit, en est toutefois si peu content qu'il pleure de tristesse, de quoi il n'en peut avoir d'autres que la folle persuasion d'un misérable cajoleur lui fait imaginer, dites-moi, je vous prie, ne montre-t-il pas par là que la soif de son cœur ne peut être assouvie en cette vie, et que ce monde n'est pas suffisant pour la désaltérer? »

Si Alexandre, vainqueur de tant de nations, possesseur de tant de trésors et de tant de couronnes, n'a pas trouvé le bonheur dans les biens terrestres, qui peut prétendre à satisfaire le besoin qu'il éprouve d'être heureux par la jouissance des biens de la terre? Du reste, cher lecteur, vous avez déjà goûté les choses de ce monde, et ne peut-on pas vous appliquer la parole du prophète Aggée : *Vous avez mangé et vous n'avez pas été rassasié ?* Vos richesses, vos plaisirs eux-mêmes n'ont-ils pas été mêlés d'amertume, et ne vous ont-ils pas laissé le cœur vide?

« Bien que les joies humaines ne soient pas des joies, dit saint Augustin, cependant, quelles qu'elles soient, et quelque plaisir qu'elles procurent, il suffit d'une petite fièvre pour les faire disparaître; et il ne reste qu'une conscience vide et déchirée. » Aussi un païen, Sénèque, écrivait-il à un de ses amis : « Les plaisirs du monde sont mêlés d'inquiétudes, de crainte et même de terreur. Souvent cette sombre pensée : combien cela durera-t-il ? vient troubler ceux qui sont livrés aux plus grands transports de joie. Saisis par cette réflexion, des rois ont pleuré leur puissance, ils n'ont pu trouver de plaisir dans leur haute fortune; ils y ont plutôt trouvé l'effroi en songeant qu'elle devait finir.»

Laissons donc l'ombre, comme dit saint Ambroise, nous qui cherchons le soleil; abandonnons la fumée, nous qui la poursuivons. Si vous êtes sage, vous crie à son tour saint Bernard, si vous avez du cœur, si la lumière de vos yeux n'est pas éteinte, cessez de rechercher ce qu'il est malheureux d'obtenir.

Heureux celui qui ne court pas après ce qui surcharge quand on le possède, ce qui souille quand on l'aime, ce qui tourmente quand on le perd! Ne vaut-il pas mieux le mépriser avec honneur que de le perdre avec douleur? N'est-il pas plus sage de le sacrifier à l'amour de Jésus-Christ qu'à la mort?

L'expérience et l'autorité nous apprennent donc que

les biens de la terre ne peuvent nous satisfaire. La raison nous le dit bien plus clairement encore. Notre cœur est grand; il est fait à la mesure de Dieu. On ne peut le remplir en y jetant quelques paillettes d'or ou d'argent, ou quelques gouttes de volupté, pas plus qu'on ne pourrait remplir le réservoir de l'océan, s'il était à sec, en y versant quelques verres d'eau. Dieu seul est assez grand pour notre cœur, et, comme nous l'a dit saint François de Sales, notre cœur est fait pour Dieu seul. Quelle paix pourrait-il trouver en dehors de lui? Un membre déboîté souffre de cruelles douleurs, il n'est pas dans l'ordre où le veut la nature. Ainsi souffre l'âme séparée de Dieu pour lequel elle était faite. Pour elle, point de repos, car la paix est la tranquillité de l'ordre; et dans le désordre règne le trouble. Les pécheurs disent : *Paix, paix; mais il n'est pas de paix pour l'impie. Qui* jamais *a résisté* à Dieu *et a eu la paix? La paix abondante, Seigneur, est pour ceux qui aiment votre loi. La paix est l'œuvre de la justice*, selon la parole du Prophète Isaïe. *Opus justitiæ pax.* Mais l'amour de la loi de Dieu, mais la justice, n'est-ce pas la charité?

Qu'elle est grande l'abondance des douceurs que vous avez cachées pour ceux qui vous craignent, ô Seigneur! disait David. Qu'en est-il donc pour ceux qui vous aiment?

Mais ces douceurs sont cachées, elles ne se voient pas, elles ne se révèlent pas aux sens, comme les plaisirs grossiers. C'est pour cela que ceux qui ne les ont jamais goûtées ne les connaissent pas, ne les désirent point; ils ambitionnent donc les joies de la terre, dont ils se dégoûtent dès qu'ils les possèdent, parce qu'elles les laissent vides. Les douceurs spirituelles, au contraire, ne sont désirées que par ceux qui les goûtent, et plus ils en ont, plus ils en désirent; car ils y trouvent un bonheur ineffable qui n'engendre aucun dégoût.

En vous exerçant à aimer Dieu, *goûtez donc et voyez combien le Seigneur est doux*; et une fois que vous l'aurez

goûté, vous ne pourrez plus rechercher d'autres plaisirs. Mais est-il un seul de nos lecteurs qui n'ait éprouvé les joies de l'âme à la suite d'une confession bien faite, d'une communion fervente, d'une prière embrasée d'amour? Nous serons donc compris de tous.

Qui pourrait douter, du reste, que l'amour de Dieu ne donne les plus grandes joies de la terre? Certes, quand les mondains vantent les amours terrestres, les amitiés humaines, on les en croit facilement, et on sait cependant ce que valent les créatures; et on n'en croirait pas les saints sur les douceurs de l'amour divin!

On n'en croirait pas David, quand il dit à Dieu : *Un seul jour passé dans votre temple vaut mieux que mille jours passés dans les fêtes du monde!*

On n'en croirait pas saint Ephrem, ni saint François Xavier demandant au Seigneur de suspendre ses consolations, car l'infirmité de leur corps ne pouvait les soutenir!

Or, s'est-il jamais trouvé parmi les mondains une personne qui, dans l'abondance des biens terrestres, ait dit : « C'est assez, ô monde! c'est assez; je ne veux pas avoir plus de richesses, plus d'honneurs, plus de louanges, plus de plaisirs?.... » Au contraire, les gens du siècle sont toujours occupés à chercher de nouveaux honneurs, de nouvelles richesses, de nouveaux plaisirs; et plus ils en ont, plus ils en sont affamés et inquiets.

On récuserait le témoignage de sainte Thérèse qui, s'étant donnée à Dieu avec une ferveur nouvelle, s'entendit dire par le bon Maître : « Si je n'avais pas créé le ciel, je le créerais exprès pour toi; » on n'en croirait pas saint François d'Assise, qui, après avoir tout quitté, goûtait les joies du paradis en disant : « Mon Dieu et mon tout! »

Dans les misères et les peines de cette vie, dit saint Alphonse de Liguori, qui peut nous consoler mieux que Jésus-Christ? Aussi nous parle-t-il en ces termes : *Venez tous à moi, vous qui souffrez et êtes surchargés, et moi je vous soulagerai.* O folie des mondains! il y a plus de vrai bonheur à verser une larme de repentir, à soupirer : *mon*

Dieu! avec amour et avec le doux sentiment qu'on est en état de grâce, que mille fêtes, mille spectacles, mille festins n'en donneront jamais à un cœur épris du monde. Si on mettait en doute les témoignages de ceux qui ont le plus de droit d'être crus, parce qu'ils sont les amis et les élus de Dieu, qu'on écoute du moins la raison et la foi. Qui oserait faire à Dieu cette injure de penser qu'il ne peut pas, et qu'il ne veut pas donner plus de consolations à ceux qui s'attachent à lui que toutes les créatures ensemble? Or, dit saint Jean: *Celui qui demeure dans la charité demeure en Dieu, et Dieu en lui.* La charité nous met en possession de Dieu en nous unissant à lui.

Se réjouisse qui voudra d'avoir un morceau de terre ou de chair, car il n'est personne qui puisse posséder tous es biens d'ici-bas, mais, pût-on les accaparer tous, leur Créateur vaut mieux; et, en le possédant par l'amour, je suis heureux autant qu'on peut l'être sur la terre. Le soleil donne plus de lumière que toutes les étoiles ensemble, et l'amour de Dieu donne plus de joies que tous les autres plaisirs.

Ce n'est pas qu'en ce monde tout soit joie pour les justes. La terre n'est pas le ciel, c'est la vallée des larmes. Mais, tandis que les mondains au sein de leur plaisir rient du bout des lèvres, pendant que leur cœur est souvent torturé par le remords et le dégoût, ceux qui aiment Dieu, comme saint Paul, surabondent de joie dans toutes leurs tribulations. Là où l'on aime on n'a pas de peine, et si on a de la peine, c'est une peine que l'on aime et qu'on supporte avec courage, sinon avec bonheur.

Saint Léonard de Port-Maurice parle d'une mère mondaine, dont la fille vivait de l'amour divin. Toutes deux furent frappées tout à coup d'un grand malheur, qui pesait plus lourdement encore sur la fille que sur la mère. La fille trouva bientôt le calme et la résignation; la mère devint folle, victime, hélas! sans mérite, de sa noire tristesse! S'il y a tant de malheureux qui ne peuvent supporter la vie, c'est parce qu'ils n'aiment pas Dieu. Le miel, non seulement est doux, mais encore il adoucit les subs-

tances amères auxquelles on le mêle; ainsi l'amour de Dieu, non seulement donne des consolations, mais encore il convertit en douceur toutes les amertumes de la vie, et il enlève à la mort ses horreurs.

Ce qui effraye le plus ceux qui réfléchissent, à leur heure dernière et même dans le cours de la vie, c'est la crainte de se perdre pour l'éternité.

Ecoutons saint Bernard : « Qui peut dire : « Je suis du » nombre des élus, je suis prédestiné à la vie, je suis du » nombre des enfants? » puisque l'Ecriture nous assure que personne ne sait s'il est digne d'amour ou de haine. A la vérité, nous n'avons aucune certitude; mais l'espérance nous console et nous fortifie, de peur que l'incertitude d'une chose si importante ne nous plonge dans l'inquiétude et dans l'accablement. C'est pour cela que Dieu nous a donné certains signes, qui sont des gages si assurés de prédestination que, moralement parlant, il est indubitable que celui en qui ces signes demeurent d'une manière permanente sera du nombre des élus. »

Or, entre tous ces signes, un des plus certains n'est-il pas d'aimer Dieu de tout son cœur, de s'attacher en particulier à Notre-Seigneur, le chef des prédestinés, de telle sorte qu'on n'en soit jamais séparé? Comment Dieu rejetterait-il loin de lui dans l'éternité ceux qui sont ses amis, lui qui est prêt à faire miséricorde à ses ennemis mêmes? Et Notre-Seigneur nous dit: *Si quelqu'un m'aime, mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui, et nous ferons en lui notre demeure.* L'amour, nous l'avons dit, nous rend semblables à ceux que nous aimons. Ceux donc qui aiment Notre-Seigneur, le chef des prédestinés, constamment, lui deviennent semblables et deviennent un avec lui. Comment Dieu le Père ne les aimerait-il pas, quand il les trouve conformes à l'image de son Fils en qui il a mis toutes ses complaisances? Et comme il aime ce Fils plus que toutes les créatures, il aime après lui tous ceux qui lui sont semblables. C'est une maxime générale, en fait d'amour, que celui qui aime quelqu'un sincèrement et

pour lui-même, aime par une suite nécessaire tous ceux qui lui sont attachés et les regarde comme lui étant acquis par l'amour. Ainsi nous voyons que la mère qui chérit parfaitement son fils a de l'affection pour tous ceux qui en ont pour lui, leur donne entrée et les accueille dans sa maison. Le Père éternel, aimant d'un amour infini son Fils unique, comprend dans cet amour tous ceux qui aiment son Fils ; et, en vertu de cet amour, il les favorise, il les destine à être à jamais heureux avec son Fils, quand ce ne serait que pour ne pas le priver d'un bien qui est à lui. L'amour de Dieu est donc un gage de la persévérance finale. Aussi saint Liguori a-t-il écrit :

« L'amour est une chaîne d'or qui attache les âmes à Dieu et les rend constantes à repousser les tentations et à pratiquer la vertu.....

» Quand une âme se détache résolument de tout autre objet et se donne toute à Dieu, elle ne le perd plus, parce que Dieu lui-même veille à empêcher qu'une âme qui s'est donnée cordialement et tout entière à lui en vienne encore à le quitter et à le perdre. C'est pourquoi, comme le disait un grand serviteur de Dieu, lorsqu'on apprend la chute de certaines personnes qui avaient d'abord paru mener une vie sainte, on doit juger qu'elles ne s'étaient pas données entièrement à Dieu. »

Que ceux qui ne se sont rien réservé, qui ont tout sacrifié à l'amour de Notre-Seigneur se réjouissent. Ce fidèle ami ne les abandonnera pas au moment de la mort. Un méchant homme pourrait à peine le faire à cette heure suprême pour ceux qui lui auraient rendu service toute une vie. Qu'on remarque du reste la promesse du bon Maître : *Si quelqu'un m'aime, moi-même je l'aimerai, et je me manifesterai à lui,* d'abord en ce monde en me faisant connaître à lui plus clairement, et ensuite en me découvrant à lui dans la gloire, ce qui sera la récompense de son amour. Avec de telles assurances, on peut dire à l'approche de la mort : *Pour moi, vivre c'est le Christ et la mort m'est un gain.* Ce serait donc être

l'ennemi de son propre bonheur, se priver des plus douces joies dans la vie, de la plus grande consolation à l'heure dernière que de ne pas aimer Dieu.

Saint Augustin raconte que deux courtisans d'un empereur romain s'entretenaient ensemble, quand l'un d'eux, trouvant sous sa main la Vie de saint Antoine abbé, se mit à lire. A mesure qu'il lisait, ajoute le Saint, son cœur se dépouillait de l'amour du monde. Enfin, se tournant vers son compagnon, il lui parla ainsi : « Insensés! que cherchons-nous? En retour de nos services, pouvons-nous espérer quelque chose de plus que la qualité d'amis de l'empereur? Et que de périls à courir pour arriver à un péril plus grand encore! Car, supposé que nous parvenions à ce but, nous mettons en plus grand danger notre salut éternel. Et encore, quand y parviendrons-nous? Il nous sera bien difficile de jamais mériter l'amitié de César. Au contraire, ajoute-t-il en finissant, si je veux être l'ami de Dieu; je puis l'être à l'instant..... » Et, sous l'influence de cette pensée, tous deux renoncèrent à la cour pour s'appliquer au service de Dieu, et les deux jeunes filles auxquelles il s'étaient fiancés suivirent leur exemple.

Pour nous aussi l'amour de Dieu est si facile que c'est le seul bien que nous puissions nous procurer sans frais.

O Seigneur! vous voulez bien faire ma béatitude dans le ciel, et déjà je puis me procurer facilement ici-bas un avant-goût de ce que vous me préparez là-haut, en vous aimant de tout mon cœur. Je ne veux pas renoncer à cette consolation, la seule qui soit véritable sur cette pauvre terre. Je vous aime, et je veux employer à vous aimer tout ce que vous me donnerez de vie.

Aime donc ton Dieu, ô mon âme. Bientôt, tu entendras sonner l'heure de la délivrance de tous les maux d'ici-bas; et si tu aimes Dieu, inondée de paix et d'allégresse, tu sortiras de cette prison pour t'unir à ton Dieu, tu expireras doucement entre les bras de Jésus et de Marie, et, accompagnée des anges, tu entreras dans le séjour de la félicité, où ton Dieu essuiera tes larmes et te couronnera de gloire.....

CHAPITRE III

LES EXEMPLES DES SAINTS

Les saints sont le plus bel ornement de l'humanité. Il n'est ni science, ni art, ni génie militaire qui fasse autant d'honneur à l'homme que la sainteté. Les artistes, les savants, les conquérants peuvent être fameux dans l'histoire, tout en ayant eu une vie ignoble. Mais les saints sont des modèles que l'Eglise présente avec confiance à notre imitation; car, s'ils ont été un jour coupables, ils ont lavé dans les larmes du repentir et dans les eaux de la pénitence les taches de leur vie; et s'ils ont gardé l'innocence, ils sont les copies fidèles de Jésus-Christ qui a pu dire : *Qui de vous m'accusera de péché?* et ils peuvent nous adresser la parole de saint Paul : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ.*

Mais les saints, quelle qu'ait été leur vie, n'ont pu arriver au ciel que par l'amour de Dieu. Car la charité est la véritable robe nuptiale, et ceux qui n'en sont pas revêtus sont à jamais bannis du festin éternel. Les saints ont donc tous été au sortir de cette vie les amis de Dieu, et ils le seront éternellement. Si nous étudiions leur histoire, nous aurions lieu d'admirer avec quelles ardeurs la plupart d'entre eux ont aimé Dieu. Nous ne pouvons ici toutefois que recueillir quelques traits de leur vie qui seront un reproche pour nos négligences et un stimulant pour notre bonne volonté.

Pas de créature qui ait aimé Dieu comme la Sainte Vierge. Marie a vécu d'amour et elle est morte d'amour, aussi l'Eglise l'appelle-t-elle la Mère du bel amour. Que tous ceux qui s'honorent d'être ses enfants la conjurent

de leur donner part à sa charité. Saint Joseph, qui a vécu si longtemps en la compagnie de Jésus et de Marie, a participé aux flammes de l'un et de l'autre. Après avoir reçu le Saint-Esprit sous la forme de langues de feu, les Apôtres ont eu tant d'amour pour Dieu que tous ont subi pour lui le martyre. Et certes, d'après la parole de Notre-Seigneur, on ne peut pas donner de marque d'amour moins équivoque que celle de sacrifier sa vie pour ceux que l'on aime.

Qui nous séparera de l'amour de Jésus-Christ, disait saint Paul? *Sera-ce la tribulation, les épreuves, la faim, la nudité, les périls, la persécution, le glaive? Je suis certain que ni la vie, ni la mort, ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni le présent, ni l'avenir, ni la force, ni ce qu'il y a de plus élevé ou de plus profond, ni aucune créature ne pourra me séparer de la charité qui m'unit à Dieu en Jésus-Christ.* Saint Chrysostome commente ces paroles avec son éloquence. « Saint Paul, dit-il, avait établi toute sa félicité dans l'amour de Jésus-Christ; avec cet amour il se regardait comme l'homme le plus heureux du monde; il n'eût pas voulu sacrifier cet amour pour devenir semblable aux anges; il eût mieux aimé être regardé comme le dernier et le plus criminel de tous les hommes, en aimant Jésus-Christ, que d'être élevé au-dessus de tout ce qu'il y a de plus grand et de plus illustre en cessant de l'aimer. La privation de l'amour de Jésus-Christ était le plus grand tourment qu'il pût redouter; elle lui paraissait comme un enfer. Comme cet amour était sa vie, son royaume, ses honneurs, ses joies, et son tout, avec cet amour, rien ne lui paraissait fâcheux dans la vie, tout était doux. Il ne faisait pas plus de cas des trésors que d'un peu de boue, et des grands de la terre que d'un vil insecte. Il regardait les tourments et la mort comme des néants, pourvu qu'il souffrît pour Jésus-Christ.»

Mais, sans remonter aux Apôtres, que de Saints à travers les siècles nous ont donné de sublimes exemples de charité! L'Eglise catholique compte de nos jours seize

millions de martyrs. C'est le sang de Jésus-Christ répandu sur la croix qui a procuré aux hommes la grâce d'aimer Dieu jusqu'à sacrifier pour lui leur sang.

Saint Ignace, évêque d'Antioche, avait pour Notre-Seigneur cet ardent amour qui fait braver toutes les souffrances. Captif de Jésus-Christ, il écrivait : « Je suis conduit à Rome, non par des soldats, mais par des bêtes féroces, tant ils m'accablent de mauvais traitements ; mais ces souffrances ne m'étonnent point, je les méprise et tout ce qu'on pourrait y ajouter, pourvu que je voie Jésus-Christ mon Sauveur qui est mort pour moi. C'est pour lui que je porte de la Syrie jusqu'à Rome ces chaînes, que je regarde comme des colliers précieux. Je meurs de bon cœur pour Jésus-Christ. Je vous prie de n'y point mettre obstacle, de ne point adoucir par vos prières la cruauté des bêtes farouches qu'on lâchera pour me dévorer. Je suis résolu de les exciter moi-même, si elles oublient leur férocité naturelle. Les feux, les gibets, le brisement des os, la dislocation des membres, tout cela ne m'est rien, pourvu que je possède Jésus-Christ. » Arrivé à Rome et condamné aux bêtes, comme il l'avait désiré, il entre dans l'amphithéâtre avec un visage rayonnant de joie. Les lions s'étant jetés sur lui, on l'entendit répéter fréquemment le nom de Jésus, qu'on trouva écrit en lettres d'or sur son cœur.

Saint Augustin disait à Dieu au livre de ses *Confessions* : « Seigneur, ma conscience me rend le témoignage certain que je vous aime ; vous avez blessé mon cœur par votre parole, et je l'ai consacré à votre amour ! Depuis que vous avez dissipé mes ténèbres, que vous vous êtes fait connaître à moi, je n'ai point perdu votre souvenir ; depuis que j'ai eu le bonheur de vous connaître, vous êtes gravé dans mon cœur ; c'est là que je vous trouve ; votre souvenir me fait goûter les plus grandes délices et une joie inexprimable. »

Le prince Josaphat, comme le rapporte saint Jean Damascène, abandonna librement le royaume des Indes

et les grands trésors que le roi Abenner, son père, lui avait amassés. A l'âge de vingt-quatre ans, il sortit de son palais, s'arracha à son pays et à ses sujets et s'enfuit dans une grande solitude où il demeura trente-cinq ans dans les plus grandes austérités. Saint Jean Damascène a écrit de lui : « Le prince Josaphat, languissant d'amour et toujours attaché à s'entretenir avec Jésus-Christ, oubliait toutes les nécessités de la vie et vivait dans une extase et un transport d'amour continuels. Jésus-Christ lui tenait lieu de sceptre, de couronne, de royaume, de richesses, de plaisirs, de père, de patrie et de tout. Josaphat le désirait sans cesse; il songeait à lui en dormant, il croyait le voir partout et contempler continuellement ses beautés. »

Saint Romuald, de l'illustre maison de Ravenne, quitta le monde à vingt ans et ne passa pas moins de cent ans dans la vie religieuse la plus austère. Souvent il était tellement plongé dans la contemplation des beautés de Notre-Seigneur et embrasé des feux de son amour qu'il était contraint de s'écrier, en fondant en larmes : « O mon cher Jésus, ô le doux miel de ma bouche, le désir ineffable de mon cœur, les délices des saints, la suavité des anges, » et autres semblables paroles qui étaient comme autant de flammes qui s'échappaient du brasier de son cœur.

Les délices de saint François d'Assise étaient de chanter dans les psaumes l'amour et les bienfaits de son Dieu. Quand il rencontrait son nom, il lui semblait goûter une douceur délicieuse en le prononçant; il voulait que ses religieux le respectassent partout où ils le trouvaient, et qu'ils ramassassent avec soin les papiers où il était écrit, afin qu'il ne fût pas exposé à être foulé aux pieds. Quant au nom sacré de Jésus, il ne le prononçait ou ne l'entendait jamais prononcer qu'avec de si grands sentiments de joie, de dévotion et d'amour, qu'il semblait à l'extérieur qu'il savourait un miel délicieux ou qu'il entendait une musique ravissante. Mais ce qui prouve d'une manière plus frappante son amour ardent pour Jésus-Christ, c'est le désir qu'il avait de l'imiter surtout dans ses souffrances.

C'est pour cela que Notre-Seigneur, par une faveur toute particulière, imprima sur ses membres les glorieux stigmates et les marques vénérables de ses souffrances. Le véritable amour qu'il portait à Jésus-Christ, dit saint Bonaventure, l'avait transformé en objet aimé, selon le propre et le nécessaire effet de l'amour.

La vierge d'Assise, sainte Claire, la fille spirituelle de saint François, était l'émule de son Père. Elle parle à ses filles et leur fait sentir leur bonheur d'être les épouses de Jésus-Christ : « Aimons, leur dit-elle, ce Fils très haut du Père éternel. Verbe divin, qu'une vierge enfanta en demeurant toujours vierge; aimons cette très douce Mère qui l'a conçu, l'a enfanté et l'a nourri de son propre lait! O aveuglement des hommes de courir après des biens frivoles et passagers et de perdre ces trésors! Les rois et les reines, dont l'orgueil monte jusqu'aux cieux, touche au firmament, tomberont en poussière; mais l'âme qui, pour votre amour, ô Jésus, méprise les plaisirs et les richesses, goûtera à jamais un impérissable bonheur! Jésus est l'époux, le trésor de nos âmes; ô ineffable union! Il est à moi Celui dont la vue ravit les Bienheureux, dont le souvenir rassasie, dont la beauté charme et dont la bonté remplit de toutes douceurs, Celui qui est la splendeur de la gloire, la lumière de l'éternelle lumière et l'amour de l'éternel amour. »

Le vénérable Raymond Lulle, une fois converti, fut tellement transporté d'amour pour Dieu qu'il chantait ses louanges partout où il pouvait et même dans les rues. Il pensait sans cesse à Jésus-Christ, et souvent, lorsqu'il était sur le point de s'endormir, il pleurait à chaudes larmes dans la crainte de l'oublier durant le sommeil. Quand il recevait une lettre qui ne portait pas en tête le nom de Jésus, il en éprouvait un sensible déplaisir. « Les Turcs, disait-il, rendent plus d'honneur et montrent plus d'amour à un damné qui a causé leur ruine, ils mettent le nom de Mahomet au commencement de leurs lettres, tandis que les chrétiens semblent oublier le nom

du Fils de Dieu, leur Sauveur. » Tous ses discours, toutes ses demandes, toutes ses réponses se rapportaient à l'amour divin; s'il entrait dans une ville, il demandait aussitôt quels étaient ceux qui aimaient Notre-Seigneur. Si on lui demandait à qui il appartenait, il répondait: à l'amour; d'où il venait : de l'amour; où il allait : à l'amour; de quoi il vivait : d'amour; où il faisait sa demeure : dans l'amour. On sait qu'il fut mis à mort par les barbares d'Afrique à la conversion desquels il voulait travailler.

Sainte Thérèse, au lit de la mort, lorsqu'on lui apporta la Sainte Eucharistie, et qu'elle vit entrer dans sa cellule ce Seigneur qu'elle aimait avec tant d'ardeur, quoiqu'elle ne pût se mouvoir, se leva cependant sur son lit, sans être aidée de personne, avec une ardeur si grande qu'il semblait qu'elle voulût se précipiter à terre, et qu'on fut obligé de la retenir; sa face devint belle, lumineuse et enflammée. Alors, les mains jointes, le cœur rempli de joie, comme un beau cygne, elle commença à chanter avec une douceur incomparable; et, parlant à son Bien-Aimé, elle lui disait des choses si tendres et si pleines d'amour que toutes ses sœurs qui étaient présentes se sentaient remplies des sentiments de la plus douce affection : « O mon Seigneur et mon Epoux! s'écriait-elle, l'heure que j'ai tant désirée est arrivée; il est temps que nous nous voyions, il est temps de partir, que votre volonté s'accomplisse; l'heure est arrivée où mon bannissement doit finir, mon âme va jouir enfin de ce qu'elle a tant désiré. » Elle mourut ainsi à Albe, à l'âge de soixante-sept ans, non pas tant de maladie que de l'amour extrême qu'elle avait pour Jésus-Christ et que sa faible nature ne put supporter, comme elle le révéla elle-même à une de ses religieuses après sa mort.

Digne fille de sainte Thérèse, sainte Madeleine de Pazzi, un jour de l'Invention de la Sainte Croix, ravie de l'amour d'un Dieu crucifié pour l'homme, s'écria : « O amour, ô amour! que vous êtes peu connu, que vous êtes peu

aimé! Si vous ne pouvez trouver où vous reposer, venez dans mon cœur, et vous y serez reçu comme le Maître et le Seigneur absolu. O âme créée par l'amour et pour l'amour, pourquoi n'aimez-vous pas l'amour? O amour! quelle peine et quel tourment j'éprouve par la connaissance que vous me donnez du peu d'amour que l'on a pour vous! » Puis, tendant les bras, comme pour appeler, frappant des mains, elle s'écria avec un visage enflammé : « Venez, ô âmes, pour aimer l'amour; venez pour aimer notre Dieu. » Puis, entraînée par la force du trait qui l'avait blessée, elle courait dans la maison en répétant ces mêmes paroles. Cette Sainte était tellement enflammée du feu sacré de l'amour que, même au plus fort de l'hiver, elle était contrainte, pour tempérer l'ardeur qui la dévorait, de boire beaucoup d'eau froide; elle y plongeait ses bras, son visage, elle en jetait sur sa poitrine brûlante, et, regardant le ciel, d'où lui venaient ces feux, avec des yeux abattus et des regards languissants, elle répétait souvent : « Je n'en puis plus, je ne saurais supporter plus longtemps cette flamme. »

Sainte Austreberte, vierge, d'une famille illustre, qui était sortie de la maison de son père pour conserver à Jésus-Christ sa virginité et l'amour qu'elle lui avait voué, s'écria, étant sur le point de mourir : « Je viens à vous, ô mon amour; je me hâte d'aller à vous, ô l'objet de tous mes désirs; je brûle d'arriver à vous, ô vous que j'ai toujours aimé avec tant d'ardeur! J'ai mis en vous toute ma confiance, et je ne serai point confondue; recevez mon esprit dans la paix et dans votre repos éternel; brisez les traits de mes ennemis, afin qu'ils ne servent pas à ma ruine. »

Saint Edmond, archevêque de Cantorbéry, rallia toutes ses forces en voyant Notre-Seigneur qu'on lui apportait en viatique, et s'écria, en tendant vers lui les bras : « Vous êtes mon Seigneur, celui en qui j'ai cru, que j'ai prêché, que j'ai enseigné; vous m'êtes témoin que je n'ai jamais cherché sur la terre autre chose que vous; vous savez

que je ne veux que l'exécution de votre volonté, je vous supplie maintenant de l'accomplir en moi. » Après avoir reçu la Sainte Eucharistie, il demeura avec un visage gai, serein et rayonnant de joie; de douces larmes d'amour coulaient de ses yeux et attiraient l'admiration de tous ceux qui étaient présents; enfin il mourut dans le calme le plus parfait. Oh! qu'heureuse est la mort de ceux qui aiment Jésus-Christ!

Le bienheureux Godefroy, comte de Capenberg, cousin de l'empereur Henri IV, après avoir persuadé à sa femme de se faire religieuse, embrassa l'Institut de saint Norbert, dont il fut une des plus grandes lumières. Il avait un extrême désir de mourir pour aller jouir de Notre-Seigneur, qu'il aimait avec toute l'ardeur de son cœur. Quelquefois, lorsqu'il allait prendre l'air avec les autres religieux et qu'il se reposait sous quelque ombrage, il s'étendait à terre, composait ses bras, ses mains et les autres membres de son corps, comme pour être enseveli, puis il disait avec un grand soupir : « Oh! si l'heure de mon trépas pouvait arriver! O mon Dieu, s'il vous plaisait de me disposer à cette heure si désirée! » Lorsqu'il fut atteint, à la fleur de son âge, de la maladie dont il mourut, et que l'on déplorait la perte d'une si sainte vie qui eût procuré tant de bien à l'Ordre, il disait à ceux qui l'entouraient : « Pourquoi sommes-nous entrés dans l'état religieux, si ce n'est pour aller à Jésus-Christ le plus promptement que nous pourrons? Plus le moment où je dois contempler cette divine face, à laquelle sont attachées toutes mes affections, sera proche, plus mon cœur sera dans la joie. »

Nous ne parlerons ni de saint Dominique, ni de saint Philippe de Néri, ni de saint François de Sales, ni de saint Vincent de Paul, dont tous connaissent la charité. Il faudrait des volumes pour dire les sentiments et les actes embrasés d'amour des saints. C'en est assez pour nous confondre.

Les saints vous ont aimé, mon Dieu, et moi je vous

ai offensé ; n'avez-vous pas fait mon cœur pour vous aussi bien que celui des saints ? N'avez-vous pas été aussi bon pour moi que pour eux ? Vous ne changez pas, vos charmes ne vieillissent pas. Quelle raison ai-je donc de ne pas vous aimer comme les saints ? N'ai-je pas à gagner, en vous aimant, le même ciel dont ils jouissent ? N'ai-je pas à craindre, en ne vous aimant pas, l'enfer qu'ils ont tant redouté eux-mêmes ? O mon Dieu, je serais inexcusable si, quand tant d'hommes, tant de femmes, tant de faibles enfants ayant la même nature, les mêmes passions, les mêmes tentations que moi, ont su vous donner tout leur cœur, je vous refusais le mien. O Saints du Paradis, mes protecteurs et mes modèles, obtenez-moi de vivre d'amour comme vous, afin qu'avec vous j'aime Dieu éternellement.

CONCLUSION DE LA PREMIÈRE PARTIE

Nous avons donc présenté à nos lecteurs les motifs qui nous pressent d'aimer Dieu ; nous avons dit que le nombre et la grandeur des bienfaits divins : la création, la conservation, l'Incarnation, la Rédemption, l'Eucharistie, la grâce qui en découle, la gloire qu'ils nous préparent, la Vierge Marie, la dispensatrice des grâces, l'Eglise catholique, l'appui et la colonne de la vérité et le guide de notre vie, toute la religion chrétienne enfin, nous disent d'aimer Celui qui nous a tant aimés.

Du reste, à qui donnerions-nous nos affections, si nous avons bon cœur et bon goût, sinon à celui qui n'est pas seulement le bienfaiteur le plus généreux, le père le plus tendre, l'ami le plus fidèle, l'Epoux le plus aimant, mais encore l'Etre des êtres, la beauté, source de toute beauté, la perfection infinie qui renferme éminemment tout ce qu'il y a de parfait dans tous les êtres, qui fera à jamais l'objet de l'admiration et du ravissement des élus dans le ciel? Il a tous les droits à nos affections, et nous ne pouvons les lui refuser sans crime, puisqu'il nous ordonne de l'aimer; et c'est le plus grand des devoirs qu'il daigne nous imposer.

Si nous résistons, comme Satan, à sa volonté sainte qui dicte des lois à l'univers, nous faisons notre perte. Nous allons à la mort et à l'enfer, car *la vie est dans sa volonté*. Dès lors, plus de mérites pour le ciel, plus de noblesse dans nos sentiments, plus de vraies consolations pour notre cœur. Nous abandonnons le chemin qui mène au ciel. Tous ceux qui jouissent déjà de la béatitude

éternelle n'y ont été introduits que par l'amour de Dieu.

Parmi les Saints que nous honorons, il en est un grand nombre dont la vie s'est passée à lui témoigner leur amour en travaillant, en souffrant pour sa gloire; un grand nombre ont répandu leur sang pour lui rester fidèles. C'est par là qu'ils ont conquis la béatitude infinie dont ils jouissent. Ah! ils sont loin de regretter ce qu'ils ont fait, et les tourments qu'ils ont endurés; ils croient avoir eu pour rien un tel bonheur.

Même sur la terre, il n'y a d'heureuses que les âmes qui aiment Dieu. Le vénérable curé d'Ars, qui avait une grande expérience, disait que, parmi la multitude qui se pressait autour de lui, il avait rencontré souvent des âmes qui se repentaient de ne pas avoir aimé Dieu, mais jamais une qui se repentît de l'avoir aimé. Ce qui fait le désespoir des damnés, c'est de ne plus pouvoir espérer d'aimer Dieu.

De tous ces motifs que nous avons exposés, un seul bien compris et bien médité devrait nous convaincre; mais en les accumulant, nous avons entassé des charbons pour fondre la glace des cœurs. Ah! pourquoi faut-il qu'en les présentant, nous ne l'ayons pas fait avec les accents brûlants des saints? Que n'avons-nous pu donner à nos paroles cette onction qui pénètre les âmes, qui les persuade, qui les touche, afin que chacun de nos lecteurs désormais consacre sa vie à ce qui en fait toute la valeur, tout le mérite, tout l'honneur et toute la consolation, c'est-à-dire à l'amour divin? N'y a-t-il pas lieu de verser des larmes en voyant que ce Dieu si bon, si miséricordieux, qui est venu sur la terre afin de conquérir le cœur des hommes, qui a souffert, pour les sauver, les tourments les plus cruels, la mort la plus ignominieuse, n'est pas connu, n'est pas aimé d'un très grand nombre d'entre eux? O Sauveur Jésus, quand vous montiez au Calvaire, chargé de votre croix, vous dîtes aux femmes qui pleuraient au spectacle de vos souffrances: *Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez sur vous et sur vos enfants.* Votre

amour vous fait vous oublier vous-même; c'est une raison de plus pour nous de penser à vous.

En vérité, il y a lieu de pleurer sur vous. Personne n'a fait aux hommes autant de bien que vous; personne qui ait tant souffert pour eux; personne qui soit aussi aimable, aussi parfait, aussi bon, aussi saint que vous. Vous désirez ardemment de posséder leur cœur; et ils vous le refusent, malgré tous les prodiges que vous avez accomplis pour les gagner. Il en est qui aiment tout, excepté vous. Quel outrage pour votre cœur, et quel sujet de tristesse pour ceux qui vous aiment! O mon Sauveur! laissez-moi dire avec le saint roi David que les opprobres qu'on vous fait subir retombent sur moi. Mes yeux versent des fontaines de larmes parce que les hommes n'observent pas votre loi, c'est-à-dire, ce commandement de vous aimer de tout leur cœur, de toute leur âme et de toutes leurs forces.

Mais j'ai plus de raison de pleurer sur moi, qui ai été si longtemps à vous refuser mon cœur. Qu'elles périssent les années où je ne vous aimais pas, que ces jours soient barrés avec de la craie noire du nombre de mes jours! *Ayez pitié de moi, Seigneur, selon toute l'étendue de votre miséricorde; vous ne repousserez pas le cœur contrit et humilié* qui revient à vous; mais je ne voudrais pas être seul à vous aimer, je voudrais enchaîner tous les cœurs à votre amour. C'est pourquoi je dois pleurer aussi sur ceux qui, aujourd'hui encore, sont dans le malheur qui fut le mien autrefois. Seigneur, ils me touchent de près, car vous êtes notre Père commun, ils sont par conséquent mes frères. Ils ont fui loin de vous; ils ont, dans leurs égarements, dissipé leur part de votre héritage; ils errent comme le prodigue dans la misère; ils vous ont abandonné. En repaissant leurs passions comme de vils pourceaux, ils meurent de faim. Ah! que ce que nous venons d'écrire pour eux leur inspire cette résolution généreuse : *Je retournerai à mon Père. Ibo ad patrem.* Pauvres prodigues, si les perfections de votre Dieu ne nous ravissent

pas, si ses bienfaits infinis ne vous touchent point, si vous avez la triste audace de fouler aux pieds ses ordres, du moins ayez pitié de vous-mêmes. Loin de lui, vous vous perdez; vous vivez malheureux, plus malheureux que le dernier de ses serviteurs; et par la misère étrange dans laquelle vous vivez, vous vous en préparez une plus grande pour l'heure de votre mort. Je tremble pour votre sort éternel.

Quittez donc enfin cette région lointaine du péché, où vous avez fui loin de Dieu; quittez ces habitudes coupables qui vous dégradent, ces plaisirs qui, loin de vous satisfaire, vous rongent comme une faim dévorante. Ne craignez pas d'être repoussé, votre Père vous attend. Dès qu'il vous verra revenir, il ira à votre rencontre, il vous ouvrira ses bras, il vous pressera sur son cœur, et il dira dans les transports de sa joie : *Mon fils était perdu et il est retrouvé; il était mort et il est ressuscité*. Il vous fera quitter les haillons souillés du péché, et vous rendra la robe nuptiale de sa grâce, afin que vous puissiez vous asseoir à son festin; il vous mettra au doigt un anneau, en signe d'une union désormais inviolable avec lui, et vous trouverez enfin en lui ce bonheur que vous aviez mendié à la porte des créatures incapables de vous le donner.

Mais vous, cher lecteur, qui avez la grâce d'aimer Dieu, que ces motifs vous excitent à ne pas vous arrêter en si beau chemin, mais à avancer tous les jours dans l'amour. *Une grande route vous reste à parcourir*. Dieu ne vous a pas aimé avec mesure, aimez-le donc sans mesure. Le Seigneur a plus d'amour pour une âme qui tend à la perfection que pour des milliers d'autres qui, tout en étant en état de grâce, mènent une vie tiède et imparfaite. C'est ce que nous lisons dans saint Liguori, citant une révélation faite par sainte Thérèse. Souvenez-vous donc que plus vous aimerez Dieu constamment et généreusement, plus abondantes seront les grâces que vous recevrez, plus grand le bonheur dont vous jouirez

en ce monde, et surtout plus parfaite sera votre félicité au ciel.

Ecoutons Bossuet : « Comme notre connaissance, qui à présent est imparfaite et obscure, s'en ira, et que l'amour est en nous la seule chose qui ne s'en ira jamais et ne se perdra point, aimons, aimons : faisons sans fin ce que nous ferons sans fin ; faisons sans fin dans le temps ce que nous ferons sans fin dans l'éternité. »

Après avoir pressé nos lecteurs par les motifs les plus efficaces d'aimer Dieu, de grandir dans cet amour, il nous reste à leur indiquer la pratique de l'amour divin.

SECONDE PARTIE

COMMENT EN PRATIQUE ACQUÉRIR ET EXERCER L'AMOUR DIVIN

Nous en avons la confiance, ceux de nos lecteurs qui ont lu attentivement la première partie de ce livre sont bien convaincus que notre grand devoir est d'aimer Dieu, que le besoin le plus impérieux de l'homme est de chercher et de trouver le bonheur en Celui qui seul peut le donner. Ils ont donc un désir sincère de s'appliquer à acquérir l'amour divin et de s'exercer à en produire les actes. Si ce désir n'était pas assez ferme en eux, qu'ils prient avec plus de ferveur et méditent encore avec plus d'attention les motifs que nous avons exposés, et qu'ils se déterminent généreusement à acquérir ce trésor et à le faire valoir pour leur sanctification.

Nous allons, dans cette seconde partie, indiquer dans deux sections, d'abord les moyens à prendre pour acquérir l'amour de Dieu, et ensuite la manière de l'exercer et de le fortifier en nous.

PREMIÈRE SECTION

MOYENS D'ACQUÉRIR L'AMOUR DE DIEU

Quand on veut la fin, il faut employer les moyens de l'atteindre. Pour arriver à Rome, il ne suffit pas de dire : je veux y aller ; il faut se mettre en route à pied ou en chemin de fer, sans cela le désir reste stérile, et on ne gagne pas les indulgences attachées à ce saint pèlerinage. Celui donc qui veut aimer Dieu, s'il ne veut pas se borner à ces vains désirs, qui, selon le langage du Saint-Esprit, *tuent le paresseux*, doit mettre tout son cœur à acquérir le divin amour, en employant les moyens que les saints ont employés eux-mêmes et ont enseignés aux autres.

Parmi ces moyens, il en est qui sont négatifs et qui consistent à déblayer le terrain et à enlever du cœur ce qui en lui fait obstacle à l'amour divin ; ils feront la matière du chapitre premier ; les autres sont positifs et ils aident efficacement à parvenir à l'amour de Dieu ; nous en parlerons dans le chapitre second.

CHAPITRE PREMIER

MOYENS NÉGATIFS D'ACQUÉRIR L'AMOUR DIVIN

L'amour de Dieu a pour ennemis en nous le péché, l'amour de nous-mêmes et l'attachement désordonné aux créatures. Il faut donc, pour établir solidement la charité dans l'âme, en bannir le péché, en extirper l'amour-propre et l'amour des créatures. C'est ce qui fera la matière des articles suivants. Mais nous devons remarquer avant tout que, pour faire des actes d'amour de Dieu, il faut bien se garder d'attendre d'être affranchi du péché, des passions et de l'attachement au monde, comme s'il était impossible de s'élever à l'amour de Dieu tant qu'on est pécheur ou encore imparfait. Il est certain, en effet, que les âmes qui sont en état de péché et celles qui sont livrées à leurs passions et à l'esprit du monde, sont tenues strictement d'aimer Dieu par-dessus tout, et qu'en produisant des actes d'amour de Dieu, elles sortiront du péché et se corrigeront de leurs défauts et de leur mondanité. Mais, d'autre part, il faut qu'elles sachent bien qu'en cherchant à aimer Dieu et en s'y exerçant, elles réussiront d'autant plus facilement et feront d'autant plus de progrès dans la perfection, qu'elles mettront plus de soin à en écarter les obstacles.

Ceci étant posé, entrons en matière.

ARTICLE PREMIER

Nous devons renoncer au péché.

Le saint homme Tobie, se croyant près de mourir, appela son fils unique qu'il aimait tendrement; et, entre autres

recommandations, il lui tint ce langage : *Mon fils...., tous les jours de votre vie, ayez Dieu présent à votre pensée; et prenez garde de ne jamais consentir au péché, et de ne pas transgresser les préceptes du Seigneur notre Dieu. Ne craignez rien, mon fils; nous menons une vie pauvre, il est vrai, mais nous aurons beaucoup de biens si nous craignons Dieu, si nous évitons tout péché et si nous faisons le bien.*

La crainte de Dieu, la haine du péché, voilà le commencement de la sagesse, voilà même, d'après les paroles du Saint-Esprit, *le commencement de l'amour;* voilà la base, le fondement sur lequel s'établit la charité.

Tobie voulait que son fils évitât tout péché, par conséquent les péchés graves et les péchés légers.

§ 1er — La haine du péché mortel.

Les péchés graves ou mortels sont absolument opposés à la charité et ne peuvent habiter dans un cœur en même temps qu'elle.

La charité chasse nécessairement le péché mortel, mais le péché mortel, de son côté, ruine la charité. Aimer, ne serait-ce qu'une seule faute grave, c'est se mettre en révolte ouverte contre les ordres de Dieu; c'est l'offenser par conséquent gravement, c'est donc perdre ses bonnes grâces et son amitié.

Certains hommes sont dans une étrange illusion. Que de fois, dans le cours d'un long ministère, nous avons rencontré des âmes qui prétendaient aimer Dieu! « Ah! disaient-elles, c'est notre premier Père, c'est de lui que nous tenons tout. » Et, malgré ce langage, elles croupissaient dans des habitudes coupables, foulant aux pieds non seulement les lois de l'Eglise, mais les préceptes mêmes de la loi naturelle. Il y avait sans doute dans leur vie certaines aspirations vers Dieu; mais, l'honorant de bouche, leur cœur était loin de lui.

C'est pour les tirer de leur erreur que Notre-Seigneur

lui-même a eu soin de dire : *Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté de mon Père. Celui qui connaît mes commandements et qui les observe, c'est celui-là qui m'aime.*

Et certes, ceux qui n'aiment pas Dieu, que font-ils autre chose que de mépriser sa loi? C'est donc se ranger parmi eux que de la transgresser comme eux ; c'est se classer parmi les ennemis de Dieu, dont les yeux sont si purs *qu'ils ne peuvent pas regarder l'iniquité*. Comment la sainteté divine pourrait-elle faire sa demeure dans une âme souillée, livrée au joug du démon? Quelle société serait possible entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et Satan?

Bannissons donc toute faute grave, tout attachement au péché mortel, si nous voulons que Dieu règne en nous et prenne en nous ses complaisances. Comment espérer qu'il nous regarde comme ses enfants, tant que nous serons rebelles à ses ordres? Comment oser prétendre que nous l'aimons par-dessus tout, quand nous tenons plus qu'à lui à nos habitudes coupables, que nous ne voulons pas sacrifier à sa volonté sainte? Donc, mort au péché pour vivre de la vie divine de la charité! Haine au péché quand on veut aimer Dieu!

Et ici qu'on se garde d'oublier la parole du Saint-Esprit lui-même : *Souvenez-vous de vos fins dernières, et jamais vous ne pécherez.* Nous sommes dans un temps où l'on recherche les émotions qui flattent, et où l'on redoute celles qui frappent et épouvantent.

Aussi trouve-t-on des âmes soi-disant pieuses qui ont en horreur d'entendre parler de la mort, du jugement, de l'enfer, qui évitent de méditer sur ces grands sujets. Elles fuient le remède qui les pourrait guérir de leur indifférence. Aussi leur piété est-elle languissante et faible, cédant facilement au choc des tentations ou des occasions. A plus forte raison les pécheurs n'arriveront-ils à une crainte de Dieu sincère qu'en pensant sérieusement aux

fins dernières de l'homme, qui sont le levier capable d'arracher les âmes à la terre pour les porter vers Dieu. Ne craignons pas de descendre en enfer pendant que nous vivons, en le méditant, afin de n'y pas descendre après notre mort. N'oublions pas ce que nous ont appris saint Jean Chrysostome et saint Alphonse de Liguori lui-même, que Dieu n'a créé l'enfer que pour nous obliger à l'aimer, et que c'est négliger un des moyens les plus efficaces qu'il nous ait fournis d'arriver à son amour, que de ne pas réfléchir à l'enfer, au jugement qui y condamne les pécheurs, à la mort qui est pour eux le commencement de la mort éternelle.

Qui inspire aux âmes l'horreur ou l'oubli des fins dernières? C'est le démon qui cherche à mettre par là des coussins sous les coudes des pécheurs, afin de les faire descendre mollement dans l'abîme. Et ces âmes séduites disent aux écrivains qu'elles lisent, aux docteurs qui les enseignent, comme autrefois les juifs à un de leurs prophètes : *Parlez-nous de choses qui nous plaisent : Loquere nobis placentia.* Mais des remèdes qui plaisent n'ont jamais guéri certaines maladies qui demandent le fer ou le feu. Aussi, que de pauvres pécheurs traînent à leur suite l'iniquité, comme le char auquel ils sont attachés par des chaînes qu'ils ne savent pas rompre! *Malheur à eux*, dit Isaïe. Oui, malheur, s'ils ne méditent pas sur le sort qui les attend, et s'ils ne se convertissent pas. Malheur même aux âmes tièdes, fussent-elles d'ailleurs justes, si elles n'établissent pas en elles, comme fondement de leur vie, une vraie crainte de Dieu!

Nous n'ignorons pas qu'il est certains esprits portés au scrupule et même au désespoir, pour qui il serait funeste d'approfondir les grandes vérités, et qui, par conséquent, doivent écarter ce souvenir, afin de considérer des sujets capables de les porter à la confiance et à l'amour; mais cet état d'âme est malheureusement trop rare de nos jours, et tend à le devenir de plus en plus à mesure que la foi s'affaiblit; et à part ces exceptions, les âmes même saintes

ont besoin de la crainte du Dieu qui nous fait dire par le roi-prophète : *Craignez le Seigneur, vous tous qui êtes ses saints ; car rien ne manque à ceux qui le craignent.*

« J'ai appris en vérité, dit saint Bernard, qu'il n'y a rien d'aussi efficace pour mériter, pour conserver et pour recouvrer la grâce, que de se tenir toujours devant Dieu, non dans l'estime de soi-même, mais dans la crainte. *Heureux l'homme qui craint toujours.* Quand la grâce vous sourit, craignez; quand elle se retire, craignez; quand elle revient enfin, craignez; c'est là craindre toujours. Que ces trois craintes se succèdent dans votre esprit. Lorsque la grâce est présente, craignez de ne pas bien l'employer. *Prenez garde*, dit l'Apôtre, *de recevoir en vain la grâce de Dieu.* Si elle se retire, n'y a-t-il pas encore beaucoup plus lieu de craindre? Car, quand la grâce vous manque, vous manquez. Donc, quand elle vous est soustraite, redoutez de tomber ; car Dieu, comme vous le sentez, est irrité contre vous. Craignez; celui qui est votre garde vous délaisse. Ne doutez pas que cela ne vienne de l'orgueil, bien qu'il n'en semble rien. Dieu sait ce que vous ne savez pas, et c'est lui qui vous juge. Est-ce que celui qui donne sa grâce aux humbles, la leur enlève quand il la leur a donnée? Donc, la privation de la grâce est un signe de l'orgueil. Elle n'indique pas toujours que l'orgueil est déjà dans le cœur, mais qu'il y entrerait si on ne lui fermait l'entrée. Dieu ne retire la grâce que pour punir l'orgueil présent ou pour prévenir l'orgueil à venir. Si, après avoir imploré de nouveau la grâce, elle est revenue, il faut craindre plus que jamais qu'elle ne vous quitte de nouveau, selon le mot de l'Evangile : *Voilà que vous avez recouvré la santé, ne péchez plus désormais, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire.* Le danger devenant plus grand, la crainte doit augmenter. Vous êtes bien heureux, si vous avez rempli votre âme de cette triple crainte, de telle sorte que vous craigniez quand vous avez la grâce, que vous craigniez encore plus quand vous l'avez perdue, et que

vous craigniez surtout quand vous l'avez recouvrée. »

Rien n'est meilleur que la crainte de Dieu, dit le Saint-Esprit lui-même, *et rien n'est plus doux que d'observer ses commandements*. Or, rien n'est plus propre à entretenir cette crainte salutaire que la pensée des fins dernières.

Sainte Thérèse, qui n'a jamais péché gravement, était sainte, quand Dieu lui fit voir la place qui lui était destinée en enfer, si elle ne renonçait pas à certaines vanités qui l'auraient pu conduire au péché mortel. Cette vision lui fit une impression telle qu'elle eut une influence décisive sur sa vie. Quel service rendrait une vision semblable à certaines âmes qui, dans le monde ou même dans l'état religieux, [mèneraient une vie tiède! Comme elles ne sont pas des saintes Thérèse, Dieu ne la leur accordera pas; que du moins elles aient soin, une fois par semaine, ou du moins dans la revue du mois et la prépa ration à la mort, qu'il serait si salutaire de faire chaque mois, de méditer sur les grandes vérités, afin d'y puiser une sincère douleur de leurs fautes et une résolution énergique de s'en affranchir.

L'expérience apprend que le moyen le plus efficace de convertir les âmes, ce sont les missions et les retraites. Pourquoi? Parce que, dans ces saints exercices, on médite sur les fins dernières, ou on les entend rappeler dans les sermons.

Rien de plus salutaire donc pour les gens du monde que de faire tous les ans une retraite dans quelque communauté religieuse, ou dans un lieu de pèlerinage; et là, dans la solitude, de se mettre en face de la mort, du jugement de Dieu, de la place qu'on a méritée en enfer.

Si on ne peut pas se procurer cette consolation, qu'on y supplée pendant le Carême, ou du moins huit jours avant d'accomplir le devoir pascal, par des lectures sérieuses sur ces grandes vérités, et par une revue de sa conscience faite à un confesseur extraordinaire, si l'on a plus de facilité par là à dire tous ses doutes.

§ 2. — La haine du péché véniel.

La crainte de Dieu et le souvenir des fins dernières préservent non seulement des fautes graves, mais encore des fautes légères. Il est écrit, en effet : *Celui qui craint ne néglige rien.*

Et certes, il ne suffit pas, quand on veut aimer Dieu généreusement, de renoncer au péché mortel. Sans doute il n'y a que les fautes graves qui ruinent la charité, et qui impriment à l'âme une tache affreuse en la privant de l'éclat de la grâce ; mais le péché véniel a aussi des suites que doivent redouter tous ceux qui ont à cœur leur salut et ceux surtout qui veulent tendre à la perfection. Il est sans doute des fautes légères, dont les âmes pieuses doivent s'humilier sans s'en attrister à l'excès, parce qu'elles sont le fruit plutôt de l'infirmité humaine que de la malice de la volonté ; ce sont celles qui échappent presque à notre attention, que nous remarquons à peine, et dont nous nous repentons dès que nous nous en rendons compte. Ces péchés, Dieu les pardonne facilement. « Entre les personnes qui s'aiment cordialement, dit saint Liguori, il n'est pas rare que l'une venant à manquer à l'autre, et lui en faisant ensuite d'humbles excuses, l'amitié devienne plus étroite qu'auparavant. Qu'il en soit de même entre Dieu et vous ; faites en sorte que vos fautes mêmes, par la contrition que vous en aurez, servent à resserrer de plus en plus les liens d'amour qui vous unissent à lui, » et ne vous en troublez pas à l'excès. Il est d'autres fautes, légères à la vérité, mais qui sont commises avec pleine connaissance et consentement complet, qui se renouvellent fréquemment, et qui supposent par conséquent un vrai désordre et une sorte de malice réfléchie dans la volonté. Qui ne voit l'offense qu'elles font à Dieu ? Elles sont une transgression de sa loi, une désobéissance à ses ordres, non pas grave, il est vrai, en elle-même ; mais si on considère, au lieu du précepte celui qui le donne, non l'importance de la chose commandée, mais la

dignité de celui qui la commande, on comprendra sans peine la parole d'une illustre reine de France, Marie-Thérèse, qui, après une faute légère, était inconsolable. Comme on lui disait pour la rassurer que ce n'était qu'un péché véniel :

— Oh! répondit-elle, du moment qu'il offense Dieu, il est mortel pour mon cœur.

Que ne comprenons-nous comme les Saints ce qu'est l'offense de Dieu! Si petite soit-elle, dès qu'elle est volontaire, c'est un mal plus grand que tous les maux que peuvent subir les créatures. Il vaudrait mieux que toutes les fourmis périssent que si elles molestaient de leurs piqûres un enfant dans son berceau; que tous les hommes périssent, c'est un mal moins grand que si la majesté infinie de Dieu est offensée légèrement par l'un d'entre eux. Aussi le péché véniel n'est-il jamais permis, pas même pour empêcher les plus grands maux, pas même pour procurer les plus grands biens.

Dieu fit voir un jour à sainte Catherine de Gênes quelque chose de la malice du péché; ce ne fut qu'en passant et comme en un éclair; toutefois, elle en conçut une si grande horreur, que tout son sang se glaça dans ses veines; elle en fut réduite aux abois; et elle dit que si cette vue eût encore duré tant soit peu, elle en serait tombée raide morte, lors même qu'elle aurait eu un corps de diamant. Et elle ajoute : « Quand je pense à la laideur de l'ombre même du péché, je crois que si Dieu ne m'en préservait, j'en mourrais; et si j'avais quelque chose à désirer dans ce monde, je ne souhaiterais rien si ardemment que de pouvoir exprimer ce que je connais et ce que je sens d'une chose si étrange; et si, dans ce but, il fallait souffrir, j'endurerais volontiers tous les supplices des martyrs et des malfaiteurs, afin de faire connaître aux hommes une vérité de cette importance. Et depuis que Dieu m'a communiqué ce rayon de lumière, je ne m'étonne plus que l'enfer soit si redoutable et l'éternité soit si longue. Au contraire, il me semble que les peines y sont trop

douces, et qu'elles n'ont point de proportion avec la malice du péché, tant l'ombre seule d'un péché véniel me semble affreuse et effroyable! » En un autre endroit, elle dit: « O mon Dieu! toutes les autres choses se peuvent bien supporter; mais de vous avoir offensé, ce m'est une si grande peine, que la seule pensée m'en est horrible et insupportable; et je vous prie qu'à l'heure de ma mort, vous me montriez plutôt tous les démons, avec toutes leurs terreurs et leurs supplices, que de me faire voir le moindre de mes péchés, parce que j'estime que tout le reste n'est rien en comparaison de l'offense qui vous est faite, quelque petite qu'elle soit. »

Et qu'on ne s'imagine pas que les sentiments de cette sainte n'aient pas été partagés par les autres saints; on les retrouve dans toutes les âmes qui ont eu, à travers les âges, une grande crainte de Dieu. Sainte Catherine de Sienne était inconsolable pour s'être distraite dans sa prière en voyant passer un de ses frères. Saint Louis de Gonzague eut toute sa vie un grand regret d'avoir pris dans son enfance un peu de poudre aux soldats de son père et d'avoir répété quelques-unes de leurs paroles grossières. Saint Alphonse de Liguori enfant, voyant qu'un jeune homme avec qui il jouait s'impatientait pour avoir perdu la partie, lui dit tout ému: « C'est donc ainsi que pour une misérable bagatelle vous offensez Dieu. Tenez, voilà votre argent. » Et il jette à terre ce qu'il a gagné et s'écarte du jeu pour n'y plus reparaître. C'est que les saints aimaient Dieu. Quand on aime généreusement quelqu'un, on souffre de la peine que ressent celui qu'on aime, bien loin de vouloir lui en faire soi-même; et si on s'oublie un instant, on n'a point de repos qu'on ne lui fasse ses excuses. Nous savons bien qu'on peut encore aimer Dieu par-dessus tout en péchant véniellement d'une manière volontaire, de la même manière qu'on n'est pas encore mort lors même qu'on est malade de plusieurs maladies à la fois; car le péché véniel, si volontaire et si multiplié qu'il soit, ne fait pas perdre la grâce ni la

charité, comme nous l'avons remarqué déjà ; mais il suppose un amour de Dieu bien languissant et bien intéressé. Celui qui évite les fautes graves qui ruinent complètement l'amour de Dieu, et qui n'a nul souci d'éviter les fautes légères, ne semble-t-il pas dire à Dieu : « Je veux fuir les péchés qui me damneraient, mais ceux qui ne vont pas jusque-là, je me les permettrai tout à l'aise. » Et, sous prétexte qu'il n'y a dans certaines habitudes que des fautes légères, on voit des âmes qui s'y laissent aller sans crainte, et presque en riant, qui peut-être même se font un titre de gloire de n'être pas si scrupuleuses que d'autres et de ne pas entendre d'une manière si étroite la piété. Quoi ! ces fautes sont le plus grand mal du monde après le péché mortel, à cause de l'outrage qu'elles font à Dieu ; et vous les regardez comme des bagatelles, et vous pensez n'avoir rien à y perdre, parce qu'elles ne vous ouvrent pas l'enfer sur l'heure ? Prenez garde ! Quand même elles ne vous ravissent pas l'amitié de Dieu, elles n'attirent pas sur vous ses grâces, dont vous avez si grand besoin pour la conserver. Car l'amitié de Dieu peut se perdre tant que nous sommes en ce monde. Or, à qui Dieu donnera-t-il des secours efficaces pour les maintenir dans sa grâce ? Est-ce à ceux qui n'ont aucun souci de lui plaire, ou d'éviter les fautes qui lui déplaisent ? Pourrions-nous nous-mêmes avoir en grande affection un ami, qui, sans nous faire de graves injures, ne cesserait de nous dire des paroles désagréables, ou de manquer d'égards pour nous dans ses manières ? Un maître comblerait-il de ses faveurs un serviteur qui, sans être infidèle ni insolent, se montrerait à tout propos indocile et revêche ?

Ne vous y trompez pas, on ne se moque pas de Dieu. Il mérite au moins autant d'égards que les hommes ; et on ne peut impunément lui refuser ses droits.

Gardez-vous donc de contrister l'Esprit de Dieu, sans lequel vous n'aurez ni lumière pour votre intelligence, ni force pour votre volonté. Si le péché mortel aveugle l'âme, le péché véniel la rend louche ; si le péché mortel

endurcit, le péché véniel entrave l'élan de l'âme vers Dieu et refroidit l'exercice de l'amour divin; il rend le cœur languissant, il diminue la crainte de Dieu, il rend plus avides les passions en leur donnant quelque pâture; il inspire au démon plus d'audace, en lui donnant quelques avantages sur nous; il engendre des habitudes vicieuses qui inclinent au mal; celui qui le commet facilement est prêt à tomber dans le péché mortel, comme le bois sec est prêt à être brûlé, comme un malade est prêt à devenir la proie de la mort.

Celui qui méprise les petites choses tombera peu à peu dans les grandes. C'est l'oracle du Saint-Esprit. Comment sont tombés les hommes de la sainteté desquels saint Bonaventure ne doutait pas plus que de celle des Ambroise et des Jérôme? Par l'habitude du péché véniel, ou ce qui revient au même, par la tiédeur dans le service de Dieu. Ne comptez pas pour rien vos péchés parce qu'ils sont petits, dit saint Augustin, mais craignez parce qu'ils sont nombreux. Les gouttes de pluie sont petites, mais elles remplissent les torrents qui emportent les maisons et déracinent les arbres. Une légère blessure peut amener la gangrène, une gouttière peut miner peu à peu une maison, un ciron ronge les poutres d'une charpente et elles s'écroulent; une légère déchirure à un habit l'use complètement si on ne le répare pas; et une étincelle peut incendier un palais, et même toute une ville.

Interrogeons l'histoire. Les Israélites mangèrent, burent et jouèrent d'abord, et ensuite ils tombèrent dans l'idolâtrie, en adorant le veau d'or. Dina, fille de Jacob, voulut voir des femmes étrangères; elle perdit son honneur, et l'outrage qui lui fut fait, fut la cause d'une guerre sanglante. Un regard de curiosité du roi David sur une femme le rendit adultère et homicide. Judas était un des douze Apôtres choisis par Notre-Seigneur lui-même. Il avait donc une vocation divine; il se laissa aller à l'avarice et il finit par vendre son Maître pour trente deniers. Un regard imprudent, une sortie indiscrète, des amusements vains,

une intempérance, une parole légère, des fautes vénielles, enfin, ont été la source d'une multitude de chutes graves dans tous les temps. Si nous interrogions les damnés, ils nous diraient que le principe de leur perte éternelle a été le plus souvent une habitude de fautes légères dont ils n'ont pas su triompher. L'expérience du présent confirme cette vérité. Comment des âmes, jusque-là pieuses, en sont-elles venues, d'abord à abandonner les sacrements, puis la prière, puis toute pratique chrétienne, pour rouler ensuite dans le vice, et jusque dans l'impiété? C'est par des négligences d'abord sans gravité, par des imprudences dans leurs relations et leurs lectures, dans le choix des compagnies, par des allures trop libres ou trop mondaines. Et ne nous est-il jamais arrivé dans notre vie rien de semblable? N'avons-nous pas eu à déplorer de lourdes chutes par suite de fautes qui nous semblaient très légères?

N'oublions pas la terrible menace que le Seigneur fait au tiède : *Vous n'êtes ni froid ni chaud; que n'êtes-vous froid! Parce que vous êtes tiède, je suis près de vous vomir*. Notez ces mots : *Que n'êtes-vous froid!* Comment! vaut-il mieux donc être froid, c'est-à-dire privé de la grâce de Dieu, que d'être tiède? « Oui, répond saint Liguori, il vaut mieux, en quelque sorte, être froid; car celui qui est froid peut plus facilement être réveillé par les remords de sa conscience et changer de vie, que le tiède qui s'endort dans ses défauts sans prendre peine de se corriger, sans même y penser, et rend ainsi sa maladie presque incurable. »

Donc vous qui aimez le Seigneur, haïssez le mal. Fuyez les péchés comme un serpent, dit le Saint-Esprit. Les péchés, quels qu'ils soient, les péchés mortels d'abord; mais aussi les péchés véniels ensuite. Les premiers, parce qu'ils nous ravissent le trésor de tous le plus précieux, l'amour divin; les seconds, parce qu'ils entravent l'exercice de cet amour et en préparent la ruine. Plus un miroir est pur, mieux il réfléchit la lumière; plus une âme est affranchie de toute tache, plus elle étincelle des rayons du divin amour.

O mon Dieu, vous m'avez trop aimé pour que je vous offense volontairement. Plutôt mourir que de vous contrister, ô mon Sauveur, qui êtes mort pour expier mes fautes légères aussi bien que mes fautes graves. Comment oserai-je regarder comme des bagatelles ce qui vous a coûté tant de douleurs et de sang? Je veux donc désormais veiller sur moi, examiner ma conscience, tous les jours, sur mes manquements, vous en demander pardon, et m'imposer pour chaque faute volontaire une pénitence qui m'aide à m'en préserver.

ARTICLE II

L'abnégation de soi-même.

Le péché est un fruit empoisonné; il y a dans nos âmes une racine amère qui le produit, et qu'il faut extirper, si on ne veut pas la voir émettre toujours les mêmes rejetons funestes. Cette racine, c'est l'amour-propre, c'est l'amour de nous-mêmes. Mais quoi? Ne pouvons-nous pas, ne devons-nous pas nous aimer nous-mêmes? Assurément, nous pouvons et devons nous aimer nous-mêmes, mais d'une manière raisonnable et légitime, en cherchant à nous procurer notre véritable bien qui est Dieu. Mais il y a une autre manière de nous aimer nous-mêmes, qui est contre la raison, parce qu'elle nous empêche de chercher Dieu, et par conséquent nous mène à notre perte. C'est ce qui a fait dire à Notre-Seigneur : *Celui qui aime son âme la perd ; celui qui la perd la trouve* ou la sauve. *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même ; qu'il porte sa croix et qu'il me suive.* Vouloir aimer Dieu, c'est désirer non seulement de le suivre, mais même de s'unir à lui, et de ne faire qu'un avec lui. Donc, pour y réussir, il faut se renoncer soi-même, c'est-à-dire combattre et vaincre les tendances mauvaises, qui sont en nous depuis le péché originel, qui nous portent au péché et à l'éloignement de Dieu, qui nous troublent, qui sont le grand obstacle à notre avancement dans la vertu. Toutes ces

tendances se réunissent dans l'amour-propre, qui a cependant diverses branches, dont les deux principales sont l'orgueil et la sensualité. L'orgueil, c'est l'amour déréglé de notre propre esprit; la sensualité, c'est l'amour déréglé de notre corps. Voilà la double source de toutes les fautes, de tous les égarements, de tous les crimes des hommes. Voilà ce qui a amené, dans tous les âges, les révoltes, les hérésies, les meurtres, les scandales, les blasphèmes et toutes les impiétés. Voilà les torrents qui ont précipité en enfer une multitude d'âmes. Voilà ce qui, dans notre passé, a été la source de toutes nos fautes et de tous nos malheurs. Rentrons en nous-mêmes. Interrogeons notre histoire; quelles ont été nos chutes? Si nous avons péché par désobéissance, par colère, par envie, par mépris à l'égard du prochain, par ambition ou désir des honneurs, par témérité en comptant sur nous-mêmes, quelle en a été la cause? Notre orgueil qui refuse la soumission à toute autorité, qui s'aigrit des contradictions, qui regarde de haut tous les autres, comme si nous leur étions supérieurs; qui, se croyant capable de tout, ne recule pas devant les dignités ou les charges qu'il est incapable de soutenir, et ne craint pas de se jeter dans des entreprises au-dessus de sa portée ou même dans des périls de salut en présumant de ses forces.

Si nos pensées, nos paroles, nos actions ont été flétries par le vice, n'est-ce pas parce que nous avons aimé notre corps au point de le flatter par l'intempérance, les excès dans la boisson, la mollesse, la sensualité enfin? Nous avons engraissé cet ennemi et il est devenu d'autant plus rebelle que nous l'avons mieux traité. Jusqu'à quels abîmes ne s'est-il pas précipité?..... Voilà les tendances coupables que nous avons laissées grandir, c'est ce qui produira à l'avenir les mêmes effets désastreux dans notre vie, si nous n'avons soin de nous renoncer nous-mêmes. Le démon, notre grand ennemi, n'a de prise sur nous qu'à cause de ce traître qui est dans la place de notre âme, et tout prêt à la lui livrer, c'est-à-dire à

cause de l'amour-propre, qui mériterait bien plutôt d'être appelé la haine de soi-même; car c'est se haïr que de se perdre. Voilà par conséquent le grand obstacle à l'amour de Dieu en nous.

Selon la parole de sainte Marie-Madeleine de Pazzi, c'est l'amour-propre qui, comme Judas, nous trahit par un baiser. Celui qui en triomphe triomphe de tout. Elle ajoutait : « Si on ne peut le tuer d'un coup, qu'on l'empoisonne. » Par ces derniers mots, la Sainte nous fait entendre que, ne pouvant détruire entièrement en nous l'amour-propre, puisque ce maudit ennemi, comme dit saint François de Sales, ne meurt qu'après notre mort, nous devons au moins tâcher de l'affaiblir autant que nous le pouvons; car, lorsqu'il est fort, il nous tue. La récompense que donne l'amour-propre à quiconque le sert, dit saint Basile, c'est la mort. La grâce ne peut établir son trône dans notre âme que sur les ruines de notre amour-propre. L'amour de Dieu n'entre dans le cœur que quand on en bannit l'amour de soi.

Tenons-le donc pour dit; car c'est l'enseignement de l'Evangile et de tous les maîtres de la vie spirituelle. Plus nous nous aimerons nous-mêmes, plus nous donnerons à notre orgueil et à notre sensualité, plus difficilement nous grandirons dans l'amour de Dieu; tandis qu'au contraire, plus nous nous mépriserons nous-mêmes, plus nous lutterons contre la sensualité par l'esprit de mortification, plus nous nous élèverons dans l'amour de Notre-Seigneur, plus nous marcherons à grands pas dans les voies de la perfection. *L'orgueil*, dit le Saint-Esprit, *est odieux à Dieu et aux hommes. Dieu résiste aux superbes et il donne sa grâce aux humbles*. C'est ainsi que le soleil éclaire les lieux obscurs et efface la clarté des étoiles. Il y a des âmes qui s'enfoncent dans l'obscurité de leur néant et aiment à être cachées en Dieu. Sa grâce les illumine. D'autres veulent briller devant les hommes et étaler à leur yeux, pour en être admirés, leurs qualités ou leurs vertus. Dieu prend à tâche d'éclipser cet orgueilleux éclat.

Qu'avez-vous que vous n'avez reçu, dit saint Paul, *et si vous avez tout reçu, pourquoi vous en glorifier, comme si vous ne le teniez pas d'un autre?* Tout ce que nous avons dans l'ordre de la nature ou de la grâce vient de Dieu. A Dieu seul en doit revenir toute la gloire. Ne la lui ravissons pas. *Je ne donnerai ma gloire à personne*, dit-il. Les droits de la souveraineté sont réservés à Dieu seul; et, tout-puissant qu'il est, il ne veut ni ne peut s'en dépouiller. Si on entreprend de la lui ravir, il s'indigne avec raison contre les fermiers infidèles qui ne lui payent pas ses rentes; il les laisse à leurs propres forces, et ils descendent dans des abîmes d'humiliation. L'orgueil ruine en eux toutes les vertus; et il n'est pas de fautes honteuses qu'ils ne puissent commettre; car, selon le mot du Saint-Esprit, *l'orgueil est le commencement de tout péché; et toute perdition a pris en lui sa source.* Ainsi se réalise pour les orgueilleux la parole de Notre-Seigneur : *Celui qui s'élève sera abaissé.* Comment Satan est-il tombé du ciel au profond de l'abîme? Par l'orgueil. On comprend donc la parole de saint Jean Chrysostome : « Rien n'écarte autant l'homme de l'amour divin; rien ne le conduit plus facilement à l'enfer que l'orgueil. » Ce vice, au témoignage de saint Grégoire le Grand, est la marque la plus évidente de la réprobation : *Evidentissimum reproborum signum est superbia.*

La sensualité n'est guère moins funeste aux âmes qui en sont esclaves. La volupté, dit saint François de Sales, ne nous embrasse que pour nous étrangler; et c'est pourquoi notre âme ne doit regarder notre corps que comme les fers de sa captivité. Pour alimenter l'amour, dit saint Augustin, il faut amortir la cupidité, que saint Paul appelle la racine de tous les maux. *Personne ne peut servir deux maîtres*, car si l'on aime l'un, on hait l'autre. On ne peut donc servir Dieu généreuseusement si l'on se fait le serviteur de son corps, ne songeant qu'à le flatter et à le satisfaire. Aussi tous *ceux qui sont à Jésus-Christ*, comme en témoigne saint Paul, *ont-ils crucifié leur chair*

avec ses vices et ses convoitises. « Voilà, dit à ce sujet Massillon, voilà l'histoire de tous les serviteurs de Dieu, et vous trouverez que l'esprit de pénitence a été la vertu commune à tous. Tous n'ont pas été favorisés du don des miracles; et le Précurseur lui-même n'en opéra point dans la Judée. Tous n'ont pas répandu leur sang pour la vérité: et le disciple bien-aimé mourut en paix dans une vieillesse avancée au milieu de ses disciples; tous n'ont pas enrichi l'Eglise de leurs ouvrages, et saint François d'Assise n'a laissé à ses enfants que la simplicité de la foi et l'éclat de ses exemples; tous n'ont pas renoncé au lien sacré du mariage, et Abraham mérita d'être le père des croyants en sanctifiant les périls de cet état; tous ne se sont pas cachés dans les déserts, et un saint Louis, à la tête des armées, et au milieu de la royauté, devint un prince selon le cœur de Dieu. Mais tous ont fait pénitence; tous ont porté la mortification de Jésus-Christ dans leur corps, tous, autant que leur état l'a pu permettre, ont mené une vie de violence, de privation, de renoncement à eux-mêmes, d'éloignement des plaisirs; et partout où vous trouverez des saints, vous les trouverez pénitents. »

En faisant ainsi, les saints agissaient selon la foi et selon la raison, tandis que ceux qui cherchent à satisfaire leurs sens, se rendent semblables aux animaux qui se laissent conduire par leur instinct aveugle et grossier. Celui qui aime Dieu déteste tout ce que Dieu déteste; par conséquent les péchés qu'il a commis, et tout péché dans lequel il pourrait tomber à l'avenir. Il est donc naturel qu'il cherche à expier les plaisirs coupables par la mortification, et qu'il fasse la guerre à la sensualité qui est une source de péché. Le joueur qui perd s'emporte contre les boules ou contre les cartes; nous avons bien plus raison de nous en prendre à notre corps et à nos tendances mauvaises qui ont été et peuvent redevenir la cause de notre perte éternelle. Imaginez-vous qu'un traître ou un envieux tâche de vous animer par de faux rapports contre vos amis les

plus affidés. Combien souffrez-vous de contrainte, lorsque vous êtes en sa compagnie? Quels sont donc les transports des amis de Dieu lorsqu'ils sentent en eux-mêmes l'amour-propre qui, par toutes sortes de flatteries, les sollicite de rompre avec Dieu? Cette seule pensée leur fait horreur, c'est elle qui les arme contre leur propre chair! Ils deviennent inventifs à se tourmenter. Quand on demandait à saint Dorothée pourquoi il maltraitait son corps presque au point de le tuer, il répondait: « Parce qu'il m'a tué. » Et, certes, si on ne fait pas mourir en soi la tendance au plaisir, et si on s'accorde tout ce qui est permis, on ne tardera pas de s'accorder ce qui est défendu, et une fois qu'on est lancé sur cette pente, jusqu'à quels abîmes ne peut-on pas rouler? Quand on reprochait aux religieux de Cîteaux d'être les ennemis d'eux-mêmes à cause des austérités qu'ils pratiquaient, saint Bernard répondait que les mondains l'étaient bien davantage, puisque, par des plaisirs de quelques jours, ils se préparaient d'éternels tourments. Que ceux donc qui veulent aimer Dieu et s'aimer eux-mêmes chrétiennement, déclarent la guerre à l'amour-propre sous ses diverses formes. Le vénérable P. Louis Dupont disait qu'il n'avait jamais fait la paix avec ses défauts. En citant cette parole, saint Liguori ajoute: « Ceux qui font la paix avec leurs défauts courent à la perte. » Au lieu donc de laisser s'égarer nos pensées et nos affections, il faut les ramener toutes au service de l'amour divin. Et pour cela, saint François de Sales nous offre deux moyens: d'abord, combattre les contraires par les contraires ou encore les semblables par les semblables. Deux choses, dit le saint docteur, font disparaître la lumière des étoiles, les brouillards ou la clarté plus lumineuse du soleil. On combat les passions en leur opposant des passions contraires ou encore des affections de même nature, mais plus puissantes. Ainsi je puis combattre l'amour des plaisirs sensuels, ou par le mépris qu'ils méritent et les mortifications, ou par le désir des joies éternelles. Je puis combattre l'orgueil par

des actes d'humilité répétés fréquemment, ou en ambitionnant la gloire céleste qui fait mépriser toute autre gloire. O mon Dieu! je ne l'ai que trop expérimenté moi-même; n'ayant pas triomphé de mon amour-propre, j'en suis devenu l'esclave, et dans quelles fautes ne m'a-t-il pas fait tomber? Mon Dieu, le désir que j'ai de vous aimer me fera m'oublier moi-même, afin de ne vivre que pour vous. *Je poursuivrai mes ennemis, je les saisirai corps à corps et je ne lâcherai pas pied que je ne les aie défaits*. Je les poursuivrai par l'examen de conscience sur mon défaut dominant, et en m'imposant une pénitence pour chaque faute dans laquelle il m'aura fait tomber. Du reste, à mesure que je vous aimerai davantage, j'aurai moins de peine à me vaincre. L'amour fait sortir de soi pour ne penser qu'à ce que l'on aime. Mon Dieu, que je vous connaisse et que je me connaisse! En vous connaissant, comment ne pas chercher uniquement à vous plaire; et en me connaissant, je me mépriserai moi-même et je ne tiendrai aucun compte des désirs de la chair.

Votre amour m'aidera du reste à être humble et mortifié. *La charité ne s'enfle point, elle n'est point ambitieuse*, dit saint Paul; au contraire, elle est humble, il n'est rien qui soit plus capable de rendre une âme petite à ses propres yeux que l'amour. Il n'appartient qu'au feu de réduire en cendre les plus beaux cèdres, les arbres les plus élevés: le vent peut bien les briser, le fer les couper; il y a d'autres moyens encore de les mettre en pièces, mais rien ne saurait les réduire en aussi petites parties que le feu. Toutes les vertus peuvent servir beaucoup à rendre une âme humble, mais le seul feu du parfait amour a la force de la réduire en poussière d'humilité et de l'anéantir; une âme embrasée de ce feu ne sera jamais orgueilleuse. Elle ne sera pas sensuelle non plus, car il est écrit: *La charité ne cherche pas ce qui lui appartient. Non quærit quæ sua sunt*. Elle ruine donc l'amour de ses aises, et elle a en horreur les plaisirs des sens, qui empêchent de goûter les consolations de la grâce.

ARTICLE III

Le détachement des créatures.

« Que sert à l'aigle d'avoir de grandes ailes, dit saint Ephrem, s'il est retenu par le pied? » Il y a des âmes qui pourraient voler comme l'aigle dans les hauteurs, qui ambitionnent même de s'élever, mais qui sont retenues en bas. Par quoi? Par l'amour des créatures. L'amour des choses temporelles, dit saint Augustin, est la glu des ailes spirituelles. Il en faut peu pour retenir un oiseau; il suffit quelquefois d'un crin dont un enfant a fait un lacet. Ainsi en est-il du cœur de l'homme: une misérable créature, une bagatelle, peuvent arrêter son élan dans l'amour divin. Quand on va à l'eau, si on n'enlève du vase la terre qu'il contient, on ne rapporte que de la boue. Comment puiser l'eau vive de la charité dans un cœur rempli des affections terrestres?

« Autant nous donnons aux créatures, disait saint Philippe de Néri, autant nous enlevons à Dieu. » Voilà pourquoi, selon l'expression de saint Jérôme, notre Sauveur est jaloux de nos cœurs. Comme il nous aime beaucoup, il veut régner seul en nous; il ne souffre point que des rivaux lui dérobent une partie d'un amour qu'il veut tout entier pour lui.

Saint Augustin rapporte que le Sénat romain refusa d'admettre Jésus-Christ au nombre des dieux de l'empire, parce que, disait-il, c'est un Dieu qui veut être adoré seul. Cela est vrai. Notre-Seigneur ne souffre point de compagnons dans un cœur qui désire l'aimer; il veut y habiter seul et en être seul aimé. Et, comme notre cœur ne peut vivre sans aimer, si nous nous détachons des créatures, nous nous portons aussitôt vers le Créateur.

« Voyez, dit saint Liguori, une âme affranchie d'un amour terrestre, vous la trouverez toute remplie de l'amour divin. » Dieu ne peut manquer de se communiquer pleinement à une âme libre de tout attachement aux créatures. Or, parmi les créatures, il en est que

nous ne pouvons pas aimer sans crime, d'autres auxquelles il est dangereux de s'attacher; d'autres que nous pouvons et devons aimer, mais en vue de Dieu, auquel il faut toujours donner la préférence sur tout le reste.

§ 1er. — Des affections qui sont coupables ou dangereuses.

Est-il besoin de signaler à nos lecteurs les affections coupables? Elles se trahissent assez dans la conscience de chacun par le trouble et les remords qu'elles y portent. Il y a des désirs qui sont adultères; il y a une soif de l'or et des richesses périssables que les païens eux-mêmes appelaient sacrilège, car elle va jusqu'à désirer de se procurer par l'injustice les biens de la terre. Il y a des amitiés qui ont été pour nous l'occasion habituelle et volontaire de fautes graves. Il est clair que si on n'y renonce pas, on renonce à l'amitié du Dieu dont la sainteté ne peut habiter dans un cœur sujet au péché grave. Et ici, comment ne pas appeler l'attention sur les occasions du péché qui sont, au dire de tous les saints, la cause la plus efficace de la perte des âmes. Notre-Seigneur a dit : *Ne craignez pas celui qui peut perdre le corps; mais craignez celui qui peut perdre l'âme et le corps en enfer.* Hélas! combien de chrétiens qui ne comprennent pas cette parole! Ce qui perd l'âme et le corps en enfer, c'est l'occasion prochaine et volontaire de péché. Ce sont ces compagnies où l'on blasphème, où l'on parle contre la religion ou contre la pudeur, où l'on se livre à des familiarités ou du moins à des pensées coupables. *Je vous le dis en vérité, c'est là ce qu'il faut craindre,* c'est là ce qu'il faut fuir. Il n'est pas permis de risquer sa vie; l'exposer par imprudence et sans raison, c'est une grande faute. Il est bien moins permis encore de risquer son âme, sa vie surnaturelle, l'amitié de Dieu. Et n'est-ce pas ce qu'on fait, quand on s'expose aux occasions, en sachant par l'expérience qu'on y est tombé fréquemment?

Il ne sert de rien pour s'excuser de dire : Je me trouverai encore dans ces compagnies, dans ces sociétés mondaines, mais je veillerai sur moi, je me garderai, et je ne ferai plus de péché. Si l'on se jetait la tête en bas du sommet d'une tour, en faisant bien attention d'amortir la chute, et en comptant que la Providence ne permettrait pas qu'elle fût mortelle, on tenterait Dieu, et Dieu n'interviendrait pas pour parer les effets d'une folle témérité; mais, intervînt-il, on n'aurait pas moins péché gravement en exposant sa vie. De même, si on se jette volontairement et sans raison dans les occasions prochaines du péché grave, réussît-on même à se préserver d'autres fautes dans lesquelles on y était tombé précédemment, on pèche néanmoins gravement par cette seule imprudence. *Donc, si votre œil droit, si votre main droite vous scandalisent, arrachez cet œil, coupez cette main; il vaut mieux aller au ciel avec un seul œil et une seule main que d'être précipité en enfer avec deux.* C'est Notre-Seigneur qui nous l'a appris. Il est par conséquent nécessaire de fuir les occasions prochaines et volontaires du péché grave quand on veut aimer Dieu.

Heureuses les âmes qui le comprendront ! Heureuse la jeunesse qui sait se mettre à l'abri des périls! Malheur aux téméraires! *Celui qui aime le danger y périra.*

Mais en dehors des attachements gravement coupables, il est des affections pour les créatures qui retardent l'âme dans la voie de l'amour divin. Une trop grande préoccupation des choses de la terre, certaines affections trop naturelles tiennent souvent dans un cœur trop de place pour que l'amour divin y soit à l'aise. *Ceux qui veulent devenir riches*, dit saint Paul, *tombent dans la tentation et dans les filets de Satan;* et Notre-Seigneur nous a dit: *Gardez-vous d'être inquiets et de dire : que mangerons-nous et que boirons-nous ? Votre Père céleste sait ce qui vous est nécessaire. Ayant la nourriture et les vêtements, sachez vous en contenter.* On peut s'occuper de se procurer le nécessaire; mais les préoc-

cupations détournent du saint amour qui est le bien de tous le plus nécessaire et le plus grand.

Le tyran qui martyrisa saint Clément, évêque d'Ancyre, lui ayant offert de l'or et des pierreries pour l'engager à renoncer à Jésus-Christ, le Saint poussa un profond soupir et s'écria : « Eh quoi ! un Dieu mis en comparaison avec un peu de boue ! »

Tous les biens d'ici-bas ne sont en effet que poussière et cendre comparés à l'amour divin ; pourquoi donc nous en préoccuper au détriment de notre âme? Qu'est-il besoin aussi de cultiver des amitiés qui, même sans être coupables, sont ordinairement dangereuses, comme celles qui se contractent sans raison entre des compagnons mondains ou entre personnes de sexe différent? N'en signalons que les moindres inconvénients. Que de temps perdu par là! Que de causeries inutiles! Que de vaines pensées! Que de sentiments où la nature a trop de part, pour que la grâce ait sa pleine liberté d'action!

« L'amour sensible, remarque saint Léonard de Port-Maurice, mène rapidement à l'amour sensuel ; et un savant remarque que vouloir garder une mesure et une certaine retenue dans l'amour sensible, c'est prétendre conserver la raison en s'abandonnant à la folie. Cet amour se présente, dans le principe, sous forme d'une inclination innocente et peut-être même vertueuse ; mais il ne tarde pas à se changer en un poison perfide. Le serpent aussi a des écailles brillantes, la langue élégante et belle ; c'est cependant sous ces apparences séduisantes que se cache le venin mortel. La foudre aussi éblouit les yeux par son éclat au moment même où elle frappe et tue sa victime.

« L'amour terrestre et charnel, dit saint Liguori, est un feu qui conduit tôt ou tard au feu de l'enfer. Il est fort à craindre que, selon le mot de saint François d'Assise, les cheveux ne deviennent pour l'âme des chaînes qui l'entraînent en enfer, ou du moins elle n'arrivera jamais à la perfection, et elle perdra cette précieuse cou-

ronne que Dieu lui destinait si elle eût été fidèle à la grâce. Quand l'oiseau s'est dégagé du lacet, il prend son essor, et l'âme, lorsqu'elle a rompu tout lien terrestre, vole aussitôt à Dieu. Ce n'est que lorsqu'elle eut vidé son cœur de toute affection de la terre que sainte Thérèse s'entendit dire par Notre-Seigneur : « Maintenant, Thérèse, tu es toute à moi, et je suis tout à toi. »

Ici encore, nous devons signaler, comme un des plus grands obstacles à l'amitié de Dieu, l'amour du monde, et, pour le faire efficacement, nous n'avons qu'à recueillir les enseignements du Saint-Esprit lui-même. Le monde, ce sont ces hommes, ces femmes qui, au lieu de se laisser conduire par les maximes de l'Evangile, n'ont pour règle que les préjugés faux, répandus par l'esprit de mensonge, et entretenus par les instincts de notre nature perverse. Par eux, les vérités de la foi sont amoindries ou accommodées aux passions et aux erreurs qui circulent. En eux s'accomplit la parole de saint Paul : *Sachez bien ceci : Dans les derniers jours surviendront des époques périlleuses. Il y aura des hommes s'aimant eux-mêmes, cupides, enflés de superbe, blasphémateurs, désobéissant à leurs parents, ingrats, scélérats, sans affection, sans paix, cherchant querelle aux autres, incontinents, sans douceur ni bonté, traîtres, insolents, bouffis d'orgueil, aimant les plaisirs plus que Dieu, ayant une apparence de la piété, mais en repoussant la vertu. Evitez-les. Ne vous conformez pas à ce siècle, ne vous mettez pas sous le même joug que les infidèles. Quelle société peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité, entre la lumière et les ténèbres? Quel accord possible entre Jésus-Christ et Bélial* (c'est-à-dire le démon)? *Ne savez-vous pas que l'amitié de ce monde est l'ennemie de Dieu : quiconque par conséquent veut être l'ami de ce siècle se constitue l'ennemi de Dieu.* En effet, *le monde est tout dans le mal.* C'est pourquoi Notre-Seigneur, qui a prié pour ses bourreaux, a dit : *Je ne prie pas pour le monde*; et il nous a fait dire par l'Apôtre de la charité : *N'aimez pas le monde*

ni ce qu'il y a dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, l'amour de mon Père n'est pas en lui; car tout ce qu'il y a dans le monde est concupiscence des yeux, concupiscence de la chair, et orgueil de la vie, et le monde passe avec ses convoitises.

Que les âmes qui cherchent Dieu sachent donc se séparer des fêtes, des amusements du monde, de ses théâtres, de ses concerts, de ses jeux insensés, de ses sociétés où la vanité s'étale. Qu'elles évitent même de fréquenter habituellement ceux ou celles en qui règne l'esprit du monde, si elles veulent goûter les maximes de l'Evangile et les douceurs de l'amour divin.

§ 2. — Des affections légitimes.

Ce sont celles de la famille ou d'une amitié chrétienne. *Celui qui aime son père et sa mère plus que moi*, a dit Notre-Seigneur, *n'est pas digne de moi*. Or, voici comment saint Augustin explique ces paroles : « Notre-Seigneur ne condamne pas, mais il règle l'amour des parents, de l'épouse, des enfants. Il ne dit pas: Celui qui aime n'est pas digne de moi; mais : Celui qui aime plus que moi, n'est pas digne de moi. Aimez votre père, mais gardez-vous de l'aimer plus que Dieu. Aimez celui qui vous a engendré, mais pas au-dessus de celui qui vous a créé. Votre père, s'il vous a engendré, ne vous a pas formé, car il ne savait pas quel serait celui qui naîtrait de lui, ni quelles seraient ses qualités; votre père vous a nourri, mais avec un pain qui ne venait pas de lui. Votre père vous réserve tout ce qu'il peut sur cette terre; mais pour que vous lui succédiez, il faut qu'il meure, et que, par sa mort, il fasse place à votre vie. Mais ce que Dieu vous réserve, il le garde avec lui; c'est avec lui que vous posséderez votre héritage, vous n'aurez pas à le voir mourir pour lui succéder, mais vous vous unirez à lui, qui dure éternellement, pour demeurer avec lui sans fin. Aimez donc votre père, mais pas au-dessus de Dieu. Aimez votre

femme, aimez vos enfants selon Dieu, de telle sorte que vous les ameniez avec vous à honorer Dieu. Si vous lui restez unis, vous n'avez pas à craindre de séparation. C'est pourquoi vous ne devez pas aimer plus que lui ceux que vous aimez tout à fait mal, si vous négligez de les conduire à lui. » Saint Augustin ajoute : « Si l'occasion se présente où vos parents veulent vous entraîner à faire ce que Dieu condamne, c'est alors qu'il faut se souvenir de la parole du Seigneur : *Celui qui aime son père ou sa mère plus que moi n'est pas digne de moi.* Il faut donc que l'amour de Dieu surnage à tous les intérêts, à toutes les affections de la terre. Il n'est pas permis d'aimer quoi que ce soit autant que Dieu qui nous donne tout en ce monde, et il ne faut aimer les créatures les plus chères qu'en Dieu et pour Dieu. *Que ceux qui usent de ce monde,* dit l'apôtre saint Paul, *soient comme s'ils n'en usaient pas; que ceux qui ont une épouse soient comme s'ils n'en avaient pas; le temps est court et la figure de ce monde passe.* Que rien ne nous arrête dans notre élan vers Dieu ! Et comme les créatures deviennent souvent un obstacle à l'amour divin pour les cœurs qui se reposent en elles, Notre-Seigneur a offert aux hommes un moyen plus facile d'arriver à la perfection de la charité en leur donnant les conseils évangéliques : c'est-à-dire que, sans imposer par un précepte la pauvreté volontaire, la chasteté parfaite et l'obéissance, il a invité les fidèles à les garder, promettant une récompense spéciale à ceux qui auront le courage de renoncer ainsi à tout, aux biens de la fortune qui flattent la cupidité et créent tant de sollicitudes, aux plaisirs même légitimes qui amènent les soucis et les charges d'une famille, à la liberté de disposer de ses propres actes, liberté dont on risque d'user mal quand elle n'est pas dirigée. L'homme livré à lui-même, en effet, peut ou ne rien faire pour le salut, ou s'illusionner en faisant beaucoup; car de grands pas hors du chemin ne font qu'égarer. Les conseils constituent l'état religieux, qui est par conséquent d'institution divine. Cet état est

un des plus grands bienfaits de Notre-Seigneur, qui l'a établi pour préserver des périls du monde, ceux qui s'y engagent avec une volonté généreuse, pour les aider à surmonter les plus grands obstacles à la perfection et pour leur offrir un remède à la triple concupiscence, à l'attachement aux biens de la terre, à l'attrait des plaisirs et à l'orgueil. Il ne faudrait rien comprendre à l'Evangile pour dire qu'on peut arriver aussi facilement à l'amour de Dieu dans le monde que dans le cloître. Ce serait soutenir que Notre-Seigneur a donné inutilement ses conseils, et outrager par conséquent sa sagesse. On n'est pas tenu, il est vrai, de pratiquer les conseils, mais on doit du moins les estimer, quand on sait qu'ils viennent de Dieu; aussi l'Eglise a-t-elle toujours regardé les religieux comme l'élite du troupeau de Jésus-Christ, et dans tous les siècles elle a favorisé l'élan des âmes vers cette vocation sublime. Les calomnies, les haines de l'hérésie et de l'impiété ne changeront rien à l'enseignement de Notre-Seigneur ni à la conduite de son Eglise. Heureuses les âmes qui, foulant aux pieds les biens de la terre comme des balayures, suivent Jésus dans le dépouillement de la croix, afin de s'assurer un royaume dans le ciel!

Sans doute, la charité n'est pas impossible dans le monde, où tous doivent aimer Dieu de tout leur cœur, de toute leur âme et de toutes leurs forces, et où il y a eu de tous temps dans l'Eglise des âmes saintes; mais il faut qu'on le sache bien, plus on s'approche de l'esprit religieux, qui consiste dans l'abnégation de toutes les choses de la terre et dans le renoncement à sa volonté, plus on est saint; et plus on s'en éloigne, plus aussi on s'éloigne de la perfection. Que ceux qui ont tout quitté s'en réjouissent, et qu'ils soient heureux de tout trouver en celui pour l'amour duquel ils ont tout sacrifié. Que ceux qui n'ont pas eu le courage ou la possibilité de renoncer effectivement à tout, se détachent du moins par le cœur de tout ce qui peut entraver leur élan vers Dieu, afin de se donner à lui généreusement et sans partage.

Sainte Catherine de Gènes avait coutume de dire: « J'ai donné les clés de ma maison à l'amour, sans m'inquiéter de parents, d'amis et d'autres personnes, non plus que des choses qui me sont les plus chères; du moment où l'amour est entré en possession chez moi, je ne me suis plus troublée de mes affaires, non plus que si elle ne me regardaient pas, trouvant toute ma satisfaction à satisfaire mon Dieu. » Celui qui est parvenu à ce point a atteint le suprême degré de l'amour de Dieu.

S'il venait en pensée à quelqu'un de nos lecteurs qu'un tel détachement amène la dureté de cœur, ou l'indifférence pour ceux qu'on doit le plus aimer sur la terre, qu'il se rassure, les affections pour les parents et pour les amis, le dévouement pour le prochain, n'ont jamais eu de plus solide fondement que l'amour de Dieu. Point de parents plus tendres pour les enfants, point d'enfants plus reconnaissants envers les parents, point d'époux plus fidèles, point d'amis plus sincères, point de cœurs plus compatissants pour leurs semblables que ceux qui aiment Dieu de tout leur cœur. C'est un fait d'expérience que fait éclater la vie de tous les saints dans tous les temps. Et il n'en pourrait être autrement. La charité est la plénitude de la loi. Plus on aime Dieu, plus on cherche à lui plaire; on lui plait en acccomplissant parfaitement tous les devoirs qu'il nous impose. Plus on aime Dieu, plus on a le cœur détrempé dans cette bonté divine qui aime tout ce qu'elle a fait, *diligit omnia quæ sunt*, et qui remplit de bénédiction tout ce qui a la vie. Le séraphin d'Assise, saint François, avait de la compassion même pour les animaux féroces. Quand on se dégage de tout pour se livrer à Dieu, on retrouve tout en lui avec grand profit, la grâce épure la nature comme le creuset purifie l'or; et l'amour de Dieu, quand il règne dans une âme, rend plus éclatantes, en les rendant plus pures, les affections légitimes de la terre.

Si je savais, disait saint François de Sales, qu'il y eût dans notre cœur une fibre qui ne fût pas pour Dieu, je

l'arracherais aussitôt pour la rejeter loin de moi. O mon Dieu, que tout ce qui est en moi, et qui n'est pas pour vous, périsse, pour que vous régniez seul dans mon cœur. Que je vous aime seul, ô le tout de ma vie; et en vous j'aimerai tout ce que vous voulez que j'aime. Augmentez en moi votre amour, et je n'aurai pas de peine à me détacher de tout le reste. En effet: « Quand le feu est dans une maison, disait encore saint François de Sales, on jette tous les meubles par les fenêtres. » Cela signifie que lorsqu'une personne se donne totalement à Dieu, elle cherche d'elle-même, sans avoir besoin d'y être exhortée par les prédicateurs et les confesseurs, à se débarrasser de toute affection terrestre.

C'est pourquoi, bien qu'il faille travailler à se détacher de tout pour arriver à l'amour divin, il ne faut pas attendre, pour faire des actes d'amour, d'être parvenu à ce détachement. En aimant Dieu, on y arrivera vite. L'amour de Dieu est un aimable voleur, disait le P. Seigneri le jeune, il nous dépouille à notre profit de toutes les choses terrestres.

L'amour est fort comme la mort. De même que la mort nous arrache à tous les biens de la terre, aux richesses, aux dignités, aux parents, aux amis, à tous les plaisirs mondains, ainsi l'amour de Dieu, quand il règne dans un cœur, le dépouille de toute affection envers les biens caducs.

Donc, d'un élan généreux, rompons nos liens; disons avec David: *Qui me donnera les ailes de la colombe, et je volerai et je me reposerai.* Le prophète Isaïe vous y invite: *Solve vincula colli tui captiva filia Sion.* O fille de Sion, créée pour le ciel, brisez les liens qui vous retiennent et livrez-vous toute à Dieu. Or, pour être toute à Dieu, remarque saint Alphonse de Liguori, il faut: 1° éviter tout ce qui déplaît à Dieu, et faire tout ce qui lui plaît le plus; 2° accepter tout ce qui vient de la main de Dieu sans rien refuser, quelque dur et quelque désagréable qu'il soit; 3° préférer en tout la volonté de Dieu à sa propre volonté. Voilà comment on est tout à Dieu.

CHAPITRE II

DES MOYENS POSITIFS D'ACQUÉRIR L'AMOUR DE DIEU

Nous avons dit, dans le chapitre précédent, ce qu'il fallait éviter pour acquérir l'amour divin; nous devons exposer ici ce qu'il faut faire pour y réussir. D'abord il faut chercher la charité où elle se trouve; elle n'est pas en nous. Si nous rentrons en nous, nous ne trouvons que la froideur et l'égoïsme. Ce feu divin, comme dit saint Léonard, ne peut être tiré du rocher de notre cœur; il faut donc recourir à ce Dieu qui est un feu consumant, afin qu'il daigne nous embraser, et ensuite, quand il voudra bien agir en nous, nous devons coopérer à son action par les efforts de notre volonté. Ces deux pensées demandent quelques développements que nous allons donner dans les articles suivants.

ARTICLE PREMIER

Des moyens d'obtenir de Dieu la charité.

Ces moyens sont multiples, ce sont les exercices de piété par lesquels on attire en soi la grâce divine. Nous devons nous borner à dire quelques mots de la prière, de l'oraison, de la présence de Dieu, de la lecture spirituelle, de la fréquentation des sacrements. C'est là que tous les saints ont puisé comme dans sa source l'amour divin. Nous parlerons aussi, dans l'appendice, de la dévotion au Sacré-Cœur si capable d'embraser les âmes du feu de la charité.

§ 1er. — De la prière.

Pour en comprendre l'absolue nécessité, il faut connaître la doctrine catholique à ce sujet. L'homme, par le péché, est devenu infirme. Dans l'ordre du salut, il ne peut rien par ses propres forces. *Sans moi*, a dit Notre-Seigneur, c'est-à-dire sans ma grâce, *vous ne pouvez rien*, ni peu, ni beaucoup, comme commente saint Augustin, pas même avoir le commencement de la foi, pas même triompher des grandes tentations, pas même prononcer le nom de Jésus, pas même avoir une bonne pensée d'une manière méritoire pour le ciel. Comment donc pourrions-nous nous élever de nous-mêmes jusqu'aux hauteurs de l'amitié de Dieu, jusqu'à l'union à cette majesté infinie? Il est donc clair que la grâce est nécessaire pour tout acte surnaturel, et à plus forte raison pour aimer Dieu par-dessus tout, de toute son âme et de toutes ses forces. La charité vient de Dieu, dit saint Jean: *Charitas ex Deo est*, ce que saint Augustin commente ainsi: « L'amour de Dieu par lequel on arrive à Dieu, ne peut venir que de lui. » Mais, dans l'ordre de sa providence, Dieu donne sa grâce à qui la lui demande. *Demandez*, dit l'Evangile, *et vous recevrez*, c'est comme s'il disait: Si vous ne demandez pas, vous ne recevrez pas. Comme il n'y a rien de si nécessaire à l'homme que la charité, et que la grâce est indispensable pour l'acquérir, et comme la prière est le moyen pour obtenir la grâce, il faut en conclure qu'il n'est rien de plus nécessaire à la vie chrétienne que la prière. C'est pourquoi elle nous est si souvent commandée dans les Saintes Ecritures.

Notre-Seigneur insiste sur cette obligation : *Demandez*, dit-il, cela ne suffit pas; *cherchez*, ce n'est pas encore assez; *frappez* à la porte de la clémence divine, afin qu'elle vous soit ouverte. *Il faut toujours prier et ne jamais se lasser*. Les saints, interprétant les paroles de Notre-Seigneur, nous disent que la prière est le pain de l'âme et la clé du ciel, que, sans la prière, nous sommes comme

un poisson hors de l'eau; comme un arbre dont les racines n'ont plus de sève; comme une ville sans murailles; comme des aveugles qui n'ont plus la lumière pour se conduire. Toutes ces comparaisons nous disent assez que si nous abandonnons la prière, nous nous suicidons nous-mêmes spirituellement.

Mais, parmi les docteurs, il n'en est peut-être point qui aient si souvent inculqué la nécessité de la prière que saint Alphonse de Liguori. Il ne se contente pas d'enseigner dans sa théologie morale que la prière est absolument nécessaire pour le salut à tout homme qui arrive à user de sa raison, il a écrit un ouvrage spécial sur ce sujet, et il revient sur la prière dans toutes ses œuvres; il se plaint des prédicateurs et des confesseurs de son temps, qui, à ses yeux, ne recommandent pas assez la prière à leurs auditeurs et à leurs pénitents; des livres spirituels, répandus à profusion, qui en parlent trop peu. Mais voici quelques passages extraits de ses écrits :

« Je voudrais, dit ce saint missionnaire, répéter continuellement à tous les hommes ces simples paroles : Priez, priez! En voulez-vous connaître la raison? Les Ecritures de l'Ancien et du Nouveau Testament nous recommandent sans cesse de prier, de presser, de solliciter, afin d'obtenir les grâces; les Pères de l'Eglise sont unanimes à nous prêcher la prière: et néanmoins les chrétiens s'inquiètent peu de mettre en usage ce grand moyen de salut. Pour aimer beaucoup Jésus-Christ, il faut prier beaucoup.

» Pour moi, je dis de répéter et je répéterai toute ma vie, que notre salut dépend de la prière; que, par conséquent, tous les écrivains dans leurs livres, tous les orateurs sacrés dans leurs sermons, tous les confesseurs au saint tribunal, devraient, avant tout, insister sur la nécessité de la prière. Ils devraient y exhorter, y pousser, et redire à satiété : Priez, priez; priez sans jamais vous lasser, parce que, avec la prière, votre salut est assuré, et, sans elle, votre damnation est certaine. Oui, voilà

l'obligation de tous les prédicateurs et de tous les directeurs; car il n'est aucune école qui mette en doute cette vérité: que celui qui prie obtient toutes les grâces qu'il demande et arrive infailliblement au salut. Mais il y en a si peu qui prient; voilà pourquoi il y en a tant qui se perdent. Sans doute, il faut toutes les vertus pour se sauver et arriver à la sainteté, il faut la mortification, l'humilité, l'obéissance et principalement la charité; et pour les acquérir, il est nécessaire de recourir, non seulement à la prière, mais encore à la méditation, à la Sainte Eucharistie, aux bonnes résolutions.

» Toutefois, si nous ne prions pas, nous aurons beau méditer, communier, prendre d'excellentes résolutions, nous ne serons ni mortifiés, ni humbles, ni obéissants; nous n'aimerons pas Dieu, nous ne résisterons pas aux tentations; en un mot, nous n'avancerons en rien.

» En résumé, c'est la prière qui a fait tous les saints; sans elle, ils ne seraient pas sauvés, et les damnés se sont perdus en abandonnant la prière par laquelle ils se seraient sanctifiés. Aussi, c'est et ce sera toujours leur plus grand désespoir dans l'enfer, d'avoir pu si facilement se sauver en priant et de ne pouvoir plus recourir à un moyen si efficace. »

Il est donc bien compris que, sans la prière, on ne peut arriver à l'amour de Dieu, et, d'autre part, qu'en priant nous sommes sûrs d'obtenir la charité.

Les hommes peuvent promettre et être infidèles à leur parole; mais il est impossible que Dieu nous trompe. Or, Notre-Seigneur a promis de la manière la plus formelle, en divers cas, d'accorder à la prière tout ce qu'on lui demanderait dans l'ordre du salut : *Demandez et vous recevrez. Quiconque demande reçoit, celui qui cherche trouve et on ouvre à celui qui frappe. Si vous, qui êtes méchants, vous savez donner de bonnes choses à vos enfants, combien plus votre Père, qui est dans le ciel, donnera-t-il de bonnes choses à ceux qui les lui demandent.* Telles sont les paroles de Jésus-Christ lui-même. Saint Paul dit : *Qui-*

conque invoquera le nom du Seigneur sera sauvé, et saint Jacques : *Si quelqu'un a besoin de sagesse, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous avec abondance, et elle lui sera donnée.* La vraie sagesse, c'est l'amour de Dieu. Demandons-la, nous l'obtiendrons sûrement. Dieu ne demande pas mieux que de nous donner son amour. N'est-ce pas pour cela qu'il a envoyé son Fils dans le monde; et ce Fils adorable n'a-t-il pas dit : *Je suis venu apporter le feu sur la terre, et que désiré-je, sinon de le voir embraser les âmes?* Chose étrange! certains chrétiens qui ont la foi, et qui sentent que l'homme n'a rien sans Dieu, sont souvent dans une illusion étrange. On les voit faire célébrer des messes et des neuvaines pour obtenir les grâces temporelles, la réussite d'un commerce, la guérison d'une maladie, l'heureuse issue d'un procès, etc. Il y a là, sans doute, un acte de foi et de confiance en Dieu; mais n'est-il pas étonnant pourtant que ces mêmes hommes n'aient pas le même zèle pour obtenir les dons surnaturels, qui sont pourtant les seuls que Dieu s'est engagé à nous donner infailliblement, parce qu'ils sont seuls de véritables biens? Les biens temporels deviennent, en effet, facilement des obstacles au salut. Dieu n'a pas voulu, par sa promesse, s'obliger à les accorder à ceux qui les lui demandent à leur grand détriment. *Quel est celui d'entre vous*, dit-il, *qui donnerait une pierre à son enfant qui lui demande un œuf, ou un serpent, s'il lui demande un poisson?*

Quand Dieu nous refuse les biens temporels, c'est qu'il prévoit que nous en abuserions, et pourtant, c'est alors surtout que nous nous plaignons de ce que Dieu ne nous donne pas ce que nous lui avons demandé, tandis que nous devrions l'en bénir.

C'est, en effet, une grâce qu'il nous fait, puisqu'il nous ôte des mains l'arme qu'il prévoit devoir nous blesser. Mais nous sentons si peu le malheur d'être privé des dons surnaturels que Dieu s'est obligé à nous donner, et qu'il nous accordera sûrement, que nous oublions souvent

de les demander; nous prions avec peu de ferveur pour les obtenir; il ne nous est peut-être jamais venu en pensée de faire dire une messe ou de demander une neuvaine pour obtenir la grâce des grâces, celle qui vaut le ciel, l'amour de Dieu. Faut-il s'étonner, après cela, qu'on soit tiède au service de Dieu, qu'on ne fasse pas de progrès dans son amour? On a tari pour soi la source des grâces en négligeant de prier; il est tout naturel qu'on ait le cœur sec et aride.

Ah! les saints aimaient Dieu parce qu'ils lui demandaient avec instance son amour. Ils grandissaient chaque jour dans la charité, parce qu'ils suppliaient presque sans cesse la clémence divine de l'augmenter en eux. Pour eux les biens de la terre étaient regardés comme des balayures qu'ils foulaient aux pieds; ce à quoi ils tenaient, c'était à la grâce, à l'amitié de Dieu, à l'ardeur de son amour. Il ne dépend que de nous de leur ressembler; prions, et au lieu de ne lui demander que des biens temporels, demandons, par d'incessantes prières, avant tout la charité. Si un fermier auquel un grand roi dirait sincèrement : Demandez-moi tout ce que vous voudrez, je vous l'accorderai, lui répondait : Sire, vous avez de beaux chevaux, donnez-moi pour mes terres quelques quintaux d'engrais de vos étables; une telle réponse ferait la risée de toute la cour, et le roi lui-même en serait offensé, s'il ne pouvait pas l'attribuer à la simplicité de ce brave homme. Hélas! est-ce moins ridicule, quand la majesté divine promet de tout nous accorder, de ne lui demander que des faveurs temporelles, au lieu de la conjurer de nous donner son amour? Faisons donc désormais et de tout cœur la prière de saint Ignace: *Mon Dieu, donnez-moi votre amour seul, et je suis assez riche, je ne vous demande rien de plus.* Nous serons sûrement exaucés, si nous la faisons avec confiance et persévérance (1). En demandant par d'incessantes

---

(1) Nous espérons publier bientôt sous ce titre: *la Clef du ciel,* un livre sur la prière, espérant par là contribuer au salut

prières l'amour de Dieu, n'oublions pas de recourir à l'intercession des saints, qui sont les amis de Dieu, et ont, par conséquent, un grand crédit auprès de lui. Dieu les aime d'un amour de prédilection; et il se plaît à nous les voir honorer sur la terre comme il les honore lui-même dans le ciel. Saint Alphonse de Liguori nous dit que de même que le commerce avec le démon est une marque de réprobation, de même l'invocation fréquente des saints est un signe de prédestination. Entre les saints, invoquons de préférence ceux qui ont excellé dans l'amour de Dieu, comme saint Pierre, saint Paul, saint François d'Assise, saint François de Paule, saint François de Sales, sainte Madeleine, sainte Thérèse, sainte Catherine de Sienne, sainte Marie-Madeleine de Pazzi, etc. Chacun ferait bien de se faire à lui-même des litanies des saints et des saintes pour lesquels il a une dévotion particulière et de les réciter tous les jours pour obtenir un accroissement d'amour de Dieu. Mais à qui recourir avec plus de confiance pour obtenir la charité qu'à celle que l'Eglise appelle *la mère du bel amour*, la Vierge Marie? Saint Liguori nous apprend que l'invocation de Marie est moralement nécessaire au salut, et que, sans une dévotion filiale à la Sainte Vierge, il est moralement impossible d'arriver à une grande perfection et, par conséquent, à un grand amour de Dieu. Comment d'ailleurs ne pas aimer Marie quand on veut aimer Dieu; Marie, par qui le Fils de Dieu nous a été donné; Marie, que Dieu aime plus que toutes les créatures ensemble et qu'il voudrait nous voir aimer après lui par-dessus tout? Comment ne pas invoquer celle que Jésus nous a donnée pour Mère? N'est-elle pas la toute-puissance suppliante? Sa prière n'a-t-elle pas la nature du commandement? Pourrait-elle refuser d'interposer sa médiation pour nous obtenir l'amour de Dieu, elle qui étant sa Mère, n'a d'autre ambition que de le

---

et à la sanctification des âmes. Nous recommandons ce projet aux prières de nos lecteurs.

voir aimer de toutes les âmes? O Marie, ma tendre Mère, obtenez à tous vos enfants la grâce des grâces, l'amour de celui que vous aimez uniquement.

§ 2. — De l'oraison.

Ce que nous avons dit, dans le paragraphe précédent, s'applique à la prière envisagée en tant qu'elle est la demande faite à Dieu de son secours, de sa grâce, sans laquelle nous ne pouvons ni croire, ni espérer, ni aimer comme il convient. Cette demande, si elle part du cœur et des lèvres à la fois, s'appelle prière vocale; si elle part du cœur seul sans le secours des lèvres, c'est la prière mentale ou l'oraison; si elle part des lèvres sans partir du cœur, ce n'est pas plus une prière que le refrain des perroquets. Il faut donc avoir soin de mettre à nos prières, même vocales, notre attention et notre cœur.

Saint Alphonse de Liguori remarque que les âmes qui ne font pas oraison prient peu, ou prient mal, parce qu'elles n'ont pas l'habitude de penser à Dieu, de s'élever à lui, d'être pénétrées de sa présence et des grandes pensées de la foi. Il est donc bien important pour le salut et surtout pour acquérir la perfection de la charité de s'appliquer à l'oraison ou à la méditation.

« Les anciens philosophes, dit saint François de Sales en parlant de l'homme, ont dit qu'il était un arbre renversé qui a ses racines en haut et ses branches en bas; et comme nous voyons que si l'arbre ne tire continuellement les influences du sol par le moyen de ses racines pour se nourrir, il ne peut subsister longtemps en vie, de même en est-il de l'homme qui ne peut demeurer longtemps en la vie de la grâce, s'il ne fait une particulière attention aux choses célestes par le moyen de l'oraison. » De même donc que les jardiniers donnent des soins particuliers aux racines des arbres, sachant bien que, par ce moyen, ils peuvent se promettre des fruits abondants, ainsi devons-nous consacrer tous nos soins à cultiver les racines de

notre âme, qui sont fixées dans le ciel, si nous voulons recueillir sur la terre une copieuse moisson de dons célestes. Or, cultiver les racines, c'est élever son cœur et fixer en Dieu tous ses soins, toutes ses incertitudes et toutes ses pensées.

Les choses de la foi ne se voient pas par les yeux de la chair, comme les objets matériels, mais seulement par la pensée, par la considération; si donc nous n'employons quelque temps à méditer les vérités éternelles et particulièrement l'obligation où nous sommes d'aimer Dieu et pour lui-même, et en retour de ses innombrables bienfaits et de l'amour qu'il nous a témoigné, il nous sera difficile de nous détacher des créatures et de lui donner tout notre cœur. C'est dans l'oraison que le Seigneur nous fait connaître le néant des choses terrestres et le prix des biens célestes; c'est là qu'il enflamme de son amour les cœurs qui ne résistent point aux attraits de sa grâce.

Aussi, le saint roi David disait-il : *C'est dans ma méditation que s'embrasera le feu* du saint amour.

Le chrétien apprend à aimer Dieu par l'exercice de l'oraison, dit saint Alphonse de Liguori, comme le soldat apprend à se battre par les exercices militaires. Plus on progresse dans l'oraison, plus on progresse dans la sainteté. L'oraison, c'est la fontaine au centre du jardin. Ses eaux bienfaisantes donnent aux fleurs et aux plantes la vie et la fraicheur. Supprimez la fontaine, les fleurs tombent, les plantes s'étiolent, tout languit et meurt. De même l'oraison fait croître l'amour et les vertus; supprimez-la, l'âme n'est plus qu'une terre sans eau. Il est fort difficile que sans l'oraison l'homme ne tombe pas dans le péché mortel. Au contraire, il est impossible qu'un homme persévère dans l'oraison bien faite et vive dans le péché. Avec l'oraison l'homme se perfectionne chaque jour; qui aime peu l'oraison aime peu Jésus-Christ.

Il serait superflu de multiplier les citations des saints docteurs et des maîtres de la vie spirituelle sur l'impor-

tance de l'oraison comme moyen d'arriver à l'amour divin, quand le prophète Jérémie nous a appris que *la terre est plongée dans la désolation parce que personne ne réfléchit.* Sans réflexion, on ne connaît pas Dieu suffisamment, on ne se connaît pas soi-même, on n'est pas pénétré par conséquent des vérités chrétiennes qui effleurent à peine la surface de l'âme, et par conséquent ne remuent pas le cœur et ne le déterminent pas à poursuivre le bien avec énergie.

Dès lors, comment sentir le besoin de s'appliquer à l'amour de Dieu, au mépris de soi et des créatures?

Il faut donc méditer pour grandir dans l'amour de Dieu, et ceci est vrai pour tous, pour ceux qui vivent au milieu du monde, comme pour ceux qui vivent dans le cloître. Ceux-ci ont plus de facilité pour vaquer à l'oraison; mais ceux-là en ont un besoin plus pressant encore afin de ne pas se laisser séduire par les fascinations de la bagatelle, comme parle le Saint-Esprit. Les uns et les autres sont appelés à la perfection de la charité, qui n'est pas réservée à un état particulier, mais qui est proposée à tous, quelle que soit leur condition; car Notre-Seigneur a dit à tous : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.*

C'est ce qui doit faire la consolation des gens du monde. Ils peuvent, s'ils le veulent, aimer autant Notre-Seigneur qu'une Carmélite, bien qu'ils n'aient pas autant de facilité qu'elle à y parvenir; mais pour cela ils ont besoin comme elle de l'oraison; qu'ils aient donc soin de s'y appliquer, s'ils désirent sincèrement aimer Dieu comme une sainte Monique, comme tant de saintes femmes et de vierges chrétiennes qui ont vécu au milieu du monde et qui l'ont édifié. On ne peut obtenir beaucoup de perfection, disait saint Louis de Gonzague, sans beaucoup d'oraison.

Mais le moyen, dira-t-on, de méditer au milieu du monde? Où trouver du temps pour s'y appliquer? Hélas! est-il un lieu où on perde tant de temps que dans le monde? Si on donnait à l'oraison toutes les heures employées à prolonger un sommeil superflu, des repas

interminables, à faire ou à recevoir des visites inutiles, à médire avec ou sans esprit, à s'occuper de sa toilette ou de jeux frivoles, pour ne rien dire de plus, on aurait assurément plus de temps pour méditer que beaucoup de religieux. Si un pauvre voyait un homme du monde jeter une quantité de pièces d'or à la rivière, il ne serait pas bien indiscret de lui en demander une ; quand nous voyons les gens du siècle perdre tant d'heures dans leur journée, est-ce être exigeant que de leur en demander une, ou du moins la moitié d'une pour eux, afin qu'ils l'emploient à méditer ?

Saint François de Sales fait à ce sujet cette réflexion : « La curiosité, l'ambition, l'inquiétude avec l'inadvertance, avec l'inconsidération de la fin pour laquelle nous sommes en ce monde, sont cause que nous avons mille fois plus d'empêchements que d'affaires, plus de tracas que d'œuvres, plus d'occupation que de besogne. Et ce sont ces embarrassements, c'est-à-dire les niaises, vaines et superflues occupations desquelles nous nous chargeons, qui nous divertissent de l'amour de Dieu, et non pas de vrais et légitimes exercices de nos vocations. David, et après lui saint Louis, parmi tant de hasards, de travaux et d'affaires qu'ils eurent, soit en paix, soit en guerre, ne laissèrent pas de chanter en vérité : *Qu'y a-t-il pour moi dans le ciel et que désiré-je sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu!* » Non seulement l'oraison ne fait pas perdre de temps quand on s'y applique, mais elle en fait gagner beaucoup, en apprenant à vivre d'une manière réglée et à tendre sans détour au vrai but de la vie. Qui oserait dire que le temps consacré à nourrir le corps par les aliments nécessaires, ou à lui accorder un sommeil de quelques heures est perdu ? C'est par là, au contraire, qu'on répare ses forces et qu'on le rend capable de soutenir de rudes travaux. Notre âme aussi a besoin des aliments et du repos qui lui sont propres, elle les trouve dans l'oraison ; si elle n'a pas soin de réparer ses forces par ce saint exercice, elle devient languissante et sans énergie pour le bien.

Du reste, l'union à Dieu par l'esprit et par le cœur peut avoir lieu dans le travail et les occupations de chaque jour. Sainte Catherine de Sienne, condamnée à faire la cuisine, dans une famille dont elle était la vingt-cinquième enfant, n'en était pas moins unie à Dieu que dans un oratoire. Elle avait bâti un sanctuaire dans son cœur et s'y entretenait sans cesse avec Notre-Seigneur.

Si on trouvait la méditation trop aride, nous dirions avec le Saint-Esprit *que la conversation avec Dieu n'a point d'amertume.* Le dégoût qu'on y trouve vient souvent du manque de foi et d'amour. Comment! On trouve du plaisir à la chasse, à la pêche, à admirer les montagnes, les palais, les villes, à parler dans l'ombre avec une personne amie, lors même qu'on ne la voit pas, et on n'en trouverait point à s'occuper de son salut, à contempler les grands mystères de la foi, à s'entretenir avec Dieu? Si ce dégoût est une épreuve, n'en soyons que plus fidèles à l'oraison. Jésus au tabernacle a besoin de chandeliers et de statues qui parent son autel : et saint François de Sales nous apprend que les confitures sèches sont les meilleures, et que le pain dur est plus nourrissant que le lait.

Il en est qui se rebutent de l'exercice de l'oraison à cause des distractions qu'ils éprouvent ; et en effet le démon, sachant tout le profit que nous pouvons tirer de cet exercice, tente tout pour nous en détourner. Si nous ne remarquons pas les distractions, elles ne sont nullement coupables, il n'y a pas lieu de nous en inquiéter, par conséquent. Eloignons-en néanmoins les causes en nous recueillant le plus possible. Quand nous les remarquons, revenons à Dieu en nous humiliant, mais sans nous troubler. Saint François de Sales écrivait : « Vous ne feriez autre chose, tout au long de votre heure, que de reprendre tout bellement votre cœur et de le mettre auprès de Notre-Seigneur, et qu'autant de fois que vous l'y remettiez il s'en détournerait, votre heure serait bien employée et vous feriez un exercice fort agréable à votre cher époux. »

Il en est qui se croient incapables de faire oraison, parce qu'ils n'ont pas, disent-ils, assez d'instruction religieuse, et qu'ils ne savent pas comment s'y prendre pour méditer. Or, il faut qu'on sache bien que Dieu révèle souvent aux petits ce qu'il cache aux sages et aux prudents du siècle. Un bon frère des déserts d'Orient, en faisant sa cuisine, pleurait sans cesse; et quand on lui en demandait la raison, il disait qu'à la vue de son feu il pensait à celui de l'enfer et aux malheurs de ceux qui y brûlent. Que d'humbles âmes sont d'une union à Dieu que nous admirons! Ceci s'explique facilement. Il faut sans doute connaître Dieu pour l'aimer; mais, dit saint François de Sales, « l'amour ne se mesure pas sur cette connaissance. Nous voyons que la connaissance d'une injure émeut la colère, laquelle, si elle n'est soudain étouffée, devient presque toujours plus grande que le sujet ne le requiert: les passions ne suivent pas la connaissance qui les émeut, mais, la laissant bien souvent en arrière, elles s'avancent sans mesure ni limite quelconque vers leur sujet. » Quant à la manière de faire oraison, on peut la demander à son confesseur, ou la trouver dans la plupart des livres de piété, dans ceux en particulier que nous avons écrit. (Voir *le Livre de tous.*)

Voici du reste la méthode la plus facile de toutes. D'abord, pour nous rendre plus aptes à l'oraison, vivons dans le recueillement. Une eau agitée ne reproduit pas l'image de notre visage; l'âme dissipée, légère, ne peut retracer nettement l'image de Dieu.

La veille de la méditation, il faut prévoir le sujet sur lequel on doit méditer et le fruit qu'on veut en retirer, et pour cela se servir d'un livre. Les livres de méditations ne manquent pas, et d'ailleurs presque tous les livres de piété peuvent servir à cette fin. Toutefois, quand on veut grandir dans l'amour de Dieu, il faut savoir choisir les sujets qui sont les plus propres à atteindre ce résultat. On pourrait donc méditer souvent avec grand profit les motifs d'aimer Dieu que nous avons exposés dans la pre-

mière partie de ce livre, et surtout les chapitres où nous traitons de la Passion de Notre-Seigneur. On trouve d'ailleurs des livres spéciaux sur les souffrances de ce divin Sauveur. « Il est certain, dit saint Alphonse de Liguori, que si Jésus-Christ est si peu aimé dans le monde, c'est un effet de la négligence et de l'ingratitude des hommes, qui ne veulent pas considérer, au moins de temps en temps, ce que le Fils de Dieu a souffert pour nous, et l'amour qu'il nous a témoigné dans ses souffrances. »

Le Bienheureux Albert le Grand dit qu' « il est plus profitable de penser un peu chaque jour à la Passion, que de jeûner tous les vendredis de l'année au pain et à l'eau, que de se donner la discipline jusqu'au sang. » Et saint Bonaventure : « Celui qui médite la Passion, dit-il, y trouve abondamment tout ce qui lui est utile et nécessaire; il n'a pas besoin de chercher ailleurs. » En effet, quel que soit l'état de notre âme, nous trouvons dans la méditation de la Passion, avec le remède à nos maux, les secours nécessaires et les consolations dont nos cœurs sont avides.

Le moment de la méditation venu, il faut se retirer dans un endroit solitaire, si c'est possible, se pénétrer de la présence de Dieu, lui demander ses lumières, invoquer Marie, saint Joseph, son Ange gardien, les Saints auxquels on a le plus de dévotion; puis ouvrir le livre à l'aide duquel on a prévu le sujet de la méditation. Les enfants au berceau marchent avec les pieds de ceux qui les portent, en attendant qu'ils sachent se servir de leurs propres pieds. Quand nous n'avons ni pensées, ni sentiments, servons-nous de ceux des autres, en les puisant dans quelque bon livre. Sainte Thérèse, dans l'oraison, était comme un soldat sans armes quand elle n'avait pas son livre; elle fit oraison avec un livre pendant dix-sept ans. En lisant, imitez la colombe qui prend une gorgée d'eau dans son bec et puis regarde le ciel pour l'avaler; goûtez chaque pensée. Saint Eloi faisait la méditation avec un livre; mais souvent il interrompait la lecture et

arrosait le livre de ses larmes; le roi avait beau l'appeler, il continuait son oraison jusqu'à ce que l'heure de la quitter fût venue. Quand l'âme se sent attirée intérieurement à se reposer en Dieu, elle peut interrompre le travail de l'imagination et de l'intelligence pour laisser son cœur s'écouler en Dieu, se reposer en lui, s'unir à lui intimement. Ce n'est pas un temps perdu que de goûter Dieu, de le laisser agir en nous, de recevoir paisiblement son action et de s'y livrer, en se portant aux actes vers lesquels on se sent incliné par la grâce. Sainte Thérèse a dit : « Ici-bas il arrive souvent que deux personnes d'esprit et qui s'aiment beaucoup, s'entendent sans signe et seulement en se regardant. S'il plaît à Dieu de donner à votre âme une certaine connaissance de ce qui se passe au ciel, laissez-le vous initier à ce parler sans parole qui est la langue de la Patrie. »

L'important est, dans le cours et surtout à la fin de l'oraison, de faire beaucoup d'affections pour Notre-Seigneur et pour la vertu que l'on veut acquérir; des actes de charité, répétés fréquemment, sont ce qu'il y a de plus parfait. « Il est extrêmement utile, dans l'oraison, dit saint Liguori, et peut-être préférable à toute autre chose de faire de fréquentes prières en demandant à Dieu avec humilité et confiance ses grâces, les lumières dont on a besoin, la résignation, la persévérance, etc., mais surtout le don du saint amour. » On peut dans ce but réciter quelques prières vocales, et les répéter souvent, surtout si l'on se sent très aride. Pour ne point perdre de temps dans ce saint exercice, dit encore ce saint docteur, « faites un nombre déterminé d'actes et de prières, par exemple : cinquante actes d'amour, cinquante offrandes de vous-même, cinquante prières pour obtenir l'amour parfait et la sainte conformité à la volonté de Dieu; et peu importe si vous les faites sans dévotion sensible. Adressez aussi des actes d'amour et des prières à la Sainte Vierge. »

En terminant l'oraison, on doit prendre une résolution particulière, comme d'éviter certaine faute dans laquelle

on est tombé plus souvent, ou de mieux pratiquer quelque vertu. La même résolution doit se renouveler plusieurs fois, jusqu'à ce qu'on soit corrigé de ce défaut ou qu'on ait acquis cette vertu.

A la fin, on remercie Dieu des lumières reçues; on demande au Père éternel, pour l'amour de Jésus et de Marie, la grâce de lui être fidèle. Ne manquez jamais de recommander à Dieu les âmes du Purgatoire et les pécheurs. Saint François de Sales nous conseille de ne point quitter l'oraison sans y cueillir un bouquet de fleurs pour en savourer la bonne odeur durant le jour, c'est-à-dire sans retenir une ou deux pensées qui ont produit dans notre âme de plus vifs sentiments de dévotion et qui serviront à nous enflammer, le reste de la journée. Après l'oraison, il faut avoir soin de mettre en pratique ses résolutions, dès que l'occasion s'en présente. Heureuses les âmes qui s'appliqueront à l'oraison, elles finiront par trouver Dieu et par le goûter! Plus heureuses encore celles qui, par l'oraison, arriveront à ne jamais le perdre de vue le long du jour, en pensant à sa sainte présence!

§ 3. — De la présence de Dieu.

Quelle vérité consolante et salutaire à la fois! *Dieu n'est pas loin de nous. En lui nous avons la vie, le mouvement et l'être.* Son immensité remplit le ciel et la terre. Il est en toutes les créatures, il est en nous, par conséquent, par sa puissance, qui soutient tous les êtres sur l'abîme du néant et qui les conserve; et sa puissance, c'est lui-même, c'est son essence; et là où il est, il est tout entier; car c'est un pur esprit qui ne peut se partager. Il est partout pour tout voir, car son intelligence est infinie. Rien n'est caché à ses yeux devant qui tout est découvert. Pour lui la nuit n'a point de ténèbres, il lit dans les profondeurs des âmes leurs plus secrètes pensées.

Cette vérité, qu'il n'est pas possible de nier, que les

païens eux-mêmes ont admise, suffirait, si l'on en était pénétré, pour affranchir les âmes de tout péché, pour les porter à pratiquer toutes les vertus. Quand un roi est environné de sa garde prête à faire feu sur quiconque l'offenserait, qui serait assez audacieux pour l'outrager en face? Que sont les rois de la terre et leurs châtiments comparés au Roi du ciel et aux supplices de l'enfer? C'est parce que nous n'y songeons pas, que nous osons faire en présence de Dieu ce que nous n'oserions faire devant un homme, ni même peut-être devant un enfant.

La chaste Suzanne se voyant inopinément assaillie par deux infâmes vieillards, comme une brebis par deux loups affamés, ou comme une innocente colombe par deux oiseaux de proie, *jeta un grand soupir*, dit l'histoire sacrée, et, versant des torrents de larmes, elle s'écria : *Je ne vois de tous côtés que les plus cruelles angoisses ;* si je consens à votre infâme désir, je ne puis éviter la mort éternelle; si je résiste, vous me ferez mourir pour venger mon refus et couvrir votre honte : dans cette terrible extrémité, à quoi me résoudre? Ou pécher ou mourir? *Mais il vaut mieux tomber entre vos mains* et perdre la vie du corps *que d'offenser Dieu en sa présence*. Parole généreuse, digne de l'admiration de tous les siècles! Qui délivra Suzanne d'un si grand péril? Qui l'empêcha de se souiller d'un si grand crime? Le souvenir de la présence de Dieu. Qu'est-ce qui aveugla ces vieillards impudiques, et les porta à attenter insolemment à l'honneur de ce modèle de chasteté conjugale? L'oubli de la présence de Dieu; c'est pour cela que, pour fléchir le courage de Suzanne et pour la porter à consentir à leurs désirs, ils lui dirent : *Les portes du jardin sont fermées et personne ne nous voit ;* comme s'ils eussent dit : Si quelqu'un nous voyait, nous mourrions plutôt que de commettre une telle action.

Quel est le soldat qui, en présence de son général, ne cherche à faire vaillamment son devoir, afin de se mériter ses éloges? Avec quel soin une domestique, au service

d'une grande dame, qui lui donne un généreux salaire, s'applique, quand elle est en sa présence, à bien faire ce qui lui est confié ! Serviteurs de ce grand Dieu qui nous prépare le ciel, n'avons-nous pas de bien plus grands motifs de faire notre devoir et de pratiquer la vertu, quand nous sentons qu'il est témoin de nos combats contre Satan et du bien que nous faisons en vue de lui plaire? Mais surtout, il n'est rien de plus salutaire que le souvenir de Dieu pour nous faire acquérir la perfection, qui, comme nous l'avons dit, consiste dans l'amour divin. N'est-ce pas Dieu lui-même qui nous l'a appris en disant au patriarche Abraham : *Marchez en ma présence et vous serez parfait ?* C'est une règle infaillible, dit saint Alphonse de Liguori, que l'amour augmente toujours en présence de l'objet aimé. Cela a lieu même à l'égard des hommes, quoique, plus on converse avec eux, plus on découvre leurs défauts. Combien plus croîtra l'amour d'une âme envers Dieu, si elle le tient toujours présent à sa pensée, lui dont on connaît toujours mieux l'amabilité et la bonté à mesure que l'on converse avec lui !

L'oraison du matin et du soir ne suffit pas pour tenir notre âme continuellement unie à Dieu. « Quand on éloigne du feu l'eau bouillante, dit saint Jean Chrysostome, elle revient bientôt à sa froideur naturelle. C'est pourquoi, après l'oraison, il faut se maintenir dans la ferveur, en pensant à la présence de Dieu et en lui renouvelant ses affections. » Saint Bernard raconte de lui-même que, dans les premiers temps de sa conversion, s'il se trouvait inquiet ou refroidi, il lui suffisait de se rappeler quelque saint personnage, mort ou absent, pour recouvrer à l'instant la sérénité et la ferveur dans l'amour divin. Combien ne sera-t-il pas plus avantageux à une âme qui aime Dieu, de se rappeler qu'il est près d'elle et qu'il lui demande son amour? David témoigne qu'au seul souvenir de son Dieu, il se trouvait tout rempli de joie et de consolation. Quelque affligée et désolée que soit une âme qui aime Dieu, si elle se souvient de son bien-aimé Seigneur,

elle ne peut manquer d'être consolée. Aussi les personnes pénétrées de l'amour divin vivent-elles toujours avec le cœur tranquille, dans une paix continuelle; dans tout ce qui leur arrive et dans tout se qu'elles font, elles tâchent de se tenir et d'agir toujours à la vue de Dieu, comme la fleur appelée tournesol, qui regarde toujours le soleil. Celui qui aime véritablement, disait sainte Thérèse, pense toujours à l'objet de son affection. « Faisons en sorte, disait-elle encore, de ne pas nous éloigner de Jésus et de ne jamais perdre de vue notre bien-aimé Pasteur, car les brebis qui se tiennent près de leur pasteur, sont toujours les plus caressées et les plus favorisées; il ne manque jamais de leur donner quelque morceau choisi de ce qu'il mange lui-même. Si parfois le Pasteur s'endort, la brebis fidèle attend près de lui la fin de son sommeil, soit qu'il en sorte de lui-même, soit qu'elle le réveille; et alors elle en reçoit encore de nouvelles douceurs. »

La charité tend à nous unir à Dieu. Une comparaison nous rendra sensible cette union. On s'unit intimement à un ami, quand on étend ses bras pour l'embrasser et le presser sur son cœur, ce qu'on ne peut faire quand l'ami est absent. Dieu est en nous, nous n'avons pas à redouter son absence; mais nous avons besoin pour nous unir à lui parfaitement de nous servir des deux bras de l'âme pour l'embrasser et nous reposer sur son cœur. Ces bras sont l'intelligence et la volonté, les deux facultés spirituelles de notre âme. La pratique de la présence de Dieu suppose donc l'exercice de notre esprit et celui de notre cœur.

I. — EXERCICE DE L'ESPRIT

La présence de Dieu ne tombe pas sous nos sens, pas plus que notre âme, mais elle n'en est pas moins certaine. Toutefois, par là même qu'elle ne frappe pas nos yeux et nos oreilles, il n'en est que plus nécessaire de la considérer par l'intelligence, autrement nous risquerions de

vivre comme si Dieu était pour nous un étranger, avec lequel nous n'aurions rien à faire. Pour nous souvenir de cette divine présence, nous pouvons faire agir notre esprit de diverses manières : d'abord en nous représentant Notre-Seigneur Jésus-Christ tel qu'il était sur la terre dans les divers mystères de sa vie, de sa mort, de sa résurrection et de son ascension, mais surtout dans le mystère de sa Passion, qui a une efficacité merveilleuse pour embraser nos cœurs de son divin amour. Un crucifix, une image de Notre-Seigneur que nous aurions toujours devant nous et sur laquelle nous jetterions souvent les yeux, nous aideraient encore à fixer notre attention. C'est une grande consolation, disait sainte Thérèse, de voir les images de l'aimable Seigneur que nous aimons; je voudrais que mes regards les rencontrassent partout où ils se portent. Et à quoi pouvons-nous employer plus délicieusement nos yeux qu'à considérer l'image de celui qui nous aime avec tant d'amour? Cette Sainte, après avoir hésité pendant plusieurs années à se donner entièrement à Dieu, entra un jour dans son oratoire et vit une image de Notre-Seigneur qui le représentait couvert de plaies; elle en fut aussitôt vivement frappée. En considérant qu'elle avait été si longtemps ingrate envers celui qui souffrait de si cruels tourments pour son salut, sa douleur fut si vive, qu'il lui semblait que son cœur se fendait. Elle se prosterna aussitôt au pied de cette image, en répandant des torrents de larmes et en conjurant Notre-Seigneur, avec toute l'affection de son cœur, de lui donner, dans cet instant même, la force nécessaire pour ne l'offenser jamais plus et pour s'attacher uniquement à lui; elle ajouta même qu'elle ne se lèverait pas de là que sa prière ne fût exaucée : elle obtint cette grâce; et si auparavant elle n'avait avancé que comme un enfant dans le chemin de la perfection, elle marcha dans la suite à pas de géant! Aussi pouvait-elle dire que personne ne pouvait aimer autant quelqu'un et souffrir autant en son absence qu'elle aimait Notre-Seigneur et qu'elle souffrait en le quittant. Quand elle voyait une de

ses images, elle lui adressait des paroles si pleines de tendresse qu'il semblait que son cœur allait se fendre. Il faut cependant éviter de se fatiguer l'imagination, en se représentant ainsi Notre-Seigneur, qui, du reste, dans son humanité, ne nous est réellement présent que dans le sacrement de l'Eucharistie, tandis qu'il nous est partout et toujours présent par sa divinité.

C'est pourquoi il est encore meilleur et plus vrai de nous représenter Dieu nous entourant de son immensité, comme l'air qui nous environne; de penser qu'il nous voit, qu'il nous entend, que nous sommes plongés en lui comme une éponge dans la mer. Saint Dorothée dit à Dosithée: Pensez que Dieu est toujours près de vous et qu'il vous voit. Saint Dorothée rapporte que son fidèle disciple suivit si bien ce conseil, que, dans toutes ses occupations et dans les maladies extrêmes qu'il eut à souffrir, il ne perdit jamais Dieu de vue. C'est ainsi que, de jeune soldat adonné au vice, comme il était auparavant, il parvint, dans un espace de cinq ans seulement, à un tel degré de perfection, qu'après sa mort on le vit assis, dans le ciel, au rang des anachorètes les plus saints.

On peut se servir des créatures elles-mêmes pour se rappeler le souvenir de Dieu. Et certes, qui, en considérant le firmament, les étoiles, le soleil, ne sent pas que ces vastes espaces nous racontent la gloire de Dieu! Qui, à la vue des richesses de la terre, n'éprouve pas le besoin de s'écrier avec David: *Seigneur notre Dieu, que votre nom est admirable par toute la terre!* Tout ce que les créatures ont de bien et de beau, vient de Dieu qui agit en elles, et leur donne tout être et toute capacité de nous être utiles. Dieu, dit saint Alphonse, est dans l'eau pour nous laver, dans le feu pour nous chauffer, dans le soleil pour nous éclairer, dans les aliments pour nous nourrir, dans les vêtements pour nous couvrir, et dans toutes les autres choses qu'il créées pour notre utilité. Quand nous voyons un objet qui nous plaît, tel qu'un beau jardin, une belle fleur, pensons qu'il reflète un faible rayon de l'in-

finie beauté de Dieu, qui a donné l'être à cet objet. Si nous parlons avec un homme vertueux et savant, considérons que c'est Dieu qui lui communique une petite parcelle de sa sainteté et de sa science. De même, quand nous entendons une musique agréable, quand nous sentons une bonne odeur, quand nous goûtons quelque douceur dans le manger ou dans le boire, figurons-nous que c'est Dieu qui, par sa présence, nous procure ces plaisirs, afin qu'ils nous élèvent au désir des délices éternelles du paradis.

Accoutumons-nous donc à voir, en chaque objet, Dieu qui s'y présente à nous, et faisons des actes de remerciement et d'amour, en considérant qu'il a pensé de toute éternité à créer tant de belles et bonnes choses pour gagner notre cœur. Saint Augustin disait : « Apprenez à aimer dans la créature votre Créateur, sans donner votre affection à ce que Dieu a fait, de peur qu'en vous attachant à la créature, vous ne perdiez celui par qui vous avez été créé vous-même. » Qu'on se souvienne de ce que nous avons dit du détachement des créatures et de l'éloignement que nous devons avoir pour celles qui nous perdent. Nous avons aussi signalé les périls que nous créent les sociétés mondaines. Aussi voyons-nous que tous les saints, quels qu'aient été leur condition et leur état, ont fui, autant que leur situation le leur permettait, le monde et ce qui en avait l'esprit. Ils ont cherché à vivre dans la retraite, fuyant les visites et les conversations inutiles, ne paraissant dans le siècle que par devoir, ou pour l'édifier et le porter à Dieu, et s'empressant de s'en éloigner, afin de trouver dans le recueillement et le silence celui dont la conversation n'a point d'amertume, et qui conduit l'âme dans la solitude afin de lui parler au cœur.

La meilleure manière de nous maintenir en la présence de Dieu est, en effet, de le considérer au dedans de nous. Nous n'avons pas besoin de monter au ciel pour le trouver : il suffit de nous recueillir, dit saint Alphonse de

Liguori, et nous le trouverons en nous-mêmes. S'entretenir avec lui dans l'oraison, en le considérant comme éloigné, c'est une méthode qui cause beaucoup de distractions. Sainte Thérèse disait : « Je n'ai jamais su ce que c'est que de faire oraison comme il faut, jusqu'à ce que Dieu m'eût enseigné la manière de lui parler en me recueillant au dedans de moi ; j'y ai toujours trouvé grand profit. » Pour arriver à la pratique, il faut savoir que Dieu réside en nous comme dans son temple et dans sa maison, selon les mots de l'Apôtre : *Ignorez-vous que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous?* C'est pourquoi notre Sauveur a dit qu'il vient avec son Père et le Saint-Esprit dans l'âme dont il est aimé, non pour s'y arrêter un instant, mais pour y demeurer toujours, pour y établir leur habitation perpétuelle. C'est là qu'il veut être aimé de nous et prié, car il est en nous tout plein d'amour et de bonté, pour entendre nos suppliques, pour recevoir nos affections, pour nous défendre, nous éclairer, nous gouverner, nous communiquer ses dons, et pour nous aider en tout ce qui peut être utile à notre salut éternel. Tâchons donc souvent, après avoir ravivé notre foi en cette vérité, de nous anéantir à la vue d'une si grande majesté qui daigne habiter en nous ; ayons soin en même temps de produire des actes de confiance, d'offrande et d'amour envers sa bonté infinie ; rendons-lui grâces pour ses faveurs ; réjouissons-nous de sa gloire ; demandons-lui conseil dans nos doutes, et estimons-nous toujours heureux de posséder ce Bien suprême au dedans de nous, sans crainte qu'aucune créature puisse jamais nous le ravir, ou qu'il s'éloigne de nous, si nous ne le bannissons volontairement. Sainte Thérèse, parlant de cette présence de Dieu au dedans de nous, disait à ses religieuses : « Celles qui pourront se retirer ainsi dans ce petit ciel de leur âme, où réside Celui qui les a créées, doivent croire qu'elles marchent dans une excellente voie ; car elles font un grand voyage en peu de temps. » Le bienheureux Henri Suzo s'appliqua tellement

à ce saint exercice qu'il faisait toutes ses actions en la présence de Dieu ; et, par ce moyen, il conversait continuellement avec son Seigneur par de tendres affections. De même, sainte Gertrude s'y habitua si bien, que Notre-Seigneur, parlant d'elle à sainte Mechtilde, lui disait un jour : « Ma bien-aimée marche sans cesse en ma présence : elle cherche toujours à faire ma volonté et rapporte toutes ses œuvres à ma gloire. » Si donc vous me demandez combien de fois par jour vous devez vous souvenir de la présence de Dieu, je vous répondrai avec saint Bernard que vous devez le faire à chaque instant. « Comme il n'y a pas de moment où nous ne jouissions des bienfaits de Dieu, remarque le Saint, nous ne devons pas en passer un seul sans nous souvenir de lui et sans lui témoigner notre reconnaissance. » Il est vrai que c'est le propre des Bienheureux dans le ciel d'avoir l'esprit constamment appliqué à Dieu. Tant que nous sommes en ce monde, il est impossible que notre intelligence ne soit pas distraite souvent par les besoins de la vie. Il ne faut pas nous troubler plus qu'il ne faut de ces distractions ; mais plus nous les éviterons, plus nous approcherons de l'état des anges du ciel qui voient toujours la face de Dieu.

II. — EXERCICE DE LA VOLONTÉ

Le souvenir, la pensée de l'esprit ne suffit pas, c'est avec le bras de la volonté que l'âme embrasse Dieu plus tendrement, c'est le cœur que Dieu demande surtout, c'est par le cœur que nous l'aimons et que nous devons l'aimer de toutes nos forces. C'est pour arriver là que nous pensons à lui. C'est par le cœur que les saints se sont attachés à Dieu pendant qu'ils vivaient sur la terre ; et leur cœur était comme un autel sur lequel brûlait toujours le feu de la charité. Or, saint Alphonse de Liguori indique divers moyens qui rendent facile l'application du cœur à la présence de Dieu.

Le premier, qui semble les comprendre tous, c'est d'élever

notre cœur à Dieu par de ferventes oraisons jaculatoires ou par de tendres affections, ce qui peut se faire en tout temps, en tout lieu, quand on marche, quand on travaille, quand on est à table, quand on se récrée. Ces affections peuvent être des actes d'adoration, d'actions de grâces, de prière, de contrition, de confiance, d'amour, etc. Quelle que soit notre occupation, rien n'empêche de nous tourner souvent vers Dieu qui est au-dedans de nous pour lui dire : « Seigneur, j'adore votre Majesté infinie, je vous remercie de tous vos bienfaits, je vous prie de me donner votre grâce, afin que je vous aime de plus en plus. Seigneur, venez à mon aide, hâtez-vous de me secourir. Je suis un grand pécheur; mon Jésus, miséricorde! Je me repens de vous avoir offensé. J'espère en votre bonté infinie. Je vous aime plus que tout. Ne permettez pas que je sois jamais séparé de vous. Mon Dieu, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Je ne veux que ce que vous voulez. »

Les anciens Pères faisaient grand cas de ces courtes prières et de ces affections, qui, au dire de saint Alphonse, sont plus propres à conserver la présence de Dieu que de longues oraisons. Celui qui les répète souvent ferme la porte au démon et écarte ainsi les pensées coupables. C'est surtout à son réveil, quand on se met en oraison ou en prière, quand on est assailli d'une tentation violente, quand on a à faire un acte de vertu qui contrarie la nature, qu'il faut user de ces invocations et de ces affections. Combien d'âmes se contentent de la prière du matin et du soir, et négligent de recourir à Dieu dans la journée, ou pendant la nuit, quand elles sont tentées! Faut-il s'étonner qu'elles aient à déplorer des chutes même graves, quand on sait par l'enseignement catholique qu'on ne peut triompher des grandes tentations sans le secours de Dieu? Le démon, en effet, est plus fort et plus habile que nous; comment nous soustraire à ses coups, si, quand il nous attaque, nous ne recourons pas à Dieu par la prière? Qu'on ne l'oublie pas, la prière est surtout obligatoire quand on

est tenté. Qu'on ait donc soin, dans ces moments critiques, d'appeler Dieu à son secours. Pour cela, il n'est pas nécessaire de se mettre à genoux ni d'interrompre son travail, il suffit d'un soupir de l'âme, d'un élan vers Dieu, d'un désir sincère de sa grâce. Il est à remarquer que Dieu permet que nous soyons tentés, afin que nous ayons l'occasion de lui témoigner notre fidélité, et que, comprenant le besoin que nous avons de son secours, nous recourions à lui plus fréquemment. La tentation est donc comme un aiguillon pour nous exciter à penser à Dieu et à le prier. Quelque grande qu'elle soit, si nous prions nous n'avons rien à craindre, et les assauts de l'ennemi ne serviront qu'à augmenter nos mérites. *Dieu est fidèle dans ses promesses, et il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces; il fera que la tentation même vous soit avantageuse et que vous en puissiez soutenir les attaques.* Heureux donc ceux qui savent élever fréquemment leur cœur vers Dieu! Ils peuvent tout en celui qui les fortifie.

Le second moyen d'exercer la volonté à la pratique de la présence de Dieu, dit saint Alphonse, c'est de renouveler toujours, dans les occupations qui peuvent distraire, l'intention de faire tout pour plaire à Dieu. Ainsi, au commencement de chaque chose que vous faites, soit que vous vous mettiez à l'ouvrage, soit que vous alliez à table, à la récréation, ou au repos, dites : « Seigneur, je ne veux pas faire ceci pour mon plaisir, mais seulement pour accomplir votre volonté. » Dans le cours de l'acte, ayez soin de renouveler la même intention : « Mon Dieu, que tout soit pour votre gloire! » De cette manière, on conserve très bien la présence de Dieu sans effort d'esprit, puisque le désir même de lui plaire est un souvenir amoureux de sa présence.

On peut encore renouveler cette intention quand l'heure sonne, quand on regarde son crucifix, ou une image, quand on entre ou qu'on sort de sa chambre ou de sa maison.

Enfin, si l'on a l'esprit trop fatigué ou trop distrait par

les occupations, il est bon de prendre quelques instants pour se retirer dans un lieu solitaire afin de s'y reposer et de s'y recueillir devant Dieu. Si votre corps tombait de lassitude, ne prendriez-vous pas quelques instants pour réparer vos forces par quelque aliment ou quelque repos? N'en faut-il pas faire autant pour votre âme, dont la nourriture et le repos sont en Dieu?

En employant ces divers moyens avec soin et persévérance, on peut arriver à faire de sa vie entière une oraison presque continuelle, à entretenir avec Dieu une sainte familiarité, à grandir par là chaque jour en amour, à goûter tellement ce doux commerce du cœur avec Dieu qu'on éprouve une vraie peine quand on perd le souvenir de sa présence. Dans le cours d'une carrière déjà longue, nous avons rencontré, même dans le monde, des âmes qui en étaient là, qui s'accusaient comme d'une faute d'avoir perdu le long du jour la présence de Dieu par intervalles, ou qui éprouvaient, quand elles l'oubliaient, un trouble qui les obligeait à revenir à lui sans retard. Si les lignes que nous écrivons multipliaient le nombre de ces âmes, quelle consolation pour nous, et quel bonheur pour ceux qui nous auraient compris! Quelles journées pleines que celles de ceux qui sont toujours unis à Dieu! Que d'actes saints répétés le long du jour, que de grâces sont le fruit continuel de cette conversation avec Notre-Seigneur!

§ 4. — De la lecture spirituelle.

Lacordaire a écrit: « Un signe de l'affaiblissement de la raison dans notre siècle, c'est la dégradation des lectures. L'homme ne peut lire que ce qu'il goûte; et ce qu'il goûte est la mesure de sa raison. Or, parmi les symptômes dont nous sommes les témoins, il n'en est pas de plus visible, pas de plus triste non plus, que la passion des livres chimériques, c'est-à-dire qui ne disent rien à la raison et ne s'adressent qu'à l'imagination ou aux sens.

» La France est inondée chaque jour de pages médiocres

par l'esprit et nulles par le fond, qu'un homme ne peut lire sans mépris pour lui-même, parce que leur lecture est un sacrifice fait au néant, et qui, néanmoins, trouvent un peuple d'adorateurs. Cette profanation de l'intelligence correspond à l'abaissement du caractère. Là où la raison n'est pas soutenue par les Livres sacrés, expression directe de la pensée de Dieu, elle ne l'est que par une émanation d'en haut. Quand elle se retire du ciel, elle se jette sur les plus viles pâtures, et le premier livre venu lui tient lieu de Bible. »

Ces réflexions sont encore plus vraies de nos jours qu'au temps où les faisait le célèbre orateur de Notre-Dame de Paris. Que de livres écrits de nos jours, par des mains même catholiques, sont nuls comme doctrine, quand ils n'allient pas l'esprit du siècle à l'Evangile! Que de revues, que de journaux dont l'esprit chrétien est absent, quand la religion n'y est pas ouvertement outragée! Quel temps perdu, par conséquent, pour ne pas dire quel péril à les lire!

Que de romans, dont les meilleurs ne valent rien! Que d'écrits, par conséquent, qui ne font que développer une fièvre d'émotions plus ou moins dangereuses ou une curiosité insatiable de nouvelles qui remplissent l'esprit et partagent le cœur de manière à n'y laisser presque aucune place pour les pensées sérieuses et pour l'amour de Dieu! Les âmes qui tendent à la charité feront donc bien d'avoir en horreur les lectures frivoles.

« Le moulin ne rend que ce qu'il reçoit, dit à ce sujet saint Alphonse de Liguori. S'il reçoit de mauvais grain, comment rendrait-il de bonne farine? Celui donc qui remplit son esprit de pensées vaines par des lectures curieuses, s'il se présente ensuite à l'oraison, à la communion, à la prière, n'y porte que des distractions et les vaines préoccupations dont sa tête est pleine. »

Volontiers nous donnerions le conseil que nous avons entendu répéter fréquemment nous-même à un de nos professeurs de théologie : *Messieurs*, nous disait-il sou-

vent, *ne lisez jamais de bons livres, n'en lisez que d'excellents.*

En effet, la vie est trop courte; nous devrons mourir sans pouvoir fouiller les trésors de vérité et de sainteté, enfouis dans les livres excellents, pourquoi nous amuser à ramasser çà et là des paillettes d'or dans de bons livres, quand nous avons sous la main des lingots qui nous sont offerts par les excellents?

C'est donc dans les excellents qu'il faut faire notre lecture spirituelle, et cet exercice a une grande portée pour l'acquisition et l'accroissement de la charité. Que de pécheurs convertis par les lectures de piété! C'est le cas de saint Augustin, de saint Ignace de Loyola, du Bienheureux Jean Colombini et de bien d'autres. Que de saints, par les bonnes lectures, se sont donnés à Dieu avec une générosité admirable! Saint Antoine, par exemple, et saint François d'Assise. Saint Dominique baisait tendrement ses livres de piété et les serrait avec amour contre son cœur en disant: « Ces livres me donnent le lait qui me nourrit. »

Et comment les saints anachorètes pouvaient-ils supporter, pendant tant d'années, cette vie qu'ils menaient dans les déserts, loin de tout commerce avec les hommes, si ce n'est par la pratique de l'oraison et par l'usage des livres spirituels? Un grand serviteur de Dieu, Thomas a Kempis, ne pouvait trouver de plus douce consolation que de se tenir dans sa cellule avec un livre qui lui parlât de Dieu.

Et cela se conçoit. L'homme ne vit pas seulement de pain. C'est la vérité qui alimente son intelligence; et la vérité, on la trouve dans les bons livres. Quand nous prions, selon la pensée de saint Jérôme, nous parlons à Dieu, et quand nous lisons, c'est Dieu qui nous parle. Ce saint Docteur appelle aussi les bons livres un bouclier contre les traits de l'ennemi du salut, et un miroir où nous découvrons les taches de notre âme.

« Nous ne pouvons toujours avoir à nos côtés notre

Père spirituel, dit saint Alphonse de Liguori, ni entendre de saints prédicateurs qui nous dirigent et nous donnent les lumières nécessaires pour bien marcher dans la voie de Dieu; les bons livres suppléent à leurs instructions. Saint Augustin nous apprend que ce sont comme autant de lettres que le Seigneur dans sa bonté nous envoie pour nous avertir des dangers que nous courons, nous enseigner le chemin du salut, nous encourager à souffrir les adversités, nous éclairer et nous enflammer de son divin amour. Qui donc désire se sauver et acquérir l'amour divin doit lire souvent ces lettres venues du paradis.

» Si vous me demandez maintenant quels seraient les livres préférables pour vous, continue saint Liguori, je vous conseille de lire ceux où votre âme trouve le plus de dévotion et qui vous portent davantage à vous unir à Dieu. » De tous les livres, les plus saints, les plus vénérables, sont sans doute ceux que Dieu a inspirés lui-même. C'est là qu'on trouve toute la science du salut, pourvu qu'on ait soin de les lire, non dans des Bibles falsifiées, que le protestantisme cherche à répandre pour propager ses erreurs, mais dans une traduction approuvée par l'Eglise. Mais, parmi les Livres Saints, l'Evangile l'emporte sur tous, au témoignage de saint Augustin. Il renferme, en effet, l'accomplissement de toutes les Ecritures. Les paroles qui sont sorties immédiatement de la bouche de Dieu même, y sont recueillies. Dans les autres livres, ce sont les serviteurs qui parlent au nom du Seigneur, mais dans l'Evangile, c'est le Maître qui enseigne: là, ce sont les étoiles qui brillent; ici, c'est le soleil qui éclaire. Aussi l'histoire nous apprend que saint Barnabé, apôtre, portait toujours suspendu à son cou l'Evangile de saint Matthieu qu'il avait transcrit de sa main, et qu'il voulut être enseveli avec lui. Sainte Cécile portait toujours l'Evangile sur son cœur; saint Augustin le tenait toujours entre ses mains, et saint François de Borgia, étant encore séculier et vice-roi de Catalogne, avait ordinairement sur lui le Nouveau Testament qu'il lisait souvent; c'est dans cette lecture

que s'enflamma cet amour ardent dont il brûlait pour Dieu et qu'il reçut les précieuses semences de ce parfait mépris qu'il eut depuis pour toutes les grandeurs du monde.

C'est dans l'Évangile que nous trouverons, si nous avons soin de le lire souvent, cette doctrine sublime de notre divin Sauveur, flambeau divin qui éclaire notre intelligence, et ces exemples du divin Maître qui nous apprendront à nous conduire dans toutes les circonstances de la vie. Quelle ample matière à nos méditations!

Saint Alphonse de Liguori conseille les ouvrages de saint François de Sales, du bienheureux Louis de Grenade, de Saint-Jure et autres semblables. « Du reste, généralement parlant, ajoute-t-il, je vous engage à laisser les livres difficiles et à choisir ceux qui sont dévots et faciles, en ayant soin de lire les matières que vous savez être plus utiles à votre perfection. Lisez souvent, entre autres, les vies des saints. Oh! qu'il est avantageux de les lire! Dans les ouvrages qui traitent des vertus, on voit ce qu'on doit faire, mais, dans les vies des saints, on voit ce qu'ont fait tant d'hommes et tant de femmes qui étaient de chair comme nous.

» Leur exemple, s'il ne fait pas d'autre bien, nous force du moins à nous humilier profondément; en lisant les grandes choses que les saints ont faites, nous rougirons certainement du peu que nous avons fait et que nous faisons pour Dieu. Mais il y a plus, saint Augustin nous le montre en parlant de sa propre expérience: « Mon Dieu,
» disait-il, la considération des exemples de vos servi-
» teurs consumait ma tiédeur et m'enflammait d'amour
» pour vous. » Saint Bonaventure dit la même chose de saint François: « Quand il pensait aux saints et à leurs
» vertus, celles-ci étaient pour lui comme autant de pierres
» brûlantes qui l'embrasaient d'un nouvel amour envers
» Dieu. »

Saint Liguori a oublié de conseiller la lecture de ses propres ouvrages, mais nous devons dire au lecteur qu'on

y trouve tout ce qui peut éclairer la piété et élever les âmes à l'amour divin. Il a, en effet, condensé dans ses œuvres ascétiques, qu'il est facile de se procurer, les plus beaux enseignements des Pères et des maîtres de la vie spirituelle, en même temps que les plus beaux exemples et les paroles les plus remarquables des saints. Aussi la *Pratique de l'amour de Dieu* du saint Docteur est-elle entre toutes les mains; ses *Considérations sur la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ* et ses autres œuvres spirituelles mériteraient de devenir aussi populaires.

Le saint évêque indique lui-même la méthode à suivre pour retenir un grand fruit de la lecture spirituelle.

Il faut, premièrement, avant de commencer, se recommander à Dieu, afin d'être éclairé de sa lumière dans les choses qu'on va lire. Il a déjà été dit que, dans la lecture spirituelle, c'est le Seigneur qui daigne nous parler; nous devons donc, en prenant le livre, faire cette prière : *Parlez, Seigneur, car votre serviteur écoute;* faites-moi connaître votre volonté; je veux vous obéir en tout.

Il faut, en second lieu, lire uniquement pour avancer dans l'amour divin, et non pour s'instruire ni pour satisfaire sa curiosité. Lire pour s'instruire, c'est faire, non une lecture spirituelle, mais une étude inutile en ce moment pour l'âme. Le mal est plus grand quand on lit par curiosité, comme font ceux qui dévorent les livres, sans penser à autre chose qu'à les parcourir au plus vite. Quel profit espèrent-ils de pareilles lectures? Tout le temps qu'ils y emploient est un temps perdu. Saint Grégoire disait : Beaucoup de gens lisent et lisent beaucoup; mais après leur lecture, ils se trouvent à jeun, comme s'ils n'avaient rien lu, parce qu'ils n'ont lu que par curiosité. Pour profiter de la lecture spirituelle, il faut lire posément et avec réflexion. Nourrissez votre âme de saintes lectures, disait saint Augustin. Or, pour se bien nourrir, il n'est pas bon de dévorer les aliments, il les faut bien mâcher. C'est pourquoi on avertit, en troisième lieu, que, pour retirer un fruit abondant de lectures pieuses, il

faut ruminer, c'est-à-dire bien peser ce qu'on lit, et s'appliquer à soi-même les résolutions pratiques qui y sont insinuées. Saint Ephrem conseille de relire ce qui fait le plus d'impression.

En outre, quand on reçoit quelque lumière spéciale à la lecture d'un enseignement ou d'un exemple qui pénètre le cœur, il est très utile de s'arrêter et d'élever son esprit vers Dieu, en prenant quelque bonne résolution, ou en faisant quelque bon acte intérieur, ou bien une prière fervente. Que la prière interrompe votre lecture, dit saint Bernard. Alors donc, que l'on laisse la lecture pour se livrer à l'oraison tant que dure le sentiment vif dont on a été touché. Agissons toujours ainsi à l'exemple d'une abeille qui ne passe d'une fleur à une autre qu'après avoir recueilli tout le miel qu'elle y trouve. Peu importe, en pareil cas, que le temps déterminé pour la lecture s'écoule et arrive à sa fin; car il est alors employé de la manière la plus utile à notre bien spirituel; la lecture d'une seule ligne nous est quelquefois plus profitable que celle d'une page entière.

Il faut enfin, en terminant la lecture, choisir quelque sentiment plus pieux qu'on y a puisé et l'emporter avec soi, comme on emporte une fleur d'un jardin où l'on est allé se récréer.

§ 5. — Des sacrements.

Nous avons parlé déjà, dans la première partie, de la Sainte Eucharistie qui est le sacrement d'amour par excellence; car c'est le gage de la tendresse de notre Dieu; c'est un don infini qu'il nous fait afin de nous presser de nous donner tout à lui. Rien n'est capable de nous enflammer des ardeurs de la charité comme la visite au Saint Sacrement, la messe bien entendue, la communion sacramentelle et la communion spirituelle bien faites. Nous n'avons ici qu'à dire quelques mots du sacrement de Pénitence, le seul avec l'Eucharistie qu'on puisse

recevoir fréquemment. Nous le ferons donc dans un premier numéro; et, dans un second, nous traiterons de la direction qui accompagne ordinairement la réception du sacrement de Pénitence.

I. — DU SACREMENT DE PÉNITENCE

Cassien enseigne qu'une âme qui aspire à la perfection doit tendre à une grande pureté de conscience, car c'est par cette pureté qu'on acquiert le parfait amour de Dieu, qui ne se donne qu'aux âmes pures, de sorte que l'amour divin correspond à la pureté du cœur. Il faut observer cependant que, dans les hommes, selon leur état présent, cette pureté ne consiste pas en une exemption absolue de toute faute: car, excepté notre divin Sauveur et sa divine Mère, il n'y eut jamais et jamais il n'y aura en ce monde aucune âme sans taches. *Tous nous manquons en beaucoup de choses*, dit saint Jacques. Elle consiste à réparer aussitôt les fautes dans lesquelles on est tombé et à s'en préserver avec soin pour l'avenir. Or, le sacrement de Pénitence atteint ce double résultat.

En effet, il répare le passé. Serions-nous chargés de crimes, la pénitence nous obtiendra notre pardon. Il n'est point de fautes que la pénitence n'efface. Dieu a donné à son Eglise les clés du royaume des cieux, il n'est point de coupable auquel elle ne puisse ouvrir les portes de la béatitude éternelle, s'il confesse ses fautes avec les dispositions voulues. *Tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel*, a dit Notre-Seigneur. Qu'on remarque ce mot *tout*. Il n'y a point de limites, par conséquent, au pouvoir de l'Eglise et à la miséricorde de Dieu, sinon celles qu'y met notre impénitence. Quelle consolation pour nous!

« Mais, dit saint Alphonse, la confession n'a pas seulement pour effet de purifier l'âme de ses souillures; elle lui procure en outre la force de ne pas retomber. » D'après le Docteur angélique, la vertu de la pénitence fait, non

seulement que la faute commise est détruite, mais encore qu'elle ne revient plus. Et voici, à ce propos, un trait que rapporte saint Bernard dans la vie de saint Malachie.

Une dame avait l'habitude de s'impatienter et de s'irriter au point qu'elle s'était rendue insupportable. Saint Malachie apprenant d'elle-même qu'elle ne s'en était jamais confessée, l'amena à faire une confession entière de ses fautes. Après cela, elle devint si patiente et si douce, qu'elle semblait incapable de se fâcher, quelle que fût la contrariété qu'elle éprouvât ou l'injure qu'on lui fît.

Il est facile d'expliquer cette efficacité du sacrement de Pénitence pour préserver du péché. D'abord, comme tous les sacrements, il produit la grâce ou il l'augmente; et, par conséquent, il donne à l'âme des forces nouvelles et lui confère un droit à recevoir en temps opportun des grâces actuelles, pour vaincre les tentations et pour éviter la rechute. Du reste, qui ne sait que l'aveu que l'on fait de certaines tentations suffit pour les dissiper? Le démon est un larron qui prend la fuite dès que l'on crie au voleur. De plus, la confession, exigeant, comme nous le dirons bientôt, le ferme propos de ne plus pécher, amène l'âme à prendre une résolution sincère qui l'affermit dans le bien.

Il ne faut donc pas s'étonner si, en vue d'acquérir la pureté de conscience, grand nombre de saints ont eu la coutume de se confesser tous les jours : ainsi faisaient sainte Catherine de Sienne, sainte Brigitte, sainte Colette, et les saints Charles Borromée, Ignace de Loyola et beaucoup d'autres.

Ce qui doit nous surprendre, c'est que les indifférents regardent la confession comme un joug pesant qu'ils ont hâte de secouer; et que des chrétiens redoutent comme une pénitence dure et laborieuse ce qui est, dans les desseins de Dieu, une source de grâces et de consolation. Saint Bernard leur dit : « Aimez la confession, qui vous fait aimer de Dieu; aimez la confession, si vous aimez la beauté. Elle purifie le pécheur et rend le juste plus pur

encore. » Elle est un des grands bienfaits de Dieu, un des fruits les plus salutaires de la passion et de la mort du Sauveur.

Pour produire ces heureux effets toutefois, le sacrement de Pénitence demande qu'on y apporte des dispositions sérieuses. D'abord la franchise au moins sur le nombre et l'espèce des fautes graves, si on a eu le malheur d'en commettre. Ce serait, en effet, un sacrilège que de cacher une ou plusieurs fautes graves, ou d'en diminuer le nombre, ou de les atténuer de manière à les faire passer pour légères, ou de les oublier volontairement par suite d'une négligence grave dans l'examen. Il faut même dire les doutes sérieux que l'on a sur la conscience, si on veut retirer de la confession la paix de la conscience qu'elle procure. On n'est cependant pas obligé d'avouer les fautes vénielles, ni de s'examiner à leur sujet, mais on est toujours tenu d'avoir la contrition de toutes les fautes graves que l'on accuse et le ferme propos de ne plus pécher mortellement à l'avenir et de faire une pénitence grave, imposée par le confesseur pour des fautes mortelles. Si l'on n'accuse que des fautes légères, il faut au moins se repentir sincèrement d'une d'entre elles et avoir la résolution de s'en corriger. Si on craint de ne pas avoir assez le regret de ses fautes vénielles, qu'on fasse porter la contrition et le ferme propos sur un péché plus grave de la vie passée et qu'on l'accuse sommairement, en disant, par exemple : je m'accuse de toutes les fautes de ma vie, surtout contre telle vertu ou contre tel commandement.

La contrition et le ferme propos sont plus indispensables encore que la confession elle-même, car Dieu ne pardonne qu'au repentir sincère, et point de repentir véritable s'il n'est accompagné de la résolution de ne plus pécher au moins gravement, d'éviter les occasions prochaines et volontaires de fautes graves, et de prendre les moyens nécessaires pour se corriger de ses mauvaises habitudes sérieuses. On voit par là que la confession est l'institution de Notre-Seigneur la plus sanctifiante. Dieu

pardonne au pécheur; mais il ne pardonne pas au péché; et il veut que celui qui a aimé le mal le déteste et se détermine à y renoncer. Aussi voyons-nous que ceux qui veulent aimer le péché abandonnent la confession et que ceux qui veulent mener une vie pure la fréquentent.

O vous qui tendez à l'amour de Notre-Seigneur, qui sentez que les souillures de votre âme sont un obstacle à l'union intime que vous voulez avoir avec lui, lavez-vous souvent dans le bain salutaire de la pénitence! Ce serait manquer de piété et même de raison, comme le remarque le bienheureux Louis de Grenade, que de négliger de recourir à un remède si doux, que de refuser de le prendre souvent, puisque si souvent nous sommes exposés au danger.

Voici, touchant la réception de ce sacrement, quelques règles utiles.

D'abord ne restons jamais en état de péché mortel. Si nous sommes tombés par fragilité, ne restons pas à terre dans la fange du vice, relevons-nous aussitôt par la contrition parfaite et allons nous confesser aussitôt que possible. Une fois maître d'un cœur, le démon le fait rouler d'abîme en abîme, si on n'a pas soin de chasser au plus tôt de la place cet infernal ennemi.

Il serait bien meilleur encore de se confesser avant la chute, on réussirait ainsi à s'en préserver. Une chute abat affaiblit l'âme, donne de l'audace à Satan, fortifie la pente vers le mal. Du reste, il est bien plus facile de dire en confession qu'on est tenté et d'y demander un encouragement que de dire qu'on a faibli. Oh! combien de fautes seraient évitées si on suivait ce conseil! Il n'est pas d'habitude vicieuse qui résistât si on avait soin de se confesser avant la chute. Quand nous nous sentons malades, ne recourons-nous pas au médecin avant de mourir? Le péché est la pire des morts.

Saint François de Sales conseillait à des personnes mariées de se confesser au moins de quinze en quinze jours; et, dans son *Introduction à la vie dévote*, écrite, comme on

sait, pour les gens du monde, il dit : « Confessez-vous humblement et dévotement *tous les huit jours*, encore que vous ne sentiez dans votre conscience aucun reproche de péché mortel. » « Lavez votre âme, écrit le Bienheureux Louis de Grenade, lavez votre âme dans l'eau salutaire de la pénitence et de la confession, *une fois la semaine*, puisque vous lavez aussi souvent le linge qui couvre votre corps. Ne faut-il pas arracher continuellement les mauvaises herbes d'un jardin, et n'est-il pas nécessaire de balayer souvent sa maison ? Un voyageur qui marche entre deux remparts est obligé d'aller le droit chemin, ne pouvant s'écarter ni d'un côté ni d'un autre; ainsi la confession que vous avez faite et celle qui doit la suivre sont un grand moyen pour vous empêcher de vous porter au mal. »

Une longue expérience nous l'a appris, la confession fréquente est le moyen le plus efficace de conserver toujours l'amitié de Dieu. Heureux ceux qui nous en croiront, ils nous en remercieront en paradis !

II. — DE LA DIRECTION

Le sacrement de Pénitence n'a pas seulement pour résultat de purifier nos âmes et de les fortifier contre la rechute; il nous procure encore un conseil sincère, donné par un homme éclairé sur les choses de Dieu, et qui n'a d'autre intérêt dans les avis qu'il nous donne que celui de notre sanctification. Personne ne peut être juge dans sa propre cause. Nous nous faisons illusion sur nous-mêmes comme un malade sur son mal. Le Dieu qui nous a donné les médecins pour connaître nos maladies corporelles et nous indiquer les remèdes propres à les guérir a établi les prêtres pour être les médecins de nos âmes et pour nous prescrire les moyens de nous affranchir de nos maladies spirituelles. Chose étrange ! nous savons donner de bons conseils à un autre, à un enfant que nous aurions et à un ami, et il nous est arrivé si souvent dans notre

vie de faire ce que nous n'aurions pas même conseillé à un ennemi, tant est grand notre aveuglement sur notre propre compte! C'est donc par une grande miséricorde pour notre faiblesse que Dieu nous a obligés à découvrir au prêtre nos infirmités spirituelles, afin de trouver en lui les conseils et la direction dont nous avons besoin; et c'est de notre part une grande présomption que de ne pas écouter docilement les conseils de notre confesseur et de nous conduire ainsi nous-mêmes, nous confiant au guide le plus insensé de tous, c'est-à-dire à notre propre illusion. Il est vrai qu'on peut choisir pour guide spirituel un prêtre que l'on ne voit que rarement et qui soit autre que le confesseur ordinaire. On peut même chercher un directeur à distance, se faire connaître à lui par lettres, et recevoir par le même moyen ses décisions. C'est ainsi que nous voyons dans la vie de certains saints, de saint François de Sales en particulier, qu'ils conduisaient par leurs lettres une foule d'âmes dans la voie de la perfection. Cependant, le plus souvent, la direction se fait au confessionnal, et il est sage que les personnes du sexe n'aillent pas la chercher ailleurs sans de bonnes raisons. Quoi qu'il en soit, il est important de ne pas marcher sans guide au milieu des périls qui bordent ici-bas notre route, autrement on risque de s'égarer et de se perdre. « C'est la consolation de la vie, écrivait saint Ambroise, d'avoir quelqu'un à qui vous puissiez ouvrir votre cœur tout entier, faire part de toutes vos pensées les plus intimes, confier tous vos secrets: un homme fidèle qui, dans la prospérité, partage votre bonheur, dans les afflictions compatisse à vos tristesses, et vous soutienne dans vos épreuves.»

Saint Athanase compare l'âme qui n'a personne pour la conduire à un vaisseau sans pilote, que les flots jettent çà et là sans que personne le dirige jusqu'à ce qu'il aille se briser contre quelque écueil. Mais personne ne traite cette question d'une manière plus pratique que saint François de Sales: « Voulez-vous sincèrement entrer dans les voies de la perfection, dit-il, cherchez un bon guide qui

vous y conduise. C'est de tous les avertissements le plus nécessaire.....

» Voici les conseils que saint Louis donna à son fils avant de mourir : « Confessez-vous souvent et choisissez un confesseur qui ait assez de science et de sagesse pour vous aider de ses lumières dans les choses nécessaires à votre conduite spirituelle. » « Un ami fidèle, dit la Sainte Ecriture, est une puissante protection : *Quiconque en a trouvé un a trouvé un trésor*, la sûreté de la vie et l'immortalité y sont attachées ; et on le trouve quand on a la crainte de Dieu. Il s'agit ici principalement de l'immortalité en vue de laquelle il faut tâcher d'avoir ce fidèle ami, qui nous conduise dans toutes nos actions par ses conseils et qui nous fasse marcher avec sûreté à travers les pièges du malin esprit. Nous aurons en lui un trésor de sagesse pour éviter le mal et pour faire le bien d'une manière parfaite ; de consolations pour nous soulager dans nos afflictions ; de force pour nous relever de nos chutes et de tous les remèdes les plus nécessaires à la parfaite guérison de nos infirmités spirituelles.

» Mais qui trouvera un tel ami ? Le sage répond que ce sera celui qui craint Dieu, c'est-à-dire l'humble qui désire ardemment son avancement spirituel. Puisqu'il est si important d'avoir un bon guide dans les voies de la dévotion, priez Dieu qu'il vous en donne un qui soit selon son cœur : et ne doutez pas que, quand il vous devrait envoyer un ange comme à Tobie, il ne vous donne un sage et fidèle conducteur.

» En effet, ce doit être un ange pour vous, c'est-à-dire que, quand Dieu vous l'aura donné, vous ne devez plus le considérer comme un homme ordinaire. Ne mettez votre confiance en lui que par rapport à Dieu, qui vous conduira par son saint ministère, en lui mettant dans le cœur et dans la bouche les sentiments et les paroles nécessaires à votre conduite.

» Ajoutez à la confiance (envers votre guide spirituel) une fidèle sincérité, traitant avec lui à cœur ouvert, et

lui découvrant fidèlement le bien et le mal qui sont en vous: le bien en sera plus sûr, et le mal plus court; votre âme en sera plus forte dans ses peines et plus modérée dans ses consolations. Joignez un religieux respect à la confiance; et, dans un juste tempérament, que la vénération ne diminue point la confiance, et que la confiance ne fasse rien perdre du respect: confiez-vous en lui avec le respect d'une fille envers son père, et respectez-le avec la confiance d'un fils envers sa mère. »

Cette confiance envers un directeur est indispensable pour retirer un vrai profit de sa conduite. Il ne suffit pas de dire à un directeur ses péchés comme on le fait à un confesseur, il faut lui faire connaître ses tentations, ses inclinations mauvaises, ses dangers, ses aspirations vers le bien, ses pratiques de piété ou ses pénitences, les œuvres dont on s'occupe et celles qu'on a le désir d'entreprendre, enfin tout ce qui intéresse l'âme. Il faut donc choisir pour guide un homme avec lequel on puisse en toute sûreté dévoiler tous ses secrets.

Aussi saint François de Sales ajoute-t-il: « Choisissez un directeur entre mille, dit Avila, et moi je dis entre dix mille: car il s'en trouve bien moins qu'on ne le pense, qui soient capables de ce saint ministère. Il y faut de la charité, de la science, de la prudence, et si l'une de ces trois qualités manque, le choix que l'on fera ne sera pas sans danger. Quand vous aurez trouvé un tel guide, remarque encore le saint évêque de Genève, bénissez-en la divine Majesté. Tenez-vous-en à votre choix sans en chercher un autre. » Dès lors, il ne reste plus qu'à obéir fidèlement et on peut marcher en sûreté. L'obéissance en effet préserve l'âme des illusions: elle trace nettement la voie de la perfection et du ciel; elle fournit l'occasion de renoncer à soi-même en sacrifiant à Dieu sa propre volonté. Or, la propre volonté, d'après saint Alphonse de Liguori, citant saint Bernard, saint Pierre Damien, saint Anselme, c'est un grand mal qui fait que le bien même n'est pas bien pour nous; c'est une bête féroce, une louve rapace,

une lionne furieuse qui dévore les vertus; c'est la lèpre la plus immonde de l'âme; c'est la source de tous les péchés comme la volonté de Dieu est la source de tous les biens; quand nous suivons notre propre volonté, le démon n'a pas besoin de nous tenter, elle nous tient lieu elle-même de démon. Satan lui-même ne peut rien contre nous sans notre propre volonté. On donne à la vertu tout ce qu'on retranche à la propre volonté. D'où viennent nos troubles sinon de notre propre volonté qui est le plus cruel des tyrans? Celui qui y renonce se délivre d'un fardeau insupportable. Les mondains s'attachent à contenter leurs désirs autant qu'ils le peuvent; mais les saints s'attachent autant qu'ils le peuvent à mortifier leur propre volonté et en cherchent même les occasions. Saint André d'Avellin avait fait vœu de résister continuellement à sa propre volonté, comme on le lit dans son office. Un grand serviteur de Dieu disait: « Un acte d'abnégation de sa propre volonté vaut plus que la fondation de mille hôpitaux. » Hélas! que d'âmes dans le monde s'égarent faute de direction et finissent par se perdre. Combien d'autres, qui pourraient employer utilement à la gloire de Dieu et au salut du prochain les dons reçus du ciel, mènent une vie inutile, parce que, ne cherchant pas à se faire conduire dans la voie du bien, elles n'écoutent que leurs caprices du moment. Combien d'autres se lancent dans des entreprises ou dans des œuvres bonnes en elles-mêmes, mais qui n'aboutissent pas, parce qu'une direction sérieuse n'y a pas présidé. Que ceux donc qui veulent procurer la gloire de Dieu, se dévouer aux œuvres avec profit, en même temps que se sanctifier eux-mêmes, en grandissant dans la charité qui n'agit pas de travers: *non agit perperam*, se soumettent à un directeur pieux, zélé et sage.

Nous avons donc dit les moyens à prendre pour obtenir les grâces et les lumières nécessaires pour arriver à l'amour divin, il nous reste à dire ce que nous avons à faire pour coopérer à ces grâces.

ARTICLE II

Moyens de coopérer à la grâce de Dieu pour acquérir l'amour divin.

En employant la prière, l'oraison, la pratique de la présence de Dieu, la lecture spirituelle, la fréquentation des sacrements, nous sommes certains d'obtenir la grâce nécessaire pour nous élever à Dieu par la charité; car nous pouvons tout en Celui qui nous fortifie, quand nous lui demandons son secours. Toutefois, gardons-nous de résister à la grâce obtenue, ou de la laisser stérile par notre négligence; car celui qui nous a créés sans nous ne nous sauvera pas sans nous. Il y faut donc mettre de notre bonne volonté, et être attentifs à profiter de l'assistance divine pour exciter en nous un grand désir de l'amour divin, et pour nous appliquer avec ardeur aux vertus qui sont une préparation à l'union avec Dieu.

§ 1er. — Du désir d'aimer Dieu parfaitement.

Heureux, dit Notre-Seigneur, *ceux qui ont faim et soif de la justice.* La justice chrétienne, c'est la grâce sanctifiante, c'est la charité qui l'accompagne; nous l'avons remarqué déjà. Heureux ceux qui la désirent, non d'un désir inefficace et lâche, mais avec toute l'énergie que met à chercher à se nourrir et à se désaltérer un homme que la faim et que la soif dévorent.

Il y a, en effet, de vains désirs qui, selon la parole du Saint-Esprit, *tuent le paresseux*, c'est-à-dire cet homme qui veut et ne veut pas; car ses mains refusent tout travail, et toute sa journée se borne à des envies stériles. Il est semblable à celui qui, en rêve, fait de grandes actions, et qui, une fois réveillé, n'entreprend rien ; ou à l'affamé qui mange en songe et qui, à son réveil, trouve son estomac vide. On peut le comparer aussi à un soldat en peinture qui a l'arme levée, sans frapper jamais et sans remporter une victoire. C'est le cas de ceux qui font de beaux plans

pour un avenir qu'ils ne verront probablement jamais, ou qui disent : Si j'étais dans une autre situation que celle où je suis engagé, je servirais Dieu de tout mon cœur ; et, en attendant, ils vivent dans le péché ou dans la tiédeur.

De tels désirs peuvent procéder de la grâce qui sollicite à bien faire ; mais quand on n'en fait rien, c'est une grâce dont on abuse et qui, par conséquent, sera un sujet de condamnation pour celui qui n'en a pas profité. Malheur donc à ceux qui, à l'heure de la mort, se trouveront les mains vides de bonnes œuvres, après avoir consumé leur vie dans ces stériles désirs !

Donc, *si vous cherchez, cherchez bien.* Si vous désirez, que vos désirs soient ardents et efficaces ; que vous les exécutiez avec empressement et avec persévérance. Pour lors, ils seront un grand moyen d'arriver à la perfection de l'amour de Dieu. Comme aucun homme n'est jamais parvenu à posséder parfaitement une science ou un art sans avoir d'abord désiré ardemment de l'acquérir, de même, dit saint Alphonse, aucun saint n'est arrivé à la sainteté sans un grand désir de l'atteindre. Dieu ne prodigue ordinairement ses faveurs signalées, disait sainte Thérèse, qu'à ceux qui désirent vivement son amour. D'après saint Augustin, la vie d'un bon chrétien est un désir continuel de la perfection. Ainsi celui qui ne conserve pas dans son cœur le désir de se sanctifier peut être un chrétien, mais non un bon chrétien. Cela s'applique généralement à tout le monde. Quand on désire peu un bien quelconque, on se gêne peu pour l'obtenir. Celui qui ne désire pas arriver à la cime d'une montagne, où il sait que se trouve un trésor, ne fera pas le moindre effort pour y monter et restera au bas dans l'insouciance et l'inaction ; de même celui qui ne désire pas acquérir le trésor de la perfection, parce que la peine qu'il faut se donner pour y parvenir lui semble trop dure, restera toujours négligemment dans sa tiédeur, sans jamais faire un pas dans la voie de Dieu. Bien plus, celui qui ne désire pas et ne s'efforce pas d'aller toujours en avant dans la voie du

Seigneur, ira toujours en arrière et se mettra dans un grand danger de se perdre. C'est ce qu'affirment tous les maîtres de la vie spirituelle, d'accord avec l'expérience.

Selon le Sage, la marche des justes est comme le soleil, lequel, apparaissant dès le matin, grandit de plus en plus à mesure qu'il avance; la lumière des pécheurs, au contraire, est cette lueur du soir qui ne fait que diminuer et finit par s'évanouir, en sorte que ces malheureux ne voient plus où ils sont : *La vie des impies est ténébreuse, ils ne savent où ils tombent.* Malheur donc à celui qui, content de sa vie, ne cherche pas à devenir meilleur! Ne pas avancer, c'est reculer, dit saint Augustin. Celui qui se trouve au milieu d'un fleuve, ajoute saint Grégoire, et qui ne cherche à lutter contre le courant de l'eau, sera infailliblement emporté. De là ce reproche que saint Bernard adresse au tiède : « Si vous ne voulez pas avancer, vous voulez donc reculer? — Nullement, répond le tiède; je veux demeurer tel que je suis, ni meilleur, ni pire. — Mais cela est impossible, dit le Saint, puisque l'homme *ne demeure jamais dans le même état.* Pour gagner le prix, c'est-à-dire la couronne éternelle, il faut, dit l'Apôtre, courir sans relâche, jusqu'à ce qu'on l'ait saisie. Celui qui cesse de courir, perd la couronne et tout ce qu'il a fait jusque-là. » « Qui ne gagne pas perd en ce trafic, dit saint François de Sales; qui ne monte pas descend en cette échelle; qui n'est pas vainqueur est vaincu en ce combat. »

Les bons désirs sont les ailes qui soulèvent de la terre pour nous porter vers Dieu. Le désir de faire fortune soutient les commerçants au milieu des fatigues qu'ils s'imposent et le jour et la nuit; le désir de la victoire soutient le soldat sur le champ de bataille. Ainsi le désir d'aimer Dieu et de lui plaire donne des forces à l'âme, dit saint Laurent Justinien, et rend la peine plus légère.

C'est de lui que dépend tout notre avancement spirituel, c'est ce qui nous dispose à faire des progrès et ce qui nous en donne le moyen. Le commencement de la

sagesse, c'est un désir très sincère de l'obtenir; et cela se conçoit facilement. L'amour de Dieu ne peut s'imposer par contrainte ou par force, il faut s'y porter de bonne volonté et de plein cœur; sans cela on n'y arrivera pas. Quand les choses sont mises en mouvément contrairement à leur tendance naturelle, le mouvement s'affaiblit à mesure qu'elles s'approchent du terme où l'on veut les faire arriver. C'est ainsi que, si vous lancez une pierre sur une tour, la vitesse se ralentit à mesure qu'elle s'approche du sommet de la tour; mais si elle tombe de la tour à terre, sa vitesse augmente à mesure qu'elle approche de la terre. Tout ce que l'on peut faire pour nous aider à acquérir l'amour de Dieu, par des exhortations ou des réprimandes, aboutit à peu, si nous n'y sommes pas portés par une bonne volonté sincère d'être tout à lui. Que faut-il pour se sauver? « La bonne volonté, disait saint Thomas à ses sœurs, » et, par conséquent, des désirs efficaces d'acquérir l'amour de Dieu qui fait le salut de tous ceux qui s'y appliquent. Sans ce désir intérieur, on ne fait le bien que pour un temps; et on s'arrête dès qu'on manque d'un secours extérieur, ou dès qu'on rencontre un obstacle. Et avec ce désir on marche seul, quand on n'est pas soutenu; et on triomphe de toutes les entraves. Qui bien désire la dévotion, bien la cherche, dit saint François de Sales, qui bien la cherche bien la trouve, et qui bien la trouve a trouvé la source de la vie. De plus, Dieu, dit sainte Thérèse, ne laisse jamais sans récompense, même en cette vie, un bon désir quel qu'il soit. En effet, Dieu est aussi riche en miséricorde qu'en justice. S'il punit d'une manière si rigoureuse les mauvais désirs, comment n'aurait-il pas des récompenses abondantes pour les bons? Aussi la Sainte Vierge Marie a-t-elle chanté dans son admirable cantique: Le Seigneur *a rempli de biens ceux qui étaient affamés* de la justice. *Si quelqu'un a soif*, dit Notre-Seigneur, *qu'il vienne à moi et qu'il boive. A celui qui a soif je donnerai gratuitement à boire à la source de la vie.*

Désirer d'aimer Dieu, n'est-ce pas l'aimer déjà, et boire par conséquent à la source de l'amour divin? « Il n'y a point de signe plus certain que Dieu habite dans une âme, dit saint Bernard, que le désir d'une grâce plus abondante. » On est avide des choses temporelles, quand on ne les a pas, et quand on les a, on s'en dégoûte; mais il n'en est pas ainsi de l'amitié de Dieu. Si l'on ne l'a pas, comme on n'en goûte pas les consolations, on ne les envie pas. Quand on la désire, c'est une marque qu'on la possède déjà.

Donc, dirons-nous avec sainte Thérèse, que nos pensées soient grandes! Nous ne devons pas borner nos désirs; nous devons espérer, au contraire, qu'en nous appuyant sur Dieu, nous pourrons, par de constants efforts soutenus de sa grâce, arriver peu à peu où beaucoup de saints sont parvenus..... La majesté divine aime les âmes généreuses, pourvu qu'elles se défient d'elles-mêmes. Cette Sainte attestait par expérience qu'elle n'avait vu aucune âme pusillanime faire autant de progrès en beaucoup d'années, que les âmes généreuses en peu de jours. Il est donc fort important, conclurons-nous avec saint Alphonse, que nous élevions nos désirs à de grandes choses, comme d'aimer Dieu plus que tous les saints, de souffrir pour son amour plus que tous les martyrs, d'avoir à supporter, en les pardonnant, toutes les injures, d'embrasser toutes les fatigues et toutes les peines pour sauver une âme, et autres choses semblables; car d'abord, bien que ces désirs ne doivent pas se réaliser, ils sont néanmoins d'un grand mérite auprès de Dieu, qui aime les bonnes volontés autant qu'il hait les volontés perverses; en outre, par ces désirs de choses grandes et difficiles, on acquiert plus de courage pour accomplir les choses faciles. C'est pourquoi on gagne beaucoup à former, chaque matin, le bon propos de faire pour Dieu tout ce qu'on pourra, de souffrir patiemment toutes les contrariétés, d'être toujours recueilli et occupé à produire des actes d'amour envers le Seigneur. Telle était la pratique de saint François, au

rapport de saint Bonaventure. Il se proposait de faire de grandes choses, avec la grâce de Jésus-Christ.

Il y a eu des saints qui, par le moyen des bons désirs, sont parvenus en peu de temps à une sublime perfection, selon le mot du Sage: *Dans une courte vie, il a fourni une longue carrière.* Tel fut un saint Louis de Gonzague, qui s'éleva si haut en peu d'années, puisque sa vie ne fut que de vingt-trois ans. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi, qui le vit en esprit, dans le ciel, disait qu'il lui semblait, en quelque sorte, qu'aucun saint du paradis ne jouissait d'une plus grande gloire que Louis; elle apprit alors qu'il était arrivé à cet état par l'ardent désir qu'il avait eu, pendant sa vie, de parvenir à aimer Dieu autant que Dieu mérite d'être aimé, et que, dans l'impossibilité d'y réussir, puisque Dieu mérite un amour infini, il avait souffert ici-bas un martyre d'amour, cause de son élévation à une si grande gloire.

Rien de plus utile pour accroître cette soif de l'amour divin que de lire la vie des saints, de ceux surtout qui ont excellé dans l'amour de Dieu, particulièrement s'ils ont à certaines époques de leur vie offensé Dieu gravement, comme saint Augustin ou sainte Marguerite de Cortone. Rien n'est plus capable de nous donner du courage, à nous, pauvres pécheurs. Nous avons un si grand besoin d'apprendre, comme le dit saint Bernard, que Dieu ne fait pas attention à ce que l'homme a fait, mais à ce qu'il veut devenir. Nos égarements passés, au lieu d'être une raison de nous décourager dans la voie du bien, nous pressent au contraire de racheter le temps perdu en aimant Dieu avec plus d'ardeur afin de lui faire oublier nos ingratitudes. O mon Dieu, est-il une âme qui vous ait été plus infidèle que la mienne? Aussi mon désir de vous aimer est d'autant plus grand que j'ai été plus coupable. Augmentez-le encore par votre grâce; que ce désir consume mon cœur et y détruise tous les restes de mes fautes, et toutes mes inclinations mauvaises.

Si nous avons toujours aimé Dieu, gardons-nous de

nous arrêter en un si beau chemin. Grandissons chaque jour en désir d'aimer encore davantage. Il nous reste une longue route à faire, car, dit saint Thomas, l'accroissement de la charité n'a aucune limite tant que nous sommes en cette vie. N'oublions pas qu'en augmentant en nous l'amour de Dieu sur la terre, nous lui donnons l'élévation qu'il gardera dans l'éternité. Plus, en effet, nous aurons ici-bas grandi dans l'amour, plus claire sera au ciel la vision que nous aurons de Dieu, plus abondamment nous participerons à la béatitude et à la gloire divines.

§ 2. — Des vertus qui sont une préparation à l'union à Dieu.

Nous l'avons assez fait comprendre, dans notre recherche de l'amour divin, nous devons nous garder de velléités stériles qui ne sont jamais suivies d'exécution. Il faut nous déterminer énergiquement non seulement à éviter les obstacles à la charité que nous avons signalés, mais encore à pratiquer les vertus qui orneront comme des pierres précieuses le temple intérieur où nous voulons nous unir à Dieu.

Tous les maîtres de la vie spirituelle nous disent, en effet, que pour arriver à l'union avec Dieu, après nous être purifié du péché et avoir triomphé de nos inclinations perverses, nous devons passer par la voie qu'ils appellent illuminative. Elle consiste à s'exercer à l'acquisition des vertus, à la lumière de la grâce qui nous en découvre la beauté, afin d'arriver ensuite au terme, qui est le repos en Dieu par l'amour parfait. L'acquisition des vertus doit donc être l'exercice principal de ceux qui veulent avancer dans l'amour de Dieu, comme le renoncement au péché et la lutte contre les passions est l'exercice principal de ceux qui commencent à aimer Dieu. C'est l'enseignement de saint Thomas et de la théologie catholique.

Mais nous devons ici encore répéter une remarque faite déjà plusieurs fois, car elle a une véritable importance. Gardons-nous d'attendre d'avoir acquis les vertus pour nous mettre à aimer Dieu.

Nous devons aimer Dieu toujours, dans toutes les phases de notre vie spirituelle; par conséquent, l'amour de Dieu, qui est le couronnement des vertus, est aussi un moyen efficace de les augmenter en nous; car il rend plus douce et plus facile la violence qu'il faut se faire pour devenir vertueux. Saint Thomas nous apprend même qu'il n'y a point de vertu parfaite sans l'amour de Dieu qui donne à toutes les vertus leur lustre et leur prix, et qui seule dirige les autres vertus vers la fin dernière de l'homme.

Et d'ailleurs, nous avons assez dit qu'un acte de vertu quelconque ne devient méritoire du ciel que par la charité; mais, d'autre part, il faut bien remarquer que ceux qui veulent progresser dans l'amour de Dieu ont à s'appliquer sérieusement aux autres vertus, dont les unes, comme la foi et l'espérance, sont le fondement de la charité, et les autres, c'est-à-dire les vertus morales, sont les bras de la charité qui les fait agir et rapporte leurs actions à la béatitude éternelle. Pour que la charité règne sans obstacle dans une âme, il faut que toutes les puissances de cette âme soient assouplies et ne résistent pas à son impulsion; or les vertus perfectionnent les facultés de l'âme et les rendent promptes à exécuter ce que la charité commande. « De même, dit saint Thomas, que le goût juge des saveurs des aliments selon la disposition du palais, de même l'esprit de l'homme juge de ce qu'il a à faire selon sa disposition habituelle. » Si donc cette disposition est bonne ou vertueuse, elle l'incline vers le bien et le détourne du mal. Si elle est mauvaise, elle l'incline vers le mal et le détourne du bien. Quand la charité se trouve dans une âme qui n'a pas encore acquis l'habitude des autres vertus, elle est donc comme un homme qui a un grand désir d'avancer vite, mais dont les jambes

engourdies le servent mal: ou comme un général qui sait bien commander à des soldats qui ne savent pas exécuter ses ordres. L'exercice de la charité est donc ainsi paralysé.

De plus, si on néglige d'acquérir les vertus et de s'y fortifier, il vient un moment où la ferveur du commencement s'attiédit; et l'on se trouve hérissé de défauts qui rendent la piété odieuse, et qui peuvent mener indirectement à la ruine de la charité elle-même, en disposant l'âme à pécher gravement.

Il est donc important d'appeler l'attention de nos lecteurs sur les principales vertus chrétiennes afin qu'ils s'y appliquent de tout leur cœur. Nous parlerons très brièvement d'abord des vertus théologales et ensuite des vertus morales.

I. DES VERTUS THÉOLOGALES

On appelle vertus théologales celles qui ont pour objet et pour motif, non un bien quelconque, mais Dieu lui-même. C'est à Dieu qu'elles se rapportent. La foi nous fait croire en Dieu parce qu'il est la vérité même; l'espérance nous donne la confiance et le désir de le posséder, parce qu'il nous l'a promis et qu'il est bon et fidèle dans ses promesses; la charité aime Dieu, parce qu'il est la perfection même. Ces vertus sont si élevées que nous ne pouvons nullement y atteindre par nos propres forces, il est nécessaire que Dieu les répande dans nos âmes par sa grâce.

Comme la charité fait le sujet de ce livre, nous n'avons ici qu'à dire un mot de la foi et de l'espérance.

De la foi.

Voilà le fondement de la charité. Nous n'aurions pu avec notre raison connaître que Dieu nous appelle à partager sa béatitude au ciel, s'il ne nous l'avait appris lui-

même; et jamais, par conséquent, nous n'aurions pu avoir pour Dieu un amour d'amitié. L'amitié suppose, en effet, une communication de biens entre ceux qui s'aiment, selon la remarque de saint Thomas. Elle ne peut exister entre ceux qui ne croient pas possible de se lier familièrement entre eux. Mais, connaissant par la foi que Dieu veut se donner à nous, nous pouvons avec sa grâce l'aimer comme notre bien suprême. La foi est donc la base de nos espérances, la preuve des vérités que nous ne voyons pas, et dont nous sommes plus certains que si nous les contemplions de nos yeux, et que si nous les démontrions par le raisonnement; car, comme il est absolument impossible que Dieu nous trompe, la certitude que donne sa parole est la plus grande de toutes. Nos sens et notre raison peuvent nous égarer, la foi ne le peut jamais. C'est un flambeau éclatant qui nous éclaire et nous guide à travers les ténèbres de ce monde, nous faisant connaître Dieu, ses perfections adorables, l'amour infini qu'il nous a témoigné, la fin à laquelle il nous destine, qui est de partager sa béatitude et sa gloire, la route à suivre et les moyens à prendre pour y atteindre. C'est la foi qui nous découvre les secrets de la vie divine qui feront notre ravissement au ciel, la Trinité des personnes dans l'unité de nature, les mystères de l'Incarnation, de la Rédemption, de l'Eucharistie, qui ont fait l'admiration de tous les saints.

Bénissons Dieu *qui nous a appelés à son admirable lumière,* de préférence à tant de pauvres infidèles ou hérétiques qui sont assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort.

Mais gardons-nous de fermer nos yeux à cette bienfaisante clarté. « Les yeux ont été faits pour voir la lumière, dit Bossuet, et tu es faite, âme raisonnable, pour voir la vie éternelle qui illumine tout homme qui naît au monde. Les yeux se nourrissent de la lumière, dit saint Augustin; et ce qui fait voir, poursuit ce grand homme, que la lumière les nourrit et les fortifie, c'est que, s'ils demeurent trop longtemps dans l'obscurité, ils

deviennent faibles et malades. Et cela pour quelle raison, si ce n'est qu'ils sont privés de leur nourriture et comme fatigués par un trop long jeûne? D'où il arrive encore un effet étrange : c'est que si l'on continue à leur dérober cette nourriture agréable, ou vous les verrez enfin défaillir par manque d'aliments, ou, s'ils ne meurent pas tout à fait, ils seront si débiles qu'à force de discontinuer à voir la lumière, ils n'en pourront plus supporter l'éclat : ils ne la regarderont qu'à demi, d'un œil incertain et tremblant. Ah! rendez-nous, diront-ils, notre obscurité; ôtez-nous cette lumière importune: ainsi la lumière, qui était leur vie, est devenue l'objet de leur aversion.

» Chrétiens, ne sentons-nous pas qu'il nous est arrivé de même? Qui ne sait que nous sommes faits pour nous nourrir de la vérité? C'est d'elle que doit vivre l'âme raisonnable; si elle quitte cette viande céleste, elle perd sa substance et sa force; elle devient languissante et exténuée; elle ne peut plus voir qu'avec peine; après, elle ne désire plus de voir; enfin elle ne hait rien tant que de voir. Ah! qu'il n'est que trop véritable, qu'il n'est que trop constant par expérience! On s'engage à des attachements criminels, on ne cherche que les ténèbres; les fumées s'épaississent autour de l'esprit, et la raison en est offusquée; celui qui est en cet état ne peut pas voir; la lumière de ses yeux n'est plus avec lui. Voulez-vous être convaincus qu'il ne veut pas voir? Au milieu de ses ombres qui l'environnent, un sage ami s'approche de lui, il observe s'il n'y a point quelque endroit par où on lui puisse faire entrevoir le jour; mais il en détourne la vue il ne veut point voir la lumière, qui lui découvre une erreur qu'il aime et dont il ne veut pas se désabuser. »

Nos lecteurs n'en sont pas arrivés à haïr la lumière; ils aiment la religion; ils croient les principaux mystères de la foi; mais n'est-il pas des vérités aussi clairement enseignées dans l'Evangile que celle de la Trinité, dont nous ne sommes pas assez convaincus? Jésus-Christ a dit: *Heureux les pauvres d'esprit; heureux ceux qui*

pleurent; heureux ceux qui ont le cœur pur; heureux ceux qui souffrent pour la justice! Croient-ils donc à l'Evangile ceux qui disent : Heureux ceux qui ont de l'argent, qui n'ont rien à souffrir, qui peuvent se divertir à l'aise et s'accorder tous les plaisirs? Ceux qui tiennent un tel langage, s'ils croient à l'Evangile, n'y croient qu'en partie, et c'est pour cela que leur vie est si imparfaite; car s'il est vrai, comme l'assure saint Augustin, qu'il soit difficile de mal vivre quand on croit bien, il est impossible qu'il vive parfaitement celui qui a une foi imparfaite.

D'autres, en ayant une foi entière à l'Evangile, en perdent de vue les enseignements, ne les méditent point, n'en font point la règle de leur conduite. Ils ne sont pas de ces justes qui vivent de la foi. Ils sont guidés ou par les sens qui les portent vers l'amour des biens périssables, ou par la raison qui leur fait pratiquer une certaine honnêteté, une certaine probité selon les règles de la prudence humaine, mais ce n'est pas le flambeau divin qui les guide. Ils peuvent être estimés du monde, mais en réalité, leur vie reste stérile, car *sans la foi il est impossible de plaire à Dieu*. On estimerait insensé celui qui soutiendrait qu'une étoile n'est pas plus grande qu'une des lampes dont nous nous servons la nuit pour nous éclairer; nos sens nous présentent en effet la lampe comme aussi grande que certains astres qui nous apparaissent dans le lointain, mais la raison et la science viennent réformer les erreurs de nos sens. La foi est plus élevée au-dessus de la raison que la raison ne l'est au-dessus des sens. Le jugement de la raison a besoin souevnt d'être rectifié par la lumière supérieure de la foi. Les sens en effet ont une influence sur l'intelligence humaine. Ils nous portent à regarder comme d'un grand prix ce qui passe, et à négliger les biens éternels. Si la foi ne vient pas redresser une appréciation aussi fausse, l'homme laisse le ciel pour la terre, l'éternité pour le temps, Dieu pour les créatures. Gardons-nous d'un tel malheur. Vivons de la foi. Or, la foi est d'autant plus

parfaite qu'elle ne s'appuie sur aucunes consolations spirituelles, sur aucunes connaissances naturelles, mais sur la pure parole de Dieu qui est son fondement inébranlable. C'est alors qu'elle nous dispose plus efficacement à l'union avec Dieu. Cette union au ciel sera parfaite, par la lumière répandue dans notre intelligence, qui lui montrera Dieu tel qu'il est; et en ce monde elle est commencée par la grâce dont la lumière de la foi est le principe et qui seule nous fait connaître la fin à laquelle Dieu nous a destinés, ce que ne peuvent faire tous les raisonnements humains, tous les efforts de notre imagination, tous les sentiments de notre âme.

De là il faut conclure que personne ne connaît aussi bien Dieu que ceux qui ont une grande foi. Aussi saint Paul, faisant l'éloge des saints, attribue-t-il toutes les actions héroïques de leur vie à leur foi. Ce qui nous fait trouver si grands les chrétiens de la primitive Église, c'est la foi qui les portait à mépriser tous les biens de la terre et la vie elle-même pour rester fidèles à Dieu. Les connaissances des philosophes ou des savants de toute sorte, ne vont pas jusque-là, comme l'expérience ne le prouve que trop.

De là il faut conclure encore que la foi est ce qui élève et perfectionne le plus l'intelligence humaine, parce qu'elle lui fait connaître les vérités les plus sublimes avec une certitude qui ne peut être plus grande, puisqu'elle se fonde sur le témoignage de Dieu. La foi est donc la marque la plus claire de la force, de la générosité, de l'élévation de notre esprit; car de même que notre volonté ne saurait mieux montrer son courage qu'en aimant les choses pénibles et difficiles, ainsi il est certain que la force et la vigueur de notre esprit se montrent, lorsque nous croyons des mystères dont les ressorts nous sont cachés, et qui sont infiniment élevés au-dessus de notre capacité. Saint Léon a dit: « Il n'appartient qu'aux esprits forts et élevés, aux âmes vraiment fidèles et solidement éclairées, de croire sans hésiter ce qu'elles ne peuvent voir avec les

yeux du corps, et d'élever leurs désirs où elles ne peuvent porter leur vue. » Ils se trompent donc étrangement ceux qui croient que la force d'esprit consiste à contrôler un mystère de la religion, à tourner en ridicule une cérémonie de l'Eglise, à secouer la croyance de ce qu'ils n'entendent pas. Comme saint Augustin le raconte de lui-même, lorsqu'il était encore enveloppé dans les ténèbres de l'hérésie, ils ne veulent rien croire de contraire à leurs erreurs, si on ne leur montre avec autant de clarté que deux et deux font quatre, et ils ne prennent pour règle de leur croyance que leurs yeux et leurs mains. Petits vers de terre! Chétifs champignons d'une nuit! Ils ne sont au monde que depuis quatre jours, ils font les esprits forts, et ils ne sont que faiblesse; ils veulent singer le regard perçant de l'aigle, et ils n'ont que la vue basse du hibou; ils ne comprennent pas que rien n'est plus aisé que de croire qu'une chose est vraie, lorsque la raison et les sens la montrent telle; les esprits les plus lourds et les plus grossiers sont capables de cet effort, parce que tout cela est conforme à leur nature; mais croire qu'une chose est véritable lorsque nos sens se perdent, que notre raison est éblouie, et que nous serions portés à la croire fausse, si nous voulions nous laisser conduire par nos lumières naturelles, c'est alors que l'on montre sa force et que l'on s'élève au-dessus de soi-même.

C'est ce que font les justes, ils vivent de la foi, car ils pensent, ils parlent, ils agissent selon ses lumières et non selon les entraînements des sens et les raisonnements humains. Aussi les voit-on fouler aux pieds les biens et les maux d'ici-bas. On pourrait dire d'eux comme de Moïse, qu'ils soutiennent le regard de l'invisible, comme s'ils le voyaient de leurs yeux. Voilà les saints de tous les temps, ils voient par la foi Dieu comme étant présent; ils croient les mystères, comme s'ils les voyaient.

Quoi de plus capable d'exciter dans les cœurs la haine du mal, le mépris du monde, le désir de se sanctifier, et surtout l'amour de Dieu! Si nous étions bien pénétrés de

ces pensées : Dieu m'a aimé jusqu'à mourir pour moi, il m'aime encore jusqu'à me préparer, si je lui suis fidèle, la béatitude dont il jouit lui-même, jusqu'à résider dans le tabernacle pour être ma consolation, et l'aliment de ma vie, qui pourrait se défendre d'aimer? O sainte foi, éclairez-nous de vos lumières, et nous ne tarderons pas d'être embrasés des flammes de la charité. Seigneur, je vous fais la prière de vos Apôtres : *Seigneur*, *augmentez ma foi.* Je crois, mon Dieu, mais aidez-moi encore, car il me reste quelques obscurités que je veux dissiper. C'est pourquoi je remplirai mon esprit des pensées de la foi, je les méditerai comme David et le jour et la nuit, je ne veux me conduire que d'après vos enseignements et les maximes de votre Evangile.

2° *De l'espérance.*

La foi nous découvre les biens du ciel. L'espérance vient à son tour, et nous dit : « Ces biens sont à vous, si vous les voulez. Votre Dieu vous les a promis. Il est la bonté même ; il peut par conséquent faire votre béatitude parfaite, et il est tout disposé à vous la procurer ; il est assez puissant pour réaliser ses promesses, et il ne saurait manquer de parole. » Et, à ce langage de l'espérance, l'âme que le découragement assombrit et glace comme les brumes de l'hiver, sent sa vie renaître, comme la nature revit aux rayons du soleil du printemps. Le cœur se dilate, se réchauffe et s'élance vers le ciel, pareil à l'oiseau qui, lorsque ses ailes se sont développées, sort du nid étroit qui le retenait comme en prison et prend son vol dans les airs.

Loin donc d'être un obstacle à la charité, l'espérance donne du courage pour acquérir toutes les vertus. *J'ai couru dans la voie de vos commandements*, ô mon Dieu, *quand vous avez eu dilaté mon cœur.* Et comme le premier et le plus grand des commandements, c'est d'aimer Dieu, c'est lui tout d'abord que l'espérance nous excite

à observer. Par là même que nous espérons que quelqu'un nous accordera quelques bienfaits, dit saint Thomas, nous nous tournons vers lui comme vers notre bien, et ainsi nous commençons à l'aimer. L'espérance est donc un commencement d'amour. Par elle, en effet, l'âme tend vers Dieu comme vers sa fin dernière; mais elle le considère encore comme attendu et absent, tandis que par la charité elle s'attache à lui, comme le possédant déjà en quelque sorte.

Dans l'édifice de la sanctification, la foi est le fondement, l'espérance la colonne qui supporte le sommet; la charité est le comble du temple intérieur élevé à la gloire de Dieu. Plus les colonnes sont solides, plus l'édifice peut s'élever. Plus notre espérance sera ferme, plus nous grandirons en amour. « Nous sommes disposés à progresser dans la charité, dit saint Thomas, ou par les bienfaits que nous avons reçus de Dieu, ou par les récompenses que nous en attendons. Et jamais nous ne pourrions aimer Dieu d'un amour d'amitié, si nous désespérions d'entrer en participation de ses biens. »

Heureux donc *tous ceux qui espèrent en Dieu. Beati omnes qui sperant in eo.* Sur qui compter, sinon sur lui? Ne mérite-t-il pas plus de confiance que les princes de la terre? Chose étrange! Il est des âmes qui ajoutent foi à tout le monde, excepté au Dieu qui a fait le monde et qui a donné la fidélité à tout ce qui en a tant soit peu. On confie son grain à la terre qu'on a cultivée, on donne ses travaux et ses sueurs à une vigne pendant une année, espérant qu'elle ne sera pas ingrate; on confie son or à un coffre solide; ses meubles et ses provisions à des serviteurs; on fait la paix avec un ennemi sur la foi de son serment, on remet ses valeurs à un commerçant en se fiant à sa signature qui ne figure au fond que sur une feuille de papier. Dieu n'est-il pas aussi fidèle qu'une terre et qu'une vigne que la grêle peut dévaster; qu'un serviteur qui, après tout, peut un jour nous voler; qu'un coffre de fer qu'on peut crocheter; sa parole n'offre-t-elle pas autant

de garantie que le serment d'un ennemi ou que la signature d'un commerçant? C'est donc lui faire une grave injure que de se désespérer et que de se défier de lui?

Notre-Seigneur nous dit : *Que votre cœur ne se trouble pas, qu'il ne craigne pas; car il a plu à mon Père de vous donner son royaume.* Il nous déclare que son Père lui a remis entre les mains notre salut et que, pour ce qui le regarde, il ne permettra jamais la perte d'une brebis qu'il a rapportée sur ses épaules, après l'avoir cherchée au loin, et pour la conservation de laquelle il a laissé percer de clous ses mains innocentes.

Comprenant la bonté de Dieu, le prophète royal abandonnait sans crainte aux mains divines le salut de son âme ; « *Seigneur*, disait-il, *je remets mon âme entre vos mains. In manus tuas commendo spiritum meum.* » Pourquoi cette confiance? Il en indique aussitôt la cause : « *Vous m'avez racheté, Seigneur, Dieu de vérité. Redemisti me, Domine, Deus veritatis.* » A quelles mains pourrais-je avec plus de sécurité confier le soin de mon âme qu'à celles qui, pour me sauver, se sont laissé clouer au bois de la croix?

Saint Jean d'Avila faisait ainsi parler Notre-Seigneur :

« Je suis votre Père, car je suis Dieu; je suis votre frère aîné, car je suis homme. Je suis le prix de votre rançon, pourquoi craindriez-vous vos dettes, quand, par la pénitence et la confession, il vous est facile de les éteindre? Je suis votre réconciliation, quelle colère pourriez-vous redouter? Je suis le lien de votre amitié, pourquoi redouteriez-vous l'inimitié du côté de Dieu? Je suis votre défenseur, pourquoi auriez-vous peur de vos ennemis? Je suis votre ami ; pourriez-vous bien manquer de quelque chose tant que vous resterez unis à moi? Mon corps et mon sang vous appartiennent, pourquoi redouteriez-vous la faim? Mon cœur vous appartient, pourquoi craindriez-vous d'être oubliés? Ma divinité vous appartient, pourquoi craindriez-vous les misères?

» En outre, mes anges vous appartiennent et sont là

pour vous défendre : mes saints sont là pour intercéder en votre faveur, ma Mère bénie est là pour vous servir de Mère tendre et dévouée ; la terre est à vous pour que vous m'y serviez ; le ciel est à vous pour que vous y veniez un jour ; les démons et l'enfer sont à vous, pour que vous méprisiez les uns comme des esclaves et l'autre comme une prison ; la vie est à vous afin que vous méritiez celle qui ne finira jamais ; à vous les plaisirs légitimes pour que vous m'en fassiez l'hommage ; à vous les peines afin que vous les souffriez pour mon amour ; à vous les tentations afin qu'elles vous préparent votre couronne ; à vous la mort qui vous introduira aussitôt dans la vie.

» Regardez, enfants des hommes, et répondez : Qui ai-je méprisé de ceux qui m'ont aimé ? Qui ai-je abandonné de ceux qui m'ont invoqué ? Qui ai-je fui de ceux qui m'ont cherché ? J'ai mangé avec des pécheurs ; j'ai appelé et justifié des hommes impurs et flétris ; je presse avec instance ceux qui ne veulent pas de moi ; j'invite tous les hommes à venir à moi. Quelle raison y a-t-il pour me suspecter d'oubli envers les miens, alors que je mets tant d'empressement à aimer et à faire comprendre mon amour ? »

3° *De la charité.*

Comme mon Père m'aime, dit Notre-Seigneur, *ainsi je vous aime.* A quoi de plus grand pouvait-il comparer sa tendresse ? Or, cet amour a pour conséquence une étonnante sollicitude que le Seigneur exprimait en ces termes par le prophète Ezéchiel : *Je ferai moi-même paître mes brebis, je les ferai reposer moi-même..... J'irai chercher celles qui étaient perdues ; je relèverai celles qui étaient tombées ; je banderai les plaies de celles qui étaient blessées ; je fortifierai celles qui étaient faibles ; je conserverai celles qui étaient grasses et fortes ; et je les conduirai avec justice*, c'est-à-dire, je pourvoirai avec soin et avec prudence à tous leurs besoins. Que peut désirer de plus l'âme humaine, pendant qu'elle est unie à ce corps mortel ?

Quelles incursions des loups et des bêtes féroces les brebis peuvent-elles craindre sous la garde d'un tel pasteur?

Comme celui qui a reçu d'un roi la promesse écrite et solennelle d'un bienfait se réjouit quelquefois autant de recevoir cette promesse que de recevoir le bienfait promis, car il lui semble déjà posséder ce qui est garanti par une promesse royale, ainsi la bonté et la fidélité de Dieu inspirent quelquefois une telle espérance à l'homme juste, qu'il croit tenir déjà ce qui lui est promis; ce qui rend son amour plus vif, son zèle plus ardent, sa patience plus courageuse. Si l'acquisition des biens est une satisfaction pour leur possesseur, comment le juste qui sait que la promesse divine rend plus certain ce que l'on espère que ce que l'on possède en ce monde, ne se réjouirait-il pas d'un gage si assuré? Aussi les vrais chrétiens comptent-ils plus sur les biens éternels que sur ce qu'ils possèdent en ce monde. Ils remettent entre les mains de Dieu, sans sollicitude, tous leurs intérêts temporels, persuadés que celui à qui ils les confient est le père le plus tendre, l'ami le plus sincère, que rien n'arrive sans qu'il le permette dans des desseins de miséricorde, qu'il fera tourner à notre vrai bien les pertes comme les bénéfices, le malheur comme la prospérité.

Quelle paix dans cette disposition! Combien il est facile à ceux qui savent y entrer pleinement d'aimer ce Dieu sur le sein duquel ils reposent avec confiance! Et leur amour grandissant fortifie encore leur espérance loin de la détruire.

La charité espère tout, dit saint Paul. Le propre de l'amour n'est-il pas de désirer de jouir de l'objet de son affection, comme le remarque saint Thomas? Notre récompense, ajoute-t-il, n'est autre que de jouir de Dieu, en le voyant face à face. Donc, la charité non seulement n'exclut pas l'espérance, mais même elle tourne les regards de l'âme vers la récompense. O mon Dieu, mon Père, mon bienfaiteur, mon ami, ma fin dernière, *quand viendrai-je et quand paraîtrai-je devant votre face?* Montrez-la moi, et je serai sauvé; mais en attendant je

compte sur votre grâce, car je vous la demande instamment; j'espère que vous me pardonnerez mes péchés, car je les déteste, que vous me donnerez votre royaume par les mérites de Jésus-Christ, car vous l'avez promis à ceux qui vous aiment, et vous savez que je vous aime par-dessus tout.

Toutefois, l'espérance ne doit point bannir la crainte salutaire de Dieu, qui, comme nous l'avons dit, *est le commencement de la sagesse*. Saint Bernard, parlant de lui-même, dit : « Je me suis trouvé quelquefois aux pieds de Notre-Seigneur, j'embrassais tantôt l'un, tantôt l'autre, selon le mouvement de son esprit. Si, parfois, je tenais trop longtemps embrassé le pied de la justice, je sentais aussitôt mon âme plongée dans des craintes et des terreurs étranges qui me glaçaient le cœur, abattaient mon esprit et me faisaient crier tout tremblant avec le prophète royal : *Qui connaît la puissance de votre colère?* Si, au contraire, je m'attachais trop à celui de la miséricorde, je m'apercevais aussitôt que mon cœur tombait dans le relâchement et la négligence; j'étais plus tiède dans l'oraison, plus lâche dans la pratique des bonnes œuvres, plus prompt à me dissiper, plus inconsidéré dans mes paroles; en un mot, moins retenu et dans l'intérieur et dans l'extérieur; c'est pourquoi, instruit par mon expérience, je chanterai, Seigneur, non vos jugements seuls ou votre seule miséricorde, mais le jugement et la miséricorde en même temps ; la miséricorde et la justice *seront* l'une et l'autre *le sujet de mes hymnes dans le lieu de mon exil*, jusqu'à ce que, la miséricorde l'ayant emporté sur la justice, ma misère ait cessé, et que je jouisse de votre gloire; alors je n'aurai plus à chanter que les bontés éternelles de mon Sauveur, sans éprouver désormais aucun sentiment de crainte. »

II. — DES VERTUS MORALES

Les vertus sont des habitudes bonnes, qui disposent l'homme à faire le bien facilement et constamment. Per-

sonne n'est vertueux en naissant; les vertus ne nous viennent pas de la nature; car la nature est la même chez tous les hommes, et parmi eux il y en a beaucoup qui ont des vices, c'est-à-dire des habitudes mauvaises; mais de vertus point. Il est cependant des vertus que l'homme peut acquérir naturellement en faisant souvent des actes bons. C'est ainsi qu'on voit des hommes qui, en s'exerçant de bonne heure à la compassion envers les malheureux ou à une vie dure, en viennent à pratiquer la libéralité à l'égard des pauvres ou à vivre selon les règles de la tempérance.

Les vertus morales disposent les diverses facultés de l'âme à bien faire leurs opérations. Pour qu'un acte soit bien fait, il faut qu'il soit conforme à la règle, comme une œuvre d'art, pour être bien faite, doit être conforme à la règle de l'art. Ce qui s'éloigne de la règle, soit d'un côté, soit de l'autre, est mal fait. C'est pourquoi on dit que les vertus sont dans un juste milieu entre deux vices; elles s'éloignent également de l'un et de l'autre. C'est ainsi que la douceur tient le milieu entre la colère et une impassibilité stupide.

La règle des vertus morales, c'est la raison qui nous fait voir ce qu'il y a d'honnête, de noble, à faire des actes bons. C'est un devoir, en effet, et une gloire pour l'homme de vivre selon la raison. En faisant le bien, il agit d'une manière convenable à sa nature; il se perfectionne et, par conséquent, travaille à son propre bonheur; tandis que celui qui se livre à ses passions se déshonore en se rendant malheureux.

« Comme la raison est la principale partie de l'homme, dit Bossuet, il s'ensuit que la vertu est le plus grand bien qui puisse être en l'homme. Elle vaut mieux que les richesses, parce qu'elle est notre véritable bien; elle vaut mieux que la santé du corps, parce qu'elle est la santé de l'âme; elle vaut mieux que la vie, parce qu'elle est la bonne vie et qu'il serait meilleur de n'être pas homme que de ne pas vivre en homme, c'est-à-dire de ne

pas vivre selon la raison et de faire de l'homme une bête; elle vaut mieux aussi que l'honneur, parce qu'en toutes choses l'être vaut mieux, sans comparaison, que le sembler être. Il vaut mieux être riche que de sembler être riche; être sain, être savant que de sembler tel; il vaut donc mieux, sans comparaison, être vertueux que de le paraître, et ainsi la vertu vaut mieux que l'honneur. Il n'est donc pas permis ni de quitter les vertus pour se faire estimer des hommes, ni de rechercher la vertu pour s'acquérir de la gloire, parce que ce n'est pas assez estimer la vertu; car celui qui ne l'estime pas ne la peut pas avoir, parce qu'on la perd en la méprisant. »

Les actes des vertus morales, faits même par un païen, étant bons, méritent une récompense naturelle. S'ils sont faits avec le secours de la grâce par un pécheur qui a la foi, dans des vues surnaturelles, comme, par exemple, pour obtenir le pardon de ses fautes, ils préparent ce pécheur au retour à Dieu et à la charité. C'est pourquoi ceux qui auraient le malheur d'avoir perdu l'amitié de Dieu, n'ont rien de mieux à faire, pour la recouvrer, que de multiplier avec leurs prières leurs bonnes œuvres, afin d'incliner Dieu à leur rendre la grâce. *Date et dabitur vobis*, leur dit Notre-Seigneur. *Donnez et on vous donnera.*

Si l'on fait l'aumône par un motif de foi, en vue d'obtenir des grâces spirituelles, on est sûr que Dieu ne la laissera pas sans récompense. Nous donnerions volontiers cent pièces d'or, si nous pensions qu'on nous en rendrait le double, dans trois mois et même dans trois ans. Nous savons qu'en faisant l'aumône aux pauvres nous pourrons obtenir l'amour de Dieu dans trois jours et nous leur refusons du pain, un vêtement ou une obole. Nous n'apprécions pas assez l'amour de Dieu. Ne vaut-il donc pas la peine que nous sacrifiions quelque chose pour nous le procurer? Il est des âmes qui ont donné des sommes en aumônes pour obtenir la contrition de leurs péchés et l'amour de Dieu. Elles ont réussi et n'ont pas payé trop cher une si grande grâce.

Et ce que nous disons de l'aumône, nous pourrions le

dire des autres actes de vertu accomplis en vue de recouvrer la grâce, tels que les actes de mortification, d'humilité, de patience, de résignation à la volonté de Dieu. Tout cela aide à arriver à l'aimer.

Une fois qu'on est parvenu à l'amour de Dieu, toutes les vertus morales sont répandues dans l'âme par Dieu avec la grâce. Ce n'est pas afin qu'elles restent oisives que Dieu les donne; mais bien afin qu'elles soumettent toutes les puissances de l'homme à l'action de la charité, de telle sorte que tous les actes de l'homme soient rapportés à Dieu et tendent vers la béatitude éternelle. C'est afin que l'homme, en pratiquant les vertus par des actes fréquents, sous l'empire de l'amour de Dieu, mérite une grâce plus abondante et un accroissement de charité, tout en fortifiant ces vertus elles-mêmes en les exerçant. C'est ainsi, selon la comparaison de saint Thomas, que celui qui a recouvré la santé sans remède, peut la fortifier par des remèdes. Il est donc d'une haute importance de pratiquer ces vertus; et si leur habitude vient de Dieu, leur exercice dépend de la volonté humaine.

De plus, en faisant souvent des actes de vertus morales, on réprime les vices, c'est-à-dire les mauvaises habitudes que la grâce laisse subsister, tout en nous donnant les vertus infuses pour lutter contre eux, afin d'en triompher plus facilement. Si on ne met pas en œuvre les vertus, on n'acquiert pas cette facilité pour le bien que donne une habitude acquise par la répétition des actes; les vices ne sont pas domptés et peuvent encore faire leurs ravages. On garde, par conséquent, des défauts qui sont un obstacle à la perfection et au bonheur de la vie chrétienne et à l'édification du prochain. La vertu est l'ornement de l'âme comme les vêtements sont celui du corps, comme les fleurs et les fruits sont celui des arbres, comme les étoiles sont celui du ciel. Elle éclaire comme un astre ceux qui en sont témoins et les porte à Dieu par de saints exemples. Les méchants eux-mêmes qui l'attaquent sont obligés de l'admirer. C'est le seul bien qui nous soit propre,

puisqu'il est au-dedans de nous; c'est le seul qui ne nous quitte pas à la mort. C'est la vertu qui fait les grands cœurs, les nobles et saintes familles, les nations fortes et durables. Elle est le chemin de la gloire véritable.

« La vertu, dit Lacordaire, donne la vérité à notre intelligence, la justice à notre volonté, la bonté à notre cœur et, par conséquent, le même mode de penser, de vouloir et de sentir que Dieu lui-même qui, par son essence, est vérité, justice et bonté. C'est par elle que l'ordre subsiste, par elle que le respect s'établit et que l'affection circule dans les veines arides du genre humain. Toute philosophie qui la dédaigne périra sous le mépris; tout parti qui la repousse est un parti vaincu; toute amitié où elle est absente manque de racines et n'aura pas de durée; tout bonheur où on ne la sent pas sera comme une fleur ouverte le matin et fanée le soir; toute gloire qui ne se l'attache pas comme une sœur est une fleur flétrie. Elle est la beauté du temps et l'immortalité de ce qui passe. Elle est ici-bas le prix et le terme du combat contre les passions. Par elle, l'homme arrive à la possession de son être tout entier. L'enfant se joue avec elle au sortir du berceau; l'adolescent y puise la candeur de son visage et la tendresse de son regard; l'homme fait lui demande le courage, la consolation, l'estime publique; le vieillard sa couche dernière.

» La vertu n'a pas besoin du secours des ans. Elle naît en un jour aussi bien qu'en un siècle; et soit qu'elle brille au front du jeune homme ou sous les rides du vieillard, elle est aux peuples qui la virent l'expression achevée de la grandeur. Ni la Grèce, ni Rome n'élevèrent jamais de marbre plus éloquent ou plus sublime, et, quelque acclamation qui ait suivi la victoire au retour des champs de bataille, de quelque couronne qu'on ait orné les trophées du génie, ce qui reste au plus haut de l'histoire pour l'honneur de l'homme et la leçon de l'avenir, c'est l'image toute puissante et sacrée de la vertu. »

C'en est assez pour déterminer les âmes qui veulent

grandir dans l'amour divin à s'appliquer avec énergie à l'acquisition de toutes les vertus morales. Nous disons de toutes, car on ne peut avoir parfaitement aucune des vertus acquises, si on manque d'une seule d'entre elles.

Toutes les vertus acquises sont imparfaites sans la prudence qui doit les diriger toutes; et la prudence fait défaut, si on ne pratique pas les autres vertus; car il n'est pas prudent celui qui ne sait pas diriger ses actions vers la fin voulue.

Les vertus morales sont nombreuses et se rangent toutes comme une armée sous quatre chefs de file, qui sont la prudence, la justice, la force, la tempérance, qu'on nomme vertus cardinales, parce que toute vie humaine honnête repose sur elles comme une porte sur ses gonds. Elles sont un remède aux quatre plaies de la nature humaine; la prudence est opposée à l'ignorance de l'esprit, la justice à la malice de la volonté, la force à notre infirmité à surmonter les obstacles au bien, et la tempérance à l'inclination qui nous porte vers les plaisirs des sens. Il nous serait facile d'en parler longuement et avec profit pour nos lecteurs en traduisant saint Thomas; mais nous devons nous borner à des notions courtes sur chacune d'elles et sur les autres vertus qui s'y rattachent.

1° *De la prudence.*

On l'a appelée avec raison le cocher qui conduit le char des vertus, car c'est elle qui les gouverne toutes pour qu'elles ne s'écartent pas du juste milieu tracé par la raison. La prudence est une vertu qui montre ce qu'il faut faire ou ce qu'il faut éviter, dans les circonstances où l'on se trouve, afin d'agir d'une manière droite. Elle est donc la règle de toutes les actions et de toutes les entreprises humaines. C'est à elle à décider si telle œuvre est à entreprendre et à rechercher les moyens de la faire réussir, à observer les circonstances favorables pour l'exécuter et ensuite à porter l'homme à faire cette

œuvre, après qu'il a jugé opportuns l'œuvre elle-même, les moyens et les circonstances. Ce n'est pas assez pour la prudence de savoir qu'un acte est bon en général; elle étudie chaque acte en particulier pour en régler la marche d'une manière droite et sage. Un pécheur est frappé d'une maladie grave. On l'apprend. Il est grand temps de le ramener à Dieu.

Le zèle porte avec raison à entreprendre cette œuvre qui, à ce moment suprême, ne peut être négligée par une âme chrétienne. Alors la prudence cherche les moyens de la faire aboutir. Elle en découvre plusieurs. On peut ramener cette âme, ou en allant la trouver pour lui parler de son état, ou en avertissant le prêtre de lui faire visite, ou en priant un parent, un ami, un médecin chrétien de la préparer à la mort. Le souvenir du passé, l'expérience faite dans des cas semblables, l'intelligence du vrai côté de la question présente, de la situation d'esprit du malade, une certaine adresse à découvrir des industries saintes, les conseils qu'on peut demander à quelqu'un sur les meilleurs moyens d'aboutir, la prévoyance des résultats de telle ou telle démarche, viennent ici au secours de la prudence pour découvrir les moyens d'amener cette conversion. Mais ces moyens découverts, la prudence ne s'arrête pas là; elle examine quel est, vu les circonstances, l'état du malade, etc., celui des moyens qui sera plus efficace. Pour tel pécheur, la visite du prêtre réussira mieux; pour tel autre, le prêtre ne sera pas admis, si un ami, un médecin ne lui a pas préparé les voies. La prudence, en pesant ces divers moyens, juge quel sera le plus sûr, en tenant grand compte de l'entourage du malade, de la religion du médecin, etc., et quand elle a jugé quel sera le moyen le plus opportun, elle détermine la volonté à le prendre, en profitant des circonstances les plus favorables pour le succès et en prenant toutes les précautions possibles pour écarter les obstacles qui pourraient se rencontrer. Ce que nous disons de la manière de procéder de la prudence, quand il s'agit

de procurer la conversion d'un pécheur mourant, peut s'appliquer à toute autre œuvre à entreprendre, à toute décision sérieuse, et en particulier au choix d'un état dans lequel il est si important de ne pas s'égarer.

Mais ce qui nous éclairera encore mieux sur la nature de la prudence, ce sont les vices qui lui sont opposés. Parmi ces vices, les uns viennent du manque de prudence, comme la précipitation qui ne prend pas le temps, ni de rechercher les moyens, ni de consulter. On va trop vite et on devient imprudent et téméraire. L'irréflexion qui ne sait pas, entre les moyens qui se présentent, examiner les plus efficaces, de telle sorte qu'en employant le premier qui se présente, on ne réussit pas. L'inconstance qui fait qu'on se désiste de ce qu'on a d'abord sagement décidé. Il est certain que, si on a pris avec sagesse le parti de faire une bonne action, c'est aller contre la prudence d'y renoncer. Enfin, la négligence qui renvoie toujours, et qui perd ainsi les occasions les plus favorables de faire le bien. D'autres vices sont opposés à la prudence par excès; et ils ne sont pas moins funestes; c'est d'abord la prudence de la chair qui ne juge des choses que d'après les intérêts du temps, et qui croit bon et utile tout ce qui accroît la fortune, le crédit, les honneurs de ce monde, lors même que le salut en serait compromis: cette prudence est la mort de l'âme; elle est terrestre, animale et diabolique, selon saint Bernard; ce sont aussi : la ruse qui tend à ses fins par la fourberie, et la dissimulation.

Enfin, la trop grande sollicitude des choses présentes et de l'avenir qui ne laisse rien entreprendre de grand. Aussi, pour nous préserver de ces vices, Notre-Seigneur a-t-il dit: *Soyez prudents comme des serpents.* Le Saint-Esprit, dans divers passages des Saints Livres nous fait comprendre la nécessité de cette vertu. *Celui qui va trop vite, ira heurter les pieds* contre la pierre. *Prenez garde, marchez avec précaution, non pas comme des insensés, mais comme des hommes sages. Mon fils, ne faites rien sans conseil, et après le fait, vous n'aurez pas de regret.*

Que vos yeux précèdent vos pieds, réglez bien la route que vous suivez et ne vous écartez ni à droite ni à gauche. Si on s'écarte, en effet, des règles de la prudence, la vertu elle-même devient un vice, selon le langage de saint Bernard; l'économie devient avarice, et la libéralité envers les pauvres devient une prodigalité qui dissipe tout. C'est ainsi qu'un vaisseau sans pilote va se briser contre un écueil. Aussi, lorsque dans une conférence restée célèbre, les anciens Pères du désert examinèrent cette question : quelle est la vertu morale la plus nécessaire, et lorsque diverses opinions étaient exprimées, saint Antoine avec sa haute autorité, qui fut acceptée de tous, trancha la question en disant que la prudence était la plus nécessaire de toutes. Sans elle, le bien se fait à contre temps; sans elle, les entreprises même saintes sont hasardées et ruinées d'avance; sans elle, les hommes de zèle eux-mêmes ressemblent à de mauvais couvreurs qui cassent plus de tuiles qu'ils n'en placent, selon le mot de saint François de Sales.

On acquiert cette vertu par la prière ; car *toute sagesse vient de Dieu.* Aussi le saint homme Tobie disait-il à son fils : *En tout temps, demandez à Dieu de diriger vos voies. — Si quelqu'un a besoin de la sagesse,* dit l'apôtre saint Jacques, *qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous avec abondance, et elle lui sera donnée.*

Il faut de plus savoir réfléchir. Celui qui est précipité dans sa conduite, qui ne réfléchit pas, ne profite pas de l'expérience, il n'écoute pas la raison, il ne prévoit ni les suites de ses paroles, ni celles de ses actes. Saint Bernard veut qu'on fasse passer deux fois sur la lime ses paroles avant de les faire passer une fois sur la langue. Et en effet quelles fâcheuses suites peut avoir une parole imprudente! Et d'ailleurs ne devons-nous pas rendre compte de toute parole inutile? Quand il s'agit des actions, le même saint Docteur veut qu'on prenne avant de les faire le temps de se demander si elles sont permises, si elles conviennent, si elles sont utiles. Cet examen, si on le fai-

sait exactement, préserverait de beaucoup de fausses démarches et de beaucoup de périls. Hélas! qu'une jeunesse sans expérience aurait besoin de réfléchir à quels dangers l'expose sa propre témérité! Souvent même, il ne suffit pas de réfléchir, il faut savoir consulter et suivre docilement un bon conseil. Aussi Tobie faisait-il encore à son fils cette recommandation : *Toujours demandez conseil à un homme sage.* On peut avoir un projet saint, mais dont on ne prévoit pas les inconvénients; un homme prudent peut nous les découvrir ou nous indiquer des moyens nouveaux d'en assurer le succès ou de triompher des obstacles. Qu'on se souvienne de ce que nous avons dit plus haut de la direction et de l'obéissance à son directeur. Ce sont ceux surtout qui aiment Dieu qui doivent se pénétrer de ces vérités. Personne ne doit être plus prudent qu'eux. Si la sagesse c'est Dieu, dit saint Augustin, le vrai philosophe, le vrai sage c'est celui qui aime Dieu. C'est lui donc qui doit se conduire en tout par les règles de la prudence chrétienne, afin de ne donner aux adversaires de la piété aucune occasion d'en dire du mal.

2° *De la justice.*

C'est une vertu qui porte l'homme par une volonté constante et perpétuelle à rendre à chacun son droit. Ainsi entendue, elle comprend toutes les vertus morales que l'homme peut pratiquer à l'égard d'un autre, soit à l'égard des hommes, soit à l'égard de Dieu.

Il y a la justice rigoureuse qui consiste à ne faire tort à personne, à réparer les dommages que l'on a faits et à rendre à chacun ce qui lui appartient. Toute âme honnête comprend la nécessité de cette vertu. « Si on jette dans le feu celui qui n'a pas donné aux pauvres de son propre bien, dit saint Augustin, où pensez-vous qu'on jette celui qui s'est emparé du bien d'autrui? Si celui qui n'a pas vêtu un homme qui était nu, brûle avec les démons, où pensez-vous qu'il devra brûler, celui qui l'a

dépouillé? » Certes, nous avons assez dit qu'il fallait se détacher des créatures pour que nos lecteurs n'aient pas la tentation de s'approprier le bien d'autrui par des ruses, des fraudes dans le commerce, des usures et par d'autres moyens injustes.

Ceux qui ont à distribuer les charges publiques sont tenus de ne pas faire acception de personnes, et de répartir les dignités, les emplois, les châtiments eux-mêmes, selon l'équité, ne tenant compte que du bien commun, du mérite ou du démérite et de la capacité de chacun. Ceux qui font des lois injustes sont les plus grands coupables, car ils font le mal sur une plus vaste échelle que les voleurs de grand chemin. Quel malheur pour un pays quand la justice n'y règne plus! *C'est la justice qui élève une nation.*

Si ceux qui gouvernent ont de rigoureux devoirs envers leurs sujets, ceux-ci, à leur tour, doivent l'obéissance aux lois justes de leur pays et le dévouement au bien de l'Etat.

A la justice se rattachent trois classes de vertus à l'égard des autres.

La première comprend celles qui nous portent à rendre à d'autres ce que nous leur devons, sans qu'il soit possible de le faire d'une manière équivalente aux bienfaits que nous en avons reçus. Or, nous avons plus reçu de Dieu, de nos parents et de notre patrie, que nous ne pourrons jamais leur rendre.

A Dieu, par conséquent, nous devons la religion qui nous inspire la dévotion ou le dévouement d'un cœur prompt à s'appliquer à son service; la prière, qui comprend la louange des perfections de Dieu, l'action de grâces pour les bienfaits reçus et la demande de ce que nous attendons encore de la bonté divine; l'adoration, par laquelle, reconnaissant Dieu comme notre souverain Maître, nous lui offrons notre corps en nous prosternant devant lui; les offrandes et les sacrifices par lesquels nous lui offrons ce qui est à nous, en signe de notre

dépendance. La religion est la plus noble des vertus morales. C'est elle qui s'approche le plus près des vertus théologales. Aussi est-elle particulièrement chère aux amis de Dieu. Ce sont eux qui adorent leur Père céleste, en esprit et en vérité.

A nos parents et à notre patrie, qui sont la source de notre existence, nous devons la piété filiale. A nos supérieurs comme aux parents, nous devons le respect et l'obéissance.

La seconde classe comprend les vertus qui nous portent à rendre aux autres ce qui leur est dû, non en vertu de la justice, mais pourtant sous peine de péché, comme la véracité qui nous incline à dire la vérité, la bonne foi qui bannit la ruse, la simplicité qui fait qu'on se montre sans dissimulation tel que l'on est.

La reconnaissance qui sait récompenser un bienfait par l'affection du cœur, par des paroles de remerciements et par des œuvres. Une juste sévérité qui nous porte à châtier, non par un désir de vengeance, mais par amour de la justice, ceux dont nous avons la charge, s'ils se rendent coupables. Cette sévérité, nous devons la tourner d'abord contre nous-mêmes, en pratiquant la pénitence pour nos propres péchés.

La troisième classe comprend les vertus qui nous inclinent à rendre au prochain ce qui lui est dû, non sous peine de péché, mais en vertu de l'honnêteté. Telles sont: la libéralité qui porte à donner aussitôt et volontiers; la miséricorde naturelle envers les pauvres; l'affabilité, qui fait converser avec le prochain d'une manière convenable et aimable tout à la fois; l'amitié, qui fait que deux cœurs se communiquent d'une manière gratuite, leurs biens, leurs affections, leurs tristesses et leurs joies; l'urbanité ou la politesse, qui dirige les actes de telle sorte qu'ils soient convenables et polis; la bienveillance, qui fait qu'on veut du bien aux autres et qu'on cherche à leur en faire.

Ces vertus rendent la piété aimable, et elles sont d'un grand secours pour lui gagner l'estime, lui ouvrir les

cœurs et la mettre en mesure de faire un véritable bien. Dieu voit le fond des consciences, il connaît ceux qui sont à lui; mais les hommes ne voient que ce qui paraît; et ils jugent d'après cela.

Quand on aime Dieu, on veut le faire aimer, et, par conséquent, il ne faut pas négliger ces manières aimables et bienveillantes qui, en révélant un bon cœur, lui concilient la confiance et l'affection des autres. Le Docteur de l'amour de Dieu, saint François de Sales, a excellé dans ces vertus; et on voit avec quelles bénédictions il a réussi à convertir les hérétiques les plus opiniâtres, les pécheurs les plus endurcis, en même temps qu'il a dirigé dans les voies de la perfection les âmes les plus élevées et les plus saintes. On nous saura gré d'avoir énuméré au moins les vertus qui se rapportent de près ou de loin à la justice.

3° De la force.

Pendant que les méchants tremblent où il n'y a pas lieu de craindre, le juste, dit le Saint-Esprit, semblable à un lion qui se confie dans sa force, demeure sans peur. Toute vertu demande une certaine force; sans cela elle n'est pas vertu. Il faut un certain courage pour obéir, pour se mortifier, pour s'humilier. Ceux donc qui reculent devant toutes les difficultés qu'on rencontre à faire le bien n'ont aucune vertu; à plus forte raison n'ont-ils pas la force proprement dite, dont il est ici question; car cette vertu s'exerce dans les cas où la constance de l'âme est le plus difficile, c'est-à-dire quand il s'agit de grands dangers à soutenir. Les maux, quand ils sont graves surtout, produisent en nous la crainte qui est une passion de l'âme. La force maîtrise cette crainte, lors même qu'il s'agirait du péril de mort. Le propre d'une âme forte, c'est de ne pas être ébranlée de ce que les hommes vulgaires redoutent le plus. Or, entre tous les maux de la terre, il n'en est pas de plus redoutable que la mort qui nous enlève tout. Celui donc qui sait ne pas trembler devant la

mort, endurée pour une sainte cause, ne sera ébranlé par rien. Il est donc vraiment fort. L'acte propre de la force et le plus difficile de tous, c'est donc de faire soutenir pour la vertu les plus grands maux et la mort même. « Le mépris de la mort, a dit Lacordaire, voilà le principe de la force morale. Tant que la conviction de la justice ne va pas jusque-là, tant qu'on craint de mourir, comme si mourir était autre chose que vivre et atteindre Dieu, il n'y a rien à espérer de l'homme dans les grandes occasions. Une menace suffira pour le vaincre; il flottera, sans caractère, à la merci des événements; et si l'histoire le connaît, elle ne connaît que sa honte. C'est le mépris de la mort qui fait le soldat, qui crée le citoyen, qui donne au magistrat sa toge, au prince sa sauvegarde dans les périls et sa majesté dans l'infortune. Jeunes gens, vous avez devant vous une longue carrière; mais si vous préférez la vie à la justice, si la pensée de la mort vous trouble, cette carrière, que vous vous peignez si belle, sera tôt ou tard obscurcie par des faiblesses indignes de vous. Citoyens, magistrats, soldats, vous rencontrerez des heures où le mépris de la mort est la seule source de bien dire et de bien faire, où il faut l'intrépidité d'une âme qui regarde plus haut que ce monde, et qui y a placé sa vie avec sa foi! Si cette foi vous manque, c'est en vain que la vérité et la justice vous regarderont du haut du ciel, leur éternelle demeure, et que la Providence amènera sous vos pieds des événements capables d'immortaliser votre vie. Vous ne les comprendrez pas. La gloire passera devant vous, elle vous tendra la main, et vous ne pourrez pas même lui dire son nom. »

Les vertus, a dit Prudence, seraient veuves sans la patience et la force, car sans elles, elles ne pourraient jamais triompher des difficultés qui s'opposent à leur exercice. Quoi de plus noble que le courage! Les païens eux-mêmes l'ont admiré, et l'un d'eux, Sénèque, a dit: « Fouler aux pieds les terreurs des mortels n'appartient qu'à un génie supérieur. On apprend à connaître le pilote

pendant la tempête et le soldat pendant la bataille. N'avoir pas besoin du bonheur de la terre, voilà le vrai bonheur. » Mais le christianisme a eu des héros qui ont poussé la force jusqu'à l'héroïsme, et pour lesquels les tourments et la mort elle-même ont été un objet d'envie et un sujet de joies ineffables.

Tertullien rapporte qu'Arius Antonin ayant suscité en Asie une violente persécution, tous les disciples du Christ se formèrent en colonne compacte, ils se présentèrent d'un élan unanime à son tribunal pour y être condamnés à mort, tellement qu'il en fut effrayé ; il en saisit quelques-uns pour les jeter en prison et renvoya les autres en leur disant : « Si vous tenez à mourir, n'avez-vous pas des précipices et des cordes ? » Ce n'était pas une mort de scélérats qu'ambitionnaient ces chrétiens intrépides, mais la mort subie pour la foi. Entendons parler saint Jean Chrysostome : « Je ne crains pas l'exil ; la terre entière est la demeure de l'homme. Les persécuteurs ressemblent aux cantharides ; malgré leur force, ils ne sont pas à craindre, ils purifient. Lorsque j'ai été chassé de la ville, je ne me suis inquiété de rien ; je me suis dit : Si l'impératrice Eudoxie veut m'exiler, je m'acheminerai vers l'exil ; la terre et tout ce qu'elle contient est au Seigneur. Si elle veut faire scier mon corps par le milieu, qu'elle le fasse ; Isaïe a eu le même sort. Si elle me fait précipiter dans les flots, je me souviendrai de Jonas. Si elle ordonne qu'on me lapide, je m'y soumets ; j'aurai le sort d'Etienne le premier martyr. Si elle me fait trancher la tête, je m'associe à Jean-Baptiste. Si elle m'enlève le peu que je possède, je dirai avec Job : Je suis sorti nu du sein de ma mère, j'entrerai nu dans le sein de la terre, mon autre mère. »

Dans les persécutions du XVIIe siècle, les Japonais idolâtres, en voyant avec quels transports les chrétiens allaient à la mort, étaient si remplis d'admiration pour un tel courage que quelques-uns d'entre eux montaient sur les chars qui les traînaient au supplice, afin de partager leur sort.

Ces chrétiens avaient compris la parole du Maître : *Ne craignez pas ceux qui tuent le corps, mais bien celui qui peut perdre l'âme et le corps dans l'enfer*. Cette parole a fait seize millions de martyrs. On a vu avec admiration des femmes faibles, des jeunes filles timides, de tendres enfants courir à la mort comme à un triomphe. Et aujourd'hui, il en est qui ne savent pas supporter une raillerie; qui se laissent détourner de la pratique du bien par un sourire, par une parole, par un intérêt misérable ; et ces âmes se disent chrétiennes ! Enfants des martyrs, soyons les émules de leur courage, et tenons-nous prêts comme eux à tout endurer plutôt que d'être infidèles à Dieu, à la conscience et à la vertu.

La force ne se contente pas, en effet, de savoir braver la mort, elle porte encore à entreprendre de grandes et saintes choses, et à attaquer avec courage les ennemis du bien sans dépasser toutefois les lois d'une défense légitime. C'est ainsi qu'on voit David, tout jeune adolescent, armé seulement d'une fronde, entreprendre d'attaquer Goliath, ce géant orgueilleux qui insultait au peuple de Dieu. Dans ces cas, la force appelle à son secours la colère et l'audace qui sont des passions que la force sait contenir, mais qu'elle a besoin d'employer; car, quand elles sont guidées par la raison, elles aident l'homme à agir avec courage.

Quand la force se porte à des œuvres héroïques dans la pratique de toute vertu, elle prend le nom de magnanimité; et elle a besoin de la confiance pour espérer de triompher des périls et de surmonter les obstacles et de la sécurité qui exclut trop de crainte. A la force se rapporte aussi la magnificence qui incline à faire de grandes choses et à grands frais, mais sans profusion cependant ; la patience qui sait supporter les épreuves et les afflictions ; la persévérance qui fait soutenir les difficultés qui durent longtemps ; la constance qui rend comme immuable dans le bien, de telle sorte qu'on garde un esprit égal au milieu des peines que l'on a à soutenir. Saint François de Sales dit : « Nous sommes si variables qu'il semble que

nous allons selon le temps et la saison; et il se trouve des personnes si inégales, que lorsque le temps est beau, il n'y a rien de si joyeux; et quand il est pluvieux, rien de si triste. Tel est fervent et prompt en la prospérité qui en l'adversité sera si faible, abattu et découragé, qu'il faudra employer le ciel et la terre pour le remettre. Vous en verrez d'autres qui désirent la prospérité, parce qu'en ce temps ils font des merveilles, ce leur semble. D'autres aiment mieux l'adversité, d'autant, disent-ils, qu'elle les fait retourner à Dieu. Enfin nous sommes si variables et si bizarres que nous ne savons pour l'ordinaire ce que nous voulons. Il n'y a point d'égalité parmi nous, et toutefois c'est une vertu des plus nécessaires qui soit en la vie spirituelle. Nous sommes des roseaux d'inconstance, qui nous laissons souvent emporter à suivre nos mauvaises humeurs et inclinations. »

C'est l'amour de Dieu qui triomphe de nos craintes et de notre inconstance. La crainte vient de l'amour que nous avons pour nous-mêmes. Si nous remplaçons cet amour par celui de Dieu, nous cessons de craindre pour nous; nous ne redoutons plus que ce qui peut nous faire perdre Dieu, c'est-à-dire le péché. Quand on aime Dieu, on n'a pas de raison de changer; car Dieu est toujours le même. C'est pourquoi saint Augustin a dit: « Si vous voulez avoir une joie éternelle, attachez-vous à Celui qui est éternel. »

4° De la tempérance.

C'est la vertu qui lutte en nous contre l'entraînement des sens vers les plaisirs. Elle suppose la pudeur qui a en horreur ce qu'il y a de honteux dans l'intempérance, et l'honnêteté, qui aime la beauté morale résultant de la modération dans l'usage des plaisirs légitimes.

A la tempérance se rattachent l'abstinence qui use des aliments d'une manière modérée; la sobriété qui évite les excès dans le boire; la chasteté qui retranche ou règle,

dans les bornes marquées par la raison, les plaisirs déshonnêtes. Elle a pour gardienne la pudicité qui retranche les actes extérieurs comme les regards, les familiarités, capables d'exciter au mal.

La chasteté la plus vulgaire est celle des époux, puis vient celle du veuvage qui est plus parfaite ; enfin le couronnement de la chasteté, c'est la virginité qui renonce à tous les plaisirs, même légitimes, et offre à Dieu un corps que rien n'a souillé. Aussi l'Eglise a-t-elle porté cette sentence : *Si quelqu'un dit qu'il n'est pas plus parfait et plus heureux de garder la virginité ou le célibat, que de s'engager dans le mariage, qu'il soit anathème.* Il est clair que le célibat et la virginité, en affranchissant des sollicitudes de la famille, rendent plus facile l'application aux choses célestes et à l'amour divin. La raison suffit pour le faire comprendre, et le Saint-Esprit nous l'enseigne formellement par la bouche de saint Paul : *Je veux*, dit-il, *que vous soyez sans sollicitude. Celui qui n'a pas d'épouse s'occupe des choses du Seigneur, du soin de lui plaire. Celui qui a une épouse est inquiet des choses du monde, il songe à plaire à sa femme et son cœur est partagé. La femme qui n'est pas mariée et la vierge pensent aux choses du Seigneur et cherchent à être saintes de corps et d'esprit*, tandis que *la femme mariée s'occupe des choses du monde et du soin de plaire à son mari.*

Les théologiens rapportent encore à la tempérance d'autres vertus, et d'abord la douceur, qui modère la colère, et qui, par conséquent, fournit à l'homme un moyen de plaire au prochain afin de le porter au bien. Le P. Bridaine disait : « Ayez toujours le miel dans la bouche et le sourire sur les lèvres et tout est gagné. »

La clémence qui incline à modérer les punitions infligées à ceux dont on a la charge ; il est parfois à propos de lui préférer une juste sévérité.

La modestie, par laquelle l'homme se tient d'une manière convenable, soit dans son intérieur, soit dans son extérieur.

L'humilité règle les mouvements intérieurs qui nous

portent vers le bien élevé et difficile à atteindre. Elle apprend à l'homme à se connaître et à se mépriser lui-même, en voyant qu'il n'a en propre que le péché, et en reconnaissant que tout ce qu'il y a de bien en lui est un don de Dieu. Tous les maîtres de la vie spirituelle sont unanimes à enseigner que l'humilité est le fondement de toutes les vertus morales. Elle est opposée, en effet, à l'orgueil, qui est la source de tous les vices. Ceux qui veulent grandir dans l'amour de Dieu doivent s'appliquer d'abord à l'humilité. Plus on veut élever haut un édifice, dit saint Augustin, plus il faut en creuser profondément les fondations. Or, jusqu'où doit atteindre le faîte de l'édifice de notre sanctification ? Jusqu'à la vision de Dieu. Songeons donc d'abord à creuser le fondement de l'humilité, de peur que tout ne s'écroule à mesure que nous bâtirons.

Voici les divers degrés de l'humilité. Le premier, c'est de se reconnaître digne de mépris. Le second est de supporter patiemment qu'on le dise. Le troisième de souffrir les mépris avec patience; et le quatrième de les souffrir avec joie. Quand on en est arrivé là, rien ne trouble plus la paix d'une âme. Elle peut dire avec saint Paul : *Je surabonde de joie dans toutes mes tribulations*. C'est la réalisation de la parole de Notre-Seigneur : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes.*

L'amour de l'étude des choses que l'on doit savoir est aussi une vertu qui tient le milieu entre la négligence à s'instruire et une vaine curiosité.

La modestie règle aussi les mouvements extérieurs, les paroles, les gestes, les allures, la manière de se vêtir et de se loger, de telle sorte que tout soit convenable et simple à la fois, et qu'on évite d'un côté la négligence et les manières rustiques et de l'autre l'affectation et le luxe.

Les saints se sont appliqués à suivre en tout les règles de la tempérance.

Sainte Thérèse, interrogée par l'infirmière pourquoi elle ne goûtait pas d'un aliment qui paraissait bien préparé : « C'est précisément, répondit-elle, parce qu'il est si bon, que je n'en mange point. »

Voilà comment agit celui qui aime Dieu, remarque saint Léonard de Port-Maurice. Il s'abstient de telle et de telle nourriture, parce qu'elle lui plaît ; il retient un bon mot qui lui vient sur la langue, parce qu'il est piquant ; il baisse les yeux à la rencontre d'un objet, parce qu'il est avenant ; il sert volontiers telle personne, parce qu'elle est ingrate ; il aime à s'entretenir avec telle autre, parce qu'elle est désagréable. Si vous en faites autant vous-même, en peu de temps vous verrez votre cœur brûler des plus belles flammes de la charité.

Ce que nous venons de dire donnera au moins une idée des principales vertus chrétiennes qui sont les fleurs que Notre-Seigneur aime à trouver dans le jardin de notre cœur. Plus on les cultive avec soin, plus on est agréable à ce bon Maître. Il n'est pas de jour, pas d'heure où l'on n'ait l'occasion de pratiquer quelque vertu, et, en le faisant en état de grâce et par un motif de charité, on peut, en une journée, acquérir des trésors pour le ciel. Car, comme nous l'avons remarqué, dans ces conditions, chaque acte de vertu est un acte de charité méritoire, qui donne à l'homme la facilité d'en produire de nouveaux et qui, s'il est fait avec vigueur, augmente et fortifie cette vertu.

Quels jours pleins que ceux que l'on a tout employés à des actes vertueux ! Quelle consolation on éprouve le soir, quand, en jetant un coup d'œil rapide sur sa conscience, on peut se dire qu'on a profité de toute occasion pour faire le bien ! Et si la vie entière se passe ainsi, quelle paix à l'heure de la mort ! On peut alors dire avec saint Paul : *J'ai combattu le bon combat ; il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice que me rendra le juste Juge.*

Quels remords, au contraire, n'a-t-on pas, quand on

réfléchit, et quels regrets ne se prépare-t-on pas pour l'heure dernière, en perdant des journées, des mois, et peut-être une vie entière, par ce qu'on néglige la vertu, le seul bien que la mort ne puisse nous ravir. En vérité, il n'y a d'heureux que ceux qui vivent saintement. Nous avons donc dit ce qu'il faut éviter et ce qu'il faut faire pour acquérir l'amour divin. Allons plus avant.

SECONDE SECTION

MANIÈRE D'EXERCER ET DE FORTIFIER EN NOUS L'AMOUR DE DIEU

Ce que nous avons dit précédemment nous a déjà fait comprendre qu'une âme en état de grâce, en pratiquant les vertus en vue de plaire à Dieu, exerce déjà et peut fortifier en elle la charité, mais nous devons dans cette section exposer avec des détails les actes ou les exercices de la charité proprement dite.

« L'industrie pour arriver à l'amour divin, dit saint François de Sales, c'est d'aimer; car, comme on apprend à étudier en étudiant, à jouer du luth en jouant, à nager en nageant, aussi apprend-on à aimer Dieu et le prochain en l'aimant; et ceux qui prennent une autre méthode se trompent. » Comme le saint Docteur l'indique, il y a les actes de l'amour de Dieu et ceux de l'amour du prochain. Mais ces actes partent comme deux ruisseaux d'une même source, comme deux rameaux d'une même tige.

Il n'y a pas, en effet, deux charités : l'une à l'égard de Dieu, l'autre à l'égard de l'homme; mais une seule et même vertu qui a pour objet le bien divin ou les perfections de Dieu. Toutefois, ce bien divin, ces perfections divines, nous pouvons les aimer en elles-mêmes, ou en tant qu'elles reluisent dans les êtres intelligents appelés comme nous à la vision de Dieu, au bonheur du ciel. Mais, dans l'un et l'autre cas, c'est Dieu, ce sont ses perfections que nous aimons, même dans l'âme de l'homme ui est son image. Quand on aime ardemment quelqu'un,

on aime son portrait, et cela non à cause de l'art avec lequel le peintre l'a reproduit, ni à cause des couleurs, ou de la toile qu'on y a employés, ni du cadre qu'on y a mis; mais parce qu'il retrace l'image de la personne que l'on aime.

La charité aime le prochain, parce que Dieu le commande, et à cause de Dieu dont l'âme humaine est l'image. Si on l'aime à cause de ses qualités personnelles ou à cause des bienfaits qu'on en a reçus, c'est une affection ou une sympathie naturelle, telle que l'ont eue les païens, ou bien c'est la reconnaissance; mais ce n'est pas la charité qui aime les perfections divines et l'être intelligent en qui elles brillent comme dans un portrait.

On exerce donc en pratique et on peut perfectionner la charité par tous les actes d'amour de Dieu et d'amour du prochain.

Parlons d'abord des premiers, et ensuite des seconds. On le comprend sans peine, ce qui nous reste à dire est ce qu'il y a de plus important dans ce livre. Nous n'écrivons pas seulement pour instruire et éclairer les âmes, nous désirons aussi ardemment les sanctifier, et celles qui vivent dans le monde, et celles qui ont le bonheur d'être abritées dans ces sanctuaires de la charité qu'on appelle des couvents.

Parmi ces âmes, il en est qui nous sont très chères, soit parce que nous les avons dirigées autrefois, soit parce que nous avons eu l'heureuse occasion d'exercer notre ministère de missionnaire dans les paroisses, dans les monastères qu'elles habitent.

Mais nous voudrions surtout que ce livre profitât à nos confrères dans le sacerdoce, en particulier à ceux que nous avons acheminés vers cette vocation sublime, et aussi à cette jeunesse déjà nombreuse que nous avons recueillie pour la former à la vie apostolique. Vénérés confrères et chers enfants, le sacerdoce, l'apostolat sont le sel de la terre, la lumière du monde et le fondement de toute vie surnaturelle dans l'Eglise.

On sait ce qu'ont fait les douze Apôtres avec le feu de l'amour divin dans le cœur. On sait ce qu'ont fait pour la conversion des pécheurs et pour la propagation de l'Evangile les François d'Assise, les Dominique, les Vincent Ferrier, les Ignace de Loyola, les François-Xavier, les Léonard de Port-Maurice, les Paul de la Croix, les Alphonse de Liguori; ce qu'ont fait pour l'humanité les Vincent de Paul; ce qu'ont fait pour les paroisses les Pierre Fourier, les Olier, les Jean-Marie Vianney et tant d'autres. Quel a été le ressort qui a fait mouvoir ces grandes machines de guerre du ciel contre l'enfer? L'amour de Dieu et l'amour du prochain. Voulez-vous être les émules des victoires et des triomphes de ces hommes de Dieu? Aimez Dieu et aimez vos frères pour l'amour de Dieu. Croyez-en l'expérience. Prêtre depuis quarante ans passés, nous avons vu mourir pendant ce temps environ mille prêtres de notre diocèse d'origine, autant par conséquent et peut-être plus qu'il n'y en a aujourd'hui. Pour les autres diocèses, il en doit être de même. Nous avons, dans ces années, entendu des prédicateurs éloquents dont les voix sont muettes; nous avons connu des écrivains de talent, ils ne sont plus. Quels sont ceux qui, parmi les 40 000 prêtres qui sont morts en France depuis notre ordination, qui ont fait un bien plus vrai, plus durable? Ce sont ceux qui ont aimé plus sérieusement Dieu et le prochain. Tout est donc vanité, excepté aimer Dieu et le servir lui seul. Gardons-nous des illusions qui séduisent sous une apparence de bien. On peut varier les cultures du champ, mais le fonds reste le même. Ainsi, l'exercice du zèle peut se modifier selon les circonstances et les besoins du temps où l'on vit; et c'est de la sagesse que de se faire tout à tous pour les gagner tous à Dieu; mais le fondement du zèle, de l'apostolat, du bien à faire est toujours le même, et personne ne peut en asseoir un autre à sa guise. *Fundamentum aliud nemo potest ponere præter id quod positum est.* Ce fondement, c'est l'amour de Notre-Seigneur et l'amour du prochain

en vue de lui. Sur ce fondement il ne faut pas élever de la paille que le feu consumera, mais l'or de la charité. Toute la question sociale est là : aimer Dieu et le faire aimer de ses frères. C'est tout le christianisme, c'est le salut et le bonheur du monde. Tout procédé nouveau qui ne part pas de là et qui n'aboutit pas là est vain. Tout zèle qui ne procède pas de l'amour de Dieu risque d'être stérile.

Ne soyons pas un airain sonnant, ni des cymbales retentissantes. C'est le cœur et non le bruit qui parle au cœur. On pardonnera cette digression à un vétéran. Nous ne sommes du reste pas sorti du sujet que nous poursuivons.

CHAPITRE PREMIER

DES ACTES DE L'AMOUR DE DIEU

Parmi ces actes, il en est qui s'accomplissent dans le secret du cœur et dont Dieu seul est le témoin ; d'autres se manifestent en dehors par les paroles ou par les œuvres. Parlons des uns et des autres.

ARTICLE PREMIER

Des actes intérieurs d'amour de Dieu.

Dieu regarde le cœur plus que la main. Cela du reste ne peut étonner. Nous-mêmes, nous sommes plus touchés de la bonne volonté qu'un de nos semblables met à nous rendre service que du service même qu'il nous rend. Ce serait donc une grande erreur de regarder comme oiseux ou inutiles, les actes d'amour de Dieu qui s'accomplissent en secret dans la prière, ou dans les occupations de chaque jour.

La locomotive entraîne à sa suite avec une grande vitesse un chargement énorme. Mais si la chaudière est froide, elle perd toute sa force, et tout reste sur la voie. Les actes intérieurs sont le feu intérieur qui met tout l'homme en action.

C'est la chaudière qui donne le branle à tout le convoi de la vie humaine. Les actes extérieurs, quels qu'ils soient, n'ont de valeur devant Dieu qu'à cause des sentiments intérieurs qui les inspirent. Dieu ne se paye pas de mots ni de manières. C'est le cœur qu'il lui aut. Rien n'est

donc plus utile dans la prière, dans les méditations, dans les divers travaux, que de multiplier les actes d'amour de Dieu. Or, ces actes sont de diverses sortes, et leur variété même donne du goût à les produire tour à tour. Le palais ne se lasse pas d'un mets excellent, quand il est apprêté tantôt d'une manière, tantôt de l'autre. Et les diverses formes de l'amour divin font que l'âme savoure à toute heure cet aliment qui est celui des anges aussi bien que des hommes. C'est pourquoi nous allons exposer ici les diverses sortes d'actes d'amour intérieur. Les maîtres de la vie spirituelle distinguent l'amour de préférence qui fait préférer Dieu à tout ce qui n'est pas lui; l'amour de complaisance, par lequel on se réjouit des perfections qu'on découvre en lui; l'amour de bienveillance, par lequel on désire à Dieu tout le bien possible; l'amour de bienfaisance qui porte à procurer à Dieu tout le bien dont on est capable, soit en soi, en se soumettant à lui pleinement, ce qui est l'amour de soumission, soit dans les autres, et c'est le zèle; l'amour douloureux, c'est-à-dire ou la contrition, si on considère les fautes par lesquelles on a offensé Dieu soi-même, ou l'amour de compassion, quand on a le regret de le voir offensé par d'autres, et enfin l'amour aspiratif qui fait désirer de posséder le bien infini.

§ 1er. — De l'amour de préférence.

On n'aime pas Dieu quand on lui préfère, ou simplement qu'on lui égale dans son estime une créature quelconque. Le saint Concile de Trente appelle l'amour de Dieu dilection. Et, en effet, ce mot joint à l'idée d'amour celle d'amour d'élection et de choix; car l'âme qui aime Dieu, après avoir considéré tous les biens qui lui sont offerts, voyant le vide de tout ce qui est créé, comprenant, par la foi, la supériorité infinie de la bonté et des perfections divines sur toutes les perfections des créatures, choisit, élit Dieu entre mille, pour être l'objet de son

amour, mais d'un amour qui l'emporte sur tous les autres. « Cet amour, en effet, dit saint François de Sales, doit prévaloir sur tous nos amours et régner sur toutes nos passions. Et c'est ce que Dieu demande de nous, qu'entre tous nos amours le sien soit le plus cordial, dominant sur tout notre cœur; le plus affectionné, occupant toute notre âme; le plus général, employant toutes nos puissances; le plus relevé, remplissant tout notre esprit; et le plus ferme, exerçant toute notre force et toute notre vigueur. Et parce que par cet amour nous choisissons et élisons Dieu pour le souverain objet de notre esprit, c'est un amour de souveraine élection ou une élection de souverain amour.

» Vous savez qu'il y a plusieurs espèces d'amour : comme par exemple, l'amour paternel, filial, fraternel, nuptial, de société, d'obligation, de dépendance, et cent autres qui tous sont différents en excellence, et tellement proportionnés à leur objet qu'on ne peut nullement les adresser ou les approprier aux autres. Celui qui aimerait son père seulement d'un amour fraternel ne l'aimerait certes pas assez ; celui qui aimerait sa femme seulement comme son père ne l'aimerait pas convenablement ; celui qui aimerait son laquais d'un amour filial commettrait une impertinence. L'amour est comme l'honneur ; car ainsi que les honneurs se diversifient selon la variété des excellences pour lesquelles on honore, ainsi les amours sont différents selon la diversité des bontés pour lesquelles on aime. Le souverain honneur appartient à la souveraine bonté. L'amour de Dieu est l'amour sans égal, parce que la bonté de Dieu est la bonté incomparable. *Ecoute, Israël, ton Dieu est seul Seigneur*, et partant *tu l'aimeras de tout ton cœur, de toute ton âme, de tout ton entendement et de toute ta force.*

» Parce que Dieu est seul Seigneur et que sa bonté est infiniment éminente au-dessus de toute bonté, il le faut aimer d'un amour suprême, excellent et puissant au-dessus de toute comparaison. C'est cette suprême dilection qui

met Dieu en grande estime dans nos âmes, et fait que nous apprécions tant le bonheur de lui être agréables, que nous le préférons à tout et que nous l'affectionnons sur toutes choses. Or, ne voyez-vous pas que celui qui aime Dieu de telle sorte, a toute son âme et toute sa force dévouée à Dieu, puisque toujours et à jamais, en toutes circonstances, il préférera la bonne grâce de Dieu à toutes choses, et sera toujours prêt à quitter tout l'univers pour conserver l'amour qu'il doit à la divine bonté. Et c'est en somme l'amour d'excellence ou l'excellence de l'amour qui est commandé à tous les mortels en général et à chacun d'eux en particulier, dès lors qu'ils ont le libre usage de la raison; amour suffisant pour chacun, et nécessaire à tous pour être sauvés. »

Le saint Docteur donne ensuite la marque à laquelle on peut reconnaître qu'on aime Dieu par-dessus tout. Ce n'est pas toujours quand on éprouve un sentiment plus tendre à l'égard de Dieu. Il y a une différence entre ce qu'il y a de senti dans l'amour et sa force.

« Vous verrez une mère tellement occupée de son enfant, qu'elle semble n'avoir d'autre amour que celui-là; elle n'a plus d'yeux que pour le voir; plus de bouche que pour le baiser; plus de poitrine que pour l'allaiter; ni plus de soin que pour l'élever, au point que le mari paraît ne lui être plus rien eu égard à cet enfant. Mais s'il fallait en venir au choix de perdre l'un ou l'autre, on verrait bien qu'elle estime plus le mari, et que si l'amour de l'enfant était le plus tendre, le plus pressant, le plus passionné, l'autre néanmoins était le plus excellent, le plus fort et le meilleur. Ainsi, quand un cœur aime Dieu en considération de son infinie bonté, pour peu qu'il ait de cette excellente dilection, il préférera la volonté de Dieu à toutes choses; et dans toutes les occasions qui se présenteront, il quittera tout pour se conserver dans la grâce de la souveraine bonté, sans que rien au monde l'en puisse séparer; de sorte que, bien que ce divin amour ne presse ni n'attendrisse pas toujours le cœur autant

que les autres amours, il arrive néanmoins que dans les occurrences, il fait des choses si grandes et si excellentes, qu'une seule vaut mieux que dix millions d'autres. »

La vraie marque qu'on a pour Dieu un véritable amour de préférence, c'est quand on sait pour Dieu sacrifier toutes les affections de la terre qui se mettent en opposition avec lui. Quand Lucifer mit une troupe d'anges en révolte contre Dieu, saint Michel jeta ce cri de guerre : *Qui est comme Dieu?* et par ce mot il renversa le démon et ses partisans. Lorsque les affections des créatures veulent nous attirer à désobéir à Dieu, si le grand amour divin se trouve dans l'âme, il leur tient tête comme un autre saint Michel par ce seul mot : *Qui est comme Dieu?*

« Pour être vrai, cet amour doit surpasser toutes les affections, vaincre toutes difficultés et préférer l'honneur de la bienveillance de Dieu à toutes choses ; mais je dis à toutes choses, absolument, sans exception ni réserve quelconque, et je le dis ainsi avec un grand soin, parce qu'il se trouve des personnes qui quitteraient courageusement les biens, l'honneur et la vie propre pour Notre-Seigneur, lesquelles néanmoins ne quitteraient pas pour lui quelque autre chose de bien moindre considération.

» Mais, direz-vous, Notre-Seigneur n'a-t-il pas assigné l'extrémité de l'amour qu'on peut avoir pour lui, quand il dit *qu'on ne peut avoir de plus grande charité que celle d'exposer sa propre vie pour ses amis.*

» Il est vrai, vouloir mourir pour Dieu, c'est le plus grand, mais non pas certes le seul acte de la dilection que nous devons à Dieu ; et vouloir ce seul acte, en rejetant les autres, ce n'est pas charité, c'est vanité. La charité n'est point bizarre ; et toutefois elle le serait extrêmement, si, voulant plaire au Bien-Aimé dans la chose d'extrême difficulté, elle permettait qu'on lui déplût dans les choses les plus faciles. Comment voudra mourir pour Dieu celui qui ne veut pas vivre selon Dieu ? Un esprit bien réglé, ayant la volonté de subir la mort pour un ami, subirait sans doute toute autre chose, puisque celui-là doit avoir

tout méprisé qui auparavant a méprisé la mort. Mais l'esprit humain est faible, inconstant et bizarre; c'est pourquoi quelquefois les hommes choisissent plutôt de mourir que de subir d'autres peines beaucoup plus légères, et donnent volontiers leur vie pour des satisfactions extrêmement petites, puériles et vaines. Agrippine ayant appris que l'enfant qu'elle portait serait, à la vérité, empereur, mais qu'il la ferait ensuite mourir : Qu'il me tue, dit-elle, pourvu qu'il règne.

» Voyez, je vous prie, le désordre de ce cœur follement maternel; elle préfère la dignité de son fils à sa vie. Caton et Cléopâtre aimèrent mieux souffrir la mort que d'être témoins de la joie et de la gloire qu'ils procureraient à leurs ennemis en tombant entre leurs mains; et Lucrèce choisit de se donner impitoyablement la mort plutôt que de supporter injustement la honte d'un fait dans lequel, ce semble, elle n'avait point été criminelle.

» Combien y a-t-il de gens qui mourraient volontiers pour leurs amis, qui, néanmoins, ne voudraient pas vivre à leur service et obéir à leurs autres volontés!

» Tel expose sa vie qui n'exposerait pas sa bourse. Et quoiqu'il s'en trouve plusieurs qui engagent leurs vies pour la défense de l'ami, il ne s'en trouve qu'un en un siècle qui voulût engager sa liberté pour qui que ce soit, ou perdre pour lui une once de la plus vaine et de la plus inutile réputation ou renommée du monde. »

Il ne suffit donc pas de préférer Dieu a certaines affections; il faut le préférer à toutes les créatures. Et certes, c'est bien la moindre chose qu'on puisse faire, si on a la foi, que d'estimer Dieu comme ayant plus de valeur et de perfection que tout ce qui n'a de valeur et de perfection que par lui. C'est un égarement absurde que d'aimer plus ou même autant une de ces créatures qui ne sont que néant devant lui.

Les saints l'ont compris. Il l'a compris, saint Paul : *J'estime toutes choses comme de la fange, pour acquérir le Christ.* Il l'a compris, saint François d'Assise, qui redi-

sait sans cesse : « Mon Dieu et mon tout. » Ne le comprendrais-je pas moi-même ?

O mon Dieu, vous m'avez choisi entre tant d'êtres possibles et existants pour me donner, avec la vie, une intelligence capable de vous connaître, un cœur fait pour vous aimer. Aux êtres sans raison vous avez donné des lois qui les dirigent nécessairement et non librement; vous m'avez traité non en esclave, mais en fils, et vous m'avez donné la faculté de choisir l'objet de mon affection. Ma raison et ma foi me disent assez que je ne puis choisir que vous, qui êtes le Bien de tous les biens, le Bien suprême, le seul Bien véritable.

Que le démon me montre toutes les richesses de la terre, tous les plaisirs du monde, tout ce qui peut flatter mes passions, je lui dirais sans hésiter : *Qui est comme Dieu?*

Votre amour, ô mon Dieu, voilà ma richesse, plus precieuse que tous les trésors du monde; votre amour, voilà mes délices plus douces et plus pures que toutes les voluptés terrestres; votre amour, voilà ma béatitude et ma véritable gloire. Je n'estime que vous, ô mon Dieu, et je n'aime que vous qui êtes souverainement aimable; je ne veux aimer autre chose que pour vous et en vous.

§ 2. — De l'amour de complaisance.

C'est parce qu'un objet nous plaît que nous l'aimons; et quand nous l'aimons nous nous complaisons en lui. On trouve tout bien dans ce qu'on aime. C'est parce que nous avons découvert plus de perfections en Dieu que dans toutes les créatures, que nous l'avons choisi pour le Dieu de notre cœur et que nous lui donnons la préférence sur tout le reste. Mais quand nous l'aimons plus que tout le reste, nous nous réjouissons de ses perfections et nous nous complaisons à voir qu'il en jouit. Une mère qui aime son fils se réjouit de ce qui lui arrive de bien, comme si elle en jouissait elle-même. Quand elle apprend les succès de son fils dans ses études, dans la carrière qu'il

a choisie, quand elle sait qu'il a fait un riche héritage, elle en éprouve une joie peut-être plus grande que celle qu'en ressent son fils. Si donc une âme aime Dieu plus qu'elle-même, comme elle le doit absolument, quand elle voit qu'en lui se trouve tout le bien possible, qu'il ne lui manque aucune perfection, que tout ce qu'on peut concevoir de bonté, de sainteté, de grandeur, de puissance, de béatitude, de richesses est infiniment moins que ce que Dieu en possède, comment pourrait-elle ne pas se réjouir des richesses, du bonheur, de la gloire, des amabilités infinies de son Bien-Aimé? Comment pourrait-elle ne pas s'y complaire comme si elle était elle-même riche de si grands biens?

Et sa joie est d'autant plus grande que son amour est plus parfait. Lorsque les frères de Joseph annoncèrent à leur père Jacob l'heureuse nouvelle que ce cher fils n'était pas mort, comme il l'avait cru jusqu'à ce moment, mais qu'il était au comble de la grandeur et de la félicité, qu'il était devenu vice-roi de l'Egypte, le texte sacré nous dit que l'allégresse de ce père fut tellement grande qu'il reprit une nouvelle vie. Puis, quand il vit Joseph revêtu de pourpre et de fin lin, avec un collier d'or au cou et l'anneau royal au doigt, et qu'il se jeta dans ses bras pour le serrer contre son sein, il sentit son cœur inondé d'une joie si grande qu'il ne put s'empêcher de s'écrier : *Jam lætus moriar, quia vidi faciem tuam.* (Gen. XLVI, 30.) « Me voici au comble de la félicité, je n'ai plus rien à désirer, je mourrai content. » D'où pouvait lui provenir une si tendre complaisance et une joie si vive en voyant Joseph et le haut rang auquel il était élevé? Uniquement de l'amour ardent qu'il avait pour lui.

L'amour est la mesure de la joie. Le bonheur des Bienheureux est tel qu'ils chantent un éternel *alleluia*. Réjouissons-nous, disent-ils, et tressaillons d'allégresse. C'est que dans le ciel chaque Bienheureux aime Dieu mille fois plus que lui-même et que tous les anges et que tous les hommes qui partagent son bonheur : aussi ressent-il

plus de joie de la gloire et de la félicité que Dieu possède, que de la sienne propre et que de celle de tous les autres.

La charité d'ici-bas est la même au fond que celle du ciel, bien qu'elle soit moins parfaite. Plus elle est grande, plus elle se complaît dans les perfections de Dieu. Aussi les saints puisaient-ils dès ici-bas dans la complaisance en Dieu un contentement ineffable. *Sachez que Dieu est Dieu,* disait David. *Vous êtes mon Dieu, ô Dieu de mon cœur, et le lot de mon héritage.*

« Par cette complaisance, remarque à ce sujet saint François de Sales, Dieu est le Dieu de notre cœur, parce que par elle notre cœur l'embrasse et en fait le sien propre. Il est notre héritage parce que, par cet acte, nous jouissons des biens qui sont en Dieu; et comme d'un héritage nous en tirons toute sorte de plaisir et de contentement, par cette complaisance nous buvons et mangeons spirituellement les perfections de la divinité: car nous nous les rendons propres et nous les attirons dans notre cœur.

» Une âme éprise de l'amoureuse complaisance qu'elle éprouve à considérer la divinité et en elle une infinité d'excellences, en attire aussi dans son cœur les douceurs, c'est-à-dire la multitude des merveilles et des perfections qu'elle contemple et se les rend propres par le contentement qu'elle y trouve.

» Tel est le doux et noble larcin de l'amour qui, sans décolorer le bien-aimé, se colore de ses couleurs; sans le dépouiller, se revêt de sa robe; sans lui rien ôter, prend tout ce qu'il a ; et sans l'appauvrir, s'enrichit de ses biens, comme l'air prend la lumière sans amoindrir la splendeur originaire du soleil, et le miroir la grâce du visage, sans diminuer celle de l'homme qui se mire. *Ils ont été faits abominables comme les choses qu'ils ont aimées,* dit le Prophète parlant des méchants; et on peut de même dire des bons qu'ils se sont faits aimables comme les choses qu'ils ont aimées.

» La complaisance nous fait doucement reposer dans la suavité du bien qui nous délecte et duquel nous repaissons

notre cœur, car le cœur se repaît des choses dans lesquelles il se plaît, de sorte que l'on dit que l'un se repaît d'honneur, l'autre de richesses. L'âme donc qui contemple les trésors infinis des perfections divines se tient pour trop heureuse et trop riche, parce que l'amour lui rend propre par complaisance tout le bien et tout le contentement de ce cher Epoux. Et de même que le tendre nourrisson fait de petits élans du côté de sa tendre mère pour lui demander sa nourriture et trépigne de joie en se trouvant entre ses bras, comme la mère aussi de son côté le reçoit avec un amour toujours empressé, de même l'âme dévote ressent des tressaillements et des élans de joie quand elle a le bonheur de regarder les trésors des perfections du Roi de son saint amour, et surtout quand elle voit que lui-même les lui montre par amour et qu'entre ses perfections celle de son amour reluit excellemment. Eh! n'a-t-elle pas raison, cette belle âme, de s'écrier: O mon roi, que vos richesses sont aimables et que vos amours sont riches! Eh! qui en a plus de joie, ou vous qui en jouissez, ou moi qui m'en réjouis! Nous en jouissons tous deux, puisque votre bonté vous fait jouir de ce que je me réjouis d'elle, et que mon amour me fait réjouir de votre jouissance.

» Quand les perfections divines entrent dans notre esprit, comme elles sont plus fortes que lui, elles en prennent possession, de sorte que nous ne disons pas seulement que Dieu est à nous par cette complaisance, nous disons aussi que nous sommes à lui. La complaisance nous rend possesseurs de Dieu, en attirant en nous les perfections divines et nous rend possédés de Dieu en nous attachant et en nous appliquant à ces perfections.

» Or, en cette complaisance, nous remplissons tellement notre âme de contentement, que nous ne laissons pas de désirer de la remplir encore; et savourant la bonté divine, nous la voudrions encore savourer; en nous rassasiant, nous voudrions toujours manger encore, comme en mangeant nous nous sentons rassasiés.

» La jouissance d'un bien qui contente toujours ne flétrit jamais, mais se renouvelle et fleurit sans cesse ; elle est toujours aimable, toujours désirable. Le continuel contentement du céleste amour produit un désir perpétuellement content, comme le continuel désir fait naître un contentement perpétuellement désiré. Le bien qui est fini termine le désir quand il donne la jouissance, et ôte la jouissance quand il donne le désir, ne pouvant être possédé et désiré tout ensemble. Mais le bien infini fait régner le désir dans la possession et la possession dans le désir ; car il a de quoi assouvir le désir par sa sainte présence et de quoi le faire toujours vivre par la grandeur de son excellence, qui nourrit, en tous ceux qui la possèdent, un désir toujours content et un contentement toujours désireux. »

« On cherche toujours ce qu'on aime toujours, dit le grand saint Augustin ; l'amour cherche ce qu'il a trouvé, non afin de l'avoir, mais afin de l'avoir toujours, et aussi de l'avoir plus parfaitement. Et plus il l'a, plus il en jouit ; et cette jouissance peut s'accroître tellement dans l'âme de celui qui aime, qu'elle lui procure le plus précieux soulagement au milieu des maux de la vie présente. »

Il est évident qu'un fils bien né qui serait dans une grande douleur, s'il apprenait que son père, qu'il aime tendrement, vient d'être élevé à la plus haute fortune et à la dignité la plus enviée sur la terre, ne sentirait plus ses souffrances ou du moins les oublierait pour ne penser qu'au bonheur de son père. Comment donc ne pas oublier les tristesses de cet exil, les pertes, les séparations, et même les tentations et les épreuves spirituelles, si on aime Dieu véritablement quand on le voit au comble de la félicité et habitant une gloire inaccessible ?

Aussi un prophète, après avoir fait la description des maux de sa patrie, après avoir dépeint la stérilité des figuiers, des vignes, des oliviers, la désolation des campagnes, la mortalité des animaux, disait-il : *Pour moi, je me réjouis en Dieu mon Sauveur*. Heureux donc celui qui

se complaît dans la plénitude des biens de Dieu! Cette complaisance adoucit pour lui l'amertume des maux les plus cuisants que nous ayons à supporter ici-bas; elle fait éprouver dès ce monde un avant-goût du bonheur du ciel. La joie des élus ne provient, en effet, que de la contemplation des perfections de Dieu.

En somme, dit saint François de Sales, l'âme qui est dans l'exercice de l'amour de complaisance crie perpétuellement dans son sacré silence : il me suffit que Dieu soit Dieu, que sa bonté soit infinie, que sa perfection soit immense; que je meure ou que je vive, il importe peu pour moi, puisque mon cher bien-aimé vit éternellement d'une vie toute triomphante; la mort même ne peut attrister le cœur qui sait que son souverain amour est vivant. C'est assez pour l'âme qui aime, que celui qu'elle aime plus que soi-même soit comblé de biens éternels, puisqu'elle vit plus en celui qu'elle aime qu'en celui qu'elle anime, puisqu'elle ne vit pas elle-même, mais son bien-aimé vit en elle.

O mon Dieu, je ne suis rien, je n'ai rien que ma misère, que m'importe, pourvu que vous, que j'aime plus que moi-même, soyez comblé de gloire, d'honneur et de béatitude! Je me réjouis de votre gloire et des mépris dont on m'afflige. Je suis heureux de votre félicité dans toutes douleurs que j'endure. Vous êtes le seul bien dans lequel je veuille trouver mon repos. Je suis heureux d'avoir en vous ce que je n'ai pas en moi. Rien ne me plaît autant que vous, puissé-je par là vous plaire et mériter l'amour de complaisance éternelle qui fera mon bonheur au ciel!

§ 3. — De l'amour de bienveillance.

La charité est un lien d'amitié qui unit la créature au Créateur. Dieu, par pure bienveillance à notre égard, nous appelle à participer à sa béatitude éternelle; et pour nous y conduire, il nous donne, dès cette vie, sa grâce qui est une participation à sa nature. Or, l'ami non seulement se

réjouit des biens de son ami, mais il lui souhaite toutes sortes de biens. C'est parce qu'il nous veut du bien que Dieu nous en fait; et si nous l'aimons, nous devons désirer de pouvoir lui en faire. Toutefois, comme le remarque saint François de Sales, « nous ne pouvons désirer d'un vrai désir aucun bien à Dieu, parce que sa bonté est infiniment plus parfaite que nous ne saurions ni désirer, ni penser. Le désir n'est que d'un bien futur, et nul bien n'est futur en Dieu, puisque tout bien lui est tellement présent, que la présence du bien en sa divine Majesté n'est autre chose que la Divinité même. Ne pouvant donc faire aucun désir absolu pour Dieu, nous en faisons d'imaginaires et de continuels de cette sorte. Je vous ai dit : *Seigneur, vous êtes mon Dieu*, qui, tout plein de votre infinie bonté, *ne pouvez avoir besoin, ni de mes biens,* ni de choses quelconques; mais si, par imagination de chose impossible, je pouvais penser que vous eussiez besoin de quelque bien, je ne cesserais jamais de vous le souhaiter, au prix de ma vie, de mon être et de tout ce qui est au monde. Que si, étant ce que vous êtes, et que vous ne pouvez jamais cesser d'être, il était possible que vous reçussiez quelque accroissement de bien, ô mon Dieu, quel désir j'aurais qu'il vous arrivât! Alors, ô Seigneur éternel, je voudrais voir convertir mon cœur en souhaits et ma vie en soupirs, pour vous désirer ce bien-là.

» Mais, pourtant, ô le Bien-Aimé de mon âme, je ne désire pas de pouvoir désirer aucun bien à votre Majesté; mais je me complais de tout mon cœur en ce suprême degré de bonté que vous avez, auquel ni par désir, ni même par pensée, on ne peut rien ajouter.

» C'est encore une sorte de bienveillance envers Dieu quand, considérant que nous ne pouvons l'agrandir en lui-même, nous désirions de l'agrandir en nous, c'est-à-dire de rendre de plus en plus grande la complaisance que nous avons en sa bonté, non à cause du plaisir que nous y trouvons, mais parce que ce plaisir se prend en l'union

du plaisir et du bien qui est en Dieu, dans lequel nous voudrions, pour nous y unir davantage, nous complaire d'une complaisance infiniment plus grande à l'imitation de la Sainte Vierge qui glorifiait et honorait parfaitement Dieu, par la complaisance qui faisait tressaillir d'allégresse son esprit en Dieu son Sauveur.

» Pour faire grandir en elle cette complaisance, l'âme se prive soigneusement de tout autre plaisir afin de s'exercer plus fort à se plaire en Dieu; car la variété du plaisir dissipe et empêche de s'appliquer attentivement à celui qu'on doit prendre en Dieu. Celui qui aime vraiment n'a presque point de joie sinon en ce qu'il aime. Si une âme, possédée de cette sainte affection, rencontre les créatures, si excellentes qu'elles soient, seraient-elles même des anges, elle ne s'arrête avec elle qu'autant qu'il le faut pour en être aidée et secourue dans son désir. Sainte Madeleine rencontra au sépulcre les anges qui lui parlèrent sans doute angéliquement, c'est-à-dire bien suavement, voulant apaiser l'ennui qu'elle éprouvait; elle, au contraire, tout éplorée, ne sut prendre aucune complaisance, ni en leurs douces paroles, ni en la splendeur de leurs habits, ni en la grâce toute céleste de leur maintien, ni en la beauté tant aimable de leur visage, mais toute couverte de larmes, *ils m'ont enlevé mon Seigneur,* disait-elle, *et je ne sais où ils l'ont mis;* et se tournant, elle voit son doux Sauveur, mais sous la figure d'un jardinier, ce qui ne put satisfaire son cœur; car toute pleine de l'amour de la mort de son Maître, elle ne veut point de fleurs, ni par conséquent de jardinier. Elle a dans son cœur la croix, les clous, les épines; elle cherche son crucifié. Hé! mon cher Maître Jardinier, dit-elle, si vous aviez par hasard planté mon bien-aimé Seigneur trépassé, comme un lis fané et froissé entre vos fleurs, *dites-le moi* bien vite, *et moi je l'emporterai.* Mais Jésus ne l'appelle pas plutôt par son nom, que toute fondue en plaisir : Hé! Dieu, dit-elle, *mon Maître!* Rien, certes ne la peut assouvir, elle ne saurait se plaire avec les anges, pas même avec son

Sauveur s'il ne paraît sous la forme si parfaitement connue de son cœur.

» Le désir d'agrandir la complaisance retranchant tout autre plaisir, l'âme va toujours, cherchant la face de son Bien-Aimé, c'est-à-dire qu'avec une attention de plus en plus soigneuse, elle remarque toutes les beautés, toutes les perfections qui sont en lui, afin de trouver des motifs plus pressants de se plaire de plus en plus dans l'incompréhensible beauté qu'elle aime.

» Dans l'impossibilité de rien ajouter à Dieu, elle veut, du moins, lui faire extérieurement honneur par des louanges. Dieu, comblé d'une bonté qui surpasse toute louange et tout honneur, ne reçoit ni avantage, ni surcroît de bien par toutes les bénédictions que nous lui donnons. Toutefois, parce que, selon notre manière de voir, l'honneur est regardé comme un des plus grands effets de notre bienveillance envers les autres, et que, par lui, non seulement nous ne présupposons point d'indigence en ceux que nous honorons, mais plutôt que nous protestons qu'ils abondent en excellence, par cela même nous employons cette sorte de bienveillance envers Dieu, qui, non seulement l'agrée, mais l'exige comme conforme à notre condition, et si propre à témoigner l'amour respectueux que nous lui devons, qu'il nous a même ordonné de lui rendre et de lui rapporter tout honneur et toute gloire.

» Ainsi donc l'âme qui a pris une grande complaisance en l'infinie perfection de Dieu, voyant qu'elle ne peut lui souhaiter aucun agrandissement de bonté, parce qu'il en a infiniment plus qu'elle ne peut en désirer, ni même penser, souhaite au moins que son nom soit béni, exalté, loué, honoré et adoré de plus en plus ; et commençant par son propre cœur, elle ne cesse point de le provoquer à ce saint exercice. Comme une abeille sacrée, elle va voletant çà et là sur les fleurs des œuvres et des excellences divines, recueillant d'elles une douce variété de complaisances, dont elle fait naître et compose le miel céleste de bénédictions, de louanges, par lesquelles, autant qu'elle

peut, elle exalte et glorifie le nom de son Bien-Aimé.

» Mais ce désir de louer Dieu est insatiable; car l'âme sent qu'elle ne pourra jamais louer Dieu autant que sa bonté le mérite. Elle fait de grands efforts pour hausser ses accents de louange. A mesure qu'elle loue, elle se plaît à louer, et à mesure qu'elle se plaît à louer, elle regrette de ne pouvoir mieux louer, et pour contenter son amour, elle fait des efforts au milieu desquels elle tombe en langueur comme il arrivait à saint François qui, au milieu des plaisirs qu'il prenait à louer Dieu et à chanter des cantiques d'amour, jetait une grande abondance de larmes et laissait souvent tomber de faiblesse ce que pour lors il tenait à la main, perdant souvent la respiration à force d'aspirer aux louanges de celui qu'il ne pouvait jamais assez louer, puis il invitait toutes les créatures à lui venir en aide.

» Ainsi faisait David, qui allait, sans ordre, du ciel à la terre et de la terre au ciel, appelant pêle-mêle les anges, les poissons, les monts, les eaux, les dragons, les oiseaux, les serpents, le feu, la grêle, les brouillards; assemblant pour ses souhaits toutes les créatures, afin que toutes ensemble s'accordassent à glorifier pieusement leur Créateur, les unes en célébrant elles-mêmes les divines louanges, et les autres en donnant le sujet de le louer par les merveilles de leurs différentes propriétés, qui manifestent la grandeur de leur Créateur. »

Ainsi fait un cœur qui aime Dieu; il invite la terre et le ciel à le bénir, et comme les bénédictions des anges et des saints eux-mêmes ne sont pas encore assez hautes pour exalter la grandeur de Dieu, il se tourne vers Marie qui glorifie Dieu plus que toutes les créatures ensemble. Ce n'est pas assez encore, car les louanges de Marie sont bornées, il s'adresse à Jésus-Christ, vrai Dieu et Fils de Dieu, la louange infinie de son Père et il offre à Dieu les bénédictions qui sont sorties de la bouche de ce divin Sauveur; il va plus loin et pénétrant dans le sanctuaire de l'adorable Trinité, il s'écrie: *Gloire soit au Père, au*

Fils et au Saint-Esprit, et par là, il souhaite à Dieu non les louanges créées, mais la gloire éternelle qu'il a en lui-même, par lui-même et de lui-même, et qui est lui-même. Et c'est cette gloire, en effet, qu'il avait au commencement, et qu'il aura toujours dans les siècles des siècles.

O mon Dieu, je ne veux avoir de cœur que pour vous aimer, de langue que pour vous bénir. Je voudrais que toutes créatures vous bénissent avec moi. Je vous offre les louanges que vous adressent dans le ciel les anges, les saints, la vierge Marie elle-même qui, ayant à sa suite une multitude de vierges dont elle est la reine, vous chante un cantique dont la virginité connaît seule les accords.

Surtout, je vous offre les adorations, les bénédictions, les hommages qui partent du Cœur de Jésus, votre Fils, qui ne s'est fait homme que pour votre gloire, par lequel votre majesté est louée par les anges, adorée par les archanges, redoutée par les puissances, célébrée avec un concert de joie unanime par les vertus des cieux et par les bienheureux séraphins, et je vous prie d'admettre ma voix dans leurs concerts, et je redis en suppliant avec eux : *Saint, saint, saint, est le Seigneur, le Dieu des armées. Toute la terre est remplie de sa gloire. Gloire à Dieu au plus haut des cieux!*

§ 4. — De l'amour de bienfaisance.

Si nous ne pouvons vouloir à Dieu aucun bien dont il ait besoin, puisqu'il est le comble de tout bien, à plus forte raison ne pouvons-nous pas lui faire du bien à lui-même; mais nous pouvons nous efforcer de lui procurer cette gloire extérieure que nous lui souhaitons par l'amour de bienveillance. Et c'est la seule chose qu'il nous soit possible de faire pour lui. Si nous l'aimons, procurons-lui cette gloire, soit en nous-même par l'observation de sa loi, soit dans les autres en les amenant à aimer Dieu et à le servir. De là un double amour qui

naît de l'amour de bienfaisance, l'amour de soumission ou d'obéissance et le zèle. Un mot de l'un et de l'autre.

I. — DE L'AMOUR DE SOUMISSION OU D'OBÉISSANCE

Disons avec saint François de Sales d'où naît cet amour, quelle en est la nature et quels en sont les effets.

1° Origine et nature de l'amour d'obéissance.

« Cet amour, dit saint François de Sales, naît aussi de l'amour de complaisance. Comme la bonne terre, après avoir reçu le grain, le rend avec abondance à celui qui l'a semé, ainsi le cœur qui a pris de la complaisance en Dieu, cherche à lui complaire à son tour. Nous désirons plaire à quiconque nous plaît, et c'est ce qui amène la conformité de sentiments qu'on remarque en ceux qui s'aiment d'un amour véritable; aussi à force de se complaire en Dieu, on devient conforme à Dieu, et notre volonté se transforme en celle de la majesté divine, par la complaisance qu'elle y prend.

» L'amour, dit saint Jean Chrysostome, trouve la ressemblance ou bien la fait. L'exemple de ceux que nous aimons a un doux empire sur nous. Celui qui, attiré par la suavité des parfums, entre dans la boutique d'un parfumeur, en recevant le plaisir qu'il prend à sentir ces odeurs s'en parfume lui-même, et, au sortir de là, il donne part aux autres du plaisir qu'il a reçu, en répandant parmi eux les parfums dont il s'est imprégné. En somme, le plaisir que l'on a en une chose produit dans le cœur aimant les qualités de la chose qui plaît; c'est pourquoi la complaisance que nous trouvons en Dieu nous transforme en lui, et, à mesure qu'elle grandit, cette transformation devient plus parfaite. Ainsi les saints qui ont grandement aimé ont été fort vite et parfaitement transformés, l'amour transportant et transmettant les

mœurs et les humeurs de l'un des cœurs dans l'autre. Nous avons de la répugnance d'imiter, même dans les choses bonnes, ceux que nous haïssons. Au contraire, on ne peut s'empêcher de se conformer à ce qu'on aime. La complaisance en Dieu attire donc en nous les traits des perfections divines, selon que nous sommes capables de les recevoir, comme le miroir reçoit la ressemblance du soleil, non selon la grandeur de ce bel astre, mais selon la mesure de la glace.

» L'amour de complaisance attire Dieu dans nos cœurs, mais l'amour de bienveillance jette nos cœurs en Dieu, lui consacrant et lui dévouant toutes nos affections et toutes nos actions.

» Nous nous sommes plu en l'excellence souveraine de la perfection de Dieu, c'est pourquoi nous désirons qu'il soit souverainement loué, honoré et adoré. Nous nous sommes délectés à considérer comment Dieu est non seulement le premier principe, mais aussi la dernière fin, l'auteur, le conservateur et le seigneur de toutes choses, et, à raison de cela, nous souhaitons que tout lui soit soumis par une souveraine obéissance. Nous voyons la volonté de Dieu souverainement parfaite, droite, juste et équitable, et par cette considération nous désirons qu'elle soit la règle et la loi souveraine de toutes choses et qu'elle soit suivie, servie et obéie par toutes les autres volontés.

» Et il ne s'agit pas ici de l'obéissance due à Dieu parce qu'il est notre Seigneur et notre Maître, notre Père et notre Bienfaiteur, car cette dernière obéissance appartient à la vertu de justice et non à l'amour. Lors même qu'il n'y aurait ni enfer pour punir les rebelles, ni paradis pour récompenser les bons, et que nous n'aurions, supposition impossible, aucune sorte de devoirs envers Dieu, l'amour de bienveillance nous porterait à lui rendre toute soumission par choix et par inclination; et même par une sorte de violence amoureuse, en considération de la souveraine bonté, de la justice et de la droiture de la divine volonté.

» Ne voyons-nous pas qu'une jeune fille, par un libre choix qui provient de l'amour de bienveillance, s'assujettit à un époux envers lequel, d'ailleurs, elle n'était tenue à aucun devoir?

» Ainsi donc se fait la conformité de notre cœur avec celui de Dieu lorsque, par la sainte bienveillance, nous déposons toutes nos affections entre les mains de la divine volonté, afin qu'elles soient par elles pliées et maniées à son gré, moulées et formées selon son bon plaisir. Et en ce point consiste la très profonde obéissance d'amour, laquelle n'a pas besoin d'être excitée par des menaces ou des récompenses, ni par aucune loi ou par quelque commandement, car elle prévient tout cela, se soumettant à Dieu pour la seule bonté très parfaite qui est en lui, à raison de laquelle il mérite que toute volonté lui soit obéissante, sujette et soumise, se conformant et s'unissant à jamais en tout et partout à ses intentions divines. »

2° *Effets de l'amour d'obéissance.*

Cet amour nous porte d'abord à observer les commandements de Dieu.

« Or, le désir que Dieu a de nous faire observer ses commandements est extrême, continue saint François de Sales. L'amour de complaisance regardant le divin désir veut complaire à Dieu en l'observant : l'amour de bienveillance, qui veut tout soumettre à Dieu, soumet, par conséquent, nos désirs et nos volontés à celle-ci que Dieu nous a signifiée : et de là provient non seulement l'observation, mais aussi l'amour des commandements.

» Pour exciter ce saint et salutaire amour des commandements, nous devons contempler leur beauté qui est admirable. Le présent est toujours agréable quand un ami le fait. Les commandements deviennent très aimables quand l'amour les ordonne. Et combien doux et désirable est le joug de la loi céleste qu'un roi si aimable a établi en nous! Plusieurs observent les commandements comme

on avale les médecines, plus par crainte de mourir damnés que pour le désir de vivre au gré du Sauveur. Mais comme il y a des personnes qui, pour agréable que soit un médicament, le prennent à contre-cœur, seulement parce qu'il porte le nom de médicament, aussi y a-t-il des âmes qui ont en horreur les actions commandées, seulement parce qu'elles sont commandées; et il s'est trouvé tel homme, dit-on, qui, ayant doucement vécu dans la grande ville de Paris pendant quatre-vingts ans sans en sortir, s'empressa de se rendre aux champs, que de sa vie il n'avait désirés, par cette raison seule qu'on lui enjoignit de la part du roi de demeurer dans cette même ville le reste de ses jours.

» Au contraire, le cœur amoureux aime les commandements; et plus leur accomplissement est difficile, plus il les trouve doux et agréables, parce qu'il plaît plus parfaitement au Bien-Aimé et lui rend plus d'honneur. Il chante des hymnes d'allégresse quand Dieu lui enseigne ses commandements. Et comme le pèlerin qui va gaiement, chantant en son voyage, ajoute, il est vrai, la peine du chant à celle de la marche, mais néanmoins par ce surcroît de peine se désennuie et allège la fatigue du chemin, ainsi l'amant sacré trouve tant de suavité aux commandements que, en cette vie mortelle, rien ne lui procure autant de douceur et de soulagement que la gracieuse charge des préceptes de son Dieu.

» On n'a point de travail en ce qui est aimé, ou s'il y a du travail, c'est un travail bien-aimé; le travail mêlé du saint amour est un certain aigre-doux plus agréable au goût qu'une pure douceur. Le divin amour nous rend donc ainsi conformes à la volonté de Dieu et nous fait soigneusement observer ses commandements en vertu du désir absolu de sa majesté à laquelle nous voulons plaire; en sorte que cette complaisance prévient, par sa douce et aimable violence, la nécessité d'obéir que la loi nous impose, convertissant cette nécessité en vertu de dilection, et toute la difficulté en délectation.

» Oh! que cette volonté divine est aimable! Oh! qu'elle est gracieuse et désirable! O loi toute d'amour et pour l'amour! Les Hébreux, par le mot de paix entendaient l'assemblage et le comble de tous les biens, c'est-à-dire la félicité; et le Psalmiste s'écrie: *Qu'une paix abondante soit à ceux qui aiment la loi* de Dieu, *et* que *nul écueil ne leur arrive*; comme s'il voulait dire: O Seigneur, que de suavité dans l'amour de vos commandements! Toute douceur délicieuse saisit le cœur qui est saisi de la dilection de votre loi.

» Quand nous avons un amour extrême de la volonté de Dieu, nous ne nous contentons pas de faire seulement la volonté divine qui nous est signifiée dans les commandements, mais nous nous rangeons encore à l'obéissance des conseils, qui ne nous sont donnés que pour observer plus parfaitement les commandements auxquels aussi ils se rapportent, ainsi que le dit excellemment saint Thomas. David était un jour dans son camp; et la garnison des Philistins, dans Bethléem. Or, il fit un souhait, disant: *Oh! si quelqu'un me donnait à boire de l'eau de la citerne qui est à la porte de Bethléem!* Et voilà qu'il n'eut pas plutôt dit le mot, que trois vaillants chevaliers partent de là, main et tête baissées, traversent l'armée ennemie, vont à la citerne de Bethléem, puisent de l'eau, l'apportent David. Celui-ci, voyant le danger auquel ces gentilshommes s'étaient exposés pour contenter son appétit, *ne voulut point boire* cette eau conquise au péril de leur sang et leur vie, *mais la répandit en oblation* au Père éternel. Eh! voyez, je vous prie, quelle ardeur ont ces chevaliers pour le service et le contentement de leur maître: ils volent et fendent la presse des ennemis avec mille dangers de se perdre, pour satisfaire un seul simple souhait que le roi leur témoigne. Le Sauveur, étant en ce monde, déclara sa volonté en plusieurs choses par manière de commandement, et en plusieurs autres il la signifia seulement par manière de souhait; car il loua fort la chasteté, la pauvreté, l'obéissance et la résignation parfaite, l'abné-

gation de la propre volonté, la viduité, le jeûne, la prière continuelle; et ce qu'il a dit de la chasteté, il l'a aussi dit de tous les autres conseils, que celui-là prît la récompense qui pourrait remporter le prix. A ce souhait, les plus vaillants chrétiens se sont mis à la course et, forçant toutes les répugnances, les convoitises, les difficultés, ils ont atteint à la sainte perfection, se rangeant à l'étroite observance des désirs de leur roi, obtenant par ce moyen la couronne de gloire. »

Pourquoi donc à notre tour ne serions-nous pas empressés de faire, non seulement ce que Notre-Seigneur commande, mais encore ce qu'il témoigne devoir lui être agréable? Les âmes nobles n'ont pas besoin d'un plus fort motif pour prendre une résolution, que de savoir que leur Bien-Aimé le désire.

« Je ne dis pas que ce soit péché de ne pas pratiquer les conseils. Non, certes, la différence qui se trouve entre le commandement et le conseil, c'est que le commandement nous oblige sous peine de péché, et le conseil nous invite sans peine de péché. Néanmoins, je dis bien que c'est un grand péché de mépriser la prétention à la perfection chrétienne, et encore plus de mépriser l'invitation par laquelle Notre-Seigneur nous y appelle.

» C'est une hérésie de dire que Notre-Seigneur ne nous a pas bien conseillés. On peut bien, sans pécher, ne pas suivre les conseils pour l'affection que l'on a ailleurs : comme par exemple, on peut bien ne pas vendre ce que l'on a, et ne pas le donner aux pauvres, parce qu'on n'a pas le courage de faire un si grand renoncement; on peut bien aussi se marier, parce qu'on aime une femme ou qu'on n'a pas assez de force dans l'âme pour entreprendre la guerre qu'il faut faire à la chair. Mais faire profession de ne vouloir pas suivre les conseils, ni aucun d'eux, cela ne se peut faire sans mépris de celui qui les donne. Il n'y a pas de mal à ne pas suivre le conseil de virginité afin de se marier; mais se marier pour préférer le mariage à la chasteté, comme font les hérétiques, c'est

un grand mépris ou du conseiller ou du conseil. Boire du vin contre l'avis du médecin quand on est pressé par la soif ou par le désir d'en boire, ce n'est pas proprement mépriser le médecin ni son avis; mais dire, je ne veux point suivre l'avis du médecin, ce refus provient sans doute du peu d'estime qu'on a pour lui. Or, quant aux hommes on peut souvent mépriser leur conseil et ne pas mépriser ceux qui le donnent, parce que ce n'est pas mépriser un homme que de penser qu'il ait erré. Mais quant à Dieu, rejeter son conseil et le mépriser, c'est une conduite qui ne peut provenir que de la pensée que l'on a qu'il n'a pas bien conseillé; pensée qui ne peut être attribuée qu'à un esprit de blasphème, comme si Dieu n'était pas assez sage pour bien conseiller. Et il en est de même des conseils de l'Eglise, laquelle, à raison de la continuelle assistance du Saint-Esprit qui l'enseigne et la conduit en toute vérité, ne peut jamais donner de mauvais avis.

» Quoique tous les conseils ne puissent et ne doivent pas être pratiqués par chaque chrétien en particulier, il n'est pas moins vrai que chacun est obligé de les aimer tous, parce qu'ils sont tous très bons. Si vous avez la migraine et que l'odeur du musc vous nuise, sera-ce pour vous un motif pour ne pas avouer que cette senteur est bonne et agréable?

» Si une robe d'or ne vous convient pas, direz-vous qu'elle ne vaut rien? Si une bague n'est pas pour votre doigt, la jetterez-vous pour cela dans la boue? Louez donc et aimez chèrement tous les conseils que Dieu a donnés aux hommes. Oh! que béni soit à jamais l'Ange du grand conseil, avec tous les avis qu'il donne et les exhortations qu'il fait aux humains! *Le cœur est réjoui par les parfums et les bonnes senteurs*, dit Salomon, *et par les bons conseils de l'ami, l'âme est adoucie*. Mais de quel ami et de quels conseils parlons-nous? O Dieu, c'est de l'ami des amis, et ses conseils sont plus aimables que le miel! L'ami, c'est le Sauveur, ses conseils sont pour le salut.

» Réjouissons-nous quand nous verrons des personnes entreprendre la route des conseils, que nous ne pouvons ou ne

devons pas observer ; prions pour eux, bénissons-les, favorisons-les et aidons-les, car la charité nous oblige d'aimer, non seulement ce qui est bon pour nous, mais encore ce qui est bon pour le prochain.

» Nous prouvons suffisamment que nous aimons tous les conseils quand nous observons dévotement ceux qui nous sont convenables ; car de même que celui qui croit un article de foi, parce que Dieu l'a révélé par sa parole, annoncée et déclarée par l'Eglise, ne saurait ne pas croire les autres ; de même encore que celui qui observe un commandement pour le vrai amour de Dieu est tout prêt à observer les autres quand l'occasion s'en présentera ; ainsi celui qui aime et estime un conseil évangélique, parce que Dieu l'a donné, ne peut se dispenser d'estimer consécutivement tous les autres. Or, nous pouvons aisément en pratiquer plusieurs, quoique nous ne les pratiquions pas tous ensemble ; car Dieu en a donné plusieurs, afin que chacun en puisse observer quelques-uns, et il n'y a pas de jour qui ne nous en fournisse quelque occasion.

» Vous n'êtes pas obligé par la rigueur de la loi de donner à tous les pauvres que vous rencontrez, mais seulement à ceux qui en ont un très grand besoin ; mais ne laisserez pas pour cela, suivant le conseil du Sauveur, de donner volontiers à tous les indigents que vous trouverez autant que votre condition et que les véritables nécessités de vos affaires vous le permettront. Vous n'êtes obligé de faire aucun vœu, mais faites-en pourtant quelques-uns qui seront jugés propres par votre père spirituel, pour votre avancement dans l'amour divin. Vous pouvez librement user de vin dans les termes de la bienséance, mais, selon le conseil de saint Paul à Timothée, n'en prenez que ce qu'il faut pour soulager votre estomac.

» Les vertus ont une certaine étendue de perfection ; et pour l'ordinaire nous ne sommes pas obligés de les pratiquer dans la perfection de leur excellence ; il suffit d'entrer si avant dans l'exercice de ces vertus, qu'en effet on y soit. Mais passer outre et s'avancer dans la perfection.

c'est un conseil : les actes héroïques des vertus n'étant pas pour l'ordinaire commandés, mais seulement conseillés. Toutefois, c'est dans la pratique des actes héroïques de vertu que consiste la parfaite imitation du Sauveur, qui, comme le dit le grand saint Thomas, eut dès l'instant de sa conception toutes les vertus à un degré héroïque ; et certes, je dirai volontiers, plus qu'héroïque, puisqu'il n'était pas simplement plus qu'homme, mais infiniment plus qu'homme, c'est-à-dire vrai Dieu. »

Dieu nous manifeste encore sa volonté par les inspirations de sa grâce.

« L'inspiration, dit saint François de Sales, est rayon céleste qui porte dans nos cœurs une lumière chaleureuse par laquelle il nous fait voir le bien et nous échauffe à sa recherche. Dieu nous envoie des inspirations d'une multitude de manières, tantôt à la vue des créatures, tantôt à la suite d'une prédication, souvent par les épreuves. Oh ! que bien heureux sont ceux qui tiennent leurs cœurs ouverts aux saintes inspirations ! Car jamais ils ne manquent de celles qui leur sont nécessaires pour bien et dévotement vivre dans leur condition, et pour saintement exercer les charges de leur profession. »

Le saint Docteur donne ensuite les trois marques auxquelles on reconnaît les inspirations divines. Ce sont : la persévérance contre l'inconstance et la légèreté ; la paix et la douceur du cœur, contre les inquiétudes et les empressements ; l'obéissance contre l'opiniâtreté et la bizarrerie.

La volonté de Dieu se manifeste aussi par les événements ; car, excepté le péché, rien n'arrive que par la permission de Dieu. « Or, la volonté de Dieu est toujours infiniment aimable. Le cœur vraiment aimant aime le bon plaisir divin, non seulement dans les consolations, mais aussi les afflictions ; et il l'aime plus dans la croix, dans la peine et les travaux ; car c'est la principale vertu de l'amour de faire souffrir pour la chose aimée.

» Le voyageur qui craint de ne pas suivre le grand

chemin marche incertain de sa route; il va regardant çà et là le pays où il est, et s'amuse presque à chaque bout de champ à considérer s'il ne se fourvoie point. Mais celui qui est assuré de sa route va gaiement, hardiment et vite. Ainsi, certes, l'amour qui veut aller à la volonté de Dieu parmi les consolations éprouve sans cesse une crainte, celle de prendre le change et d'aimer le plaisir propre qui est dans la consolation, au lieu d'aimer le bon plaisir de Dieu. Mais l'amour qui marche vers la volonté de Dieu dans l'affliction marche en assurance; car l'affliction n'étant nullement aimable en elle-même, il est bien aisé de ne l'aimer que pour le respect de la main qui la donne. Si je ne veux que l'eau pure, que m'importe-t-il qu'elle me soit apportée dans un vase d'or ou dans un verre, puisque aussi bien je ne prendrai que l'eau? Mais je l'aimerais mieux dans le verre, parce qu'il n'a point d'autre couleur que celle de l'eau même, que j'y vois aussi beaucoup mieux. Qu'importe-t-il que la volonté de Dieu me soit présentée dans la tribulation ou dans la consolation, puisqu'en l'une et en l'autre, je ne veux ni ne cherche autre chose que la volonté divine, qui y paraît d'autant mieux qu'il n'y a point d'autre beauté en elle que celle de ce très saint bon plaisir éternel?

» La volonté de Dieu est dans la maladie aussi bien que dans la santé. Que si nous préférons la santé, ne disons pas que c'est pour mieux servir Dieu : car qui ne voit que c'est la santé que nous cherchons dans la volonté de Dieu, et non la volonté de Dieu dans la santé.

» La volonté de Dieu peut être dans les aridités aussi bien et même mieux que dans les consolations. »

Celui qui l'aime ne renonce pas aux pratiques de la piété parce qu'il y éprouve quelque dégoût. Celui qui les abandonne en pareil cas prouve qu'il n'aime pas Dieu généreusement. « Plusieurs, dit encore le saint Docteur, ne se plaisent point à l'amour divin, à moins qu'il ne soit confit au sucre de quelque suavité sensible, et ils feraient volontiers comme les petits enfants qui, quand on leur

donne du miel sur un morceau de pain, lèchent et sucent le miel, et jettent ensuite le pain; car si la suavité était séparable de l'amour, ils quitteraient l'amour et garderaient la suavité. C'est pourquoi ils suivent l'amour à cause de la suavité, mais, la suavité manquant, ils ne tiennent aucun compte de l'amour. Cependant de telles gens sont exposées à beaucoup de dangers; ils ont à craindre, ou de retourner en arrière quand les goûts et les consolations leur manquent, ou de s'amuser à de vaines suavités bien éloignées du véritable amour. Un cœur qui n'aime que la volonté de Dieu, ne met point son amour dans les choses que Dieu veut, mais dans la volonté de Dieu qui les veut. C'est pourquoi, quand la volonté de Dieu est en plusieurs choses, il choisit, à quelque prix que ce soit, celle où il y en a le plus. Le bon plaisir de Dieu est au mariage et en la virginité; mais, parce qu'il est plus en la virginité, le cœur indifférent choisit la virginité, quand elle lui devrait coûter la vie, comme elle fit à la chère fille spirituelle de saint Paul, sainte Thècle, à sainte Cécile, à sainte Agathe et à mille autres. La volonté de Dieu est au service du pauvre et du riche, mais un peu plus en celui du pauvre; le cœur indifférent choisira ce parti. La volonté de Dieu est en la modestie exercée entre les consolations, et en la patience pratiquée entre les tribulations; l'indifférent préfère celles-ci, car il y a plus de de la volonté de Dieu. »

Heureux celui qui, selon l'expression de saint François de Sales, ne sait ni ne veut plus rien vouloir, s'abandonnant totalement au bon plaisir divin, de sorte que sa volonté ne paraît plus, mais est toute cachée avec Jésus-Christ en Dieu. Il peut dire avec Notre-Seigneur : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père; je fais toujours ce qui lui plaît. » Voilà le véritable fruit de l'amour, voilà l'union du cœur de l'homme au cœur de Dieu, voilà la véritable amitié avec Dieu; par elle, l'homme ne veut que ce que Dieu veut, il ne repousse que ce que Dieu repousse. Voilà le commencement de la vie du ciel. Elle

en était arrivée là, sainte Gertrude, dont Notre-Seigneur dit un jour à sainte Melchtilde qu'il n'y avait pas une liaison si étroite entre le mouvement des membres et celui de la volonté qu'entre la volonté de Gertrude et la sienne. O mon Dieu, j'aime votre loi, j'aime vos conseils, je veux suivre vos inspirations, et je m'abandonne à votre bon plaisir. J'accepte d'avance tout ce que votre main si aimable me prépare, la consolation ou la tristesse, la santé ou la maladie, la vie ou la mort. Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel!

II. — DU ZÈLE

De l'amour de bienfaisance naît, non seulement l'amour de soumission par lequel l'âme aime et accepte de bon cœur toutes les volontés divines; mais encore le désir de voir toutes les créatures accepter cette même volonté de Dieu, la bénir et la glorifier, et la résolution de s'employer généreusement à procurer à Dieu cette gloire.

« Le zèle, dit saint Thomas, est un mouvement puissant de celui qui aime vers l'objet aimé, et, par conséquent, il est nécessairement un effet de l'amour. Plus une puissance, qui tend vers un but, est intense, plus elle repousse fortement ce qui lui fait obstacle. L'amour d'amitié cherche le bien de l'ami; par conséquent, quand il est intense, il porte l'homme à renverser tout ce qui est contraire au bien de l'ami; et c'est pourquoi l'on dit que quelqu'un a du zèle pour ses amis quand il cherche avec soin à écarter ce qui peut nuire à leur bien. De la même manière, on a du zèle pour Dieu, quand on cherche à écarter autant qu'on peut ce qui est contre son honneur et contre sa volonté.

» Il est dévoré par un saint zèle, celui qui s'efforce d'empêcher, s'il est possible, tout le mal qu'il voit, et qui, s'il ne peut l'empêcher, le tolère, mais en gémissant. »

Qu'on le remarque bien, le zèle est un effet de l'amour de Dieu, ou plutôt une forme particulière de cet amour. Or, tous, sans exception, doivent aimer Dieu.

C'est là pour tous le premier et le plus grand des commandements. Donc tous doivent avoir au moins le zèle intérieur des intérêts de Dieu, bien que dans l'exercice extérieur il faille tenir compte des circonstances de position de chacun.

C'est donc une grande erreur de penser que le zèle de l'honneur de Dieu soit réservé à ceux qui, dans l'Eglise, ont une vocation spéciale, comme les religieux et les prêtres. Quand il s'agit de la cause de Dieu, tous ceux qui sont ses enfants doivent la défendre; tous doivent regarder ses intérêts comme les leurs.

Celui qui n'a pas de zèle n'a pas d'amour. Aimerait-il sa femme, l'homme qui dirait: je ne bats pas ma femme; mais qui la laisserait battre sans la défendre? Aimerait-il son père, l'enfant qui le verrait outrager et qui ne ferait rien pour lui épargner ces affronts? Le fils de Crésus était muet et, voyant qu'un soldat allait tuer son père sans le connaître, il rompit le lien qui retenait sa langue, et cria: « Arrête! C'est mon père, c'est le roi. » Et nous verrions offenser Dieu sans rien faire pour l'empêcher! Dieu a tant d'affection pour nous, nous lui sommes si chers qu'il s'intéresse à tout ce qui nous touche. On ne saurait, sans l'outrager lui-même, offenser tant soit peu notre personne et même nos biens. Quiconque nous attaque l'offense, et nous ne serions pas offensés nous-mêmes de ce qui l'outrage? Il est sensible à nos intérêts, et nous serions insensibles aux siens? Il punit les moindres injures qu'on nous fait, et nous ne ferions rien pour lui épargner les offenses qu'il reçoit? Et pourtant, à quoi pourrait-on se dévouer avec plus d'honneur et de profit qu'à la gloire de Dieu? On vit et on meurt pour les intérêts d'un prince, pour ceux d'une nation, pour ceux d'une famille, et on ne saurait pas vivre pour faire valoir les droits de Dieu et les défendre contre ceux qui les attaquent ! Tous les saints qui ont aimé Dieu ont été dévorés du zèle de procurer sa gloire, quelle qu'ait été leur condition. David et saint Louis ur le trône n'avaient de puissance que pour la

mettre au service de Dieu; ils désiraient procurer sa gloire aussi bien que la jeune captive chrétienne qui convertit le roi, la reine et la nation entière des Ibériens, aussi bien que sainte Thérèse dans son cloître, aussi bien que saint Aphraate. Et puisque nous avons nommé saint Aphraate, il faut rapporter un trait de sa vie :

Ayant appris dans sa solitude que l'hérésie des ariens, favorisée par l'empereur Valens, désolait l'Eglise, il quitta sa retraite pour se rendre à Antioche, afin d'y défendre la cause de la foi.

L'empereur lui ayant fait des reproches de ce qu'il avait quitté sa cellule et abandonné la solitude où, selon les règles de sa profession, il aurait dû persévérer dans l'exercice de la prière et du calme. « Je sais, lui répondit le moine, je sais, ô empereur, que tout cela convient à mon état ; et je l'ai observé tant que les brebis de Jésus-Christ ont été en sûreté dans le bercail de la Sainte Eglise. Mais puisque, en ce moment, les hérétiques, pareils à des loups voraces, sont venus attaquer ce saint troupeau, et que par le poison de leur langage envenimé ils corrompent les pâturages, je suis sorti de mon désert pour empêcher de telles dévastations. Dites-moi, empereur, si une jeune fille retirée dans sa chambre, tout occupée de paisibles travaux, voyait le feu prendre à la maison de son père, devrait-elle se tenir cachée dans sa retraite? Ne devrait-elle pas, au contraire, courir d'un côté et de l'autre, se procurer de l'eau, porter du secours, pour que la maison ne fût pas tout entière dévorée par les flammes? Voilà le cas où je me trouve. Vous, empereur, vous avez mis le feu à la maison de Dieu mon Père, nous courons de toutes parts afin de pouvoir promptement l'éteindre. » L'empereur n'eut rien à répondre.

L'humble fille d'un teinturier de Sienne n'avait point de repos, tant qu'elle sentait que Dieu n'était pas aimé de tous ceux qu'elle connaissait. « Seigneur, disait-elle à Dieu, je ne saurais me réjouir si une seule âme, créée à votre image, tombait dans la mort éternelle; je ne veux

laisser perdre par ma faute aucun de mes frères; je désire, ô mon Dieu, qu'ils vous appartiennent tous. Ah! que les peines et les châtiments tombent sur moi seule, pourvu que ces âmes ne soient point réprouvées! Et s'il fallait, ô mon Dieu, que je fusse placée sur les bords de l'abîme, pour leur en barrer l'entrée, il me serait doux de sauver ainsi mes frères, pourvu que je vous restasse unie par les liens de la charité. »

Quand sainte Hyacinthe Mariscotti, Clarisse de Viterbe, voyait commettre une faute contre Dieu, il lui semblait que son cœur allait se briser, elle prenait sa part du péché et se châtiait comme si elle avait été elle-même coupable : « Mon Dieu, disait-elle, pourquoi ne puis-je pas mettre sous les yeux des hommes l'enfer avec ses horreurs, afin de les ramener à vous par la crainte, sinon par l'amour? O mon souverain Bien, penser qu'on ne vous aime pas! O Lumière du monde, penser qu'on ne vous voit pas! Quel plus cruel supplice pour ceux qui vous connaissent et vous aiment!!! »

C'en est assez pour faire comprendre l'esprit des saints. Ils ont été passionnés pour tout ce qui tend à l'honneur de Dieu. Ils ont aimé tout ce qui peut rehausser son culte, l'ornementation des églises, la majesté des cérémonies et des chants sacrés, les œuvres qui peuvent procurer sa gloire, la propagation de l'Evangile, l'instruction religieuse de l'enfance, les missions, les retraites; et surtout, ils ont, par leurs paroles, par leurs exemples et leurs prières, contribué autant qu'ils l'ont pu, quelle qu'ait été leur condition, à faire régner Dieu dans leur cœur. Car l'âme de l'homme est le sanctuaire où Dieu se complaît surtout à habiter.

« Celui-là est le plus grand en amour de Dieu, dit saint Grégoire, qui en entraîne un plus grand nombre à son amour. » Il est donc bien à craindre que les âmes qui n'ont soin que de jouir des consolations de Dieu dans les exercices pieux, sans songer à travailler à sa gloire, ne s'aiment plus elles-mêmes qu'elles n'aiment Dieu.

O Seigneur Jésus, qui êtes venu apporter le feu à la terre, et qui ne désirez rien tant que de le voir embraser les âmes, répandez ce feu dans mon cœur; qu'il dévore en moi tout égoïsme, et que les flammes de votre amour, s'étendant autour de moi, embrasent aussi les âmes de tous ceux qui m'entourent, de tous ceux qui me sont chers, de tous ceux que je pourrai atteindre de quelque manière.

Puissé-je, ô mon Dieu, voir votre règne s'établir dans toutes les âmes! Je demanderai sans cesse dans mes prières que tous les infidèles vous connaissent, que tous les pécheurs se convertissent, que tous les justes persévèrent dans votre amour.

Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre règne arrive, que votre nom soit sanctifié!

§ 5. — De l'amour douloureux.

L'ami qui sait se complaire dans les biens de son ami, ressent de ses maux une douleur aussi vive que des siens propres. L'âme qui aime Dieu, en se souvenant qu'elle l'a offensé, conçoit la contrition de ses fautes; et en voyant que Dieu est offensé par les autres, elle entre dans des sentiments de compassion. Parlons de cette double disposition.

I. — DE L'AMOUR DE CONTRITION

Il ne s'agit pas ici de la contrition imparfaite ou de l'attrition, par laquelle on déteste l'offense de Dieu à cause des châtiments qu'elle nous attire, ou des récompenses qu'elle nous fait perdre, ou à cause de la laideur du péché, ou du souvenir des bienfaits dont Dieu nous a comblés. L'attrition est sainte; elle suffit avec le sacrement de Pénitence pour obtenir le pardon de nos fautes; mais l'amour parfait de Dieu n'en est pas le principe.

Il s'agit donc de la contrition parfaite, c'est-à-dire de celle qui est dictée et inspirée par la charité parfaite. C'est

le sentiment d'une âme qui, en considérant les perfections infinies de Dieu, et l'outrage que leur fait le péché, dit: « Mon Dieu infiniment aimable, je vous aime de tout mon cœur; et, pour l'amour de vous, j'ai un grand regret de vous avoir offensé! Je vous promets de vous aimer toujours par-dessus tout. »

Nous l'avons dit plus haut. Cette contrition rend l'amitié de Dieu à une âme qui l'a perdue, avant même qu'elle ait reçu l'absolution de ses péchés : et celui qui meurt avec la contrition parfaite dans le cœur est sûr de son salut éternel.

Un jour que saint Vincent Ferrier prêchait, une femme de mauvaise vie vint assister au sermon, richement parée, et plutôt pour tendre des pièges aux auditeurs que pour entendre la parole divine; mais pendant que le saint orateur tonnait du haut de la chaire avec ce zèle énergique qui lui était si ordinaire, cette pécheresse commença peu à peu à sangloter, puis à pousser de profonds soupirs, puis à faire entendre des gémissements; enfin, elle resta comme immobile de douleur; et, oppressée par ses remords, elle rendit le dernier soupir. Une mort si subite dans une personne dont la vie avait été si scandaleuse excita, dans l'âme des auditeurs, un sentiment de compassion très vive, et l'on entendit dans l'auditoire des lamentations universelles. Le saint orateur calma toute l'assistance, en disant de ne pas s'émouvoir, car cette femme était morte de l'excès de sa contrition. Tous les auditeurs furent encore mieux rassurés, lorsqu'on entendit une voix du ciel qui garantissait la vérité des paroles du prédicateur.

Si la contrition parfaite lave une âme en état de péché, à plus forte raison doit-elle rendre admirablement belle aux yeux de Dieu une âme qui est déjà dans la grâce. Saint Jean Chrysostome a donc eu raison de dire: « De tous les biens dont l'homme peut jouir en ce monde, il n'en est point de plus grand que celui de ne point faire de péché; et le plus grand bonheur après celui-là, c'est de ressentir une sincère douleur des fautes que l'on a com-

mises, d'en demander pardon à Dieu. » Aussi les saints qui ont le plus aimé Dieu sont ordinairement ceux qui ont versé le plus de larmes, n'eussent-ils fait que des fautes vénielles. David aimait Dieu; il lui disait sans hésiter : *Je vous aimerai, Seigneur, qui êtes ma force.* Il était sûr de son pardon, lui à qui un prophète était venu l'apporter de la part de Dieu; et cependant *son péché était toujours devant ses yeux;* et il disait : *Je laverai toutes les nuits ma couche de mes larmes, et j'en arroserai mon lit. Mes larmes ont été ma nourriture le jour et la nuit; j'en détrempais ma nourriture, et je les mêlais à ma boisson.* Saint Pierre avait aussi reçu son pardon de Notre-Seigneur lui-même. Il avait pu donner par trois fois à son Maître l'assurance qu'il l'aimait; et, en retour de cette triple protestation, Notre-Seigneur lui avait donné une marque non équivoque de la confiance qu'il avait en lui, en lui remettant entre les mains le soin de son Eglise; et cependant les pleurs de saint Pierre ne cessèrent de couler jusqu'à sa mort; et ils creusèrent deux sillons sur ses joues. Madeleine aimait Jésus au delà de ce que nous pouvons dire. C'est à cause de son amour que Jésus dit : *Beaucoup de péchés lui ont été remis parce qu'elle a beaucoup aimé.* Or, Madeleine a passé trente ans dans les pleurs, dans la grotte de la Sainte-Baume.

Sainte Paule aimait tellement Notre-Seigneur que, quittant ses palais de Rome, elle était allée s'établir à Bethléem auprès du berceau de son Dieu; et là, au témoignage de saint Jérôme, on eût dit que ses yeux étaient devenus des fontaines; elle baignait de ses pleurs non pas son lit, mais le cilice sur lequel elle était étendue par terre. Sa douleur de ses petites imperfections était si amère, qu'on l'aurait considérée comme coupable des plus grands excès. Le saint docteur l'exhortait à se tranquilliser, à laisser tarir ces abondantes larmes qui coulaient constamment de ses yeux. Mais elle répondait qu'il lui fallait laver de cette manière le fard dont elle avait usé pour embellir son visage, affliger un corps flatté par tant de recherches et

châtier ainsi les joies désordonnées de son ancienne vie.

On sait avec quelle douleur saint Augustin pleura les égarements de sa jeunesse. C'est à lui que nous devons ce bel acte de contrition parfaite : « O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, pourquoi vous ai-je si tard connue et si tard aimée ! » Cet illustre évêque mourant récitait encore avec des accents douloureux les psaumes de la pénitence.

Les larmes des saints sont comme les perles de la rosée qui brillent au lever du soleil, elles embellissent leur âme et la rendent plus agréable à Dieu. « Si vous voulez parer votre âme avec le même soin que votre corps, dit saint Jean Chrysostome, ne cessez de la laver par de continuelles larmes ; de même que vous vous lavez tous les jours le visage, de peur que quelque tache ne le défigure, de même ayez soin de votre âme, et lavez-la de chaudes larmes ; car c'est là l'eau qui fait disparaître ses taches. » — Quand on n'a pas les larmes dans les yeux, qu'on les ait du moins dans le cœur. La douleur du péché est une source de véritables joies et de grands mérites. La contrition entretenue persévéramment dans le cœur y fortifie la haine du péché et, par conséquent, préserve des rechutes. S'il est des âmes qui passent si facilement de l'amour de Dieu à des infidélités quelquefois graves, c'est parce qu'elles n'ont pas nourri dans leur cœur le repentir de leur faute.

Ajoutons que la contrition parfaite augmente l'amour. Le forgeron, pour activer son brasier, y jette de l'eau ; et les saints, pour augmenter leur amour, pleurent leurs péchés : et leurs larmes se changent en flammes du saint amour.

O mon Dieu, quand je lis la vie des saints pénitents, je vois bien que j'ai fait toutes les fautes pour lesquelles ils ont tant pleuré ; mais je m'aperçois bien que je suis loin d'avoir leur repentir. *Mon Père, je ne suis pas digne d'être appelé votre enfant. Traitez-moi au moins comme un de vos serviteurs.* Je me repens de mes fautes. Exilé sur cette terre, le théâtre de mes crimes, je dois plutôt me livrer à

l'amour douloureux qu'à l'amour de complaisance qui est surtout l'apanage des Bienheureux. Je vous aime de toute mon âme, mais, me souvenant des offenses que je vous ai faites, ma douleur est aussi grande que mon amour; augmentez-la encore par votre grâce. Plus elle sera grande, moins je douterai de mon pardon et de mon amour; car, Seigneur, *vous ne rejetez point un cœur contrit et humilié.*

II. DE L'AMOUR DE COMPASSION

Celui qui aime Dieu de manière à porter dans son cœur un repentir habituel de l'avoir offensé ne peut se contenter de cette douleur. A la vue des offenses que reçoit Notre-Seigneur, qui, tous les jours, est, comme au temps de sa Passion, trahi par les uns, abandonné par les autres, blasphémé par ceux-ci, frappé et conspué par ceux-là, qui resterait insensible? Pourrait-on même se contenir, en voyant traiter ainsi un ami de la terre? David disait: « Mon zèle m'a fait sécher de douleur, parce que vos ennemis n'ont pas gardé votre loi. Les opprobres de ceux qui vous outragent retombent sur moi. »

Saint Paul, en voyant des âmes encore faibles, leur disait: « Qui d'entre vous subit un scandale sans que j'en sois comme consumé? » Saint Chrysostome fait remarquer que l'Apôtre ne dit pas qu'il s'en attriste, mais qu'il est dévoré comme par les flammes d'un incendie, voulant manifester par là l'étendue et l'intensité incroyable de sa douleur. Et ce sentiment n'était pas chez lui passager et de quelques instants; cette peine ne le quittait pas et le dévorait sans relâche, de telle sorte qu'il écrivait aux Romains: « Ma tristesse est grande, et mon cœur est sous la pression d'une continuelle douleur à cause de l'infidélité de nos frères. »

Saint François de Sales nous apprend que le grand saint François d'Assise, pensant ne point être entendu, pleurait un jour, sanglotait et se lamentait si fort, qu'un bon personnage, l'entendant, accourut comme au secours de quel-

qu'un qu'on eût voulu égorger; et le voyant tout seul, il lui demanda : « Pourquoi cries-tu ainsi, pauvre homme! — Hélas! dit-il, je pleure de ce que Notre-Seigneur a tant souffert pour l'amour de nous, et que personne n'y pense. » Et ces paroles dites, il recommença ses larmes; et ce bon personnage se mit aussi à gémir et à pleurer avec lui.

C'est que, d'après la parole de saint Augustin: « Celui qui a le zèle s'efforce de corriger tout ce qui arrive de mal, et ne prend pas de repos; que s'il ne peut y remédier, il le tolère et il en gémit. » Saint François de Sales parle comme saint Augustin: « Employons, dit-il, tous les remèdes qu'il nous sera possible pour empêcher la naissance, le progrès et le règne du péché à l'imitation de Notre-Seigneur, qui ne cesse d'exhorter, de promettre, de menacer, de défendre, de commander et d'inspirer parmi nous, pour détourner notre volonté du péché, autant qu'il se peut faire sans lui ôter sa liberté. Mais quand le péché est commis, faisons tout ce qui est en nous afin qu'il soit effacé; comme Notre-Seigneur qui assura Carpus que, s'il était nécessaire, il subirait de nouveau la mort pour délivrer une seule âme du péché. Mais si le pécheur s'obstine, pleurons, soupirons, prions pour lui avec le Sauveur de nos âmes qui, ayant versé bien des larmes toute sa vie sur les pécheurs et sur ceux qui les représentaient, mourut enfin les yeux remplis de pleurs, et le corps tout couvert de sang en regrettant la perte des pécheurs.

» Cependant, pour obstinés que les pécheurs puissent être, ne perdons pas espoir de les aider et de leur être utiles; car, que savons-nous si, par aventure, ils feront pénitence et seront sauvés?

» Bienheureux celui qui peut dire à son prochain, comme saint Paul : « Je n'ai cessé, ni jour ni nuit, en » vous admonestant, chacun de vous, avec larmes, et » partant je suis net du sang de tous : car je ne me suis » point épargné, que je ne vous aie annoncé tout le bon » plaisir de Dieu. » Attendu que nous pouvons toujours espérer que le pécheur puisse s'amender et que les bornes

de l'espérance sont aussi étendues que celles de sa vie, il ne faut jamais le rejeter, mais prier pour lui, et l'aider autant que son malheur le permettra. »

L'Eglise dit de sainte Thérèse qu'elle pleurait par de continuelles larmes les ténèbres où sont ensevelis les hérétiques et les pécheurs ; et, pour apaiser la justice divine, elle offrait à Dieu pour leur salut les tourments qu'elle endurait dans son corps. « Une âme qui aime Dieu généreusement, disait-elle, éprouve une si vive douleur quand on ne fait pas de cas de sa majesté infinie qu'elle en est comme moulue et broyée. Je sais le tourment affreux qu'a souffert et que souffre encore une âme que je connais (c'est d'elle-même qu'elle parle) en voyant Dieu offensé, elle aimerait mieux mourir, si cela dépendait d'elle, que de le souffrir. » La digne fille d'une telle mère, sainte Marie-Madeleine de Pazzi, au témoignage de l'Eglise, pleurait aussi amèrement la perte des infidèles et des pécheurs, et s'offrait à Dieu en vue de soutenir tous les tourments pour leur salut. Donc la douleur et des larmes, à la vue des outrages faits à Dieu, des prières, des pénitences pour les expier et tous les efforts du zèle pour les empêcher.

Mais, quand on aime Notre-Seigneur, on est sensible, non seulement aux outrages qu'il reçoit, mais encore à ceux qu'il a subis pour l'amour de nous durant sa vie mortelle. Aussi, voyons-nous les saints se nourrir des mystères de la Passion et de la mort du Sauveur, et y puiser, avec un ardent amour, une compassion très tendre pour les souffrances qu'il a endurées, imitant en cela la divine Vierge, dont saint François de Sales a dit : « L'amour attira toutes les peines, tous les tourments, les travaux, les souffrances, les douleurs, les blessures, la passion, la croix et la mort même de notre Rédempteur dans le cœur de sa Très Sainte Mère. Hélas ! Les mêmes clous qui crucifièrent le corps de ce divin Enfant crucifièrent aussi le cœur de la Mère ; les mêmes épines qui percèrent son chef transpercèrent l'âme de cette Mère toute douce ; elle

eut les mêmes misères que son Fils par commisération, les mêmes douleurs par condoléance, les mêmes passions par compassion ; et, en somme, l'épée de la mort qui transperça le corps de ce très aimé Fils transperça de même le cœur de cette très aimante Mère.

» Ce fut cet amour de compassion, qui attira en saint François d'Assise les stigmates de la Passion du Sauveur, et dans sainte Catherine de Sienne les flammes ardentes de ses mains et de ses pieds ; et ces grandes âmes, en recevant ces marques de la Passion du Sauveur, sentirent dans leurs douleurs les ardeurs d'un amour incroyable, et des douleurs excessives dans leur amour, étant tout attachées à la croix avec Jésus et savourant toutes les délices que goûtent ceux qui souffrent pour cet Ami divin. » Cette compassion, tout en étant engendrée par l'amour de Dieu, augmente donc cet amour.

O charité, qui avez fixé mon Sauveur à la croix, fixez-y aussi mon cœur. A Dieu ne plaise, ô mon Jésus, que je me glorifie en autre chose qu'en votre croix qui a été pour moi la source de la vie. Je veux méditer vos douleurs, afin d'y prendre part, et de supporter pour l'amour de vous toute autre douleur.

§ 6. — De l'amour aspiratif.

L'amour s'élance comme la flamme, il aspire à l'union à l'objet qu'il aime. De là les aspirations dont nous avons déjà dit un mot en parlant des oraisons jaculatoires et qui ont un tel prix que nous devons y revenir ici et dire leur importance, leur facilité et la manière de les pratiquer.

Les maîtres de la vie spirituelle, à la suite de saint Denis, de saint Bernard et de saint Bonaventure, nous apprennent que les élans de l'âme vers Dieu, le désir de s'unir à lui, sont cette véritable sagesse qui ne s'apprend pas dans les livres, ni dans les disputes des savants, mais par l'écoulement de l'âme en Dieu ; que c'est là le moyen le plus court, le plus efficace, pour avancer dans la voie de la charité et de l'union avec Notre-Seigneur.

Ces aspirations tiennent toujours l'âme dans un état de ferveur et dans une sainte disposition de pratiquer les différents actes de vertus lorsque les occasions s'en présentent; elles sont pour l'homme la source continuelle de nouveaux trésors de mérites; elles multiplient ses couronnes; elles le défendent contre le démon et le rendent invulnérable à ses traits par l'union admirable qu'elles lui font contracter avec le Tout-Puissant. Non seulement, avec leur secours, l'homme peut se défendre, mais il peut se moquer des tentations; « car c'est en vain qu'on étend des filets aux pieds des oiseaux qui volent, » dit le Sage.

Nous voyons les mouches voltiger autour d'un vase rempli d'une liqueur bouillante; mais elles ont garde d'y entrer; il en est de même du démon; il n'est rien sur quoi il ait moins de pouvoir que sur un cœur brûlant d'amour: il peut bien rôder autour de lui, mais il ne saurait y entrer; ce cœur lui est fermé. Saint Antoine disait que le démon redoute les jeûnes, les veilles, les prières, les bonnes œuvres des âmes justes, mais surtout un ardent amour pour Jésus-Christ. « Dieu est un feu consumant, dit saint Bonaventure; plus l'âme s'approche de lui par l'amour, plus elle perd de sa froideur, plus elle s'enflamme, parce qu'aspirant par des désirs embrasés à une union plus intime, elle s'expose aux rayons brûlants du soleil de justice et elle s'embrase alors comme l'étoupe aux rayons du soleil matériel. » Ce soleil divin, selon la remarque du saint Docteur, dévore l'âme de trois manières: en augmentant l'ardeur de son amour, en détruisant, par cette ardeur, ce qui l'empêchait de brûler davantage; enfin, par les grâces abondantes dont il la comble, il élève son amour à sa plus haute perfection.

Aussi tous les maîtres de la vie spirituelle recommandent-ils de nous rendre ces aspirations très fréquentes et aussi habituelles que possible. Saint Grégoire le Grand, commentant ces paroles de nos Saints Livres, « le feu brûlera toujours sur l'autel..... il sera perpétuel et on ne le laissera jamais éteindre, » dit: « L'autel de Dieu, c'est

notre cœur; le feu qui y doit brûler sans relâche, c'est celui de la charité! Sans doute, c'est le propre des Bienheureux d'être appliqués à Dieu sans relâche et sans interruption; mais, dès ce monde, nous pouvons, non sans interruption, mais du moins fréquemment, penser à Dieu, le trouver dans notre cœur, lui offrir notre amour. Denis le Chartreux nous fournit trois moyens pour le faire facilement: le premier est la grâce, avec laquelle nous pouvons tout; le second, l'habitude qui devient comme une seconde nature, et qui surmonte et adoucit toutes les difficultés. Si la mauvaise habitude se forme par la répétition fréquente de plusieurs actes mauvais, la bonne habitude se forme aussi par la répétition des actes bons. Cela étant, si quelqu'un s'applique à élever souvent son cœur à Dieu, il en acquerra l'habitude, il pourra alors produire ces actes promptement, facilement, agréablement même dans toutes les occasions. Le troisième moyen est l'amour qui, par sa force, unit l'objet aimant à l'objet aimé et lui en présente souvent l'image; il est certain que celui qui prendra la résolution d'aimer Notre-Seigneur de tout son cœur sentira que, non seulement il lui est possible d'élever son cœur à Dieu, mais que cet exercice est facile et doux. Ainsi, en quelque situation qu'il soit, à table, au travail, en repos, dans la conversation, en promenade, le souvenir de son Dieu demeurera dans son cœur; qu'il parle aux hommes ou qu'il prête l'oreille à leurs discours, il s'entretiendra avec son Dieu sans qu'on s'en aperçoive par de saintes aspirations.

D'après saint François de Sales, ce retour continuel du cœur vers Jésus peut remplacer les autres prières et rien ne le remplace. Sans lui, la vie contemplative n'est guère possible et l'on se dissipe dans la vie active. Loin de diminuer l'application aux affaires, il la rend plus douce et plus efficace. On ne s'arrête un instant que pour marcher ensuite avec plus de bonheur. Que de mérites acquis dans un seul jour par une âme qui emploie tous ses instants aux actes d'amour! Sa vie n'est-elle pas déjà céleste?

On doit éviter toutefois de faire des efforts violents pour exciter en soi une dévotion trop sensible qui est loin d'être la plus parfaite, et qui peut quelquefois amener des fatigues corporelles, et même une certaine impuissance pour les exercices spirituels. Ce qui est violent ne dure pas: la perfection n'est pas dans le bouillonnement du sang, mais dans les affections douces et pures de la volonté. Le vin nouveau fermente plus qu'un vin vieux qui est en repos; mais ce dernier est sans comparaison plus salutaire.

Bien qu'il faille toujours parler à Dieu avec le respect que demande sa présence, « c'est une erreur évidente, dit saint Liguori, de penser qu'on ne puisse traiter familièrement et en toute confiance avec lui sans manquer au respect dû à son infinie majesté.

» S'il est la majesté suprême, il est en même temps la bonté infinie et l'amour infini. Vous trouvez en Dieu le Seigneur le plus sublime qui puisse exister; mais aussi l'Epoux le plus aimant que vous puissiez avoir. Loin de vous exposer à ses dédains, vous le réjouissez, au contraire, en usant avec lui de cette confiance naïve et tendre de petits enfants à l'égard de leurs mères. Ecoutez en quels termes il nous presse d'aller à lui, et quelles caresses il nous promet: « Vous serez comme des enfants » que leur nourrice porte pressés sur son sein, et qu'elle » flatte en les tenant sur ses genoux; comme une mère » caresse son enfant, ainsi je vous consolerai. » Une mère se fait un plaisir de prendre son petit enfant sur ses genoux, de lui donner sa nourriture, de le couvrir de caresses; c'est avec la même tendresse que notre bon Dieu se plaît à traiter les âmes qui lui sont chères pour s'être données à lui sans réserve et avoir placé toutes leurs espérances dans sa bonté.

» Soyez-en persuadé, vous n'avez ni ami, ni frère, ni père, ni mère, ni époux, ni amant, qui vous aime plus que votre Dieu. »

C'est là ce qui doit nous rendre doux et facile notre

entretien avec lui dans l'intérieur de notre âme. On peut lui donner les noms les plus doux; on peut aussi se représenter Notre-Seigneur comme s'il était vivant à côté de nous, s'imaginer qu'on baise ses pieds et qu'on les arrose de ses larmes, comme Madeleine, ou qu'on repose sur son cœur comme saint Jean à la Cène. Il est facile aussi de se servir d'un crucifix, de tourner souvent vers lui et de reposer sur lui ses regards, ou de le baiser avec tendresse, et le jour et la nuit, lui demandant la grâce de vivre et de mourir pour lui.

Sans doute, ce que nous disons ici sera peu goûté des cœurs pleins des choses terrestres. Hélas! qu'ils sont à plaindre ceux qui estiment que l'homme ne doit avoir affaire qu'avec des êtres au-dessous de lui, ou à son niveau, que son cœur ne peut aimer que cette boue qu'on appelle les biens de la fortune, que cette créature de chair que les vers dévoreront demain, qu'à elle seule il faut prodiguer tous les élans et toutes les affections d'amour d'une âme immortelle. Qu'ils conviennent au moins que Dieu en mérite davantage, et qu'ils sont bien pauvres et bien malheureux en comparaison de ceux qui réservent pour lui tout ce qu'ils ont de tendresse. Les âmes qui sont vivement touchées de l'amour de Jésus-Christ, dit saint Macaire, regardent comme inutile tout ce qui ne tient pas à l'objet de leur affection; c'est vers lui que se dirigent leurs désirs, leurs desseins et leurs pensées; c'est là qu'elles vivent, qu'elles demeurent, qu'elles agissent, qu'elles sont entièrement en esprit. Et, certes, puisque notre esprit est noble et divin, n'est-ce pas une indignité de l'entretenir de choses viles et abjectes, comme ces images de serpents et de vipères que le prophète vit peintes sur les murailles du Temple? Les grandes âmes ont toujours de grandes pensées; ne ravalons pas les nôtres, portons-les continuellement sur l'objet le plus grand de l'univers, sur celui qui en est le Créateur et le Sauveur. O âmes justes, pour qui ce qui passe n'est rien, laissez traiter de folie par les mondains votre sainte sagesse! Un jour viendra où, avec un désespoir éternel, ceux qui vous

méprisent aujourd'hui, diront : « *O nos insensati!* C'est nous qui étions insensés! » Aimez Dieu, brûlez de vous unir à lui et, parce qu'en ce monde vous ne pourrez jamais le faire assez, soupirez après le ciel où l'union avec lui sera parfaite, sans interruption, sans fin. O Dieu, « je serai rassasié, quand m'aura apparu votre gloire. Montrez-nous votre face et nous serons sauvés. » O Jésus, « montrez-nous votre Père et c'est assez pour nous! »

§ 7. — Formules de ces divers actes d'amour de Dieu.

C'est le cœur qui dicte ces actes; et les meilleurs sont ceux que chacun produit de lui-même, sous l'inspiration de la grâce et de son affection pour Dieu.

Toutefois, à l'exemple des auteurs spirituels et de saint Liguori en particulier, nous devons aider certaines âmes de bonne volonté, qui ne sauraient pas produire de telles aspirations, ou qui, dans des moments d'aridité, se sentiraient impuissantes à les tirer de leur cœur.

I. — ACTES D'AMOUR DE PRÉFÉRENCE

Seigneur, Dieu des vertus, qui vous est semblable?

Mon Jésus, vous êtes le plus beau des enfants des hommes.

Mon bien-aimé est choisi entre mille.

Vous êtes mon Dieu, le Dieu de mon cœur et mon partage pour l'éternité.

Qu'ai-je à attendre au ciel, et qu'ai-je voulu de vous sur la terre, sinon vous, ô mon Dieu?

Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ? Je suis certain que ni la vie, ni la mort, ni aucune créature ne pourra me séparer de l'amour de Dieu.

Mon Dieu et mon tout! Mon Dieu, je ne désire que vous, vous seul, et rien de plus.

Qui donc aimerai-je, ô mon Jésus, si je ne vous aimais, vous qui êtes mort pour moi?

Qui voudrai-je aimer si je ne vous aime, vous qui êtes une bonté infinie?

Mon Jésus, vous seul me suffisez.

II. — ACTES D'AMOUR DE COMPLAISANCE

Je me réjouirai dans le Seigneur et je tressaillerai d'allégresse en Dieu mon Sauveur.

Mon Dieu, que je suis heureux d'avoir en vous ce que je n'ai pas en moi!

Je suis couvert de péchés. Je me réjouis de votre sainteté infinie.

Ma vie se passe dans la douleur; mais ce qui fait mon bonheur, c'est de vous savoir souverainement heureux.

Dans ma pauvreté, je trouve ma consolation à penser à votre richesse sans limite.

Dans les humiliations que je subis, je me réjouis de votre gloire éternelle !

Dans ma misère, je bénis votre miséricorde.

O mon Jésus, que je suis heureux de vous contempler, après les souffrances de votre Passion, assis à la droite de votre Père dans la gloire éternelle.

Mon Dieu, je vous offre tous les actes de complaisance des anges et des saints, de votre divine Mère, de Jésus votre divin Fils.

Je vous offre l'acte de complaisance éternel que vous avez eu, que vous avez et que vous aurez à jamais, pour vos perfections infinies.

Vous aimez celui qui vous aime : je vous aime, vous m'aimez aussi. Si je vous aime peu, donnez-moi l'amour que vous demandez de moi.

Mon bien-aimé est à moi, et moi je suis à lui.

III. — ACTES D'AMOUR DE BIENVEILLANCE

Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit.

A Dieu seul honneur et gloire.

Toutes les œuvres de Dieu, bénissez-le.

Que tous les anges, que tous les saints, que tous les hommes sur la terre vous bénissent, ô mon Dieu! Vous êtes digne, Seigneur notre Dieu, de recevoir gloire et honneur.

Seigneur, je me donne tout à vous; et si je ne sais pas me donner entièrement comme je dois, prenez-moi vous-même.

Je voudrais avoir tous les cœurs des anges et des hommes pour vous les donner.

Je voudrais que toutes les créatures se convertissent en langues pour vous louer.

Que votre nom soit sanctifié et glorifié par toute intelligence capable de vous connaître.

IV. — ACTES D'AMOUR DE SOUMISSION

Mon cœur est prêt, mon Dieu. Je viens pour faire votre volonté.

Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père.

Parlez, Seigneur, votre serviteur écoute.

Tout est arrivé comme il a plu au Seigneur; que son nom soit béni!

Puisque vous m'avez appelé à votre amour, donnez-moi la force de vous complaire comme vous le souhaitez.

Je vous donne ma volonté, ma liberté; disposez de moi comme il vous plaît.

Je ne veux point d'autre bonheur que celui de vous contenter, Bonté infinie!

Je préfère votre bon plaisir à tous les plaisirs du monde.

J'accepte toutes les peines, pourvu que je vous aime, ô mon Dieu!

O volonté de Dieu, vous êtes mon amour.

Me voici, Seigneur, disposez de moi selon votre bon plaisir.

Je ne veux que ce que vous voulez, et je veux tout ce que vous voulez.

Je veux aimer beaucoup votre volonté en cette vie, pour vous aimer beaucoup dans l'éternité.

Mon Bien-Aimé, faites que je vous aime au milieu des souffrances.

Vous m'avez aimé sans réserve, sans réserve aussi je veux vous aimer.

V. — ACTES DE ZÈLE

Mes yeux ont versé des torrents de larmes, parce que les hommes, ô mon Dieu, ne gardent pas votre loi.

Qui donnera à mes yeux des fontaines de larmes et je pleurerai jour et nuit ceux qui sont morts par le péché.

Oh! que ne puis-je faire que tout le monde vous aime comme vous le méritez!

Que vous êtes aimable, ô mon Jésus, et cependant qu'il en est peu qui vous aiment!

Mon Jésus, faites-vous connaître de tous les hommes et faites-vous aimer.

VI. — ACTES DE CONTRITION

Mon Père, j'ai péché contre le ciel et contre vous. Je ne suis pas digne d'être appelé votre fils.

Je vous aime de tout mon cœur, et je me repens de vous avoir offensé.

O beauté toujours ancienne et toujours nouvelle, pourquoi vous ai-je si tard connue et si tard aimée!

Puissé-je, ô mon Jésus, puissé-je mourir de douleur, chaque fois que je me rappelle vous avoir perdu volontairement!

Faites que je meure plutôt que de vous offenser encore.

O amour, jamais plus de péché!

Mon Jésus, miséricorde!

Entraînez-moi après vous: Mon Sauveur, retirez-moi de la fange de mes iniquités, et m'attirez à vous.

Permettez de vous aimer à une âme qui vous a tant offensé.

Je devrais être à présent en enfer, et voici que je vous aime, et j'espère vous aimer toujours.

Mon Dieu, ne permettez pas que je vous perde pour toujours.

VII. — ACTES DE COMPASSION

O mon Jésus, que sont ces plaies au milieu de vos mains?

Vous êtes mort pour moi et je veux aussi mourir pour vous.

O mort de Jésus, par toi j'espère une bonne mort.

O souffrances de Jésus, par vous j'espère la patience dans toutes les contrariétés.

Mon Jésus, par la blessure faite à votre Cœur sacré, procurez-moi le bonheur de vous aimer toujours en cette vie et en l'autre.

Vous vous êtes donné tout à moi, je me donne tout à vous.

Mon Dieu, ma grande douleur est que vous ne soyez pas aimé.

Je dessèche de regret de ce qu'on n'observe pas votre loi.

Les opprobres dont on vous charge retombent sur moi.

VIII. — ASPIRATIONS

Venez, Seigneur Jésus! Quand viendrai-je et apparaîtrai-je devant votre face!

O Amour qui brûlez toujours et ne vous éteignez jamais! O charité, ô mon Dieu, embrasez-moi.

Que je vous possède, ô Béatitude éternelle, que je vous possède au milieu de mon cœur!

Liez-moi, Seigneur, et serrez-moi dans les chaînes de votre amour, afin que je ne vous quitte plus.

Je veux être tout à vous; c'est à vous de faire que je sois tout à vous.

Je désire vous aimer, augmentez mon désir et donnez-moi ce que je désire.

Faites que je sois tout à vous avant de mourir.

O Cœur brûlant de Jésus, enflammez mon pauvre cœur.

Mon Jésus, quand commencerai-je à vous aimer comme vous m'avez aimé?

Mon Dieu, quand mourrai-je à tout autre objet, et vivrai-je pour vous seul?

Mon Jésus, faites que j'expire en répétant : Je vous aime, je vous aime!

Nous aurions pu multiplier ces formules d'actes d'amour de Dieu; mais nous en avons dit assez pour le but que nous nous proposons.

Il est des âmes qui ne savent que faire dans l'oraison; qu'elles récitent ces actes, ou mieux les produisent intérieurement devant Dieu. Leur oraison sera ainsi très fructueuse. Il serait à désirer que notre vie tout entière fût employée à ces actes qui sont ceux que les Bienheureux font sans interruption dans le ciel; mais cela ne nous est pas possible; il est donc bon pour les multiplier de recourir à de pieuses industries.

Les conventions faites avec Notre-Seigneur.

Ces conventions font acquérir des trésors de mérites, comme nous l'apprend saint François de Sales, et comme il est facile de le comprendre. Les hommes peuvent convenir entre eux de certains signes par lesquels, par un mot ou par un seul geste, ils se diront beaucoup de choses. Si un homme disait à son ami que, chaque fois qu'il portera la main sur son cœur, il a l'intention de lui dire qu'il lui donne la première place dans son affection, qu'il met à son service ses biens, son dévouement, sa vie elle-même, l'ami, quand il verrait cet homme porter devant lui la main sur son cœur, saurait à quoi s'en tenir, et ce seul geste lui serait aussi agréable que les plus grandes protestations d'amitié. Il en est à plus forte raison ainsi avec Dieu qui

est toujours présent, qui voit le fond des cœurs, qui connaît, par conséquent, mieux que nous ce que nous voulons lui dire par un mot, par un signe; qui lit toutes nos pensées et tous nos désirs saints, et les récompense. Si donc, après avoir fait tous les actes qui précèdent dans une oraison ou une communion fervente, on dit à Notre-Seigneur qu'en regardant ou en baisant un crucifix, ou simplement en portant la main sur son cœur, ou en disant simplement ces paroles: « O amour », ou encore « Mon Jésus, miséricorde! » ou qu'à chaque battement du cœur, ou à chaque respiration de la poitrine, on entend lui renouveler tous ces actes à la fois, il est clair qu'on ne peut que lui plaire, et acquérir des mérites incalculables; car il *exauce les désirs des pauvres, et ses oreilles écoutent la préparation de leur cœur*. Le mot de convention pourrait être avec profit le seul nom de Jésus, que les saints ont prononcé avec tant d'amour.

Sur ces paroles du texte sacré: *Votre nom est comme une huile répandue*, saint Bernard dit: « L'huile luit, nourrit et adoucit. Elle entretient la flamme, elle nourrit le corps, elle adoucit la douleur et est à la fois, lumière, nourriture et remède. Le saint nom de Jésus produit tous ces effets. Annoncé par la prédication, il éclaire les esprits. C'est un aliment fortifiant; ne vous sentez-vous pas réconforté toutes les fois que vous le prononcez? Qu'y a-t-il qui puisse aussi bien que ce nom réparer nos forces abattues par le travail, fortifier les vertus, faire germer la pureté des mœurs et les chastes pensées? Tout aliment de l'âme est aride, s'il n'est arrosé de cette huile; il est insipide s'il n'est assaisonné de ce sel. Si vous écrivez, je n'y trouve aucun goût si je n'y trouve Jésus; si vous conversez avec moi, je n'y éprouve aucun plaisir si je n'entends résonner le nom de Jésus. Ce nom est en même temps un remède. Quelqu'un de nous est-il triste, que Jésus vienne d'abord dans son cœur, et passe ensuite sur ses lèvres; et voici qu'à la lumière de ce nom les nuages se dissipent et le calme renaît. » Aussi le saint ermite Abraham avait-

il coutume de dire : « Le saint nom de mon Sauveur Jésus-Christ que j'aime et que j'ai toujours aimé est un mur impénétrable qui me met à l'abri de tous les traits des démons. » Il est donc salutaire de convenir avec Dieu qu'en le prononçant on entend produire tous les actes d'amour exprimés précédemment. Ces pieuses conventions seront goûtées et pratiquées par les âmes qui s'appliquent à la vie spirituelle, et qui sont retirées des embarras du siècle. Celles toutefois qui se vouent à une vie active en ont encore un plus grand besoin, car elles sont plus exposées à oublier Dieu, en se laissant absorber par les œuvres extérieures. Si elles ne veulent pas perdre de grands mérites, qu'elles aient soin, le matin, d'employer ce moyen.

Il faut néanmoins bien remarquer que ces conventions ne sont pas faites pour favoriser la paresse, mais pour remédier à l'impuissance où nous sommes de rendre à Dieu autant d'amour et de gloire que nous le voudrions. Il faut donc bien se garder de se ralentir dans les élévations de l'âme à Dieu, sous prétexte qu'on est convenu avec lui que par chaque battement de cœur on a l'intention de faire pour lui tous les actes que nous avons exposés. Il importe, nous l'avons dit, de toujours entretenir le feu sur l'autel de notre cœur ; et c'est par cette chaleur intérieure que nos œuvres extérieures sont fécondées.

ARTICLE II

Actes extérieurs d'amour de Dieu.

Le bienheureux Louis de Grenade dit qu'il y a trois choses qu'on ne peut cacher entièrement : la toux, le feu et l'amour. On a beau vouloir les dissimuler, elles se trahissent d'elles-mêmes. L'amour étant ce qui donne le branle à la volonté humaine et à toutes les passions, il est clair qu'il se manifeste, s'il est coupable, par les fumées impures des paroles et des démarches criminelles ; et, s'il est saint, par de bons discours, par des actions saintes, par des libéralités qui tendent à la gloire de Dieu, par des

souffrances endurées avec résignation et bonheur pour sa cause. Parler volontiers de Dieu et pour Dieu, agir pour lui, donner volontiers pour lui et souffrir pour lui, telle sera la matière des quatre paragraphes suivants.

§ 1er. — Parler de Dieu et pour Dieu.

« Parlons de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dit saint Ambroise, car il est écrit : Ouvrez votre bouche pour parler du Verbe de Dieu. Parlons toujours de lui, et c'est de lui que nous parlons, quand nous parlons de sagesse, de vertu, de justice, de paix, de vérité, de vie, de rédemption ; car il est tout cela. » Saint François de Sales rendait cette même pensée de la manière suivante : « Quand vous parlez, parlez de Jésus, et quand vous ne parlez pas aux hommes, parlez à Jésus. » Quand on aime Dieu, pourrait-on faire autrement? L'Evangile ne dit-il pas que la bouche parle de l'abondance du cœur? Et n'est-il pas naturel que la langue se porte où souffre la dent, comme dit le proverbe? Ne voit-on pas que chacun choisit pour sujet de ses paroles ce à quoi il donne son dévouement et ses soins? Le laboureur parle de ses bœufs, comme dit Virgile ; le nautonier raconte ses voyages et les périls de la mer. Quand on ne dit jamais rien qui tende à l'honneur de Dieu, c'est une preuve que l'esprit et le cœur sont peu remplis de lui. Pourquoi, du reste, Dieu nous a-t-il donné notre langue, sinon pour le bénir et le faire bénir des autres? Aussi les saints ont-ils employé leur langue à ce saint et noble usage. Il en est dont les paroles étaient comme des traits embrasés qui portaient la flamme de l'amour divin dans les cœurs de ceux qui les entendaient. C'est ce que l'histoire rapporte d'un grand nombre d'entre eux ; et en ceci ils ne faisaient qu'imiter Notre-Seigneur dont les paroles tendaient toutes à la gloire de son Père, et duquel les disciples d'Emmaüs disaient : « Est-ce que notre cœur n'était pas tout embrasé, pendant qu'il nous parlait dans le chemin? » Par leurs conversations, saint Berchmans, saint

Louis de Gonzague, saint Léonard de Port-Maurice sanctifièrent tous les jeunes gens qui étudiaient avec eux. On sait combien sainte Scholastique tenait à converser avec son frère saint Benoît. Saint Grégoire nous a conservé à ce sujet d'admirables détails. Un jour, ils s'entretenaient ensemble du bonheur du ciel, avec tant de plaisir que le soir vint sans qu'ils s'en aperçussent. Benoît, remarquant que c'était l'heure de retourner au monastère, interrompit l'entretien. Sa sœur le supplia de continuer une conversation qui l'enivrait d'une joie céleste. Rigide observateur des règles monastiques, Benoît lui faisait des reproches de ses instances. Scholastique, alors, met la tête entre ses deux mains, et prie Notre-Seigneur avec larmes de lui accorder la faveur de s'entretenir encore du ciel avec son frère. Aussitôt éclate un orage si épouvantable, que Benoît n'osa se mettre en route. « J'ai prié mon frère, je n'ai rien obtenu de lui; j'ai prié le Seigneur et il m'a exaucée, dit Scholastique. — Que Dieu vous pardonne, ma sœur, » reprit saint Benoît; mais, voyant que le ciel lui-même donnait raison à sa sœur, il reprit avec elle l'entretien sur le bonheur des élus, et ils y consacrèrent la nuit entière. Le lendemain matin, les deux saints se séparèrent pour ne plus se revoir; car, quatre jours après, Scholastique quittait cette terre, et saint Benoît voyait par la fenêtre de sa cellule l'âme de sa sœur prendre son vol vers le ciel, sous la forme d'une colombe brillante.

Heureux ceux qui savent rechercher la conversation des saints! « Celui qui va avec les sages, dit le Saint-Esprit, deviendra sage lui-même; et l'ami des insensés leur devient semblable. » Saint Antoine de Padoue est un de ceux qui ont le plus fait par leurs paroles pour l'honneur de Dieu et du saint nom de Jésus. Aussi Dieu, après sa mort, préserva-t-il sa langue de la corruption. Lors de la translation de ses reliques, on la trouva aussi vermeille que si le serviteur de Dieu eût été encore vivant, tandis que toutes les chairs de son corps étaient consumées. Saint Bonaventure, qui était présent, la prit, la baisa respec-

tueusement, et dit en fondant en larmes : « O bienheureuse langue qui ne cessez de louer Dieu et qui l'avez fait louer par un grand nombre d'âmes, il paraît présentement combien vous êtes précieuse devant celui qui vous a formée, pour servir à une fonction si noble et si sublime. »

Dans sa jeunesse, sainte Colette était aimée de toutes ses compagnes qui laissaient volontiers leurs amusements pour se trouver avec elle. Colette profitait de ces heureuses dispositions pour leur faire de bonnes lectures, pour les entretenir agréablement de sujets pieux. Elles en vinrent à aimer tellement ces conférences spirituelles qu'elles priaient elles-mêmes Colette de leur parler de Notre-Seigneur. Des personnes d'un âge plus avancé voulurent aussi être admises à ces conférences. Enfin, l'empressement devint si général que les mères de famille y venaient avec leurs filles ; et toutes en sortaient, non seulement édifiées, mais même pénétrées de la plus vive componction. Il se fit parmi les personnes du sexe un changement remarquable, et plusieurs résolurent de quitter le monde pour se consacrer à Dieu.

Marguerite de Bavière, duchesse de Lorraine, par ses pieux discours, ramenait en foule au bercail les brebis égarées du Bon Pasteur. Chaque jour on voyait accourir vers elle, non plus seulement les infirmes et les pauvres, mais les personnes des conditions les plus diverses, les grands et les petits, les ecclésiastiques et les laïques, les princes de l'Eglise et les puissants du siècle. Les religieux, plus que les autres, s'empressaient de la visiter pour s'édifier à ses pieux entretiens. Elle avait à un haut degré le don de toucher les cœurs ; à peine une conversation était-elle commencée qu'elle en dirigeait aussitôt le cours vers Dieu et que la science des saints débordait à flot de ses lèvres bénies. Il était rare que l'un de ses auditeurs résistât à ses pieuses instances ; la plupart en devinrent meilleurs ainsi que leur famille ; le souvenir sacré en fut transmis à plus d'une génération, et il ne serait pas téméraire de croire que les entretiens de cette Bienheureuse, autant que l'épée des

ducs, ses petits-fils, mirent, un siècle plus tard, la Lorraine hors des atteintes du protestantisme.

Il faut cependant le remarquer, c'est un art que de savoir parler de Dieu. Il faut le faire à propos, autrement on produit un résultat tout contraire à celui que l'on a en vue. C'est perdre sa peine que de chanter à l'oreille d'un sourd; et le pire des sourds est celui qui ne veut pas entendre. Il faut donc s'insinuer d'abord dans les bonnes grâces de ceux avec qui on parle, par une politesse aimable, leur parler d'abord de ce qui peut leur plaire, les laisser parler à l'aise sans les interrompre, éviter de les contredire brusquement, ne pas se choquer de leurs procédés peu courtois, avoir même l'air de ne pas les remarquer, leur témoigner de l'estime et de l'affection, attendre le moment opportun pour placer un mot utile, s'arrêter à temps quand on en a dit assez pour eux. Tel peut supporter une parole, qui s'emportera si on lui en dit une seconde. Si on ne peut dans un premier entretien entamer un sujet religieux, il faut savoir se ménager la possibilité d'un second, ou d'un troisième où l'on puisse aborder la question avec profit. Encore faut-il attendre une occasion favorable pour un second entretien, et ne pas avoir l'air de vouloir aussitôt emporter d'assaut la place. Si à une première entrevue on se rend odieux, c'en sera fait peut-être pour toujours. Ceux qui aiment Dieu doivent se conduire toujours de telle sorte qu'on les revoit avec plaisir ou du moins sans aversion. Personne ne devrait être plus aimable qu'eux. Etant aimés de Dieu, qu'ils sachent se faire aimer des hommes afin de les gagner à Dieu. N'est-ce pas ce que faisait saint Paul: « Je me suis fait tout à tous, dit-il, afin de les sauver tous. »

Comme l'a remarqué Aristote, on ne saurait vivre avec un homme triste, avec lequel on ne trouve aucun plaisir; et le Saint-Esprit nous dit « qu'un homme sage se montre aimable dans sa parole. » Il est des visages sombres qui, selon le mot de saint François Xavier, épouvantent et chassent tout le monde.

Quand on ne peut parler de Dieu, on peut du moins parler pour Dieu, ne trahissant jamais sa cause, bannissant autant que possible des conversations auxquelles on est mêlé, tout ce qui pourrait l'offenser, faisant valoir avec douceur, mais sans faiblesse, ses droits et ceux de son Eglise, la sagesse de ses préceptes et de ses conseils, le bonheur de le servir; mais tout cela brièvement; car bien que le miel soit doux, il répugne, si on nous le fait prendre avec excès.

Quand les conversations des méchants sèment partout l'impiété et le libertinage et corrompent les bonnes mœurs, selon le langage de l'Apôtre, ne faudrait-il pas au moins que celles des bons portassent partout l'amour de Dieu et de la vertu, le respect de la religion, la bonne odeur de Jésus-Christ? Donc, si quelqu'un parle, que ce soit comme des paroles de Dieu. *Si quis loquitur, quasi sermones Dei.*

Le bienheureux P. Lefèvre, un des premiers compagnons de saint Ignace, s'appliquait en conversation à gagner tout le monde par l'affabilité de ses manières, par la douceur de ses paroles, par une grande bienveillance accompagnée d'une vraie humilité. Il cédait toujours le premier rang à tous, même aux plus petits, et conversait volontiers avec toutes sortes de personnes pour les attirer à lui et ensuite à Jésus-Christ, et il avoue dans ses lettres que ce moyen lui a réussi. Il priait les anges gardiens de ceux avec qui il s'entretenait, de disposer leur cœur à bien accueillir ses paroles. Dans toute compagnie, dans les places publiques, dans les maisons, dans les rues, à table et pendant les voyages, il ne laissait jamais passer une occasion de rappeler de quelque manière les choses de Dieu. Il savait choisir des paroles qui fussent capables d'intéresser ceux qu'il rencontrait. Se laissant aborder par tous, il cherchait à aborder tout le monde avec amabilité et aisance, afin d'adresser à tous un mot qui fît le bien.

§ 2. — Agir pour Dieu.

C'est là le point important; car l'homme sera jugé selon

ses œuvres. « Ce ne sont pas ceux qui disent : Seigneur, Seigneur, a dit le divin Maître, qui entreront dans le royaume des cieux, mais ceux qui font la volonté de mon Père. » « N'aimez pas en paroles, et avec la langue seulement, dit l'apôtre de la charité, mais en œuvre et en vérité. » Les œuvres extérieures sont le fruit de l'amour intérieur et la preuve la moins équivoque de sa sincérité. « Il en est qui se trompent, dit saint Léonard, en s'imaginant que l'amour de Dieu consiste tout simplement dans une certaine tendresse de cœur, ou dans des sentiments intérieurs d'affection envers lui ; l'amour véritable doit imiter le feu, c'est-à-dire qu'il doit être actif, et cette activité doit spécialement se produire par des actes. Un fidèle serviteur, sincèrement dévoué à son maître et désireux de lui plaire, ne se contente pas de paroles et de désirs, mais il fait en outre tout ce qu'il peut pour le satisfaire par ses bons offices, sans se lasser jamais. Il faut donc offrir à Dieu des œuvres ferventes, si nous prétendons lui prouver notre amour. Il regarde bien le cœur, à la vérité, mais il regarde encore plus la main. » Saint Vincent de Paul exprimait la même pensée en ces termes : « Aimons Dieu, mais à la sueur de notre front et de la force de nos bras. »

Que personne donc ne refuse à Dieu ce qu'il exige strictement de tous : « Si quelqu'un m'aime, a dit Notre-Seigneur, il gardera ma parole. Celui qui connaît mes commandements et qui les observe, c'est celui-là qui m'aime. »

Les œuvres prescrites par les commandements de Dieu, par ceux de son Eglise, et imposées par les devoirs d'état de chacun : voilà ce qui est strictement obligatoire ; y manquer en matière grave, c'est ruiner en soi la charité qui ne peut habiter dans un cœur en même temps qu'un seul péché mortel. Mais, quand on en sera arrivé à éviter le péché grave, il sera peut-être permis de se reposer. « Oui, dit Bossuet, mais de se reposer dans l'amour. Mais l'amour ne se repose pas ; il est actif comme la flamme. En aimant, on acquiert de nouvelles forces pour aimer. Ce n'est point connaître l'amour de Dieu que de vouloir

lui mettre des limites. Dieu est infini, comment pouvoir dire qu'on l'aime assez ? »

« L'amour de Dieu, dit saint Grégoire, n'est jamais oisif. S'il existe, il opère de grandes choses ; et s'il n'opère rien, c'est qu'il n'existe pas. » Et saint Thomas : « L'amour fait de grandes choses, dit-il, et il les estime petites ; il fait beaucoup et croit que c'est peu ; il opère longtemps et regarde comme courte la durée de sa peine. » Les perfections ineffables de Dieu lui donnent droit à un amour tel qu'aucune créature, même angélique, n'est capable de le lui rendre au degré auquel il le mérite. C'est le cas de dire : Osez entreprendre tout ce que vous pouvez : *Quantum potes, tantum aude ;* il est plus grand que toutes vos louanges ; et vous serez toujours impuissant à l'aimer comme il convient. Les Apôtres ont fait de grandes œuvres ; le son de leur voix a retenti dans l'univers ; ils ont prêché partout la connaissance et l'amour de leur Maître. Il méritait plus encore. Les martyrs ont enduré des tourments indicibles, ils ont tout sacrifié, même leur sang et leur vie pour lui rester fidèles. Ils ne pouvaient faire davantage ; mais Dieu méritait plus encore. Parmi les saints qui ont vécu à travers les âges, combien ont entrepris des œuvres admirables, ont fait des pénitences extraordinaires pour témoigner à Dieu leur amour. Dieu méritait plus encore. Tout homme, après les plus grands travaux, les plus grandes souffrances endurées pour Dieu, après les plus grandes œuvres accomplies à sa gloire, doit reconnaître qu'il est un serviteur inutile, qu'il n'a fait que ce qu'il devait faire, et que ce qu'il a fait n'est rien, comparé à ce que Dieu méritait. Toutefois, l'impuissance où nous sommes de faire tout ce que Dieu mérite nous doit exciter à faire du moins tout ce que nous pouvons pour son amour.

Heureux ceux qui, pour lui, quittent biens, parents et patrie pour aller porter parmi les peuples, assis dans les ténèbres et à l'ombre de la mort, la lumière de l'Evangile, dussent-ils y trouver le martyre ! Heureux ceux qui, par amour pour lui, renoncent au monde, à ses honneurs,

à ses biens, à ses plaisirs, pour s'ensevelir dans un cloître, y chanter jour et nuit les louanges de Dieu, et lui offrir, avec le sacrifice de leur liberté, les expiations d'une continuelle pénitence! Ils ne font rien de trop.

Heureux aussi ceux qui, sans s'astreindre à une vie aussi austère, consacrent leur vie à faire connaître Dieu, à lui ramener les pécheurs, à les réconcilier avec lui, à enseigner à l'enfance les vérités et les devoirs du christianisme, à fonder des œuvres saintes qui procureront la gloire de Dieu! Ils ne font rien de trop.

Heureuses les vierges chrétiennes qui consacrent à Jésus le lis de leur virginité, et qui, par amour pour lui, renoncent à tous les partis de la terre! Elles ne font rien de trop.

Heureuses les veuves qui, après avoir perdu un époux mortel, se choisissent un époux immortel, et ne veulent plus que lui! Elles ne font rien de trop.

Heureux les parents chrétiens qui n'ont d'autre préoccupation en ce monde que d'établir le règne de Dieu dans leur famille, et par de salutaires leçons, et par de saints exemples donnés à ceux dont ils ont la charge! Dieu mérite encore plus.

Heureux enfin ceux qui font toutes les actions de la journée en vue de Dieu! C'est là ce qu'il y a de plus pratique pour tous, et pour ceux qui font de grandes choses, lesquelles, du reste, ne sont vraiment grandes que si elles sont faites avec l'amour de Dieu dans le cœur, et pour ceux qui ne font que des œuvres vulgaires, et qui les rendront grandes en les faisant par amour.

Comme la sanctification des âmes dépend de là, il est bon de traiter cette question avec quelques détails.

I. — NOUS DEVONS ET NOUS POUVONS FAIRE DES ACTIONS SAINTES

Dieu, qui est la souveraine Sagesse, n'a rien fait d'inutile. Pas un être qui n'ait une fin déterminée, et des opérations propres pour l'atteindre.

La fin dernière de tous les êtres, c'est la gloire de Dieu. Mais les créatures intelligentes, seules capables de connaître leur Créateur et de l'aimer, sont faites pour lui, et doivent tendre vers lui, et cela par leurs œuvres, soit intérieures, soit extérieures; ce n'est que pour cela que Dieu leur donne le pouvoir d'agir, c'est par là qu'elles procurent la gloire de Dieu. Dieu est père; ses enfants doivent l'honorer en agissant d'une manière digne de la noblesse de leur origine. C'est une honte pour les fils d'un roi de se conduire comme les enfants du peuple. Dieu est maître, il l'est de nos actions, plus et mieux que le laboureur ne l'est des fruits de l'arbre qu'il a planté et de la moisson qui a grandi dans son champ. Dieu est Dieu et, par conséquent, le principe et le terme de tout ce qui existe. Il ne peut céder à personne ses droits de souveraineté sur tout et de fin dernière des âmes. Il ne peut, par conséquent, les dispenser d'agir pour lui. Ses droits sont inaliénables; les reconnaître et les respecter, c'est lui faire l'honneur qu'il mérite.

Chaque bonne action procure donc la gloire de Dieu; elle lui témoigne notre fidélité et notre soumission à sa volonté; elle lui donne la joie qu'il attend de nous; elle atteint le but qu'il se propose en nous donnant sa grâce et la vie. Chaque action mauvaise est la violation des droits de Dieu, un mépris de sa volonté, un abus de ses dons; aussi, quelque éclat qu'elle puisse avoir, Dieu la rejette quand on la lui offre. Ne serait-ce pas offenser un prince de la terre que de lui offrir un objet vil et dégoûtant? Dieu n'a-t-il pas droit d'être aussi exigeant que les grands du monde, et de s'offenser de nos œuvres mal faites?

D'autre part, notre intérêt demande que nous sanctifiions nos actions. *Chacun sera jugé selon ses œuvres. L'homme moissonnera ce qu'il aura semé.* S'il est un figuier stérile, ne portant aucun fruit, il n'échappera pas à la malédiction; car c'est faire le mal que de ne rien faire, quand Dieu nous a établi pour porter des fruits qui demeurent: *posui vos ut fructum afferatis et fructus vester*

maneat. Celui donc qui sème le mal recueillera la malédiction; et celui qui fait le bien sera béni. Semons donc ici-bas de bonnes œuvres, chacun selon notre condition, comme chaque arbre produit des fruits selon son espèce. Dieu ne demande pas de tous les mêmes œuvres, pas plus qu'il n'exige que les pommiers produisent des dattes ou des oranges. Mais il veut que tous nous produisions des fruits salutaires, selon notre état et notre capacité. Et, qu'on le remarque bien, le fruit d'un grand arbre n'est quelquefois qu'une graine fort petite; néanmoins, si on la jette en terre, elle se développe et devient, avec les années, grande jusqu'à faire un arbre tout à fait semblable à celui qui l'a produite. Ainsi nos bonnes actions, si petites soient-elles en elles-mêmes, si elles sont bien faites, nous procurent un poids éternel de gloire, aussi bien que les œuvres les plus éclatantes. Et c'est ce qui doit nous faire admirer la bonté de Dieu à l'égard de ses enfants; quand ils lui offrent de bon cœur le peu dont il sont capables, il agrée leur offrande avec plus de faveur que des actions plus grandes faites avec moins de bonne volonté.

Que de saints au ciel jouissent d'une gloire ineffable, et qui, ici-bas, ont mené une vie obscure et ignorée? Que dis-je, les saints? et la Reine des saints elle-même, qu'a-t-elle fait sur la terre, sinon de vivre dans les humbles travaux de sa pauvre maison? Et cependant, elle est placée au ciel au-dessus de tous les saints, de tous les anges, de toutes les puissances célestes. Et comme Dieu récompense chacun selon ses œuvres et selon son mérite, il faut donc que Marie ait plus mérité par chacune de ses plus petites actions que les autres saints pendant une vie entière d'œuvres de zèle, de miracles, de pénitences extraordinaires.

O vous donc qui vous plaignez de ne pas pouvoir faire beaucoup pour Dieu, consolez-vous! Faites bien ce que la Providence demande de vous dans la situation où vous êtes. Aussi bien êtes-vous obligé de le faire bien ou mal. Tous doivent se vêtir, manger, dormir, parler, travailler, souffrir, prier. Ne vaut-il pas mieux le faire bien que de

le faire mal? N'y trouve-t-on pas plus de plaisir et de mérite? Quelle folie de perdre de belles occasions que l'on a à toute heure, de glorifier Dieu en se sanctifiant?

Comment oser convertir en sujets de condamnation ce qui pourrait nous être la source d'un bonheur éternel?

Faites donc bien ce que vous faites, ne vous pressez pas trop. C'est assez tôt, quand c'est assez bien. N'embrassez pas trop de choses. Une seule œuvre excellente a plus de valeur que plusieurs autres imparfaites, comme une pièce d'or vaut plus qu'une bourse pleine de pièces de cuivre. Ne perdez pas de temps pourtant; car la vie est courte. Marchez pendant qu'il fait jour; car vient la nuit, c'est-à-dire la mort après laquelle personne ne peut rien faire pour son salut. Tout ce que peut faire votre main, accomplissez-le incontinent. Ne renvoyez pas, car vous arriverez vite à la tombe, *quo tu properas*. C'est aujourd'hui, c'est à l'instant même qu'il faut agir; vous n'avez à votre disposition que le moment présent, le suivant n'est pas à vous. Ne vous amusez pas à des bagatelles qui, demain, ne vous serviront de rien. La science elle-même ne vous servira de rien après la mort. Ce sont des œuvres que Dieu demande; c'est votre main qui doit les faire, ne comptez pas qu'un autre les fasse pour vous. Chacun portera son fardeau. Ne dites pas que vous ne pouvez réussir, il n'est personne qui ne puisse faire le bien qui est sous sa main. Dieu donne à tous sa grâce et promet à tous la récompense. Et cette récompense, d'ailleurs, n'est pas accordée aux grands succès, mais au travail. *Reddet Deus mercedem laborum.*

II. — DES CONDITIONS REQUISES POUR QUE NOS ACTIONS SOIENT BONNES ET MÉRITOIRES

Pour qu'un acte soit bon et digne de récompense, il est nécessaire que son objet soit honnête. Le vol, par exemple, étant en lui-même contraire à l'honnêteté, on aurait beau

le pratiquer d'une manière habile, ou avec une intention bonne, comme de faire l'aumône aux pauvres, il restera toujours un acte coupable.

Il ne suffit pas que l'objet de l'acte soit honnête en lui-même, il faut encore que toutes les circonstances de l'acte soient bonnes. Jeûner est un acte bon, mais si une mère de famille s'exténue par des jeûnes au point de ne pas pouvoir nourrir son enfant, ses jeûnes cessent d'être bons pour elle. Prier est un acte bon; mais de trop longues prières seraient hors de raison si elles faisaient négliger des devoirs d'état. Faire des actes bons en eux-mêmes, mais à contretemps, ou dans un lieu où ces actes ne conviennent pas, c'est leur enlever au moins en partie leur beauté morale. Un visage n'est pas beau lors même qu'il ne lui manquerait qu'une partie du nez. C'est l'intégrité de tout ce qui compose le visage qui en fait l'agrément. Ainsi en est-il de nos actions.

De toutes les circonstances d'un acte, c'est l'intention ou la fin qu'on se propose en le faisant qui a la principale influence sur l'acte lui-même. Une fin mauvaise, si l'on n'a qu'elle en vue dans une action d'ailleurs sainte, corrompt tout à fait l'acte. Celui qui ferait l'aumône à un pauvre en vue de lui persuader de mal faire commettrait un crime.

Une fin bonne ne rend pas bon un acte mauvais, mais elle en diminue la malice. Il pèche, celui qui prend le bien d'autrui pour soulager la misère d'un malheureux; mais sa faute est moins grave que si c'était pour s'enivrer ou pour s'enrichir du bien d'autrui.

Une fin bonne rend meilleur un acte bon. Je fais l'aumône en vue de retirer le pauvre du vice, mon aumône a une bien plus grande valeur que si je n'avais que l'intention de soulager sa misère.

L'acte bon mérite une récompense; mais s'il n'est pas accompli dans des vues de foi, comme celle d'obtenir le pardon de ses péchés, de gagner le ciel, de plaire à Dieu, il ne peut mériter qu'une récompense temporelle.

Si un acte bon, fait même dans des vues de foi, est accompli par celui qui n'est pas en état de grâce, il dispose celui qui le fait à se réconcilier avec Dieu, mais il n'est pas méritoire du ciel. Il faut être en état de grâce ou dans la charité pour que les bonnes actions soient dignes de l'éternelle récompense. « Dieu a promis la couronne de gloire à ceux qui l'aiment. *Coronam gloriæ quam repromisit Deus diligentibus se.* »

Mais l'état de grâce suffit-il pour que des actions bonnes en elles-mêmes, et dans toutes leurs circonstances, soient méritoires du ciel ? Il en est qui le pensent, pourvu que celui qui fait ces actions les rapporte à Dieu en faisant des actes de charité de temps en temps, par exemple quand le précepte de faire ces actes oblige ; mais d'autres exigent, de plus, que les actions bonnes soient rapportées ou offertes à Dieu par des motifs de foi ou d'espérance chrétienne. D'autres même veulent que ces actes, au moins pour devenir méritoires de la gloire essentielle du ciel, soient offerts à Dieu par un motif de charité, ou inspirés par la charité ; quoi qu'il en soit, comme nous sommes fort intéressés à mériter, non seulement sûrement, mais encore abondamment, rien de mieux que de faire toutes nos actions sous l'influence de l'amour de Dieu et avec les intentions les plus élevées possible. Pour le comprendre, il faut savoir qu'il y a des intentions perverses qui, comme nous l'avons remarqué déjà, ruinent, du moins en partie, la valeur d'un acte bon, quand on le fait par exemple par vaine gloire ou uniquement pour plaire aux hommes. Il y a des intentions qu'on appelle terrestres ; car elles n'ont rien d'élevé, bien qu'elles ne soient pas mauvaises. Par exemple, faire une bonne action en vue d'obtenir le succès d'une entreprise.

Il y a des intentions saintes, comme de faire le bien en vue d'arriver au bonheur des élus.

Enfin, il y des intentions divines ; car ce sont celles mêmes que Dieu a en vue dans toutes ses œuvres. Dieu fait tout pour sa gloire et par amour de ses perfections

infinies. Ce sont ces intentions divines qui donnent le plus haut prix à nos actions. Fussent-elles en elles-mêmes modestes et obscures, si elles sont faites avec amour et dans des vues élevées, elles sont plus grandes aux yeux de Dieu, qui voit le cœur qui les inspire, que les actes les plus éclatants accomplis avec des intentions inférieures.

De là l'importance de la pratique que nous avons recommandée déjà d'offrir nos actions à Dieu, dès le matin, avec un sentiment d'amour et avec l'intention que toutes et chacune d'elles soit un acte de charité parfaite, et procure la plus grande gloire de Dieu.

Il est même bon de renouveler cette intention du matin au commencement de ses principales actions, repoussant, avant d'agir et pendant l'action elle-même, toute pensée d'amour-propre, et s'appliquant à faire l'acte parfaitement, comme il convient quand on travaille pour Dieu.

Ce serait, en effet, lui faire peu d'honneur que de lui offrir des actions auxquelles on mettrait moins d'application et de soin que si on travaillait pour les hommes.

Nous avons donné plus haut, en traitant du mérite, une formule d'offrande de ses actions à Dieu. (Voir p. 262 et suivantes.)

III. — L'IMITATION DE NOTRE-SEIGNEUR, MOYEN EFFICACE DE SANCTIFIER SES ACTIONS

Dieu a fait l'homme à son image et à sa ressemblance; et tout le soin de l'homme doit être de ne pas défigurer en lui l'image de Dieu, de s'appliquer plutôt à l'embellir par une vie sainte; car tout son bonheur, toute sa perfection est de ressembler à Dieu. Un enfant ne doit-il pas porter les traits de son père? Ainsi saint Paul écrivait-il aux Corinthiens: « Soyez les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfants très chers. » Mais comme l'homme ne voit pas Dieu et, par conséquent, a de la peine à copier ses traits, Dieu a pris soin de mettre dans tous les temps

sous ses yeux des hommes remarquables par leur sainteté qui servissent de modèles aux autres, et leur apprissent, par leur vie admirable, comment on doit se conduire pour ressembler à Dieu. Toutefois, comme ces modèles avaient tous quelque imperfection, Dieu à la fin a envoyé sur la terre son Fils unique, qui s'est revêtu du manteau de notre humanité pour nous apprendre comment nous devons le porter d'une manière qui soit digne de Dieu. En nous donnant son Fils, le Père semble nous dire : « Regardez et faites selon le modèle que je vous ai montré. C'est là mon Fils bien-aimé, il a la même nature, la même perfection que moi. C'est en lui que je mets toutes mes complaisances. Je ne me complairai en vous qu'autant que je verrai en vous quelque chose de conforme à sa vie et à sa conduite. *Ecoutez-le* en suivant ses leçons et ses exemples. »

Le divin Sauveur vient à son tour nous dire : « Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme j'ai fait. Que celui qui me sert me suive. Je suis la voie qui mène au ciel ; c'est par cette voie qu'il faut marcher pour y parvenir. »

Les apôtres viennent eux-mêmes nous inviter à suivre les exemples de Notre-Seigneur. C'est le sens de cette parole que saint Paul répète si souvent à tous les fidèles : « Vous dépouillant du vieil homme, revêtez-vous de Jésus-Christ. Le vieil homme, venant de la terre, est terrestre ; l'homme nouveau, venu du ciel, est céleste. » Cela signifie que de même qu'un habit cache ce que nous sommes et ne laisse voir que ses propres couleurs, de même nous devons faire disparaître dans nos pensées, nos paroles, nos actions, tout ce qui est selon la nature corrompue, et ne laisser voir que Jésus-Christ, comme un vêtement divin dont nous serons revêtus, avec ses couleurs éclatantes, c'est-à-dire ses vertus, son humilité, sa douceur, son obéissance, sa pureté.

Du reste, n'est-il pas évident que plus nous ressemblerons à Jésus-Christ « qui a bien fait toutes choses », plus

notre vie sera sainte. Les anciens philosophes reproduisaient en eux toutes les allures du maître qu'ils estimaient et croyaient l'honorer en le copiant; mais qu'est-il de plus élevé, de plus noble, de plus sage, de plus saint que celui dont tous les actes avaient une perfection incomparable et un mérite infini?

C'est lui qui est l'objet de notre amour; et si cet amour est sincère, il doit nous faire admirer toutes les vertus, toutes les actions de Notre-Seigneur et nous porter à les imiter. Car l'amour tend à ne faire qu'un avec l'objet qu'il aime: ou il trouve, ou il rend semblables ceux qu'il unit. Ce n'est donc pas aimer parfaitement Jésus-Christ que de ne pas l'imiter. C'est même ne pas être chrétien dans toute la force du mot; car le chrétien, pour porter dignement ce beau nom, doit rendre conformes à celles de Jésus-Christ, ses pensées, ses paroles, ses actions. « Vous tous qui êtes baptisés, dit saint Paul vous êtes revêtus de Jésus-Christ. » Et certes, ce n'est pas pour l'extérieur seulement que nous devons lui devenir semblables. Il a flétri avec tant d'énergie les pharisiens qui lavaient le dehors de la coupe en laissant l'intérieur rempli de souillures! C'est par nos pensées, par nos sentiments que nous devons lui ressembler, aussi bien que par nos paroles et par nos œuvres. Aussi saint Paul dit-il: « Ayez en vous les sentiments de Jésus-Christ. » Et il faisait lui-même ce qu'il recommandait aux autres, de telle sorte qu'il a pu dire: « Vivre, pour moi c'est le Christ. Je vis, non, ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi. »

Heureux mille fois ceux qui pourront tenir en vérité ce langage! Pour eux, la vertu, les épreuves deviennent douces. Jésus qu'ils aiment les soutient; avec quelle ardeur ils travaillent à devenir conformes à celui qui, pour l'amour d'eux, s'est fait semblable à eux! Quelle joie ils éprouvent à souffrir quelque chose pour celui qui a tant et de si bon cœur souffert pour eux!

Mais, pour en venir là, il faut imiter le peintre qui veut

reproduire le portrait d'un personnage; il le fait poser devant lui, le regarde attentivement et, à chaque regard, il reproduit sur la toile avec son pinceau le trait qu'il a remarqué. Ainsi fixons habituellement les yeux de notre âme sur Notre-Seigneur. Considérons tour à tour son intérieur et son extérieur.

Dans son intérieur, quel amour de son Père, quel désir de procurer sa gloire, quels élans d'actions de grâces et de louanges! Quelle compassion pour les hommes, quelle tendresse pour les pécheurs, quelle humilité, quelle douceur, quelle paix inaltérable!

Dans ses paroles, quelle discrétion, quelle sagesse, quelle modestie, quelle bienveillance! Dans ses actes, dans ses allures, son port, sa tenue, ses vêtements, quelle dignité modeste! Quel reflet de bonté sur son visage! Aussi le Docteur séraphique, saint Bonaventure, dit-il: « Décrivez dans votre cœur les mœurs et les actions de Jésus-Christ, l'humilité qu'il a fait paraître parmi les hommes, la bénignité qu'il a témoignée à ses disciples, sa modestie dans le boire et le manger, sa miséricorde envers les pauvres, auxquels il s'était rendu en tout semblable, et qui paraissaient spécialement être de sa famille; voyez comme il n'a eu ni mépris, ni aversion pour personne, pas même pour les lépreux; comme il n'a jamais flatté les riches; combien il a été affranchi des soins de ce monde et peu occupé des nécessités de la vie; comme il a été réservé dans ses regards, patient dans les injures, doux dans ses réponses.

» Il ne s'est pas étudié à se venger par des paroles amères et mordantes, mais à guérir la maladie d'autrui par des réponses aimables et douces. Etudiez la sainte gravité de tous ses gestes, son zèle pour le salut des âmes, pour l'amour desquelles il a daigné s'incarner et mourir. Voyez comme il s'est donné pour modèle de tout bien, comment pour nous édifier il a évité les entretiens familiers avec les personnes de différent sexe, de telle sorte que ses disciples s'étonnaient de le voir parler seul avec la Samaritaine, car c'était contraire à sa manière ordinaire d'agir.

Combien il a été patient au travail et aux privations, et compatissant à l'affliction des autres; quelle condescendance il a eue pour les infirmités et les imperfections; comme il évitait tout ce qui pouvait être un sujet de scandale; comme il a estimé les pécheurs et accueilli avec clémence les pénitents! Quelle placidité dans toutes ses paroles, quel amour de la prière, quel empressement à rendre service!.....

» Quelle patience à supporter les veilles, quelle obéissance à ses parents! Jamais il n'a laissé paraître ni jactance, ni singularité; et il a fui toute gloire et toute puissance en ce monde. Et combien d'autres actions vous pouvez rappeler à votre mémoire, de telle sorte qu'en toutes vos œuvres et dans toutes vos paroles vous regardiez toujours ce divin modèle, en marchant, en vous tenant debout ou assis, en mangeant, en gardant le silence, en parlant, soit que vous soyez seul, soit que vous soyez avec les autres. Par là, vous l'aimerez davantage, vous obtiendrez la grâce d'une confiante familiarité avec lui, et vous serez plus parfait dans toutes les vertus. Que votre sagesse, l'objet de vos méditations et de tous vos soins, soit de penser toujours à quelque point de la vie de Jésus, de telle sorte que vous soyez excité à l'imiter et incliné à l'aimer davantage. »

Donc, dans toutes nos actions, dans le lever, le coucher, la prière, le travail, les repas, la tenue, dans toutes nos paroles, avec ceux de notre famille, avec les étrangers, avec les amis et les ennemis, avec les riches et les pauvres, avec les pécheurs et les justes, dans toute occasion demandons-nous comment Notre-Seigneur faisait et disait durant sa vie mortelle, ou comment il ferait et dirait s'il était à notre place. Si peu que nous connaissions la vie du Sauveur, qu'il faut étudier toujours, nous découvrirons sans peine comment nous devons agir et parler nous-mêmes dans toutes les circonstances où nous pouvons nous rencontrer. Efforçons-nous dès lors de nous conformer en tout à ce divin modèle.

Et pour y réussir plus parfaitement, livrons nos cœurs à Notre-Seigneur et unissons nos pensées, nos paroles et nos œuvres, à ses pensées, à ses intentions, à ses paroles, à ses actions. Ayons pour nos ennemis les sentiments qu'il avait pour ses bourreaux; supportons nos peines avec les dispositions du Sauveur acceptant sa croix. Par là, nos pensées, nos actions et nos souffrances acquerront quelque chose de la perfection de celles de Jésus-Christ.

Sur le conseil de Rébecca, sa mère, Jacob se revêtit des habits de son frère aîné, et s'approchant d'Isaac son père dont la vue s'était tellement affaiblie qu'il ne distinguait personne, il le baisa. Ce bon vieillard lui donna de grand cœur sa bénédiction en disant : « Voilà que l'odeur qu'exhalent les vêtements de mon fils est comme l'odeur d'un champ plein de fleurs que le Seigneur a béni, Dieu te donne la rosée du ciel et la graisse de la terre, le blé et le vin en abondance..... Que tu sois le seigneur de tes frères et que les fils de ta mère s'abaissent devant toi. »

Quand, selon les salutaires conseils de l'Eglise notre mère, nous nous revêtons des mérites de Notre-Seigneur, qui est notre frère aîné, ce qui s'opère par cette union actuelle de nos actions aux siennes, Dieu le Père, en sentant le parfum très odoriférant des vertus de son Fils, de sa parfaite obéissance, de son zèle pour la gloire de Dieu, de sa charité infinie envers les hommes, de sa patience inaltérable dans les douleurs, de sa douceur au milieu des opprobres, etc., ferme les yeux sur nos imperfections et dit avec une joie infinie dans son cœur : Je sens l'odeur de mon Fils, l'odeur qu'il a répandue pendant sa vie et à sa mort, pour ma gloire et pour le salut des hommes ; alors il nous bénit, il nous comble des grâces du ciel, et, même s'il est utile, de celles de la terre. Par là, nous serons élevés en gloire au-dessus du reste des hommes ; nous deviendrons plus puissants et plus riches que ceux de nos frères qui ne sont point revêtus de ces habits mystérieux.

§ 3. — Donner volontiers à Dieu et pour Dieu.

Que donner à Dieu qui ne lui appartienne? C'est lui qui donne tout et il n'a pas besoin de nos biens; mais du moment où il nous donne tout, nous lui devons tout; et, par conséquent, il faut consacrer à son amour et à sa gloire et tout ce que nous sommes et tout ce que nous avons. *Da totum pro toto.*

Il s'est donné tout entier à l'homme, en se faisant homme comme nous; il se donne tout entier dans l'Eucharistie; il nous donne par sa grâce participation à sa vie divine; il nous destine pour récompense sa gloire et sa béatitude. Qui pourrait lui refuser quelque chose? Qui oserait mettre quelque réserve dans le sacrifice de lui-même fait à son Créateur, à son Rédempteur, à sa fin dernière? Donnons tout; ne gardons rien. Tout ce que nous donnons à Dieu sert non à lui mais à nous; nous perdons tout ce que nous nous réservons.

Un voleur, dit saint Liguori, se contente d'une partie, mais le propriétaire n'est point satisfait s'il n'a le tout; Dieu veut donc posséder seul notre amour. Dieu garde tout ce qu'on lui donne; le démon peut nous saisir par cette portion de nous-mêmes que nous refusons à Dieu.

C'est par les vœux religieux que l'on se donne à Dieu le plus complètement, aussi chante-t-on ordinairement, aux jours de profession, cette parole de la liturgie : « J'ai méprisé tous les ornements du siècle pour l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ. » C'est ce que pouvait dire une illustre servante de Dieu, la sœur Marguerite de la Croix, fille de l'empereur Maximilien II, lorsqu'elle se dépouillait des riches étoffes et des pierres précieuses dont elle était ornée, pour prendre le pauvre habit de laine des religieuses de sainte Claire de l'étroite observance. L'auteur de sa vie rapporte qu'elle les jetait avec un tel mépris que tous les assistants en étaient émus jusqu'aux larmes. Celui qui ne peut ou ne veut tout sacrifier effectivement pour Dieu, s'il se donne entièrement à lui, ne

craint pas du moins de s'employer à tout ce qui peut procurer sa gloire, et de se montrer généreux pour toutes les œuvres qui y contribuent. Quand on aime Dieu, on aime tout ce qui le touche, son nom adorable, que l'on respecte, que l'on bénit, que l'on prononce avec amour. On fait, par conséquent, ce qu'on peut pour répandre l'Archiconfrérie réparatrice du blasphème, et celle de Notre-Dame de la Salette qui ont pour but d'extirper ce crime; un de ceux qui, au dire de la Sainte Vierge, *appesantissent tant le bras de son Fils.* On aime le jour qu'il s'est réservé, le saint dimanche, ainsi que les fêtes qui nous rappellent les merveilles de l'amour divin. Ces fêtes procurent à Notre-Seigneur une nouvelle gloire, car elles célèbrent les mystères de sa vie, elles exaltent ses combats et ses triomphes, ou bien les grâces qu'il a accordées à sa divine Mère et à ses saints. C'est un sujet de joie pour ce divin Sauveur de voir qu'en célébrant ces fêtes, ses fidèles serviteurs en retirent l'application de ses mérites, s'assurent la protection de la Sainte Vierge et des autres Bienheureux. Sa gloire et sa joie sont d'autant plus grandes qu'on se prépare mieux à la célébration de ces fêtes, qu'on en retire un fruit plus abondant en entrant dans l'esprit des mystères qu'elles rappellent, et surtout en s'approchant des sacrements.

On sanctifie le dimanche et les fêtes non seulement par l'assistance aux offices, mais encore par des œuvres de religion et de charité capables de rendre gloire à Dieu. On ne se contente même pas de sanctifier soi-même ces saints jours, on contribue de tout son zèle au développement des œuvres qui ont pour but de promouvoir le respect du dimanche.

Quand on aime Dieu, on aime l'Eglise catholique, la colonne et le fondement de la vérité, l'arche de Noé construite par l'ordre de Dieu pour nous faire échapper au naufrage éternel! On n'oublie pas, par conséquent, la parole du Maître: « Si quelqu'un n'écoute pas l'Eglise, regardez-le comme un païen et un publicain, » et on observe

fidèlement toutes les lois de l'Eglise; on travaille à son exaltation; on favorise toutes les œuvres établies pour la propager et la soutenir, notamment celle du Denier de Saint-Pierre, celle de la Sainte-Enfance, celle de la Propagation de la foi. Un catholique ne devrait-il pas faire plus pour la diffusion de la vérité que les protestants ne font pour celle de l'hérésie? Les aumônes pour la Propagation de la foi ne s'élèvent guère aujourd'hui au-dessus de sept millions par an; et les œuvres de propagande protestante recueillent plus de trente millions. Il est vrai qu'avec leurs médiocres ressources les missionnaires catholiques ont un succès incomparablement plus grand que celui des prédicants de l'hérésie. Mais que ne feraient-ils pas avec les mêmes secours, surtout si la charité catholique multipliait leur nombre en soutenant et en développant les écoles apostoliques?

Il est clair, en effet, que les missionnaires sont trop peu nombreux. La moisson est abondante, mais les ouvriers manquent. Léon XIII a fait entendre à ce sujet de douloureuses plaintes, dont la piété ne s'est peut-être pas assez émue. Au moment où toutes les voies sont ouvertes dans toutes les directions à l'apostolat, quel bien immense s'opérerait, si les hommes apostoliques étaient en nombre suffisant pour les besoins des missions actuelles, et pour la fondation devenue plus facile de nouvelles missions!

Il faut bénir le ciel de ce que la plupart des Ordres religieux et des Congrégations ont eu la salutaire pensée de fonder des écoles apostoliques pour se recruter et multiplier le nombre des missionnaires; mais, hélas! ces œuvres dans la nation catholique qui a le plus fait pour la cause de Dieu sont, ou traversées par la persécution, ou amoindries par le manque de ressources.

C'est donc travailler de la manière la plus efficace à la gloire de Dieu que de soutenir ces œuvres (1). Celui qui

(1) Nous avons, avec la bénédiction de Léon XIII et sous la protection de S. Em. le cardinal Langénieux, établi, sous le patro-

nourrit l'apôtre aura la récompense de l'apôtre, car il lui donne des forces pour remplir son ministère. Saint Grégoire dit à ce sujet que l'ormeau ne porte pas de fruits; mais il soutient la vigne qui en porte, et par là même se rend propres les raisins qu'il soutient. Ainsi les fidèles ne peuvent pas exercer le ministère apostolique, mais en soutenant de leurs aumônes ceux qui s'y emploient, ils ont part aux fruits de salut qu'ils produisent.

Favoriser les vocations sacerdotales et religieuses et y consacrer son superflu, c'est donner à Dieu. Il n'y a rien de plus grand qu'un bon prêtre, disait saint Vincent de Paul, et faire élever des prêtres, là surtout où le clergé a peine à se recruter, c'est procurer aux âmes des sauveurs et des sanctificateurs.

Ce sont des dons faits à Dieu que ceux qui ont pour but d'embellir les églises où il réside, les autels où il s'immole, le mobilier du culte sacré. David était dévoré du zèle de la maison de Dieu; aussi recueillit-il, pour lui bâtir un temple majestueux, une somme de plus de 240 millions

---

nage de la Sainte Famille, une œuvre de vocations tardives pour les missions étrangères. Nous y avons admis déjà plus de 100 jeunes gens de diverses nationalités qui nous donnent de vraies consolations et de sérieuses espérances. Les demandes d'admission abondent; mais la plupart de ces chers aspirants sont pauvres et nous avons grand besoin de la générosité des bonnes âmes pour pouvoir les accepter. La pension est de 300 francs par an. Que de personnes, en se cotisant ensemble, pourraient arriver facilement à faire élever un missionnaire! Nous avons eu la précaution d'établir cette œuvre dans la petite ville de *Grave, dans le Brabant septentrional*, province très catholique de la Hollande hospitalière. C'est là qu'on nous peut faire arriver soit les demandes d'admission, soit les offrandes. Les bienfaiteurs de l'œuvre ont droit aux prières de ces chers jeunes gens et en même temps à une messe qui se célèbre pour eux tous les samedis de l'année. Nous pouvons aussi offrir une place dans l'œuvre aux bienfaitrices qui voudraient ajouter à leurs aumônes le travail des mains pour nos jeunes gens. — Nous acceptons du reste avec reconnaissance les plus modestes offrandes, soit en argent soit en vêtements. Grave a un bureau de poste ouvert aux colis postaux. Un moyen facile de nous venir en aide serait de répandre dans les familles, autour de soi, les ouvrages que nous avons écrit; son ferait par là sans rien dépenser une double œuvre de zèle.

qu'il laissa à Salomon son fils. Salomon ajouta encore prodigieusement aux réserves faites par son père; et tout le peuple d'Israël contribua avec une générosité admirable à la construction de cet édifice qui fut une des merveilles du monde. Et pourtant, il n'y avait dans ce Temple que les tables de la loi, le candélabre à sept branches, un vase rempli de la manne dont Dieu avait nourri miraculeusement son peuple au désert et les pains de proposition. Ce n'étaient là, par conséquent, que de pâles figures du Souverain Législateur qui réside dans nos tabernacles et du pain des anges dont il nourrit ses fidèles.

Qui oserait habiter une demeure somptueuse, tandis que le Roi du ciel et de la terre n'aurait qu'une église délabrée?

Qu'autant qu'il dépend de nous, l'église du lieu que nous habitons soit digne des mystères qui s'y accomplissent. Aimons-la comme la maison de notre Père, où nous nous réunissons avec nos frères dans la foi. Quel bonheur de nous trouver là, unis aux enfants encore innocents, aux âmes pures dont les prières se mêlent aux nôtres, aux ministres du Seigneur qui chantent ou psalmodient au nom de l'Eglise les louanges de Dieu!

Aussi le général de Sonis disait-il: « Je ne sais rien de consolant comme la prière, rien de grand comme les cérémonies de l'Eglise, rien de beau comme sa liturgie. Je n'ai jamais trouvé d'offices assez longs et j'ai toujours quitté l'église avec peine; je puis dire que le temps que j'y ai passé est le meilleur de ma vie. »

Donnons volontiers à Dieu, donnons de nos biens par l'aumône, dont nous parlerons dans le chapitre suivant; donnons de nos satisfactions même légitimes en nous les refusant; donnons de notre propre volonté en y renonçant; donnons de notre personne en l'employant avec toute l'énergie dont nous sommes capables aux œuvres catholiques et à tout ce qui peut contribuer à l'honneur divin. « Si vous aimez Dieu, dit saint Augustin, entraînez tous les autres à l'amour de Dieu. »

§ 4. — Souffrir pour Dieu.

Rien n'est plus difficile à l'homme que de souffrir; rien qu'il craigne plus que la douleur; il faut donc beaucoup aimer quelqu'un pour souffrir volontiers pour lui ce qui coûte et répugne tant à la nature. C'est là, par conséquent la grande preuve de l'amour; c'est le plus haut degré auquel il puisse s'élever.

« Vous avez reçu le don, disait saint Paul aux Philippiens, non seulement de croire en Jésus-Christ, mais encore de souffrir pour lui. » C'est par sa passion que Notre-Seigneur nous a témoigné un amour infini, *in finem dilexit eos*. C'est par l'amour de la croix que nous lui témoignons le nôtre. « Jésus-Christ, dit saint Pierre, a souffert pour vous, vous laissant l'exemple, afin que vous marchiez sur ses traces. » Jésus-Christ ayant donc souffert dans son corps, armez-vous de la même pensée de souffrir pour lui.

Nous ne pouvons échapper à la croix. Notre condition en ce monde, c'est la souffrance. Le premier cri de l'homme à sa naissance est un cri de douleur, et le dernier est le râle de l'agonie; et entre les deux, que de larmes versées, que de tristesses, que de séparations, que de pertes, que de tentations, que de luttes! En vérité pouvons-nous dire avec Job : « L'homme né de la femme vit peu de temps, mais sa vie est remplie de beaucoup de misères. » Et pourtant nous prétendons enseigner *l'art d'être heureux*; et certes, ce n'est pas pour faire des dupes que nous l'enseignons, mais pour offrir à tant de pauvres et d'affligés la consolation la plus grande de la terre, pour répandre sur tant de cœurs blessés le baume le plus capable de cicatriser leurs plaies, d'amortir leurs douleurs, de les leur rendre douces et de les convertir en semence de béatitude. C'est à cela que tend toute la religion, tout l'Evangile. C'est de ces consolations que les âmes ont un plus pressant besoin. Tous ont, en effet, à souffrir, et la souffrance peut être pour eux ou le gage du bonheur éternel,

ou le commencement d'éternelles douleurs. Un vent violent éteint une flamme légère et enflamme davantage un brasier. Il en est de même des souffrances, elles éteignent parfois la charité dans les âmes qui n'aiment Dieu que faiblement, et elles l'embrasent dans les cœurs généreux. C'est pourquoi nous devons entrer ici dans quelques détails. Nous resterons dans notre sujet : nous ne dirons donc pas avec le Bienheureux Louis de Grenade que la considération de l'instabilité et de la courte durée des choses humaines doit nous consoler dans les maux de cette vie, bien que cette pensée ait fortifié le grand saint Augustin sur son lit de mort. Au moment où sa ville épiscopale étaient assiégée par les Vandales qui avaient ravagé toute la province, ce saint Docteur répétait alors le mot d'un ancien : « C'est petitesse d'esprit que d'être étonné de ce que les pierres tombent et de ce que les mortels meurent ; » mais nous dirons les raisons que Dieu a en vue en nous envoyant les souffrances ; la soumission que nous devons avoir à sa volonté miséricordieuse ; et enfin l'amour avec lequel, à l'exemple de Notre-Seigneur et des saints, nous accepterons à l'avenir nos souffrances.

I. — LES VUES DE DIEU EN NOUS ENVOYANT DES CROIX

Rappelons encore ce principe admis de tous, comme nous l'avons dit déjà, que rien n'arrive sans la permission de Dieu. C'est un autre principe non moins incontestable que Dieu fait tout pour sa plus grande gloire, et pour procurer le bien de ses enfants. Quand donc il permet qu'ils soient éprouvés, il a en vue leur salut éternel. « Etes-vous dans la joie, reconnaissez que votre Père vous caresse, dit saint Augustin. Etes-vous dans la tribulation, reconnaissez votre Père qui vous corrige. » « Est-il un enfant que son Père ne corrige pas ? » demande saint Paul.

Sénèque, tout païen qu'il était, a écrit ces admirables pensées : « Ne voyez-vous pas quelle différence il y a entre

l'amour d'un père et celui d'une mère? L'un commande de réveiller les enfants de bonne heure pour qu'ils s'appliquent à l'étude; il ne souffre pas même qu'il restent oisifs les jours de fête: il fait couler leur sueur et parfois même leurs larmes. La mère, au contraire, les réchauffe sur son sein ou les retient à l'ombre pendant les chaleurs du jour; elle veut qu'ils ne pleurent jamais, qu'on ne les contriste pas, que toujours la fatigue leur soit épargnée. Dieu a pour les hommes de bien les sentiments d'un père: il les aime plus virilement; il les éprouve par les travaux, la douleur et les infortunes, pour leur faire acquérir la véritable force!

» Pourquoi Dieu envoie-t-il aux plus vertueux des maladies, ou des deuils, ou des calamités? Parce que dans les camps, c'est aux plus généreux que le général commande les entreprises périlleuses; ce sont les hommes d'élite qu'il envoie pendant la nuit pour dresser des embûches à l'ennemi, pour explorer un chemin ou surprendre un poste. Aucun de ceux qui s'en vont ainsi ne dit: le général me fait une injustice, mais bien: il a confiance en moi. Qu'ils disent donc aussi, ceux à qui Dieu fait souffrir des maux insupportables, aux timides et aux lâches: Dieu nous a jugés dignes de montrer jusqu'où peut aller la constance humaine. »

Ainsi donc un païen même avait compris que Dieu nous traite en père quand il nous fait souffrir. Comment un chrétien ne le comprendrait-il pas? Depuis que l'homme s'est éloigné de Dieu par la chute originelle, il y a en lui une inclination qui le porte vers les biens terrestres et qui, par là même, le détourne des biens spirituels, du bien infini qui est Dieu. Si rien ne lui fait comprendre le vide de ce qui passe et l'instabilité des plaisirs et des biens temporels, si rien ne l'en déprend, il s'y attache de manière à perdre de vue l'éternité. Ce sont les souffrances, ce sont les déceptions qui nous éclairent sur le néant de tout ce qui n'est pas Dieu; c'est pourquoi la Providence ne nous les épargne pas; et en agissant ainsi elle exerce

une grande miséricorde envers nous. Mgr de Ségur a écrit : « Sur mille personnes qui sont aujourd'hui en enfer, je parierais qu'il y en a neuf cent quatre-vingt-dix, qui seraient au moins en Purgatoire, si elles avaient eu la chance d'être aveugles, ou sourdes, ou paralytiques, ou affligées de quelque autre grosse infirmité; et que sur mille autres pauvres âmes qui souffrent énormément en Purgatoire, il y en a au moins neuf cent quatre-vingt-quinze qui jouiraient depuis longtemps des éternelles béatitudes, si quelque infirmité très désagréable les avait retenues sur la pente de la frivolité, des plaisirs mondains, de la coquetterie et de la gourmandise, etc. » Nous avons péché; par nos péchés nous avons mérité l'enfer et combien de fois; si nous n'avons fait que des fautes légères, et, hélas! nous en commettons tous les jours, nous avons mérité de rester en Purgatoire peut-être jusqu'à la fin du monde. Dieu, dans sa bonté, se contente de nous donner quelques jours, tout au plus quelques années de souffrances qui n'ont aucune proportion avec ce que nous avons mérité. Ce fut un grand acte de générosité en David de se contenter de couper à Saül, qui cherchait à le faire mourir, un pan de son manteau sans qu'il s'en aperçût, quand il aurait pu si facilement le mettre à mort. C'est une plus grande générosité à Dieu, quand nous avons si souvent abusé de la vie qu'il nous donne, de nous la conserver encore, et de nous punir par quelques souffrances.

Un grand pécheur ne se plaint pas du confesseur qui lui inflige la récitation de quelques prières pour pénitence de grands crimes. Si la pénitence était imposée par un évêque ou par notre Saint-Père le Pape lui-même, il l'accepterait encore avec plus de plaisir; mais quand c'est Dieu lui-même, lui qui connaît l'étendue de nos fautes, qui nous l'inflige par des souffrances, avec quel bonheur devons-nous l'accepter! D'autant qu'il la mesure moins à nos crimes qu'à nos besoins. Il sait que nous avons l'expiation en horreur bien qu'elle nous soit nécessaire; c'est pour cela qu'il y met lui-même la main, comme un chirurgien

à une plaie, afin de la guérir. Qu'il est bon de ne pas nous oublier quand nous nous oublions nous-mêmes! Quelle condescendance de sa part! Il va jusqu'à accepter comme satisfactions faites à sa justice ces humiliations et ces malheurs que nous nous sommes attirés par nos péchés, si nous avons soin de les accepter chrétiennement. Ne trouverions-nous pas bien généreux le propriétaire dont nous aurions dévalisé le grenier, et qui, quand nous voudrions réparer nos torts, retrancherait de notre dette les frais que nous aurions subis pour nous guérir d'une blessure que nous nous serions faite en fracturant ses portes?.....

Dieu a non seulement en vue de nous ramener à lui et de nous faire expier nos péchés par la souffrance, mais encore de nous faire pratiquer de solides vertus. « Le feu éprouve le fer et la tentation l'homme juste, » dit le Saint-Esprit. C'est le ciseau qui donne au diamant tout son éclat. C'est en froissant le baume qu'on lui fait répandre son parfum. C'est dans la souffrance qu'on constate si un homme a des vertus sérieuses, c'est là ce qui donne aux vertus qu'il possède tout leur éclat et tout leur parfum. « Celui qui n'a pas été éprouvé, que sait-il? » Il ne se connaît pas lui-même; il ne sait pas non plus comment donner de saints conseils aux autres. « Les vertus qui croissent dans la prospérité, dit saint François de Sales, sont ordinairement fluettes et faibles, celles qui croissent dans les afflictions sont fortes et fermes. C'est ainsi que les meilleurs vins viennent entre les pierres. »

Les vertus faibles ne procurent que des mérites médiocres. Les vertus fortes amassent pour ceux qui les pratiquent des trésors dans le ciel. Si donc Dieu nous éprouve, c'est pour nous enrichir. Qui n'aimerait souffrir pendant huit jours pour se procurer un royaume dont il jouirait pendant un demi-siècle? Nos souffrances présentes sont d'un moment, elles nous préparent un poids éternel de gloire. Aussi saint Jean Chrysostome dit-il que Dieu, « en nous accordant le pouvoir de ressusciter les morts, nous ferait une moins grande grâce qu'en nous donnant l'occa-

sion de souffrir. » Ainsi donc, de quelque part que vienne la croix, de la malice des hommes ou de l'inconstance des choses humaines, ne voyons que la main de Dieu qui les permet et qui nous les offre; faisons comme un enfant malade qui accepte une potion amère, quels que soient ceux qui la lui ont préparée, pourvu qu'elle lui soit offerte par son père. Dieu, en nous envoyant les croix, nous traite, non en serviteurs, mais en enfants. Quand on a un domestique qui ne se tient pas bien, on n'est pas aussi sévère pour le reprendre que pour un fils. C'est ce qui explique comment les justes sont souvent plus éprouvés que les pécheurs sur cette terre. Notre-Seigneur leur fait l'honneur de les traiter comme son propre Fils qui n'a eu en partage que la croix depuis Bethléem jusqu'au Calvaire; et ceux qui souffrent avec lui seront glorifiés avec lui. Du reste, pendant qu'ils souffrent sur la terre, Dieu les soutient et leur fait une plus grande grâce de ne pas permettre qu'ils se perdent dans l'épreuve que s'il les en préservait. Ne serait-ce pas un acte de plus grande Providence, de la part de Dieu, de garantir du naufrage un navire au fort d'une tempête, que de le laisser tranquille au port?

C'en est assez pour faire comprendre que c'est dans des vues d'amour pour les hommes que Dieu leur envoie la souffrance. Terminons donc ces réflexions par un extrait des œuvres de saint Alphonse de Liguori. Voici ce que Notre-Seigneur dit un jour à sainte Thérèse: « Penses-tu, ma fille, que le mérite consiste à jouir? Non, mais il consiste à travailler, à souffrir et à aimer. Considère ma vie toute pleine de souffrances. Sois persuadée, ma fille, que celui qui est le plus aimé de mon Père est aussi celui qui en reçoit les plus grandes croix, et que l'amour répond aux souffrances. Regarde ces plaies; tes douleurs n'iront jamais jusque-là. Penser que mon Père admette quelqu'un dans son amitié sans souffrance, c'est une erreur. » Sainte Thérèse ajoute pour notre consolation : « Dieu ne nous envoie jamais une peine sans la payer aussitôt par quelque

faveur. » Notre-Seigneur, apparaissant un jour à la Bienheureuse Baptista Varani, lui dit que les principales grâces dont il favorise les âmes qu'il chérit, sont au nombre de trois : « la première, c'est de ne point pécher ; la seconde, c'est de faire de bonnes œuvres ; et la dernière, qui est la plus grande, c'est de souffrir pour son amour. » C'est pourquoi les saints rendaient grâces à Dieu lorsqu'ils avaient à souffrir. Saint Louis, roi de France, disait en parlant de sa captivité en Egypte : « Je me réjouis et je remercie Dieu de la patience qu'il m'a accordée dans le temps que j'étais prisonnier plus que si j'eusse conquis toute la terre. » Et sainte Elisabeth, princesse de Thuringe, chassée avec son fils de ses Etats, après la mort de son mari, se voyant sans asile et abandonnée de tout le monde, alla dans un couvent de Franciscains et y fit chanter un *Te Deum* en action de grâces pour la faveur que Dieu lui faisait de souffrir pour son amour.

O mon Dieu, je bénirai toujours votre main, qu'elle me distribue des biens ou des maux ; c'est toujours la main d'un bon Père qui fait tout pour le salut de son enfant !

II. — SOUMISSION A LA VOLONTÉ DE DIEU DANS LA SOUFFRANCE

Déjà nous avons dit que l'amour de bienveillance nous porte à nous soumettre à toutes les volontés de Dieu à notre égard ; mais il importe de revenir sur ce sujet : car c'est la souffrance qui répugne le plus à notre nature ; et c'est quand nous sommes dans l'épreuve qu'il importe surtout de conformer notre volonté à celle de Dieu.

Ce que nous avons dit dans le numéro précédent doit nous rendre la soumission facile. Du moment que la volonté de Dieu est que nous supportions les croix, que cette volonté ne poursuit que notre plus grand bien, qu'elle ne nous prépare les croix que pour nous fermer l'enfer et nous ouvrir le ciel, que la volonté de Dieu, c'est

Dieu lui-même, c'est-à-dire l'Etre infiniment bon, juste, aimable, parfait, il est clair que nous n'avons rien de mieux à faire que de nous conformer à son bon plaisir.

Un aveugle ne serait-il pas insensé, si, étant au milieu des précipices, il refusait de marcher sous la conduite d'un père dont il est aimé, pour suivre une autre route selon son caprice? Si, comme le dit saint Ephrem, les hommes les plus grossiers connaissent les fardeaux que leurs chevaux et leurs mulets peuvent porter et ne leur donnent pas une plus forte charge pour ne pas les accabler; si le potier sait le temps qu'il faut laisser son argile dans le fourneau pour la cuire et la rendre propre à notre usage et ne la laisse pas plus qu'il ne faut pour qu'elle ne brûle pas, ni moins, pour qu'elle ait la fermeté nécessaire, il faudrait avoir perdu le sens pour oser dire que Dieu, qui est la sagesse même, peut charger nos épaules d'un poids trop pesant, et nous laisser plus longtemps qu'il ne faut dans le feu de la tribulation.

Du reste, à quoi peuvent servir les révoltes ou les murmures au temps de l'épreuve? A nous rendre malheureux. Le vrai malheur, en effet, n'est pas dans la pauvreté, dans les humiliations, dans les souffrances, mais bien dans la manière peu chrétienne dont on les accepte. Il est clair que la croix paraît plus lourde à celui qui la traîne qu'à celui qui la porte gaiement. L'impatience dans le mal le rend bien plus insupportable, tandis que la résignation l'allège. C'est ce qui faisait dire à saint Philippe de Néri « qu'en ce monde il n'y a point de Purgatoire; c'est le paradis ou l'enfer; si l'on supporte les tribulations avec patience, on est en paradis, sinon en enfer. »

On demandait un jour à Alphonse le Grand, roi d'Aragon, prince très sage, quel homme il croyait le plus heureux dans ce monde: « Celui, répondit-il, qui s'abandonne à la volonté de Dieu, et reçoit tout de sa main, les maux comme les biens. » Et, en effet, quel homme plus heureux que celui qui voit tous ses désirs s'accomplir? Or, tel est bien le bonheur de quiconque ne veut rien en dehors de

ce qui est voulu de Dieu, vu que, sauf le péché, tout en ce monde arrive par la volonté de Dieu.

Homo sanctus in sapientiâ manet sicut sol; nam stultus sicut luna mutatur. Ainsi parle l'Esprit-Saint. L'insensé ou le pécheur est inconstant comme la lune, qui tantôt croît et tantôt décroît : aujourd'hui, vous le voyez rire, demain pleurer; aujourd'hui, plein de mansuétude; demain, furieux comme un tigre; et pourquoi? parce que son humeur dépend de la prospérité ou de l'adversité qu'il rencontre; il change comme les choses qui lui arrivent. Le juste, au contraire, est semblable au soleil, toujours égal dans sa sérénité, quoi qu'il advienne, parce qu'il trouve son contentement à se conformer à la volonté de Dieu.

Si on s'imaginait que par des murmures on inclinera Dieu à adoucir nos souffrances, ou à abréger leur durée, on serait dans une étrange erreur.

Un maître s'apaise quand son serviteur reçoit de bon cœur la correction, il s'irrite davantage s'il en murmure. Que de fois on a vu des parents qui se plaignaient amèrement de ce que la mort leur enlevait un enfant, perdre tous les autres en punition de leurs murmures. Ceux qui osent accuser Dieu d'injustice, parce qu'il retire à lui ce qui lui appartient, méritent bien un tel châtiment.

Du reste, n'est-ce pas une punition assez grande que de perdre, par les murmures, ne serait-ce qu'une partie des mérites de la résignation? Le bienheureux Henri Suso a écrit : « Si vous aviez toutes les sciences des astronomes, si vous pouviez parler de Dieu avec toute l'éloquence des anges et des hommes, si vous aviez une érudition qui égalât, à elle seule, toute celle des littérateurs et des docteurs ensemble, tout cela ne profiterait pas autant à votre piété et à la sainteté de votre vie que de savoir vous résigner à la volonté de Dieu dans toutes les souffrances, car tout cela est commun aux bons et aux méchants; mais la résignation est le partage des élus. Ah! si on pesait bien ces deux choses, le temps et l'éternité, on aimerait

mieux rester pendant cent ans dans une fournaise ardente que de perdre le mérite éternel de l'affliction la plus légère! Ces cent ans de feu passeront, cette récompense n'aura point de terme. »

Le Bienheureux Louis de Grenade regarde comme une marque de prédestination la résignation à la volonté de Dieu dans les épreuves. Il en donne pour preuve les paroles de Notre-Seigneur qui promettent le ciel à ceux qui souffrent persécution, à ceux qui sont pauvres de cœur, à ceux qui pleurent.

Saint Liguori parle dans le même sens : « Quand une personne passe à l'autre vie, dit-il, toutes les conjectures que l'on fait sur son salut s'appuient sur le plus ou moins de résignation qu'elle a montré à son dernier moment. Si donc, après avoir reçu pendant votre vie tout ce qui vous venait de la main de Dieu, vous acceptez !ncore la mort en vue d'accomplir sa divine volonté, vous vous sauverez certainement et vous ferez la mort d'un saint. Quiconque meurt en se conformant à la divine volonté fait une mort sainte ; et celui qui meurt dans une plus grande conformité fait une mort plus sainte. »

Le P. Louis de Blois assure qu'à la mort un acte de parfaite conformité nous délivre non seulement de l'enfer, mais encore du Purgatoire. Telle est la vertu d'un acte de parfaite conformité à la divine volonté, qu'il suffit pour changer un cœur et le rendre saint de dépravé qu'il était. Ainsi arriva-t-il à saint Paul ; en disant à Dieu ces seuls mots : « Seigneur, que voulez-vous que je fasse » ; ce persécuteur de l'Eglise fut transformé en un Apôtre, en un vase d'élection.

Aussi les saints ont-ils eu en horreur tout ce qui ressemblait à une plainte sur la conduite de la Providence à leur égard. Saint Bonaventure rapporte que, saint François étant un jour travaillé de douleurs extraordinaires, un de ses religieux, homme excessivement simple, lui dit : « Mon Père, priez Dieu de vous traiter avec un peu plus de douceur ; car il me semble que sa main s'appesantit

trop. » A ces mots, le Saint jeta un cri et répondit: « Écoutez, mon frère ; si je ne savais que vous parlez ainsi par simplicité, je ne voudrais plus vous voir, puisque vous osez critiquer les jugements de Dieu. » Ensuite, tout faible et exténué qu'il était, il se précipita de son lit, et, ayant baisé la terre, il s'écria : « Seigneur, je vous remercie de toutes les souffrances que vous m'envoyez; je vous supplie de les augmenter encore, si tel est votre bon plaisir. Mon désir est que vous m'affligiez et que vous ne m'épargniez point, car l'accomplissement de votre volonté est la plus grande consolation que je puisse goûter en cette vie. »

Les Vandales, ayant condamné à mort un prêtre nommé Sanctulus, lui laissèrent la faculté de choisir lui-même son supplice. Le Saint refusa de se prononcer : « Je suis entre les mains de Dieu, répondit-il, et je recevrai la mort qu'il vous permettra que vous me fassiez souffrir ; je n'en veux point d'autre. » Cet acte d'abandon fut si agréable au Seigneur, que ces barbares ayant résolu de trancher la tête au condamné, il arrêta le bras du bourreau. A la vue d'un tel miracle, ils se décidèrent à respecter la vie du vertueux prêtre.

La vénérable Béatrix de l'Incarnation, première fille spirituelle de sainte Thérèse, étant pleine d'infirmités et de souffrances, disait qu'elle n'aurait pas changé son état contre celui de la princesse la plus heureuse du monde; et quelles que fussent ses douleurs, elle ne se plaignait jamais; c'est pourquoi une de ses compagnes lui dit un jour en riant:

— Ma Sœur, vous me semblez un de ces pauvres qui meurent de faim, mais qui aiment mieux souffrir leur faim que d'avoir la honte de manifester leur pauvreté.

Voici quels étaient les sentiments de sainte Catherine de Gênes, quand, en proie à une extrême sécheresse, il lui semblait être abandonnée de Dieu et ne plus avoir aucun moyen d'espérer: « Ah! s'écriait-elle, que je suis heureuse dans cet état si déplorable! Oui, que mon cœur soit au milieu des ruines, pourvu que mon Amour soit

glorifié! O mon Amour, si mon affliction peut vous procurer un seul grain de gloire, laissez-moi, je vous prie, dans ce triste état durant toute l'éternité. » Et en parlant ainsi, son excessive désolation la faisait fondre en larmes.

Sainte Gertrude étant malade et dans l'ardeur d'une fièvre brûlante se mit à réfléchir avec quelque inquiétude sur les suites de cette crise, si son mal augmenterait ou diminuerait. Notre-Seigneur lui apparut alors tout éclatant de beauté, tenant dans sa main droite la santé et dans l'autre la maladie et les lui présenta toutes deux pour choisir celle qu'elle voudrait. Mais cette grande âme détournant les yeux de l'une et de l'autre, se glissa dans les bras de Notre-Seigneur qui étaient ouverts, s'attacha et se colla à son cœur en lui disant : « Voilà ce que je choisis, je ne veux, mon Seigneur, ni la santé, ni la maladie, mais seulement ce cœur, et que votre très sainte volonté s'accomplisse parfaitement en moi. »

Sainte Thérèse s'offrait à Dieu au moins cinquante fois le jour, en le priant de disposer d'elle selon son bon plaisir.

A son exemple, abandonnons-nous donc sans réserve au bon plaisir du Seigneur : comme il est infiniment sage, il sait ce qui nous convient le mieux ; et comme il nous aime beaucoup, puisqu'il a donné sa vie pour l'amour de nous, il veut également notre plus grand bien. « Soyons-en bien persuadés, dit saint Basile, Dieu prend incomparablement plus de soin de notre bonheur que nous ne saurions nous-mêmes le faire ou le désirer. » On confie sa santé aux médecins, ses affaires aux avocats ; si on est aveugle, on se laisse conduire par un enfant, et même par un chien, et nous aurions peur de nous abandonner à Dieu? Songez que tous les péchés, tous les désordres et toutes les amertumes de votre vie passée sont venus de ce que vous vous écartiez de la volonté divine. Attachez-vous donc désormais au bon plaisir du Seigneur, et dites toujours, en toutes circonstances : « Oui, mon Dieu, qu'il en soit ainsi, puisque tel est votre bon plaisir. » Si quelque

événement fâcheux vous cause du trouble, souvenez-vous que tout vient de Dieu; dites aussitôt: Dieu le veut ainsi; — et mettez-vous en paix, en répétant avec le Roi-Prophète: « Seigneur, c'est vous qui l'avez fait; je me tais, j'accepte tout de votre main. »

Donner sa volonté à Dieu, c'est lui donner tout. En faisant l'aumône, je donne à Dieu mon bien; en me flagellant, je lui donne mon sang; en me livrant au jeûne, je lui donne ma nourriture; tout cela, c'est donner une portion de ce qui est à moi; mais si je lui donne ma volonté, je lui donne tout et j'ai le droit de lui dire: Seigneur, je suis pauvre, mais je vous donne tout ce que je puis; vous ayant donné ma volonté je n'ai plus rien à vous offrir. Aussi c'est bien là tout ce que notre Dieu demande de nous: « Mon enfant, dit le Seigneur à chacun de nous, mon enfant, donne-moi ton cœur, » c'est-à-dire ta volonté.

Si donc nous désirons plaire de tout point au cœur de Dieu, tâchons de nous conformer en toutes circonstances à sa sainte volonté, non seulement de nous y conformer, mais encore d'identifier notre volonté avec elle. Nous conformer à la volonté de Dieu, c'est joindre, unir notre volonté avec cette volonté divine; identifier notre volonté avec celle de Dieu, c'est de plus réduire les deux à une seule, de manière à vouloir exclusivement ce que Dieu veut, ou bien c'est n'avoir plus d'autre volonté que celle de Dieu. C'est là le sommet de la perfection; nous devons y aspirer sans cesse; ce doit être le but de toutes nos œuvres, de tous nos désirs, de nos méditations, de nos prières.

O mon Dieu, assez longtemps je n'ai pas su comprendre la prière que je vous fais tous les jours: « Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel! » Je sens aujourd'hui que faire votre volonté ici-bas, c'est commencer la vie des anges et des saints. Donc, ô mon Dieu, que votre volonté se fasse et non la mienne! Votre bon plaisir sera ma loi et ma consolation.

III. — L'AMOUR DE LA CROIX

Soumettre sa volonté à celle de Dieu dans les épreuves de cette vie, c'est déjà la charité ; mais il est un sentiment qui suppose une générosité plus grande encore. C'est cet amour de Dieu qui va jusqu'à nous faire désirer de devenir conformes à Notre-Seigneur par la souffrance et jusqu'à nous faire surabonder de joie dans les tribulations. Notre affliction n'eût-elle d'autre utilité que de nous rendre semblables à notre glorieux Chef, que c'en serait assez. Et lors même qu'après cette vie la récompense serait la même et pour ceux qui souffrent et pour ceux qui ne souffrent pas, une âme généreuse préférerait néanmoins la souffrance pour se procurer cette ressemblance avec Jésus-Christ. Celui qui aime, cherche à s'unir en tout à l'objet de ses affections. Et d'ailleurs un cœur reconnaissant éprouve le besoin de rendre à Notre-Seigneur quelque chose de ce qu'il a souffert pour nous. C'est ce sentiment qui faisait dire à la séraphique Thérèse : « Ou souffrir ou mourir ! » et à sainte Madeleine de Pazzi : « Toujours souffrir, jamais mourir ! » C'est ce sentiment qui inspirait à saint Ignace martyr ces paroles : « Je ne croirai pas aimer Jésus-Christ, tant que je n'aurai pas donné ma vie pour lui ! » et à saint Léonard de Port-Maurice : « Le paradis du ciel consiste dans les jouissances, le paradis de la terre dans les souffrances. » Ce Saint voulait que les amis de Dieu prissent pour eux cette devise : « *Souffrir et aimer.* » Comme saint Liguori le remarque, en effet, l'état des justes sur la terre est de souffrir en aimant ; celui des saints dans le ciel est de jouir en aimant. Saint Vincent de Paul disait que l'amour divin se mesure sur le désir qu'on a de souffrir et d'être humilié pour plaire à Dieu. Notre attachement à Dieu se prouve moins, en effet, en travaillant beaucoup pour sa gloire qu'en souffrant beaucoup pour son amour ; c'est par leurs grandes souffrances que les martyrs ont fait connaître quel amour ils lui portaient. Leur courage était surtout soutenu par leur

ardent amour envers le Roi des martyrs, comme saint Augustin appelle Jésus, lequel a porté son amour pour nous jusqu'à daigner mourir sur une croix, en proie à des douleurs sans mélange d'aucune consolation. « Il nous a aimés, s'écrie saint Paul, et il s'est livré pour nous. » Poussés par cet amour, ils allaient souffrir et mourir pour Jésus-Christ, avec un si joyeux empressement, que, non contents de leurs supplices et désireux de mieux prouver leur gratitude à un Dieu mort pour leur amour, ils priaient bourreaux et tyrans d'ajouter encore à leurs tortures; ils les y provoquaient même par des railleries. Pour forcer saint Gordien à renier Jésus-Christ, le tyran le menaçait de le faire mourir. « Tu me menaces de la mort, répondit le Saint, et moi je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir mourir qu'une fois pour Jésus-Christ, mon Sauveur! » Saint Procope dit de même à celui qui le faisait torturer: « Tourmente-moi tant que tu veux; mais sache que pour qui aime Jésus-Christ, rien n'est doux comme de souffrir pour son amour. » « Mais, demande saint Bernard, quand ces saints parlaient ainsi, étaient-ils stupides ou insensibles? Ils n'étaient pas insensibles, répond-il, ils ressentaient bien vivement la douleur de leurs tortures; mais ils aimaient beaucoup Jésus-Christ, ils s'estimaient heureux de souffrir beaucoup et de donner leur vie pour l'amour de lui. » Quand on tient entre les mains un crucifix, on ne cherche pas à descendre de la croix. Qui regarde les plaies de Jésus-Christ oublie ses propres blessures.

Les autres saints qui n'ont point trouvé de tyrans pour les tourmenter, sont devenus leurs propres bourreaux, par les jeûnes, les macérations et toutes les pénitences qu'ils se sont imposés pour se rendre agréables à Dieu. « Quand on fait ce qu'on aime, dit encore saint Augustin, on ne souffre point, ou, si l'on souffre, on aime sa souffrance. » Comme un avare ne se lasse point, mais se réjouit de porter de l'or et que, plus son fardeau est pesant, plus il se sent heureux, de même une âme aimante éprouve d'autant plus de joie qu'elle souffre davantage pour Dieu, car elle

sait qu'en offrant ses souffrances à Celui qu'elle aime, elle lui plaît souverainement.

L'Enfant Jésus, apparaissant le jour de la Purification au bienheureux Henri Suso, lui dit : « Quand vous éprouvez le poids d'une croix, gardez-vous d'en attendre la fin pour jouir ensuite du repos ; mais tant que la croix dure, soumettez-vous entièrement, vous préparant à recevoir une nouvelle épreuve avec tranquillité d'esprit. Imitez la jeune fille qui ne se contente pas d'avoir cueilli une rose au milieu des épines, elle veut en avoir plusieurs pour faire un bouquet. »

C'est, en effet, avec les fleurs des souffrances que se tresse la couronne de gloire qui nous est réservée. Saint Simon Stylite avait une plaie où les vers fourmillaient. Un de ces vers, se détachant un jour de la plaie, tomba de la colonne où le Saint passait sa vie entre le ciel et la terre. Un roi de l'Orient, Basilic, se trouvant au bas de la colonne, recueillit avec respect ce ver qui aussitôt se trouva changé en une perle très belle et très fine. Basilic l'emporta et la garda comme un trésor. Ah ! les douleurs que nous souffrons avec patience, les infirmités se changent entre les mains du Roi du ciel en des perles précieuses dont il compose le diadème qu'il déposera un jour sur notre front. En admirant la générosité des saints, voyons où nous en sommes nous-mêmes. Quand Dieu nous laisse sans souffrances, cherchons-nous du moins à lui témoigner notre amour en nous imposant certaines privations ?

Il est de nos jours des âmes qui croient aimer Dieu et qui ont en horreur toute pénitence. Quel Purgatoire elles se préparent, pour ne rien dire de plus !

« Toute iniquité petite ou grande, dit saint Augustin, doit nécessairement être punie ou par l'homme repentant ou par Dieu vengeur. Voulez-vous que Dieu ne vous châtie pas, punissez-vous vous-mêmes. »

Il n'y a que ceux qui sont innocents qui n'aient pas besoin de se punir. Mais où les trouverons-nous ? Si donc l'usage des cilices, des disciplines, des jeûnes, des absti-

nences et de toutes les industries qu'ont employées les saints pour châtier leur corps devient si rare, ce n'est pas que nous n'en ayons un aussi grand besoin que les saints eux-mêmes; mais c'est que nous aimons Dieu moins qu'eux. Sans doute, il en est qui peuvent faire valoir leur santé, leurs travaux, pour s'excuser; mais à combien de chrétiens on pourrait adresser ces éloquents reproches de Massillon: « Quelle illusion! De peur d'en faire trop pour Dieu, on ne fait rien du tout; la crainte de donner trop d'attention à son salut empêche d'y travailler; et l'on se perd de peur de se sauver trop sûrement; on craint les excès chimériques de la piété, et on ne craint pas l'éloignement et le mépris réel de la piété elle-même. La crainte d'en trop faire pour votre fortune et votre élévation, et de la pousser trop loin, vous arrête-t-elle, refroidit-elle la vivacité de vos démarches et de votre ambition? N'est-ce pas cette espérance elle-même qui les soutient et les anime? Rien n'est trop pour le monde, et tout est excès pour Dieu; on craint et on se reproche de n'en faire pas assez pour une fortune de boue, et on s'arrête de peur d'en trop faire pour la fortune de l'éternité! »

Ne soyons pas si avares avec Dieu, et ne croyons pas facilement que les mortifications extérieures soient inutiles, que les mortifications intérieures suffisent. Ceux qui déclarent qu'ils ont leur religion dans le cœur et que c'est assez, sont ceux qui en ont le moins; et il est à craindre que ceux qui prétendent que la mortification intérieure suffit, n'en aient point du tout.

Saint Jean de la Croix disait: « Si quelqu'un enseigne une doctrine qui porte au relâchement dans la mortification de la chair, on ne doit pas y ajouter foi, lors même qu'il la confirmerait par des miracles. » Le désir de se mortifier est donc saint, et si, dans son exécution, on a soin de suivre les indications d'un directeur sage, on évitera tous les inconvénients que redoutent ceux qui s'aiment trop eux-mêmes, et on en retirera un grand profit. Si un directeur nous arrête dans cette voie, soumettons-nous et gardons

au cœur la soif d'en faire davantage quand l'obéissance le permettra; Dieu, qui voit notre intention, saura nous en récompenser. Nous trouverons néanmoins de quoi satisfaire notre amour de la souffrance par les épreuves intérieures et extérieures auxquelles sont sujets sur la terre tous les amis de Dieu. Les peines que nous ne cherchons pas et qui nous arrivent malgré nous, sont plus méritoires que celles que nous cherchons, car notre propre volonté y a moins de part.

Sainte Jeanne-Françoise de Chantal, pendant quarante ans, vécut dans une désolation telle qu'elle se croyait perdue et pensait ne rien faire de bien. Quelle douleur pour une âme qui aime Dieu; mais quel mérite quand on le supporte comme cette Sainte, dont saint François de Sales a dit que son âme bénie ressemblait à un musicien sourd qui chante excellemment, mais qui ne jouit pas des charmes de sa voix, parce qu'il ne l'entend point.

Celui qui, pour vous voir, fait cinquante lieues à pied par un mauvais chemin et un mauvais temps, vous témoigne beaucoup plus d'amour et mérite de votre part plus de reconnaissance et un plus grand retour d'affection, que s'il venait à cheval ou en carrosse en la belle saison et par un beau chemin; de même l'âme qui va à Dieu par les sécheresses et les peines d'esprit et qui, cependant, avance le plus qu'elle peut, et se traîne comme par force, lui montre un amour bien plus solide et plus véritable que si elle y était portée par l'abondance des grâces; elle sera aussi plus favorablement accueillie, chérie avec plus de tendresse et plus magnifiquement récompensée.

Saint Alphonse de Liguori dit : « Sachons que dans la désolation les vrais aimants de Jésus crucifié s'unissent plus étroitement à Dieu au fond de leur cœur. Rien ne nous porte à chercher Dieu comme la désolation, et rien n'attire Dieu dans nos cœurs comme la désolation; parce que dans la désolation les actes de conformité à la volonté divine sont plus purs et plus parfaits : plus la désolation est profonde, plus profonde est aussi l'humilité; plus pure

est là résignation, plus pure est aussi la confiance; plus pures sont les prières et plus abondantes par suite sont les grâces et toutes les faveurs divines. »

Pour la consolation des âmes qui ont la sainte ambition de donner leur vie pour la cause de Dieu sans en avoir l'occasion, le saint Docteur dit encore : « Ce n'est pas le supplice, mais la cause de la mort, ou la fin pour laquelle on s'y soumet, qui fait les martyrs. Il s'ensuit que, sans mourir de la main du bourreau, celui qui meurt en acceptant de bon cœur et à l'intention d'accomplir la divine volonté la mort avec les peines qui l'accompagnent, celui-là meurt avec le mérite du martyre, ou du moins avec un mérite fort semblable. Il s'ensuit en outre qu'autant de fois on s'offre à subir le martyre pour l'amour de Dieu, autant de fois on gagne le mérite du martyre. Sainte Marie-Madeleine de Pazzi n'inclinait jamais la tête en récitant le *Gloria Patri*, sans la présenter par la pensée et l'intention au tranchant du glaive. C'est ainsi que nous verrons dans le ciel grand nombre de saints doublement couronnés du mérite du martyre sans avoir été martyrisés. »

O mon Dieu, c'est de vous que je tiens tout ce que j'ai et tout ce que je suis ! Je dois être par conséquent prêt à vous le rendre. Je vous dois mon sang ; vous ne me le demandez pas toujours, mais toujours je vous le dois. Mon Dieu, donnez-moi la générosité dont j'ai besoin pour vous offrir de bon cœur le sacrifice de ma vie. Je voudrais mourir pour vous qui êtes mort pour moi. Du moins, je souffrirai avec amour tout ce qu'il vous plaira de m'envoyer de souffrances, en attendant que vous me fassiez la grâce de mourir dans votre amour.

Nous avons donc dit avec une certaine étendue les actes divers de l'amour envers Dieu, il nous reste à parler des actes de charité envers le prochain. Nous le ferons d'une manière complète, mais plus brièvement toutefois, d'abord parce que notre but dans ce livre est de traiter de l'amour

divin et ensuite parce que, de nos jours, il en est tant qui font valoir les droits de l'homme qu'il est surtout à propos de faire valoir les droits de Dieu. Il en est beaucoup qui croient que tout est dans les œuvres extérieures de charité à l'égard du prochain; ils ne connaissent pas l'enseignement de saint Thomas, le prince de la théologie catholique. « L'amour du prochain, dit ce saint Docteur, n'est méritoire que parce que le prochain est aimé à cause de Dieu; donc l'amour de Dieu est plus méritoire que l'amour du prochain. »

CHAPITRE II

DES ACTES D'AMOUR DU PROCHAIN

« L'amour de Dieu qui ne s'étend pas au prochain, dit saint Thomas, est insuffisant et imparfait ; car *nous avons reçu de Dieu ce précepte que celui qui aime Dieu aime aussi son frère.* » « Vous voulez aimer Dieu, n'est-il pas vrai, demande saint Léonard ; or, s'il en est ainsi, vous voulez aussi aimer le prochain, attendu que ces deux préceptes ne peuvent jamais être séparés. L'amour de Dieu et l'amour du prochain sont deux actes provenant d'une même habitude, basés sur un seul et même motif, lequel porte à aimer Dieu pour lui-même, et le prochain pour l'amour de Dieu. Une épouse fidèle n'aime pas seulement son époux, mais elle aime également tout ce qui lui appartient, et s'attendrit même à la vue de son portrait. Ainsi une âme fidèle à Dieu aime avec lui tout ce qui est à lui et affectionne particulièrement le prochain, parce qu'elle le regarde, non seulement comme l'ouvrage des mains de Dieu, mais aussi comme la vivante image de son Créateur. Remarquez bien ce qui suit de là. C'est qu'il n'est pas croyable que l'amour de Dieu soit intense dans un cœur où l'amour du prochain n'occupe pas de place, ni que l'amour du prochain soit vif là où l'amour de Dieu n'existe guère. Non, car ces deux vertus vont toujours de pair. Autant vous aimez Dieu, autant vous aimerez le prochain. » L'amour du prochain n'opère pas des merveilles quand il n'est pas soutenu par l'amour de Dieu ; et, d'autre part, « celui qui n'aime pas son prochain qu'il voit, comment aimerait-il Dieu qu'il ne voit pas ? » Celui qui manque gravement à

l'amour du prochain perd du même coup l'amour de Dieu ; et « il reste dans la mort, » comme parle saint Jean. Dieu, en effet, regarde comme fait à lui-même ce que l'on fait au plus petit de ses enfants. « Comment vous y prenez-vous, dit saint Léonard, lorsque vous écrivez une lettre de recommandation ? Vous priez l'ami auquel vous vous adressez de traiter votre protégé comme il vous traiterait vous-même. Voilà précisément ce qui a lieu. Tout homme porte sur son front une lettre de recommandation de la part de Dieu, dans laquelle Dieu exprime la volonté que vous le traitiez comme vous traiteriez le Seigneur en personne, ou comme vous vous traitez vous-même. »

« On reconnaîtra que vous êtes mes disciples, a dit Notre-Seigneur, si vous vous aimez les uns les autres. » On connaît les enfants à la ressemblance qu'ils ont avec leur père. Dieu aime les hommes, le démon les hait. Ceux qui aiment leurs semblables ressemblent à Dieu, ceux qui les haïssent ressemblent au démon. Notre-Seigneur a dit encore : « Je vous donne un commandement nouveau, c'est que vous vous aimiez les uns les autres, comme je vous ai aimés. » Voilà le modèle parfait de l'amour du prochain. C'est Dieu lui-même qui nous l'offre. Imitons-le, il y va de notre bonheur en ce monde. La haine, c'est la guerre et le trouble ; la charité, c'est la paix. La haine, c'est l'enfer ; la charité, c'est un avant-goût du ciel.

Or, comment Notre-Seigneur nous a-t-il aimés ? La charité a détrempé ses paroles, ses pensées, ses sentiments, ses actions. Faisons comme lui. Soyons charitables d'abord dans nos pensées et nos sentiments, ensuite dans nos paroles et enfin dans nos œuvres. Telle sera la matière des trois articles suivants.

ARTICLE I

De la charité dans nos pensées et nos sentiments.

Pour éviter toute méprise, remarquons encore que, dans tout ce que nous avons à dire sur la charité, il s'agit non

d'une amitié, d'une sympathie naturelle pour le prochain, ni même d'une compassion ou d'une miséricorde naturelle pour lui, mais de l'amour du prochain en tant qu'il est l'image de Dieu, en vue de Dieu et parce que Dieu nous commande de l'aimer. C'est là proprement la charité, la source principale du mérite; les œuvres de miséricorde, bien que méritoires, si elles sont faites par des motifs de foi et en état de grâce, ont une valeur bien plus grande quand elles sont faites sous l'inspiration de la charité.

Cela posé, étudions comment Notre-Seigneur nous a aimés dans ses pensées et ses sentiments, afin d'aimer de la même manière notre prochain.

Les pensées de Notre-Seigneur envers les hommes sont *des pensées de paix et non d'affliction* et d'amertume. Il dissimule nos péchés, semblant n'y pas prendre garde, afin de nous donner le temps d'en faire pénitence. *La charité*, en effet, *ne pense pas mal*, à moins qu'elle n'ait la charge de conduire les autres et par conséquent le droit de les juger; elle obéit à la recommandation de Notre-Seigneur : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugé. » « Un jugement sans miséricorde attend celui qui ne fait pas miséricorde. » Nous n'avons pas la charge de juger nos frères. Qui nous a donné mission de les condamner? Aucun juge ne peut prononcer une sentence, s'il n'en a pas reçu le pouvoir de celui qui l'a constitué pour juger. Personne ne nous a donné ce droit vis-à-vis de notre prochain, si la Providence ne nous a pas établis comme son supérieur. Et puis, que gagnons-nous à juger, à soupçonner témérairement? Nous ne faisons que nous tourmenter nous-mêmes, en offensant Dieu. Quel inconvénient trouvons-nous à juger bon celui qui serait méchant, ou à croire innocent celui qui serait coupable? Il n'y a là rien à perdre; au contraire, on y gagne beaucoup, en faisant par là un acte de charité.

Saint Anastase le Sinaïte raconte d'un religieux qui avait mené une vie tiède, que, se trouvant à sa dernière heure, il avait l'âme remplie de confiance. Ses frères qui

l'entourent lui demandent d'où lui vient tant de calme : « Ah ! si je considérais mes péchés, répond-il, j'aurais bien lieu de trembler ; car les anges m'en ont présenté le tableau et j'ai dû convenir que j'étais bien coupable ; mais je leur ai dit que depuis mon entrée en religion je n'ai jugé personne et n'ai gardé aucune haine, et que Notre-Seigneur avait dit : « Ne jugez pas et vous ne serez pas jugés, pardonnez et on vous pardonnera. » Alors les anges ont déchiré la liste de mes péchés. C'est pourquoi je meurs en paix. » Et bientôt après, il expire. Elle sera douce, la mort de ceux qui savent pardonner, ne jamais médire et ne mal juger personne !

Ce n'est pas assez de ne pas mal juger le prochain, il faut l'estimer. Jésus-Christ a estimé les hommes à un si haut prix qu'il n'a pas craint de donner son sang pour les sauver. L'âme de l'homme faite à l'image de Dieu et destinée à le posséder éternellement a donc une grande valeur. Elle peut avoir des défauts, des taches qui la déparent ; mais tant qu'elle est susceptible de recevoir la grâce, elle mérite notre estime. Est-ce qu'un peu de poussière enlève à un diamant sa valeur ? Un tableau de prix est-il déprécié par les toiles d'araignée qu'on trouve au revers ? Donc jamais de mépris, de dédain pour le prochain, quels que soient ses défauts ou ses torts. L'estime du prochain ne suffit pas ; il faut de plus à son égard la charité du cœur. Quelle tendresse dans le cœur de Jésus à l'égard des pauvres, des malades, des affligés, des pécheurs eux-mêmes ! A tous, il a pu dire : « Je vous ai aimés d'un éternel amour ; et c'est pour cela que, par pitié pour vous, je vous ai attirés. » Il faut lui ressembler et se revêtir, comme dit saint Paul, d'entrailles de miséricorde à l'égard des autres. La charité est bienveillante, dit encore le grand Apôtre, elle n'est ni jalouse, ni colère, elle est désintéressée, elle ne se réjouit pas du mal, elle pleure avec ceux qui pleurent, et sait se réjouir du bien. Quelle indulgence que celle d'une mère à l'égard de son enfant ! Et ceux qui s'aiment avec passion trouvent tout

parfait dans ceux qu'ils aiment. Est-ce que la charité surnaturelle ne produirait pas en nous ce que produisent en d'autres la nature ou même le vice? La charité souffre tout, elle supporte tout. Elle bannit du cœur toute haine, tout désir de vengeance; elle y établit la compassion pour les défauts et les égarements mêmes du prochain, le désir de le voir heureux et saint, et elle porte à y contribuer dans l'occasion. Ces sentiments intérieurs d'affection chrétienne, de respect pour le prochain, quand ils sont sincères, se traduisent ensuite dans les paroles et dans les œuvres, de la même manière que les actes intérieurs d'amour de Dieu inspirent les œuvres entreprises pour sa gloire.

O mon Dieu, mon cœur est à vous, je n'aime que vous! Je veux donc aimer pour vous tout ce qu'il vous plaît que j'aime, et surtout ce en quoi je trouve des traces de vos perfections infinies. J'aime donc pour vous toutes ces âmes, que vous avez faites à votre ressemblance. Je veux oublier tout ce dont j'ai à me plaindre de leur part, pour ne penser qu'à votre bon plaisir, qui est que je leur pardonne et que je les aime en vous. O mon Sauveur, vous avez aimé ces âmes, malgré leurs infirmités et leur malice, comment oserais-je les mépriser ou les haïr? Je dois plutôt à votre exemple désirer me dépenser et me sacrifier pour elles, comme vous l'avez fait pour moi, pour elles et même pour vos bourreaux.

ARTICLE II

De la charité dans les paroles.

La bouche parle de l'abondance du cœur. Lors donc que la charité règne dans le cœur, elle interdit à la bouche tout ce qui est contraire à l'amour du prochain. D'abord les querelles, les discussions, les cris. « Mon bien-aimé, avait dit d'avance de Notre-Seigneur, un prophète, mon bien-aimé ne contestera pas, il ne criera pas. » En effet, dans sa Passion, il fut comme la brebis que l'on tond,

comme l'agneau que l'on mène à la boucherie ; et à Judas lui-même qui lui donnait le baiser du traître, il ne dit que ces mots : « Mon ami, pourquoi êtes-vous venu ? » Dans tout ce qui n'intéresse pas l'honneur de Dieu, il vaut mieux céder que de contester; et même quand on est obligé de faire triompher la vérité, on y réussit d'autant plus difficilement qu'on y met plus d'aigreur. Il est toujours possible de laisser voir à quelqu'un qu'on ne lui donne pas raison, sans contester opiniâtrément avec lui ; une réponse brusque, loin de changer les idées de qui que ce soit, ne fait que blesser, tandis qu'*une parole douce apaise la colère* et est comme une amorce pour faire entrer la vérité dans une âme qui la repousse. « Le Seigneur déteste celui qui sème la discorde entre les frères. » « Avez-vous entendu une parole contre le prochain, ensevelissez-la dans votre cœur » comme dans un tombeau et gardez-vous de la répéter. Certains traits d'esprit trop piquants peuvent faire une blessure dangereuse au cœur de ceux contre qui on les lance. Certaines langues méchantes ne savent lécher sans écorcher; elles ne peuvent parler des autres sans en dire du mal, et si la médisance part des personnes pieuses, elle tourne au déshonneur de la dévotion elle-même. C'est une injustice sans doute que de prêter à tous ce qui n'est le fait que de quelques-uns ; mais c'est une injustice aussi que de médire, que de révéler les défauts secrets d'autrui, de prêter aux autres des intentions mauvaises, de ne pas s'associer aux justes éloges qu'on leur donne ou d'en rabattre le plus possible. Supportons les injustices d'autrui, mais soyons justes envers tous. Ce sera un moyen de faire rendre justice à la piété elle-même. Evitons même certaines bizarreries de caractère, certaines originalités qui déplaisent à ceux avec qui nous avons à vivre. Pas de ces changements brusques qui font passer tout à coup de la mauvaise humeur à des transports de joie, de la gaieté aux larmes de l'amour-propre froissé.

Si nous faisons pénitence pour nous, ne la faisons pas faire aux autres; et si nous avons dans le cœur la com-

ponction de nos péchés, ayons sur le visage le rayonnement d'une âme sereine. Un saint triste est un triste saint. Le Saint-Esprit nous dit : « Que chacun cherche à plaire à son prochain afin de l'édifier. » Il est certaines manières, certains gestes, certains regards qui blessent plus profondément que les paroles dures. Il faut donc éviter tous les mauvais procédés. Si nous savons rendre la piété aimable, nous ferons taire les accusations de ceux qui lui prètent un visage austère et rebutant; nous attirerons l'affection et l'estime de ceux avec qui nous vivons, nous faisant tout à tous pour les sauver tous.

Sainte Thérèse a pu écrire d'elle-même : « Je ne disais pas le moindre mal de personne, j'étais au contraire dans l'habitude de justifier ceux qui étaient l'objet de quelque détraction. Cette maxime était toujours présente à mon esprit. Je ne devais ni me plaire à entendre, ni dire moi-même ce que je n'aurais pas voulu qu'on eût dit de moi. Fermement attachée à cette règle de conduite, je m'y montrais habituellement fidèle; parfois cependant, si l'occasion était pressante, il m'échappait quelque faute. Grâce à l'accent persuasif de mes paroles, les religieuses du monastère et les personnes du dehors avec qui je conversais contractèrent la même habitude. Le public en eut bientôt connaissance; là où j'étais, les absents, disait-on, étaient à couvert des traits de la médisance; ils trouvaient la même sûreté auprès des personnes qui tenaient à moi par l'amitié ou par les liens du sang, et qui se montrèrent dociles à mes leçons. Malgré cela, il me reste un grand compte à rendre à Dieu des mauvais exemples que je leur donnais en d'autres choses; plaise à sa divine majesté de me le pardonner. »

O mon Dieu, j'ai bien plus de raison que sainte Thérèse de vous demander pardon pour toutes les paroles médisantes ou blessantes dont je me suis rendu coupable à l'égard du prochain. O mon Sauveur Jésus-Christ : « Jamais homme n'a parlé comme cet homme-là », c'est-à-dire comme vous; donnez-moi part à votre douceur, à votre

bonté, afin que mes paroles, en plaisant à tous, les entraîne tous à vous aimer!

ARTICLE III

Des œuvres de charité.

« N'aimez pas en paroles et de bouche seulement, dit l'Apôtre de la charité, mais en œuvres et en vérité. Si quelqu'un voit que son frère est dans la nécessité, et qu'il lui ferme ses entrailles, la charité de Dieu n'est point en lui. » Donc l'affection intérieure pour le prochain, de bonnes paroles, ne suffisent pas. Il faut des œuvres. Or, les œuvres que la charité inspire sont multiples : les unes regardent le corps, les autres se rapportent à l'âme du prochain ; nous devons dire un mot des unes et des autres.

§ 1er. — **Des œuvres de charité corporelle.**

Le corps de l'homme n'est qu'un peu de poussière qui retournera en poussière ; mais, uni à l'âme, il est un membre de Jésus-Christ, un sanctuaire du Saint-Esprit. Et c'est pourquoi Notre-Seigneur regarde comme fait à lui-même ce que l'on fait au dernier de ses membres.

Qui ne sait ce qu'il dira aux élus au jour du jugement? « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde : J'ai eu faim, vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif, et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger, et vous m'avez accueilli ; j'étais nu, et vous m'avez couvert ; j'étais infirme, et vous m'avez visité ; j'étais en prison, et vous êtes venu à moi. » Et quand les élus lui manifesteront leur étonnement d'un tel éloge, il leur répondra : « Je vous le dis en vérité, toutes les fois que avez rendu ces sortes de services au plus petit des miens, c'est à moi que vous les avez rendus. »

Voilà les promesses divines qui ont suscité les saint

Jean de Dieu, les saint Vincent de Paul, les Catherine de Gênes et une multitude de saintes âmes qui, dans tous les siècles chrétiens, se sont vouées au service de toutes les misères et de toutes les douleurs humaines.

Ce sont elles aussi qui inspirent dans l'Eglise, en nos jours encore, tant de dévouement; car c'est dans l'Eglise catholique surtout qu'il faut chercher les institutions d'une charité véritable; et c'est là aussi une preuve de sa divinité!

On n'aime le prochain véritablement que là où l'on sert et où l'on aime Dieu comme il faut. « La religion pure et immaculée devant Dieu, qui est aussi notre Père, c'est de visiter les orphelins et les veuves dans leur tribulation et de se préserver sans tache des souillures du monde. »

L'union de la charité à la pureté de vie, voilà le propre des vrais chrétiens; par conséquent, visitons les veuves et les orphelins; c'est parmi eux que la tristesse, que la désolation est plus sensible; mais il y en a d'autres qui, sans être dans cette condition, ont besoin de nos visites. Que de pauvres malades sont trop abandonnés dans les campagnes et dans les villes surtout! Une visite est un rayon de soleil qui dissipe un instant la nuit de leurs tristes pensées et qui laisse dans leur cœur une lueur de confiance. Mais, entre les malades qui réclament nos visites, il en est qui doivent intéresser particulièrement toutes les âmes qui ont la foi. Ces malades sont ceux qui sont sur le point de paraître au tribunal de Dieu, et surtout ceux d'entre eux qui n'ont pas mené une vie chrétienne. Leur passé, au lieu de nous écarter d'eux, est ce qui nous fournit un motif pressant de ne pas les abandonner à leur triste sort. On ne meurt qu'une fois. Une âme chrétienne, quoiqu'il soit très utile de l'assister, peut à sa dernière heure s'aider plus facilement elle-même à paraître devant son juge. Elle sait prier, croire, espérer, aimer. Mais un pauvre pécheur, un indifférent, un impie à leurs derniers moments, sont souvent incapables, s'ils ne sont secourus, de se réconcilier avec Dieu. Il faudrait à

leur côté une sainte Christine l'Admirable dont voici en deux mots l'histoire :

C'était une humble bergère de Saint-Trond (Belgique), qui vécut et mourut saintement, après avoir édifié par son esprit de prière. Au jour de ses funérailles, elle ressuscita à la vue de tous les assistants. Dieu avait renvoyé sur la terre son âme bienheureuse, afin qu'elle travaillât à la conversion des pécheurs. Dès lors, pénétrée de sa mission, la Sainte s'éloigna du monde et n'eut de commerce avec les hommes qu'autant que la charité le demandait pour assister les indigents, convertir les pécheurs, et surtout assister les mourants. Elle allait trouver les malades, et, éclairée intérieurement d'une lumière surnaturelle, elle leur mettait souvent devant les yeux leurs fautes les plus secrètes, leurs crimes les plus cachés. Elle leur parlait ensuite avec un ton si vif et si inspiré de la mort malheureuse du pécheur, du jugement de Dieu, de la sévérité inexorable de sa justice, et surtout des souffrances incompréhensibles de l'enfer, que les malheureux pécheurs, saisis d'angoisse et terrifiés, demandaient un confesseur avec une ardente impatience, afin de lui faire l'aveu des fautes de leur vie entière.

Une autre faveur inappréciable que la Sainte obtenait d'ordinaire aux mourants qu'elle assistait, c'était d'être préservés des angoisses effrayantes de l'agonie. En effet, elle leur mettait dans l'âme tant de consolation et de courage, qu'ils voyaient approcher le moment suprême avec une entière tranquillité, et se reposaient avec une pleine confiance sur la miséricorde infinie de Dieu.

Ce ministère d'assister les mourants, le plus nécessaire, le plus efficace de tous, est exercé de nos jours avec une singulière bénédiction du ciel. Nous avons connu, nous connaissons de ces anges des agonisants, qui essuient la sueur des mourants, qui les assistent dans les combats de la dernière lutte, et qui leur ouvrent la porte du ciel. Nous avons dirigé une humble ouvrière qui employait ses heures libres, dans la semaine et le dimanche, à se reposer de ses fatigues au

chevet des mourants. On connaissait dans son voisinage son dévouement, sa piété sincère, la douceur de ses manières et de ses procédés. Elle était vénérée de son voisinage d'ailleurs fort triste au point de vue religieux. Les malades les moins chrétiens étaient heureux de recevoir sa visite, et elle obtenait d'eux de merveilleuses dispositions à l'heure dernière. Déjà, Jésus lui a dit, et de bonne heure: « J'étais infirme et vous m'avez visité »; et elle a dû être bien accueillie là-haut par ces pauvres pécheurs qu'elle avait convertis, et dont quelques-uns ont pu la précéder dans la gloire dont ils lui seront éternellement redevables.

Qui n'a entendu parler de la Société des Veilleuses de Lyon? Ce sont souvent des ouvrières aussi, qui, après leur journée de travail, vont pendant la nuit assister les malades. Un bon prêtre de cette ville a eu l'heureuse pensée d'instituer la Société des *Veilleuses d'honneur;* ce sont celles qui, sans s'astreindre à passer la nuit auprès des mourants, ont la mission de s'enquérir des malades de telle rue et de tel quartier, afin de les préparer à recevoir le prêtre et d'avertir à temps les ministres de Dieu. Ceux qui ont du zèle et qui ne ferment pas les yeux sur ce qui se passe dans certaines villes, et même dans certains bourgs ou villages, comprendront combien il importerait à la gloire de Dieu et au bien des âmes, d'établir partout ces sentinelles vigilantes qui observent l'arrivée de la mort et en préviennent à temps ceux qui en sont menacés et ceux qui peuvent les assister. Si les religieuses gardes-malades et autres sont dispersées, les associations de ce genre deviendront plus nécessaires encore; mais, lors même qu'un tel malheur serait épargné à la société chrétienne, qui ne sait que les pays qui ont le secours des religieuses sont relativement rares; que, dans les villes mêmes où elles sont établies, leur nombre est insuffisant pour découvrir les malades; que, bien qu'elles soient là, il arrive trop souvent que les prêtres ne connaissent qu'un de leurs paroissiens a été malade que par l'attestation de son décès?

Prêtres du Seigneur, vierges, veuves, femmes chrétiennes, laïques, religieux, nous vous dirions volontiers à genoux « *Miseremini morientium :* Ayez pitié des mourants » ; cherchez à découvrir les malades, organisez des associations si bien réglées que personne n'échappe à leur vigilance. Hélas! malgré tous ces soins, il n'y aura encore que trop souvent des morts subites! Une sentinelle vigilante donc dans tous les quartiers; que dis-je? dans toutes les rues des villes et des bourgs et dans tous les hameaux, pour appeller le prêtre à temps. Je le répète, on ne meurt qu'une fois! Des délais malencontreux peuvent précipiter une pauvre âme dans l'enfer. C'est ce qui se voit, hélas! tous les jours; et après qu'un moribond a reçu les sacrements, il faut, avant qu'il rende le dernier soupir, appeler encore le ministre de Dieu pour qu'il lui donne une dernière absolution à l'heure suprême. Nous connaissons des pays catholiques où aucun malade, même ayant reçu déjà tous les sacrements, ne veut mourir sans qu'un prêtre soit à ses côtés; où toutes les familles regarderaient comme un malheur l'absence du prêtre à ce moment redoutable. Pourquoi ne le comprend-on plus dans certaines contrées? C'est que la foi va diminuant, et la raison même s'émousse par suite. On ne sent plus ce que c'est que l'éternité; et, sous prétexte d'épargner à un moribond une mauvaise nuit, on le laisse tomber pour toujours dans les brasiers de l'enfer. Mais si le prêtre ne peut être présent au moment de l'agonie, raison de plus pour qu'il y ait là un fervent chrétien, une femme pieuse qui veille à côté du mourant, qui l'assiste et lui fasse produire des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition qui lui ouvriront le ciel. C'est pourquoi nous reproduisons à la fin de cet ouvrage notre *Méthode d'assister les mourants.*

Mais revenons aux œuvres de miséricorde corporelle. Donner à manger à celui qui a faim, offrir à boire à celu qui a soif, fournir des vêtements à ceux qui ont froid, voilà qui est possible à tous. Un pauvre a toujours un morceau de pain à partager avec un plus pauvre que lui.

Et puis, il y a des hôpitaux, des orphelinats, des œuvres apostoliques où saint Antoine lui-même a peine à procurer le pain de chaque jour. Un cœur chrétien ne peut se fermer à la compassion pour tant de misères. « Donnez et il vous sera donné. Qui donne aux pauvres prête à Dieu. Rien ne manquera aux âmes généreuses, et aux jours mauvais Dieu les délivrera. »

L'œuvre du rachat des captifs qui, à certaines époques de l'histoire, était nécessaire, n'a presque plus de raison d'être aujourd'hui ; mais que d'âmes à racheter du péché ! Nous en dirons un mot plus loin.

L'hospitalité à donner aux étrangers est aussi devenue d'un assez rare usage ; mais comment ne pas louer cependant les œuvres qui ont pour but d'accueillir les passants, de les héberger, de les moraliser ? Entre ces œuvres, celle de la protection de la jeune fille a un caractère particulièrement touchant, qui doit la recommander. Il s'agit de préserver du péril de bonnes âmes qui viennent dans les villes y chercher une maison de service ou un emploi. Les garantir des pièges tendus à leur inexpérience, les placer dans des maisons recommandables où elles pourront garder leur foi et leur vertu, est donc un acte de charité des plus méritoires.

Tout l'homme est grand quand on l'envisage au point de vue de la foi. Le saint homme Tobie est loué dans l'Ecriture d'avoir enseveli les morts de sa nation captive. Sainte Catherine de Gênes brûlait du désir de mourir pour s'unir à Dieu, elle s'écriait : « Amour, je ne veux que vous, et même à la façon qu'il vous plaît ; mais, au moins, si vous ne voulez pas que je meure encore, ni même que je désire mourir, laissez-moi aller voir mourir et ensevelir les autres, afin que je les voie sur le point de jouir du grand bien que vous me différez ! » Et la fille des doges se consacre à soigner les malades et à ensevelir les morts dans les hôpitaux. C'est sans doute pour récompenser sa charité que Dieu a conservé presque intact jusqu'à nos jours le corps de cette Sainte. C'est plusieurs fois que nous avons

eu le bonheur de vénérer ses restes précieux dans l'église de l'hôpital qu'elle avait fait construire elle-même à Gênes. C'est assez sur les œuvres de charité corporelle.

§ 2. — Des œuvres de charité spirituelle.

Autant l'âme l'emporte sur le corps, l'éternité sur le temps, le ciel sur la terre, autant ces œuvres l'emportent sur les œuvres de miséricorde corporelle. C'est ce qu'ont compris tous les saints. Ils se dévouaient au soulagement de toutes les misères humaines; mais, avant tout, ils voulaient sauver des âmes; et c'est même en vue de conquérir des âmes à Dieu qu'ils accomplissaient les autres œuvres de charité. Les théologiens traitent des diverses œuvres de miséricorde spirituelle dont nous avons à dire un mot, en suivant l'ordre qu'ils nous ont tracé.

1° Il y a d'abord les bons conseils. Quelle influence désastreuse a souvent un mauvais conseil! Que d'âmes ont été jetées par là hors de la voie du salut! Les bons conseils donnés à propos ont aussi leur efficacité; et le Saint-Esprit nous apprend que l'âme est charmée par les bons conseils d'un ami.

Or, que d'occasions une âme qui a la foi et l'amour de Notre-Seigneur rencontre, presque chaque jour, de dire une bonne parole, dans la famille, dans le voisinage, et même à distance, par des visites ou par des lettres écrites à propos. Sans doute, il faut savoir ne pas se donner les allures de prédicateur, et ne pas parler hors de saison à ceux qu'on sait tellement disposés qu'ils ne pourront rien entendre : mais en y allant avec réserve, prudence et adresse, on peut faire entendre à ceux avec qui on est en rapport bien des vérités utiles. On peut consoler une âme affligée; on peut apaiser celui qu'emporte la colère; on peut retenir celui qu'attirent de coupables plaisirs; on peut réconcilier ensemble des cœurs que la vengeance aigrit; on peut amener à faire des actes de piété ceux qui ont abandonné la prière et les sacrements; on peut

même persuader à d'autres des pratiques pieuses et l'observation des conseils de Notre-Seigneur. C'est surtout de la bouche de ceux qui aiment Dieu qu'on n'est pas surpris d'entendre le langage de la raison et de la foi. On serait peut-être même étonné si rien dans leur conversation n'était capable d'élever les âmes vers le ciel.

2° C'est une œuvre de charité obligatoire pour tous les chrétiens de *reprendre avec douceur* ceux qui offensent Dieu quand il y a espérance d'arrêter par là le mal. Que de fois un père, un frère ont cessé leurs blasphèmes, leurs profanations du dimanche, à cause des prières, des tendres reproches qui leur étaient adressés avec affection par une fille, par une sœur! Sainte Christine l'Admirable, afin de pouvoir aborder les pécheurs, se présentait à eux en haillons pour leur demander l'aumône et elle trouvait là l'occsion de les ramener à Dieu. Elle mêlait au besoin à ses avertissements tant de soupirs et tant de larmes que les plus endurcis ne pouvaient lui résister.

S'il est des pécheurs qu'on n'ose pas aborder, du moins est-il beaucoup de jeunes gens dont on peut prévenir la ruine en leur faisant voir les périls qu'ils courent, les dommages qu'ils subissent pour leur réputation en prenant part à certaines sociétés, en entretenant certaines liaisons, en faisant certaines lectures dangereuses. Quand on ne peut agir soi-même, on peut d'ailleurs faire agir d'autres personnes dont les charitables reproches, ou dont les avertissements seront plus efficaces. On emploie donc la bonne volonté des autres, quand on se sent impuissant soi-même. On persuade à un médecin chrétien d'inviter un malade à se préparer à la mort. Auprès d'un jeune homme qui se perd, on emploie pour le ramener la médiation d'un père de famille estimé de lui ; auprès d'une jeune fille, une dame pieuse qui ait sur elle de l'influence. C'est quand on avertit qu'il faut savoir user de ménagement et de douceur. Les hommes sont parfois si emportés par la fièvre de leurs passions, qu'ils sont prêts à insulter ceux qui les en veulent guérir. Le médecin doit être habile, s'il

veut leur administrer un remède sans les aigrir.

3° Instruire des vérités religieuses ceux qui les ignorent, c'est une œuvre non seulement utile, mais encore nécessaire, surtout quand, dans les pays chrétiens, on ne donne qu'une instruction profane à l'enfance et à la jeunesse. Il est des mystères de notre foi dont la connaissance est nécessaire au salut, et qu'on n'apprend plus ni dans certaines familles ni à l'école. Si le prêtre est toujours prêt à les enseigner, ceux qui ont un plus grand besoin de son enseignement sont souvent les plus empressés à le fuir. Quel moyen de remédier à un mal qui peuple de païens sans foi des nations jusque-là chrétiennes? Ce moyen, on l'a découvert; c'est de rechercher les enfants qui, n'allant jamais au catéchisme, risquent de ne pouvoir faire de Première Communion, de les attirer dans des patronages; et que là les âmes charitables qui les ont amenées se constituent leurs catéchistes et les préparent à recevoir leur Dieu. Quelle belle œuvre! C'est celle des missionnaires dans les pays infidèles. C'est celle même des pasteurs des âmes; en s'associant à eux pour une si noble tâche, sans nul doute on aura part à la promesse divine: « Ceux qui enseignent à plusieurs la justice brilleront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités. » Du reste, tous les ignorants ne sont pas des enfants. Ceux qui ont vieilli sans rien apprendre des choses de Dieu et en entendant parler contre la religion, contre l'Eglise, contre le prêtre, sont encore plus à plaindre; et il est plus difficile encore de les atteindre; mais le vrai zèle ne recule pas devant les difficultés; il les surmonte. A ces ignorants on peut faire arriver un bon livre qui sera capable de les instruire. On prie une des personnes qui les entourent de leur lire au besoin quelques pages, quand ils auront tout le loisir voulu pour les entendre sans mauvaise humeur; on peut aussi leur faire passer un journal catholique qui, en les intéressant, retournera peu à peu leurs idées, sans même qu'ils s'en doutent; on peut conseiller à leurs enfants de réciter tout haut devant eux le catéchisme, sous le prétexte

de faire voir leur bonne mémoire. Peut-être même pourra-t-on leur persuader d'assister à l'église, à une fête, à un sermon; et, pour lors, on prierait d'avance le prédicateur de rappeler avant le sermon les vérités nécessaires au salut.

Il est une œuvre qui s'impose par son importance, surtout dans certaines nations. C'est celle des patronages, ou des congrégations, où l'on réunit des jeunes gens, ou des jeunes personnes pour les préserver des dangers et compléter leur instruction religieuse.

Assurément, nous aurons pour lecteurs des instituteurs et des institutrices de la jeunesse. Quelle mission ils ont à remplir les uns et les autres! L'avenir des familles et de la société elle-même est en leurs mains, s'ils savent enseigner ou plutôt élever; car l'enseignement, s'il ne porte que sur les choses profanes, s'il néglige l'instruction religieuse et la formation du cœur et du caractère, prépare des indifférents, des impies, des âmes par conséquent vicieuses. Former dans l'enfant le chrétien, c'est-à-dire une âme qui craigne, serve et aime Dieu, qui puise dans la prière et la fréquentation des sacrements la grâce d'une vie pure, voilà la vraie éducation qui peuplera le ciel d'élus. Heureux ceux qui sauront la donner à la jeunesse! « Ils brilleront comme des étoiles dans les perpétuelles éternités. »

4° Pardonner à ceux qui nous offensent est aussi une grande et sainte œuvre. « Le disciple n'est pas au-dessus du Maître. » Nous ne devons pas nous attendre à être traités mieux que Notre-Seigneur. Il a passé en faisant le bien; et on l'a calomnié, conspué, crucifié. Cela ne l'a pas empêché de prier pour ses bourreaux et de verser son sang pour ceux mêmes qui le répandaient. Ceux qui l'aiment ne doivent-ils pas entrer dans ses sentiments? Qui donnera l'exemple du pardon des injures, si les âmes pieuses ne savent pas le faire? « Si vous n'aimez que ceux qui vous aiment, a dit Notre-Seigneur, quelle récompense aurez-vous? Est-ce que les païens ne le font pas? » Si nous

ne faisons rien de plus que les infidèles, nous ne sommes pas chrétiens.

Saint Léonard de Port-Maurice remarque que, parfois, deux soldats, après s'être insultés et même battus, boivent ensemble et redeviennent amis ; tandis qu'il est difficile de réconcilier entre elles certaines personnes qui font profession de piété. C'est là un égarement étrange, et il y a lieu de s'écrier avec un poète :

Tant de fiel entre-t-il dans l'âme des dévots?

5° Mais voici une autre œuvre de charité qu'il importe fort de recommander, le support des défauts du prochain. « Portez les fardeaux les uns des autres, a dit l'Apôtre, et vous accomplirez ainsi la loi de Jésus-Christ. » Qui n'a ses défauts? Ne nous étonnons point, par conséquent, d'en trouver chez autrui. Le plus malheureux est celui qui en a de plus grands. Il est donc plus à plaindre qu'à blâmer. Si un membre de votre famille ou de votre voisinage avait une infirmité du corps, le rebuteriez-vous? Pourquoi donc ne pas supporter ses infirmités spirituelles?

Une dame pieuse d'Alexandrie demanda à saint Athanase de lui donner une pauvre veuve qu'elle pût nourrir chez elle par charité. Saint Athanase lui en fit choisir une du plus heureux caractère, qui ne cessait de témoigner sa reconnaissance à sa bienfaitrice. Celle-ci, trouvant que sa bonne œuvre n'avait pas assez de mérite dans ces conditions, s'en plaignit à saint Athanase qui ordonna de lui en donner une d'une humeur chagrine et colère. Cette dernière fut plus facile à trouver que l'autre. La pieuse dame la reçut avec bonté ; mais bientôt sa nouvelle protégée laissa voir ce qu'elle était. C'étaient des plaintes, des murmures, et même des coups quelquefois. La pieuse dame remercia néanmoins saint Athanase et persévéra dans cet admirable exercice de charité durant quatre ans, après lesquels elle alla au ciel recevoir sa récompense. Imitons-la.

On ne me fait pas souffrir par infirmité, dira-t-on, mais par malice. Eh! qu'en savons-nous? Qui peut lire au fond

du cœur? Quand on ne peut excuser les actions, il faut du moins excuser les intentions dont Dieu seul est témoin et juge. Mais supposons qu'on mette de la malice à vous exercer, la malice n'est-elle pas la plus grande des infirmités; et le malheur de celui qui en est atteint ne doit-il pas exciter votre compassion? Du reste, nos vrais amis sont ceux qui nous donnent l'occasion de pratiquer la patience, l'humilité, la charité et, par conséquent de gagner le ciel. Mais, ajoute-t-on, ceux qui m'entourent et qui devraient m'être un secours me sont plutôt une charge et me laissent toute la besogne. Eh, tant mieux pour vous, vous en aurez plus de mérite. Le chasseur, selon l'expression de saint Jean Chrysostome, se plaint-il de ce que les autres chasseurs lui ont laissé tout le gibier? Se plaint-on de ce que ceux qui ont passé avant soi par le chemin n'ont pas ramassé toutes les pièces d'or qui s'y trouvent semées? Le ciel vaut plus que le gibier et que les pièces d'or; soyons fiers d'en avoir plus que notre part.

6° Enfin, la prière, voilà l'œuvre de charité et de zèle par excellence. C'est à la manière dont quelqu'un prie pour son prochain qu'il peut connaître s'il l'aime sincèrement. C'est, en effet, la prière qui appelle la miséricorde divine sur les pauvres, sur les malades que nous assistons, sur notre propre famille, sur ceux qui nous sont chers, sur les pécheurs que nous désirons voir revenir à Dieu. Sainte Thérèse, par sa prière, convertit autant d'âmes que saint François Xavier. Prions, non seulement pour la conversion des pécheurs et le salut des mourants, mais encore pour les âmes du Purgatoire. Sainte Christine l'Admirable souffrit pour elles les tortures les plus effrayantes; ce qui la soutenait dans ces supplices et la remplissait d'une ardeur toujours nouvelle, c'est que Dieu permettait à chaque âme délivrée de venir la remercier. Les souffrances les plus terribles, dépassant toute imagination, ne lui semblaient plus rien, après avoir vu ces âmes, rayonnantes de la gloire céleste, plongées dans l'enivrement de leur bonheur éternel.

Oh! que d'occasions de pratiquer la charité nous sont offertes tous les jours! Si nous étions attentifs à en profiter, quels trésors de grâce et de gloire nous pourrions acquérir! Notre vie serait tissue d'actes d'amour de Dieu et du prochain. Est-il rien de plus noble, de plus consolant même que de s'oublier soi-même pour l'honneur de Dieu et l'utilité de ses frères? N'est-ce pas là retracer les exemples de Notre-Seigneur et des saints!

O charité, qui semble, en ces jours où l'iniquité abonde, te refroidir en plusieurs, quand un monde pervers te bannit, viens chercher en nos cœurs un asile. Là tu seras accueillie avec faveur, car nous comprenons enfin que le dévouement, c'est la vie; que l'égoïsme, c'est la mort; que l'amour de Dieu et du prochain, c'est le bonheur de ce monde, la sécurité à l'heure dernière, la félicité éternelle des élus.

O mon Dieu, que ne l'ai-je compris plus tôt! Du moins suis-je résolu de consacrer à votre amour et à l'amour de mes frères tout ce qui me reste de vie. Mon Dieu, qui m'inspirez cette résolution, donnez-moi la force d'y être fidèle. Je vous le demande par Marie, votre divine Mère et la mienne. Ne permettez pas que je me sépare jamais de vous, qui êtes le seul vrai bonheur de la terre et du ciel!

CONCLUSION

Mon cher lecteur, nous vous avons donc appris *l'art d'être heureux*. Si quelqu'un osait vous dire qu'il n'est pas dans l'amour de Dieu, demandez-lui quelle recette plus efficace il pourra vous enseigner pour arriver au bonheur parfait dont notre âme est avide. Celle qu'on vous offrira en dehors de là n'est qu'une recette de charlatan. Si vous l'en croyez, vous en serez pour vos frais, et les drogues qu'il vous distribuera ne feront que répandre dans votre cœur l'amertume, que troubler et empoisonner votre vie et votre mort. Plaisirs, honneurs, biens du monde, tout ce qu'on peut vous promettre n'est qu'une vaine fumée qui s'évanouit au souffle du vent de la mort. L'amour de Dieu demeure éternellement avec la joie du bien accompli et avec les mérites qu'il nous assure. « Lorsque je vous cherche, ô mon Dieu, disait saint Augustin, je cherche la vie bienheureuse; je vous chercherai donc afin que mon âme vive. »

Donc, mon cher lecteur, ne nous préparons pas des regrets. Etudions les motifs qui nous pressent d'aimer Dieu, méditons-les. Il est impossible, si notre raison est saine, de ne pas convenir qu'ils sont indiscutables. Dieu a droit à notre cœur à cause de ses immenses bienfaits et à cause de ses amabilités suprêmes qui ravissent les anges et les saints du ciel, aussi bien que les justes de la terre. Il ne nous a donné un cœur que pour l'aimer. Il ne nous ordonne de lui donner nos affections qu'afin de nous obliger à tendre vers notre bien suprême, en dehors duquel il n'y a en ce monde que déceptions et remords, et dans l'autre que l'éternelle damnation.

Aimons donc Dieu, si nous ne voulons pas être les ennemis de nous-mêmes. Rien n'est du reste plus doux et plus facile, nous connaissons les moyens à prendre pour y arriver, et la manière pratique dont nous pouvons le faire. La route est ouverte et tracée devant nous, nous n'avons qu'à la suivre, et nous arriverons à vivre pour Dieu, à mourir dans l'amour de Dieu, à trouver au ciel la félicité parfaite dans la possession de Dieu.

Va donc, mon cher petit livre, le fruit tardif d'une assez longue carrière sacerdotale. Va, à travers les espaces et les temps, enseigner à tous l'*art d'être heureux*. Partout où il y a des hommes qui pourront te comprendre, partout tu répondras aux aspirations les plus intimes et les plus nécessaires de leur cœur; car tous ne peuvent se défendre de chercher le bonheur et tu leur diras où il se trouve.

Les vérités que tu renfermes ne sont pas de celles qui passent, mais de celles qui demeurent éternellement. Jusqu'à la fin des siècles, il sera toujours vrai que Dieu est le vrai bonheur de l'homme, qu'aimer Dieu, c'est s'unir à sa fin dernière et tendre vers la perfection et la béatitude; que s'éloigner de Dieu, c'est le mal souverain, prélude de l'éternelle réprobation.

Ceux qui sauront te comprendre me béniront de ce que je t'ai publié. Heureux de t'avoir cru, ils ne refuseront pas au pauvre missionnaire qui voudrait par toi faire le bien, même après sa mort, une prière pour lui obtenir l'amour de Dieu jusqu'au dernier soupir, et la grâce de ne pas rester longtemps éloigné de la vision de Dieu qui fait la félicité du ciel.

APPENDICE

I

LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR

Ayant écrit ce livre après que Léon XIII a consacré d'une manière solennelle, par la bouche de tous les évêques et de tous les pasteurs des âmes de l'univers, le genre humain tout entier au Sacré Cœur de Jésus, nous nous reprocherions de ne pas dire mot de ce Cœur adorable dans un ouvrage entrepris pour le faire aimer. Une telle omission risquerait en effet de laisser nos lecteurs dans l'oubli d'un des moyens les plus efficaces d'acquérir cette divine charité qui fait le bonheur de l'homme sur la terre et dans le ciel.

En ces temps modernes, où la charité s'est refroidie, Notre-Seigneur a révélé à la bienheureuse Marguerite-Marie son Sacré Cœur en lui disant : « Voici le Cœur qui a tant aimé les hommes, » et en l'assurant que cette révélation était le dernier effort de son amour pour les sauver. Le Cœur de Jésus est, en effet, le trône de la divinité, la fournaise d'amour capable d'enflammer tous les cœurs des ardeurs de la charité. C'est un soleil qui verse dans l'Eglise la lumière et la chaleur.

Lansperge le Chartreux appelle le Cœur de Jésus l'écrin qui renferme tous les trésors célestes, l'arsenal de toutes les armes pour combattre le démon. Il écrivait à un de ses frères en religion : « Si vous voulez être parfaitement lavé de vos péchés, délivré de toutes sortes de vices, rempli de toutes sortes de biens, élevez votre âme vers le Sacré Cœur. Jetez dans cette blessure tous vos péchés, afin qu'ils soient effacés ; cachez-y toutes vos bonnes œuvres, afin que la sainteté de Dieu les garde et les protège ; apportez-y tous les dons que vous avez reçus de Dieu, afin que par là ils deviennent plus considérables encore. Apprenez à habiter dans cette blessure du Cœur de Jésus. Si vous avez faim, vous trouverez là la manne pour vous

nourrir; si vous avez soif, vous trouverez là une fontaine où vous pourrez boire abondamment.

» Elevez aussi souvent que possible votre cœur et votre esprit, et plongez-les dans le Cœur aimable de Jésus. On tire de ce Cœur tout ce que l'on peut souhaiter. C'est une fournaise du divin amour, tout ardente par le feu du Saint-Esprit, qui purge, qui embrase et qui transforme en lui tous ceux qui ont le désir de s'unir à lui.

» Tenez-vous attaché à ce divin Cœur sans que ni les lieux, ni les compagnies, ni les occasions puissent vous empêcher d'y courir comme à un lieu de refuge, où vous ne trouverez qu'amour et fidélité! »

Saint Bernard appelle le Cœur de Jésus la perle incomparable pour laquelle il faut sacrifier tout ce qu'on possède, le Saint des saints où il faut louer le Seigneur, la victime qu'on peut offrir sans cesse à Dieu; l'autel sur lequel il faut immoler; le modèle sur lequel il faut régler tous les mouvements de nos cœurs, le trésor à l'aide duquel nous pouvons payer toutes nos dettes, un asile assuré où l'on est à l'abri de tous les orages et de toutes les tempêtes. Saint Antoine de Padoue appelle le Sacré Cœur la porte du paradis d'où nous vient toute lumière.

Notre-Seigneurdit à sainte Gertrude : « Je t'offre mon Cœur comme un séjour où tu puisses trouver, dans l'immensité des biens de Dieu, vie, science, vertu, tout ce que désirera ton âme. Regarde s'il y a, chez un saint au ciel, quelque chose que tu désires, et prends-le dans mon Cœur. Je te le déclare : ici, quiconque demande reçoit. »

Unissons-nous donc à ce Cœur adorable, dans lequel il est si doux d'habiter, et demandons-lui avec autant d'instance que de confiance la grâce de l'aimer. Il est impossible qu'il nous la refuse, car il ne nous aime tant qu'afin que nous l'aimions; et d'ailleurs est-il possible de s'approcher de lui par une tendre dévotion sans être embrasé d'amour? Peut-on rester froid quand on se jette dans un brasier?

Pour nous exciter à recourir à son Sacré Cœur, Notre-Seigneur à fait à la bienheureuse Marguerite-Marie de magnifiques promesses, que nous ne pouvons que résumer en peu de mots.

Notre-Seigneur a promis: 1° la grâce de recevoir les sacrements à la mort à ceux qui communieront tous les premiers vendredis du mois, pendant neuf mois de suite; 2° l'union dans les familles et la bénédiction sur les maisons où sera exposée l'image du Sacré Cœur; 3° la conversion aux âmes

pécheresses; 4° la ferveur aux âmes tièdes; 5° la perfection la plus élevée aux âmes ferventes qui honoreront ce Cœur adorable.

Arriver à une haute perfection, c'est avoir un grand amour de Dieu. C'en est assez pour nous exciter puissamment à honorer le Sacré Cœur, à penser à lui, à lui donner notre cœur, à nous reposer et à vivre en lui d'une manière aussi intime que possible, entrant dans ses sentiments et nous les appropriant.

Le bienheureux Pierre Canisius, chaque matin, offrait son cœur, ses pensées, ses paroles, ses œuvres au très doux Cœur de Jésus, son fidèle Ami. Pendant la journée, au commencement de toutes ses actions, il renouvelait son offrande à Dieu le Père en union, avec les sentiments du Cœur de son Fils tout brûlant d'amour. Dans la tentation il disait: « O mon âme, hâte-toi de te réfugier dans le Cœur tout aimable de Jésus. » Voici la recommandation qu'il adressait à ses religieux: « Etablissons comme notre demeure et notre nid dans le creux de cette Pierre sacrée. »

C'est là le meilleur moyen de faire de la vie de Jésus notre vie, à l'exemple de saint Paul; mais, pour en arriver là, il est bon d'employer les pratiques que Notre-Seigneur lui-même a indiquées à la bienheureuse Marguerite-Marie. D'abord la célébration solennelle de la fête établie en l'honneur du Sacré Cœur, le vendredi après l'octave de la Fête-Dieu; on la célèbre d'ordinaire en France le dimanche après cette octave. Il est bon de s'y préparer par une neuvaine et de communier en ce grand jour. Notre-Seigneur a demandé la communion du premier vendredi du mois, et un grand nombre de pieux fidèles ont à cœur de lui prouver leur docilité et leur amour, en s'approchant en ce jour de la Table Sainte.

Beaucoup d'âmes pieuses, dans le même but, font l'heure sainte du jeudi au vendredi, de 11 heures à minuit, honorant par là la tristesse du divin Sauveur au jardin des Olives.

Notre-Seigneur a promis toutes sortes de bénédictions à ceux qui exposeraient dans leurs maisons l'image de son Sacré Cœur. On devrait la trouver dans tous les foyers chrétiens; et qui empêche de la porter sur soi sous forme de scapulaire ou de médaille?

On ne peut que recommander la communion réparatrice, qui consiste à recevoir la Sainte Eucharistie dans le but de réparer les outrages que reçoit Notre-Seigneur, la communion

de tous les vendredis dans le but d'honorer la Passion, par laquelle le Cœur de Jésus nous a témoigné l'excès de son amour. La récitation des *Litanies du Sacré Cœur*, faite tous les jours, ou du moins tous les vendredis; la sanctification du mois du Sacré Cœur, en assistant tous les jours de ce mois aux exercices publics qui se font en son honneur, ou en faisant en particulier une bonne lecture ou une méditation sur ce Cœur adorable, ne peuvent manquer de faire un grand bien aux âmes.

Heureux ceux qui, par une dévotion sincère, mériteront d'avoir leurs noms incrits dans ce divin Cœur de manière à n'en être jamais effacés.

II

MAXIMES SPIRITUELLES

A l'usage de ceux qui veulent se sanctifier, tirées des écrits de saint Alphonse de Liguori.

Rien de plus salutaire que de méditer ces maximes, de se les rappeler souvent et d'en faire la règle de sa conduite.

Mieux vaut perdre tout que de perdre Dieu.

Un péché, si léger qu'il soit, n'est jamais un mal léger.

Qui veut plaire à Dieu doit renoncer à soi-même.

Mourir et plaire à Dieu.

Le péché est le seul mal à craindre.

Tout ce que Dieu veut est bon: on doit vouloir tout ce qu'il veut.

Qui ne désire que Dieu est toujours content, quoi qu'il arrive.

Je dois me figurer que dans le monde il n'y a que Dieu et moi.

Le monde entier ne peut contenter mon cœur: Dieu seul le contente.

Tout notre bonheur consiste à aimer Dieu, et l'amour de Dieu consiste à faire sa volonté.

Dans les choses du monde, il faut choisir la moins bonne; et dans les choses de Dieu, la meilleure.

La vraie charité consiste à faire du bien à qui vous fait du mal, et à le gagner par ce moyen.

C'est une grande faveur de Dieu d'être appelé à son saint amour.

Dieu ne laisse aucun bon désir sans récompense.

Aucune attache, même aux bonnes choses, ne peut être bonne.

La plus belle prière d'un malade, c'est de se conformer à la volonté de Dieu.

Qui se confie en soi-même est perdu; qui se confie en Dieu peut tout.

Quel plus grand bonheur peut éprouver une âme que de savoir qu'elle plaît à Dieu?

Dieu est prêt à se donner sans réserve à ceux qui quittent tout pour son amour.

L'unique voie de la sainteté, c'est celle des souffrances.

C'est par l'aridité et les tentations que Dieu éprouve ceux dont il est aimé.

Qui aime Dieu et se confie en lui ne peut se perdre.

Ici-bas, plus on aime Dieu, plus on est content; tout ce qui n'est pas fait pour Dieu devient un sujet de peine.

Qui ne désire que Dieu est riche et heureux; il n'a besoin de rien et se rit du monde.

Rien ne peut suffire à qui Dieu ne suffit pas.

Dieu, Dieu seul, et rien de plus.

III

MÉTHODE POUR ASSISTER LES MOURANTS

Léon de Villèle, commandeur des chevaliers de Saint-Jacques d'Aragon, voulut en mourant qu'on fît imprimer une méthode d'assister les mourants et qu'on la distribuât à tous et à chacun des habitants de la Biscaye, sa patrie. Lui-même se prépara à la mort par une confession générale, qui lui laissa l'âme remplie de tant de consolations, qu'il répétait avec transport ces paroles de David : « Seigneur, votre miséricorde vaut mieux que la vie! »

Dans les temps malheureux où nous vivons, une méthode facile pour préparer les mourants à paraître devant Dieu nous paraît plus nécessaire que jamais.

Nous la publions donc; et nous conjurons nos vénérés confrères qui ont la charge des âmes et toutes les personnes pieuses qui ont à cœur le salut de leurs frères de la répandre dans les familles.

Le célèbre poète Lamartine a écrit de sa mère : « Je l'ai

vue souvent assise, debout ou à genoux au chevet de ces grabats des chaumières, ou dans les étables où les paysans couchent, essuyer de ses mains la sueur froide des pauvres mourants, les retourner sous leurs couvertures, leur réciter les prières des derniers moments et attendre patiemment des heures entières que leur âme eût passé à Dieu, au son de sa douce voix. »

Qu'il serait à désirer qu'il y eût au moins dans chaque hameau de nos villages, dans chaque rue de nos villes, quelques personnes animées de l'esprit de Dieu, qui recherchassent les malades et les assistassent comme nous l'indiquons! Que le zèle des prêtres les suscite!

*
* *

Du moment de la mort dépend l'éternité. Quel malheur donc quand les pauvres moribonds ne sont assistés par personne, je ne dis pas pour les soins corporels que réclame leur état, mais pour les soins spirituels, mille fois plus nécessaires!

Ceux qui entourent les mourants, même les petits enfants ayant déjà quelque connaissance, doivent avant tout les disposer à recevoir la visite du prêtre, et cela de bonne heure; car, en différant de l'appeler, on risque le salut du malade, comme l'expérience l'apprend.

Il est nécessaire d'avertir le prêtre de l'état du malade, lors même que le malade ne tient pas à sa visite, et lors même qu'il n'est pas en danger de mourir, s'il est exposé à perdre la raison. Car quel malheur irréparable, s'il venait à tomber dans la folie perpétuelle, sans être en grâce avec Dieu! Quand le malade est disposé à faire sa confession, ou bien, quand déjà il l'a commencée, il faut que les personnes qui l'entourent lui inspirent les actes de foi, d'espérance et de contrition. C'est à faire produire ces actes au moribond, jusqu'à son dernier soupir, qu'elles doivent mettre tout leur zèle. C'est par ces actes, en effet, que l'âme s'unit à Dieu.

Il faut donc apprendre au malade d'abord les vérités absolument nécessaires au salut: savoir qu'il n'y a qu'un seul Dieu, créateur de toutes choses, qui gouverne tout par sa providence, qui récompense éternellement au ciel les bons, en se faisant voir à leur âme, face à face, tel qu'il est. Pour arriver à cette fin sublime, nous avons un besoin absolu d'un secours particulier et surnaturel de Dieu, qu'on appelle la grâce; et la prière nous est nécessaire pour obtenir ce secours.

La justice de Dieu punit aussi les méchants par d'éternels supplices, car notre âme est immortelle.

La raison suffit pour nous faire connaître que Dieu, qui donne leurs perfections à toutes créatures, est plus parfait que tous les êtres et qu'il a toutes les perfections à un degré infini. Il est donc la science qui sait tout, la vérité qui ne peut mentir. Il est infiniment bon pour ses créatures et capable, à cause de ses perfections infinies, de les rendre parfaitement heureuses. Il est tout-puissant et fidèle dans ses promesses.

Dieu est un pur esprit, comme les anges, c'est-à-dire qu'il n'a point de corps : on ne peut donc ni le voir ni le toucher avec les sens.

Dieu est venu nous apprendre lui-même qu'il y a, dans sa nature unique, trois personnes ; le Père, le Fils et le Saint-Esprit, toutes trois égales et distinctes, mais qui ne font qu'un seul vrai Dieu, une seule Divinité.

C'est ainsi que, dans l'âme humaine, la mémoire, l'intelligence et la volonté sont des propriétés distinctes, bien que l'homme n'ait qu'une âme.

Le Fils de Dieu qui, de toute éternité, n'avait point de corps, pas plus que le Père et le Saint-Esprit, le Fils de Dieu, dis-je, est venu sur la terre, il a pris une âme et un corps humains. Tout en restant Dieu, il s'est fait homme, il s'est appelé Jésus-Christ ; il a prouvé sa divinité par de grands miracles qui ont converti le monde. Les miracles sont des prodiges extraordinaires que Dieu seul peut faire et qui prouvent clairement que celui qui les opère est envoyé de Dieu. Les miracles de Jésus-Christ et ses enseignements sont attestés par les historiens les plus dignes de foi. Pour expier nos péchés et nous sauver, il est mort sur une croix. Trois jours après sa mort, il est ressuscité, et s'est montré vivant à plus de cinq cents témoins ; il est remonté au ciel où, assis à la droite de son Père, il règne en souverain sur l'univers et d'où il viendra pour juger tous les hommes. Pendant qu'il était sur la terre, il nous a dit qu'il était Dieu, qu'il nous instruisait lui-même de ce que nous devons croire et faire, qu'il ne pouvait ni se tromper ni nous tromper ; et la raison nous dit assez que Dieu n'est ni ignorant ni menteur. Il faut donc croire ce qu'il a dit.

Il a chargé ses Apôtres et ensuite le Pape et les évêques de nous instruire de tout ce qu'il nous a appris, et il a promis

d'être toujours avec eux, afin qu'ils nous disent toujours la vérité; il a prouvé qu'il était toujours avec le Pape et les évêques, c'est-à-dire avec l'Eglise catholique, par les miracles qui ont toujours été opérés dans cette Eglise seule, et par les grandes vertus qu'ont pratiquées les saints que l'Eglise a produits. Nous connaissons les vérités enseignées par Dieu par le catéchisme, qui est en substance le même partout; et les vérités qu'on nous y apprend sont crues par tous les catholiques du monde, par tous les prêtres, par tous les évêques, et sont enseignées par le Pape. Nous devons donc et pouvons dire avec certitude:

Acte de foi. — Mon Dieu, parce que vous êtes la science et la vérité infinies, et que vous nous avez révélé vous-même ce que nous devons croire, je crois tout ce que vous avez dit et tout ce que l'Eglise enseigne.

Le Fils de Dieu nous a promis, quand il est venu sur la terre, le pardon de nos péchés, à condition que nous nous en repentirons et nous en confesserons; il nous a promis sa grâce et son secours afin de nous aider à aller au ciel, à la condition que nous les demanderons par la prière. Il nous a promis le bonheur de voir Dieu, dans le Ciel, face à face, tel qu'il est, à la condition que nous persévérerons dans son amitié. Notre-Seigneur a prouvé par des miracles ses promesses comme ses paroles. L'Eglise, qu'il assiste toujours, nous enseigne qu'il a réellement fait ces promesses. Nous pouvons donc compter sur elles: car, comme il nous l'a appris, il est fidèle, il est tout-puissant pour nous donner ce qu'il nous a promis, il est infiniment bon pour ses créatures et par conséquent disposé à tout nous donner; étant le souverain Bien, il a en lui-même tout ce qui peut nous rendre heureux. Nous devons donc lui dire:

Acte d'espérance. — Mon Dieu, parce que vous m'avez promis le ciel, parce que vous êtes infiniment fidèle dans vos promesses, tout-puissant et bon, j'espère que vous me donnerez, avec le secours de votre grâce, la faveur de vous voir un jour en paradis.

Dieu nous a fait connaître qu'il était l'infinie perfection. Lui, en effet, qui donne toute perfection aux créatures, doit être plus aimable, plus beau, plus saint, plus parfait que toutes ensemble. Si nous avons bon goût et bon cœur, disons-lui:

Acte d'amour. — Mon Dieu, parce que vous êtes infiniment parfait, je vous aime par-dessus tout, et pour l'amour de vous, j'aime mon prochain comme moi-même.

Celui qui aime Dieu par-dessus tout doit détester par-dessus tout ce qui l'offense, le péché. Quel grand malheur de ne pas avoir aimé toujours un Dieu si aimable, de l'avoir oublié, méconnu, outragé ! Quel sujet de douleur et de regrets !

Acte de contrition. — Mon Dieu, parce que vous êtes souverainement aimable, je vous aime de tout mon cœur, et pour l'amour de vous, je me repens bien de vous avoir offensé dans toute ma vie, et je suis fermement résolu de ne plus vous offenser.

Ces actes sont comme des échelons par lesquels l'âme s'élève peu à peu, par la foi et l'espérance, jusqu'à la charité ou l'amour de Dieu et jusqu'à la contrition parfaite qui se base sur la charité.

Or, il importe de le remarquer, la charité et la contrition parfaite effacent tous les péchés, avant même qu'on reçoive le sacrement de pénitence, de telle sorte que si, avant de mourir, on en produit sincèrement les actes, sans pouvoir recevoir les sacrements, bien qu'on les désire, on est cependant sauvé, eût-on même été jusque-là hérétique ou païen. Pourquoi l'ignore-t-on, et pourquoi est-il des chrétiens qui, se trouvant en face d'un moribond pour lequel le prêtre ne peut arriver à temps, le laissent expirer sans lui suggérer ces actes, soit par ignorance, soit par oubli ? Quel malheur ! Mais qu'on le remarque bien, la contrition parfaite, l'amour de Dieu supposent nécessairement la foi et la connaissance des motifs de la foi et des vérités nécessaires au salut, que nous venons d'exposer. Il est donc bien nécessaire d'enseigner aux mourants, même aux petits enfants qui ont quelque connaissance, ces vérités élémentaires. C'est là une excellente préparation à la confession.

On ajoute que le Fils de Dieu a établi la confession pour qu'elle remette les péchés à l'homme coupable; que pour se confesser avec fruit, il faut examiner ses péchés, dire tous ceux qui sont graves, avec leur nombre, leur espèce et les circonstances qui en changent l'espèce, en avoir le repentir et être résolu à ne plus les commettre.

Lors même que les malades ont déjà reçu l'absolution, il ne faut pas négliger de leur faire répéter ces mêmes actes

qu'on peut abréger une fois qu'on a instruit le moribond de la manière que nous venons d'exposer. Il suffit ensuite de lui faire dire : « Mon Dieu, je crois en vous ; mon Dieu, j'espère en vous ; mon Dieu, infiniment parfait, je vous aime ; pour l'amour de vous, je me repens de vous avoir offensé. » Il ne faut pas fatiguer le malade ; si donc il ne goûtait pas ces actes, il suffirait, tant qu'il n'est pas à l'extrémité, de les lui faire répéter à de longs intervalles ; et s'il était très souffrant, on se contenterait de lui suggérer un seul acte à la fois, par exemple : « Mon Dieu, je crois en vous », en lui disant qu'il suffit qu'il le dise du cœur ; et plus tard, on lui ferait dire : « Mon Dieu, j'espère en vous » ; et ainsi de suite.

Quand approche la dernière heure, il faut faire tout le possible pour que le prêtre soit là, afin de donner encore une fois l'absolution au moribond à son dernier soupir, lors même que le malade aurait été administré depuis peu. Il peut se faire, hélas ! qu'après les sacrements reçus, cette pauvre âme succombe à quelque tentation de désespoir, ou autre semblable.

Si le prêtre ne peut être là, à ce moment décisif, il faut avoir soin d'écarter de la couche et de l'appartement du malade les proches parents, qui n'auraient pas assez de foi ni de force pour contenir leurs larmes et leurs sanglots. C'est le sage conseil de saint Liguori. Il est clair, en effet, que ces manifestations de douleurs peuvent troubler un moribond et lui donner occasion de se désespérer. A plus forte raison faut-il écarter de lui les personnes qui auraient été, durant sa vie, un péril pour sa vertu.

L'absence du prêtre rend plus nécessaire encore la présence d'un parent ou ami qui suggère au malade les actes de foi, d'espérance et surtout les actes de charité et de contrition parfaite.

Quand le moribond perd ses sens, il ne faut pas se lasser. Les médecins attestent, aussi bien que les théologiens, que le sens de l'ouïe se perd un des derniers. Souvent donc un malade, qui passe pour avoir perdu connaissance, entend encore. Il faut donc à très haute voix et lentement dire à ses oreilles, jusqu'au dernier soupir, les actes du chrétien, en les interrompant pour ne pas le lasser, et lui inspirer de remettre son âme entre les mains de Dieu, d'invoquer les saints noms de Jésus, Marie, Joseph, tout en persuadant à ceux qui seraient présents de prier instamment pour lui, en particulier de réciter les prières de la recommandation de l'âme.

Heureux ceux qui sauront se dévouer à cette œuvre, la plus

nécessaire de toutes, d'assister ainsi les mourants! Ils ouvriront le ciel à une multitude d'âmes et se préparent à eux-mêmes la grâce d'une bonne mort.

IV

L'APPARITION DE NOTRE-DAME DE LA SALETTE

C'est le 19 septembre 1846, un samedi, dernier jour des Quatre-Temps de septembre, à l'heure des premières Vêpres de la fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs, que la Sainte Vierge daigna apparaître à deux petits bergers des Alpes : Maximin Giraud, âgé de onze ans, et Mélanie Calvat-Mathieu, âgée de quatorze ans. Tous deux étaient nés à Corps, bourg de 1 300 âmes, du département de l'Isère. Néanmoins, ils se connaissaient à peine, car Mélanie avait quitté Corps depuis plus de quatre ans. Elle était depuis le mois de mars 1846 au service de Baptiste Pra, au hameau des Ablandins, commune de la Salette ; et Maximin remplaçait, depuis quelques jours, le berger malade de Pierre Selme, autre propriétaire des Ablandins.

Ces deux enfants s'entretinrent ensemble pour la première fois le vendredi 18 septembre. Le lendemain samedi, par une belle matinée, ils arrivèrent, conduisant chacun les quatre vaches de leurs maîtres, sur la montagne du Planeau.

Vers midi, ils allèrent prendre leur repas sur des pierres disposées en forme de siège sur le lit desséché d'une source appelée dans le pays : *la petite Fontaine*. Après être allés se désaltérer à la *Fontaine des Hommes*, qui coulait plus haut, ils redescendirent. Puis, déposant leurs sacs près de la fontaine tarie, ils s'étendirent sur le gazon, à quelques pas l'un de l'autre, et s'endormirent.

Vers deux heures et demie, Mélanie, s'étant éveillée la première, appelle son compagnon, en lui disant : « Allons voir où sont nos vaches. » Et les deux bergers de franchir le torrent et de gravir l'espace qui les sépare du plateau, qui domine le ravin. Ils ne tardent pas de découvrir leurs vaches : elles étaient couchées sur le versant du mont Gargas. Ils redescendent aussitôt pour reprendre leurs petits sacs, Mélanie précède son compagnon. A peine a-t-elle fait quelques pas qu'elle s'arrête effrayée : elle aperçoit soudain devant elle une clarté éblouissante qui remplit le ravin. Cette lumière merveilleuse semble

faire pâlir celle du soleil, qui brille cependant du plus vif éclat. A cette vue : « Viens vite voir cette clarté là-bas, » s'écrie Mélanie. Et Maximin, qui, d'abord, n'aperçoit pas la clarté, la découvre aussitôt. La lumière s'entr'ouvre et laisse voir une *belle Dame,* environnée de gloire, mais dont l'attitude révèle une tristesse profonde.

La *Belle Dame*, comme l'ont appelée les Bergers, est assise sur une pierre ; ses pieds reposent dans le lit desséché de la fontaine ; ses coudes sont appuyés sur ses genoux, et ses mains soutiennent sa tête, qui est comme appesantie par la douleur.

A ce spectacle, Mélanie est saisie de frayeur. « Ah ! mon Dieu, » s'écrie-t-elle, et elle laisse tomber son bâton ; Maximin, lui aussi, est effrayé, et il invite sa compagne à garder son bâton, afin de pouvoir au besoin se défendre.

Alors la *Belle Dame* se lève, croise les bras sur sa poitrine, et d'une voix douce comme une harmonie du ciel : « Avancez, mes enfants, dit-elle, n'ayez pas peur. Je suis ici pour vous annoncer une grande nouvelle. » La Vierge s'avance ensuite vers l'endroit où les enfants s'étaient endormis, à trois mètres de la fontaine ; et les deux bergers, pleinement rassurés par ses maternelles paroles, s'empressent de descendre à sa rencontre. Ils viennent se placer tout à fait près d'elle, Mélanie à sa droite et Maximin à sa gauche ; mais tous deux devant elle et dans la lumière qui l'environne.

Alors, la Vierge fait entendre ces paroles qui, depuis, ont été portées à tout l'univers. Nous allons en citer le texte, tel que les deux enfants l'ont transmis aux commissaires délégués par Mgr l'évêque de Grenoble, et tel qu'ils l'ont répété invariablement, après l'apparition, à des milliers de pèlerins.

Dans sa forme, ce discours est simple comme l'Evangile, et ceux-là seuls pourraient se scandaliser de sa simplicité qui n'auraient pas lu les Saintes Ecritures.

« Si mon peuple ne veut pas se soumettre, dit la *Belle Dame*, en versant des larmes abondantes, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils ; il est si lourd et si pesant que je ne puis plus le retenir. Depuis le temps que je souffre pour vous autres ! Si je veux que mon Fils ne vous abandonne pas, je suis chargée de le prier sans cesse pour vous autres, et vous n'en faites pas cas. Vous aurez beau prier, beau faire, jamais vous ne pourrez récompenser la peine que j'ai prise pour vous ! »

Elle semble ensuite laisser parler par sa bouche le Dieu qui

l'envoie, à la manière des prophètes : « Je vous ai donné six jours pour travailler, dit-elle; je me suis réservé le septième et on ne veut pas me l'accorder. C'est là ce qui appesantit tant le bras de mon Fils.

» Ceux qui conduisent les charrettes ne savent pas jurer sans y mettre le nom de mon Fils; ce sont les deux choses qui appesantissent tant le bras de mon Fils.

» Si la récolte se gâte, ce n'est rien que pour vous autres. Je vous l'ai fait voir l'année dernière par la récolte des pommes de terre; vous n'en avez pas fait cas. C'est au contraire; quand vous en trouviez de gâtées, vous juriez, vous mettiez le nom de mon Fils. Elles vont continuer à pourrir et à Noël il n'y en aura plus. »

En effet, au mois de décembre qui suivit l'apparition, à la Salette, à Corps et dans les environs, il restait à peine de pommes de terre ce qu'il en fallait pour ensemencer les champs au sortir de l'hiver.

Jusque-là, la *Belle Dame* a parlé le français; or, les deux pâtres ne comprenaient pas cette langue qui n'était guère usitée à Corps avant l'apparition; n'étant, du reste, allés à l'école ni l'un ni l'autre, ils n'avaient pas pu l'apprendre. A cet endroit du discours, Mélanie interroge du regard Maximin, comme pour lui demander ce que signifie un tel langage.

La *Belle Dame* alors, avec une maternelle condescendance : « Mes enfants, dit-elle, vous ne comprenez pas le français, je vais vous le dire autrement. » Elle reprend en patois ces mots : *Si la récolte se gâte*, etc., et elle poursuit son discours toujours en patois. Chose étonnante : le soir même, les enfants ont répété en français la première partie du discours qu'ils ne comprenaient point : les enfants, c'est-à-dire Maximin, qui avait à peine pu, en trois ans, apprendre le *Pater* et l'*Ave*, et Mélanie, qui ne savait encore que faire le signe de la croix !

Voici la traduction des paroles que la Sainte Vierge a prononcées en patois : « Si vous avez du blé, il ne faut pas le semer; tout ce que vous sèmerez, les bêtes le mangeront; ce qui viendra tombera en poussière quand vous le battrez. Il viendra une grande famine : avant que la famine vienne, les enfants au-dessous de sept ans prendront un tremblement et mourront entre les bras des personnes qui les tiendront; les autres feront pénitence par la famine. Les noix deviendront mauvaises et les raisins pourriront. »

La plupart de ces prophétiques menaces se sont déjà accom-

plies dans diverses localités. Que de fléaux nous ont affligés depuis 1846!

Après ces mots: « Les raisins pourriront, » la *Belle Dame* continue de parler à haute voix. Tout en voyant le mouvement de ses lèvres, Mélanie ne l'entend plus. Maximin reçoit un secret en français. Bientôt après, la Vierge s'adresse à la petite bergère et Maximin cesse de l'entendre. Elle confie aussi à Mélanie un secret également en français et plus long, paraît-il, que celui de Maximin.

Les enfants ont été d'une discrétion merveilleuse à garder leur secret pendant cinq ans; mais, en 1851, le Pape Pie IX, de sainte mémoire, ayant manifesté le désir de le connaître, ils se décidèrent à l'écrire dans deux lettres séparées, qui furent scellées du sceau de l'évêché de Grenoble et confiées à deux vicaires généraux de ce diocèse: MM. Rousselot et Gerin. Ces messieurs furent admis à une audience du Saint-Père le 18 juillet 1851. Après avoir lu la lettre de Maximin, Pie IX dit: « C'est bien là la naïveté d'un enfant. » Puis, pendant la lecture de la lettre de Mélanie, qui sembla plus longue que celle de Maximin, le Saint-Père devint fort triste et, à la fin, il prononça ces paroles: « Ce sont des fléaux qui menacent la France: elle n'est pas seule coupable; l'Allemagne, l'Italie, toute l'Europe est coupable et mérite des châtiments. Ce n'est pas sans raison que l'Eglise est appelée militante, et vous en voyez ici le capitaine. »

La Vierge, poursuivant ensuite son discours de manière à être entendue des deux bergers: « S'ils se convertissent, dit-elle, les pierres et les rochers se changeront en monceaux de blé, et les pommes de terre se trouveront ensemencées par les terres. »

Expressions figurées que la Vierge emploie pour annoncer aux hommes de grandes prospérités temporelles s'ils reviennent à Dieu. De semblables locutions se trouvent presque à chaque page dans nos Saints Livres. Le Seigneur ne dit-il pas lui-même à Moïse: « J'introduirai mon peuple dans une terre fertile où ruissellent le lait et le miel. »

On le voit, les menaces de la Vierge de l'Apparition ne sont que conditionnelles, et il dépend de nous de changer en bénédictions les malédictions qu'elle nous fait redouter.

S'adressant ensuite d'une manière plus spéciale aux deux bergers, la *Belle Dame* leur dit: « Faites-vous bien votre prière, mes enfants? — Oh! non, Madame, guère bien, répondirent-

ils tous deux avec franchise. — Ah! mes enfants, reprit-elle aussitôt, il faut bien la faire, soir et matin. Quand vous ne pourrez pas mieux faire, (il faudra) dire seulement un *Pater* et un *Ave Maria;* et quand vous aurez le temps, (il faudra) en dire davantage.

« Il ne va que quelques femmes âgées à la messe. Les autres travaillent le dimanche tout l'été; et l'hiver, quand ils ne savent que faire, ils ne vont à la messe que pour se moquer de la religion. Le Carême, ils vont à la boucherie comme des chiens. »

Cette parole paraît dure : mais l'est-elle assez pour flétrir, comme il le mérite, le sensualisme de quelques chrétiens de nos jours?

« N'avez-vous jamais vu du blé gâté, mes enfants? » demanda enfin la céleste Messagère.

Et les deux bergers de répondre : « Non, Madame. »

Puis, s'adressant à Maximin :

« Mais toi, mon enfant, dit-elle, tu dois bien en avoir vu une fois vers la terre du Coin (1), avec ton père. Le maître de la pièce (de blé) dit à ton père : « Venez voir mon blé gâté. » Vous y êtes allés tous les deux. Il prit deux ou trois épis dans sa main, puis il les froissa et tout tomba en poussière. Puis vous vous en retournâtes. Quand vous étiez encore à une demi-heure de Corps, ton père t'a donné un morceau de pain, en te disant : « Tiens, mon enfant, mange encore du pain cette année ; je ne sais pas qui en mangera l'année prochaine, si le blé continue encore comme ça (à se gâter). »

« Oh! oui, Madame, je m'en souviens à présent, répondit Maximin; tout à l'heure je ne m'en souvenais pas. »

Quoi de plus touchant que ces humbles détails! Comme ils nous révèlent cette maternelle tendresse, à laquelle rien n'échappe, ni cette terre solitaire du Coin, où les épis de blé tombent en poussière, ni les sollicitudes d'un pauvre montagnard, qui craint de n'avoir pas de pain à donner à son enfant!.....

La Sainte Vierge termine son discours par ces paroles prononcées en français : « Eh bien! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple. » Puis, s'éloignant des deux bergers,

---

(1) C'est le nom d'un petit hameau de la commune de Corps.

elle traverse la Sézia. Au milieu du lit de ce ruisseau est une pierre sur laquelle elle semble poser les pieds.

Elle leur répète ensuite une seconde fois, sans se retourner vers eux, ces mêmes paroles : « Eh bien ! mes enfants, vous le ferez passer à tout mon peuple. » Et elle se dirige vers le monticule qu'avaient gravi les bergers pour découvrir leur troupeau. Ses pieds ne font aucun mouvement ; elle glisse au-dessus de l'herbe qu'elle effleure à peine. Comme entraînés par un charme irrésistible, les enfants la suivent ; Mélanie la devance même un peu ; Maximin est à la gauche, et à deux ou trois pas de la Sainte Vierge, qui parcourt ainsi un espace de trente-huit à quarante pas.

Dès que la *Belle Dame* est parvenue sur le plateau, elle s'élève à la hauteur de 1m,50 environ, reste un instant suspendue dans les airs, porte ses regards vers le ciel, puis les abaisse vers la terre dans la direction du *Sud-Est*, c'est-à-dire du côté de Rome.

A cet instant, ses larmes cessent de couler ; elles n'avaient point tari durant tout son discours.

Mélanie se trouvait alors en face de la Sainte Vierge, Maximin à sa droite, un peu en arrière.

« Puis, nous n'avons plus vu la tête, disent les deux bergers dans leur naïf récit, plus vu les bras, plus vu le reste du corps. Elle semblait se fondre. Il resta, dit Maximin, une grande clarté que je voulais attraper de la main, avec les fleurs qu'elle avait aux pieds ; mais il n'y eut plus rien. Et Mélanie me dit : « Ce doit-être une grande sainte. » Et je lui dis : « Si nous avions su que c'était une grande sainte, nous lui aurions bien dit de nous mener avec elle. — Ah ! si elle y était encore, » ajouta Mélanie. Nous regardâmes bien, continue la petite bergère, pour voir si nous ne la voyions plus. Après, nous étions bien contents, et nous avons parlé de tout ce que nous avions vu. Ensuite, nous fûmes garder nos vaches. »

Le soir même, les enfants racontèrent cet événement ; ils l'ont raconté depuis à des milliers de pèlerins, avec une sincérité et une fermeté de conviction qui ne se sont jamais démenties ; leur récit s'est répandu presque aussitôt dans toute la France et dans tout l'univers.

La Vierge assise avait les pieds dans le lit desséché d'une source complètement tarie le jour de l'apparition, et qui, avant le 19 septembre 1846, ne coulait qu'à la fonte des neiges ou après les grandes pluies. C'est un fait avéré. Depuis

l'apparition, elle n'a jamais tari; et les gouttes de cette eau, appelée *miraculeuse*, ont été répandues par la piété à travers le monde, et ont opéré de toutes parts des merveilles. Ces faveurs multipliées sont relatées chaque mois dans les *Annales de Notre-Dame de la Salette* (1).

La Sainte Vierge portait sur sa tête une couronne de roses surmontée d'un diadème éclatant, comme il convenait à la Reine du ciel. Sa coiffure cachait complètement ses cheveux. Sur sa poitrine était jeté un fichu, à l'extrémité duquel était une grande chaîne, figurant sans doute le poids de nos péchés qui pèsent sur le cœur de cette divine Mère. Une autre chaîne plus petite pendait à son cou, et supportait une croix avec un Christ d'une clarté éblouissante; à droite de la croix étaient des tenailles, et à gauche un marteau. Marie voulait nous rappeler la Passion de Jésus, dont le souvenir suffirait à nous rendre saints.

La robe de la Vierge était toute lumineuse, mais d'une forme simple; devant elle pendait un tablier. C'est là l'humble Vierge de Nazareth qui donne aux femmes chrétiennes une leçon de modestie et de simplicité. Les mains de l'auguste Messagère restèrent voilées, pendant tout le discours, par les longues manches de sa robe; et un rayon de lumière éblouissante déroba son visage à Maximin; Mélanie seule a pu découvrir cette beauté céleste, empreinte d'une tristesse profonde, qui a ravi son cœur. La Sainte Vierge était d'une très haute taille. Sa voix résonnait pareille à un concert céleste. « Il semblait que nous mangions ses paroles, » ont dit les petits bergers.

Ces faits, dont il n'est pas possible de contester l'authenticité, ont été examinés successivement par trois Commissions, nommées en 1846 et en 1847, par Mgr Philibert de Bruillard, évêque de Grenoble. Quatre ans plus tard, le 19 septembre 1851, ce sage et pieux prélat portait, après l'avoir soumis au cardinal préfet de la Sacrée Congrégation des Rites, son jugement doctrinal, dans lequel il déclare l'Apparition de Notre-Dame de la Salette *indubitable et certaine*.

Dès lors, le Saint-Siège combla de faveurs les pèlerins, les missionnaires de la Salette et les membres de l'Archiconfrérie établie sous ce vocable. Cette Archiconfrérie compte plus de 500 confréries affiliées et des associés innombrables. Pour

(1) On s'abonne au pèlerinage, prix : 2 francs.

participer à leurs prières, il suffit de faire inscrire ses noms et prénoms sur les registres du pèlerinage.

Dès 1846, les foules accoururent; et le premier anniversaire de l'apparition n'attira pas moins de 50 000 visiteurs.

Un magnifique sanctuaire, un couvent de missionnaires et de religieuses ont été bâtis sur les lieux de l'apparition. Elevé par Léon XIII au rang de basilique mineure, à la prière de Mgr Fava, évêque de Grenoble, le sanctuaire a été consacré le 20 août 1879, par Mgr Paulinier, archevêque de Besançon, en présence de S. Em. le cardinal Guibert, archevêque de Paris; de NN. SS. Pichenot, archevêque de Chambéry; Fava, évêque de Grenoble; Cotton, évêque de Valence; Delannoy, évêque d'Aire; Bonnet, évêque de Viviers; Robert, évêque de Marseille; Terris, évêque de Fréjus; Mermillod, vicaire apostolique de Genève. Le lendemain, S. Em. le cardinal Guibert couronnait, de la part de Sa Sainteté, la statue de Notre-Dame de la Salette, en présence des mêmes prélats et de 15000 pèlerins. Une indulgence plénière est accordée à ceux qui visitent le sanctuaire, y font la Sainte Communion et y prient aux intentions du Saint-Père.

Les missionnaires de la Salette expulsés ont dû se réfugier à l'étranger. Ils ont une maison importante à Tournai (Belgique).

Les Chapelains qui font le service du pèlerinage donnent, chaque année, trois retraites publiques, de cinq jours chacune. La première avant la fête du 2 juillet; la deuxième, avant le 15 août; et la troisième se termine le 19 septembre.

Le sanctuaire de la Sainte Montagne n'est pas le seul que possède Notre-Dame de la Salette; plus de mille chapelles ou monuments publics lui ont été dédiés dans le monde, et, partout où elle est invoquée, elle répand des bienfaits.

Heureuses donc les âmes qui la prieront avec confiance; plus heureuses encore celles qui seront dociles à ses enseignements, qui à ses larmes mêleront leurs larmes, qui s'uniront à elle dans une constante prière et dans la pratique de la pénitence, pour apaiser la colère de Dieu!

Trois fois heureuses, enfin, celles qui, non contentes de tirer profit pour elles-mêmes de sa miséricordieuse apparition, *feront passer* autour d'elles, selon la mesure de leur influence, les paroles de Marie, inspirant aux autres la haine du péché qui a fait couler ses pleurs, et surtout du blasphème, de la profanation du dimanche, de la violation de l'abstinence et du jeûne, et de l'oubli de la prière!

TABLE DES MATIÈRES

Section seconde. — C'est pour nous un devoir et un besoin d'aimer Dieu.

SECONDE PARTIE

Comment en pratique acquérir et exercer l'amour divin.

SECTION PREMIÈRE. — MOYENS D'ACQUÉRIR L'AMOUR DE DIEU.

SECTION SECONDE. — MANIÈRE D'EXERCER ET DE FORTIFIER EN NOUS L'AMOUR DE DIEU.

APPENDICE

Imprimerie P. FERON-VRAU, 3 et 5, rue Bayard, Paris, VIIIe.

LIVRES RELIÉS & BROCHÉS

(1898)

Ayant leur place dans la bibliothèque du clergé et des communautés, et livres pour étrennes, prix et récompenses, offerts au clergé et aux communautés religieuses à un bon marché exceptionnel. Au profit des écoles apostoliques. (Ce catalogue annule les précédents; qu'on le remarque bien.)

APPROBATION

Nous approuvons la propagande de bons livres qu'entreprend le R. P. Berthier, missionnaire de la Salette. Son but n'est que de faire arriver, dans les familles, pour le bien des âmes, des ouvrages sérieusement utiles et pratiques. Aussi la recommandons-nous chaleureusement à l'attention et au zèle du clergé et des communautés religieuses.

MUSSEL, *vicaire général.*

Grenoble, ce 15 septembre 1894.

Encouragé par l'approbation de nos supérieurs ecclésiastiques, c'est avec confiance que nous présentons à nos confrères dans le sacerdoce, à MM. les doyens des divers diocèses, à MM. les directeurs des Petits Séminaires et collèges ecclésiastiques, à MM. les aumôniers et aux supérieurs et supérieures de communautés, aux directrices d'écoles libres, la collection des ouvrages énumérés ci-dessous, priant les prêtres de vouloir bien la communiquer à leurs confrères, surtout dans les conférences ecclésiastiques, et les supérieurs et supérieures des grandes communautés, de la faire connaître aux membres des diverses résidences réunies pour les retraites.

Les prêtres et les hommes les plus sérieux regrettent que les distributions de prix, qui sont un moyen des plus efficaces de faire arriver des livres utiles dans les familles et de leur former une bibliothèque

chrétienne, ne leur offrent souvent que des ouvrages qui n'atteignent qu'imparfaitement ce but. C'est pourquoi nous avons entrepris, pour les écoles et pensionnats chrétiens, une série de publications, à l'aide desquelles nous espérons faire quelque bien à l'enfance, à la jeunesse et aux parents eux-mêmes.

Ce qui fait qu'on choisit souvent des ouvrages nuls, c'est le bon marché ou la beauté du format, des gravures et des reliures. Nous espérons arriver à livrer à d'aussi bonnes conditions que qui que ce soit, si on s'adresse directement à nous, les livres dont nous avons conservé la propriété.

Nous savons aussi que, parfois, les enfants et les parents aiment des nullités amusantes; mais, est-il bon de flatter un goût si frivole? Et, du reste, ne trouve-t-on pas plus d'intérêt à lire des ouvrages historiques, renfermant les traits les plus remarquables de noblesse et de vertus, tels que nous les publions dans les volumes suivants? Des âmes religieuses ne doivent-elles pas chercher à édifier plutôt qu'à amuser? Et pendant que dans certaines écoles antichrétiennes, on risque de faire des distributions de prix un moyen de perversion, n'est-il pas bon que nous en fassions une sorte d'apostolat?

Il suffit de faire ces remarques pour compter sur le concours du clergé, des communautés religieuses et des écoles libres.

Nous avons, pour les distributions de prix, dans le format in-8°, les ouvrages annoncés dans la première partie de ce catalogue, et la plupart de ces ouvrages sont historiques : ils seront lus par conséquent avec intérêt; mais le *Livre de tous*, la *jeune Fille et la Vierge chrétienne*, format in-8° et in-16; *Des Etats de vie et de la Vocation;* le *jeune Homme comme il faut*, format in-16; le *Livre des petits enfants*, format in-8°, sont des ouvrages sérieusement utiles qui sont estimés capables de faire un vrai bien. Toutes les personnes qui sont vouées à l'enseignement gagneraient non seulement à lire le *Livre de tous*, mais même à en posséder complètement la doctrine, afin d'être à même d'instruire sérieusement les enfants sur les vérités de la foi, de résoudre leurs doutes et de donner une solution à leurs objections. Les notions vraies sur la vocation, sur Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur la Sainte Vierge, dont on doit si souvent parler aux enfants, se trouvent dans le traité des *Etats de vie*, qui a été examiné à Rome, et dans les ouvrages qui ont pour titre *Notre-Seigneur Jésus-Christ* et *La Vierge Marie*. Il est facile, d'ailleurs, quand on donne à un enfant plusieurs livres de prix du format in-8°, d'insérer parmi eux un livre ayant de la valeur, bien qu'il soit de moindre dimension, comme il est à propos de placer quelques ouvrages de doctrine à côté des livres historiques.

Quant à la *Mère selon le cœur de Dieu* et à l'*Homme tel qu'il doit être*, bien qu'ils ne soient pas écrits pour les enfants, il ne pourrait être qu'agréable aux parents de recevoir, de la main de leur enfant, auquel ses maîtres ou ses maîtresses auraient appris à le leur offrir de bonne grâce, un livre qui leur rappellerait tous leurs devoirs et les exciterait à les remplir. Les écoles religieuses ne pourraient qu'y gagner et l'enfant lui-même ferait ainsi à ses parents l'hommage filial d'une partie de ses succès. Du reste, les institutrices sont souvent plus mères que les mères elles-mêmes, et elles trouveront dans la *Mère selon le cœur de Dieu* des conseils précieux sur le grand art de l'éducation de l'enfance. Ajoutons que la *jeune Fille et la Vierge chrétienne* sera lue avec grand fruit par les religieuses, et l'*Homme* et le *jeune Homme* par les instituteurs de la jeunesse.

I. FORMAT IN-8°

1° **Notre-Dame de la Salette,** *son apparition, son culte*, par l'abbé J. Berthier, missionnaire de la Salette. Un bel in-8° orné de 10 photogravures, encadrement rouge à chaque page, papier fort et teinté. (Pouvant être donné comme livre de prix.)

Prix : broché, avec couverture imprimée en deux couleurs, 0 fr. 75; 12 exemplaires pris à la fois, 7 francs; 26 exemplaires, 14 francs; 54 exemplaires, 28 francs; 112 exemplaires, 56 francs. Qu'on remarque que plusieurs maisons d'éducation, plusieurs prêtres qui se concerteraient pour en prendre 100 exemplaires à la fois auraient chaque volume à 0 fr. 50. Le port n'est pas compris dans les prix ci-dessus indiqués, et chaque volume coûte 0 fr. 25 de port. Si on demande ces livres brochés avec papier de couleur, doré et ornementé, à effet, ou reliés en toile gaufrée avec ornements dorés, les prix ci-dessus restent les mêmes; mais on doit ajouter invariablement 0 fr. 10 par chaque volume ainsi broché, et 0 fr. 40 par chaque volume relié.

2° **Un Bouquet des plus belles fleurs.**

3° **Une Corbeille des plus belles fleurs.**

4° **Une Guirlande des plus belles fleurs.** Chacun de ces trois derniers livres est un recueil de paroles et de traits historiques remarquables et forme un beau volume in-8°, avec encadrement rouge à chaque page, fort papier, teinté, orné de 10 gravures, faisant très bien comme livre de prix.

Prix : chacun de ces trois volumes, broché avec une couverture imprimée en deux couleurs, coûte 1 fr. 25 par unité; 12 exemplaires, 12 francs; 36 exemplaires, 21 fr. 60.

Si on désire ces ouvrages reliés en toile de belle couleur, gaufrée et avec ornements dorés, les prix ci-dessus restent invariables; mais il faut y ajouter 0 fr. 45 par volume relié en toile avec ornements or.

Le meilleur et le seul moyen d'obtenir une diminution de prix, au delà de laquelle il est impossible, vu le tirage en rouge et les gravures, de faire aucune remise à qui que ce soit, est de prendre 36 volumes à la fois, soit du **Bouquet des plus belles fleurs,** soit de la **Corbeille,** soit de la **Guirlande,** ou bien 12 volumes de chacun d'eux. Alors on a les trois douzaines, ou les 36 volumes, brochés d'une manière ordinaire, à 21 fr. 60, et reliés à 36 francs, c'est-à-dire 1 franc le volume. Le port n'est pas compris dans les prix ci-dessus et chacun de ces trois volumes brochés coûte, par la poste, 0 fr. 45 de port. On peut aussi demander le **Bouquet** et la **Corbeille des plus belles fleurs,** réunis en un seul volume relié en belle toile

ornée. On aurait ainsi un fort volume in-8° pouvant faire un prix de valeur, qu'il ne faudrait pas toutefois donner en récompense à l'enfant qui aurait reçu déjà ces deux volumes séparément. Par unité, relié, 1 fr. 75; par douzaine, 1 fr. 50; doré 2 francs; le port en sus.

5° **Paroles et traits historiques remarquables.** Un volume in-8°. Ce volume renferme tout le contenu des trois volumes précédents, mais sur un papier de moindre valeur.

Prix : broché, 2 francs; relié, 2 fr. 50; le port, 0 fr. 50 en sus; 100 exemplaires, brochés, 150 francs; reliés, 200 francs; le port en sus.

Ce volume, qui ferait plus de bien dans les familles comme livre de prix, car il est plus complet que les précédents, est par là même plus cher. Mais les prêtres y trouveront une mine abondante pour parsemer leurs instructions de traits historiques. Nous y avons recueilli tout ce que nous avons trouvé de plus remarquable dans plus de 30 volumes parcourus dans ce but. Une table générale, à la fin du livre, indique les traits que l'on peut appliquer à chaque sujet de la prédication. Nous sommes persuadé qu'il n'existe rien d'aussi complet, ni d'aussi pratique en ce genre, autrement nous n'aurions pas entrepris ce long travail. Il n'est pas nécessaire de faire remarquer que rien ne rend la prédication intéressante, rien ne réveille et ne soutient l'attention d'un auditoire comme les histoires; rien que le peuple retienne mieux. Le moyen le plus facile de l'émouvoir, de lui inspirer des sentiments généreux, ce n'est pas assurément de lui faire de grandes considérations, mais de lui présenter de grands modèles. Une courte leçon est vite comprise, quand on la voit pratiquée pour ainsi dire sous ses yeux. Nous prions nos jeunes confrères qui débutent dans la carrière de la chaire de tenir grand compte de ces réflexions dans la composition de leurs discours; le succès de leur ministère et le bien des âmes y sont grandement intéressés.

6° **La jeune Fille et la Vierge chrétienne à l'école des Saints,** par le même auteur, 8e édition. Un beau volume in-8° plus fort que tous les précédents, orné de 15 gravures, encadrement rouge à chaque page.

Prix : Edition in-8° broché, avec couverture imprimée en deux couleurs, par unité, 1 franc; par nombre, 0 fr. 85; cartonné, papier de luxe, par unité, 1 fr. 20; par nombre, 1 franc; reliure avec une belle toile ornée, par unité, 1 fr. 30; par nombre, 1 fr. 20; tranche dorée, 0 fr. 25 en sus.

Ce livre a été traduit en allemand, en espagnol et en italien. Nous prions les directrices des maisons d'éducation d'en remarquer l'approbation suivante :

« Nous approuvons de tout cœur la 8e édition du livre intitulé : *La jeune Fille et la Vierge chrétienne à l'école des Saints.*

» La première partie de cet ouvrage traite des vertus que la jeune

personne et la vierge chrétienne doivent pratiquer envers Dieu, envers les supérieurs et le prochain, et envers elles-mêmes. La deuxième les prémunit contre les écueils qu'elles doivent redouter et fuir ; et la troisième leur indique les moyens de pratiquer la vertu et de surmonter les obstacles qui s'opposent à leur sanctification.

» Ce plan embrasse les sujets les plus pratiques; et, sur chacun de ces sujets, l'auteur, le plus souvent, laisse parler les Pères et les Docteurs de l'Eglise ; il offre à ses lectrices les plus beaux passages des lettres et des livres, adressés aux vierges chrétiennes par saint Athanase, saint Basile, saint Chrysostome, saint Ambroise, saint Augustin, saint Jérôme, saint Bernard et par d'autres saints Docteurs. A côté des paroles de ces saints personnages, se trouvent des exemples empruntés à l'histoire de l'Eglise ou à la vie des saintes les plus illustres. Choisis avec soin, ces exemples sont lus avec intérêt, et, en même temps, ils confirment et élucident le conseil qu'ils accompagnent. Un petit traité de la vocation, — sujet qui intéresse si vivement toute personne qui réfléchit, — a été ajouté, comme appendice, à la fin du volume. L'ouvrage se termine par un règlement de vie, les offices du dimanche et des exercices de piété entremêlés de réflexions pieuses et instructives, en sorte que ce livre peut devenir utilement le manuel des jeunes personnes et des vierges chrétiennes vivant au milieu du monde.

» Cette nouvelle édition est plus complète encore que les précédentes. Les institutrices des jeunes filles ne peuvent pas, à notre avis, leur offrir de prix plus utiles pour elles.

Grenoble, ce 2 août 1892. « Mussel, *vicaire général.* »

7° **Le Livre des petits enfants.** Bel in-8°, orné de gravures, encadrement rouge à chaque page, nombreux traits historiques commentant une doctrine chrétienne à la portée des enfants de six ans, même prix que le livre précédent.

Notez bien. — Nous avons aussi une belle édition in-8° du *Livre de tous*, du *Jeune Homme comme il faut*, de **Notre-Seigneur Jésus-Christ** et de la **Vierge Marie.** Le format in-8° de tous ces ouvrages est orné de gravures. (*Voir plus loin.*)

II. FORMAT IN-16

1° **La jeune Fille et la Vierge chrétienne à l'école des Saints.** Comme ce livre est appelé à être le manuel des jeunes filles, nous en avons fait une édition portative in-16, formant un joli volume de près de 400 pages, ornée de gravures, que nous cédons pour la propagande à un bon marché rare.

Prix : broché, par unité, 1 franc; par nombre, 0 fr. 75. Relié en belle toile ornée, par unité, 1 fr. 30; par nombre, 1 fr. 10; tranche dorée, 0 fr. 25 en plus, port 0 fr. 35 en sus.

2° **Le Livre de tous**, par l'abbé J. Berthier, M. S., 4e édition augmentée. Grand in-18 de 470 pages, orné de 24 gravures.

Prix : broché, 1 fr. 25 ; avec une belle reliure en toile de belle couleur et ornements dorés, 1 fr. 50. Pris en nombre, relié, 1 franc, broché. 0 fr. 75 ; le port en sus.

Les premières éditions de ce livre, qui est comme la théologie du peuple, se sont écoulées rapidement. Cette nouvelle édition est bien plus complète que les précédentes et rien n'a été négligé pour que l'impression fût en harmonie avec l'importance pratique du livre.

Un bon nombre de prêtres nous ont demandé à la fois 100 exemplaires de ce livre, afin de le faire arriver dans toutes les familles de leur paroisse. Aussi plus de 40000 exemplaires s'en sont-ils écoulés rapidement.

« Non seulement nous approuvons la nouvelle édition du *Livre de tous,* mais encore nous en recommandons la lecture assidue aux prêtres et aux fidèles. Les prêtres y trouveront ce qu'ils doivent enseigner à leurs ouailles, pour les préserver de l'ignorance religieuse qui est le grand péril de notre temps. Les fidèles, outre l'exposition claire, précise et complète des vérités qu'ils ne doivent jamais oublier, et des devoirs qu'ils ont à remplir, y trouveront la réponse aux objections des impies et des indifférents de nos jours, avec des traits historiques bien choisis, qui ne peuvent que les intéresser en les édifiant.

» Aussi faisons-nous des vœux pour qu'un chapitre de ce livre soit lu dans toutes les familles, tous les jours dans les veillées d'hiver, et durant l'été au moins le dimanche. Quel profit résulterait pour les âmes, de cette pratique ! Les bonnes lectures, autrefois si communes, sont, hélas ! remplacées aujourd'hui par celles de feuilletons ou de journaux qui faussent l'esprit et pervertissent le cœur.

» MM. les curés, les directeurs de maisons d'éducation, les instituteurs et institutrices feraient une œuvre de zèle en donnant cet ouvrage en récompense à leurs choristes, à leurs enfants et en leur faisant promettre de le lire en famille. Par ce moyen, l'instruction religieuse se répandrait dans le peuple fidèle, et les âmes ne seraient pas sans défense contre les attaques des ennemis de Dieu.

» C'est ce qui a été compris déjà ; car les premières éditions du *Livre de tous*, tirées à un nombre considérable d'exemplaires, se sont écoulées rapidement. Tout présage un succès plus grand encore pour l'avenir à ce livre, car il est de ceux qui demeurent parce qu'ils sont pratiques.

» F. Mussel, *vicaire général.* »

Le Livre de tous, un beau volume in-4°, avec 35 gravures, pour livre de prix. Dans ce magnifique volume, on a retranché tout ce qui, dans l'édition complète, ne convenait pas aux enfants.

Prix : relié en percaline, **1** fr. **50** le volume, port **0** fr. **60** en sus. Des remises sont faites à ceux qui le demandent en nombre.

3° **La Mère selon le cœur de Dieu,** *ou devoirs de la mère de famille à l'égard de ses enfants*, 5e édition. Un beau volume in-16 de 400 pages.

Ce livre, destiné aux mères de famille, leur expose d'une manière complète leurs devoirs, il peut être lu avec fruit par les institutrices et par les religieuses qui s'occupent de l'éducation; sujet qu'il traite longuement. Il a été traduit en allemand et en italien.

Voici le compte rendu qui a été fait de cet ouvrage par M. Mussel, vicaire général de Grenoble :

« J'ai lu avec beaucoup d'intérêt le livre intitulé : *La Mère selon le cœur de Dieu.* Après un court préambule, il expose successivement les obligations qu'impose à la mère chrétienne la double éducation de ses enfants, l'éducation physique et l'éducation spirituelle. Ce plan, simple, naturel et complet, est heureusement conçu et solidement exécuté. Le style de l'ouvrage est clair, facile, correct, simple, onctueux, parfaitement approprié au sujet. Quant au fond, tout y respire la sagesse, la prudence, en même temps que la foi et la piété. Je forme donc le vœu que cet excellent ouvrage devienne le manuel des mères chrétiennes. »

Pour les distributions de prix, nous aurons une édition de propagande de cet ouvrage. Nous ferons graver sur la toile ornée des reliures ces mots :

A MA MÈRE, HOMMAGE DE MES SUCCÈS,

afin que, par le moyen des distributions de prix, ce livre, si utile aux mères de famille, puisse leur arriver par leurs enfants.

PRIX : broché, 1 franc; relié percaline, 1 fr. 50, le port en sus. Des remises seront faites à ceux qui le demanderont en nombre.

4° Des Etats de vie chrétienne et de la Vocation, *d'après les docteurs de l'Eglise et les théologiens*, par le même, nouvelle édition, un volume in-16 de près de 300 pages.

PRIX : par unité, relié, 1 fr. 25; en nombre, 1 franc; broché, en nombre, 0 fr. 75; par unité, 1 franc; le port en sus.

Il n'est pas de question qui intéresse autant le bonheur temporel et éternel que celle de la vocation. Il n'en est point, par conséquent, qui doive être étudiée avec plus de soin par le prêtre surtout. Son ministère le met à même d'être consulté souvent sur le choix d'un état, et sa décision influe sur tout l'avenir d'une âme.

Les notions nettes et vraies de la vocation se trouvent dans les Pères et les théologiens, et non dans les préjugés du monde, ni même dans certains écrits qui n'émettent que les idées personnelles de leur auteur. Le *Messager du Sacré-Cœur de Jésus*, en annonçant le livre que nous publions, remarquait que *presque tous les ouvrages modernes renferment sur ce point capital des notions et des règles complètement opposées à la doctrine des grands docteurs catholiques;* et il ajoutait : *C'est la doctrine des grands maîtres, la vraie doctrine catholique que renferme le présent ouvrage.* Rien, en effet, dans ce volume qui ne soit appuyé sur les plus graves autorités, les Pères, saint Thomas, saint Liguori, Suarez, Lessius; et ce livre a été examiné par la censure pontificale. La première édition est sortie des presses de l'imprimerie de la Propagande, avec

l'*Imprimatur* du Maître du Sacré Palais apostolique; aussi s'est-elle écoulée rapidement.

5° **La Vierge Marie,** *son culte, la dévotion envers elle,* par le même. In-16 de plus de 170 pages.

PRIX : relié toile, par unité, 0 fr. 85; par nombre, 0 fr. 75; broché, 0 fr. 60; port en sus.

Edition in-8°, encadrement rouge et gravures; broché, 0 fr. 75 par unité; cartonné, 0 fr. 90; relié, 1 fr. 25; le port, 0 fr. 40 en sus.

Cet ouvrage condense en quelques pages la doctrine des saints et des théologiens sur la Sainte Vierge. Il justifie son culte, fait connaître en quoi il consiste, expose les principales pratiques de dévotion envers Marie. Nous le croyons propre à donner une haute idée de cette divine Vierge et à exciter les âmes à recourir à elle avec confiance, tout en préservant leur dévotion de toute illusion.

6° **Notre-Seigneur Jésus-Christ,** *ce que nous lui devons,* par le même. Ce livre a aussi deux éditions, l'in-16 et l'in-8° avec gravures. Pour les deux éditions reliées et brochées, les prix sont les mêmes qu'au numéro précédent.

Cet ouvrage est, par rapport à Notre-Seigneur, ce qu'est le précédent par rapport à la Vierge Marie. Il fait connaître l'Homme-Dieu, ce qu'il est en lui-même, ce qu'il est pour nous, ce que nous lui devons. Est-il une connaissance plus belle et plus nécessaire? *La vie éternelle, c'est de vous connaître, vous seul vrai Dieu, ainsi que Jésus-Christ que vous avez envoyé.*

7° **L'Etat religieux,** *son excellence, ses obligations, ses privilèges,* par le même. Un volume in-16. A l'usage des communautés religieuses des deux sexes et des prêtres qui les dirigent.

« Nous donnons volontiers notre approbation au nouvel ouvrage du P. Berthier qui a pour titre l'*Etat religieux, son excellence, ses obligations, ses privilèges.* Dans un format modeste, il renferme les enseignements de la saine théologie sur ces questions. Les avantages de l'état religieux, établi par Notre-Seigneur et si estimé de tous les saints et de tous les vrais chrétiens, les obligations qu'il impose, y sont exposés brièvement, clairement et avec la précision de doctrine qui caractérise les autres ouvrages du même auteur. Nous espérons donc que ce livre ne tardera pas d'être le manuel de toutes les âmes consacrées à Dieu. » F. Mussel, *vicaire général.* »

Prix : broché par unité, 1 franc; par nombre, 0 fr. 75; relié par unité, 1 fr. 25; par nombre, 1 franc; le port, 0 fr. 25 en sus.

8° **L'Homme tel qu'il doit être,** un beau volume qui se vend au même prix que le *Livre de tous.* Ce livre est le

manuel des hommes de toutes conditions. Ils y apprendront tout ce qu'ils doivent faire et éviter pour remplir la grande mission que Dieu leur a confiée sur la terre. Nous avons recueilli dans ce volume tout ce que nous avons trouvé de plus beau à l'usage des hommes dans la patrologie grecque et dans la patrologie latine, que nous avons parcourues dans le but d'être utile à nos lecteurs.

9° **Le jeune Homme comme il faut,** beau volume in-18, même prix que le *Livre de tous*. Cet ouvrage contient tout ce qui, dans l'*Homme tel qu'il doit être,* peut convenir aux jeunes gens, et en plus quelques réflexions spéciales pour eux. Nous comptons sur le zèle de nos confrères et en particulier des directeurs de patronages pour faire arriver ce livre à la jeunesse.

Pour les distributions de prix, nous avons fait une édition in-4° de cet ouvrage, ornée de nombreuses gravures, même prix que le *Livre de tous*, in-4°.

III. FORMAT IN-18

Quelle est ma vocation *et que dois-je conseiller aux autres sur le choix d'un état?* 3e édition in-18, par le même.

Cette brochure, écrite sous forme de dialogue, se lit avec intérêt et elle résume le traité des *Etats de vie*. Relié, par unité, 0 fr. 75; par nombre, 0 fr. 65. Broché, par nombre, 0 fr. 35; par unité, 0 fr. 50.

IV. FORMAT IN-32

1° **Neuvaine** *en l'honneur de Notre-Dame de la Salette,* précédée d'une notice historique, in-32 de plus de 400 pages.

Prix : relié, par unité, 0 fr. 75; par nombre, 0 fr. 60; broché, 0 fr. 40 par unité, le port en sus.

2° **La Notice** sur l'apparition de Notre-Dame de la Salette, imprimée séparément de la neuvaine format in-32, de plus de 220 pages, coûte 0 fr. 25 brochée; le port en sus. Rien n'a été ecrit de plus exact sur le fait de la Salette; et rien n'est plus propre à le faire connaître.

Nous recommandons aux prêtres, aux Frères et aux Sœurs enseignants la *Méthode facile pour préparer les petits enfants au Sacrement de Pénitence,* 4e édition. Ne se vend que broché.

Prix : 0 fr. 15, 10 francs le cent. Tous ceux qui enseignent l'enfance devraient l'avoir entre les mains.

Nous prions aussi instamment, pour l'amour des âmes les

Prêtres et les Sœurs hospitalières de se procurer et de répandre la *Méthode pour assister les mourants*, 3[e] édition.

PRIX : 0 fr. 30 la douzaine; 2 francs le cent; 11 francs le mille pour la propagande.

Petit récit de l'Apparition de Notre-Dame de la Salette, 4 francs le cent.

OUVRAGES DESTINÉS AUX PRÊTRES SEULS

(Pour ces ouvrages, des conditions particulières sont faites aux élèves des Grands Séminaires.)

Le Sacerdoce, *son excellence, ses obligations, ses droits, ses privilèges*, par M. l'abbé J. BERTHIER, M. S.

Livre de lecture et de méditation pour les prêtres et les séminaristes. In-16 de plus de 830 pages.

PRIX : net, broché, 2 francs; cartonné, 2 fr. 50; port, 0 fr. 60 en sus.

« Le *Sacerdoce, son excellence, ses obligations, ses droits, ses privilèges*. Depuis saint Chrysostome jusqu'à nos jours, que de livres ont été écrits sur ce grand sujet! Le P. BERTHIER a entrepris de les condenser dans un seul volume commode à porter et pouvant servir à la fois de livre de lecture et de méditation pour ses confrères.

» Dans la première partie du livre, l'auteur fait voir la source du sacerdoce dans le prêtre éternel, Jésus-Christ; puis il parle successivement de la préparation éloignée au sacerdoce qui se fait dans la famille, dans les écoles presbytérales et, au Petit Séminaire, de la préparation prochaine, au Grand Séminaire, par la réception des divers Ordres, dont il traite avec une précision parfaitement théologique; enfin, du sacerdoce lui-même, de la grâce sublime de l'ordination, du caractère qu'elle imprime, de la dignité à laquelle elle élève, des pouvoirs merveilleux qu'elle confère, de la mission sociale du prêtre.

» Dans la seconde partie, l'auteur traite des devoirs, des droits et des privilèges du prêtre. D'abord de la sainteté qu'exige le sacerdoce, des obstacles à surmonter et des moyens à prendre pour la conserver et l'augmenter; puis de la science ecclésiastique requise pour exercer avec fruit le saint ministère. Il passe ensuite aux lois de l'Église qui règlent la vie des clercs, leur interdisent certaines occupations séculières et certains jeux qui ne conviennent pas à leur état, et leur prescrivent certaines œuvres saintes. Viennent ensuite les bénéfices ecclésiastiques et les devoirs qu'ils imposent à ceux qui les confèrent et à ceux qui les possèdent; enfin les obligations qui naissent des fonctions que les ecclésiastiques exercent à raison de leur charge d'évêques, de chanoines, de curés, de coadjuteurs, d'aumôniers, de vicaires.

» Après les devoirs, l'auteur expose les droits et les privilèges.

» Il invoque tour à tour les Pères, les théologiens, les canonistes. Il a su mêler à leurs enseignements les exemples les plus frappants des prêtres

qui se sont sanctifiés dans le ministère pastoral, ce qui donne à son livre un intérêt particulier.

» Les détails les plus pratiques abondent aussi dans ce livre, fruit d'une longue expérience, aussi bien que de sérieuses études. Nous l'approuvons donc de tout cœur, et notre vœu le plus sincère est qu'il devienne le manuel des séminaristes et des prêtres.

» F. MUSSEL, »
V. G., Prélat de Sa Sainteté.

Grenoble, le 15 mai 1894.

Breve Compendium Theologiæ dogmaticæ et moralis *unà cum aliquibus notionibus Theologiæ canonicæ, liturgicæ, pastoralis et mysticæ, ac philosophiæ christianæ.* 4e édition (1898). Grand in-18 compact.

PRIX : net, 6 francs; *franco,* 6 fr. 50; par le même auteur.

Nous devons faire connaître l'extrait suivant du *Polybiblion,* revue de bibliographie universelle, sur cet important ouvrage :

En publiant cet ouvrage, le P. BERTHIER veut offrir aux prêtres les plus absorbés par les travaux du ministère un moyen facile de se remettre en mémoire les notions les plus importantes des diverses branches de la science sacrée. En 700 pages, à deux colonnes bien imprimées, faciles à lire, il leur présente toute la substance des manuels de théologie dogmatique et morale, de droit canonique, de liturgie et de philosophie, les plus justement estimés et les plus répandus. Il suffirait de lire chaque jour deux pages « de cet abrégé des abrégés » pour revoir en une année tout l'enseignement du Séminaire.

Sententiæ et Exempla biblica *e veteri et novo Testamento excerpta et ordinata ad usum concionatorum moderatorumque animarum et præsertim juniorum clericorum seminariorumque alumnorum, a P. J. BERTHIER, M. S.*

PRIX : broché, 1 fr. 25; relié, 1 fr. 50. Ce livre, relié, pourrait être donné en prix aux élèves des Séminaires. Pris par nombre, relié, 1 fr. 25; broché, 0 fr. 75; le port en sus, 0 fr. 15.

Ce nouvel ouvrage est comme un dictionnaire de textes par ordre alphabétique. Il donne sous chaque titre les versets de la Bible qui s'y rapportent naturellement; et dans les sujets les plus importants, ces textes sont si nombreux, si bien choisis et ordonnés, qu'avec ce seul livre, on pourrait exposer la vérité de la manière la plus complète et la plus saisissante.

Ce livre serait plus utile peut-être encore aux élèves des Grands et des Petits Séminaires qu'aux prédicateurs et aux confesseurs. C'est dans la jeunesse que l'esprit doit se meubler des saines maximes de la foi.

Abrégé de Théologie dogmatique et morale, *avec les notions les plus importantes de droit canon, de liturgie, de pastorale, de théologie mystique et de philosophie chrétienne,* par le même. Edition nouvelle en français. Bel in-8° de 800 pages (1896).

PRIX : broché, net *franco*, 6 francs.

Sous ce titre a paru la théologie la plus courte, la moins chère et la plus commode, que l'approbation suivante fera assez connaître :

« En donnant l'*Imprimatur* à l'édition latine de ce *Compendium*, nous disions que cet ouvrage, *soumis à un examen sérieux, avait été jugé apte à atteindre le but* que l'auteur s'était proposé en le publiant, *à cause de la pureté de sa doctrine et de l'exposition claire et sobre des questions*. Les nombreux lecteurs de ce livre ont confirmé ce jugement. Les revues théologiques les plus estimées ont fait l'éloge de ce travail, qui a demandé à son auteur de patientes recherches, dirigées par une longue expérience du ministère des missions. Ceux qui ont fait la critique de quelques détails ont avoué, nous le savons, qu'ils ne connaissent pas de résumé théologique plus exact.

» Cette édition nouvelle peut donc se présenter avec la confiance d'être accueillie plus favorablement encore. Rien n'a été négligé pour la rendre plus complète. La Somme de saint Thomas a été étudiée tout entière dans ce but, ainsi que les auteurs de théologie dogmatique et morale les plus recommandables et les plus récents. L'auteur a butiné sur chacun ce qui lui a paru le plus pratique, sans sortir des limites de la brièveté qu'il s'est imposées.

Par là, il a réussi à faire un ouvrage qu'on pourrait justement appeler le *Trésor du Prêtre*, car on y trouve, dans un volume facile à revoir en une année, les questions philosophiques les plus importantes, et la théologie dogmatique et morale au moins aussi complète (non comme développements sans doute, mais comme doctrine) que dans les auteurs généralement suivis. La méthode de direction, le droit canon et même la réglementation des Fabriques en France, s'y trouvent également résumés.

Nous estimons donc que l'*Abrégé de théologie dogmatique et morale* du R. P. Berthier aidera à acquérir et à conserver la science sacrée, en en rendant l'étude plus facile à un bon nombre de prêtres. Puisse ce livre être connu et propagé dans les Séminaires et les presbytères et y rappeler, avec des principes sûrs, la connaissance des décisions récentes du Saint-Siège et les règles de conduite les plus sages pour l'administration du Sacrement de Pénitence et la direction des âmes !

» F. Mussel. »

Bien que plus de 9000 exemplaires de cet important ouvrage aient été enlevés en peu de temps, l'auteur continue d'envoyer une belle prime à ceux qui, en la lui demandant, lui font parvenir un mandat de 6 francs en indiquant la gare voisine.

Le prêtre dans le ministère de la prédication, *ou directoire du prédicateur en chaire et au saint tribunal et recueil de sermons pour les missions, les retraites et tous les dimanches et fêtes de l'année, de panégyriques et de sermons de circonstance,* par le même. 5e édition, grand in-8°, de plus de 970 pages (1896).

Il n'est pas nécessaire de louer ce livre dont la réputation est faite et qui a eu rapidement quatre éditions; mais il est bon de faire connaître cette édition nouvelle augmentée encore.

Outre les règles les plus pratiques de la prédication, de l'administration du Sacrement de Pénitence et de la direction des missions et retraites, elle contient un recueil de sermons d'abord pour la prédication extraordinaire, et cette partie comprend *in extenso* tous les avis à donner durant les missions et les retraites; une exposition complète et précise de toute la doctrine chrétienne : vérités à croire, devoirs à remplir, sacrements, prière; tout cela commenté par des traits historiques nombreux et bien choisis. Cette exposition de la doctrine chrétienne pourrait à elle seule fournir matière à tous les prônes du dimanche. Viennent ensuite huit conférences dialoguées qui peuvent être employées avec grand fruit dans les missions et dans les sermons de Carême, surtout devant les auditoires d'hommes. Puis quarante-huit sermons pour les missions et les retraites en général. Ils sont suivis de onze sermons spéciaux aux communautés religieuses et de dix-huit pour les retraites ecclésiastiques.

La seconde partie comprend ce qui regarde la prédication ordinaire, et elle fournit des instructions pour tous les dimanches de l'année; vingt et un sermons pour les fêtes de Notre-Seigneur; vingt-cinq pour les fêtes de la Sainte Vierge; puis, outre les panégyriques qui peuvent s'appliquer à plusieurs saints et qui sont au nombre de quinze, viennent les panégyriques de vingt et un saints particuliers et enfin trente et une allocutions ou sermons de circonstance. Net : *franco*, 6 francs.

Examen de conscience, à l'usage des prêtres, pendant les retraites annuelles et mensuelles (extrait du *Sacerdoce*), *franco*, 0 fr. 15.

Notez bien. — Pour favoriser ceux de nos confrères qui tient nent à se procurer à la fois la collection complète de tout ce que nous avons écrit, nous céderons tous nos ouvrages (mais sous un seul format broché) à 28 francs *franco* jusqu'à la gare voisine du destinataire. Ils forment 18 volumes de divers formats et dimensions. Bien entendu que cette faveur n'est que pour ceux qui les demanderont tous ensemble, *à l'avenir*, à nous-même directement.

Les prêtres qui ont la première édition française de la théologie (1892) peuvent, en envoyant 0 fr. 30 à l'auteur, se procurer deux suppléments qui la complètent, et ceux qui ont l'édition française de 1896 peuvent, en envoyant 0 fr. 15 à l'auteur, recevoir le second supplément publié en 1898.

Plusieurs prêtres ou plusieurs communautés pourraient s'entendre pour faire leurs commandes à la fois et recevoir ainsi l'envoi, qui leur serait destiné, dans le même chef-lieu, *petite vitesse*, afin de diminuer par là les frais.

Notez bien. — Aucun livre n'est envoyé comme honoraire de messes à acquitter; inutile de nous en faire la demande.

Humble prière de communiquer ce prospectus au clergé, aux communautés, aux directeurs et directrices d'écoles libres.

Pour tous ces ouvrages, s'adresser à *M. l'abbé BERTHIER, la Salette, par Corps* (*Isère*). S'adresser aussi à lui, quand on a sous la main des jeunes gens, à l'abri du service militaire, qui auraient une vocation tardive à la vie apostolique et religieuse, ou de saintes femmes qui voudraient se dévouer à cette œuvre.

Ecrire lisiblement son adresse et indiquer clairement la gare qui dessert la localité, et les bureaux de poste ouverts aux colis postaux.

Imprimatur : PAILLET, V. G.
Grenoble, 1er janvier 1898.

Imprimerie E. Petithenry, 8, rue François Ier, Paris.

IMPRIMERIE P. FERON-VRAU, 3 ET 5, RUE BAYARD, PARIS, VIIIe


UNIVERSITY OF CHICAGO
44 751 464

